

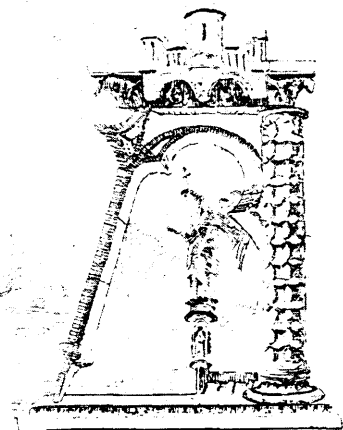
# “LECTIO PHILOSOPHORUM”

Recherches sur l'Ecole de Chartres

par

Edouard JEAUNEAU

Maitre de recherche au C.N.R.S.



ADOLF M. HAKKERT - EDITEUR - AMSTERDAM

1973

I. CHARTRES. Portail royal  
Eau-forte par Ch. Jouas  
(Collection privée)

## TABLE DES MATIÈRES

### OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

GUILLAUME de CONCHES, "*Glosae super Platonem*". *Texte critique avec introduction, notes et tables*, collection "Textes philosophiques du Moyen Age", n° XIII, Paris 1965, 358 pages.

*La philosophie médiévale*, collection "Que sais-je?", n° 1044, 2e édition, Paris 1967, 128 pages.

*Nani sulle spalle di giganti*, collection "Gli Opuscoli", n° 3, Naples 1969, 79 pages.

JEAN SCOT, *Homélie sur le Prologue de Jean. Introduction, Texte critique, traduction et notes*, collection "Sources chrétiennes", n° 151, Paris 1969, 392 pages.

JEAN SCOT, *Commentaire sur l'évangile de Jean. Introduction, Texte critique, traduction, notes et index*, même collection, n° 180, Paris 1972, 475 pages.

BIBLIOTHEK  
KOPENHAGEN

U.S.B.N. 90-256-0606-7

Pag.

INTRODUCTION . . . . . xi

PREMIÈRE PARTIE: Maîtres chartrains . . . . . 1

Chapitre I. Les écoles de Chartres . . . . . 3

"Note sur l'Ecole de Chartres" (*Studi medievali*, 3a Serie, t. V (1964), p. 821-865)

Chapitre II. Bernard de Chartres . . . . . 51

"*Nani gigantum humeris insidentes*. Essai d'interprétation de Bernard de Chartres" (*Vivarium*, t. V (1967), p. 79-99)

Chapitre III. Thierry de Chartres . . . . . 75

"Un représentant du platonisme au XII<sup>e</sup> siècle: Maître Thierry de Chartres" (*Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, t. XX (1954-1957), p. 1-12)

"Le Prologus in *Eptatheucon* de Thierry de Chartres" (*Mediaeval Studies*, t. XVI (1954), p. 171-175)

"Mathématiques et Trinité chez Thierry de Chartres" (*Miscellanea mediaevalia. Veröffentlichungen des Thomas-Instituts an der Universität Köln*, Bd. 2: *Die Metaphysik im Mittelalter. Ihr Ursprung und ihre Bedeutung*, Berlin 1963, p. 289-295)

Chapitre IV. Guillaume de Conches . . . . .	101
"Glane chartraine dans un manuscrit de Rouen" ( <i>Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir</i> , t. XXI (1957-1961), p. 17-30)	
Chapitre V. Jean de Salisbury . . . . .	117
"A la mémoire de Jean de Salisbury" ( <i>Bulletin des Sociétés archéologiques d'Eure-et-Loir. Chroniques</i> , 2, 110 <sup>e</sup> année (1966), p. 79-82)	
DEUXIÈME PARTIE: "Lectio Philosophorum" . . . .	123
Chapitre I. L'interprétation allégorique des auteurs profanes . . . . .	125
"L'usage de la notion d' <i>integumentum</i> à travers les gloses de Guillaume de Conches" ( <i>Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age</i> , t. XXIV (1957), p. 35-100)	
Chapitre II. Le 'Timée' de Platon. . . . .	193
"Gloses sur le <i>Timée</i> et Commentaire du <i>Timée</i> dans deux manuscrits du Vatican" ( <i>Revue des Etudes augustinienes</i> , t. VIII (1962), p. 365-373)	
"L'édition des <i>Gloses sur le Timée</i> de Guillaume de Conches" ( <i>Bulletin des Sociétés archéologiques d'Eure-et-Loir. Chroniques</i> , 2, 110 <sup>e</sup> année (1966), p. 94-96)	
"Gloses marginales sur le <i>Timée</i> de Platon du manuscrit 226 de la Bibliothèque municipale d'Avranches" ( <i>Sacris Erudiri</i> , t. XVII (1966), p. 71-89)	
"Gloses sur le <i>Timée</i> du manuscrit Digby 217 de la Bodléienne, à Oxford" ( <i>Sacris Erudiri</i> , t. XVII (1966), p. 365-400)	

Chapitre III. Le 'Commentaire' de Macrobe sur le 'Songe de Scipion' . . . . .	265
"Gloses de Guillaume de Conches sur Macrobe. Note sur les manuscrits" ( <i>Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age</i> , t. XXVII (1960), p. 17-28)	
"Macrobe source du platonisme chartrain" ( <i>Studi medievali</i> , 3a Serie, t. I (1960), p. 3-24)	
"La lecture des auteurs classiques à l'Ecole de Chartres durant la première moitié du XII <sup>e</sup> siècle" (R. R. BOLLGAR, <i>Classical Influences on European Culture, A.D. 500-1500</i> , Cambridge 1971, p. 95-102)	
Chapitre IV. La 'Consolation de Philosophie' de Boèce . . . . .	309
"Un commentaire inédit sur le Chant <i>O qui perpetua</i> de Boèce" ( <i>Rivista critica di Storia della Filosofia</i> , t. XIV (1959), p. 60-80)	
Chapitre V. Les 'Institutions' de Priscien . . . . .	333
"Deux rédactions des gloses de Guillaume de Conches sur Priscien" ( <i>Recherches de théologie ancienne et médiévale</i> , t. XXVII (1960), p. 212-247)	
INDEX DES MANUSCRITS . . . . .	373
INDEX DES AUTEURS ANCIENS . . . . .	379

## TABLE DES PLANCHES

- I. Chartres. Portail royal. Eau-forte par Ch. Jouas.
- II. Chartres. Portail royal: "Grammatica".
- III. Chartres. Portail royal: "Dialectica".
- IV. Chartres. Portail royal: "Musica".
- V. Epitaphe de Thierry de Chartres (ms. Troyes, Bibl. mun. 923).
- VI. Thierry de Chartres, "Prologus in Eptatheucon" (ms. Chartres, Bibl. mun. 497, f° 2r).
- VII. Une citation de Guillaume de Conches (ms. Rouen, Bibl. mun. 553, f° 137r).
- VIII. Guillaume de Conches, "Glosae super Platonem" (ms. Florence, Bibl. naz. Conv. Sopp. E. 8.1398, f° 1v).
- IX. Guillaume de Conches, "Glosae super Platonem" (ms. Florence, Bibl. naz. Conv. Sopp. E. 8.1398, f° 2r).
- X. Guillaume de Conches, "Glosae super Platonem" (ms. Florence, Bibl. naz. Conv. Sopp. E. 8.1398, f° 3r).
- XI. Gloses anonymes sur le "Timée" de Platon (ms. Avranches, Bibl. mun. 226, f° 100v).
- XII. Schémas illustrant le "Timée" de Platon (ms. Avranches, Bibl. mun. 226, f° 113v).
- XIII. Une citation de Bernard de Chartres (ms. Vatican, Archivio di San Pietro H. 51, f° 11v).
- XIV. Gloses anonymes sur le "Timée" de Platon (ms. Oxford, Bodl. Libr. Digby 217, f° 99r).



## INTRODUCTION

Les travaux qu'on trouvera ici rassemblés ont été élaborés au cours des années 1953-1969. Le lecteur n'aura pas de peine à découvrir, sous leur diversité, une âme commune. Tous, de près ou de loin, se rapportent aux quelques décennies de la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle qui furent l'âge d'or des écoles de Chartres. Modestes essais ou simples articles, les matériaux ainsi recueillis – et dont certains conservent encore la rudesse du minéral – ne font pas un livre au sens plein du terme. Je peux donc me dispenser de les introduire par une préface en bonne et due forme. Une double obligation s'impose cependant à moi : exposer comment ces études ont débuté et comment elles ont évolué, justifier autant que faire se peut le plan adopté pour le présent recueil.

A l'origine de tout, il y eut la cathédrale de Chartres ou, pour être plus précis, cet admirable porche roman qu'on appelle le "Portail royal" et qui surgissait de terre précisément à l'époque où les écoles de Chartres brillaient de leur plus vif éclat. Pendant dix ans, de 1948 à 1958, j'ai eu l'avantage de vivre à Chartres et, par conséquent, celui aussi de pouvoir contempler à loisir le "Portail royal", grand livre de pierre ouvert à tous et cependant scellé pour beaucoup. C'est devant la baie de droite que, plus volontiers, je m'attardais. Je ne me lassais pas de scruter les figurines représentant les sept arts libéraux, ceux du *Trivium* (Grammaire, Rhétorique, Dialectique) et ceux du *Quadrivium* (Arithmétique, Géométrie, Astronomie, Musique). Je m'interrogeais sur le sens et la portée de ce grand "synode des arts libéraux" convoqué, nous dit Thierry de Chartres, "ad cultum humanitatis".

Les images, pourtant, ne sont pas tout. Ces sculptures, en particulier, posaient plus de questions qu'elles n'en pouvaient résoudre. Quels étaient les maîtres qui attiraient à Chartres, en la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, la jeunesse studieuse ? Qu'enseignaient-ils ? Comment enseignaient-ils ? Pour le savoir, j'avais besoin d'un guide. Le premier qui se présenta fut Alexandre Clerval. J'ai largement puisé dans sa thèse de doctorat : "Les

écoles de Chartres au Moyen Age, du V<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle", Chartres et Paris 1895<sup>1</sup>. Toutefois, si Clerval est un excellent guide quand il s'agit de vérifier une date ou de s'assurer d'un fait, s'il reste la base indispensable de toute étude sérieuse sur les écoles de Chartres, il faut avouer que, sur le plan philosophique, il nous laisse bien souvent sur notre faim. Le P. Marie-Dominique Chenu, que je consultai au début de mes recherches, disait justement : "Il faudrait refaire Clerval". Si ce fut là, pour un instant, mon ambition, je dois confesser aujourd'hui qu'elle a été déçue : je n'ai point refait Clerval et je n'espère plus pouvoir le refaire.

Le premier maître chartrain vers lequel je me portai fut Thierry de Chartres. Ses spéculations mathématiques sur l'Unité et la Trinité, sa cosmologie originale m'attiraient, comme elles avaient attiré autrefois Barthélemy Hauréau. Je crus même, pendant quelque temps, que Thierry pourrait constituer le centre d'intérêt autour duquel graviteraient mes recherches sur la pensée philosophique des Chartrains. Je dus bien vite y renoncer. L'oeuvre de Thierry, en effet, posait des problèmes d'authenticité qui étaient loin alors d'être résolus<sup>2</sup>. Dans ces conditions, une synthèse de la pensée philosophique de Thierry était une entreprise prématurée : je fus contraint d'en abandonner le projet<sup>3</sup>. C'est alors que, pour

1. P. BIZEAU et E. JEAUNEAU, "Bibliographie du chanoine Clerval (1859-1918), suivie de lettres inédites de Mgr Duchesne (1843-1922)", dans *Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir* (3<sup>e</sup> trimestre 1964) : *Documents* 4, Chartres 1965, 63 pages.
2. Le P. Nicholas M. Haring, qui fut l'un des premiers à poser ces problèmes d'authenticité, est aussi celui qui a le plus fait pour nous aider à les résoudre. Parmi les très nombreux travaux qu'il a consacrés à Thierry de Chartres et à son école, citons : *Life and Works of Clarembald of Arras, a Twelfth-Century Master of the School of Chartres*, Toronto 1965; *Commentaries on Boethius by Thierry of Chartres and his School*, Toronto 1971.
3. Notre connaissance de Thierry de Chartres s'est enrichie, depuis Clerval, grâce à l'heureuse découverte, due à M. André Vernet, de l'épithaphe du chancelier chartrain (Cf. planche V) : A. VERNET, "Une épithaphe inédite de Thierry de Chartres", dans *Recueil de Travaux offert à M. Clovis Brunel*, t. 2, Paris 1955, p. 660-670.

parler comme Jean de Salisbury, je me tournai vers Guillaume de Conches<sup>4</sup>. A vrai dire, il n'est pas sûr que Guillaume de Conches ait enseigné à Chartres, mais il n'est pas douteux qu'il fut formé à la méthode de Bernard de Chartres. Les historiens ont donc pris l'habitude de voir en lui un représentant de l'esprit chartrain et, quoi qu'on en puisse dire, ce n'est pas à tort. L'oeuvre de Guillaume de Conches, beaucoup plus étendue que celle de Thierry de Chartres, comprend, en dehors des traités systématiques (*Philosophia*, *Dragmaticon*), des commentaires dont la plus grande partie avait été fort peu explorée. C'est à ces derniers que je résolus de consacrer mes efforts. Ces commentaires – ou, pour parler comme Guillaume lui-même, ces "gloses" – sont en effet d'un grand intérêt pour l'histoire de la culture et pour celle de la philosophie. Ils sont l'écho direct de l'enseignement du philosophe de Conches ; ils nous livrent, toutes fraîches, ses réactions en face des textes qu'il avait pour mission d'expliquer à ses élèves.

Or, que trouve-t-on sur le pupitre de maître Guillaume ? Apparemment pas les textes sacrés (*diuina pagina*), mais plutôt les oeuvres des "philosophes" (*philosophica pagina*). Dans la mesure où nous sommes bien informés, nous pouvons dire que Guillaume de Conches ne semble pas s'être adonné à l'enseignement de ce qu'on allait appeler bientôt la théologie, mais à l'enseignement de ce qu'on peut et doit appeler la philosophie. La lecture commentée des philosophes (*lectio philosophorum*), base d'un tel enseignement, est la tâche essentielle de maître Guillaume, celle à laquelle il se consacre avec ferveur, celle qui reste toujours à l'horizon de sa pensée, lors même qu'il écrit un traité systématique tel que le *Dragmaticon*<sup>5</sup>. Les ouvrages philosophiques que "lisait" Guillaume de Conches étaient principalement les suivants : le *Timée* (17 A-53 C) de Platon, traduit par Calcidius, le *Commentaire sur le Songe de Scipion* de Macrobie, les *Noces de Mercure et de Philologie*

4. "Consulto me ad gramaticum de Conchis transtuli ipsumque triennio docentem audiui. Interim legi plura, nec me umquam penitebit temporis eius." (JEAN de SALISBURY, *Metalogicon* II, 10; éd. Cl. Webb, Oxford 1929, p. 80).
5. GUILLAUME de CONCHES, *Dragmaticon*, éd. G. Gratarolus, Strasbourg 1567, p. 5, 83, 235.

de Martianus Capella et la *Consolation de Philosophie* de Boèce<sup>6</sup>. Plusieurs des études ici rassemblées s'appliquent à retrouver les commentaires que Guillaume a consacrés à ces quatre traités : mes efforts ont porté surtout sur le *Timée* de Platon et sur le *Commentaire sur le Songe de Scipion* de Macrobie. Tel fut, dans ses grandes lignes, le cheminement de mes recherches sur l'Ecole de Chartres.

Le présent recueil comprend deux parties. La première est consacrée à l'Ecole de Chartres en général et à quelques uns de ses représentants : Bernard de Chartres (écolâtre de 1114 à 1119 environ, puis chancelier de 1119 à 1126), Thierry de Chartres (chancelier de 1142 à 1150 environ), Guillaume de Conches (qui enseigne de 1120 à 1150 environ, mais il n'est pas certain que ce fut à Chartres), Jean de Salisbûry qui fut évêque de Chartres de 1176 à 1180<sup>7</sup>.

6. Depuis la parution de mes études sur la *Lectio philosophorum*, plusieurs travaux importants ont vu le jour. Il faut citer ici les principaux : M. GIBSON, "The Study of the 'Timaeus' in the Eleventh and Twelfth Centuries", dans *Pensamiento* t. 25 (1969), p. 183-194 ; P. COURCELLE, *La Consolation de Philosophie dans la tradition littéraire. Antécédents et postérité de Boèce*, Paris 1967 ; C. LEONARDI, L. MINIO-PALUELLO, U. PIZZANI, P. COURCELLE, *Severino Boezio*, art. du *Dizionario biografico degli Italiani* (1970) ; C. E. LUTZ, *Martianus Capella*, art. du *Catalogus Translationum et Commentariorum: Mediaeval and Renaissance Latin Translations and Commentaries. Annotated Lists and Guides*, vol. 2, Washington 1971, p. 367-381 ; R. R. BOLGAR, *Classical Influences on European Culture A.D. 500-1500*, Cambridge 1971.
7. Il manque à cette liste un Chartrain illustre, lui-même chef d'une école qui porte son nom : Gilbert de la Porrée (chancelier de Chartres, de 1126 à 1140). M. Etienne Gilson, dans une lettre très bienveillante du 22 juin 1952, m'en recommandait pourtant l'étude : "Personnellement, écrivait M. Gilson, je chercherais plutôt un sujet chartrain du côté de Gilbert de la Porrée dont les commentaires sur Boèce édités dans Migne (mal, à la vérité) recèlent encore bien des énigmes. Mais ce n'est qu'une suggestion, et le style obscur de Gilbert, à l'opposé de celui de Jean de Salisbury, vous rebuterait peut-être." Depuis lors, les commentaires en question ont été édités avec beaucoup de

La seconde partie est consacrée à la *Lectio philosophorum* telle qu'elle pouvait se pratiquer à Chartres et en d'autres écoles du même type. On y trouvera d'abord, en guise d'introduction, une étude sur la notion d'*integumentum*, c'est-à-dire l'exégèse allégorique pratiquée par Guillaume de Conches dans la lecture commentée des auteurs profanes. En effet, l'*integumentum* est aux textes profanes ce que l'allégorie est au texte biblique. Après cette entrée en matière, viennent des recherches sur la lecture commentée du *Timée* de Platon, du *Commentaire sur le Songe de Scipion* de Macrobie, des *Institutions* du grammairien Priscien.<sup>8</sup>

Ce sont là, on le voit, des matériaux en attente d'architecte, non une construction achevée. Si, comme je l'ai dit, une telle situation me dispensait d'écrire une préface en bonne et due forme, elle m'interdit aussi de tirer des conclusions définitives. Je ne me sens pas autorisé, sur les bases étroites que je viens de décrire, à trancher la question qui a divisé et divise encore les historiens. Certains d'entre eux voient volontiers, dans l'Ecole de Chartres, une figure de proue, annonciatrice d'une ère nouvelle. D'autres y voient le témoin attardé d'un passé révolu<sup>9</sup>. Je renverrais de bon coeur les uns et les autres à Bernard de Chartres, qui exprimait en ces termes l'idée qu'il se faisait de sa propre modernité : "Nous sommes comme des nains assis sur les épaules de géants. Notre

soin par le P. Haring : *The Commentaries on Boethius by Gilbert of Poitiers*, Toronto 1966.

8. Mes recherches sur la *Lectio philosophorum* m'ont parfois entraîné hors des frontières du diocèse de Chartres lequel, au demeurant, était incomparablement plus étendu au XIIe siècle qu'il ne l'est de nos jours. Il m'a paru convenable de faire figurer ces études dans le présent recueil. Ce faisant, je n'entends pas annexer à ma petite patrie ce qui lui est étranger. Mais quel lecteur serait assez malveillant pour m'accuser de chauvinisme ?
9. Cette dernière position - que je crois excessive - est plus ou moins celle de R. W. SOUTHERN, *Medieval Humanism and other Studies*, Oxford 1970, p. 61-85. On aura profit à lire, sur ce sujet, l'étude judicieusement équilibrée de P. DRONKE, "New Approaches to the School of Chartres", dans *Anuario de Estudios Medievales*, vol. VI (1969), p. 117-140.

regard peut ainsi embrasser plus de choses et porter plus loin que le leur. Ce n'est pas, certes, que notre vue soit plus perçante ou notre taille plus avantageuse; c'est que nous sommes portés et surélevés par la haute stature des géants''<sup>10</sup>. Mais l'image des nains et des géants est elle-même ambiguë et susceptible d'interprétations divergentes, voire contradictoires. Loin d'exorciser nos doutes, elle les nourrit de sa propre ambiguïté.

Paris, le 12 juin 1971  
Edouard JEAUNEAU

## PREMIÈRE PARTIE

Maîtres chartrains

10. JEAN de SALISBURY, *Metalogicon* III, 4; éd. Cl. Webb, p. 136. J'ai repris et complété l'étude sur les nains et les géants (*Vivarium* V (1967), p. 79-99) dans un opuscule publié en italien: *Nani sulle spalle di giganti*, collection "Gli Opuscoli", no 3, Naples 1969.

## Chapitre I

### Les écoles de Chartres

## Note sur l'Ecole de Chartres

Viri amatores litterarum, utpote magister THEODORICUS, artium studiosissimus investigator; itidem WILLELMUS DE CONCHIS, gramaticus post Bernardum Carnotensem opulentissimus.

(JEAN DE SALISBURY, *Metalogicon*, I, 5).

Souvent au cours des dix années que j'ai passées à Chartres, de 1948 à 1958, il m'est arrivé de m'arrêter devant le Portail Royal de la Cathédrale. Je m'attardais de préférence aux voussures de la Baie de droite, là où le « synode des arts libéraux » ne cesse, depuis le temps de Thierry de Chartres, de tenir ses assises. Quels étaient donc ces maîtres qui, huit siècles avant moi, avaient enseigné en ces mêmes lieux ? Que pensaient-ils, que disaient-ils ? Voilà ce que je désirais savoir et que la pierre seule, évidemment, ne pouvait m'apprendre. Mes recherches sur l'école de Chartres ont commencé ainsi. Elles ont avancé lentement, trop lentement au gré de mes amis comme au mien. Mais qu'y puis-je ? La tâche est immense. Aujourd'hui même il me semble qu'elle est à peine commencée. Que le lecteur veuille donc bien ne pas chercher dans cette *Note* un tableau complet de l'école de Chartres au XII<sup>e</sup> siècle ni même le bilan exact de tout ce qui a été écrit sur le sujet. J'ai voulu seulement présenter quelques résultats partiels acquis au cours des dernières années et en proposer, avec tous les risques que cela comporte, une première interprétation. Encore ne sera-t-il question ici que de deux maîtres chartrains : Thierry de Chartres et Guillaume de Conches.

### I. — THIERRY DE CHARTRES

Barthélemy Hauréau fut sans doute l'un des premiers à percevoir l'importance de Thierry de Chartres <sup>(1)</sup>. Ses études ont

(1) B. HAURÉAU, *Histoire de la philosophie scolastique*, I, Paris, 1872, pp. 390-419; *Bernard et Thierry de Chartres*, dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes-rendus des séances de l'année 1872*, 3<sup>e</sup> série, I, Paris, 1873, pp. 75-84; *Mémoire sur quelques maîtres du XII<sup>e</sup> siècle, à l'occasion d'une prose latine publiée par M. Th. Wright*, dans *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XXVIII, 2, Paris, 1876, pp. 223-238; *Mémoire sur quelques chanceliers de l'église de Chartres*, *ibid.*, XXXI, 2, Paris, 1884, pp. 77-86. Avant Hauréau, l'*Histoire littéraire de la France*, XIII, Paris, 1814, pp. 378-381, avait consacré une bonne notice à Bernard et à Thierry de Chartres.

assurément vieilli. Les étiquettes qu'il épinglait sur le dos de Thierry – panthéisme, spinosisme développé (*sic*) <sup>(2)</sup> – ont de quoi faire sourire. Mais Hauréau a eu le mérite de défricher le premier. Le premier il a édité cet admirable *Hexaameron* de Thierry connu sous le nom de *De sex dierum operibus* <sup>(3)</sup>. Vers le même temps, Alexandre Clerval, chanoine de Chartres, découvrait dans la bibliothèque municipale de cette dernière ville l'*Eptatheucon* (ou *Bibliotheca septem liberalium artium*) légué jadis par Thierry au Chapitre de la Cathédrale <sup>(4)</sup>. Grâce à sa connaissance des archives chartraines, Clerval a pu déterminer quelques dates sûres dans la vie de Thierry et dans celle de son frère aîné Bernard de Chartres, rectifiant sur plusieurs points les affirmations d'Hauréau <sup>(5)</sup>. Il ne semble pas que, sur le plan précis des archives chartraines, on ait ajouté du nouveau à ce qu'a établi Clerval. On peut néanmoins se référer désormais, pour trois chartes chartraines où la signature de Thierry apparaît, au Cartulaire imprimé de l'abbaye de Josaphat <sup>(6)</sup>.

(2) B. HAURÉAU, *Histoire de la philosophie scolastique*, I, Paris, 1872, p. 393 et p. 400.

(3) B. HAURÉAU, *Notice sur le numéro 647 des manuscrits latins de la bibliothèque nationale*, dans *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale*, XXXII, 2, Paris, 1888, pp. 167-186, réimprimé dans B. HAURÉAU, *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la bibliothèque nationale*, I, Paris, 1890, pp. 45-70. Quelques fragments de l'*Hexaameron* ont été publiés dans W. JANSEN, *Der Kommentar des Clarenbaldus von Arras zu Boethius De Trinitate*, Breslau, 1926, pp. 106\*-112\*. L'édition la plus récente de l'*Hexaameron* est celle du P. N. Haring: il en sera question plus loin. L'importance de l'*Hexaameron* de Thierry n'avait pas échappé à l'*Histoire littéraire de la France*, XIII, Paris, 1814, pp. 379-381.

(4) A. CLERVAL, *L'enseignement des arts libéraux à Chartres et à Paris dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle*, d'après l'*Heptateuchon* de Thierry de Chartres, dans *Congrès scientifique international des catholiques tenu à Paris en 1888*, II, Paris, 1889, pp. 277-296. Le legs fait par Thierry au Chapitre de Chartres se trouve mentionné dans son obit: E. DE LÉPINOIS et L. MERLET, *Cartulaire de Notre-Dame de Chartres*, III, Chartres, 1865, p. 206; A. LONGNON et A. MOLINIER, *Obituaires de la province de Sens*, II, Paris, 1906, p. 108.

(5) A. CLERVAL, *Bernard de Chartres*, dans *Les Lettres chrétiennes. Revue d'enseignement, de philologie et de critique*, V (1882), pp. 390-397; *Bernard de Chartres*, dans *La Voix de Notre-Dame de Chartres* (mensuelle), XXVI (1882), pp. 251-254, 270-274 et XXVII (1883), pp. 62-64, 78-81; *Hermann le Dalmate et les premières traductions latines des traités arabes d'astronomie au moyen-âge*, dans *Congrès scientifique international des catholiques tenu à Paris du 1<sup>er</sup> au 6 avril 1891*, Cinquième section (sciences historiques), Paris, 1891, pp. 163-169; *Les écoles de Chartres au moyen-âge (du Ve au XVI<sup>e</sup> siècle)*, Paris, 1895; *Les écoles de Chartres au moyen-âge*, dans *Revue des jeunes*, XVII (10 juin 1918), pp. 664-675. J'espère pouvoir publier un jour, en collaboration avec M. l'Abbé Pierre Bizeau, une liste des travaux d'Alexandre Clerval.

Très importantes aussi furent les contributions de Reginald Lane Poole à l'histoire de l'école de Chartres: R. L. POOLE, *Illustrations of the History of Medieval Thought in the Departments of Theology and Ecclesiastical Politics*, Londres, 1884; deuxième édition avec le titre suivant: *Illustrations of the History of Medieval Thought and Learning*, Londres, 1920 [cette deuxième édition vient d'être réimprimée à New York]; *The masters of the schools at Paris and Chartres in John of Salisbury's time*, dans *Studies in chronology and history collected and edited by A. L. POOLE* (Oxford, 1934), pp. 223-247 (= *English Historical Review*, XXXV, 1920, pp. 321-342).

(6) Ch. MÉTAIS, *Cartulaire de N.-D. de Josaphat*, I, Chartres, 1911, pp. 33-34 [charte XXI], pp. 123-126 [charte XCVII], pp. 137-138 [charte CVI]. On fera bien toutefois de contrôler

Mais, en dehors de Chartres, des découvertes nouvelles ont été faites qui enrichissent singulièrement le dossier de Thierry. L'une des plus intéressantes est celle d'une épitaphe retrouvée par M. André Vernet dans le manuscrit 923 de la bibliothèque municipale de Troyes. Cette épitaphe nous apprend que Thierry, sur la fin de sa vie, a quitté l'enseignement pour se retirer dans un monastère. Elle nous révèle aussi ce qui, dans l'œuvre de Thierry, a plus particulièrement frappé ses contemporains. Enfin, en présentant et en publiant cette épitaphe, M. Vernet nous a donné une bibliographie exhaustive des travaux consacrés à Thierry, à laquelle il faudra toujours recourir <sup>(7)</sup>.

De son côté, Dom Jean Leclercq a fait connaître, d'après un manuscrit du Vatican (*Vat. Reg. Lat.* 278, fol. 72-73), une liste des maîtres présents au concile de Reims en 1148. Parmi ces maîtres figure précisément Thierry de Chartres <sup>(8)</sup>. Ce document est très important puisqu'il nous donne une date sûre. Une autre date est celle de la diète ouverte à Francfort le 15 août 1149, diète à laquelle maître Thierry de Chartres était présent <sup>(9)</sup>.

Tout récemment enfin, M. R.B.C. Huygens a découvert un chapitre, ignoré jusqu'à ce jour, de l'*Historia* de Guillaume de Tyr. En ce chapitre (XIX, 12), écrit selon M. Huygens vers 1181-1182, l'archevêque de Tyr énumère les maîtres dont il a suivi jadis les leçons en France. Parmi ces derniers se trouvent plusieurs chartreux, eux-mêmes disciples de Thierry. Voici le texte tel que le publie M. Huygens:

Fuerunt autem nobis hoc medio tempore, quo in partibus transmarinis nostram in disciplinis transegiimus adolescentiam <et> in paupertate voluntaria literarum studiis etatis nostros dedicavimus dies, in liberalibus artibus doctores precipui viri venerabiles et pia recordatione digni, scientiarum vasa, thesauri disciplinarum, magister BERNARDUS BRITO, qui postea [fuit] in patria unde ortus fuerat episcopus fuit Cornualensis, magister PETRUS HELIE, natione Pictavensis, magister IVO, genere et natione Carno-

les dates données par Ch. Métais, et il sera prudent de comparer son texte à celui des manuscrits: Paris, B. N. Lat. 10102, 10103, 9223. Voir aussi: L. et R. MERLET, *Dignitaires de l'église Notre-Dame de Chartres. Listes chronologiques* [Archives du diocèse de Chartres, t. V], Chartres, 1900, p. 104 et p. 194.

(7) A. VERNET, *Une épitaphe inédite de Thierry de Chartres*, dans *Recueil de travaux offerts à M. Clovis Brunel*, II, Paris, 1955, pp. 660-670.

(8) J. LECLERCQ, *Textes sur saint Bernard et Gilbert de la Porrée*, dans *Mediaeval Studies* XIV (1952), p. 109. Ladite liste n'était connue jusqu'ici que par J. MABILLON, *Annales ordinis S. Benedicti*..., VI, Paris, 1739, p. 435. Cf. L. MINIO-PALUELLO, *The 'Ars disserendi' of Adam of Balsham "Parvipontanus"*, dans *Mediaeval and Renaissance Studies*, III (1954), p. 160 et n. 1

(9) BAUDRI, *Gesta Alberonis*, 26, ed. G. H. PERTZ, M.G.H., SS., VIII (1848), p. 257.

tenssis. Hii omnes magistri THEODORICI senioris viri litteratissimi per multa tempora auditores fuerunt; horum tamen novissimus, magister Ivo, magistri GILLEBERTI PORREA Pictavensis episcopi, quem post magistrum THEODORICUM audierat, doctrinam profitebatur. Hos alternatim, secundum quod eorum negocia presentes eos nobis permittebant vel absentes, annis audivimus circiter decem<sup>(10)</sup>.

Un tel texte confirme l'importance de Thierry dont le prestige s'imposait encore longtemps après sa mort. Il nous apprend aussi, et la chose n'est pas sans intérêt, que Pierre Hélie a été l'élève de Thierry de Chartres<sup>(11)</sup>.

En ce qui concerne les oeuvres de Thierry, la contribution la plus importante a été apportée, au cours des dernières années, par le P. Nicholas M. Haring. Il faut savoir gré au P. Haring de nous avoir donné une nouvelle édition de l'*Hexaameron* de Thierry<sup>(12)</sup>. Ce petit traité est d'un grand intérêt pour l'histoire de la pensée philosophique. Il contient, d'une part, une cosmologie originale et, d'autre part, un exposé nerveux, de saveur nettement pythagoricienne, sur l'*Unité* et la *Trinité*. Le moteur premier de la cosmologie de Thierry ne semble pas être essentiellement différent de celui qui commande la physique de Guillaume de Conches. Ici et là il s'agit d'échapper à un chaos primitif absolu dont seule une intervention miraculeuse de Dieu pourrait tirer un monde organisé. Thierry veut donner, de la genèse des choses, une explication rigoureusement rationnelle. Cela suppose qu'on fait appel, non à la toute-puissance de Dieu, mais aux seules lois de la physique: «iuxta phisicas tantum rationes, secundum phisicam, secundum rationem phisicorum»<sup>(13)</sup>.

(10) R. B. C. HUYGENS, *Guillaume de Tyr étudiant. Un chapitre (XIX, 12) de son « Histoire » retrouvé*, dans *Latomus*, XXI (1962), p. 822 [811-829]. On est également redevable à M. R. B. C. Huygens d'une nouvelle édition de la *Metamorphosis Goliae episcopi*: R. B. C. HUYGENS, *Mitteilungen aus Handschriften*, dans *Studi medievali*, 3<sup>e</sup> ser., III (1962), pp. 764-772 [747-772]. On pense généralement que le *doctor carnotensis* dont il est question au vers 189 de ce poème est Thierry de Chartres.

(11) Le nom de Pierre Hélie se trouve rapproché de celui de Thierry chez Jean de Salisbury (*Metalogicon* II, 10; ed. CL. WEBB, pp. 80, 10-13). Par ailleurs on a fait observer que le *magister Theodorus* cité en compagnie de Pierre Hélie dans un manuscrit de Stockholm (du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle) pourrait bien être Thierry de Chartres: M. WISÉN, *De scholiis Rhetorices ad Herennium codice Holmiensi traditis*, Stockholm, 1905, p. 56. Cf. R. W. HUNT, *Studies on Priscian in the Eleventh and Twelfth Centuries*, I: *Petrus Helias and His Predecessors*, dans *Mediaeval and Renaissance Studies*, I (1941-43), p. 223, n. 2.

(12) N. HARING, *The creation and creator of the world according to Thierry of Chartres and Clarenbaldus of Arras*, dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, XXII (1955), pp. 183-200 [137-216]. Dans la suite de cet article je désignerai les *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age* par les lettres *AHDLMA*.

(13) *Hexaameron*, ed. N. HARING, Lettre préface, p. 183; c. I, p. 184; c. 18, p. 190. Thierry se plaint à répéter que l'oeuvre des six jours résulte de l'ordre naturel des choses: *consequen-*

Pour atteindre ce but, Thierry propose ce qu'on pourrait appeler (à condition, bien entendu, d'éviter tout anachronisme) une théorie cinétique des corps. Les quatre éléments, terre, eau, air, feu, ne sont pas composés de particules différentes, car on ne s'expliquerait plus, alors, la transmutation d'un élément en un autre. C'est la plus ou moins grande compression des mêmes particules qui produit le feu, l'air, l'eau, la terre. Dans les éléments lourds (terre et eau) les particules sont compactes, serrées les unes contre les autres. Dans les éléments légers (air et feu) les mêmes particules sont dissociées les unes d'avec les autres et douées d'une agitation perpétuelle. Et si les éléments lourds sont tels, c'est que les éléments légers, par leur perpétuelle agitation, les harcèlent et les enserrant de toute part. Il y a ainsi une réciprocité entre l'état «solide» des éléments lourds et l'état «mobile» des éléments légers: «Reciproce enim et levitas corpulentiam et corpulentia levitatem exigit»<sup>(14)</sup>. La mobilité des uns suppose la fixité des autres, car tout mouvement requiert un point d'appui immobile. Et, d'autre part, la «solidité» des éléments lourds est le résultat du harcèlement des éléments légers<sup>(15)</sup>.

Les thèses pythagoriciennes développées par Thierry dans son *Hexaameron* ne sont pas moins remarquables que sa cosmologie. Dieu est l'Unité: «Unitas igitur ipsa divinitas»<sup>(16)</sup>. A la lumière de cette évidence, Thierry explique l'univers créé. De même que tous les nombres dérivent de l'unité, de même toutes choses dérivent de Dieu, car créer les nombres, c'est créer les choses: «Creatio numerorum rerum est creatio»<sup>(17)</sup>. L'Unité est *forma essendi* de toutes choses puisque, comme l'a dit Boèce, «Omne quod est ideo est quia unum est»<sup>(18)</sup>.

La même saveur pythagoricienne se retrouve dans l'exposé que Thierry consacre au dogme chrétien de la Trinité. Pour établir rationnellement ce dogme – «rationabiliter ostendatur»<sup>(19)</sup> – Thierry

*tur naturaliter* (c. 7, p. 186), *ordo naturalis exigebat* (c. 9, p. 187), *contingebat naturaliter* (c. 10, p. 187), etc.

(14) *Hexaameron*, ed. N. HARING, c. 18, p. 190

(15) Cf. *Simple notes sur la cosmogonie de Thierry de Chartres*, dans *Sophia*, XXIII (1955), pp. 172-183. Il y a dans cet article des imperfections et des imprécisions regrettables dont la responsabilité m'incombe. Mais il fourmille aussi de coquilles typographiques dont je suis innocent.

(16) *Hexaameron*, ed. N. HARING, c. 31, p. 195

(17) *Ibid.*, c. 36, p. 196.

(18) *Ibid.*, c. 31, p. 195. Cf. BOÈCE, *In Porphyrium*, I (P. L., LXIV, 83 B); *De unitate et uno*, P. L., LXIII, 1075 A.

(19) *Hexaameron*, ed. N. HARING, c. 30, p. 194.



a recours à des *probationes arithmeticae* <sup>(20)</sup>. L'arithmétique que Thierry invoque n'est évidemment pas cette humble servante du calcul dont nous apprenons les rudiments à l'école, mais cette science du Nombre, mêlée de considérations métaphysiques, que les Grecs avaient conçue et que Boèce transmettait aux Latins. Grâce à ces *probationes arithmeticae*, Thierry rejoint une formule trinitaire dont le *De doctrina christiana* d'Augustin est sûrement la source: *Unitas – Aequalitas – Connexio* <sup>(21)</sup>.

De telles spéculations pythagoriciennes sur la Trinité ont joui d'une fortune qui n'est pas négligeable. On les retrouve au XII<sup>e</sup> siècle dans plusieurs commentaires du *De Trinitate* de Boèce et tout d'abord dans celui d'un disciple de Thierry, Clarembaud d'Arras <sup>(22)</sup>; puis dans quatre commentaires anonymes que l'on désigne en général par leur incipit: le *Librum hunc* <sup>(23)</sup>, le *Quae sit* <sup>(24)</sup>, l'*Aggreditur propositum* <sup>(25)</sup>, l'*In titulo* <sup>(26)</sup>; enfin dans un petit traité qui commence par les mots *Tria sunt apud Graecos* et que le P. Haring a publié <sup>(27)</sup>. La même formule trinitaire (*Unitas – Aequalitas – Connexio*) se rencontre encore avec son contexte pythagoricien dans le *De septem septenis* attribué à Jean de Salisbury <sup>(28)</sup>, dans les *Regulae* d'Alain de Lille <sup>(29)</sup> et jusque dans un sermon de Noël d'Hélinand de Froidmont que le P. Chenu a finement commenté <sup>(30)</sup>. Hélinand connaissait d'ailleurs parfaitement l'*Hexaameron* de Thierry: j'aurai l'occasion de revenir sur ce point. Il faut sans doute joindre à

(20) Ibidem.

(21) *De doctrina christiana* I, 5 (P. L., XXXIV, 21). Cf. *Mathématiques et Trinité chez Thierry de Chartres*, dans *Miscellanea mediaevalia*..., Band 2: *Die Metaphysik im Mittelalter*... (Vorträge des 11 Internationalen Kongresses für mittelalterliche Philosophie, Köln, 31 August – 6 September 1957), Berlin, 1963, pp. 289-295.

(22) W. JANSEN, *Der Kommentar des Clarenbaldus von Arras zu Boethius De Trinitate* [Breslauer Studien zur hist. Theologie, VIII], Breslau, 1926, pp. 61\*-63\*.

(23) *Librum hunc*, ed. N. HARING, dans *AHDLMA*, XXVII (1960), c. 30-38, pp. 100-102 [65-136].

(24) *Quae sit*, ed. N. HARING, dans *AHDLMA*, XXV (1958), c. 16, p. 215, et c. 5-7, pp. 222-223 [113-226].

(25) *Aggreditur propositum*, ed. N. HARING, dans *AHDLMA*, XXIII (1956), c. 17-21, pp. 319-321 [257-325].

(26) P. L., XCV, 395 B. Le commentaire *In titulo* est publié intégralement parmi les oeuvres de Bède: *Operum venerabilis Bedae, t. VIII*, Bâle, 1563, 1088-1120. Le texte reproduit par Migne (P. L., XCV, 391-411) est amputé de l'introduction et du commentaire sur le prologue. On note, en marge de ce commentaire dans le manuscrit de Paris, B. N. Lat. 14489, fol. 95v, la mention suivante: *Theodericus an sint tres partes in Deo*.

(27) Ce petit traité est contenu dans le manuscrit Paris, B. N. Lat. 14489, fol. 62v-67r; ed. N. HARING dans *Mediaeval Studies*, XVIII (1956), pp. 131-132 [125-134].

(28) P. L., CXCIX, 961 B.

(29) *Regula IV*, P. L. CCX, 625 A-B.

(30) *Sermo II in Natali Domini*, P. L., CCXII, 489 C-490 D. Cf. M. D. CHENU, *Une définition pythagoricienne de la vérité au Moyen Age*, dans *AHDLMA*, XXVIII (1962), pp. 7-13.

cette liste Achard de Saint-Victor dont « la terminologie trinitaire, nous dit Melle Marie-Thérèse d'Alverny, est conforme à celle de Thierry de Chartres » <sup>(31)</sup>. Par ailleurs, un grand nombre d'auteurs citent la formule augustinienne *Unitas – Aequalitas – Concordia* (ou *Connexio*) sans lui donner toutefois l'importance qu'elle revêt dans les écrits susdits ni l'assortir des *probationes arithmeticae* qui l'étaient chez Thierry de Chartres <sup>(32)</sup>. Mais, au quinzième siècle, la célèbre formule réapparaît, avec tout son contexte pythagoricien, chez Nicolas de Cues <sup>(33)</sup>. La pensée de ce dernier devait d'ailleurs trouver un écho favorable à Paris, grâce à Lefèvre d'Étaples qui, en 1514, donna la première grande édition des oeuvres du Cusain. En 1521, un disciple de Lefèvre d'Étaples, Gérard Roussel, publie chez l'imprimeur parisien Simon de Colines le *De Arithmetica* de Boèce, accompagné d'un commentaire. Dès le chapitre second du livre I du *De Arithmetica*, la formule *Unitas – Aequalitas – Connexio* vient sous la plume du commentateur [fol. 8r]. Un peu plus loin [fol. 27 v – 28 r], commentant le chapitre IX du même livre, Gérard Roussel donne, de cette formule, une justification manifestement inspirée du *De docta ignorantia* de Nicolas de Cues. Ainsi, les spéculations pythagoriciennes sur la Trinité, chères à Thierry de Chartres, ont eu une longue histoire. Il s'en faut que celle-ci nous soit parfaitement connue. Mais l'importance de telles spéculations est indubitable. Et si l'article *Trinité* du *Dictionnaire de Théologie Catholique* était à refaire, il ne serait plus permis de les ignorer.

En ce qui concerne Thierry, cependant, une question se pose. Parmi les commentaires du *De Trinitate* de Boèce ci-dessus énu-

(31) M.-TH. D'ALVERNY, *Achard de Saint-Victor. De Trinitate-De unitate et pluralitate creaturarum*, dans *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, XXI (1954), p. 303 [299-306], et *Note sur deux oeuvres théologiques du XII<sup>e</sup> siècle*, dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, CXII (1954), pp. 247-250. Mgr. A. Combes a relevé les citations du traité d'Achard chez Jean de Ripa: A. COMBES, *Un inédit de saint Anselme ?*, Paris, 1944. Sur Achard cf. J. CHATILLON, *Les régions de la dissemblance et de la ressemblance selon Achard de Saint-Victor*, dans *Recherches augustinennes*, II (1962), pp. 237-250.

(32) Cf. entre autres: RICHARD DE SAINT-VICTOR, *De tribus appropriatis personis in Trinitate*, P. L., CXCVI, 991 B-993 C; SIMON DE TOURNAI, *Institutiones in sacram paginam*, c. 8, ed. M. SCHMAUS, dans *Recherches de Théologie ancienne et médiévale*, IV (1932), pp. 66-67; THOMAS D'AQUIN, *Summa theol.* I, q. 39, art. 8. Les *Sentences* de Pierre Lombard (*Sentent.* I, dist. 31, 2-6) ont évidemment joué un grand rôle dans la diffusion de la formule augustinienne: *unitas, aequalitas, concordia*. Cf. à ce sujet: Nicolai de Cusa *De Pace fidei*, ed. R. KLIBANSKY et H. BASCOUR, Londres, 1956 (*Mediaeval and Renaissance Studies, Supplement 110*), p. 74 (n. 14) et pp. 76-77 (n. 18).

(33) NICOLAS DE CUES, *De docta Ignorantia* I, 7-9, ed. E. HOFFMANN et R. KLIBANSKY, Leipzig, 1932, pp. 14-19, et I, 24, ibid. p. 48-51 (cf. ibid. *Praefatio editorum*, p. XII); *De pace fidei*, ed. R. KLIBANSKY et H. BASCOUR, Londres, 1956, p. 21, 5-10, et p. 25, 1-6 [cf. ibid. p. 74, note 14, la recension des lieux parallèles].

mérés, lequel est l'oeuvre du chancelier chartrain ? Il est à peu près certain, en effet, que Thierry a commenté le *De Trinitate* puisque Clarembaud d'Arras, en son propre commentaire, se réfère aux leçons reçues de son maître Thierry le Breton<sup>(34)</sup>. Wilhelm Jansen, l'éditeur du commentaire de Clarembaud, au terme d'une étude minutieuse, concluait que Thierry était l'auteur du *Librum hunc*<sup>(35)</sup>. La démonstration de W. Jansen fut admise à peu près sans conteste jusqu'au jour où l'on s'aperçut que, dans un manuscrit d'Oxford (Bodleian Library, *Lyell Bequest* 49), le texte du *Librum hunc* était précédé de cette mention: *Commentum Helye cuiusdam magistri gallicani super Boecium de Trinitate* (fol. 81r). Le P. Haring fut l'un des premiers à signaler ce fait et à reconnaître dans l'*Helyas* du manuscrit d'Oxford le grammairien Pierre Hélie<sup>(36)</sup>. Il faisait également remarquer que le commentaire utilisé par Clarembaud n'était pas le *Librum hunc* mais le *Quae sit* qu'il attribuait à Thierry de Chartres<sup>(37)</sup>. Un peu plus tard, le P. Haring précisait que, si le *Librum hunc* n'avait pas été utilisé par Clarembaud, on pouvait cependant admettre avec Jansen qu'il était l'oeuvre de Thierry de Chartres<sup>(38)</sup>. Enfin il concluait, à propos des trois commentaires par lui édités (*Librum hunc*, *Quae sit*, *Aggreditur propositum*): « Ou bien tous les trois ont été écrits par Thierry, ou bien aucun d'eux n'a été écrit par lui »<sup>(39)</sup>. Et l'opinion du P. Haring est que

(34) « Non quo mei viribus ingenii confiderem, sed ut doctorum Theodorici Britonis et Hugonis de Sancto Victore, apud quos in hoc opere vehementem operam dedi, lectiones imitaret » (CLAREMBAUD D'ARRAS, *Comment. in Boetium De Trinitate*, Prologue, ed. H. VAUPEL, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 4, Folge III, Band 65, Heft 1/2, 1953, p. 132 [129-138] et N. HARING, dans *Mediaeval Studies*, XV, 1953, p. 213 [212-221]). « Has causas mihi aliquantulum pertinaciter investiganti doctores mei venerabiles Hugo videlicet de Sancto Victore et Theodoricus Brito reddidere » (CLAREMBAUD D'ARRAS, *Comment. in Boetium De Trinitate*, ed. W. JANSEN, Breslau, 1926, p. 28\*, 25-30). Références moins explicites: *ibid.*, pp. 40\*, 45\*, 46\*, 67\*, et peut-être 59\*; *Comment. in Boetium De Hebdomadibus*, c. 47, ed. N. HARING, dans *Studies and Texts*, vol. 1: *Nine Mediaeval Thinkers*, Toronto, 1955, p. 21 [1-21].

(35) W. JANSEN, *Der Kommentar des Clarenbaldus von Arras zu Boethius De Trinitate. Ein Werk aus der Schule von Chartres im 12. Jahrhundert* [Breslauer Studien zur historischen Theologie, VIII], Breslau, 1926.

(36) N. HARING, *A hitherto unknown Commentary on Boethius' de Hebdomadibus, written by Clarenbaldus of Arras*, dans *Mediaeval Studies*, XV (1953), p. 215 (et note 19). Le manuscrit d'Oxford (*Bodl. Lyell Bequest* 49) provient d'Admont. Le P. Haring signale sa présence dans un catalogue d'Admont de 1370: *Boetius de s. Trinitate. Commentum super Boetium. Magister Helyas super Boetium* (cité par N. HARING, *Two commentaries on Boethius...*, dans *AHDLM*, XXVII, 1960, p. 76).

(37) N. HARING, *A hitherto unknown Commentary...* cit., p. 215 (et note 18).

(38) « While there are good reasons for denying that Clarenbaldus made use of the *Librum hunc*, Jansen's view may still prove to be correct as far as Thierry's authorship of the *Librum hunc* is concerned » (N. HARING, *A commentary on Boethius' De Trinitate by Thierry of Chartres*, dans *AHDLM*, XXIII, 1956, p. 260).

(39) « The three commentaries just mentioned stand or fall together. This means that either all three or none of them were written by Thierry » (*op. cit.*, p. 260).

les trois commentaires ont été écrits par Thierry. L'avouerai-je ? La démonstration du P. Haring n'a pas réussi à entraîner mon adhésion<sup>(40)</sup>. Je pense même que la mention de *Helyas* dans le manuscrit d'Oxford peut légitimement remettre en question l'attribution du *Librum hunc* à Thierry de Chartres. Pierre Hélie était en relation avec le milieu chartrain et particulièrement – on l'a vu – avec Thierry. Rien ne s'oppose à priori à ce qu'il ait commenté le *De Trinitate* de Boèce en se souvenant des leçons du chancelier chartrain. Ce n'est là, évidemment, qu'une hypothèse, car la seule mention du manuscrit d'Oxford ne peut tenir lieu de preuve. Souhaitons donc que le P. Haring, poursuivant de studieuses recherches dont l'école de Chartres a déjà si largement bénéficié, fasse sur ce point une lumière qui dissipe tout doute légitime. Dans l'état actuel de nos connaissances, il me paraît prudent de s'en tenir aux conclusions suivantes. Thierry de Chartres a très vraisemblablement écrit un commentaire du *De Trinitate* de Boèce. Ce commentaire est-il l'un de ceux qui ont été énumérés plus haut ? C'est possible, mais non définitivement prouvé. Le XII<sup>e</sup> siècle a sûrement produit plus de commentaires du *De Trinitate* que nous n'en connaissons. Le commentaire de Thierry est peut-être l'un de ceux que nous connaissons. Il est peut-être l'un de ceux que nous n'avons pas encore retrouvés.

Il ne peut être question, en cette *Note*, de dresser une bibliographie complète de Thierry de Chartres. Je citerai, en appendice, les travaux de M. Lorenzo Minio-Paluello sur l'*Eptatheucon*. Je me borne à signaler ici que le commentaire du *De Inventione rhetorica* attribué à Thierry a été l'objet de nombreuses études<sup>(41)</sup>. Mais

(40) Cf. à ce sujet les judicieuses remarques du P. L. BATAILLON dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, XLVI (1962), pp. 508-509.

(41) On signale, pour ce commentaire, les manuscrits suivants: Bruxelles, *Bibl. Royale* 10057, Leyde, *Bibl. publ.* 189, Londres, *Brit. Mus. Arundel* 348, Munich, *Cim.* 3565, *Phillips* 9672. M. R. Klibansky ajoute à cette liste le ms. Heidelberg U. L. Salem V 11, 103 (cf. *Mediaeval and Renaissance Studies*, V, 1961, p. 22, n. 3). Quelques extraits ou fragments de ce commentaire ont été publiés: W. H. D. SURINGAR, *Historia critica scholasticorum latinorum*, Pars prima, Leyde, 1834, pp. 213-252; R. ELLIS, *Petronianum*, dans *The Journal of Philology*, IX (1880), p. 61; P. THOMAS, *Un commentaire du Moyen-Age sur la Rhétorique de Cicéron*, dans *Mélanges Graux*, Paris, 1884, pp. 41-45; Ph. DELHAYE, *L'enseignement de la philosophie morale au XII<sup>e</sup> siècle*, dans *Mediaeval Studies*, XI (1949), pp. 77-99. Parmi les travaux récents signalons: J. MARTIN, *Grillius. Ein Beitrag zur Geschichte der Rhetorik* [Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, XIV, 2,3], Paderborn, 1927, p. XI et suiv.; R. MAC KEON, *Rhetoric in the middle ages*, dans *Speculum*, XVII (1942), pp. 17-18; R. W. HUNT, *The introductions to the « Artes » in the twelfth century*, dans *Studia mediaevalia in honorem...* R. J. Martin, Bruges, 1948, pp. 86-92 [85-112]; F. MASAI, *Extraits du commentaire de Thierry de Chartres au « De inventione » de Cicéron*, dans *Scriptorium*, V, 1 (1951), pp. 117-120 et *Manuscrits et codicologie. A propos du commentaire de Thierry de Chartres au « De inventione » de Ci-*

il faut faire une place à part à une communication de M. Raymond Klibansky sur l'école de Chartres <sup>(42)</sup>. M. Klibansky y annonce qu'il a retrouvé un commentaire de Thierry sur le *De Arithmetica* de Boèce ainsi que des traces de l'enseignement du chancelier chartrain sur Martianus Capella <sup>(43)</sup>. La haute compétence de M. Klibansky et l'intérêt des textes retrouvés nous font souhaiter vivement la parution du livre annoncé depuis plusieurs années déjà sur Thierry de Chartres <sup>(44)</sup>.

Je voudrais seulement noter ici quelques observations qu'il m'a été donné de faire au cours de mes recherches. Je citerai d'abord deux extraits du commentaire d'Alexandre Neckam sur le *De Nuptiis* (livres I et II) de Martianus Capella. Ce commentaire, tel qu'on peut le lire dans un manuscrit d'Oxford (*Bodl. Digby*, 221, fol. 34vb - 88ra), et dans un manuscrit de Cambridge (*Trinity College R.* 14. 9, fol. 38r - 63r) est une oeuvre assez scolaire, dépendant très étroitement du commentaire de Remi d'Auxerre et nettement apparentée au *Mythographe III* du Vatican. Si ce dernier n'est pas Alexandre lui-même mais Albéric de Londres ainsi que le veut Mme Eleanor Rathbone <sup>(45)</sup>, il faut avouer que le commentaire attribué à Neckam est fort peu original. L'auteur, néanmoins, ajoute parfois des renseignements précieux qui ne se trouvent ni dans le *Mythographe III* ni dans Remi. C'est ainsi qu'il cite à trois reprises un *magister Theodoricus* en qui il est assez naturel de reconnaître Thierry de Chartres. Le premier passage, dans lequel Thierry est cité deux fois, se situe dans le commentaire du *De Nuptiis* I, 4 (ed. A. Dick, 6, 1). Je reproduis le manuscrit de Cambridge, *Trinity College R.* 14. 9, fol. 43v [= T] en mention-

céron, dans *Scriptorium*, V, 2 (1951), pp. 308-309. Pour l'utilisation du commentaire de Thierry par Alain de Lille, cf. M. TH. D'ALVERNAY, *Textes inédits d'Alain de Lille et de son école*, Paris, (à paraître en 1964).

(42) R. KLIBANSKY, *The School of Chartres*, dans *Twelfth-Century Europe and the Foundations of Modern Society - Proceedings of a Symposium Sponsored by the Division of Humanities of the University of Wisconsin and the Wisconsin Institute for Medieval and Renaissance Studies [November 12-14, 1957]*, edited by MARSHALL CLAGETT, GAINES POST and ROBERT REYNOLDS, The University of Wisconsin Press, Madison, 1961, pp. 3-14.

(43) « Of Thierry's writings and of his activity as a teacher much still remains unknown. In his lectures he certainly covered most of the *auctores*. To the writings generally recognized as his we can add his Commentary on Boethius *De arithmetica* which we have found, as well as traces of his lectures on Martianus Capella » (op. cit., p. 5).

(44) « ... my edition of the works of both Bernard and Thierry of Chartres, which will appear in the course of this winter » (R. KLIBANSKY, *Standing on the shoulders of giants*, dans *Isis. International Review devoted to the History of Science and Civilization*, XXVI, 1 (1936), p. 147 [147-149]).

(45) E. RATHBONE, *Master Alberic of London "Mythographus Tertius Vaticanus"*, dans *Mediaeval and Renaissance Studies*, I (1941-1943), pp. 35-38.

nant en notes les variantes, d'ailleurs insignifiantes, du manuscrit d'Oxford, *Bodl. Digby* 221, fol. 48 vb - 49rb [= D]. Tout ce passage est étroitement apparenté au texte du *Mythographe III* dont je signalerai à l'occasion quelques leçons <sup>(46)</sup>.

De eadem Ope quedam REMIGIUS evidenciora proponit <sup>(47)</sup>. Ait enim: Saturni coniunx Ops grandeva mater et corpulenta dicitur, mater quod ipsa est terra omnium procreatrix, corpulenta ideo quod elementum terre crassius et corpulencius est ceteris. Vestem habet decolorem gemmisque metallis ornatam. Hec enim in visceribus terrarum vel harenis colliguntur. Sed et superficies terre herbarum et florum varietate vestitur. Hec et Cibeles quasi <sup>(48)</sup> Cubile dicta est <sup>(49)</sup>. Terra enim nichil est solidius in elementis. Cubum namque Greci solidum dicunt. Etenim et <sup>(50)</sup> solidos numeros cubos vocamus. Sive, ut idem vult, a greco dicitur Cibeles, quod latine sonat rotacio capitis, quia in eius sacris sacerdotes ipsius Gallos exerceat commemorant <sup>(51)</sup>. Idem de ea pene sed paulo plus sentit SERVIUS <sup>(52)</sup>. Ait enim: "Alma parens deorum tellus", alma ab eo quod nos alat. Abusive tamen et aliis, inquit, numinibus <sup>(53)</sup> hoc epitheton damus. Terram autem constat matrem esse deorum. Unde et simulachrum eius cum clave pingitur. Nam terra tempore verno <sup>(54)</sup> aperitur, clauditur hiemali. Vel, secundum magistrum THEODORICUM, mater deorum, id est planetarum, Cibele, id est terra dicitur: singulis enim diebus, cum in horizonte apparent, de terra oriri dicuntur. Sed ad SERVIUM revertamur <sup>(55)</sup>. Hec leonibus fertur ut evidenter maternam ostendatur pietatem totum posse superare: omnis enim pietas <sup>(56)</sup> maternelle subiacet affectioni et ei subiugata est. Curru vehi dicitur, quod terra in aere pendeat. Ideo sustinetur rotis quia mundus rotatur et revolubilis est. Ideo Coribantes qui cum strictis pinguntur gladiis eius fuerunt ministri ut significetur omnes <sup>(57)</sup> pro terra sua habere pugnare. Quod turritam gestat coronam ostendit <sup>(58)</sup> superpositas terre esse civitates quas insignitas turribus constat. De eo autem quod Atim amaverit tantillum tradit REMIGIUS <sup>(59)</sup>. Atis, inquit, flos inter-

(46) MYTHOGRAPHIE III, dans G.-H. BODE, *Scriptores rerum mythicarum Latini tres*, vol. I, Cellis, 1834, pp. 158, 18-159, 10.

(47) ponit, *Myth. III* [texte des mss. D et T].

(48) Cibeles quasi, om D.

(49) REMI D'AUXERRE, *Comment. in Martianum* [33, 12-14] ed. CORA E. LUTZ, Leyde, 1962, p. 127, 19-29.

(50) et, om. D.

(51) REMI D'AUXERRE, *Comment. in Martianum* [5, 22], ed. CORA E. LUTZ, p. 73, 12-16. Cf. SERVIUS, *Comment. in Vergilii Aeneidem* X, 220, ed. G. THILO, II, p. 415-416.

(52) SERVIUS, *Comment. in Vergilii Aen.* X, 252, ed. G. THILO, II, p. 419, 10-14.

(53) numinibus] muneribus D.

(54) vernali D.

(55) revertamus D. Cf. SERVIUS, *Comment. in Vergilii Aen.* III, 113, ed. G. THILO II, p. 363, 17-24.

(56) pietas] feritas, *Myth. III* [D T et ed. G.-H. BODE].

(57) omnis D.

(58) ostendit] sive dicit D

(59) REMI D'AUXERRE, *Comment. in Martianum* [74, 12], ed. CORA E. LUTZ, p. 200, 4-9. C'est à travers Remi que Jean Scot Eriugène est cité ici: cf. *Annotiones*, ed. CORA E. LUTZ, p. 72, 19.

pretatur <sup>(60)</sup>. In cuius figura sol accipitur. Ipse enim et flos et princeps stellarum et causa omnium florum est. Quem amavit Beretinchia id est terra. Terra enim constricta frigore hiemis relaxari et foveri solis calore desiderat. JOHANNES tamen SCOTUS Atim puerum <sup>(61)</sup> impetum sive <sup>(62)</sup> proximum dicit interpretari. Dantur Opi <sup>(63)</sup> timpana quia terra duobus celi hemisperiis <sup>(64)</sup> circumvallatur <sup>(65)</sup>. Cimbala quoque in eius sunt tutela quod et ipsa hemicidii <sup>(66)</sup> celi quibus cingitur terra similia sunt. Vestam ei deam ignis adherere fingit Marcianus quia in visceribus terre ignis invenitur. Videmus enim ex silicibus ignem excuti. Hoc REMIGIO videtur <sup>(67)</sup>. Magister autem THEODORICUS dicit ignem illum non de silice provenire sed aera <sup>(68)</sup> inter duos lapides clausum nimio impetu concurrentes in igneam naturam versum esse. Quia vero de Vesta in sequentibus dicturi sumus, ad presens de ea pretermittamus.

Le deuxième passage où il est question de maître Thierry se situe dans le commentaire du *De Nuptiis* II, 207 (ed. A. DICK, 77, 12). Je cite le texte du manuscrit *T* (fol. 63r) et mentionne en notes les variantes du manuscrit *D* (fol. 87vb). Ce passage est étroitement tributaire du commentaire de Remi d'Auxerre sur Martianus Capella [ed. CORA E. LUTZ, pp. 205, 28 - 206, 11]. Mais Alexandre Neckam - à moins que ce ne soit son copiste - bouscule fortement l'ordre du commentaire de Remi.

*Qippe, etc.* Lacteus circulus est siderei coloris infusus quam <sup>(69)</sup> ideo adversa significatio curvavit obliquitas ut quoniam sol zodiachi nunquam excedendo terminos expertem <sup>(70)</sup> caloris sui reliquam celi partem deserebat. Et hoc ait POSSIDONIUS cuius diffinitioni <sup>(71)</sup>. THEOPHASTUS autem lacteum circum esse compaginem. DIODORUS ignem densate concreteque nature in unam, et ideo reliquo igne celesti lucem suam nimia subtilitate diffusam non subiciente <sup>(72)</sup> conspectui. DEMOCRITUS innumeras stellas brevesque omnes spisso tractu <sup>(73)</sup> in unum coacte vicine sibi undique et ideo passim diffuse lucis aspergine continuum iuncti luminis corpus ostendunt. Magister autem

(60) interpretatur ] in tempore *D* *T*.

(61) puerum ] primum *D*

(62) sive ] fine *D*

(63) Opi, om. *D*

(64) hyemis perils *D*: hlemisperiis *T*

(65) REMI D'AUXERRE, *Comment. in Martianum* [70, 8], ed. CORA E. LUTZ, p. 191, 9-10.

(66) hemicidii *T*: homicidii *D*: hemicyclii *Myth.* III, ed. G.-H. BODE.

(67) REMI D'AUXERRE, *Comment. in Martianum* [33, 17], ed. CORA E. LUTZ, p. 127, 33-128, 2.

(68) aerem *D*

(69) quam *T*: quod *D*

(70) expertem ] ex parte *D*

(71) Il y a ici, comme dans la phrase précédente, une lacune évidente.

(72) subiciente *D*

(73) tractum *T*

THEODORICUS altissimam partem celi eam esse; et ideo videri nobis stellis sine intervallo coniunctas et multum lumen reddere.

Et pro "id est"; *novitate silus* id est pulcritudine rationis sue decusaret et ornaret.

On sait qu'Alexandre Neckam cite Thierry dans ses *Corrogationes Promethei* <sup>(74)</sup> et probablement aussi dans sa *Suppletio defectuum operis quod deservit laudi sapiencie divine* <sup>(75)</sup>. Rien d'in vraisemblable donc à ce qu'il le cite en son commentaire sur Martianus Capella. Les renseignements fournis par ce dernier ouvrage sont d'assez chétive apparence. Mais ils peuvent devenir de précieux indices pour le chercheur qui aurait l'heureuse fortune de retrouver le commentaire de Thierry sur Martianus Capella.

Monsieur André Vernet qui, depuis une dizaine d'années, accorde généreusement à mes travaux sur l'école de Chartres son encouragement et son appui me signale un autre texte où un Thierry est mentionné. Il s'agit du *Liber de vita et moribus philosophorum* de Walter Burley. Le *Theodericus* cité dans ce texte peut fort bien être Thierry de Chartres.

Hic (*Socrates*), ut ait THEODERICUS, cum esset disciplina omnium philosophorum summus, adeo studiosus fuit quod neque a mulieribus discere quid utile opinatus fuerit philosophia indignum. Unde et Diotimam non erubuit appellare magistratam <sup>(76)</sup>.

Qu' il me soit permis enfin de citer deux textes où le nom de Thierry ne paraît pas, mais où je crois percevoir un écho de ses

(74) Le passage est cité dans P. MEYER, *Notice sur les "Corrogationes Promethei" d'Alexandre Neckam*, dans *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale*, XXXV, 2, Paris, 1897, p. 677 [641-682]. Cf. à ce sujet les judicieuses remarques de L. MINIO-PALUELLO, *The "Ars disserendi" of Adam of Balsham "Parvipontanus"*, dans *Mediaeval and Renaissance Studies*, III (1954), p. 119 (n. 2) et p. 161 (n. 3).

(75) il s'agit des vers suivants [ms. Paris, B. N. Lat. 11867, fol. 230v]:

En Porretanus, Albricus, Petrus Alardi

Terricus monachus, Gualo sophista potens.

On peut rapprocher de ces vers ceux que cite M. A. Vernet:

Carmina Guallo mihi, Terricus philosophiam

Inspirat; nostrum pectus utrumque sapit.

Lingua diserta sonat Terrici philosophiam

Gaulonis redolent carmina nostra stilum.

(A. VERNET, *Une épitaphe inédite de Thierry de Chartres* cit., p. 662). On notera que dans ces textes Thierry est appelé *Terricus* tandis que dans le commentaire d'Alexandre Neckam sur Martianus Capella il est appelé *Theodericus*.

(76) GUALTERI BURLAEI *liber de vita et moribus philosophorum*, ed. H. KNUST, Tübingen, 1886, c. XXX, pp. 120-122. Cf. J. O. STIGALL, *The manuscript tradition of the "De vita et moribus philosophorum" of Walter Burley*, dans *Mediaevalia et humanistica*, XI (1957), pp. 44-57, et *De vita et moribus philosophorum* of Walter Burley, dans *American Philos. Soc. Yearbook*, 1958, pp. 474-478; 1959, pp. 608-613.

thèses favorites. Ils sont extraits d'un commentaire anonyme sur le livre VIII (*De astronomia*) de Martianus Capella ou, plus exactement, sur cette partie du livre VIII [814-887; ed. A. DICK 430, 12-469, 6] qui a joui d'une assez grande vogue surtout à partir du XII<sup>e</sup> siècle (77). Ledit commentaire est conservé dans un manuscrit d'Avranches (*Bibl. mun.* 226, fol. 92 va - 95 bis ra) et dans un manuscrit de Londres (*Brit. Mus. Harley* 2510, fol. 132ra-135vb) (78). Les feuilles qui, dans ce dernier manuscrit, contiennent notre commentaire étaient vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle la propriété du couvent dominicain de Chartres (79). Dans les deux manuscrits le texte est mutilé de la fin. Le texte du manuscrit de Londres est plus complet, mais celui du manuscrit d'Avranches est généralement beaucoup plus correct. C'est ce dernier que je citerai. Le premier passage cité est une glose sur le *De Nuptiis* VIII, 814 [ed. A. DICK, 430, 14] (80).

Constringitur nanque terra in soliditatem (81) per aquam et aerem et ignem. Sententia quippe philosophorum fuit quod ex constrictione soliditas. Dixerunt nanque quod ignis qui purus est a nullo constringatur sed constringat aera. Levitas enim nunquam stat sed semper est in motu. Igitur ignis semper in motu est. Unde, cum sit supremus, circuit aera et constringit. Inde est ipse minus levis quam sit ignis et iam incipit spissari et gravari. Aer autem, utpote constrictus, circueus aquam, constringit. Aqua igitur ex vehemementi circumfusione ignis et aeris sic constringitur ut resistat visui (82), tactui vero non. Aqua vero et duo superiora ita circondant terram quod ex eorum constrictione consolidata conglobetur et in hanc duritiem convertatur quod etiam

(77) CL. LEONARDI, *I codici di Marziano Capella*, dans *Aevum*, XXXIII (1959), p. 472, n. 162. Ce remarquable travail de M. Claudio Leonardi sur les manuscrits de Martianus Capella [*Aevum* XXXIII (1959), 443-489; XXXIV (1960), 1-99 et 411-524] a été pour mes recherches un guide précieux. Cf. aussi CL. LEONARDI, *Nota introduttiva per una indagine sulla fortuna di Marziano Capella nel Medioevo*, dans *Bullettino dell'Istituto storico italiano per il Medio Evo*, LXVII (1955), pp. 269-272; *Illustrazioni e glosse in un codice di Marziano Capella*, dans *Bullettino dell'Archivio paleografico italiano*, Nuova serie, II-III (1956-1957), Parte II, pp. 39-60; *Raterio e Marziano Capella*, dans *Italia medioevale e umanistica*, II (1959), pp. 73-102.

(78) Cf. CL. LEONARDI, *I codici di Marziano Capella*, dans *Aevum* XXXIV (1960), pp. 1-3 et pp. 75-76. Dans le manuscrit d'Avranches le commentaire qui nous intéresse ici se trouve inséré entre deux fragments de commentaires différents sur Martianus Capella. J'ai essayé de démêler cet écheveau dans la préface à mon édition des Gloses de Guillaume de Conches sur le *Timée* (à paraître chez Vrin).

(79) Les marques de possession sont relevées par CL. LEONARDI, *I Codici...* cit., dans *Aevum*, XXXIV (1960), p. 75. Le manuscrit a été acheté le 13 août 1724 par Edouard Harley, deuxième Comte d'Oxford, en même temps qu'un autre manuscrit chartrain: *Brit. Mus. Harley* 2823. Concernant ce dernier manuscrit, cf. *Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, IX (Chartres, 1889), pp. 379-383.

(80) Ms. Avranches, *Bibl. mun.* 226, fol. 93ra [= A]. J'introduis quelques leçons empruntées au manuscrit de Londres, *Brit. Mus. Harley* 2510, fol. 132ra [= L].

(81) soliditatem, L: soliditate, A.

(82) visui, L: visus, A.

tactui resistat. Sicut autem motus et levitas causa est soliditatis, ita quoque soliditas levitatis. Nichil enim movetur nisi quid solidum sit cui innitatur et, e converso, nil solidum nisi sit levius et leve quibus constringatur. Et omnia ista voluit notare Marcianus per predicta.

Un tel exposé rappelle évidemment les thèses cosmologiques développées par Thierry dans son *Hexaameron* (83). Les lignes que nous allons lire maintenant semblent évoquer quelques uns des thèmes pythagoriciens chers à Thierry. Elles se situent dans le commentaire sur le *De Nuptiis* VIII, 814 (ed. A. DICK, 430, 17-431, 1) (84).

Visa litera, singula melius scrutemur. Per hoc quod dixit *te<neritudinem> sub<tilium> cor<porum>* notavit diversas sententias philosophorum de elementis. Quidam enim dicunt nil aliud esse elementa nisi id quod videmus (85). Et ista dicunt primo loco ab ipsa primordiali materia esse extracta. Et hanc sententiam voluit notare per hoc quod dixit: *corporum*. Per hoc vero quod addidit *te<neritudinem> sub<tilium>* platonicam et suorum sequatium sententiam notavit. Sententia nanque Platonis erat quod tres status huius mundi essent (86): primus cum Deus creavit primordiale materiam ex nichilo, id est fecit esse cum non esset. Secundus est cum pura elementa, id est naturas, ex ipsa primordiali materia extraxit. Tercius cum hec ipsa extracta et ordinata ornavit: que sic ornata (87), non iam elementa, sed elementata dicuntur (88).

Ut ergo Marcianus sub brevibus verbis hec omnia notaret dixit: *corporum*, notans priorem sententiam. Ut ergo secundam sententiam notaret dixit: *tene<ritudinem> sub<tilium>*. Ut autem se perfecte platonicam senten-

(83) THIERRY DE CHARTRES, *Hexaameron*, c. 18-21; ed. N. HARING, dans *AHDLM*, XII (1955), pp. 190-191. Cf. BERNARD SILVESTRE, *Commentum super sex libros Eneidos Virgilii*, ed. G. RIEDEL, Greifswald, 1924 p. 47, 10-18.

(84) Je cite le manuscrit A, fol. 93rb-93va, en y introduisant, là où le manuscrit A est évidemment défectueux, quelques leçons du manuscrit L, fol. 132va-132vb.

(85) Cf. GUILLAUME DE CONCHES, *Philosophia* I, 21; P. L., CLXXII, 49A.

(86) Cf. GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur le Timée*, c. CLVIII: « Ille primum optinet locum, pura elementa secundum, ista visibilia elementa tertium ». Cf. aussi deux vers que l'on trouve dans certaines gloses sur le *Timée*, par exemple dans le manuscrit Avranches, *Bibl. mun.* 226, fol. 110r, et dans le ms. Vatican, *Archivio di San Pietro H. 51*, fol. 11r:

Yle prima fuit, quam pura elementa sequuntur;

Tercia mixta manent quibus omnia constituuntur.

(87) ornavit... ornata, L: ordinavit... ordinata, A.

(88) Pour l'histoire du mot *elementatum* employé par Guillaume de Conches dans sa *Philosophia* I, 21 [P. L., CLXXII, 49 D] et dans ses *Gloses sur le Timée*, c. CLVIII, cf. TH. SILVERSTEIN, *Elementatum: Its Appearance among the Twelfth-Century Cosmogonists*, dans *Mediaeval Studies*, XVI (1954), pp. 156-162. Aux textes qui ont été rassemblés dans cet article on peut ajouter: *Commentaire « In titulo »* (déjà cité plus haut, note 26), dans BÈDE, *Opera omnia*, VIII (Bale, 1563), col. 1091, 35-37; GUILLAUME D'AUVERGNE, *Opera*, I (Orléans, 1674), col. 1029 (1) B-C; THOMAS D'AQUIN, *Summa theologica*, I<sup>a</sup>, q. 71, art. 1, ad 1<sup>um</sup>. Dans les gloses sur le *Timée* du manuscrit Vatican, *Archivio di San Pietro H. 51*, fol. 11r, on trouve *elementaria* au lieu de *elementata*: cf. *Gloses sur le Timée et Commentaire du Timée dans deux manuscrits du Vatican*, dans *Revue des études augustinienes*, VIII (1962), p. 368 [365-373].

tiam tenere ostenderet, addidit: *naturas adherent<es>*, etc. Quod dicit *suis fluitibus*, metaphora est tracta ab aqua, quia sicut non potest aqua aliquibus circulis distinguere, sic nec ille nature elementorum.

*Quarum circa*. Incipit hic ordinare elementa secundum Esyodum qui voluit terram esse primum elementum et naturam omnium. Secundum quam sententiam Plato vocavit terram antiquissimam deam <sup>(89)</sup>.

Vidit nanque Esiodus omnia in terram resolvi, et ideo dixit omnia constare ex terra, ideoque iussit homines in terra sepeliri ut eo cicius in suam originem possent redire <sup>(90)</sup>.

Heraclitus vero omnia dixit constare ex igne. Qui ignis densatus facit aerem, aer densatus aquam, aqua terram, et ita ignis principium et materia omnium et est agilius omnibus. Quod autem agilius est, natura prius est, quia ex tardato fiunt minus agilia, et hac ratione dicebat ignem esse materiam omnium rerum. Ideoque precepit omnia corpora comburi ut eo cicius in suam materiam redirent.

Anoximines vero dicebat aerem esse principium omnium rerum, quia queconque sunt quodam aërio spiritu vivificantur, crescunt et subsistunt.

Milesius vero Tales ponebat aquam materiam omnium rerum quia videbat omnia ex humore procreari. Quem etiam secutus est Virgilius qui dixit Prothea deum aquarum in varias figuras mutari.

Empedocles autem posuit quatuor elementa principium omnium rerum et ea dixit eterna.

Epicurus et sui ponebant duo principia rerum: athomos et inane. Est autem athomos minima pars quantitatis corporis, nec tamen ipsum alicuius quantitatis quia, ob nimiam brevitatem, nullam potest habere divisionem. Inane vero est spatium vacuum ut si quis manum teneret in aëre et, ea retracta, nil in locum eius succederet, neque aer, neque aliud. Itaque Epicurus dicebat quod athomi casu libarentur <sup>(91)</sup> in inani et, se invicem incurrentes, totam mundi machinam constituerent.

Pycthagoras autem, quem Plato et Aristotiles secuntur, dicebat duo esse in principio et eterna, id est unitatem et alteritatem. Unitatem appellavit formam, alteritatem vero materiam <sup>(92)</sup>. Ex hiis duobus omnia ad esse producantur. Hanc eandem materiam quam Pictagoras vocavit alteritatem

Plato nominat possibilitatem quia, cum ex se informis sit, possibilis tamen est quamlibet formam recipere <sup>(93)</sup>. Aristotiles vero eam evidentius duobus nominibus assignavit quia materiam mundi vocavit possibilitatem et carentiam ut utramque naturam significaret, scilicet quod ex se penitus informis est – et ideo dixit carentiam – et etiam apta est quamlibet formam suscipere, et ideo dixit: possibilitatem <sup>(94)</sup>.

Queritur de hac materia utrum sit corporea vel incorporea. Respondetur: Incorporea non fuit, quia ex incorporeo nullo modo fieret aliquod corporeum iuxta illud:

« Ex insensibili ne credas sensibile nasci » <sup>(95)</sup>.

Item, corporea non erat, cum omni forma careret: omne enim corpus aliquibus accidentibus subiectum est. Et hac de causa Aristotiles vocavit eam corpus incorporeum, quia ex sui natura nullum corpus est, et tamen possibilitate omne corpus est <sup>(96)</sup>.

Item queritur si creatura Dei sit vel non. Omnis enim creatura Dei vel corpus est vel spiritus. Hec autem neutrum: quare non videtur esse creatura <sup>(97)</sup>. Sed est sciendum: Cum dicitur « Quidquid est <vel> corpus vel spiritus <est> », hoc est dictum de rebus ad perfectionem perductis et in eo statu manentibus in quo sunt modo, non secundum statum primordialis materie que neutrum horum est.

Cum fuerint tot sententie de primo principio rerum, Marcianus hic tangit sententiam Esyodi qui dixit terram principium omnium rerum, non quod hec fuerit sententia Marciani – ipse namque platonius fuit <sup>(98)</sup> – sed quia sententiam Sime, discipuli Esyodi <sup>(99)</sup>, voluit ponere. Et hoc ideo quia etiam prius suam sententiam de circulis introduxit.

Peut-on affirmer que les deux textes qui viennent d'être cités sont des témoins directs de l'influence de Thierry de Chartres? Il est difficile de le dire avec certitude dans l'état actuel de nos connaissances. Quand les travaux sur les commentaires médié-

(93) *Librum hunc*, c. 19, ed. N. HARING, cit. p. 97; CLAREMBAUD D'ARRAS, *Comment. sur le « De Trinitate » de Boèce*, ed. W. JANSEN, p. 59\*.

(94) CLAREMBAUD D'ARRAS, op. cit., p. 44\*; [CLAREMBAUD D'ARRAS], *Tractatulus*, c. 20, ed. N. HARING, dans *AHDLMA*, XXII (1955), p. 206.

(95) LUCRÈCE, *De rerum natura* II, 888, cité d'après PRISCEN, *Institutiones* IV, 27, ed. M. HERTZ, I, Leipzig, 1855, p. 132, 22. Cf. J. PHILIPPE, *Lucrèce dans la théologie chrétienne, du 3<sup>e</sup> au 13<sup>e</sup> siècle*, dans *Revue de l'histoire des religions*, XXXII (1895), pp. 184-302; XXXIII (1896), pp. 19-36 et pp. 125-162. Ce même vers est très souvent cité par Guillaume de Conches: *Gloses sur Boèce* [Consol. lib. III, met. IX, 5], ms. Troyes, *Bibl. mun.* 1101, fol. 10vb; *Philosophia* I, 21 [P. L., XC, 1137 et P. L., CLXXII, 54 C où le vers a été remanié par l'éditeur]; *Gloses sur le Timée* [30 A], c. LI; *Dragmaticon*, ed. G. GRATAROLUS, Strasbourg, 1567, p. 28.

(96) CALCIDIUS, *Comment. in Timaeum*, CCLXXXVIII, ed. J. H. WASZINK, p. 292, 16. Cf. *Librum hunc*, c. 27, ed. N. HARING, dans *AHDLMA*, XXVII (1960), p. 99; [CLAREMBAUD D'ARRAS], *Tractatulus*, c. 20, ed. N. HARING, dans *AHDLMA*, XXII (1955), p. 206.

(97) « Si iterum queratur utrum sit ille creator an creatura, dicimus quod est creatura. Fuit enim Deus tante potentie quod simul elementa et eorum materiam creare potuit » (GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur le Timée*, c. CLV).

(98) Cf. JEAN SCOT ERIUGENE, *Annotationes in Marcianum* [13, 23], ed. CORA E. LUTZ, Cambridge (Mass.), 1939, p. 22, 28-30.

(99) sententiam Sime discipuli Esyodi, L: sententiam Esyodi sui discipuli, A.

(89) PLATON, *Timée* 40 C, trad. CALCIDIUS, ed. J. H. WASZINK, p. 32, 22.

(90) Je n'ai pas réussi à trouver la source immédiate de l'auteur pour les renseignements donnés sur ces philosophes. Saint Augustin [Civ. Dei VIII, 2 et 5; P. L., XLI, 225-226 et 230] cite Anaximène, Thalès, Epicure. Cf. à ce sujet: P. COURCELLE, *Les lettres grecques en Occident*, Paris, 1948, p. 123 et p. 155. Martianus Capella [De Nuptiis II, 212-213; ed. A. DICK, p. 78, 13-19] cite Héraclite, Thalès, Epicure. Nemesius d'Emèse [περί φύσεως ἀνθρώπου = *Premnon physicon*, trad. N. ALFANO, ed. C. BURKHARD, Leipzig, 1917, c. 5, p. 69, 16- p. 72, 2] cite Thalès, Anaximène, Héraclite. On notera que ce passage de Nemesius d'Emèse a été interpolé dans le chapitre 24 du περί χαρακτεως ἀνθρώπου de Grégoire de Nysse traduit par Denys le Petit: P. L., LXVII, 387 A - 388 B. Cf. à ce sujet P. COURCELLE, *Les lettres grecques en Occident*, p. 315, n. 6. Le texte interpolé diffère de la traduction d'Alfano. Pour Hésiode, cf. CALCIDIUS, *Commentarius in Timaeum*, CXXIII, ed. J. H. WASZINK, p. 167, 2-5.

(91) in manu vel add. A (hésitation de copiste)

(92) Sur *Alteritas*, cf. notice de *Mittelaltersdeutsches Wörterbuch* I, 4 (Munich, 1961), col. 511. Cf. THIERRY DE CHARTRES, *Hexameron*, c. 30, ed. N. HARING, dans *AHDLMA*, XXII (1955), pp. 194-195; [CLAREMBAUD D'ARRAS], *Tractatulus*, c. 24, ed. N. HARING, ibid., pp. 207-208; ANONYMUS, *Librum hunc*, c. 28, ed. N. HARING, dans *AHDLMA*, XXVII (1960), p. 99.

vau de Martianus Capella seront plus avancés, il sera sans doute possible de répondre à cette question. Par contre, ce qui est dès maintenant certain, c'est l'influence exercée par Thierry de Chartres sur le cistercien Hélinand de Froidmont. Ce dernier recopie en effet très abondamment l'*Hexaameron* de Thierry dans le premier livre de son *Chronicon*. Il est vrai qu'il attribue cet *Hexaameron* à Hugues de Saint-Victor <sup>(100)</sup>. Mais une telle erreur n'est pas inexplicable surtout si Hélinand a utilisé un manuscrit amputé de la lettre-préface dans laquelle le nom de l'auteur est expressément mentionné. Le nom de Thierry est d'ailleurs plusieurs fois rapproché de celui de Hugues dans les écrits de Clarembaud d'Aras <sup>(101)</sup>. Si l'on s'en rapporte au texte du *Chronicon* contenu dans un manuscrit de Londres (*Brit. Mus., Cotton, Claudius B. IX*) <sup>(102)</sup>, on constatera que sur les 47 chapitres que comporte l'*Hexaameron* de Thierry dans l'édition de N. Haring, 37 sont passés à peu près textuellement dans le *Chronicon* d'Hélinand <sup>(103)</sup>. Ce dernier pouvait donc, ainsi qu'on l'a vu plus haut, « pythagoriser » à l'occasion d'un sermon de Noël: il connaissait parfaitement – même s'il se trompait sur l'identité de l'auteur – l'*Hexaameron* de Thierry de Chartres <sup>(104)</sup>. M. Raymond Klibansky fait justement observer

(100) C'est du moins ce qu'il est normal d'inférer des mentions marginales du manuscrit de Londres, *Brit. Mus. Cotton, Claudius B. IX*: *Hugo de VI diebus* (fol. 3ra, foliotation portée en bas de page et non foliotation ancienne portée en haut de page); *Hugo de sex diebus* (fol. 9rb). On peut légitimement penser que ces attributions sont celles d'Hélinand. M. R. Klibansky, cependant, écrit: « Helinand in his famous world Chronicle (MS British Museum, Cotton Claudius B IX) incorporates a large part of Thierry's account of the formation of the universe, word by word, without any mention of his source » (R. KLIBANSKY, *The School of Chartres...* cit., p. 10).

(101) Cf. plus haut, note 34.

(102) Le manuscrit de Londres, *Brit. Mus. Cotton, Claudius B. IX* (xv\*) a été décrit par E. M. THOMPSON, *Les premiers livres de la Chronique d'Hélinand*, dans *Bibliothèque de l'école des chartes*, XLVI (1885), pp. 198-200. Un manuscrit beaucoup plus ancien, peut-être autographe, conservé autrefois au Grand Séminaire de Beauvais, est devenu introuvable. Il est décrit dans L. DELISLE, *La chronique d'Hélinand, moine de Froidmont*, dans *Notices et documents publiés par la Société de l'Histoire de France*, Paris, 1884, pp. 141-154. Un autre manuscrit du *Chronicon* d'Hélinand se trouve au Vatican: *Reg. Lat. 535* (XIII<sup>e</sup> s.). Il a été signalé par P. LEHMANN, *Erforschung des Mittelalters*, I, Stuttgart, 1959, p. 43 (n. 3) et p. 93 (n. 2). Concernant l'œuvre elle-même, cf. H. HUBLOCHER, *Helinand von Froidmont und sein Verhältnis zu Johannes von Salisbury. Ein Beitrag zur Geschichte des Plagiaten in der mittelalterlichen Literatur*, Ratisbonne, 1913, dans *Beilage zum Jahresberichte des K. Neuen Gymnasiums zu Regensburg für das Studienjahr 1912-1913*; J. TH. WELTER, *L'exemplum dans la littérature religieuse et didactique du moyen âge*, Paris-Toulouse, 1927, p. 151, n. 3. Miss. Eleanor Rathbone a annoncé une édition du *Chronicon* d'Hélinand: cf. *Mediaeval and Renaissance Studies*, I (1941-1943), p. 36, n. 85.

(103) Ce sont les chapitres suivants: 2 [fol. 2 ra, foliotation récente]; 4, résumé [fol. 2 ra]; 5-21 [fol. 2ra – 2rb, fol. 3ra – 3va, fol. 9rb – 10ra]; 30 – 47 [fol. 10rb-11vb].

(104) M. André Vernet a émis l'hypothèse que le monastère où Thierry se retira sur la fin de sa vie pourrait bien être cistercien. Cf. A. VERNET, *Une épître inédite de Thierry*

que, grâce à Hélinand de Froidmont, la pensée de Thierry a pu atteindre Vincent de Beauvais et obtenir par là une audience considérable <sup>(105)</sup>.

On le voit: Thierry nous est un peu mieux connu qu'au temps de B. Hauréau et d'A. Clerval. Mais les données nouvelles, acquises au cours des dernières années, montrent à quel point Hauréau et Clerval avaient été bien inspirés de s'intéresser au chancelier chartrain. On peut espérer que les années à venir enrichiront la connaissance, trop incomplète et fragmentaire hélas, que nous avons de la vie et de l'œuvre de Thierry de Chartres.

## 2. – GUILLAUME DE CONCHES

C'est par Thierry que mes études sur l'école de Chartres ont commencé. Lorsque je découvris l'importance d'un autre maître étroitement lié au milieu chartrain, Guillaume de Conches, je fis ce qu'avait fait jadis Jean de Salisbury: « Deinde reversus in me et metiens vires meas, bona preceptorum meorum gratia <sup>(106)</sup>, consulto me ad gramaticum de Conchis transtuli <sup>(107)</sup> ». Je dois ajouter, avec Jean de Salisbury, que je ne regrette pas le temps passé en compagnie du maître de Conches: « nec me umquam penitebit temporis eius » <sup>(108)</sup>.

Les travaux consacrés à Guillaume de Conches sont si nombreux qu'il ne peut être question d'en dresser ici la liste. Ce serait d'ailleurs refaire ce qu'a excellemment fait M. Tullio Gregory dans un ouvrage qui peut être considéré comme le point de départ nécessaire de toute étude sur Guillaume de Conches <sup>(109)</sup>. Ce qui manque le plus, ici comme en tant d'autres secteurs des études médiévales, ce sont

de Chartres cit., pp. 668-669. Une telle hypothèse rendrait encore plus facilement explicable la pénétration de Thierry en milieu cistercien.

(105) R. KLIBANSKY, *The School of Chartres* cit., p. 10. On notera aussi que le chapitre 11 et une bonne part du chapitre 12 de l'*Hexaameron* de Thierry [ed. N. HARING, dans *AHDLM.A*, XXII (1955), p. 188] sont textuellement reproduits dans le *De solis affectibus*, c. 49, P. L., CLXXII, 114 D – 116 A.

(106) Au premier rang des maîtres à la bonne grâce desquels je dois d'avoir pu poursuivre ces recherches, il m'est une joie de nommer Monsieur Maurice de Gandillac, professeur à la Sorbonne.

(107) *Metaphysicon* II, 10, ed. CL. WEBB, p. 79, 29 – p. 80, 2.

(108) Ibid., p. 80, 3.

(109) T. GREGORY, *Anima mundi. La filosofia di Guglielmo di Conches e la scuola di Chartres* [Pubblicazioni dell'Istituto di filosofia dell'Università di Roma, III], Florence, s. d. (1955). Voir aussi l'article *Guillaume de Conches* de PH. DELHAYE dans *Catholicisme*, V, 394-396. On trouvera de suggestives remarques sur Guillaume de Conches dans J. LE GOFF, *Les intellectuels au moyen-âge*, Paris, 1957.



les textes. Les vieilles éditions de la *Philosophia* <sup>(110)</sup> et du *Dragmaticon* <sup>(111)</sup> fourmillent d'incorrections. Et bien que le recensement des manuscrits de ces deux oeuvres ait été suffisamment établi <sup>(112)</sup>, aucune édition n'a encore vu le jour <sup>(113)</sup>. Mais les commentaires – ou, plus exactement, les *Gloses* – de Guillaume de Conches sur Platon, Boèce, Macrobie, etc. sont encore plus déshérités, puisqu'aucun d'eux n'a jamais été édité en entier. Et pourtant ces *Gloses*, témoins directs de la *lectio philosophorum* <sup>(114)</sup> ou, comme disaient certains, de la *philosophica pagina* <sup>(115)</sup>, sont très révélatrices des idées et des tendances propres au milieu chartrain <sup>(116)</sup>. L'un des mérites du P. J. M. Parent fut précisément de faire mieux connaître les *Gloses sur la « Consolation » de Boèce* et les *Gloses sur le « Timée » de Platon* <sup>(117)</sup>. Par ailleurs, M. Raymond Klibansky a souligné le rôle joué par ces mêmes gloses dans la tradition platonicienne au moyen-âge <sup>(118)</sup>.

(110) P. L., XC, 1127-1178 et P. L., CLXXII, 41-102.

(111) Ed. G. GRATAROLUS, Strasbourg, 1567.

(112) A. VERNET, *Un remaniement de la « Philosophia » de Guillaume de Conches*, dans *Scriptorium*, I, 2 (1947), pp. 243-259. Depuis la parution de cet article, M. Vernet a pu compléter encore les listes qui y sont proposées.

(113) Mme Clotilde Picard-Parra a annoncé une édition du *Dragmaticon*: CL. PARRA, *Guillaume de Conches et le « Dragmaticon Philosophiae »*, *Etude et édition*, dans *Ecole nationale des chartes – Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1943...*, Nogent-le-Rotrou, 1943, pp. 175-181, et *Une utilisation des « Quaestiones Naturales » de Sénèque au milieu du XII<sup>e</sup> siècle*, dans *Revue du Moyen Age latin*, V (1949), pp. 115-126.

Une autre oeuvre dont l'attribution à Guillaume de Conches a été parfois contestée, le *Moralium dogma philosophorum*, a fait couler beaucoup d'encre: cf. R. A. GAUTHIER, *Les deux recensions du « Moraliu Dogma philosophorum »*, dans *Revue du Moyen Age latin*, IX (1953), pp. 171-260; *Un prologue inédit au « Moraliu Dogma philosophorum »*, *Ibid.*, XI (1955), pp. 51-58, PH. DELHAYE, *Gauthier de Châtillon est-il l'auteur du « Moraliu dogma »?* [*Analecta Mediaevalia Namurcensia*, III], Namur-Lille, s.d. (1953); J. R. WILLIAMS, *The quest for the author of the « Moraliu dogma philosophorum » (1937-1956)*, dans *Speculum*, XXXII (1957), pp. 736-747.

(114) « Ea que ad philosophorum lectionem qui hodie leguntur in scholis pertinent expellam, cetera de illis pretermittam » (GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, ed. G. GRATAROLUS, p. 83). Cf. *Ibid.*, p. 5, 224, 235.

(115) [BERNARD SILVESTRE], *Commentaire sur Martianus Capella*: « Talia quidem nomina divinitati divina pagina dedit, philosophica vero alla quedam... Hec ergo nomina trinitatis, pater, nols, anima mundi, ponit in aperto sermone philosophica pagina. In mystico autem lovis est nomen divine potentie, Pallas divine sapientie, Iuno divine voluntatis, que supra exposita puto ». (Ms. Cambridge, Univ. Libr. Mm. 1. 18, fol. 27ra). L'expression *philosophica pagina* se rencontre encore dans le prologue du même commentaire: cf. Fragment I, publié dans l'appendice (B).

(116) J' ai déjà exposé ce point de vue dans *Macrobie, source du platonisme chartrain*, dans *Studi medievali*, 3<sup>e</sup> Serie, I (1960), pp. 6-7 [3-24].

(117) J. M. PARENT, *La doctrine de la création dans l'école de Chartres. Étude et textes* [Publications de l'Institut d'études médiévales d'Ottawa, VIII], Paris-Ottawa, 1938.

(118) R. KLIBANSKY, *The Continuity of the Platonic Tradition during the Middle Ages*, Londres, 1939; réédition en 1950. Dans la même ligne il faut citer: E. GARIN, *Studi sul platonismo medievale*, Florence, 1958; T. GREGORY, *Platonismo medievale. Studi e Ricerche*, Rome, 1958.

Après les études que Ch. Jourdain et, plus récemment, M. Pierre Courcelle ont consacrées aux *Gloses sur Boèce* <sup>(119)</sup>, l'édition de ces gloses, plusieurs fois annoncée, répondrait certainement au voeu des historiens de la philosophie et de la philologie médiévales <sup>(120)</sup>. Pour ma part, j'ai préparé une édition des *Gloses sur le Timée* qui ne devrait pas tarder à paraître si l'éditeur et l'imprimeur n'apportent pas à ce travail de nouveaux délais <sup>(121)</sup>. Les *Gloses sur Macrobie* (Commentaire du Songe de Scipion) ont été jusqu' à présent moins étudiées que les autres gloses. Elles sont cependant d'un grand intérêt philosophique <sup>(122)</sup>. Une première rédaction des *Gloses sur Priscien* (*Institutiones grammaticae*) a été découverte par M. R. Klibansky dans un manuscrit de Florence [*Biblioteca Laurenziana*, San Marco 310] <sup>(123)</sup>. J'en ai découvert une deuxième rédaction dans un manuscrit de Paris [*Bibliothèque Nationale*, Lat. 15130] <sup>(124)</sup>. Enfin, des *Gloses sur Juvénal*, quantitativement et qualitativement moins importantes que les précédentes, ont été trouvées par M. R. Klibansky dans un manuscrit de Baltimore [*Walters Art Gallery* 448]: Mme Eva Sanford en a publié quelques extraits <sup>(125)</sup>.

(119) CH. JOURDAIN, *Des commentaires inédits de Guillaume de Conches et de Nicolas Trivet sur la Consolation de Boèce*, dans *Notices et extraits de quelques manuscrits de la bibliothèque impériale*, XX, 2 (Paris, 1862), pp. 40-82, réimprimé dans *Excursions historiques et philosophiques à travers le Moyen Age*, Paris, 1888, pp. 29-68; P. COURCELLE, *Étude critique sur les commentaires de la Consolation de Boèce (IX<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, dans *AHDLM*, XII (1939), pp. 5-140.

(120) L'édition des *Gloses sur Boèce* a été annoncée par Melle Jacqueline Hatinguais: J. HATINGUAIS, *En marge d'un poème de Boèce*, dans *Congrès de Tours et Poitiers (3-9 septembre 1953)*, Actes du Congrès [Association Guillaume Budé], Paris, 1954, p. 286, n. 2, et *Points de vue sur la volonté et le jugement dans l'oeuvre d'un humaniste chartrain*, dans *Actes du 1<sup>er</sup> Congrès international de Philosophie médiévale*, Louvain-Paris, 1960, p. 429. Une édition des mêmes *Gloses sur Boèce* est préparée par Miss Haviland Nelson: cf. *Mediaeval and Renaissance Studies*, III (1954), p. 1, n. 2.

(121) A paraître dans la collection des *Textes philosophiques du Moyen Age*, Librairie philosophique J. Vrin, Paris. Dans une seconde étape, j'espère pouvoir publier certaines gloses médiévales tributaires de Guillaume de Conches.

(122) Cf. *Gloses de Guillaume de Conches sur Macrobie. Note sur les manuscrits*, dans *AHDLM*, XXVII (1960), pp. 17-28. Déjà M. Grabmann s'était intéressé aux manuscrits des *Gloses sur Macrobie*: cf. M. GRABMANN, *Handschriftliche Forschungen und Mitteilungen zum Schrifttum des Wilhelm von Conches und zu Bearbeitungen seiner naturwissenschaftlichen Werke*, dans *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, Philosophisch-historische Abteilung, Jahrgang 1935, Heft 10, p. 25 [60 p.].

(123) *Proceedings of the British Academy*, XXXIV (1948), p. 9, où la cote du manuscrit n'est pas révélée, et *The School of Chartres*, dans *Twelfth-Century Europe and the Foundations of Modern Society. Proceedings of a Symposium Sponsored by the Division of Humanities of the University of Wisconsin and the Wisconsin Institute for Medieval and Renaissance Studies*, ed. MARSHALL CLAGETT, GAINES POST and ROBERT REYNOLDS, Madison, 1961, p. 11, où la cote du manuscrit est révélée.

(124) *Deux rédactions des gloses de Guillaume de Conches sur Priscien*, dans *Recherches de Théologie ancienne et médiévale*, XXVII (1960), pp. 212-247.

(125) *Catalogus translationum et commentariorum*, ed. P. O. KRISTELLER, I, Washington, 1960, pp. 192-195.



Selon toute vraisemblance, Guillaume de Conches – *Grammaticus post Bernardum Carnotensem opulentissimus* <sup>(126)</sup> – a commenté encore bien d'autres auteurs. Il y a tout lieu de penser, en particulier, qu'il a commenté le *De Nuptiis* de Martianus Capella. C'est du moins ce qui paraît résulter d'un passage de ses *Gloses sur Boèce* [*Consol. lib. V, prosa IV, 1*]. Après avoir énuméré les différentes espèces de divination (géomancie, hydromancie, aéromancie, pyromancie, nécromancie, etc.), Guillaume déclare qu'il s'expliquera plus au long, au sujet de chacune d'elles lorsqu'il commentera Martianus Capella. Voici le texte:

Quid vero sit unaquaque diceremus, nisi ab hoc opere remotum esset. Sed iterum taceamus quia super Martianum hoc exponemus <sup>(127)</sup>.

On trouve une indication du même genre, encore qu'elle soit moins précise, dans les *Gloses sur Macrobe* [Comment. II, IV, 9; ed. J. WILLIS, p. 109, 1-2]. Il s'agit d'un désaccord entre Macrobe et Martianus Capella: Guillaume de Conches remet à plus tard l'examen de cette question.

Cum Macro<bius> dicat ex celeritate firmamenti ac<ut>ut sonum effici, gravem vero ex tardo lune motu, si opponatur de Marciano qui dic<it> firmamentum efficere gravem sonum, lunam acutum, quid [quia, *Cod.*] Marcianus intellexerit [intellexit, *Cod.*] loco suo dicemus. Non enim nostrum in hoc loco illud exponere <sup>(128)</sup>.

L'estime des Chartrains pour Martianus Capella est certaine <sup>(129)</sup>. On en pourrait donner maint exemple. Le *Prologus in Eptatheucon*

(126) JEAN DE SALISBURY, *Metalogicon* I, 5, ed. CL. WEBB, p. 16, 17 – p. 17, 1. On sait que nos documents sur Bernard de Chartres sont vraiment rares. Cf. A. NELSON, *Elle citat fran Bernard av Chartres*, dans *Nordisk tidskrift för Bok-och Biblioteksväsen*, XVII (Stockholm, 1930), p. 41. On pense généralement que le *Magister Bernardus* cité dans les gloses sur Juvénal du ms. Paris, B.N. Lat. 2904, fol. 221ra est Bernard de Chartres. Le texte est publié par Eva Sanford dans *Catalogus translationum et commentariorum* cit., pp. 193-194. J'ai trouvé une citation de Bernard de Chartres dans des gloses sur le *Timée* contenues dans le ms. Vatican, *Archivio di San Pietro* H. 51, fol. 11v: cf. *Gloses sur le Timée et commentaire du Timée dans deux manuscrits du Vatican*, dans *Revue des études augustinienne*, VIII (1962), pp. 369-370 [365-373].

(127) Ms. Troyes, *Bibl. mun.* 1101, fol. 17vb. Textes parallèles dans les manuscrits suivants: Leipzig, *Bibl. univ.* 1253, fol. 179va; Orléans, *Bibl. mun.* 274, fol. 39ra; Troyes, *Bibl. mun.* 1381, fol. 89v. Je dois ces références à Melle Jacqueline Hatinguais qui m'a aimablement communiqué les transcriptions faites par elle sur les manuscrits.

(128) Ms. Vatican, *Urb. Lat.* 1140, fol. 138v. Textes parallèles dans les manuscrits suivants: Bamberg, *Bibl. Nat. Class.* 40 (H. J. IV. 21), fol. 22v; Copenhague, *Bibl. Royale, Gl. Kgl. S.* 1910. 4<sup>o</sup>, fol. 114r.

(129) Notons toutefois qu'il ne s'agit pas de Martianus Capella dans le vers 205 de l'*Entheticus* de Jean de Salisbury [P. L., CXCI, 969 C], comme le dit à tort E. LESNE, *Les écoles, de la fin du VIII<sup>e</sup> s. à la fin du XII<sup>e</sup>*, Lille, 1940, p. 213, n. 7. Cf. à ce sujet: L. MINIO-PALUELLO, *The « Ars disserendi » of Adam of Balsham « Parvipontanus »*, dans *Mediaeval and Renaissance Studies*, III (1954), p. 164, n. 1.

de Thierry de Chartres, publié en appendice à cette étude, en est un témoignage écrit. Le porche des arts libéraux au Portail Royal de Chartres en est un témoignage sculpté dans la pierre. Bref, pour les Chartrains, comme pour beaucoup d'autres sans doute au XII<sup>e</sup> siècle, l'auteur du *De Nuptiis* occupe une place honorable dans le sénat des philosophes: « Martianus Mineus Felix Capella, inter philosophos magnus » <sup>(130)</sup>. On le range volontiers aux côtés de Platon et de Macrobe <sup>(131)</sup>. J'ai donc pensé qu'il valait la peine de se mettre en quête du commentaire de Guillaume de Conches sur Martianus Capella <sup>(132)</sup>. Je dois avouer que je ne l'ai pas retrouvé. Mais au cours de mes recherches j'ai recueilli quelques renseignements qui peuvent mettre sur la voie d'une découverte. Je vais donc en rendre compte ici.

Un commentaire sur les deux premiers livres du *De Nuptiis*, contenu dans un manuscrit de Bamberg [*Bibl. Nat. Class.* 40 (H. J. IV. 21), fol. 27ra – 57va], présente une glose intéressante. Il s'agit du dieu Janus [*De Nuptiis* I, 4; ed. A. DICK, p. 6, 1]. Après avoir expliqué que le mois de janvier (*Januarius*) est consacré à *Janus*, l'auteur ajoute:

Tamen et idem contra GILL<ELM>US sic exponit: « Per Ianum bifrontem, ut ait, intelligemus sapientem qui prudenter ex preteritis futura perpendit et conmetitur hec illis. Respicit itaque et ante et retro » <sup>(133)</sup>.

Dans un manuscrit de Cambridge [*Trinity College, B. I.* 29, fol. 144 ra – 177 va] se trouve un commentaire sur Martianus Capella si étroitement apparenté au précédent qu'on peut légitimement penser qu'il s'agit du même ouvrage <sup>(134)</sup>. Pour le passage qui

(130) [CLAREMBAUD D'ARRAS], *Tractatus*, c. 46, ed. N. HARING, dans *AHDLM*, XXII (1955), p. 215.

(131) [BERNARD SILVESTRE], *Commentaire sur Martianus Capella*, Ms. Cambridge, *Univ. Libr. Mm.* 1. 18, fol. 3ra. Ce texte est contenu dans le *Fragment II* de l'appendice (B).

(132) Déjà M. Grabmann s'était préoccupé du commentaire de Guillaume de Conches sur Martianus Capella dans ses *Handschriftliche Forschungen und Mitteilungen zum Schrifttum des Wilhelm von Conches* cit., pp. 24-26. M. Claudio Leonardi promet une étude sur plusieurs commentaires médiévaux de Martianus Capella: cf. *Aevum*, XXXIII (1959), p. 479 et n. 224-233.

(133) Ms. Bamberg, B. N. Class. 40 (H. J. IV. 21), fol. 33rb.

(134) C'est l'avis de M. Claudio Leonardi: CL. LEONARDI, *I Codici di Marziano Capella*, dans *Aevum*, XXXIII (1959), p. 479, n. 227, et XXXIV (1960), pp. 7-8. On peut noter, dans le ms. Cambridge, *Trinity College B. I.* 29, fol. 172 va, cette glose sur le *De Nuptiis* II, 131 [ed. A. DICK, p. 57, 17]: « Nemo enim celum ascendit nisi cui philosophia, id est amor celestium, facit viam ». Cf. JEAN SCOT ERIUGÈNE, *Annotiones in Marcianum*, ed. CORA E. LUTZ, p. 64, 23-24.

nous intéresse, toutefois, le texte en est nettement différent <sup>(135)</sup>. Soyons prudents. Il n'est pas du tout démontré que le *Gill(elm)us* en question est Guillaume de Conches. Seul le progrès des recherches permettra d'en décider.

Je voudrais présenter ici un commentaire sur Martianus Capella auquel il ne semble pas qu'on ait prêté jusqu'ici la moindre attention. Il est pourtant d'une qualité bien supérieure à celle des commentaires du *De Nuptiis* couramment cités, sans en exclure celui d'Alexandre Neckam. Il est contenu dans un manuscrit de Cambridge: *University Library, Mm. 1. 18*, fol. 11a – 28ra. Le texte de ce manuscrit est d'ailleurs incomplet puisqu'il s'interrompt au chapitre 37 du livre I du *De Nuptiis* [ed. A. DICK, p. 24, 2]. L'écriture de cette partie du manuscrit peut être datée de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle <sup>(136)</sup>.

L'auteur du commentaire est incontestablement lié au milieu chartrain. Il connaît les thèses professées par Guillaume de Conches, car il les critique, et de façon assez acerbe parfois, mais sans prononcer le nom de Guillaume. Il est bavard et sympathique: malgré les nombreuses digressions auxquelles il se laisse aller, il n'ennuie jamais son lecteur. Le lieu d'origine de ce commentaire me paraît être l'école d'Orléans. Et voici pourquoi. Parlant des déplacements aériens des personnages de la mythologie [*De Nuptiis* I, 7; ed. A. DICK, p. 8, 16], l'auteur déclare que Psyché ne met pas plus de temps pour venir de Paris à Orléans que pour aller de Paris à Constantinople. Petit indice, certes, mais significatif.

*Mira celeritate.* Mira quidem celeritas est que tam cito defert ad remotissima quam ad prope posita. Non cicius venit Sicche hoc vehiculo a Parisio Aurelianum quam a Parisio Constantinopolim (fol. 16rb).

L'important, pour nous, est de savoir qui a écrit ce commentaire. Or la réponse est aisée, car l'auteur est loin d'être un inconnu. Il n'est autre que Bernard Silvestre, si toutefois Bernard Silvestre est bien l'auteur du commentaire sur l'Enéide qu'on lui attribue. L'authenticité de ce dernier écrit, jamais contestée, n'a ce-

(135) Voici ce texte: « Vel aliter. In hoc loco per Ianum sapientem intelligemus, qui duas habet effigies quia presentium habet [fol. 148rb] cognitionem et ex presentibus futura perpendit vel ex preteritis futura conuenit. Respicit itaque ante et retro ». (Ms. Cambridge, *Trinity College B. 1. 29*, fol. 148r (a-b)).

(136) Je dois cette date à l'obligeance de M. le professeur Christopher R. Cheney de Corpus Christi College, à Cambridge. M. Cheney pense qu'on peut dater l'écriture de ce manuscrit entre 1220 et 1250.

pendant jamais été sérieusement examinée. Il ne m'appartient pas de le faire <sup>(137)</sup>. J'admettrai donc, pour le moment, que Bernard Silvestre est l'auteur du commentaire sur l'Enéide publié par G. Riedel <sup>(138)</sup>. Et je n'aurai pas de peine à démontrer, je pense, que l'auteur du commentaire sur l'Enéide et l'auteur du commentaire sur le *De Nuptiis* sont une seule et même personne.

A plusieurs reprises, en effet, le commentateur de Martianus Capella renvoie à son commentaire sur Virgile et il est possible de retrouver dans le *Commentum Bernardi Silvestris super Aeneidem* les passages correspondants. Voici les formules de renvoi telles qu'on peut les lire dans le manuscrit de Cambridge [*Univ. Libr., Mm. 1. 18*]: « Sed hec melius super Virgilium enodata repperies » [fol. 11rb] <sup>(139)</sup>; « . . . de Mercurio et Venere, de Ixione et Iunone que super Virgilium exposuimus, unde facile huc possunt transferri » [fol. 7ra] <sup>(140)</sup>; « Fluvios vero Herebi et regiones et incolas et suppliciorum diversitates super Virgilium satis diffuse tractavimus » [fol. 9vb] <sup>(141)</sup>; « Unde omnia genera penarum quas veteres tradunt apud inferos esse philosophi assignarunt, ut super Virgilium dictum est » [fol. 10va] <sup>(142)</sup>. Mais l'argument décisif en faveur de l'attribution des deux commentaires à un même auteur me paraît être la confrontation des deux textes suivants.

COMMENTAIRE DU *DE NUPTIIS*  
[fol. 4ra].

Corpus autem extremum malum dicitur quia, ut super Virgilium diximus, parcientibus omne quod est nil inferius humano corpore occurrat. In ordine enim rerum inferiora sunt inanimata inter que nil

COMMENTAIRE DE L'ENÉIDE  
[ed. G. RIEDEL, p. 28, 15 – 29, 12]

L'auteur, ayant examiné les grandes divisions des êtres, en arrive aux êtres inanimés. Il poursuit (p. 29, 7 – 12):

Inanimatis quoque inferius est humanum corpus. Inter inanimata

(137) Parmi les publications récentes il faut signaler: G. PADOAN, *Tradizione e fortuna del commento all'«Eneide» di Bernardo Silvestre*, dans *Italia medioevale e umanistica*, III (1960), pp. 227-240, excellente étude dont j'ai grandement profité.

(138) *Commentum Bernardi Silvestris super sex libros Eneidos Virgilii nunc primum edidit GUILLIELMUS RIEDEL, Grisehwaldae, 1924*. Établie sur le seul manuscrit Paris, *B. N. Lat. 16246 I*, cette édition pourrait sans doute être améliorée par deux autres manuscrits signalés depuis sa parution: Paris, *B. N. Lat. 3804 A* [cf. M. DE MARCO, *Un nuovo codice del commento di Bernardo Silvestre all'«Eneide»*, dans *Aevum*, XXVIII (1954), pp. 178-183] et Cracovie, *Biblioteka Jagiellonska 1198* (DD. V. 12), brièvement décrit par M. Giorgio Padoan, op. cit., pp. 229-234.

(139) Le passage est intégralement reproduit en appendice: *Fragment I. Cf. Comment. sup. Aeneid.* ed. G. RIEDEL, p. 46, 10-27.

(140) *Comment. sup. Aeneid.*, p. 25, 3-17 et p. 70, 21- p. 71, 7.

(141) Op. cit., p. 29, 16-19 et p. 51, 25-p. 52, 1.

(142) Ici la référence est moins précise. C'est tout le commentaire sur le livre VI de l'Enéide qui serait à citer.

vitro fragilius. Sed cum hec sola collisio dissolvat, humanum corpus et collisio et morbus et senectus.

namque quid fragilius est vitro, quo humanum corpus est inferius? Corpus enim humanum et violenta collisione et morbo et senectute interire potest, illud autem collisione, non morbo nec senectute potest deficere.

On pourrait multiplier les citations. Mais ce serait superflu. Les extraits publiés en appendice permettront de faire des rapprochements suggestifs. Bornons-nous donc ici à un seul exemple.

COMMENTAIRE DU DE NUPTIIS  
[fol. 9 va]

Eorum enim que sunt alia corporea, alia spiritus, alia corporum vel spirituum accidentia.

COMMENTAIRE DE L'ENÉIDE [ed. G. RIEDEL, p. 28, 18-20].

Eorum enim que sunt quedam sunt spiritus, quedam sunt corpora, quedam spirituum vel corporum accidentia.

Dans son commentaire sur Martianus Capella, Bernard Silvestre nous apprend qu'il a aussi commenté le *Timée* de Platon. Et il renvoie plusieurs fois à ce dernier commentaire.

– Si vero calide et frigide stelle simul accedant vel simul recedant, mutuo se temperant. Sed quoniam hec super Platonem diffusius tractavimus, reliquas duas clades transeamus. (fol. 8ra).

– Vincit Mercurius apud Egypcios. Tempore enim estivo exuberat Nilus: cuius rei causam super Platonem aperuimus. (fol. 11rb).

– Ad corpora veniunt (*il s'agit de la descente des âmes*) quia stelle effectum suo, ut dictum est, corpus ad animationem habile reddunt. Sed hec latius super Platonem scribentes exposuimus. (fol. 13vb).

– Sine dubio habet tonus duo limata cum comate ideoque dicit intervenire lima<ta>. Hec diligentius in Platone super tractatum de mundana anima scripta reperies. (fol. 18vb).

– Sicut enim anima nostra vita corporis nostri, sic illa anima (*il s'agit de l'Âme du monde*) vita nostre. Hec de vitali spiritu. Super P<latonem> enim hec latius executi sumus (fol. 22rb).

Reste donc à retrouver le commentaire de Bernard Silvestre sur le *Timée*. Celui qui fera cette découverte n'aura pas perdu son temps, car il y a tout lieu de penser qu'un tel écrit est du plus haut intérêt.

Notons encore que Bernard Silvestre, dans son commentaire sur Martianus Capella, mentionne une des opinions attribuées par

Alexandre Neckam à « magister Theodoricus » <sup>(143)</sup>: il s'agit de la déesse *Ops* (ou *Cybèle*):

Mater vero deorum dicitur quia, dum emergunt planete vel alie stelle, in eam ex ea prodire videntur (fol. 10rb).

Enfin, on remarque dans le commentaire de Bernard Silvestre sur Martianus Capella une exégèse allégorique du dieu Janus conforme à celle qu'on a vu plus haut attribuée à *Gill(elm)us*:

Ianum etiam ingenium nostrum dixerunt. Ante et post intuetur quia, ut ait PLATO, ex preteritis futura metimur (fol. 10va).

Les relations de Bernard Silvestre avec le milieu chartrain sont certaines. On connaît la phrase par laquelle le poète tourangeau dédie sa *Cosmographia* au chancelier chartrain: *Terrico, veris scientiarum titulis doctori famosissimo, Bernardus Silvestris opus suum* <sup>(144)</sup>. Une rubrique d'un manuscrit de Londres [*Brit. Mus. Royal* 15. A. XXXII (XIII<sup>e</sup> s.)] est encore plus précise: *Bernardi Silvestris megacosmus editus ad virum litteratissimum et philosophantium amantissimum magistrum Therricum Carnotensis ecclesie cancellarium et archidiaconum* <sup>(145)</sup>. Il n'y a donc rien de surprenant si le commentaire de Bernard Silvestre sur Martianus Capella présente une parenté évidente avec certains écrits chartrains. Cela ne veut pas dire que tous ceux que nous appelons « Chartains » soient toujours et en tout du même avis.

Dans son commentaire sur Martianus Capella, Bernard Silvestre s'en prend à une thèse que Guillaume de Conches a défendue avec conviction, voire avec véhémence, et dont l'enjeu est l'existence ou la non-existence d'eaux supérieures au firmament. On lit, en effet, au *Livre de la Genèse* [I, 6-7]: « Dieu dit: ' Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux ', et il en fut ainsi. Dieu fit le firmament qui sépara les eaux qui sont sous le firmament d'avec les eaux qui sont au-dessus du firmament ». Dès le temps d'Augustin, déjà, ces versets de la *Ge-*

(143) Cf. le premier extrait du commentaire d'Alexandre Neckam reproduit dans la première partie de cet article.

(144) BERNARDI SILVESTRIS de mundi universitate libri duo, sive Megacosmus et Microcosmus, ed. C. BARACH et J. WRÓBEL [Bibliotheca Philosophorum mediae aetatis, I], Innsbruck, 1876, p. 5.

(145) Cité par A. VERNET, Une épithaphe inédite de Thierry de Chartres, dans *Recueil de travaux offert à M. Clovis Brunel*, II, Paris, 1955, p. 663, n. 2 [660-670].

nèse embarrassaient les exégètes <sup>(146)</sup>. Ils devaient préoccuper également les exégètes médiévaux <sup>(147)</sup>. Bon nombre d'entre eux, après avoir pesé le pour et le contre, finissaient par conclure que ce passage de l'Écriture était à prendre à la lettre et qu'il fallait admettre, au-dessus du firmament, la présence physique d'une partie de l'élément liquide. Bède <sup>(148)</sup>, le pseudo-Hildebert <sup>(149)</sup>, Abélard <sup>(150)</sup>, Hugues de Saint-Victor <sup>(151)</sup>, les auteurs anonymes du *De mundi constitutione* <sup>(152)</sup> et du *De imagine mundi* <sup>(153)</sup> étaient de cet avis. Guillaume de Conches était d'un avis différent. Il ne pouvait admettre la présence d'un élément liquide au-dessus du firmament. C'eût été violer une loi de physique qu'il considérait comme infrangible: un élément lourd (l'eau) ne peut être soutenu par un élément plus léger (l'air). Il pensait donc que les versets 6 et 7 du premier chapitre de la *Genèse* doivent être interprétés allégoriquement: *hoc plus allegorice quam ad litteram dictum credimus* <sup>(154)</sup>. Avant lui, Jean Scot Eriugène avait soutenu une opinion semblable <sup>(155)</sup>. Plus tard, et certainement sous l'influence de Guillaume de Conches <sup>(156)</sup>, Raoul de Longchamp dans sa *Summa de philosophia* rejettera lui aussi l'existence d'eaux supérieures au firmament <sup>(157)</sup>.

(146) AUGUSTIN, *De Genesi contra Manichaeos* I, 11, 17; *De Genesi ad litteram imperfectus liber*, 8; *Confessiones* XIII, 15, 18, 32, 47; *Retractationes*, II, 6, 2; *De Civitate Dei*, XI, 34. Pour l'histoire de l'exégèse de ces versets, cf. J. PÉPIN, *Théologie cosmique et théologie chrétienne* (Ambroise, *Exam.* I, 1, 1-4), Paris, 1964, pp. 397-409.

(147) Les textes sont rassemblés et judicieusement commentés dans T. GREGORY, *Anima mundi* cit., pp. 241-244.

(148) BÈDE, *Hexaemeron* I; P. L., XCI, 18 B-20A.

(149) *Tractatus theologicus*, 23; P. L., CLXXI, 1116 C-D.

(150) ABÉLARD, *Expositio in Hexaemeron*, P. L., CLXXVIII, 741 D-747A.

(151) HUGUES DE SAINT-VICTOR, *Adnotationes elucidatoriae in Pentateuchon*, 6; P. L., CLXXV, 35A. La même opinion se trouve dans la *Summa Sententiarum* III, 1 imprimée parmi les œuvres de Hugues; P. L., CLXXVI, 89 B.

(152) P. L., XC, 882 C-D et 893 A-C.

(153) P. L., CLXXII, 146 C.

(154) *Philosophia* II, 3 [P. L., CLXXII, 58 D]. Guillaume de Conches traite de cette question dans sa *Philosophia* II, 2-3 [P. L., CLXXII, 57 D-58D], et II, 17 [ibid. 62 B-63B]; dans son *Dragmaticon*, ed. G. GRATAROLUS, pp. 64-69 et pp. 100-102; dans ses *Gloses sur le Timée*, c. LXVI (ce dernier passage est cité par T. GREGORY, *Anima mundi* cit., p. 242).

(155) *Periphyseon* III, 27; P. L., CXXII, 697 A-698B.

(156) Mme R. Bloch-Cornet a étudié l'influence de Guillaume de Conches sur Raoul de Longchamp (né vers 1155-1160): D. CORNET, *Les commentaires de l'« Anticlaudianus » d'Alain de Lille, d'après les manuscrits de Paris. Étude suivie de l'édition du commentaire de Raoul de Longchamp*, dans *École nationale des chartes - Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1945*... Nogent-le-Rotrou, 1945, pp. 77-81. Déjà M. Grabmann avait signalé la dépendance de Raoul de Longchamp par rapport à Guillaume de Conches: M. GRABMANN, *Handschriftliche Forschungen*... cit., pp. 31-39.

(157) RAOUL DE LONGCHAMP, *Summa de philosophia*, c. 9: *De aquis cristallinis, utrum sint supra firmamentum* (Ms. Edinburgh, University Library 115, fol. 74r). J'ai pu lire ce texte sur une transcription que M. André Vernet en a faite et qu'il m'a aimablement communiquée.

Or, dans son commentaire sur Martianus Capella, Bernard Silvestre réfute l'opinion de Guillaume de Conches. Et il le fait en s'attaquant de façon manifeste aux arguments avancés par ce dernier dans sa *Philosophia*: le texte publié en appendice permettra de s'en rendre compte. Bernard Silvestre oppose à la thèse de Guillaume l'autorité de l'Écriture et celle des Pères, de Bède en particulier, et aussi certains faits de l'expérience courante. Plusieurs de ces objections se retrouvent sur les lèvres du Duc de Normandie que Guillaume, en son *Dragmaticon*, s'est donné pour interlocuteur. Et le philosophe de Conches les réfute. A l'argument d'autorité il répond: « Dans les questions qui concernent la foi catholique ou la morale il n'est pas permis de contredire Bède ou un autre des Pères... Mais, si, en matière de philosophie, ils commettent quelque erreur, il est permis de soutenir une opinion différente. Car s'ils étaient plus grands que nous, c'étaient pourtant des hommes » <sup>(158)</sup>. Il convient d'ajouter que la thèse soutenue par Bernard Silvestre dans son commentaire sur Martianus Capella s'accorde dans l'ensemble, et même dans le détail, avec celle que soutient Abélard dans son *Expositio in Hexaemeron* sur le même sujet <sup>(159)</sup>. Il y a entre les deux écrits une parenté si étroite qu'il faut nécessairement supposer ou que l'un a copié l'autre ou que l'un et l'autre puisent à une source commune.

La controverse entre Bernard Silvestre et Guillaume de Conches au sujet des eaux supérieures au firmament est significative. Elle nous fait bien comprendre ce qui, dans l'attitude de Guillaume, choquait le plus certains esprits et leur paraissait dangereux pour la foi. C'était que, trouvant ou croyant trouver une contradiction entre l'Écriture et les lois de la physique, le philosophe de Conches sacrifiait de si bon gré la lettre de l'Écriture à la physique.

Un autre exemple d'une telle attitude est l'exégèse des versets de la *Genèse* [II, 21-23] où est racontée la création de la première femme. Guillaume, dans sa *Philosophia*, se refuse à prendre ces versets à la lettre: il ne peut admettre que Dieu ait réellement et matériellement extrait une côte à Adam pour en former le corps d'Eve <sup>(160)</sup>. Guillaume de Saint-Thierry devait qualifier cette exégèse de sottise et orgueilleuse. Il devait reprocher à Guillaume de Conches de manquer de respect au sens historique de l'Écriture (« irridet

(158) *Dragmaticon*, ed. G. GRATAROLUS, pp. 65-66.

(159) ABÉLARD, *Expositio in Hexaemeron*, P. L., CLXXVIII, 741 D-742 D.

(160) *Philosophia* I, 23; P. L., CLXXII, 56 A (texte manifestement corrompu).

historiam divine auctoritatis »), de préférer ses élucubrations de physicien au sens historique du récit biblique: « Et phisico illud sensu interpretans nimis arroganter veritati historie suum prefert inventum » (161). Sous le poids de cette attaque Guillaume de Conches céda et désavoua dans son *Dragmaticon* ce qu'il avait écrit dans sa *Philosophia* (162). L'auteur anonyme du *Liber de vera philosophia* enregistre avec satisfaction la rétractation du philosophe de Conches (163). Mais au début du XIII<sup>e</sup> siècle, Hélinand de Froidmond dénonce encore comme erronée l'exégèse de la création d'Eve proposée dans la *Philosophia*:

Hinc apparet magistrum GUILLERMUM DE CONCHIS vehementer errasse qui dicit in *Philosophia* sua ex vicino limo corpus mulieris esse creatum: inde verisimile est quod nec penitus idem nec penitus diversum ab homine nec ita temperata est mulier ut homo, quia calidissima mulier frigidior est frigidissimo viro, et hoc est, inquit, quod divina pagina dicit Deum fecisse mulierem ex latere Ade. Non enim, inquit, ad litteram credendum est Deum excostasse primum hominem (164).

En somme, Guillaume de Conches avait tendance à traiter certaines pages de l'Écriture comme il eût traité les récits de la mythologie. Or la méthode à suivre pour interpréter l'Écriture et la méthode à suivre pour interpréter la mythologie sont nettement différentes si l'on en croit le commentaire de Bernard Silvestre sur Martianus Capella. Dans l'une et dans l'autre, certes, nous rencontrons le sens figuré (*figura* ou *involucrum*). Mais ce dernier se nomme *integumentum* s'il s'agit de mythologie, *allegoria* s'il s'agit de la Bible. Et tandis que l'*integumentum* prend appui sur un récit fabuleux, l'*allegoria* prend appui sur un récit historique (165). La distinction est claire (166). Mais la tentation devait être forte pour un maître

habitué à commenter les auteurs profanes, de transposer les schèmes de l'exégèse mythologique sur le plan de l'exégèse scripturaire. Guillaume de Conches ne sut pas résister à la tentation.

Il y a donc une incontestable part de vérité dans la thèse soutenue récemment par l'historien soviétique M. B. J. Ramm (167). La liberté que prenait volontiers Guillaume de Conches vis à vis de l'Écriture et de son interprétation traditionnelle pouvait inquiéter les défenseurs de l'orthodoxie. Je ne crois pas, néanmoins, qu'en confrontant la pensée de Guillaume de Conches à des catégories qui lui sont parfaitement étrangères M. B. J. Ramm ait réussi à la situer dans son véritable jour (168). Mais je me réjouis de penser que Guillaume de Conches puisse servir – ne fût-ce que pour une part minime – à renouer un dialogue trop longtemps interrompu entre l'Orient et l'Occident. Il convient donc de saluer l'étude de M. B. J. Ramm comme le présage d'une collaboration fructueuse. Souhaitons que les savants soviétiques puissent apporter une contribution positive aux études sur l'école de Chartres. Le plus urgent en ce domaine, redisons-le, reste l'édition des textes.

Beaucoup d'inconnues persistent. La vie de Guillaume de Conches demeure entourée de mystère. Et si son oeuvre nous est mieux connue, il nous reste probablement encore plus d'une découverte à faire. En particulier, il est fort possible que Guillaume de Conches ait commenté l'un ou l'autre de ces traités de médecine qu'il cite sous les noms de Constantin l'Africain, de Johannitius, de Théophile, d'Isaac (169). Guillaume se nomme lui-même *physicus* (170). Et c'est le titre que lui donne aussi, non sans dédain semble-t-il, Guillaume de Saint-Thierry (171). Les oeuvres du philosophe de Conches se rencontrent souvent dans les bibliothèques des méde-

(161) *De erroribus Guillelmi de Conchis*, P. L., CLXXX, 340 A-B.

(162) *Dragmaticon*, ed. G. GRATAROLUS, p. 7 et p. 77.

(163) « Quidem dictus magister W. de Conchis librum composuit quem Philosophiam nominavit in quo, se ipso teste, multum erravit contra fidem catholicam. Sed quia ipse in alio libro, quem similiter fecit, illum plene correxit, superfluum esset amodo ipsum notare » (cité par P. FOURNIER, *Un adversaire inconnu de saint Bernard et de Pierre Lombard. Notice sur un manuscrit provenant de la Grande Chartreuse*, dans *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, XLVII, 1886, p. 15).

(164) Ms. Londres, Brit. Mus. Cotton, Claudius B. IX, fol. 26vb (foliotation moderne).

(165) Ce texte est contenu dans le *Fragment I* de l'appendice (B).

(166) Tous n'ont pas une terminologie aussi rigoureuse. Ainsi l'auteur du commentaire sur Martianus Capella du ms. Bamberg, B. N. Class. 40 (H. J. IV. 21), fol. 34rb, écrit: « Hic notanda est temeraria stulticia eorum qui eloquentes sunt sine sapientia. Illi enim, inconsiderata via ascendendi de una scientia ad aliam, statim rapiuntur ad theologiam ut de divinis disserant et ad explicanda sacre pagine integumenta accedant. ». De son côté, Abélard écrit: « lux-

ta quod et Veritas ipsa de integumento parabolarum suarum apostolis loquitur dicens: ' Vobis datum est nosse mysterium regni Dei... ' [Matth. XIII, 11] » (*Introductio ad Theologiam*, I, 20; P. L., CLXXVIII 1023 A-B).

(167) B. J. RAMM, *Guillaume de Conches (Histoire de l'évolution des idées progressistes en France au début du XII<sup>e</sup> siècle)* [en russe], dans *Francuzskij Ežegodnik*, Année 1959, pp. 37-75.

(168) On peut comparer l'étude de M. Ramm aux travaux de Mme N. A. Sidorova sur Abélard: cf. M. DE GANDILLAC, *Sur quelques interprétations récentes d'Abélard*, dans *Cahiers de civilisation médiévale*, IV (1961), pp. 293-301.

(169) Cf. H. SCHIPPERGES, *Die Schulen von Chartres unter dem Einfluss des Arabismus*, dans *Sudhoffs Archiv für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften*, XL, Heft 3 (1956), pp. 193-210.

(170) Dans ses *Gloses sur Priscien* Guillaume écrit en effet: « Cum enim dico 'iste equus meus est', totum hoc significat principium huius possessivi circa possessorem quod genitivus primitivi, si diceretur: iste est equus fizici ». (Ms. Paris, B.N. Lat. 15130, fol. 125rb)

(171) « Homo physicus et philosophus physice de Deo philosophatur » (P. L., CLXXX, 339A).

cins <sup>(172)</sup>. Or il faut bien avouer que cet aspect de l'activité du maître chartrain n'a pas été jusqu'à ce jour beaucoup étudié.

La tâche, on le voit, est immense. Ceux qui la poursuivent doivent savoir qu'ils n'en verront sans doute pas le terme, car « autre est celui qui sème, autre celui qui moissonne ». Et pour conclure par une maxime que Guillaume de Conches connaissait bien, puisqu'il la lisait dans le premier des *Aphorismes* d'Hippocrate, *Vita brevis, Ars vero longa*.

(172) Voici un exemple parmi beaucoup d'autres. Dans le ms. Oxford, Bodl. Digby 108, fol. 1r, on trouve une liste de volumes légués par un certain M. de Cumtune à son frère. Dans cette liste, où dominent les œuvres médicales, on remarque: *Conpendium magistri Willelmi de Cunches*. Cette liste serait du début du XIII<sup>e</sup> siècle d'après R. W. HUNT, *The Library of Robert Grosseteste*, dans *Robert Grosseteste Scholar and Bishop. Essays in Commemoration of the Seventh Centenary of his Death*, Edited by D. A. CALLUS, Oxford, 1955, p. 129.

## A P P E N D I C E (A)

THIERRY DE CHARTRES

*Prologus in Eptatheucon*

L'*Eptatheucon* de Thierry de Chartres, autrefois conservé dans les manuscrits 497-498 de la bibliothèque municipale de Chartres, a été détruit par un bombardement le 26 mai 1944: cf. M. JUSSELIN, *Petite histoire de la bibliothèque municipale de Chartres*, Chartres, 1962, pp. 61-71. Les quelques fragments arrachés au feu ne sont guère utilisables: cf. *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, LIII: *Manuscrits des bibliothèques sinistrées de 1940 à 1944*, Paris, 1962, pp. 2-5.

La disparition de ces deux beaux manuscrits donne un prix nouveau aux descriptions qui en avaient été faites avant le sinistre: *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville de Chartres*, Chartres, 1840, pp. 29-36; *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France - Départements*, XI: *Chartres*, Paris, 1890, pp. 211-214; A. CLERVAL, *L'enseignement des arts libéraux à Chartres et à Paris dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, d'après l'Heptateuchon de Thierry de Chartres*, dans *Congrès scientifique international des catholiques tenu à Paris en 1888*, II, Paris, 1889, pp. 277-296; A. CLERVAL, *Les écoles de Chartres au moyen-âge*, Paris, 1895, pp. 220-223; Y. DELAPORTE, *Les manuscrits enluminés de la bibliothèque de Chartres*, Chartres, 1929, p. 34; *Union académique internationale - Corpus philosophorum medii aevi Academiarum consociatarum auspiciis et consilio editum - Aristoteles Latinus - Codices descripsit* G. LACOMBE, in *societatem operis adsumptis* A. BIRKENMAJER, M. DULONG, AET. FRANCESCHINI, *Pars prior*, Rome, 1939, pp. 467-468. Enfin, il existe, à l'*Institut de recherche et d'histoire des textes* de Paris, une description des manuscrits 497-498 de Chartres: elle est plus complète et plus précise que celle des catalogues.

Fort heureusement, avant le sinistre, des microfilms de l'*Eptatheucon* avaient été exécutés, l'un pour le compte de l'abbaye du Mont-César, à Louvain, l'autre pour le *Pontifical Institute of Mediaeval Studies* de Toronto. Des copies de ces microfilms se trouvent en différentes bibliothèques d'Europe et d'Amérique. Le *Pontifical Institute of Mediaeval Studies* de Toronto a offert une copie de son microfilm à la bibliothèque municipale de Chartres: cf. M. SANOUILLET, *A Toronto, chez Etienne Gilson*, dans *Les Nouvelles littéraires*, jeudi 30 avril 1953, p. 1 et 6. A partir de ce microfilm la bibliothèque municipale de Chartres a pu réaliser des agrandissements qui sont d'une consultation plus aisée mais dont la lecture reste cependant assez difficile.

Au cours des années écoulées, l'*Eptatheucon* a tout particulièrement bénéficié des travaux de M. Lorenzo Minio-Paluello: *Aristoteles Latinus - Codices - Supplementa altera edidit* L. MINIO-PALUELLO, Bruges-Paris, 1961,

pp. 25-42 et p. 86 [cf. *Aristoteles Latinus – Codices, Pars posterior*, Cambridge, 1955, p. 1245]; *Aristoteles Latinus III, 1-4: Analytica Priora*, ed. L. MINIO-PALUELLO, Bruges-Paris, 1962, pp. 39-69, 72-79, 83-123, 141-191; L. MINIO-PALUELLO, *Note sull'Aristotele latino medievale*, VIII: *La redazione Carnutense usata da Abelardo e la vulgata con scolii tradotti dal greco* [*Rivista di Filosofia Neo-Scolastica*, XLVI (1954), pp. 211-223], XI: *Le due redazioni boeziane e la contaminazione vulgata dei Primi Analitici* [loc. cit. L (1958), pp. 212-218]; L. MINIO-PALUELLO, *Twelfth Century Logic – Texts and Studies*, II: *Abaelardiana inedita*, Rome, 1958.

Le *Prologus in Eptatheucon* a déjà été publié dans *Mediaeval Studies* XVI (1954), pp. 171-175. J'ai cru utile de le publier de nouveau ici pour deux raisons. D'abord ce texte illustre parfaitement ce qui est dit dans le présent article de l'estime en laquelle les Chartrains tenaient Martianus Capella. Par ailleurs, je crois qu'il est désormais possible de combler une lacune que j'avais laissée dans la première édition. Je suis redevable à M. Tullio Gregory d'avoir connu le texte de Remi d'Auxerre susceptible de combler ladite lacune. Enfin j'ai une dette de reconnaissance envers l'*Institut de recherche et d'histoire des textes* en général et envers Mme H. Le Goff en particulier qui m'a très généreusement aidé dans l'examen des microfilms de l'*Eptatheucon*.

[Ms. Chartres 497, fol. 2ra]

*Incipit prologus Theoderici in Eptatheucon*

<V>olumen septem artium liberalium, quod Greci *Eptatheucon* vocant, Marcus quidem Varro primus apud Latinos disposuit, post quem Plinius, deinde Marcianus. Sed illi sua. Nos autem non nostra sed precipuorum super his artibus inventa doctorum quasi in unum corpus voluminis apta modulatione coaptavimus, et trivium quadrivio ad generose nationis philosophorum propaginem quasi maritali federe copulavimus. Siquidem Phylologiam Mercurio, tota preeuntis Hymenei virtute magnoque Apollinis et Musarum consensu, epithalamica sollempnitate coniunctam esse tam grai quam romulei vates contestantur, artibus his septem, quasi sine eis res agi non possit, intervenientibus. Nec inmerito. Nam, cum sint duo precipua philosophandi instrumenta, intellectus eiusque interpretatio, intellectum autem quadrivium illuminet, eius vero interpretationem elegantem, rationabilem, ornatam trivium subministret, manifestum est *Eptatheucon* totius philosophie unicum ac singulare esse instrumentum. Philosophia autem est amor sapientie <sup>(1)</sup>; sapientia vero est integra comprehensio veritatis eorum que sunt <sup>(2)</sup>, quam nullus vel parum adipiscitur nisi amaverit. Nullus igitur sapiens nisi philosophus.

In hac autem septem artium liberalium synodo ad cultum humanitatis conducta prima omnium grammatica procedit in medium, matrona vultuque habituque severo. Pueros convocat, rationes recte scribendi recteque loquendi prescribit, ydiomata linguarum decenter transumit, expositionem omnium

auctorum sibi debitam profitetur; quicquid dicitur auctoritati eius committitur. Canities enim matrone veneranda apud discipulos pro argumentatione.

Nam veterum perhibent hanc copula sacra deorum  
Niligeno patre progenitam et Nilotide matre  
Urbe in memphytica quando regnabat Osyris.  
Tempore post longo fuit abdita; deinde repertam  
Fovit Atlantiades graiasque evexit in urbes;  
Tandem ad romuleos venit grandeva nepotes <sup>(3)</sup>.

[fol. 2 rb] <Donatus floruit tempore Constantini et Constantis et> Constantii, filiorum Constantini maximi <sup>(4)</sup>. Docuit autem artem mira brevitate, compendioso artificio, subtilissimo doctrine scemate. Siquidem ad initiandum pueros primam editionem quasi legem interrogandi in disciplinam atque respondendi in doctrinam promulgavit ita ut capitibus summam artis comprehendentibus et paucitate exemplorum ad universale inducentium artis integritatem colligeret et quasi lac in ore <sup>(5)</sup> puerorum poneret, quod alii multiplici genere doctrine ac pene infinito usque in fastidium lectorum prolixaverunt et multis erroribus atque difficultatibus implicauerunt.

*Explicit prologus*

A P P E N D I C E (B)

[BERNARD SILVESTRE]

*Commentaire sur Martianus Capella*

[Ms. Cambridge, University Library, Mm. 1. 18, fol. 1r – 28r]

<I. Prologi excerpta>

[fol. 1ra] Matheseos discipline quatuor rationem excitant, tres vero eloquentie artes sermonem disertum reddunt. Cum enim incorporeorum tria sint genera, scilicet invisibiles substantie, invisibiles visibilium cause, visibiles visibilium forme, forme causas quidem, cause substantias, licet natura priores, ordine doctrine antecedunt <sup>(6)</sup>. Humane namque agnitioni familiares forme causis, cause substantiis. Licet enim incorporee sint forme, visibiles sunt tamen, cause vero invisibiles. Cause quoque, etsi invisibiles, tactum

(3) Ces vers s'inspirent évidemment de MARTIANUS CAPELLA, *De Nuptiis* III, 223, ed. A. DICK, p. 82, 10-19. Cf. HUGUES DE SAINT-VICTOR, *Didascalicon* III, 2; P. L. CLXXVI, 767 C.

(4) Les mots mis entre crochets manquent dans le manuscrit. L'espace qui leur était destiné est resté blanc. Ces mots devaient sans doute être exécutés par un miniaturiste en même temps qu'une initiale ornée. Mais il est facile de combler la lacune par REMI D'AUXERRE, *In artem Donati minorem commentum*, ed. W. FOX, Leipzig, 1902, p. 6, 8.

(5) Je crois que la leçon *in ore* est la plus convenable. Mais *more* reste paléographiquement possible.

(6) L'auteur donne plus loin (fol. 5 rb) des exemples appropriés à chacun des membres de cette division: *invisibilis substantia* (Deus, angelus, anima), *invisibilis visibilium causa* (calor, humor), *visibilis visibilium forma* (multitudo, magnitudo). Cf. BERNARD SILVESTRE, *Commentum sup. Aeneid.*, ed. G. RIEDEL, p. 41, 2-17.

(1) BOËCE, *De Arithmetica*, lib. I; P. L., LXIII, 1081 C.

(2) Ibid.

tamen non refugiunt. Calor enim et frigus, levitas et pondus, humor et siccitas huic sensui se suggerunt. Porro substantie, utpote Deus, angeli et anima, tamquam a sensu penitus semota <in>corporea pene iam incomprehensibilia sunt. Unde philosophandi initium est mathesis quia contemplatur formas; proventus physica que causas; consummatio theologia que substantias.

Ecce habemus rationem circa formas in mathesi primo excitari oportere ut consequenter causas in physica rimari queat, novissime vero in substantiis, theologie insistens, intuitum figat. Unde in secundo Arismetice commento de mathesi agens B<OETIUS> hoc inquit: « Est illud quadrivium quo his viandum est quibus animus excellentior sensibus nobiscum procreatis ad cerciora intelligentie perducitur » (7). Certiora namque intelligentie accipit certam in theologicis intelligentie comprehensionem. Addit etiam quia animi oculum orbatum illuminant rursus hee discipline (8). Quod autem quadrivium (9) sermonem formet, deinceps patebit quando scientiarum prosequemur portionem.

[fol. 1rb] Genus doctrine figura est (10). Figura autem est oratio quam involucrium dicere solent (11). Hec autem bipertita est: partimur namque eam in allegoriam et integumentum (12). Est autem allegoria oratio sub historica narratione verum et ab exteriori diversum involvens intellectum, ut de Iacob. Integumentum vero est oratio sub fabulosa narratione verum claudens intellectum, ut de Orpheo (13). Nam et ibi historia et hic fabula misterium habent occultum, quod alias discutiendum erit. Allegoria quidem divine pagine, integumentum vero philosophice competit.

Non tamen ubique, teste MACROB<IO>, involucrium tractatus admittit philosophicus. Cum enim ad summum, inquit, deum stilus se audet attollere, nefas est fabulosa, vel licita, admittere. Ceterum cum de anima vel de ethereis aeriisve potestatibus agitur, locum habent integumenta (14). Unde VIRGILIUS humani spiritus temporalem cum corpore vitam describens integumentis usus est (15). Qui idem introducens Sibillam de deis agentem inquit:

Obscuris vera involvens (16).

id est divina integumentis claudens. PLATO quoque de mundano corpore aperte locutus, cum ad animam ventum est, dicit figuraliter eius materiam

numerum esse (17). De stellis quoque evidenter pronuntians, mystice de spiritibus dicturus ad involucrium se convertit, dicens quia celi et terre filii sunt Oceanus et Thetis (18). Ergo et iste (19) humane nature deificationem pandens, nil absque misterio efferens, ut prudens theologus fatur.

Notandum est integumenta equivocatione<s> et multivocationes habere (20). Verbi gratia apud VIRGILIUM nomen Iunonis ad aerem et ad practicam vitam equivocatur. Quod enim ibi legitur Iunonem venire ad Eolum significat aerem nativitatem hominis iuvare. Quod vero dicitur venisse cum Pallade et Venere ad iudicium Paridis figurat vitam practicam et theoreticam necnon etiam voluptatem, ut de his iudicet, sensui se proponentes. Sed hec melius super VIRGILIUM enodata repperies (21). Ibidem etiam multivocatio est quia Iupiter et Anchises eiusdem sunt nomina (22). Hic vero, quia communi<s> philosophorum est sententia [fol. 1 va] hominem ab elementis vel stellaribus spiritibus beneficia contrahere, eodem nomine vocantur cause et effectus. Verbi gratia: nomen Mercurii ad stellam et ad eloquentiam equivocatur, quia a stella habetur vis interpretandi (23). Ab aere quoque per contemperationem habetur opulentia: ideo Iunonis nomine utrumque nuncupatur figurate. Ideoque distinguendum erit ad quot res subiectas integumentorum nomina equivocantur. Hec namque maxime huius voluminis lectores turbant[ur] quia cum aliquid signatum est sub nomine Mercurii de sermone statim sit (24) transitus ad stellam sub eodem vocabulo. Ideoque in his distinguendis magnam oportet esse lectoris cautelam. Hec de genere doctrine.

Auctoris vero imitatio est (25), quia MARONEM emulatur. Sicut enim apud illum ducitur Eneas per inferos, comite Sibilla, usque ad Anchisem, ita et hic Mercurius per mundi regiones, virtute comite, ad Iovem. Ita quoque in libro de Consolatione scandit BOE<CIUS> per falsa bona ad summum bonum duce Philosophia. Que quidem tres figure fere idem exprimunt. Imitatur ergo MAR<CIANUS> MARONEM, B<OECIUS> MARCI<ANUM> (26).

## <II. De elementis>

[De Nuptiis I, 1; ed. A. DICK, p. 3, 9]

[fol. 3ra] Sunt qui affirmant quatuor esse horum corporum naturas, ut calorem et siccitatem dicunt unum elementum et id ignem esse, calorem et humorem aliud et id aerem, tertium frigus et humorem quod est aqua, quartum

(7) BOËCE, *De Arithmetica*, lib. I; P. L., LXIII, 1081 D.

(8) Op. cit.; P. L., LXIII, 1081 D-1082 A.

(9) Sic. L<sub>9</sub> sensu parat exiger: *trivium*.

(10) Genus figura doctrine est, *Cod.*

(11) Cf. M. D. CHENU, *Involucrum. Le mythe selon les théologiens médiévaux*, dans *AHDLMA* XXII (1955), pp. 75-79.

(12) H. DE LUBAC, *Exégèse médiévale. Les quatre sens de l'Écriture*, s.l., s.d., t. I, 1-2 [1959], t. II, 1 [1961], t. II, 2 [1964]; E. JEAUNEAU, *L'usage de la notion d'« integumentum » à travers les gloses de Guillaume de Conches*, dans *AHDLMA*, XXIV (1957), pp. 35-100.

(13) BERNARD SILVESTRE, *Comment. sup. Aeneid.*, p. 3, 18-20.

(14) MACROBE, *Comment. in Somnium Scipionis*, I, 2, 13-14; ed. J. WILLIS, p. 6, 18-p. 7, 4.

(15) BERNARD SILVESTRE, *Comment. sup. Aeneid.*, p. 3, 11-15.

(16) VIRGILE, *Enéide* VI, 100. Cf. BERNARD SILVESTRE, op. cit., p. 50, 32-p. 51, 6.

(17) *Timée* [trad. CALCIDIUS], 35 A-36D; ed. J. H. WASZINK, pp. 27-28.

(18) *Timée* [trad. CALCIDIUS], 40 E-41A; ed. J. H. WASZINK, p. 35, 1-6.

(19) Martianus Capella.

(20) BERNARD SILVESTRE, *Comment. sup. Aeneid.*, ed. G. RIEDEL, p. 9, 21-23.

(21) Op. cit. p. 46, 10-27.

(22) Op. cit., p. 10, 4-6.

(23) Op. cit., p. 9, 27-28.

(24) fit conviendrait mieux que sit pour le sens.

(25) Il y a évidemment une lacune dans le manuscrit. Il faut supposer quelque chose comme: « Auctoris vero intentio imitatio est ».

(26) CONRAD DE HIRSCHAU, *Dialogus super auctores*, ed. G. SCHEPSS, Würzburg, 1889, p. 27, 12-16, et p. 60, 18-20; ed. R. B. C. HUYGENS (Bruxelles, 1955; *Coll. Latomus*, 17), p. 19, 210-214 et p. 46, 1155-1157.



terram que est frigus et siccitas <sup>(27)</sup>. Sed hiis illud MACROBII obviat quo dicit: « Cum in singulis elementis essent diverse qualitates, talem unicuique dedit ut in eo cui inheret et similem et cognatam repperi(re) » <sup>(28)</sup>. Ecce dicit esse elementorum qualitates, non elementa. Elementa etiam materias vocat P<LA>TO <sup>(29)</sup>, quod minime congruit qualitatibus, cum nullam formam suscipiant ut in effectum transeant.

Necnon et IOHANNICIUS phisicus in Isagogis suis aliud asserit elementum esse, aliud elementi commitionem que est calidi et sicci, vel calidi et humidi et similia <sup>(30)</sup>. Alii <sup>(31)</sup> quoque fere omnia assentiunt philosophorum scripta: elementa dicunt hec quatuor corpora. Namque si omnia evolva-mus P<LATO>NIS, MACROBII, MAR<CIANI> volumina, aut vix aut nunquam invenies elementi nomen nisi his quatuor corporibus collatum.

Querit tamen P<LA>TO quare aquam hanc magis oporteat dici aquam quam terram <sup>(32)</sup>. CONSTANTINUS quoque phisicus in Pa<n>tegni elementum tali terminat diffinitione que nullo modo his corporibus potest aptari. Dicit enim: « Elementum est simpla et minima coniu<n>cti [per] corporis particula » <sup>(33)</sup>. Simplum autem accipit cuius non sunt contrarie qualitates. Quia vero totum hoc habent ossa et similia, additur: minima, id est que ita pars est quod aliud eius nullo modo pars est. Simpliciter ergo pro qualitate, minimum pro quantitate dicitur. Addit etiam idem auctor ex elementis constare humores, ex his vero omiomeras id est consimiles partes ut caro, ossa, que organicas id est officiales rursus componunt ut manus et pedes, ex quibus tunc omnibus corpus humanum compactum est. Unde retrograde divisionem fieri tali modo dicunt ut corpus humanum in organica, hec in omiomeras, porro ista in humores qui rursus in elementa segregantur <sup>(34)</sup>. Sed duas primas partitiones actus, duas ultimas solus facit intellectus <sup>(35)</sup>.

(27) Guillaume de Conches réfute lui aussi, et avec les mêmes arguments, cette même opinion: *Philosophia*, I, 21; P. L., CLXXII, 49 D-50C.

(28) MACROBE, *Comment. in Somnium Scipionis*, I, 6, 25; ed. J. WILLIS, p. 22, 30-p. 23, I.

(29) *Timée* [trad. CALCIDIUS], 49 B; ed. J. H. WASZINK, p. 46, 23.

(30) IOHANNITIUS [= HUNAIN IBN ISHAK], *Isagoge ad Tegni Galeni*, ed. FR. ARGILLAGNES Venise, 1483, fol. 2ra (cf. les chapitres intitulés: *De rebus naturalibus*, *De quattuor elementis*, *De commixtionibus*).

(31) *Alia* semblerait mieux convenir.

(32) *Timée* [trad. CALCIDIUS], 49 B; ed. J. H. WASZINK, p. 46, 23-24.

(33) « Physici diffiniunt minimam et simplicem corporis compositi particulam esse elementum » (CONSTANTIN L'AFRICAIN, *Pantechni*, Theorice, cap. 4, Lyon, 1515, vol. II, fol. 1vb. Autre édition: *De communibus medico cognitu necessariis locis*, Bâle, 1539, p. 4). Guillaume cite aussi cette définition dans sa *Philosophia* I, 21 [P. L., CLXXII, 48 D], dans son *Dragmaticon*, lib. I [ed. G. GRATAROLUS, Strasbourg, 1567, p. 26] et dans ses *Gloses sur le Timée*, c. LVIII.

(34) « Dissolutio est res in mente conceptas usque ad partes deducere ignotas. Verbi gratia: corpus humanum in membra officialia, officialia in similia, similia in humores, humores in cibum, cibum in elementa. Compositio dissolutorum ab inferiori ad superiora reductio, ut elementorum in cibum, cibi in humores, humorum in similia membra, similia in officialia, officialia in corpus totum » (CONSTANTIN L'AFRICAIN, *De communibus medico cognitu necessariis locis*, Bâle, 1539, p. 2). On peut aussi penser à NEMESIUS D'EMÈSE, *Premnon physicon* c. IV, trad. N. ALFANO, ed. C. BURKHARD, Leipzig, 1917, pp. 59-61. Cf. GUILLAUME DE CONCHES, *Philosophia*, I, 21 [P. L., CLXXII, 49 A-C]; *Gloses sur le Timée*, c. LVIII.

(35) « Cuius divisionis pars actu, pars sola cogitatione et ratione fieri potest » (GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur le Timée*, c. LIX, init.). Texte parallèle, mais corrompu, en *Philosophia* I, 21; P. L., CLXXII, 49 C.

Quamvis autem <sup>(36)</sup> infinite sint tales particule, numerus tamen elementorum quaternarium non transcendit. Omnes enim particule frigide et sicce unum elementum sunt quod est terra, et omnes frigide et humide unum elementum quod est aqua, et ad hunc modum in aliis. Sicuti, cum sint infinite dicciones et unaqueque sit pars orationis, tamen non sunt nisi octo partes orationis quia omnes dicciones unite in eisdem accidentibus eadem sunt pars orationis <sup>(37)</sup>. Secundum prescriptam phisici sententiam habes hec quatuor corpora, cum nec simpla sint nec minima, nullatenus elementa esse. Si ergo elementa dicantur nisi id significatur quod sint prime portiones cum in eis terminum habeat corporum divisio.

Elementa vero dicuntur a verbo greco 'elimo' quod est formo, quia in his primis formas materia susceperit; dictumque corpus illud in quo prevalent particule calide et sicce ignis, in quo calide et humide aer, et sic in aliis <sup>(38)</sup>. Hoc loco elementum nomen horum corporum accipiendum dicitur.

### <III. De ortu animae>

[De Nuptiis I, 7; ed. A. DICK, p. 7, 12]

[fol. 13 vb] *Natali die*. De nativitate anime diverse extant sententie. Alii enim senserunt animam caruisse initio, alii habuisse initium. Illi afferunt auctoritatem PLATONIS dicentis in Phedrone animam eternam esse innatam <sup>(39)</sup>. Quod magis de mundana anima, que etiam Dei Spiritus, sentiendum est, ut alias dicitur. Nam ut scias P<LATO>NEM de ortu humane anime sanam sententiam habuisse, audi eundem in Thimeo dicentem: « Huius universi generis sementem faciam » <sup>(40)</sup>. Sic enim introducit Deum patrem loquentem de anima, quam humani generis sementem dicit, quia terre id est carni ad tempus committitur ut cum incremento meritorum recipiatur <sup>(41)</sup>.

Item eorum qui senserunt animam natam, alii astruunt ab initio omnes animas simul creatas, alii cotidie cum corporibus creari. Primam <sup>(42)</sup> imponunt P<LATO>NI dicenti animas pares numero stellarum et vehiculis astris superpositas atque ab eis in corpora descensum habere <sup>(43)</sup>. Sed in his verbis non habetur omnes animas simul creatas nec aliquod quod catholicorum sententie sit obvium. Non enim tante sapientie philosophus sensit animam corpoream molem esse que a stellis ut sessor a quadrupede portaretur <sup>(44)</sup>.

(36) autem] anime, *Cod.*

(37) Cf. GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, lib. I, pp. 26-27.

(38) GUILLAUME DE CONCHES, *Philosophia* I, 21; P. L., CLXXII, 49 D.

(39) *Phèdre*, 245 C-246 A, cité d'après MACROBE, *Comment. in Somnium Scipionis*, II, 13, 1-12; ed. J. WILLIS, p. 133, 11-p. 135, 6 [Cf. p. 134, 34: *Igitur anima nata non est*].

(40) *Timée* [trad. CALCIDIUS], 41 D; ed. J. H. WASZINK, p. 36, 9-10.

(41) « Unde convenienter hic anima dicitur fenus. Ad tempus enim anima corpori cum sola vegetatione creditur ut inde cum augmento sapientie et virtutum ad Creatorem revertatur quasi cum usura » (GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur le Timée*, c. CXVII [circa finem]). Bernard Silvestre a d'ailleurs écrit plus haut (fol. 2 vb): « Anima enim terre, carni scilicet, ad tempus committitur et cum augmento virtutis et meriti recipitur. Unde in Thimeo: Huius universi generis sementem faciam animam ».

(42) Primo, *Cod.*

(43) *Timée* [trad. CALCIDIUS], 41 D-E; ed. J. H. WASZINK, p. 36, 18-20.

(44) « Quod vero dixit stellis vehicula anime, non est credendum quod posite essent super stellas et quasi equitantes cum eis irent ad ortum et occasum: hoc enim utilitatem scurrilis loci excedit » (GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur le Timée*, c. CXX [init.]).

Sed <sup>(46)</sup> numerum stellarum dixit proportionem quam effectum suo dant stelle corpori id est concordiam caloris et frigoris, humoris et siccitatis, ponderis et levitatis, quam nullus dubitavit a stellis et aliis speris haberi. Unde enim aliunde esset frigus nisi a terra, aqua, luna, Mercurio, Saturno, cum alia mundana frigus naturale non habeant? Vel unde calor nisi a Iove, igne, aere, Marte, sole et Venere? Huic proportioni compar est anima. Ex quo enim adest corpori horum concordia, incipit anima esse; soluta autem eadem, finit anima esse, non quia substantia illa immortalis desinat esse, sed quia ulterius ipsa substantia, licet semper vivat, anima non est [anima]. Anima enim nomen est officii ideoque, completo spatio animationis ipsius, non est ulterius anima.

Vehiculis dixit animam superpositam stellis, quia ratione et intelligentia precellit illis, vel quia his iuditiis naturam stellarum comprehendit. Per stellas ad corpora veniunt quia stelle effectum suo, ut dictum est, corpus ad animationem habilem reddunt <sup>(47)</sup>. Sed hec latius super P<LATO>NEM scribentes exposuimus.

Dicamus itaque etiam philosophos sensisse animas cotidie creari <sup>(48)</sup>. Quod evidenter hoc loco astruit iste philosophus <sup>(49)</sup>. Dicit enim in die natiuitatis Siches deos ad convivium congregatos: per quod significat elementa, stellas, virtutes, scientias, vitia tempore precessisse natiuitatem anime. Coniugium deorum dicit mutuum mundanorum alimentum. Nam et elementa et stelle et naturales potentie et virtutes et scientie mutuo se nutriunt.

#### <IV. De aquis supra firmamentum existentibus>

[De Nuptiis I, 14; ed. A. DICK, p. 12, 2]

[fol. 19 rb] Dicunt quidam ex vicinitate aquarum congelatarum Saturnum frigidum et humidum. Sed quoniam me non latet quosdam esse qui nullas esse aquas illas estimant se probare, eorum opinionem non puto oportere tacere <sup>(45)</sup>. Non, inquiunt, patitur natura aquas illas superiorem locum tenere quia ponderum non est locus superior. Quomodo enim, inquiunt, aer et ignis

(45) Sed] SI, Cod.

(46) Cette exégèse est tout à fait conforme à celle de GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur le Timée*, c. CXIX-CXX. Le commentaire anonyme du *Timée* contenu dans le ms. Oxford, Bodl. *Corpus Christi College* 243, fol. 135v-188v, fait des réserves (fol. 172vb-173ra) au sujet de cette exégèse. Cf. T. GREGORY, *Anima mundi. La filosofia di Guglielmo di Conches e la scuola di Chartres*, Florence [1955], p. 163, n. 2 [où il faut lire *predicta erat* au lieu de *predictam erat*]; *Platonisme médiéval. Studi e Ricerche*, Rome, 1958, p. 99, n. 3.

(47) « Quotidie Deus fabricatur animas » (JÉRÔME, *Contra Joannem Hierosolymitanum*: P. L., XXIII, 389 B); « Quotidie Deus operatur animas et in corpore eas mittit nascentium » (JÉRÔME, *Contra Rufinum* III, 28; P. L., XXIII, 500 B). Cf. GUILLAUME DE CONCHES, *Philosophia* I V, 33 [P. L., CLXXII, 98 D]; *Dragmaticon*, p. 306; *Gloses sur le Timée*, c. CXIX (init.). Tandis que Guillaume de Conches attribue cette doctrine à saint Augustin, l'auteur anonyme du commentaire sur le *Timée* du ms. Oxford, Bodl. *Corpus Christi College* 243, fol. 173r (a-b) l'attribue à saint Jérôme: « Beatus vero Ieronimus ostendit plane heresim esse, quia singulis diebus novas animas creat Deus [fol. 173 rb] et creando infundit et infundendo creat ».

(48) Martianus Capella.

(49) Cette opinion est exactement celle qu'expose Guillaume de Conches en sa *Philosophia* II, 2-3; P. L., CLXXII, 57 D-58D.

ponderosior aque substantiam sustinere possunt? Horum ergo sententia est nomina qualitatum tribus modis rebus attribui, scilicet vel pro effectu, vel pro sensu, vel pro signo <sup>(50)</sup>. Pro effectu dicitur vinum calidum quia calidum reddit etsi frigidum sentiatur; pro sensu aliquam aquam calidam dicimus quia talem sentimus etsi naturaliter sit frigida; pro signo dicitur aliquid sanum ut altus sompnus vel spirare absque difficultate. Stella ergo Saturni pro effectu frigida reputatur.

Huic quidem divisioni nec nos contradicimus, et stellam illam frigidam et humidam effectu asserimus. Sed in reddenda ratione quare stella, cum sit igneus corpus, frigus et humorem operetur, illi deficiunt. Nos autem viciniori aque congelate hoc ascribimus. Nam, ut astruunt MOISES et D<AVI>D, IEZECHIEL, IOSEPHUS, BEDA, et IERONIMUS [fol. 19 va] quibus magis oportet credere quam illos prefatos audire, sunt aque ille congelate. MOYSES: « Fiat firmamentum in medio aquarum et dividat aquas ab aquis » <sup>(51)</sup>. D<AVI>D: « Extendens celum sicut pellem, qui tegis aquis s<uperiora> eius » <sup>(52)</sup>. IEZECHIEL dicit cristallum super Cherubim extensum, id est aquas congelatas super celum <sup>(53)</sup>. IOSEPHUS in primo antiquitatum: « Secundo, inquit, die super omnia celum locavit, eum ab aliis distinguens et cristallum circumfixit » <sup>(54)</sup>. Celum hoc loco aer non potest intelligi, cum dicat super omnia celum locatum. Sed fortasse in hoc eodem nos arguere volent qui dicimus aquas celo superpositas. Hec vero auctoritas dicit celum super omnia locatum. Sed « aquis » eadem auctoritas determinat cum subiungit: et circumfixit. Sed nec illud BEDE de rerum naturis ad aquas in aere suspensas potest referri: « Aquas, inquit, omni creatura corporali superiores quidam ad inundationem diluvii reservatas dicunt; alii rectius ad ignem ethereum temperandum suspensas astruunt » <sup>(55)</sup>. IER<ONIMUS> vero dicit celum, in hebreo « samaim », ab aquis sortiri vocabulum <sup>(56)</sup>.

His ergo auctoribus adquiescentes dicamus aquas supercelestes esse et ex eis Saturnum frigidum et humidum sicut luna ex inferiorum elementorum vicinia, Mars vero ex vicinitate solis calet. Nam quod illi [non] estimant rariora elementa corpulentior substantiam sustinere non posse, philosophicum non est. Nam et ligna et lapides ab aquis sustentari videmus. Vicinus quoque aer, quamvis aquis levior, eas tamen vaporali tractas sustinet. Si ergo his aquis vaporatis ille superiores rariores sunt, cur non ab igne et aere perhenniter sustentarentur, cum hee corpulentiores a solo <sup>(57)</sup> aere suspendantur? Nam et densas nubes et ingentia draco[r]num vel avium corpora ab aere sustentari manifestum est. Preterea, aer clausus in vesica circumstantem pellem vesice undique suspendit, licet ea sit levior, et etiam

(50) Même division et mêmes exemples dans GUILLAUME DE CONCHES, *Philosophia* II, 17; P. L., CLXXII, 62D-63A.

(51) *Genèse* I, 6.

(52) *Psaume* 103, 2-3.

(53) *EZECHIEL* I, 22 (citation libre).

(54) *The Latin Josephus, I: Introduction and Text. The Antiquities: Books I-V*, by FRANZ BLATT [Acta Jutlandica..., XXX, 1], Copenhagen, 1958, p. 127, 8-10.

(55) BEDE, *De natura rerum*, c. 8; P. L., XC, 201 A-202 A.

(56) Cette même exégèse est consignée par Abélard dans son *Expositio in Hexameron*, P. L., CLXXVIII, 742 A.

(57) solo] sole, Cod.

quantamcumque molem sustinere poterit quamdiu ibi clausus tenebitur. Sic interior ignis et aeris globus in illa aquarum clausus corpulentia nequaquam sua levitate eas suspendere impeditur<sup>(58)</sup>, nec usquam labi aqua circumfusa poterit donec ei ignis vel aer in aliquam partem cedat, quoniam locum unius corporis nullatenus alterum occupare potest nisi illo prius cedente. Undique vero aer et ignis, ne devolare queant, circumstantibus aquis comprimuntur et undique superpositas habent aquas. Quod si aque ille glaciali constrictione quasi in cristallum indurate sunt<sup>(59)</sup>, quanto magis solide tanto magis inclusum aerem et ignem cohibent ne aliquo abcedant, et tanto fortius ab [ab] eis sustentantur; immo<sup>(60)</sup> nec eas sustentari necesse est, que iam fluide non sunt.

#### <V. De Anima mundi>

[De Nuptiis I, 18; ed. A. DICK, p. 14, 22]

[fol. 22 ra] De anima mundi veteres sensere philosophi quod sic<ut> mundanum corpus magnum est a quo omnia corpora prodeunt et in quod reducuntur, ita eius anima magnus quidam spiritus est a quo omnes anime ortum et in quem regressum habent. Hec quidem anima nonnisi divinus spiritus qui et mundum creat et creatum gubernat, ut astruunt tam prophete quam philosophi. Unde DAVID: «Emitte, inquit, spiritum tuum et creabuntur»<sup>(61)</sup>. In quadam autem translatione Geneseos legimus quia spiritus Domini fovebat aquas<sup>(62)</sup>, ubi aquas vel abissum dicunt elementariam illam machinam ornatu suo nondum<sup>(63)</sup> illustratam. Cui, tamquam avis ovo rotundo ut inde pullus educeretur, Dei spiritus superincumbebat dum materiam illam ad hoc ut ex se animantia produceret preparabat<sup>(64)</sup>. Ex quibus habes Dei spiritum creatorem esse.

Quod vero mundanorum gubernator <sit>, dicit PAULUS his verbis di-

(58) Guillaume dit juste le contraire dans son *Dragmaticon*, p. 67.

(59) Guillaume réfute aussi cette théorie dans son *Dragmaticon*, p. 68. En tout cela, le commentaire de Bernard Silvestre s'accorde avec ABÉLARD, *Expositio in Hexaëmeron*, P. L., CLXXVIII, 741D-747 A.

(60) immo] ima, *Cod.*

(61) *Psaume* 103, 30.

(62) JÉRÔME, *Liber hebraicarum quaestionum in Genesim*, c. 1; P. L., XXIII, 939 A.

(63) nondum] mundum, *Cod.*

(64) Le monde est souvent comparé à un oeuf dans les anciennes cosmogonies: cf. MERULA, *Cosmographia*, Amsterdam, 1621, p. 20; L. ROBIN, *La pensée grecque*, Paris, 1948, pp. 128-129. Parmi les sources accessibles aux auteurs latins du XII<sup>e</sup> siècle il faut citer: MACROBE, *Saturnales* VII, 16, 8 [ed. J. WILLIS, p. 457, 20-24]. Guillaume de Conches se réfère volontiers à l'image de l'oeuf: cf. *Dragmaticon*, p. 41 et p. 64; *Gloses sur le Timée*, c. LXVI (où un certain nombre de lieux parallèles seront mentionnés). Cf. à ce sujet: E. GARIN, *Studi sul platonismo medievale*, Florence, 1958, pp. 84-85. Quant à l'idée que le Saint-Esprit couve les semences vitales de l'univers, elle se trouve chez JEAN SCOT ERIUGÈNE, *Periphyseon* II, 19 [P. L., CXXII, 554 B-C] qui la fait remonter aux exégètes syriens à travers saint BASILE, *Homilia II in Hexaëmeron* [Opera omnia, I (Paris, 1638), p. 21 C-D]. Chez ABÉLARD (P. L., CLXXVIII, 735 B-D), le Saint-Esprit couve l'oeuf du monde. Curieuse métamorphose de ce thème chez ANGELUS SILESII, *Cherubinischer Wandersmann*, II, 96.

<cen>s: «Vivimus, movemur<sup>(65)</sup> et sumus»<sup>(66)</sup>. Dare autem esse, dare motum, dare vitam anime sunt officia.

SALOMON vero idem sentiebat qui dicebat: «Spiritus Domini replevit orbem terra<rum>»<sup>(67)</sup>. Quod quidem sic est intelligendum. Mundus hic sensilis quasi membra principalia quatuor corpora habet. Nullum autem horum relinquit spiritus ille in quo vitam non operetur. Nam in celo angelos, in aere volucres, in aquis pisces, in terra animancia que cernimus [fol. 22 rb] constat vivere.

Idem, licet aliis verbis, astruebat PLATO dum dicebat: «Deus, inquit, animam in medietate posuit mundi eandemque per omnem globum equaliter porrigi iussit»<sup>(68)</sup>. Quid enim aliud est per hunc omnem globum porrigi quam orbem terrarum replere?

Idem MARONIS versus exprimere aperte videntur:

Principio (inquit) celum et terram camposque liquentes  
Lucentemque globum <lune> titaniaque astra  
Spiritus intus<sup>(69)</sup> alit tososque infusa per artus  
Mens agitat molem et magno se corpore miscet.  
In<de> hominum pecudumque genus viteque volantum  
Et que marmoreo sunt monstra sub equore pontus<sup>(70)</sup>.

Hunc itaque, dum ei totius mundi attribuit gubernationem, Deum esse aperte significat.

Unde et PL<ATO> de eadem agens anima dicit Deum voluisse eam dominam esse circa id quod tuetur<sup>(71)</sup>. Quod quidem mundum esse postea affirmat. Dominium autem in mundo solus Deus optinet.

Quod autem mundus ex ea motum habeat iuxta PAULI predictam sententiam sub figura monstrat PLATO attribuens ei materiam. Monade enim superius locata, hinc lineares, superficiales, solidos pares; illinc eosdem impa-

(65) movemur ] morimur, *Cod.*

(66) *Actes*, XVII, 28.

(67) *Sagesse*, I, 7.

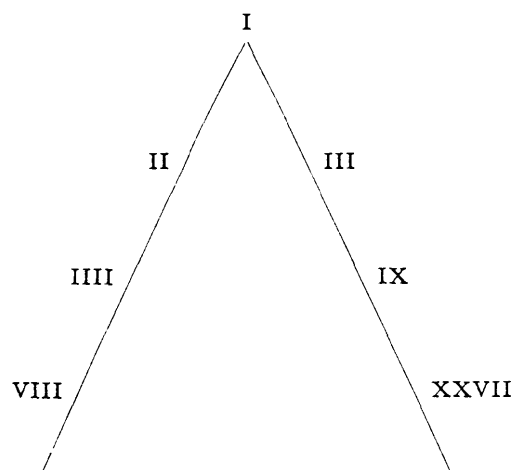
(68) *Timée* [trad. CALCIDIUS], 34 B; ed. J. H. WASZINK, p. 26, 17-18.

(69) intus] inquit, *Cod.*

(70) *Enéide* VI, 724-729. On sait que ces vers de Virgile ont été maintes fois admirés et cités depuis l'antiquité: cf. P. COURCELLE, *Interprétations néoplatonisantes du livre VI de l'Enéide*, dans *Recherches sur la tradition platonicienne. Entretiens sur l'Antiquité classique*, Fondation Hardt, III, Vandoeuvres - Genève, 12-20 août 1955 (ouvrage paru en 1958), pp. 93-136; *Les Pères de l'Eglise devant les enfers virgiliens*, dans *AHDLM*, XXII (1955), pp. 5-74. A la très riche collection de textes déjà rassemblée par M. Pierre Courcelle on peut ajouter: *Explanatiuncula in versum "O qui perpetua" Boetii* c. 6, dans *Rivista critica di Storia della Filosofia*, XIV (1959), pp. 72-73 [61-81]. On peut lire désormais REMI D'AUXERRE, *Comment. in Martianum* [7, 10] dans l'édition de CORA E. LUTZ, Leyde, 1962, p. 76, 14-17. Plus près de nous: BESSARION, *In Calumniatorem Platonis*, III, XVI, 2; ed. L. MOHLER, Paderborn, 1927, p. 298, 7-9; GIORDANO BRUNO, *De la causa, principio e uno*, ed. G. GENTILE, Bari, 1925, p. 179 et p. 189; FRACASTORO, *De anima*, cité par Giovanni Gentile, op. cit., p. 363, n. 1 [Je suis reconnaissant à Melle Hélène Védrine de m'avoir prêté son concours pour les citations de G. Bruno]. Les mêmes vers de Virgile ont été admirés par BOSSUET, *Traité de la concupiscence*, c. 18 (ed. F. LACHAT des Oeuvres de Bossuet, t. VII, Paris, 1862, p. 451).

(71) *Timée* [trad. CALCIDIUS], 34 C; ed. J. H. WASZINK, p. 27, 4-6.

res suppositos dicit <sup>(72)</sup>. Dum numeros eius materie attribuit, perfectionem et concordiam eius substantie ascribit. Lineares, superficiales et solidos numeros in se tenet quia potenciam movendi res in longum, movendi in latum, movendi in spissum in natura habet. Monas superposita <in> paria et imparia dividitur quia simplex anime natura per caduca et perpetua movenda distribuitur. Hanc philosophus vitalem <sup>(73)</sup> spiritum dicit quia tria genera vite in mundanis efficit, scilicet vegetabilem vitam quam habent herbe et arbores, sensibilem que est in brutis animalibus, intelligibilem que est in spiritibus. Sicut enim anima nostra vita corporis nostri, sic illa anima vita nostre. Hec de vitali spiritu. Super P<LATONEM> enim hec latius executi sumus.



#### <VI. De magica arte>

[De Nuptiis I, 19; ed. A. Dick, p. 15,9]

[fol. 22 rb] *Vestigiis accederent* id est calorem et splendorem eius nobis impetrarent. Hunc locum quidam supersticiosi quos in Gallia dudum vidi sub nomine astronomie indocti vulgus magicam docentes ad commodum sue cause valent <sup>(74)</sup> detorquere. Estimabant enim <et> his quorum mentes pervertebant persuadebant stellaria corpora non modo animata verum etiam sensibilia esse et orationibus moveri vel obiurgationibus exasperari posse. Ideoque in singulis planetis imagines fecerant et orationes et laudes decantabant dicentes: «Fortissime Saturne, benignissime Iupiter». Nos autem dicimus orationes ad [fol. 22 va] vestigia solis accedere cum, precibus ad Deum fusis, caloris et splendoris beneficium contingit nos impetrare.

(72) Cf. GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur le Timée*, c. LXXVII-LXXVIII [texte publié dans *AHDLMA*, XXIV (1957), pp. 89-90].

(73) vitalls, Cod.

(74) valent est la leçon du manuscrit. Le sens semblerait mieux s'accommoder de *volunt*, ou de *volebant*.

#### A P P E N D I C E (C)

La correction des épreuves me donne l'occasion d'ajouter quelques précisions aux notes du présent article.

Note 24. Un autre manuscrit du commentaire *Quae sit* m'a été signalé par le P. Louis Bataillon, op. : Munich, *Clm.* 6942 (xv<sup>e</sup> s.), fol. 74ra-107ra.

Note 29. Il convient d'ajouter: ALAIN DE LILLE, *Summa «Quoniam homines»*, 114; ed. P. GLORIEUX, dans *AHDLMA*, XX (1953), p. 248.

Notes 32 et 33. Parmi les témoins de la formule trinitaire *Unitas - Aequalitas - Concordia* [ou : *Connexio*] on peut ranger Adhémar de Saint-Ruf et le *Liber de vera philosophia*. Cf. N. HARING, *Die Vätersammlung des Adhemar von Saint-Ruf in Valence*, dans *Scholastik* XXXIII, 3 (1963), p. 411 (402-420).

La même formule se lit encore dans le *De mysteriis numerorum* attribué à Thibault de Langres: ms. Paris, B. N. Lat. 14444, fol. 194rb (cf. Paris, B. N. Lat. 2583, fol. 35v). On consultera à ce sujet: G. BEAUJOUAN, *Recherches sur l'histoire de l'arithmétique au moyen âge*, dans *Ecole nationale des chartes. Positions des thèses...* 1947, Paris, 1947, p. 18 (17-22).

Un commentaire du *Timée* (34 B - 36 D) contenu dans le ms. Paris, B. N. Lat. 8624 (fol. 17r - 22v) attribué à saint Augustin la formule *Unitas - Aequalitas - Connexio* (fol. 18v). L'auteur de ce commentaire ne nous a pas révélé son nom, mais seulement son nom de famille (*cognomen*): «Appellor Hisdosus de patre meo» (fol. 22r).

Note 41. Cf. N. HARING, *Thierry of Chartres and Dominicus Gundissalinus*, dans *Mediaeval Studies*, XXVI (1964), pp. 271-286.

Note 115. Cf. J. DE GHELLINCK, «Pagina» et «sacra pagina». *Histoire d'un mot et transformation de l'objet primitivement désigné*, dans *Mélanges Auguste Pelzer*, Louvain, 1947, pp. 23-59.

Note 122. Monsieur L. M. De Rijk m'a aimablement signalé des gloses sur Macrobie ayant même *incipit* que celles de Guillaume de Conches dans le ms. Zwettl, 363 (xii<sup>e</sup> ou xiii<sup>e</sup> s.), fol. 132r-135r. Je n'ai pas eu le loisir d'examiner ce manuscrit.

Note 149. Cf. A. WILMART, *Le «Tractatus theologicus» attribué à Hildebert*, dans *Revue bénédictine*, XLV (1933), pp. 163-164.

Appendice (A). Sans prétendre aucunement être exhaustif, on peut encore ranger parmi les travaux relatifs à l'*Eptatheucon* les ouvrages suivants: N. BUBNOV, *Gerberti, postea Silvestri II papae, Opera mathematica*, Berlin, 1899 [réimpression: Hildesheim, 1963], pp. XXVI-XXVIII; G. F. PAGALLO, *Per una edizione critica del «De Hypothesis syllogismis» di Boezio*, dans *Italia medioevale e umanistica*, I (1958), pp. 69-101; Aristoteles Latinus I, 1-5: *Categoriae vel Praedicamenta*, ed. L. MINIO-PALUELLO, Bruges-Paris, 1961; II, 1-2: *De Interpretatione vel Periermenias*, Bruges-Paris, 1964.

## Chapitre II

Bernard de Chartres

“*Nani gigantum humeris insidentes*”  
*Essai d'interprétation de Bernard de Chartres*

JEAN de Salisbury, en son *Metalogicon* (écrit vers l'an 1159), nous rapporte une comparaison qu'aurait employé Bernard de Chartres et qui devait connaître un long succès :

Dicebat BERNARDUS CARNOTENSIS nos esse quasi nanos gigantium humeris insidentes, ut possimus plura eis et remotiora videre, non utique proprii visus acumine aut eminentia corporis, sed quia in altum subvehimur et extollimur magnitudine gigantea.<sup>1</sup>

Les nains, dans cette comparaison, représentent les modernes; les géants représentent les anciens. Il serait intéressant – mais la tâche est quasiment infinie – de suivre à travers les siècles la fortune d'une telle comparaison<sup>2</sup>. Il faudrait évidemment distinguer les différents contextes historiques et culturels, car tous ceux qui utilisent l'image des nains et des géants ne la comprennent pas de la même façon. Beaucoup d'entre eux ignorent d'ailleurs qu'ils sont, sur ce point, les héritiers d'un écolâtre du XII<sup>e</sup> siècle. Les historiens modernes, eux, ne l'ignorent pas. Ils ont rendu à Bernard de Chartres ce qui est de Bernard de Chartres<sup>3</sup>. En vérité, ils seraient plutôt tentés de lui rendre plus qu'il ne lui est dû : volontiers ils interpréteraient la comparaison des nains et des géants comme une profession de foi dans le progrès des sciences et de la culture, ce que, vraisemblablement, dans la pensée du Chartrain, elle n'était pas.

<sup>1</sup> *Metalogicon* III, 4; éd. Cl. Webb, Oxford, 1929, p. 136 23-27.

<sup>2</sup> On trouvera les éléments de cette histoire dans les études suivantes : G. Sarton, *Standing on the shoulders of giants*, dans *Isis. International Review devoted to the History of Science and Civilization*, vol. 24 (1935-36), p. 107-109; R. E. Ockenden, *Standing on the shoulders of giants*, dans *Isis*, vol. 25 (1936), p. 451-452; R. Klibansky, *Standing on the shoulders of giants*, dans *Isis*, vol. 26 (1936), p. 147-149; J. de Ghellinck, *Nani et gigantes*, dans *Archivum Latinitatis Medii Aevi (Bulletin Du Cange)*, t. 18 (1945), p. 25-29; A. Buck, *Aus der Vorgeschichte der "Querelle des Anciens et des Modernes" in Mittelalter und Renaissance*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. Travaux et documents*, t. 20 (1958), p. 527-541.

C'est donc George Sarton qui a eu le mérite d'attirer l'attention sur l'histoire de la comparaison des nains et des géants. Sa curiosité avait été mise en éveil par une lettre de Newton à Robert Hooke (5 février 1675/76) où nous lisons : "If I have seen farther, it is by standing on the shoulders of giants" (G. Sarton, *op cit.*, p. 107-108).

<sup>3</sup> Il y a cependant des exceptions. C'est ainsi que Rebecca Posner parle des "Voltairean dwarfs on giants" dans *Romance Philology*, t. 20 (1966-67), p. 321 [pp. 321-331]. Je dois à l'obligeance de M. le professeur Joseph Engels d'avoir connu ce texte pour le moins curieux.

Sorti de son contexte, en effet, le mot de Bernard de Chartres peut illustrer et justifier les thèses les plus opposées. On peut y voir une mise en valeur du modernisme (ou de la modernité, comme on voudra) : les modernes voient plus loin que les anciens. On peut y découvrir, au contraire, la marque d'un culte excessif pour l'antiquité : quoi qu'ils fassent, les modernes sont et restent des nains ; les géants, ce sont les anciens. C'est de cette dernière manière que l'humaniste espagnol Luis Vives (1492-1540) comprenait la comparaison des nains et des géants, en laquelle il ne voyait que fausseté et ineptie :

Falsa est enim atque inepta illa quorundam similitudo, quam multi tamquam acutissimam atque appositissimam excipiunt, *Nos ad priores collatos esse, ut nanos in humeris gigantum*: non est ita, neque nos sumus nani, nec illi homines gigantes, sed omnes ejusdem staturae, et quidem nos altius eVecti illorum beneficio, maneat modo in nobis, quod in illis, studium, attentio animi, vigilantia, et amor veri; quae si absint, jam non nani sumus, nec in gigantum humeris sedemus, sed homines justae magnitudinis humi prostrati.<sup>1</sup>

De son côté, Gassendi (1592-1655) s'insurge contre l'idée que la nature, après avoir, dans les temps anciens, produit de grands génies, ne pourrait plus, de nos jours, enfanter que des nains :

Hinc si existimemus naturam non jam homines gignere, sed absurdos tantum simias: si nos ut nanos despiciamus, suscipiamusque veteres quasi aliquos gigantes: ita quidem esse continget: at iniqua potius damnatione nostri quam ullo naturae vitio. Illa quippe non minus in nos quam in illos liberalis fuit, si modo sedulitate atque diligentia velimus contendere: si expendamus attentius non tantum quid ferre recusent, sed et quid valeant humeri. Revera enim, si ut antiqui animum applicaremus, eveheremur longe altius: illorumque adjuti subsidiis in giganteam quandam molem excresceremus tandem aliquando.<sup>2</sup>

Il y aurait bien un moyen d'échapper aux critiques de Luis Vives et de Pierre Gassendi, ce serait de dire que les modernes sont comme des nains juchés, non sur les épaules des géants, mais sur les épaules d'un géant<sup>3</sup>. Le géant serait alors l'humanité tout entière considérée, dans

<sup>1</sup> L. Vives, *De causis corruptarum artium* I, 5, dans *Joannis Ludovici Vitis Valentini opera omnia*, t. 6 (Valentiae Edetanorum, 1785), p. 39.

<sup>2</sup> P. Gassendi, *Exercitationes paradoxicae adversus Aristoteleos*, Lib. I, Exercitatio II, 13, dans *Petri Gassendi . . . opera*, t. 3 (Lyon, 1658), p. 115. Cf. T. Gregory, *Scetticismo ed empirismo. Studio su Gassendi*, Bari, 1961, p. 30.

<sup>3</sup> Nous aurons l'occasion de rencontrer, au cours du présent exposé, plusieurs exemples de la formule au singulier. Contentons-nous, ici, d'en citer un seul: "Pour les esprits, bien loin de se diminuer, ils se subtilisent de plus en plus: veu qu'estans les mesmes que ceux des anciens: ils ont cet avantage sur eux qu'auroit un pigmée sur la teste d'un géant, d'où il descouvre tout ce que voit le géant, et outre cela void encor pardessus luy" (Th. Renaudot, *Recueil général des questions traitées es conférences du bureau d'adrese sur toutes sortes de matières par les plus beaux esprits de ce temps*, Paris, 1655-1656, 529; cité par A. Buck, *op cit.*, p. 541).

son développement historique, comme un seul homme, selon ce qu'écrit Pascal dans sa *Préface pour le Traité du vide*: "De là vient que, par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement"<sup>1</sup>. Les modernes, dans ce cas, ne peuvent plus s'estimer lésés: le gigantisme devient un attribut de l'humanité dans son ensemble, il n'est plus le privilège de quelques individus dont le mérite serait d'être nés il y a fort longtemps<sup>2</sup>. Malheureusement, si la formule au singulier (*les épaules du géant*) se rencontre au XIIe siècle, il n'est pas sûr qu'elle revête alors la signification qu'on vient de dire. De toute façon, la formule au pluriel (*les épaules des géants*) reste le cas le plus fréquent. Le problème posé par Luis Vives et Pierre Gassendi demeure donc entier pour nous, qui cherchons à pénétrer le sens de la comparaison des nains et des géants, non dans son essence abstraite, mais en la replaçant dans le contexte historique qui l'a vu naître, à savoir l'école capitulaire chartreuse du début du XIIe siècle. C'est à Chartres, en effet, et plus précisément chez Bernard de Chartres (chancelier de 1119 à 1126) que cette comparaison apparaît pour la première fois, à notre connaissance du moins, car il n'est pas exclu, naturellement, que Bernard de Chartres ait emprunté sa comparaison à plus ancien que lui.

Que signifie au juste le mot de Bernard de Chartres sur les nains et les géants? Est-il une profession de foi dans le progrès indéfini des sciences et de la culture? Est-il seulement, comme le veut M. Etienne Gilson, l'expression d'une "fière modestie"; ou faut-il y voir, avec le P. Henri

<sup>1</sup> *Pensées, fragments et lettres de Blaise Pascal publiés par . . . M. Prosper Faugère*, t. 1 (Paris, 1844), p. 98; *L'oeuvre de Pascal*, éd. J. Chevalier (Bibliothèque de la Pléiade), Paris, 1936, p. 310. De même Fontenelle: "Un bon esprit est pour ainsi dire composé de tous les esprits des siècles précédents: ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce temps-là." (*Digression sur les anciens et les modernes*, texte cité dans L. Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature française*, t. 6: *Dix-huitième siècle*, Paris, 1898, p. 8.

<sup>2</sup> "Les anciens ont tout inventé, c'est sur ce point que leurs partisans triomphent; donc ils avoient beaucoup plus d'esprit que nous: point du tout; mais ils étaient avant nous. J'aimerais autant qu'on les vantât sur ce qu'ils ont bu les premiers l'eau de nos rivières, et que l'on nous insultât sur ce que nous ne buvons plus que leurs restes" (Fontenelle, *Digression sur les anciens et les modernes*, dans *Oeuvres de Fontenelle*, t. 5 (Paris, 1790), p. 285). Cf. H. Rigault, *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*, Paris, 1856.

de Lubac, "un aveu de misère"?<sup>1</sup> Telles sont les questions qu'on peut et doit se poser. Avouons que nous ne sommes pas, à première vue, dans de bonnes conditions pour y répondre, puisque nous ne possédons pas les écrits de Bernard de Chartres. Nous sommes réduits à interroger ses disciples plus ou moins proches. Mais, si nous menons convenablement une telle enquête, il me semble que nous devrions réussir à cerner d'assez près la pensée de Bernard lui-même. Et si nous n'arrivons pas à déterminer, avec la dernière précision, ce qu'il a voulu dire, nous pourrions peut-être entrevoir ce qu'il n'a pas voulu dire. Ce ne serait pas un si médiocre résultat, puisque cela nous permettrait d'éliminer les contresens auxquels ce mot célèbre a donné lieu.

Le premier témoignage que nous devons examiner est celui de Jean de Salisbury, non qu'il soit le plus ancien ni le plus direct – Jean de Salisbury n'a jamais suivi les leçons de Bernard de Chartres – mais parce que c'est lui qui nous assure que la comparaison des nains et des géants était familière au chancelier chartrain. Le chapitre IV du livre III du *Metalogicon*, dans lequel nous lisons le mot de Bernard de Chartres, est consacré au *Περὶ ἐρμηνείας* d'Aristote. Jean de Salisbury loue cet ouvrage, non seulement pour son contenu, mais pour sa forme. Au reste, dit Jean, il faut accorder grande révérence aux mots mêmes dans lesquels les anciens ont moulé leur pensée, les cultiver, en user avec assiduité. Et pourquoi, pourrions-nous demander, ce culte des textes? Parce que, répond l'auteur, ces textes possèdent la majesté antique (*quandam a magnis nominibus antiquitatis praeferunt majestatem*), et aussi parce qu'on peut, grâce à eux, triompher aisément d'un adversaire. Ce dernier, en effet, se laissera plus facilement persuader si la vérité lui est assénée dans sa formulation antique que si elle est formulée par un moderne. Et Jean de Salisbury conclut: *Licet itaque modernorum et veterum sit sensus idem, venerabilior est vetustas*<sup>2</sup>.

A l'appui de ses dires, l'auteur du *Metalogicon* rapporte une observation qu'aurait faite Abélard et que, pour sa part, il approuve entièrement. Abélard pensait qu'il serait facile à un homme de son temps – et ce contemporain a tout l'air d'être Abélard lui-même – d'écrire un traité de logique qui ne fût en rien inférieur, pour le fond comme pour la forme, à ceux des anciens, "mais qu'il serait impossible ou du moins

très difficile à un tel auteur de s'élever . . . au rang d'une autorité"<sup>1</sup>. Les anciens, ajoutait Abélard, ont légué à leurs successeurs le fruit de leurs travaux. Ainsi, ce qu'eux-mêmes n'ont découvert qu'au prix de longues et pénibles sueurs, nous pouvons, nous, l'obtenir facilement et rapidement. Notre époque jouit des acquisitions des époques précédentes. Elle sait souvent plus de choses qu'on n'en savait autrefois, non point en vertu de son propre talent, mais parce qu'elle s'appuie sur l'opulence de ses ancêtres. C'est à ce point précis de son exposé que Jean de Salisbury introduit la comparaison fameuse: "Nous sommes, disait Bernard de Chartres, comme des nains assis sur des épaules de géants. . ."

On ne saurait contester que l'idée de progrès soit ici affirmée. Jean de Salisbury va jusqu'à dire que les modernes ont réussi à améliorer la présentation du *Περὶ ἐρμηνείας* d'Aristote:

Quis enim contentus est his quae vel ARISTOTILES in *Periermenias* docet? Quis aliunde conquisita non adjicit? Omnes enim totius artis summam colligunt et verbis facilibus tradunt. Vestiunt enim sensus auctorum quasi cultu cotidiano, qui quodammodo festivior est cum antiquitatis gravitate clarius insignitur.<sup>2</sup>

Assurément encore, Jean de Salisbury ne professe pour les écrits des anciens ni idolâtrie ni superstition. Dans la préface de son *Metalogicon* il va jusqu'à écrire:

Nec dedignatus sum modernorum proferre sententias quos antiquis in plerisque praeferre non dubito.<sup>3</sup>

Il reste qu'à ses yeux l'antiquité possède une gravité, une autorité, une majesté qui la rendent plus vénérable: *venerabilior est vetustas*. Tout cela est nuancé, infiniment subtil, et bien dans la manière de l'auteur. A qui penserait que toute question est susceptible d'être résolue par oui ou par non, qu'il faut nécessairement choisir entre le pour et le contre – pour ou contre les anciens, pour ou contre les modernes – l'attitude de Jean de Salisbury serait des plus décevantes.

Jean de Salisbury n'a jamais suivi les leçons de Bernard de Chartres. De qui tient-il la comparaison des nains et des géants? Nous ne pouvons le

<sup>1</sup> E. Gilson, *L'esprit de la philosophie médiévale*, 2e série, Paris, 1932, p. 226; H. de Lubac, *Exégèse médiévale*, t. II, 2 (Paris, 1964), p. 205.

<sup>2</sup> *Metalogicon* III, 4; éd. Cl. Webb, p. 136 9-10.

<sup>1</sup> *Metalogicon* III, 4; éd. cit., p. 136 10-15. J'emprunte la traduction française à J. Isaac, *Le "Peri Hermeneias" en Occident, de Boèce à saint Thomas. Histoire littéraire d'un traité d'Aristote*, Paris, 1953, p. 55.

<sup>2</sup> *Metalogicon* III, 4; éd. Cl. Webb, p. 137 1-7.

<sup>3</sup> *Metalogicon*, prologue; éd. cit., pp. 3-4.



dire avec certitude. Mais il ne serait pas impossible qu'il l'eût apprise de Guillaume de Conches, qui fut son maître, après avoir été lui-même disciple de Bernard de Chartres. Or, dans ses *Gloses sur Priscien*, Guillaume de Conches nous rapporte précisément la fameuse comparaison des nains assis sur les épaules des géants. Le témoignage de Guillaume est plus rapproché de la source que celui de Jean de Salisbury. Le *Metalogicon* de ce dernier, ainsi qu'on l'a dit, fut terminé vers 1159<sup>1</sup>. La première rédaction des *Gloses sur Priscien* est probablement antérieure à 1123<sup>2</sup>. Si cette dernière supputation est exacte, le témoignage de Guillaume de Conches serait plus ancien, d'une bonne trentaine d'années, que celui de Jean de Salisbury; il serait à peu près contemporain de Bernard de Chartres (chancelier de 1119 à 1126).

La comparaison des nains et des géants vient sous la plume de Guillaume de Conches à propos d'une phrase de Priscien, grammairien latin du VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, né à Césarée. Priscien reproche aux grammairiens latins d'avoir suivi, jusque dans leurs erreurs, les anciens grammairiens grecs et d'avoir négligé les plus récents: Hérodien d'Alexandrie (II<sup>e</sup> siècle après J.C.) et Apollodore d'Athènes (vers 140 avant J.C.). Pourtant, remarque Priscien, plus les grammairiens sont récents, plus ils sont perspicaces: *quanto juniores, tanto perspicaciores*<sup>3</sup>. Voici comment Guillaume de Conches explique ces mots dans la première rédaction de ses *Gloses sur Priscien*:

*Auctores cujus, grammaticae, quanto juniores, posteriores, tanto perspicaciores. Bene dicit quia moderni perspicaciores sunt quam antiqui, sed non sapientiores. Antiqui non habuerunt scripta nisi ea quae ipsi composuerunt. Nos autem habemus omnia eorum scripta et omnia insuper quae ab initio usque ad nostrum tempus fuerunt composita. Et ita plura perspicimus il(lis sed) non plu(r)sci(mus). Multo major enim sapientia est nova invenire . . . di . . . Unde sumus quasi nanus aliquis humeris gigantis superpositus. Ille quidem aspicit longius gigante, non ex quantitate propria, sed ex quantitate suppositi. Similiter et nos plura videmus antiqui, quia scripta nostra parva et magnis eorum operibus superaddita, sed non ex ingenio et labore nostro, immo illorum . . .*<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> A. Clerval, *Les écoles de Chartres au Moyen Age*, Chartres - Paris, 1895, p. 277.

<sup>2</sup> E. Jeuneau, *Deux rédactions des gloses de Guillaume de Conches sur Priscien*, dans *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, t. 27 (1960), p. 227, n. 60 [pp. 212-247].

<sup>3</sup> Priscien, *Institutionum grammaticarum libri XVIII*, éd. M. Hertz [H. Keil, *Grammatici Latini*, vol. II-III, Leipzig, 1855-1859], t. I, p. 16-7.

<sup>4</sup> Guillaume de Conches, *Gloses sur Priscien* (1<sup>ère</sup> rédaction), Ms. Florence, Bibliothèque Laurentienne, San Marco 310, fol. 1v-2r; texte cité dans E. Jeuneau, *Deux rédactions*. . . cit., p. 235. Les mots que j'ai inclus dans des crochets ( ) représentent des conjectures. En deux endroits, le manuscrit de Florence est illisible: c'est ce qu'indiquent les points de suspension.

La première rédaction des *Gloses sur Priscien*, selon le témoignage de Guillaume lui-même, était une oeuvre de jeunesse. L'auteur devait la reprendre plus tard et en donner une nouvelle rédaction où le même passage de Priscien est plus succinctement commenté:

*Cujus, grammaticae, auctores existentes, tanto perspicaciores, quanto juniores. Non dicit doctiores, sed perspicaciores. Non enim plura scimus quam antiqui, sed plura perspicimus. Habemus enim illorum scripta et, praeter hoc, naturale ingenium quo aliquid novi perspicimus. Sumus enim nani super humeros gigantum, ex alterius qualitate [quantitate?] multum, ex nostra parum: perspicientes.*<sup>1</sup>

Les modernes occupent bien une position supérieure à celle des anciens, mais tout le mérite en revient à ces derniers. L'ensemble des *Gloses sur Priscien* rend le même son. Le but de Guillaume de Conches, en fait de grammaire, n'est pas d'innover, mais de restaurer, par delà les déviations des modernes, le bon usage des anciens: *Sumus relatores et expositores veterum, non inventores novorum*<sup>2</sup>. Et cette réflexion d'un bon artisan de la "renaissance" du XII<sup>e</sup> siècle fait penser au mot d'un humaniste de l'autre Renaissance, Erasme (1467-1536): *Nos vetera instauramus, nova non prodimus*<sup>3</sup>. Jusque dans la graphie des diphtongues *ae*, *oe*, Guillaume veut qu'on revienne à l'usage ancien d'écrire les deux voyelles, bien qu'une seule doive être prononcée. Ce sont les "modernes" qui ont pris l'habitude de remplacer ces diphtongues par un *e* cédillé; et cela, par condescendance pour les ignorants "qui veulent prononcer tout ce qu'ils voient écrit"<sup>4</sup>.

Guillaume de Conches admire les anciens; il n'hésite pas à les dire supérieurs aux modernes. Et cette supériorité se manifeste, selon lui, en ce fait que les modernes ont grande peine à comprendre et à commenter les écrits des anciens:

<sup>1</sup> Guillaume de Conches, *Gloses sur Priscien* (2<sup>e</sup> rédaction), Ms. Paris, BN Lat. 15130, fol. 2ra; texte cité dans E. Jeuneau, *Deux rédactions*. . . cit., p. 235.

<sup>2</sup> Guillaume de Conches, *Gloses sur Priscien*, Ms. Florence Bibl. Laur., San Marco 310, fol. 45 rb; Ms. Paris, BN Lat. 15130, fol. 49vb; texte cité dans E. Jeuneau, *Deux rédactions*. . . cit., p. 235.

<sup>3</sup> "Nos vetera instauramus, nova non prodimus" (Erasme, *Lettre à Godescalc Rosemond* (Louvain, 18 octobre 1520), dans *Opus epistolarum Des. Erasmi Roterodami denuo recognitum et auctum* per P. S. Allen . . . et H. M. Allen, t. 4 (Oxford, 1922), Lettre 1153, lignes 185-186 (p. 367). Ce mot d'Erasme est cité et commenté par E. Gilson, *Notes sur une frontière contestée*, dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, t. 25 (1958), p. 88. Je suis redevable à M. Léon E. Halkin, professeur à l'Université de Liège, d'avoir repéré ce texte dont M. Gilson ne donne pas la référence.

<sup>4</sup> Guillaume de Conches, *Gloses sur Priscien*, Ms. Paris, BN Lat. 15130, fol. 88ra; texte cité dans E. Jeuneau, *Deux rédactions*. . . cit., p. 242.

Antiqui multo meliores fuerunt modernis: quod in operibus eorum apparet, quorum expositione semper laborant moderni.<sup>1</sup>

Le fait, pour un maître chartrain, d'invoquer la comparaison des nains et des géants ne l'empêche donc pas d'admirer l'antiquité, voire de la préférer, sous tel ou tel aspect, aux temps modernes. L'antiquité est plus vénérable (*venerabilior est vetustas*), dit Jean de Salisbury; les anciens valaient mieux que les modernes (*antiqui multo meliores fuerunt modernis*), dit Guillaume de Conches<sup>2</sup>. Nous sommes sur le plan des arts libéraux, notons-le, et non sur celui de la science sacrée.

Le témoignage de Jean de Salisbury et celui de Guillaume de Conches sont d'une grande importance. C'est sur eux que doit porter surtout notre attention, si nous voulons interpréter correctement le mot de Bernard de Chartres. Il n'est pas sans intérêt, toutefois, de glaner ici ou là, dans le XIIe siècle et au-delà, quelques témoignages supplémentaires.

Alain de Lille (1128-1203 environ) écrit en la préface de son *Anticlaudianus*, et à propos de cette oeuvre même :

In hoc tamen nulla vilitate plebescat, nullos reprehensionis morsus sustineat, quod modernorum redolet ruditatem, qui et ingenii praeferunt florem et diligentiae efferunt dignitatem<sup>3</sup>, cum pygmaea humilitas, excessui superposita

<sup>1</sup> Guillaume de Conches, *Gloses sur Macrobie* [In *Somnium Scipionis*, II, XI, 1], Ms. Copenhague, *Bibliothèque Royale*, Gl. Kgl. S. 1910, 4<sup>o</sup> fol. 121r. Même texte, à quelques variantes près, dans les manuscrits de Bamberg, *Bibl. Nat. Class.* 40 [H.J. IV. 21], fol. 24va, et du Vatican, *Urb. Lat.* 1140, fol. 146v. Signalons une remarque du même type chez Daniel Sennert: "Ipsi (il s'agit des anciens) enim ad sapientiam duces nobis sunt; et isti sunt magni illi gigantes quorum humeris nos homunciones subvecti veritatem adspicimus, quam humi haerentes non cerneremus. Et quid hodie egregii habemus quod non e veterum commentariis sublectum. Immo quis hodie ad priscorum illorum commentationes interpretandas satis idoneus?" (D. Sennert, *De Chymicorum cum Aristotelicis et Galenicis consensu ac dissensu liber*, cap. 3, dans *Opera omnia*, t. 1 (Paris, 1641), p. 921) je dois à l'obligeance de M. le professeur Tullio Gregory d'avoir connu le texte de Daniel Sennert, ainsi que celui de Pierre Gassendi cité plus haut.

<sup>2</sup> On peut citer dans le même sens la *Microcosmographia* de Trèves (Ms. Trèves, *Stadtbibliothek* 1041 (1267), pp. 5-85), dédiée à Guillaume-aux-Blanches-Mains qui fut évêque de Chartres de 1164 à 1168: "Cum apud antiquos creberrimas quaestiones de constitutione humanae naturae et ejus similitudine et differentia cum aliis naturis [naturas, Migne] inveniam ventilatas esse et quasdam solutas, quasdam cum suis dubitationibus dissertationi modernorum relictas; modernos vero non solum inventionibus suis vel judicio antiquis non praeluxisse, nec saltem cum eis dubitasse, sed studio negligentibus, quo turpiter utuntur, in eis magnas infudisse tenebras, adeo ut, si prius in memoria fuerint [fuerint, Migne], negligentia eorum omnino venerint in oblivionem." (éd. Martène dans Migne, *PL* 209, 871 C-D). J'ai contrôlé le texte de Migne sur le manuscrit de Trèves, et je l'ai corrigé en deux endroits.

<sup>3</sup> Il y a, dans ces mots d'Alain de Lille, une réminiscence évidente de Priscien: "Cujus auctores quanto sunt juniores, tanto perspicaciores, et ingenii floruisse et diligentia valuisse omnium judicio confirmantur eruditissimorum." (Priscien, *Institutiones*, Préface, 1; éd. M. Hertz, t. 1 (Leipzig, 1855), p. 16-8).

giganteo, altitudine gigantem praeveniat et rivus a fonte scaturiens in torrentem multiplicatus excrescat.<sup>1</sup>

Dans le premier quart du XIIIe siècle (entre 1212 et 1225), Raoul de Longchamp devait commenter l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille et interpréter comme suit l'image des nains et des géants :

*Pygmaea humilitas*. Pygmaei populi nani sunt et pugnant cum gruibus – istud idem dicitur in prohemio com(m)enti decretorum – sed superpositi humeris gigantum longius vident quam ipsi gigantes ex quantitate propria et ex quantitate gigantium. Sic et moderni, qui habent scripta antiquorum philosophorum prae manibus et, praeter [propter, Cod.] hoc, ingenium et subtilitatem, alcius et forcius vident quam antiqui.<sup>2</sup>

Il faut citer aussi, dans la dépendance d'Alain de Lille, un auteur du XIIIe siècle qui, selon M. Raymond Klibansky, doit beaucoup à l'école de Chartres, Henri Le Breton. Ce dernier écrit, en effet, dans sa *Philosophia* :

Huic etiam consonat verbum PRISCIANI in principio *Majoris*, ubi dicit quod quanto moderniores tanto perspicaciores et ingenio magis floruisse videntur. Supra quod dicit P(ETRUS) H(ELIAE) quod sumus sicut nanus positus super humeros gigantis, quia sicut potest videre quicquid gigas et adhuc plus, sic moderni possunt videre quicquid inventum est ab antiquis et si quid novi potuerunt addere. Huic etiam consonat ALANUS cum dicit: "Pygmaea humilitas excessu [sic] superposita giganteo ipsius altitudinem superat et rivus de fonte cacurizans [sic] in torrentem multiplicatus excrescit." Pygmaeus quidam populus est, quem propter sui parvitatem grues volunt devorare. Ex hoc patet quod possibile est nos ad adeptionem philosophiae devenire.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Alain de Lille, *Anticlaudianus*, éd. R. Bossuat, Paris, 1955, p. 55-56. Cf. M. – Th. d'Alverny, *Alain de Lille. Textes inédits avec une introduction sur sa vie et ses oeuvres*, Paris, 1965. Alain de Lille accordait-il une préférence absolue aux modernes? Guillaume d'Auxerre (†1230) ne le pensait pas, qui écrivait dans son commentaire de l'*Anticlaudianus*: "Cum pyg(maea) humilitas. Quia dixerat 'ingenii praeferunt florum', posset credi quod actor simpliciter praeferret modernos antiquis, ideo signat quomodo istud intelligit" (Ms. Paris, BN Lat. 8299, fol. 14v).

<sup>2</sup> J'utilise la thèse inédite de Mme R. Bloch-Cornet, mise aimablement à ma disposition par l'auteur: D. Cornet, *Les commentaires de l'Anticlaudianus d'Alain de Lille*, t. 2: *Le commentaire de Raoul de Longchamp*, dactylographie, p. 12. Cf. *Ecole nationale des chartes. Positions des thèses...* de 1945, p. 77-81. Le texte reproduit est celui du Ms. Paris, BN Lat. 8083, fol. 3r. Mme Bloch-Cornet a relevé les variantes du Ms. Paris, BN Lat. 8301, fol. 18r. Les plus intéressantes, pour le passage cité, sont les suivantes: *sed superpositi* *si supposito*; *non ex quantitate propria sed gigantum quantitate*; *proprium ingenium*. Notons que Raoul de Longchamp semble s'être lui-même inspiré d'Alain de Lille quand il écrit dans le *Prooemium* de son commentaire: "Licet equidem hujus libri (qui) *Anticlaudianus* inscribitur altitudinem inquisitionis meae pygmaeitas plene non possit attingere..." (Ms. Paris BN Lat. 8083, fol. 1r).

<sup>3</sup> Ms. Oxford, *Corpus Christi College* 283, fol. 147 ra. Ma transcription diffère sur deux points de celle que propose M. R. Klibansky dans *Isis* t. 26 (1936), p. 149: je lis *potuerunt* et non *poterunt*, *superposita* et non *supposita*.

La comparaison des nains et des géants se trouve ici rapprochée du mot fameux de Priscien : *quanto juniores, tanto perspicaciores*. On ne devra donc pas s'étonner qu'Henri Le Breton invoque l'autorité de Pierre Hélié qui, comme Guillaume de Conches et souvent en accord avec lui, a commenté Priscien<sup>1</sup>.

Voici un autre témoignage, tiré d'un écrit d'origine monastique, la *Theographia* de Longuel de Clairvaux, composée, selon dom Jean Leclercq, entre 1186 et 1193. Nous y lisons :

Non quia sapientem me esse sentiam vel censeam. Ceterum qualiscumque sim, quantumcumque abjectus homuncio, licet etiam nanos gigantum humeris incubantes cum admiratione suscipiam, amatorem tamen sapientiae audacter et ex sententia me esse pronuntio. Et quidem vera sapientia Christus est, utpote Dei virtus et Dei sapientia.<sup>2</sup>

Alain de Lille, Raoul de Longchamp et Longuel de Clairvaux ont au moins un point commun : leur appartenance à l'ordre cistercien. Dans un contexte différent, il faut citer le médecin Gilles de Corbeil (1140-1224?), qui utilise, lui aussi, l'image des nains et des géants. Faisant l'éloge des maîtres de Salerne, Pierre de Musanda et Maurus, Gilles de Corbeil dit que le premier, en mourant, légua son esprit au second. Maurus est comme le nain juché sur les épaules de Pierre de Musanda. Gilles s'adresse en ces termes à son propre livre :

Tibi defensacula ponet Musandinus apex, quo tanquam sole nitenti Et nitet et nituit illustris fama Salerni : Cujus si fuerit resolutum funere corpus, Spiritus exultat, et magni pectora Mauri Tota replet. Maurus redimit damnumque rependit Prima quod in Petro passa est et perdidit aetas, Qui tanquam nanus humeris colloque gigantis Desuper incumbens ipso fortasse tuetur Longius, et summo superaddit culmina monti. O utinam Musandinus nunc viveret auctor!<sup>3</sup>

Gilles de Corbeil est peut-être l'un des premiers médecins – mais, à vrai dire, Guillaume de Conches revendiquait aussi le titre de *physicus* – à avoir invoqué la comparaison des nains et des géants. Il ne sera pas le dernier. Guy de Chauliac en son traité *La grande chirurgie*, daté de 1363, écrira : "Nous sommes comme enfants au col d'un géant : car nous

pouvons voir tout ce que voit le géant et quelque peu davantage"<sup>4</sup>. Ambroise Paré (1517-1590) empruntera à Guy de Chauliac la fameuse comparaison<sup>5</sup> ; et son disciple Pierre Pigray († 1613) l'imitera<sup>6</sup>. Remarquons, en passant, que l'image des nains assis sur les épaules des géants peut aussi bien servir la cause des médecins traditionalistes que celle des novateurs. Ainsi, en 1580, Alexandre Dionyse l'invoque-t-il contre les nouveautés téméraires de François Martel (1549-1610)<sup>7</sup> ; et ce dernier l'invoque contre le traditionalisme étroit d'Alexandre Dionyse<sup>8</sup>.

Avant de quitter les disciples d'Hippocrate, citons encore Alexandre Ricart, médecin des rois d'Aragon de 1395 à 1422 :

Non est quo mireris ex eadem materia suisque studiis diversos diversa apta colligere ; in eodem prato bos herbam quaerit, canis leporem, ciconia lacertam.

<sup>1</sup> La Grande Chirurgie de M. Guy de Chauliac, *Médecin très-fameux de l'Université de Montpellier, composée l'an de grace 1363. Restituée nouvellement à sa dignité par M. Laurens Iovbert* . . . , Lyon, 1580, p. 2.

<sup>2</sup> "Nous avons appris du bon pere Guidon [= Guy de Chauliac] que nous sommes comme l'enfant qui est sur le col du Geant : c'est-à-dire que par leurs escrits nous voyons ce qu'ils ont veu, et pouvons encore voir et entendre davantage. Autrement il faudroit que Nature eust faict seulement le devoir de vraye mere envers ses premiers enfans, et envers nous comme puis-nez se fust monstrée marastre, nous laissant desnuez de tout esprit, et steriles en invention : ce qu'on ne luy peut imputer sans luy faire grand tort, et sans se rendre coupable de crime de parricide, accusant iniustement une si iuste mere" (Ambroise Paré, *Introduction ou entrée pour parvenir à la vraye cognoissance de la Chirurgie*, Au lecteur, dans *Les oeuvres d'Ambroise Paré, conseiller et premier chirurgien du Roy*, 11<sup>e</sup> édition, Lyon, 1652, premières pages non numérotées).

<sup>3</sup> "Nous pouvons dire que nous sommes comme l'enfant au col du Geant, qui void tout ce que peut voir le Geant, et quelque chose de plus : ainsi nous voyons ce que les anciens ont veu et quelque chose davantage, desquels nous deuons tant qu'il nous est possible, louer leur soing et diligence, et encore plus imiter leur labeur, pour auoir esté si grand, que c'est tout ce que nous pouvons faire que de l'imaginer" (*Epitome des preceptes de Medecine et Chirurgie avec ample declaration des remedes propres aux maladies* par P. Pigray, Paris, 1609, p. 2).

<sup>4</sup> "... Et aussi ne porter aucun honneur et reuerence à noz bons anciens medecins et chirurgiens, qui ont tant trauaillé à nous laisser par escript un nombre infini de liures, pour nous enseigner et conduire en la cure de tous ulceres et autres maladies sanables. Tellement que nous pouuons bien dire que nous practiquons et exerçons nostre estat à leurs propres despens, comme estans enfans mis sur le col du geant. . ." (*Traicte et Responce de Alexandre Dionyse, maistre chirurgien et barbier à Vendosme* . . . , Paris, 1581, non paginé, cahier D, page 1). Dans sa préface, Alexandre Dionyse date son traité : "Ce XXij Nouembre 1580".

<sup>5</sup> "Quant à l'eau toute pure et nullement mixtionnée, ie l'ay il y a quinze ou seize ans, assez prouué en un petit discours qui est imprimé sous mon nom, auquel a voulu contredire un chirurgien de Vendosme nommé Dionise, lequel pour toute raison n'allegue sinon qu'il ne l'a iamais ouy dire ny veu pratiquer comme si nous estions si miserables qu'il ne nous fust pas permis d'inventer quelque chose de nouveau. Nous sommes, dit le bon Guidon, sur le col du Geant, c'est à dire nous voyons ce que nos peres ont veu, et voyons par dessus eux quelque chose, mais il y a certaines personnes qui ont la ceruelle teincte en escarlatte, et quand ils ont une fois chaussé quelque opinion, il est malaisé de la leur oster. Ils mettent tousiours en auant la coustume, et moy ie croy que c'est une espee de tyrannie, d'alleguer seulement la coustume, si elle n'est appuyée de quelque raison" (François Martel, *Apologie pour les chirurgiens*, dans *Introduction pour parvenir à la vraye connoissance de la chirurgie dogmatique*, par M. Philippe de Flesselles . . . , Paris, 1635, p. 162-164).

<sup>1</sup> R. W. Hunt, *Studies on Priscian in the eleventh and twelfth Centuries*, dans *Mediaeval and Renaissance Studies*, t. I, 2 (1943), pp. 194-231 ; t. II (1950), pp. 1-56.

<sup>2</sup> J. Leclercq, La "Theographia" de Longuel de Clairvaux, dans *Cîteaux. Commentarii Cistercienses*, t. 12 (1961), p. 214 58-62, [pp. 211-225].

<sup>3</sup> C. Vieillard, *Essai sur la société médicale et religieuse au XII<sup>e</sup> siècle. Gilles de Corbeil, médecin de Philippe Auguste et chanoine de Notre-Dame (1140-1224?)*, Paris, 1909, p. 340-341. Je remercie M. André Vernet, professeur à l'Ecole des Chartes, de m'avoir fait connaître ce texte, ainsi que plusieurs autres que je signalerai en leur temps.

Fateor tamen quod sum, comparatus ad illos, sicut Minalio pygmaeus in collo Atlantis erectus.<sup>1</sup>

Notre propos étant de mieux comprendre la pensée de Bernard de Chartres, nous devons accorder une particulière attention aux auteurs du XII<sup>e</sup> siècle qui, par les préoccupations et la culture, s'apparentent à l'école de Chartres. De ce nombre semble bien avoir été Alexandre Neckam. Dans son *De naturis rerum* (écrit entre 1150 et 1200), ce dernier introduit la comparaison des nains et des géants à propos de la fable de l'aigle et du roitelet. Les oiseaux, un jour, concoururent pour la royauté : celui qui volerait le plus haut serait le roi. Un tout petit moineau (*parra*) se hissa frauduleusement sur la tête de l'aigle et prétendit être le vainqueur du concours. On l'appela le roitelet (*regulus*). Et voici la morale de la fable :

Haec relatio fabulosa illos tangit qui, aliorum labores intrantes, gloriam aliis debitam in se praesumunt transferre. Et, ut ait philosophus, nos sumus quasi nani stantes super humeros gigantum. Praedecessoribus itaque nostris ascribere tenemur ea quae in gloriam laudis nostrae nonnunquam transferre audemus, similes parrae quae levi labore, immo nullo, aquilam vicisse protestata est.<sup>2</sup>

Nous sommes loin, on en conviendra, de certaines exégèses récentes selon lesquelles l'image des nains et des géants attesterait, chez ceux qui l'utilisent, un sens aigu du progrès de la culture, voire du progrès de l'histoire. Le propos d'Alexandre Neckam semble être, bien plutôt, de rabaisser la superbe de certains modernes. A la limite, c'est une leçon d'humilité qui nous est donnée, rien de plus. Cette tendance moralisatrice apparaît en pleine évidence dans un sermon de Raoul Ardent où nous lisons :

Tales quippe esse debent sacerdotes et pontifices ut, quemadmodum ipsi magni in praelatione, ita magni sint in sanctitate, ut et magni esse mereantur praemii retributione. Monstruosa siquidem res est atque turpissima, altus gradus et infima vita. Quod contra quosdam nostrum est – unde dolendum est, fratres mei – qui, cum sint vita et moribus infimi, tamen per ambitionem et simoniam se super majores elevant ut appareant tanquam super vertices gigantum sublimati, in derisum et subsannationem et commotionem capitis in populis.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Antoine Ricart, *Préface adressée au roi Martin*, éd. J.-M. Dureau – Lapeyssonnie dans G. Beaujouan, *Médecine humaine et vétérinaire à la fin du Moyen Age*, Genève – Paris, 1966, pp. 276-277. Je dois à l'obligeance de M. André Vernet d'avoir connu ce texte.

<sup>2</sup> Alexandre Neckam, *De naturis rerum* I, 78 ; éd. Th. Wright, Londres, 1863, pp. 122-123.

<sup>3</sup> Raoul Ardent, *Homiliae* II, 21 [= 187] ; PL 155, 1567 A. Cf. M.-Th. d'Alverny, *L'obit de Raoul Ardent*, dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, t. 13 (1940-42), pp. 403-405.

Plus significatif pour notre propos est le témoignage de Pierre de Blois. Né à Blois vers 1130, Pierre est très lié au milieu chartrain. Il est l'ami de Guillaume-aux-Blanches-Mains et celui de Jean de Salisbury, l'un et l'autre évêques de Chartres. Il se considère lui-même comme un chartrain exilé outre-Manche. De Londres, où il était archidiacre, il écrit un jour au Doyen et au Chapitre de Chartres une lettre que la reconnaissance avait dictée et dans laquelle se lit son amour pour le sanctuaire chartrain, dépositaire de la sainte Tunique de la Vierge<sup>1</sup>. Par la chronologie comme par l'esprit, il est assez proche de Jean de Salisbury. C'est dans sa *Lettre* 92, adressée à Regnault, évêque de Bath, qu'il évoque l'image des nains assis sur les épaules des géants. Un calomniateur jaloux l'a accusé de plagiat. Pierre se défend en invoquant l'exemple des saints Pères qui, dans leurs ouvrages, citent fréquemment les paroles de l'Ancien et du Nouveau Testament, l'autorité de Macrobie et de Sénèque qui recommandent à l'écrivain d'imiter l'abeille, enfin la célèbre comparaison des nains et des géants :

Quidquid canes oblatrent, quidquid grunniunt sues, ego semper aemulabor scripta veterum : in his erit occupatio mea ; nec me, si potero, sol unquam inveniet otiosum. Nos quasi nani super gigantum humeros sumus, quorum beneficio longius quam ipsi speculamur, dum antiquorum tractatibus inhaerentes elegantiores eorum sententias, quas vetustas aboleverat hominum neglectus, quasi mortuas in quamdam novitatem essentiae suscitamus.<sup>2</sup>

Et Pierre de Blois poursuit :

Scimus apostolos a prophetis, doctores ab apostolis, et a doctoribus alios doctores, sicut Hieronymum de libris Origenis, Augustinum et Bedam de libris Ambrosii, Ambrosium vero de scriptis Ciceronis et Senecae, Gregorium quoque de scriptis Augustini et Hieronymi non solum sententias, sed verba ipsa in causam mutui accepisse.<sup>3</sup>

Un siècle plus tard, le chroniqueur Girard d'Auvergne, dans la préface de son *Historia figuralis* – qui va de l'origine du monde à l'an 1272 – reprendra à son compte la comparaison des nains et des géants en utilisant, ou plus exactement, en recopiant la *Lettre* 92 de Pierre de Blois :

<sup>1</sup> PL 207, 519-525. Au sujet de cette lettre, cf. A. Clerval, *Un archidiacre de Londres et le voile de Notre-Dame au XII<sup>e</sup> siècle*, dans *La Voix de Notre-Dame de Chartres* (supplément), 1908 (11 avril), pp. 183-185.

<sup>2</sup> PL 207, 290 A-B.

<sup>3</sup> PL 207, 290 C.

Quasi ergo nanus super humeros gygantum positus, eorum beneficio speculabor longius quam et ipsi; elegantiores eorum sententias, quas jam vetustas hominumve neglectus quasi jam mortuas aboleverat, in quandam novitatem essentiae suscitavi.<sup>1</sup>

Le sens de l'image des nains assis sur les épaules des géants, chez Pierre de Blois, semble assez clair. L'impression que nous éprouvons à la lecture de la *Lettre 92* est confirmée par la *Lettre 101*, que H. Denifle et E. Chatelain datent des environs de l'an 1160<sup>2</sup>. Pierre de Blois y critique une certaine méthode récente d'enseignement – qui n'est pas sans analogie avec les procédés des "Cornificiens"<sup>3</sup> – visant à substituer l'étude de brèves notes de cours (*schedulae*) à la lecture approfondie des anciens. Tout autre est la méthode qui a l'assentiment de Pierre de Blois:

Scriptum est quia "in antiquis est scientia" (*Job* XII, 12). Nec Jeremias de lacu educitur donec in funibus ei submittantur vestes veteres et attritae (*Jer.* XXXVIII, 12-13). Nam de ignorantia ad lumen scientiae non ascenditur nisi antiquorum scripta propensiore studio relegantur. Gloriatu Jeronimus se scriptis Origenis operosior instituisse. Oracius quoque jactat se relegisse Homerum.<sup>4</sup>

Pour son compte, Pierre de Blois se félicite d'avoir pratiqué, non seulement la correspondance d'Hildebert de Lavardin, mort évêque du Mans en 1134 – un "moderne" par conséquent – mais aussi Trogue Pompée, Josèphe, Suétone, Hégésippe, Quinte Curce, Tacite, Tite-Live et beaucoup d'autres. Chez tous ces auteurs, ajoute-t-il, "la diligence des modernes" peut trouver les fleurs aromatiques dont elle a besoin pour fabriquer son miel. Et les fleurs que recherche notre auteur dans le jardin des anciens, ce sont, avant tout, de belles citations, des récits

<sup>1</sup> L. Delisle, *Le chroniqueur Girard d'Auvergne ou d'Anvers*, dans *Journal des savants*, Année 1900, p. 235 [pp. 232-242]. Je suis redevable à M. André Vernet d'avoir connu ce texte.

<sup>2</sup> H. Denifle et E. Chatelain, *Chartularium universitatis Parisiensis*, t. 1 (Paris, 1889), pp. 27-29.

<sup>3</sup> Pierre de Blois écrit en effet: "Quid enim prodest illis expendere dies suos in hiis quae nec domi, nec militiae, nec in foro, nec in claustris, nec in curia, nec in ecclesia nec alicubi prosint alicui, nisi dumtaxat in scolis?" (éd. H. Denifle et E. Chatelain, cit., p. 28). Les mots imprimés en italiques se trouvent quasi textuellement chez Jean de Salisbury, *Metaphysica* II, 9 (éd. Cl. Webb, p. 77 1-3). A propos des Cornificiens, cf. F. Alessio, *Notizie e questioni sul movimento "cornificiano"*, dans *Studi e Ricerche di Filosofia medievale*, Pavie, 1961, pp. 3-12. La personnalité du chef de l'école, ce mystérieux "Cornificius" dont parle Jean de Salisbury, a longtemps intrigué les historiens. M. le professeur Lambert-Marie De Rijk vient de projeter une lumière nouvelle et singulièrement éclairante sur cette énigme, en proposant d'identifier Cornificius avec le maître parisien Gualo: L. M. de Rijk, *Some new Evidence on twelfth century Logic. Alberic and the School of Mont Ste Geneviève*, dans *Vivarium*, 4 (1966), pp. 4-8 [pp. 1-57].

<sup>4</sup> Pierre de Blois, *Lettre 101*, éd. H. Denifle et E. Chatelain, cit., p. 29; *PL* 207, 313 C – 314 A. Le texte de *Job* (XII, 12), invoqué ici par Pierre de Blois, était familier à Guillaume de Conches: *Glosae super Platonem*, cap. 23, éd. E. Jeuneau, Paris, 1965, p. 84; *Glosae super Priscianum*, Ms. Paris, BN Lat. 15130, fol. 11r, texte cité dans E. Jeuneau, *Deux rédactions des gloses de Guillaume de Conches sur Priscien*, dans *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, t. 27 (1960), p. 243.

historiques qui édifient le lecteur et rehaussent le discours. Nous sommes sur un plan purement littéraire. Les préoccupations de Pierre de Blois sont des préoccupations de lettré, de *grammaticus*, bien plus que de philosophe ou de théologien.

Pourtant, après avoir évoqué l'image des nains assis sur les épaules des géants, Pierre de Blois écrivait: "Nous savons que les apôtres ont emprunté aux prophètes, et que les docteurs ont emprunté aux apôtres." Cette remarque nous invite tout naturellement à dire un mot des fameuses verrières de Chartres où les quatre évangélistes sont représentés assis sur les épaules des quatre grands prophètes.

Au transept méridional de la cathédrale de Chartres, sous une rosace qui représente la glorification du Christ, sont cinq grandes fenêtres. Celle du milieu représente la Vierge Marie tenant dans ses bras l'Enfant divin. Les quatre autres contiennent chacune deux personnages: l'un, debout, est un prophète, l'autre, assis sur les épaules du premier, est un évangéliste. Isaïe porte ainsi saint Matthieu, Jérémie saint Luc, Ezéchiel saint Jean, Daniel saint Marc. Ces verrières furent offertes, vers l'an 1221, par Pierre Mauclerc, comte de Dreux. Par la perfection du dessin et par la richesse du coloris, elles sont d'une beauté exceptionnelle qu'aucune description ne saurait rendre: il faut les voir flamboyer dans la splendeur d'un midi d'été<sup>1</sup>.

On a souvent dit que le mot de Bernard de Chartres sur les nains et les géants pouvait bien avoir inspiré cette magnifique composition iconographique qui lui est postérieure d'un bon siècle. M. Raymond Klibansky a justement contesté cette affirmation. On trouve, en effet, des exemples de représentations picturales ou plastiques des apôtres portés par les prophètes, en des zones où il est difficile de penser que l'influence de Bernard de Chartres ait pu s'exercer<sup>2</sup>. On cite même une peinture (aujourd'hui presque anéantie) de l'ancienne église *San Sebastiano in Pallara*, sur le Palatin, à Rome, qui date du Xe siècle, et qui est donc antérieure à Bernard de Chartres<sup>3</sup>. De plus, dans les verrières de Chartres, ni les apôtres ne sont des nains, ni les prophètes des géants.

<sup>1</sup> Y. Delaporte, *Les vitraux de Chartres* (Texte), Chartres, 1926-27, pp. 431-433.

<sup>2</sup> R. Klibansky, *Standing on the shoulders of giants*, dans *Isis* t. 26 (1936), pp. 147-148.

<sup>3</sup> Sur les fresques de *San Sebastiano in Pallara*, cf. E. Mâle, *Etude sur les églises romaines. L'empereur Otton III à Rome et les églises du Xe Siècle*, dans *Revue des deux mondes* t. 41 (1937), pp. 54-82; *Rome et ses vieilles églises*, Paris, 1942, pp. 154-158. Je dois ces renseignements à l'obligeance de M. le chanoine Yves Delaporte.

La chose paraît claire: le texte de Bernard de Chartres et les vitraux offerts par Pierre Mauclerc au XIII<sup>e</sup> siècle appartiennent à deux traditions distinctes. Mais il n'est pas impossible que, de l'une à l'autre, une certaine osmose se soit produite. Au reste, la vie et la survie des images sont un peu comme la vie et la survie des mythes: elles défient souvent les lois de la logique. On ne peut à priori exclure que l'image des nains juchés sur les épaules des géants ait influencé les exégètes et, par eux, le programme iconographique des verrières chartreuses. Manipulée par les exégètes, en effet, la comparaison des nains et des géants pourrait bien prendre une signification différente de celle que nous lui avons reconnue jusqu'ici. Appliquée à la Sainte Ecriture, elle serait susceptible d'illustrer le thème du progrès de la Révélation, lequel est effectivement, dans un monde où la foi chrétienne imprègne profondément la pensée, le thème du progrès de la culture et du progrès de l'histoire.

Précisément, nous connaissons au moins un auteur de la fin du XII<sup>e</sup> siècle qui a appliqué au domaine de la science sacrée l'image des nains et des géants. J'ai dit que nous connaissons cet auteur. Il eût été presque aussi juste de dire que nous ne le connaissons pas. Nous savons seulement que l'initiale de son nom était un *B*, qu'il était clerc et probablement chanoine à Troyes, entre 1180 et 1192<sup>1</sup>. Il possédait des bénéfices et des biens qui, après avoir été dévolus à l'église Saint-Etienne de Troyes, lui furent restitués grâce à la protection de l'archevêque de Reims, Guillaume-aux-Blanches-Mains, ancien évêque de Chartres<sup>2</sup>, et du comte de Champagne Henri II (1180-1192). La lettre qu'il nous a laissée au sujet de cette affaire n'est sans doute pas un chef d'œuvre de composition littéraire. Les images s'y croisent et entrecroisent et, parmi beaucoup d'autres, celle des nains et des géants:

Ad ecclesiam ergo tanquam ad asilum confugimus et scriptura sancta saginamur. Scriptura enim sancta cibus est et potus, gemma perforata, pelagus in quo elephas natat et agnus pedat et ambulat et, ut compendiose dicamus, littera meretrix est ad quoslibet sensus accommodata. . . Scriptura sancta pelagus est in quo

<sup>1</sup> H. Omont, *Notice sur le manuscrit latin 886 des nouvelles acquisitions de la Bibliothèque nationale*. III. *Lettre relative aux œuvres d'un auteur champenois de la fin du XII<sup>e</sup> siècle*, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXXIX, 1 (Paris, 1909), pp. 24-27. On consultera à ce sujet les articles publiés par P. Glorieux, J. R. Smeets et P.-E. Beichner dans *Recherches de théologie ancienne et médiévale* t. 24 (1957), pp. 155-161; t. 28 (1961), pp. 334-337; t. 30 (1963), pp. 336-340. Je dois tous ces renseignements à l'obligeance de M. André Vernet.

<sup>2</sup> J. Mathorez, *Guillaume-aux-Blanches-Mains, évêque de Chartres*, Chartres, 1911, dans *Archives historiques du diocèse de Chartres*, t. 20 [= Pièces détachées, 3<sup>e</sup> volume], Chartres, 1914, pp. 185-340.

elephas natat. Superbi enim et elati, ut auctores et philosophi, attingere non possunt ad ea quae dicuntur de Deo et ecclesia, unde: "O altitudo divitiarum sapientiae et scientiae Dei!" (*Rom.* XI, 33) Scriptura sancta pelagus est vel fluvius in quo agnus natat, pedat et ambulat. Plus enim profuit Moises nobis quam Habraham, plus Petrus et Paulus et ceteri simplices et quasi idiotae quam Moises vel ceteri prophetae. *Quanto enim juniores, tanto perspicaciores* (PRISCIANUS, *Institutiones*, Epist. dedic., 1). Nani etenim sumus super humeros gigantum, de quantitate alterius longius prospicientes. Scriptura sancta meretrix est ad quoslibet sensus accommodata. Sicut enim meretrix multis, immo quam plurimis, sese exponit, ita in littera multiplex est sensus: est enim sensus historialis, allegoricus, tropologicus.<sup>1</sup>

L'intérêt de ce texte est qu'il nous montre la comparaison des nains et des géants appliquée à la Sainte Ecriture et non plus seulement aux auteurs profanes. Il bloque, en quelque sorte, deux images: celle des apôtres portés par les prophètes, celle des nains assis sur les épaules des géants.

On peut encore citer deux textes dans lesquels l'image des nains et des géants est appliquée à la Sainte Ecriture, mais dans un sens tout différent. Le géant, c'est la parole de Dieu; le nain est l'entendement humain. Le géant s'abaisse au niveau du nain, autrement dit, Dieu accommode son langage à la faiblesse de l'homme. Ainsi lisons-nous dans un recueil de sentences théologiques apparenté, semble-t-il, à l'école de Laon, et que dom Odon Lottin datait des environs de 1160:

Ipsa vero divina pagina quasi quidam altissimus gigas est, nos vero quasi parvuli pueri. Opportet ergo ut humiliet se et condescendat nobis ipsa divina scriptura, taliter loquens ut eam intelligere possimus. Ita plane facit. Condescendit nobis ipse altissimus gigas ita ut super eum ascendere possimus. Cumque super eum ascenderimus, elevat nos usque ad nubes.<sup>2</sup>

Dans le même sens, un commentaire du XII<sup>e</sup> siècle sur l'épître aux Romains, appartenant, selon le P. Nicholas Haring, à l'école porrétaïne, écrit:

<sup>1</sup> Ms. Paris, BN, *Nouv. Acq. Lat.* 886, ff. 84v-85r. Comme me l'a aimablement fait remarquer Miss Beryl Smalley, plusieurs de ces images sont empruntées à saint Grégoire-le-Grand: "Quasi quidam quippe est fluvius, ut ita dixerim, planus et altus in quo et agnus ambulet et elephas natet" (Grégoire-le-Grand, *Moralia in Job*, Epist., cap. 4; *PL* 75, 515 A; éd. P. Ewald et L.-M. Hartmann dans *Monumenta Germaniae historica, Epistolae I* (Berlin, 1891), p. 357.

<sup>2</sup> Ms. Rouen, *Bibl. mun.* 553 (A.452), fol. 134v. La sentence en question est attribuée à saint Augustin. Je l'ai publiée dans *Glane chartreuse dans un manuscrit de Rouen*, dans *Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, t. 21 (Chartres, 1957-1961), p. 21 [pp. 17-30]. Le recueil de sentences qui occupe les folios 134-137 du manuscrit de Rouen, se trouve également dans le Ms. Evreux, *Bibl. mun.* 19, ff. 137-145 (je dois ce renseignement à l'obligeance de Melle Jeanne Barbet). Cf. O. Lottin, *A propos des sources de la "Summa sententiarum"*, dans *Recherches de théologie ancienne et médiévale* t. 25 (1958), pp. 42-58; *Quelques recueils d'écrits attribués à Hugues de Saint-Victor*, *ibid.* pp. 248-284.

Sed quotiens superna comprehendere intendit, frustratur humanus intuitus. Quo deficiente ad intelligendum, deficiunt et verba ad eloquendum. Ideoque a naturali verba transumimus, quotiens ad eloquendum superna quodcumque ascendimus. Sicut enim, ut super humeros gygantis ascendit (*ascendat?*) nanus, prius gygas prosternitur terrae ita, ut ad intelligendum superna noster ascendat animus, prius theologica verba naturalis facultatis assumens ad nos humiliatur.<sup>1</sup>

Les exégètes chrétiens ne sont d'ailleurs pas les seuls à avoir utilisé la comparaison des nains et des géants. On la rencontre chez plusieurs écrivains juifs dont je suis redevable à M. Georges Vajda d'avoir connu les noms. Le premier en date semble avoir été Isaïe de Trani<sup>2</sup>. Celui-ci aurait lui-même reçu la comparaison des nains et des géants des "sages des Gentils", c'est-à-dire des docteurs chrétiens. Voici, en effet, ce qu'écrit Sédécias ben Abraham dei Mansi (2<sup>e</sup> moitié du XIII<sup>e</sup> siècle) dans le prologue de son ouvrage rituel *Šibbolei ha-Leqet*:

C'est dans le même sens que répliqua le grand maître Isaïe de Trani à un collègue qui lui posa cette question: Comment l'idée peut-elle venir à un homme de faire des objections aux enseignements des anciens scholars, dont le cœur était aussi largement ouvert que la porte du sanctuaire? Il lui répondit par une parabole qu'il avait entendue des sages des Gentils. Les philosophes interrogèrent le plus grand d'entre eux et lui dirent: Nous confessons que les anciens avaient plus de sagesse et d'intelligence que nous, et pourtant, nous leur faisons des objections et nous réfutons leurs propos en beaucoup d'endroits, et nous avons raison. Comment cela peut-il se faire? Le philosophe leur répondit: Qui voit plus loin, du nain ou du géant? il faut bien dire que c'est le géant, dont les yeux sont placés beaucoup plus haut que ceux du nain. Mais si tu fais monter le nain sur le cou du géant, qui verra plus loin? Il faut bien dire que c'est le nain. Car maintenant les yeux du nain sont plus haut placés que les yeux du géant. C'est ainsi que nous sommes des nains juchés sur les cous des géants, parce que nous avons vu leur sagesse, et nous l'approfondissons et, par la vertu de leur sagesse, nous disons avec sagesse tout ce que nous disons; et ce n'est pas que nous soyons plus grands qu'eux.<sup>3</sup>

Un autre écrivain juif, Azariah de' Rossi (né à Mantoue entre 1511 et 1514, mort en 1577) déclare:

<sup>1</sup> Ms. *Boulogne-sur-Mer, Bibl. mun.* 24. fol. 164r. Je dois d'avoir connu ce texte à l'obligeance du P. Nicholas Haring.

<sup>2</sup> Il peut s'agir soit d'Isaïe de Trani le jeune (Jesaja ben Elijah di Trani), né vers 1220, soit d'Isaïe de Trani l'ancien (Jesaja ben Mali di Trani) qui vécut vers la fin du XIII<sup>e</sup> et dans la 1<sup>re</sup> moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Cf. *Encyclopaedia Judaica. Das Judentum in Geschichte und Gegenwart*, t. 9 (Berlin, 1932), col. 19-22.

<sup>3</sup> Sédécias ben Abraham dei Mansi, *Šibbolei ha-Leqet*, éd. S. Buber, Wilno, 1886, p. 35. La traduction française, m'a été aimablement communiquée par M. Georges Vajda que je remercie ici chaleureusement.

Et c'est là que s'applique la parabole du nain juché sur le géant, que cite dans son Introduction l'auteur du *Šibbolei ha-Leqet* au nom d'un sage ancien.<sup>1</sup>

Enfin, le juif portugais Joseph ben Abraham Ibn Ḥayyūn, qui vivait à Lisbonne vers 1470, évoque la comparaison qui nous intéresse dans le prologue de son commentaire du *Cantique des Cantiques*. Mais, au lieu du nain, Ibn Ḥayyūn parle d'un petit enfant:

Mon cœur m'a dit: Tu es comme l'enfant sur l'épaule du géant; tes yeux verront une région plus éloignée; leurs commentaires te viendront en aide et te montreront le chemin que tu dois suivre, par dessus tout, le secours divin.<sup>2</sup>

Cette course trop rapide à travers les siècles nous aura au moins fait toucher du doigt à quel point l'image des nains et des géants est multiforme, combien délicate est son interprétation. Notre propos, il est vrai, n'était pas d'en retracer l'histoire, mais plutôt d'en saisir la signification originelle, en d'autres termes, de chercher à mieux comprendre ce que Bernard de Chartres entendait dire lorsqu'il parlait des nains assis sur les épaules des géants. Le moment est venu de dégager les résultats de notre enquête, en concentrant notre attention sur les auteurs du XII<sup>e</sup> siècle. Parmi ces derniers, il me paraît possible de distinguer sommairement deux orientations, suivant que la comparaison est appliquée aux lettres sacrées ou aux lettres profanes.

Comme exemple de la première orientation, nous avons mentionné le clerc B. de troyes<sup>3</sup>. Chez lui l'image des nains et des géants semble bien exprimer le progrès de la Révélation: Moïse nous est plus précieux qu'Abraham, Pierre et Paul nous sont plus précieux que Moïse et les prophètes<sup>4</sup>. D'une certaine façon, l'image des nains et des géants illustre ici la thèse paulinienne de l'accroissement du corps mystique<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Le texte hébreu est cité dans S. W. Baron, *History and Jewish Historians*, Philadelphie, 1964, p. 422, note 131. Il est commenté par Salo W. Baron (*op cit.*, p. 201). La traduction française m'a été aimablement communiquée par M. Vajda.

<sup>2</sup> Le texte hébreu se trouve dans le manuscrit suivant: *Paris, BN, Hébr.* 261, fol. 40. M. Vajda a bien voulu déchiffrer pour moi le manuscrit et me communiquer la traduction française. Cf. *Encyclopaedia Judaica. Das Judentum in Geschichte und Gegenwart*, t. 5 (Berlin, 1930), col. 199-200.

<sup>3</sup> Notre attention porte essentiellement sur le douzième siècle. Mais il n'est pas impossible qu'une enquête auprès des exégètes postérieurs apporte de nouveaux témoins. Ainsi George Sarton mentionne-t-il l'exégète espagnol Diego de Estella (1524-1578) que cite Robert Burton: "Pygmaei gigantum humeris impositi plus quam ipsi gigantes vident" (G. Sarton, *Standing on the shoulders of giants*, dans *Isis* t. 24 (1935-36), p. 108).

<sup>4</sup> Pierre de Blois, on l'a vu, écrit aussi: "Scimus apostolos a prophetis, doctores ab apostolis et a doctoribus alios doctores... in causam mutui acceperisse" (PL 207, 290 C). Mais Pierre de Blois insiste davantage sur le fait de l'emprunt que sur la notion de progrès.

<sup>5</sup> *Ephes.* IV, 11-13.

Ainsi comprise, la fameuse comparaison pourrait exprimer ce que les philosophes contemporains appellent le progrès de la culture ou le progrès de l'histoire, puisqu'il s'agit, en fait, du progrès de la Révélation, de la marche en avant de l'humanité rachetée, de l'accroissement de la Cité de Dieu. Encore convient-il d'éviter les anachronismes et de ne point oublier que, derrière le thème du progrès, se cache parfois, pour un auteur médiéval, celui de la sénescence du monde<sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas dans cette direction que nous devons interpréter le mot de Bernard de Chartres. Ce dernier, en effet, parle des nains et des géants, non à propos des lettres sacrées, mais à propos des lettres profanes. Les échos de sa pensée doivent être cherchés auprès de Guillaume de Conches, de Jean de Salisbury, de Pierre de Blois. Jean de Salisbury, on l'a vu, admet que les modernes puissent faire accomplir à la logique de réels progrès. Mais il s'agit de la forme beaucoup plus que du fond. En général, d'ailleurs, Jean de Salisbury, Guillaume de Conches et Pierre de Blois parlent en *grammatici*, en hommes de lettres : ils ont le souci du "bien dire", du "bien écrire". Ils ne font point de philosophie de l'histoire. Leur propos est plus modeste. Maîtres de grammaire, ils veulent surtout faire comprendre à leurs élèves, qui sont souvent de tout jeunes gens, une règle fondamentale de leur art : le secret de bien écrire s'apprend en lisant et relisant les oeuvres des grands anciens, en se hissant, à force de travail et de méthode, sur leurs épaules. Ils ne visent pas à exalter les modernes au détriment des anciens : ils insistent davantage sur le gigantisme de ceux-ci que sur la position "plus élevée" de ceux-là. Mais ils ne prêchent pas, non plus, le culte servile de l'antiquité. Malgré certaines formules – tel le *Sumus relatores et expositores veterum, non inventores novorum* de Guillaume de Conches – on peut dire d'eux ce que le P. de Lubac a dit des mythologues médiévaux en général : "Ils ne voulaient pas reconstituer,

<sup>1</sup> Une page d'Othon de Freising († 1158) est, à ce propos, très significative. Il s'agit du prologue au livre V de la *Chronica* d'Othon (éd. A. Hofmeister, *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum ex Monumentis Germaniae historicis separatim editi*, 2e éd., Leipzig, 1912, pp. 226-228). L'image des nains et des géants n'y paraît pas. Mais le thème du progrès de la culture y est nettement évoqué, et aussi – encore que le mot ne s'y trouve pas – celui de son transfert (*translatio studii*). Nous sommes, pense Othon, en progrès sur les anciens. Il s'appuie, pour le soutenir, sur le mot de Priscien que nous connaissons bien : *quanto iuniores, tanto perspicaciores*. Mais la conséquence inéluctable d'un tel progrès est l'approche de la fin du monde. La sagesse (comme l'empire) naît à l'Orient et vient mourir à l'Occident. Elle est déjà arrivée dans les Gaules et dans les Espagnes. Comment pourrait-elle aller plus loin ? La culture ne jette un si brillant éclat que parce qu'elle est près de mourir. Nous assistons, dit Othon, au dernier rôle du monde : "Nos vero non solum credere, sed et videre quae praemissa sunt possumus, dum mundum... nos jam deficientem et tanquam ultimi senii extremum spiritum trahentem cernimus" (éd. cit., pp. 227-228).

mais construire. Ce qu'ils demandaient aux anciens, c'était un point de départ d'où s'élancer à leur tour"<sup>1</sup>. Nous savons, en effet, que Bernard de Chartres gourmandait ses élèves quand ils recopiaient servilement et inséraient clandestinement dans leurs propres compositions des passages dérobés aux auteurs anciens. Il flairait le larcin, découvrait sans peine le morceau antique maladroitement cousu sur un tissu moderne, et il en profitait pour donner à ses élèves une utile leçon : imiter les anciens ne consiste pas à les recopier, mais à écrire aussi bien qu'eux, à écrire de telle sorte que les générations futures puissent prendre modèle sur nous, comme nous-mêmes prenons modèle sur les anciens<sup>2</sup>.

Telle me paraît être la portée de la comparaison des nains et des géants chez Bernard de Chartres. N'y cherchons pas une philosophie de l'histoire qui n'y est sans doute pas. Contentons-nous d'y voir une règle pratique, énoncée par un maître dont toute l'ambition semble avoir été d'enseigner l'art de bien lire et de bien écrire. Une telle conclusion pourra paraître décevante. Il serait si bon de penser que Bernard de Chartres est du côté des modernes, donc du bon côté ; qu'il a prophétiquement entrevu ce que nous appelons le progrès de l'histoire. De telles perspectives sont séduisantes pour nous, mais elles eussent probablement bien étonné Bernard et ses disciples. Même montés sur les épaules des géants, les maîtres de Chartres ne pouvaient voir aussi loin<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> H. de Lubac, *Exégèse médiévale*, t. II, 2 (Paris, 1964), p. 220.

<sup>2</sup> "Si quis autem ad splendorem sui operis alienum pannum assuerat, deprehensum redarguebat furtum; sed poenam saepissime non infligebat. Sic vero redargutum, si hoc tamen meruerat inepta positio ad exprimendam auctorum imaginem, modesta indulgentia consendere jubebat, faciebatque ut qui majores imitabatur, fieret posteris imitandus" (*Metalogicon* I, 24; éd. Cl. Webb, p. 56 14-20). Cf. A. Clerval, *Les écoles de Chartres au Moyen Age*, Chartres – Paris, 1895, p. 226.

<sup>3</sup> La présente étude reprend, sous une forme plus technique, certains des thèmes que j'ai abordés dans une conférence sur les nains et les géants au cours du Colloque sur *La renaissance du XIIe siècle* tenu à Cerisy-la-Salle (Manche), du 20 au 30 juillet 1965, sous la direction de M. Maurice de Gandillac. Le texte de la conférence doit paraître dans les *Actes* de ce colloque. Je tiens à remercier M. de Gandillac qui, en m'invitant à prendre la parole au colloque de Cerisy, m'a donné l'occasion de lier en gerbe les notes accumulées pendant plusieurs années sur le thème des nains et des géants. – La correction des épreuves me permet d'enrichir la bibliographie du présent article par la mention d'une étude importante qu'il ne m'a pas été possible de connaître plus tôt : H. Silvestre, "*Quanto iuniores, tanto perspicaciores*". *Antécédents à la Querelle des Anciens et des Modernes*, dans *Publications de L'Université Lovanium de Kinshasa. Recueil commémoratif du Xe Anniversaire de la Faculté de Philosophie et Lettres*, Louvain – Paris, 1967, pp. 231-255. On trouvera dans cette étude (datée d'octobre 1965) une interprétation de la comparaison des nains et des géants avec laquelle je me sens en plein accord. On y trouvera aussi de précieux compléments à la présente esquisse.



### Chapitre III

Thierry de Chartres

## UN REPRÉSENTANT DU PLATONISME AU XII<sup>e</sup> SIÈCLE : MAÎTRE THIERRY DE CHARTRES <sup>(1)</sup>

Parmi les chanceliers qui ont présidé au destin des écoles de Chartres dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, il en est un dont le nom mérite de figurer dans les annales de l'humanisme aussi bien que dans celles du courant platonicien : nous voulons parler de Thierry de Chartres (2).

C'est approximativement de 1120 à 1153 que Thierry enseigna à Chartres, d'abord comme écolâtre, ensuite comme chancelier. Sa carrière coïncide avec l'apogée des écoles chartraines. Thierry est donc le témoin privilégié, et — pour une part au moins — l'artisan de cet intense mouvement intellectuel qu'on a appelé « la Renaissance du XII<sup>e</sup> siècle ». Il est un authentique représentant de l'humanisme de cette époque. Nous en avons pour preuve le bel éloge que lui a décerné l'un des plus fins connaisseurs du XII<sup>e</sup> siècle, humaniste de la meilleure espèce et chartrain lui-même : Jean de Salisbury. L'auteur du *Metalogicon* donne, en effet, à Maître Thierry le titre de « grand chercheur ès arts » (3).

Il suffirait, pour justifier cet éloge, de rappeler que Thierry est l'auteur de l'*Heptateuchon*, immense recueil où les richesses

(1) Les pages qui suivent sont le texte d'une communication lue au cinquième Congrès Guillaume Budé qui s'est tenu à Tours et à Poitiers du 3 au 9 septembre 1953. Elles représentent les conclusions d'une étude que nous avons faite sur Thierry de Chartres et que nous avons présentée en 1953 sous forme de Mémoire à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Ce Mémoire a pour titre : « Essai sur la pensée philosophique de Thierry de Chartres ».

(2) Il n'existe pas encore de travail d'ensemble sur Thierry de Chartres. On pourra consulter les ouvrages suivants : UEBERWEG-GEYER : *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, t. II, p. 233-235, Berlin, 1928 ; DE WULF : *Histoire de la philosophie médiévale* (6<sup>e</sup> éd.), t. I, p. 181-186, Paris, Vrin, 1934 ; GILSON : *La philosophie au moyen âge*, p. 268-273, Payot 1947.

(3) «... magister Theodoricus, artium studiosissimus investigator... » *Metalogicon*, I, 5 ; édit. Webb, Oxford, 1929, p. 16).

de la culture antique ont été par lui rassemblées (1). Mais une phrase de la préface que Thierry écrivit pour ce recueil nous révélera, mieux que tout le reste, la qualité de son humanisme : « Nous avons, dit notre auteur, marié le Trivium au Quadrivium pour l'accroissement de la noble tribu des philosophes (2). » Ainsi, le chancelier chartrain ne veut pas séparer la science des mots, cultivée dans le « trivium », d'avec la science des choses qui fait l'objet du « quadrivium » : mais ce souci d'unir harmonieusement le savoir et l'art de bien dire, n'est-ce pas évidemment l'humanisme ?

Quoi qu'il en soit, ce qui retiendra plus particulièrement notre attention ici, c'est que l'humanisme de Thierry s'alimente au courant platonicien. Frère de ce Bernard de Chartres que Jean de Salisbury appelle « le plus parfait platonicien de son temps » (3), Thierry doit lui-même beaucoup à la sagesse grecque : un de ses disciples ne voit-il pas en lui l'âme de Platon revenue du ciel parmi les mortels ? (4).

En nous proposant d'étudier ici le platonisme de Thierry, notre dessein n'est pas de faire l'inventaire détaillé des thèses platoniciennes qui se rencontrent dans l'œuvre du Maître chartrain. Un tel inventaire — à supposer qu'il fût possible — ne nous permettrait sans doute pas d'entrer en contact avec la pensée personnelle de notre auteur. Nous avons donc préféré esquisser les grandes lignes de la pensée de Thierry : il ne sera pas difficile — nous l'espérons — de reconnaître au passage ce qui est l'héritage de Platon (5).

(1) Les deux manuscrits de l'*Heptateuchon* (mss. 497 et 498 de la Bibliothèque municipale de Chartres) ont été brûlés le 26 mai 1944. Un microfilm de ces manuscrits existe à la Bibl. municipale de Chartres ; il a été offert par le « Pontifical Institute of mediaeval Studies » de Toronto (Canada). Un autre microfilm des mêmes manuscrits est à l'abbaye du Mont-César à Louvain (Belgique).

(2) Citation faite par CLERVAL dans *L'Enseignement des Arts libéraux à Chartres et à Paris dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle* (Congrès scient. internat. des Catholiques, tenu à Paris en 1888, tome II, p. 278. Cf. aussi CLERVAL : *Les Ecoles de Chartres*, p. 221, Paris, Picard, 1895).

(3) *Metalogicon*, IV, 35, édit. Webb, Oxford, 1929, p. 205.

(4) HERMANN DE CARINTHIE cité par Clerval dans *L'Enseignement des Arts libéraux...*, p. 295.

(5) Les œuvres de Thierry sur lesquelles s'appuie notre étude sont le *De sex dierum operibus* et le *Commentaire sur le De Trinitate de Boèce*. La première de ces œuvres a été éditée par HAURÉAU dans *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale*, tome I, p. 52-68, Paris, Klincksieck, 1890. La deuxième a été partiellement éditée par JANSEN dans *Der Kommentar des Clarenbaldus von Arras zu Boethius De Trinitate* (Breslauer Studien zur hist. Theol., Band VIII, p. 3\*-25\*, Breslau, 1926).

Au reste, il n'est pas nécessaire de pénétrer bien avant dans le système de Thierry pour y rencontrer l'empreinte platonicienne. Nous la trouvons dès l'entrée, pour ainsi dire, dans la définition même de la sagesse : « La sagesse, dit Thierry, est la compréhension de la vérité des choses qui sont, c'est-à-dire des choses *immuables* » (1). A ces choses immuables, que son frère Bernard appelait les idées (2), Thierry donne de préférence le nom de formes. Mais, comme ce terme pourrait prêter à confusion, il a soin de distinguer deux espèces de formes : les unes sont dans la pensée divine, absolument délogées de la matière et parfaitement immuables ; les autres sont plongées dans la matière et, partant, soumises au changement. A proprement parler, seules les premières méritent le nom de formes, les secondes ne sont que les copies plus ou moins déficientes des vraies formes.

Ainsi Thierry comprenait-il la célèbre distinction du *Timée* entre « ce qui est sans jamais devenir » et « ce qui devient sans être jamais » (3). Pour lui aussi le réel, c'est l'immuable. Mais, puisque les vraies formes sont en Dieu, la vraie sagesse est en définitive la contemplation de Dieu ou, pour l'appeler par son nom, la Théologie. Le sage contemple Dieu : il voit comment sont rassemblées en lui, d'une façon inexplicable, les perfections de toutes choses, et, s'il porte son regard sur les créatures, c'est pour y voir se refléter, comme en autant de miroirs, la simple et pure essence de la divinité (4).

Toutefois, pour s'adonner à la contemplation des choses immuables, une faculté de connaissance appropriée est requise. Platon, déjà, en avait reconnu la nécessité ; et Thierry cite à ce propos le passage du *Timée* où il est dit que les discours doivent s'accorder aux matières dont ils traitent : vis-à-vis de ce qui est immuable les discours sont fixes et inébranlables ; quand ils portent non plus sur le réel, mais sur des copies du réel, ils ne peuvent être que vraisemblables (5).

(1) « Sapientia autem est comprehensio veritatis eorum quae sunt. id est immutabilium (*Comment. sur Boèce ou Librum hunc*, édit. Jansen, *op. cit.*, p. 6\*, lignes 22-24).

(2) JEAN DE SALISBURY : *Metalogicon*, II, 17, édit. Webb, p. 93.

(3) PLATON : *Timée*, 27 d.

(4) « Sicut enim facies una in diversis retinetur speculis, una, quod in se est, sed propter speculorum diversitatem haec una, illa vero altera esse putatur, ita quoque, si comparare liceat, forma quidem divina in omnibus quodammodo relucet nec est nisi una, quantum in se est, verum omnium forma, si harum, quae formae putantur diversae, illam veram puramque simplicitatem consideres. » (*Comment. sur Boèce ou Librum hunc*, édit. Jansen, *op. cit.*, p. 16\*, lignes 38-44).

(5) « ... Dictum, inquit, videtur a Tullio scilicet qui hoc a *Timeo*

La faculté qui connaît l'immuable prend chez notre auteur le nom d'« intelligentia » : c'est une faculté d'intuition vraiment supérieure, divine même puisqu'elle a Dieu pour objet et puisque Dieu seul, de droit, la possède. Les quelques rares privilégiés qui en sont gratifiés, dit Thierry en citant encore le *Timée*, nous apparaissent comme des dieux parmi les autres hommes (1).

Si la Théologie est une contemplation de Dieu, il ne nous reste plus qu'à préciser sous quel aspect Dieu apparaît au regard du sage. On a déjà dit que Thierry conçoit Dieu comme le lieu des formes véritables ou choses immuables. Ce n'est point là toutefois l'intuition fondamentale qui donne la clef de son système. A l'intuition Dieu apparaît sous l'aspect d'Unité : l'Unité est Dieu, Dieu est l'Unité. Thierry est frappé par l'évidence de ces formules qu'il se plaît à répéter (2). Elles expriment pour lui une vérité primordiale qui n'appelle pas de démonstration. Les autres attributs divins, comme l'éternité et l'immatérialité, sont postulés par l'Unité. L'Unité, elle, n'est postulée par rien : elle s'impose à l'intuition avec une évidence incoercible.

L'idée d'unité est même antérieure à l'idée d'être ; et, par une étymologie fantaisiste où il n'est peut-être pas défendu de voir une lointaine réminiscence de Plotin, Thierry fait dériver la notion d'être de la notion d'unité (3). Il y a plus : l'Unité est ce par quoi toutes choses existent, ou, comme dit Thierry, elle est la « forma essendi » de toutes choses. Tout comme les objets sont éclairés par la lumière ou échauffés

Platonis habuit : oportet, inquit Plato, sermones cognatos esse rebus de quibus loquimur. » (Passage du *Commentaire sur Boèce*, non édité par Jansen. Nous le citons d'après le manuscrit latin d'Erlangen n° 182, fol. 72 v.) Cf. PLATON : *Timée*, 29 b, édit. Rivaud, p. 141-142.

(1) « Haec vero comprehendendi vis suo nomine vocatur intelligentia. Quae solius quidem Dei est et admodum paucorum hominum. Qui vero res in puritate sua intellegere possunt, intra homines ceteros quasi dii reputandi sunt. » (*Comment. sur Boèce*, édit. Jansen, *op. cit.*, p. 7\*, lignes 30-33. Cf. *Timée*, 51 e, édit. Rivaud, p. 171.)

(2) « Deus est Unitas » (*Comment. sur Boèce* édit. Jansen, *op. cit.*, p. 11\*, ligne 9.) « Unitatem Deum appellans... » (*ibid.*, p. 12\*, ligne 16.) « Unitas igitur ipsa divinitas est. » (*De sex dierum operibus*, édit. Hauréau, *op. cit.*, p. 63.)

(3) « Actus igitur sine possibilitate necessitas est. Haec autem a Platone aeternitas, ab aliis unitas quasi onitas ab on graeco, id est entitas, ab omnibus autem usitato appellatur Deus vocabulo. » (*Comment. sur Boèce*, édit. Jansen, *op. cit.*, p. 11\*, lignes 1-4. Cf. PLOTIN : *Ennéades*, V, 5, n° 5, édit. Bréhier, tome V, p. 97.) On trouve la même étymologie chez ARNAUD DE BONNEVAL, P. L., 189, col. 1572 A.

par la chaleur, les créatures reçoivent l'être de l'Unité. Et le chancelier chartrain invoque un principe bien connu des platoniciens du moyen âge : « Un être n'existe que dans la mesure où il est un » ; en dehors de Dieu qui est l'Unité, les créatures n'existent qu'en participant à l'Unité (1).

Ici, une question naturellement se pose : comment la pensée de Thierry, qui s'installe d'emblée dans l'Unité, pourrait-elle y découvrir autre chose que l'Unité ? En d'autres termes, n'est-il pas à craindre que la Théologie du Chartrain ne soit achevée presque aussitôt que commencée ? Il n'en est rien. Les mathématiques, auxquelles Thierry assigne une place centrale dans sa classification des sciences, vont permettre à la Théologie de progresser. Les mathématiques sont pour notre auteur à la fois la propédeutique de la Théologie et l'instrument dont elle a constamment besoin (2).

Puisqu'il ne nous est pas possible d'entrer ici dans le détail, disons simplement comment Thierry applique les mathématiques aux dogmes de la Trinité et de la Création.

Non moins que Guillaume de Conches ou Abélard, Thierry attribuait vraisemblablement à Platon la connaissance de la Trinité. Comme eux, en tout cas, il voyait dans le Père la cause efficiente, dans le Fils la cause formelle et dans le Saint-Esprit la cause finale du monde (3). Mais sa grande originalité est d'avoir proposé ces preuves arithmétiques de la Trinité dont Nicolas de Cues devait plus tard faire son profit (4). Tenter de les résumer est vraiment une gageure ; mais peut-on se dispenser d'en parler ? Voici donc comment Thierry procède. L'arithmétique la plus élémentaire enseigne que  $1 \times 1 = 1$  : l'Unité multipliée par elle-même ne peut engen-

(1) « Omne quod est ideo est quia unum est » (*De sex dierum operibus*, édit. Hauréau, *op. cit.*, p. 63. Le texte édité par Hauréau est incorrect en cet endroit : c'est « ideo » et non : « in Deo » qu'il faut lire). Sur l'emploi de ce principe au moyen âge, cf. ARNOU : *Platonisme des Pères*, dans *Dict. de Théol. catholique*, tome XII, col. 2278 (fin).

(2) « Mathematicam solebant prius antiqui discere ut ad intelligentiam divinitatis possent pervenire ». (*Comment. sur Boèce*, édit. Jansen, *op. cit.*, p. 9\*, lignes 25-26.) Le « quadrivium » tout entier sert d'instrument à la Théologie : « Adsint igitur quatuor genera rationum quae ducunt hominem ad cognitionem creatoris, scilicet arithmeticae probationes et musicae et geometricae et astronomicae, quibus instrumentis in hac theologia breviter utendum est. » (*De sex dierum operibus*, édit. Hauréau, p. 63.)

(3) « Nam Pater est efficiens causa, Filius formalis, Spiritus Sanctus finalis... » (*De sex dierum operibus*, édit. Hauréau, p. 53.)

(4) M. DE GANDILLAC : *La Philosophie de Nicolas de Cues*, 3<sup>e</sup> partie, chap. v, p. 330 à 357, Aubier, 1941.

drer que l'Unité. Mais si l'on se souvient que l'Unité est le nom propre de Dieu, on dira que l'Unité qui engendre est le Père et que l'Unité engendrée est le Fils. L'Unité engendrée, en effet, est l'Egalité de l'Unité, c'est-à-dire l'effigie parfaite de l'Unité. Or, entre l'Unité et l'Egalité de l'Unité il existe nécessairement une connexion, un lien d'Amour. Nous en avons une preuve tangible dans l'instinct de conservation qui pousse les animaux à fuir la désagrégation, c'est-à-dire à désirer l'Unité. L'Amour réciproque de l'Unité pour l'Egalité et de l'Egalité pour l'Unité n'est rien d'autre que le Saint-Esprit, la troisième Personne de la Sainte Trinité (1).

Si des hauteurs où nous sommes nous redescendons vers le monde, nous rencontrons le problème de la création : il nous faut expliquer maintenant comment la multiplicité des choses descend de l'Unité. Là encore les mathématiques ont leur rôle à jouer : la genèse des choses va s'expliquer par la genèse des nombres à partir de l'Unité. La position de Thierry se résume en cette phrase : « Créer les nombres, c'est créer les choses » (2). Que faut-il au juste entendre par là ? Pour le savoir, remarquons d'abord que les nombres sont des répétitions de l'unité : on peut dire indifféremment que tout nombre est une participation de l'unité ou que toute participation à l'unité est un nombre (3). Mais on se souvient que pour Thierry les choses ne participent à l'être qu'en participant à l'Unité. Si donc c'est par les nombres que les choses participent à l'Unité, c'est par les nombres aussi qu'elles participent à l'être. Bref, les nombres sont constitutifs des choses ou, comme dit Thierry, les nombres sont les existences mêmes des créatures (4). Ainsi il suffit de montrer que l'Unité engendre les nombres pour prouver que les choses sont créées par Dieu.

Mais s'agit-il d'une création au sens strict ? Sans hésiter nous répondrons par l'affirmative à cette question : Thierry

(1) Cf. *De sex dierum operibus*, édit. Hauréau, *op. cit.*, p. 63-68. Cf. aussi le *Commentaire sur le De Trinitate de Boèce*, édit. Jansen, p. 12\* et 15\*.

(2) « Creatio numerorum rerum est creatio. » (*De sex dierum operibus*, édit. Hauréau, *op. cit.*, p. 64).

(3) Ce qui participe à l'Unité n'est pas, par définition, l'Unité absolue ; c'est une unité relative, mêlée de multiplicité, et, par conséquent, soumise au nombre.

(4) « Unitas vero quae multiplicata componit numeros, vel unitates ex quibus numeri constant, nihil aliud sunt quam verae Unitatis participationes, quae creaturarum existentiae sunt. » (*De sex dierum operibus*, édit. Hauréau, *op. cit.*, p. 64.)

pense que Dieu a non seulement organisé les éléments, mais qu'il a encore créé « de nihilo » les éléments eux-mêmes (1).

Sur ce point, d'ailleurs, Thierry a nettement conscience de faire une infidélité à Platon. C'est le seul point sur lequel le Maître chartrain, si prompt en général à admettre l'accord de la Bible et des philosophes anciens, refuse à Platon le brevet d'orthodoxie. Sa pensée, néanmoins, est nuancée ; on ne peut se dispenser de rapporter les paroles par lesquelles elle s'exprime : « Que personne, dit Thierry, n'aille prêter à Platon la thèse que la matière est coéternelle à Dieu. Platon n'a pas soutenu cela, bien qu'il fût de Dieu et de la matière les deux principes des choses. Au contraire, il affirme que la matière descend de Dieu. En tout point, en effet, il suit son maître Pythagore pour qui l'Unité et la dualité sont les deux principes des choses, l'Unité désignant Dieu et la dualité désignant la matière. Mais puisque la dualité descend de l'Unité, il est évident que, pour lui, la matière descend de Dieu. Sur un seul point Platon s'est écarté de la vérité : il a cru que ni la forme ni la matière n'ont été créées » (2).

Mais, après avoir ainsi tranquilisé sa conscience de chrétien en montrant qu'il sait préférer la foi à la philosophie là où la philosophie est en désaccord avec la foi (3), Thierry se sent encore plus à son aise dans la pensée de Platon. Au dire du *Timée*, le démiurge façonne le monde en contemplant un modèle éternel : Thierry voit en l'Egalité de l'Unité le modèle selon lequel l'Artisan éternel distribue à chaque chose son mode d'existence (4). Mais si pour le chancelier chartrain, comme pour le philosophe grec, Dieu a voulu que le monde fût le plus possible semblable à lui (5), le Dieu de Thierry n'est pas le Dieu de Platon ; c'est le Dieu-Trinité. Pour ressembler à son Auteur, l'Univers doit donc porter en soi la marque de la Trinité. L'univers nous apparaît alors comme une trinité créée, image temporelle de la Trinité créatrice (6).

(1) « ... quatuor elementa quae et ipse creator in principio de nihilo creavit. » (*De sex dierum operibus*, édit. Hauréau, *op. cit.*, p. 52, fin.)

(2) *Commentaire sur Boèce*, édit. Jansen, *op. cit.*, p. 12\*, lignes 11-20.

(3) « Illa enim, in quibus philosophia a sacra dissidet Scriptura, utpote a via veritatis exorbitantia rejicimus. » (*Ibid.*, p. 10\*, lignes 17-18.)

(4) « Non est dubium quin ipsa Unitatis Aequalitas sit rebus omnibus essendi forma aeterna ac formalis causa, secundum quam Artifex aeternus modum existendi rebus omnibus constituit. » (*De sex dierum operibus*, édit. Hauréau, *op. cit.*, p. 67-68.) Cf. PLATON : *Timée*, 29 a, édit. Rivaud, p. 141.

(5) PLATON : *Timée*, 29 e, édit. Rivaud, p. 142.

(6) *Commentaire sur Boèce* ou *Librum hunc*, édit. Jansen, *op. cit.*, p. 14\*, lignes 32-36.

Les trois termes de cette trinité créée sont : la matière, les formes et l'esprit créé. Et, bien que la Trinité tout entière crée tout ce qui existe, la création de la matière est attribuée au Père qui est l'Unité, celle des formes est attribuée à l'Égalité de l'Unité, c'est-à-dire au Fils, celle de l'esprit créé est attribuée au Saint-Esprit. Nous avons déjà parlé des formes : disons maintenant quelques mots des deux autres termes de la trinité créée.

Et d'abord tâchons de déterminer ce que Thierry doit ou croit devoir à Platon dans sa conception de la matière : « La matière, dit-il, a été justement appelée par Platon un milieu entre rien et quelque chose. Elle n'est pas quelque chose, puisque, de soi, elle n'est pas en acte ; et pourtant elle n'est pas néant, puisqu'elle peut être. » Platon la compare encore à la cire, car, comme la cire, elle est susceptible de recevoir toutes sortes d'empreintes ou de déterminations (1).

Selon Platon, dit encore Thierry, la matière est le principe des choses opposé à Dieu : Dieu et la matière, tels sont les deux termes extrêmes entre lesquels l'univers est enclos ; il ne peut rien exister au-dessus de Dieu, rien au-dessous de la matière (2). Mais si la matière est le principe des choses opposé à Dieu, les caractéristiques de la matière doivent s'opposer de façon contradictoire aux attributs divins. Dieu est la Nécessité absolue ; par conséquent, la matière sera possibilité pure (3). Dieu est l'immuable ; la matière sera changeante et source de changement (4). Mais, surtout, Dieu est l'Unité ; la matière devra donc se définir principalement par la multiplicité. Et, puisqu'ils s'agit ici de la matière primordiale, c'est par la multiplicité primordiale qu'il faudra la définir. Or la multiplicité primordiale, c'est évidemment la dualité, car, dans la série des nombres entiers, c'est par le chiffre deux que commence le multiple.

Ainsi, dans ce système où les nombres sont constitutifs des choses, le chiffre caractéristique de la matière est la dualité.

(1) *Commentaire sur Boèce*, édit. Jansen, *op. cit.*, p. 11\*, ligne 43, à p. 12\*, ligne 3.

(2) « Sunt igitur, secundum Platonem, duo rerum principia, actus scilicet sine possibilitate, id est Deus vel Necessitas, et, quasi posita ex adverso, materia, id est possibilitas. » (*Ibid.*, p. 12\*, lignes 5-10.)

(3) « Informis ergo materia possibilitas esse dicitur, quae per abstractionem a formis omnibus exspoliata intellegitur. » (*Ibid.*, p. 11\*, lignes 19-20.)

(4) « Quare etiam materia ipsa quidem mutabilitas est. » (*Ibid.*, p. 14\*, lignes 43-44.)

Telle est la thèse que Thierry dit emprunter à Pythagore et qu'il attribue aussi à Platon, puisqu'il fait de Platon le fidèle disciple de Pythagore.

Il nous reste à dire un mot maintenant d'un problème qui semble avoir été la « crux platonicorum » au XII<sup>e</sup> siècle et qui ne pouvait manquer de se poser à Thierry : celui de l'Âme du monde. Sur ce point encore, le Chartain ne trouve aucune incompatibilité entre Platon et la foi : pour lui, l'Âme du monde n'est pas autre chose que le Saint-Esprit (1). Mais, comprenons-le bien : dire que le Saint-Esprit est l'Âme du monde ne signifie pas du tout que le Saint-Esprit est incorporé au monde ou qu'il l'informe comme l'âme humaine informe le corps humain ; car la divinité ne peut pas être plongée dans la matière (2). Le Saint-Esprit, nous l'avons dit il y a un instant, produit un esprit créé ; mais c'est précisément par l'intermédiaire de cet esprit créé qu'il communique aux créatures la vie et le mouvement. Le Saint-Esprit est donc la cause dernière de tous les mouvements de l'univers et, de ce fait, on peut le nommer l'Âme du monde ; mais il ne faut pas oublier d'ajouter qu'il a pour instrument l'esprit créé.

Tel est donc, très rapidement esquissé, le dessin général de l'œuvre de Thierry. Cette œuvre — on a pu le constater — témoigne à la fois d'une grande originalité et d'une remarquable fidélité à la tradition platonicienne (3). Plus d'une fois, en lisant et en relisant les écrits du Maître chartain, une parole de Rodin nous est revenue en mémoire : « Tâchons de comprendre les Grecs : si nous y parvenons, nous n'aurons que peu d'efforts à faire pour comprendre notre douzième et notre treizième siècle » (4). Or, les sculptures du portail Royal de Chartres — auxquelles Rodin pensait en écrivant ces lignes — sont presque contemporaines de la synthèse doctrinale élaborée par Thierry. Nous ne constesterons pas, certes, que Rodin se laisse plus ou moins emporter par son enthousiasme lorsqu'il voit en la cathédrale de Chartres « l'Acro-

(1) « Plato vero in *Timeo* eundem spiritum animam mundi appellat... Christiani vero illud idem Spiritum Sanctum appellant. » (*De sacerdotum operibus*, édit. Hauréau, *op. cit.*, p. 61 et 62.)

(2) « Divinitas namque immateriari non potest. » (*Comment. sur Boèce*, édit. Jansen, *op. cit.*, p. 16\*, lignes 21-22.)

(3) Il est évident que nous n'avons pu présenter ici une étude exhaustive du platonisme de Thierry. Nous avons cherché seulement à en donner une idée qui ne fût pas inexacte. Mais il faudrait signaler encore que Thierry adopte la physique du *Timée* concernant le feu et qu'il explique la vision par la théorie du feu intérieur.

(4) RODIN : *Les Cathédrales de France*, p. 114, Armand Colin, 1914.

pole de la France » ou qu'il la compare au Parthénon (1). Mais Hermann de Carinthie, qui saluait en Maître Thierry l'âme de Platon revenue sur la terre, ne cédait-il pas lui-même quelque peu à l'emphase ? Sous l'amplification littéraire, toutefois, une grande et profonde vérité pourrait bien se cacher : dans la cathédrale chartreuse comme dans l'œuvre que Thierry composa près de ses chantiers, n'est-ce pas vraiment la sagesse grecque qui fleurit et fructifie en terre de chrétienté ?

(1) *Ibid.*, p. 111 et p. 114.

### *Le Prologus in Eptateuchon* de Thierry de Chartres.

DEPUIS que Clerval a attiré l'attention des chercheurs sur l'*Heptateuchon* de Thierry de Chartres, de nombreuses études ont été consacrées à cet important témoin de la culture médiévale.<sup>1</sup> Il n'y a pas lieu évidemment de redire ici ce que d'autres ont fort bien dit.<sup>2</sup> Désormais, ce que peuvent souhaiter surtout les historiens du moyen âge c'est moins de voir paraître de nouvelles études sur l'œuvre de Thierry que de pouvoir aborder cette œuvre elle-même dans une édition fidèle et intégrale. Une telle édition, qui eût pu paraître superflue à quelques uns au temps où la Bibliothèque municipale de Chartres conservait encore les deux gros volumes légués par Maître Thierry au Chapitre, s'impose aujourd'hui avec une particulière instance. Il est des choses dont nous ne mesurons la valeur qu'après les avoir perdues ou même simplement lorsque nous avons failli les perdre. L'*Heptateuchon* est de ce nombre. Les deux manuscrits 497 et 498 de Chartres qui en contenaient le texte ont été détruits par l'incendie de la Bibliothèque le 26 mai 1944. La fameuse *Bibliotheca septem liberalium artium*, véritable somme de l'enseignement chartrain en la première moitié du douzième siècle, serait donc à tout jamais perdue sans la prévoyance de deux Instituts dont le mérite doit être hautement reconnu.

Avant le sinistre, le *Pontifical Institute of Mediaeval Studies* de Toronto (Canada) et l'Abbaye du Mont César à Louvain (Belgique) avaient pu fixer sur microfilms le texte des manuscrits 497 et 498. Grâce à ces heureuses initiatives, l'*Heptateuchon* nous a donc été conservé. Pour combien de temps ? Sans chercher à mettre en doute la longévité des documents photographiés, on peut légitimement se demander s'ils résisteront aux attaques du temps aussi bien que le parchemin. Or, la génération présente a le devoir impérieux de transmettre aux générations futures un recueil de textes si important pour l'histoire des idées. Et nous ne pensons pas qu'une analyse, même détaillée, puisse remplacer une édition intégrale. Que de témoins précieux de la pensée antique auraient à

tenu à Paris en 1888 II, 276-96; A. Clerval, *Les écoles de Chartres au moyen âge* (Paris, 1895), pp. 220-48; Bubnov, *Gerberti . . . Opera mathematica* (Berlin, 1899), pp. xxvi-xxviii; M. Manitius, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters III* (Munich, 1931), p. 200; C. Haskins, *Studies in the History of Mediaeval Science* (Cambridge, Mass., 1924).

<sup>2</sup> La liste établie par Clerval dans *Les écoles de Chartres* aurait cependant besoin d'être revue. A titre d'exemple nous signalons ici deux retouches.

Haskins fait à propos du Ms. Chartres 498 la remarque suivante: f. 141-141v, which was once considered a fragment of Adelard's version of Hypsikles is identified by Bubnov (pp. xxvi f.) as a part of the geometry of the pseudo-Boethius (*Studies in the History of Mediaeval Science*, p. 91, n. 32).

Par ailleurs, le P. Isaac signale qu'aux folios 33v-37r du Ms. Chartres 498 se trouve le *Peri hermeneias* d'Apulée indiqué par Clerval comme anonyme. Cf. 'Le "Peri hermeneias" en occident de Boèce à saint Thomas', *Bibliothèque thomiste*, XXIX (1953), 54, n. 2.

<sup>1</sup> Contentons-nous de signaler les études suivantes: Michel Chasles, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de la Ville de Chartres* (Chartres, 1840), pp. 29-36 (les manuscrits 497 et 498 étaient cotés 141 et 142 dans le catalogue de 1840); *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France-Départements XI* (Paris, 1890), pp. 211-4; A. Clerval, 'L'enseignement des arts libéraux à Chartres et à Paris dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, d'après l'*Heptateuchon* de Thierry de Chartres', *Mémoire présenté au Congrès scientifique international des Catholiques*

tout jamais disparu si les scribes s'étaient contenté d'en rédiger des sommaires! Il est vrai que les textes rassemblés dans l'*Heptateuchon* nous sont déjà familiers: Donat, Priscien, Boèce et les autres peuvent être lus dans des éditions bien supérieures à ce que nous trouvons chez Thierry. Soit! Il n'en demeure pas moins d'une souveraine importance pour l'historien de la philosophie, par exemple, de pouvoir se référer à la version d'Aristote qu'utilisaient les maîtres chartrains.<sup>3</sup> Mais une édition intégrale de ces deux manuscrits qui ne totalisent pas moins de 585 folios écrits sur deux colonnes de 47 lignes chacune est une oeuvre considérable qu'il est plus facile évidemment de souhaiter et d'encourager que de réaliser.<sup>4</sup> Pour une aussi lourde tâche la collaboration de plusieurs érudits serait bien précieuse, pour ne pas dire tout à fait indispensable.

Quoi qu'il en soit, il n'est ni nécessaire ni utile d'attendre que ce travail soit achevé pour publier le court prologue placé par Thierry au début de son anthologie. Ce prologue,—à notre connaissance du moins,—n'a jusqu'ici jamais été publié.<sup>5</sup> Nous en donnons le texte ci-après en y joignant la brève introduction à la *secunda editio Donati*. Ces quelques lignes de Maître Thierry nous font connaître l'esprit qui animait les écolâtres chartrains: esprit de fidélité aux anciens et à la tradition des sept Arts Libéraux représentée par Varron, Plin l'Ancien et Martianus Capella.<sup>6</sup> C'est au *De Nuptiis* de ce dernier que le prologue fait évidemment les plus larges emprunts.

Après un rapide préambule, l'auteur s'attarde à nous décrire la grammaire qui, en sa qualité de premier des sept Arts, éclipse un peu trop ses compagnes. La grammaire nous apparaît comme une noble dame de visage et de mise austère. Elle ouvre le cortège des Arts Libéraux; elle préside leur assemblée. Elle enseigne aux enfants à bien écrire et à bien parler. Elle a le secret de traduire une langue dans une autre. Elle a un droit exclusif de regard sur tous les auteurs qu'elle juge et expose avec autorité. Elle n'argumente pas, elle ne cherche pas à démontrer ses règles: aux yeux de ses élèves son ancienneté vénérable doit tenir lieu de preuves.<sup>7</sup>

Dans son introduction à la *secunda editio Donati*, Thierry nous explique que l'enseignement de la grammaire se fait en deux étapes. La première étape est celle de l'enseignement élémentaire qui procède par questions et réponses. Cet enseignement dialogué était appelé par les Grecs *Dialecticimus*. La seconde étape, celle de l'enseignement supérieur, consiste pour le maître, à

<sup>3</sup>Un récent article de M. Lorenzo Minio Paluella illustre fort à propos notre thèse. Après avoir confronté minutieusement le texte de l'*Heptateuchon* et celui de la version courante d'Aristote, l'auteur conclut: Risulterebbe quindi, che sia per i Primi Analitici che per gli Elenchi Sofistici, l'Eptateuchon presenta il testo più vicino all'originale boeziano, mentre il manoscritto Ambrosiano antico (Milano, Bibl. Ambros. I, 195 inf.) presenta un testo in parte rimaneggiato. Ma, mentre nel caso dei Primi Analitici il testo rimaneggiato è diventato il testo comune, nel caso degli Elenchi testo comune è diventato quello originale rappresentato dall'Eptateuchon. "Note sull'Aristotele latino medievale: VIII: I Primi Analitici; IX: Gli Elenchi Sofistici", *Rivista di Filosofia Neo-scolastica*, XLVI (1954), 225.

<sup>4</sup>Le manuscrit 497 comprend 338 folios numérotés 1 à 349; les folios 179 et 210-9 manquent. Le manuscrit 498 comprend 247 folios numérotés 1 à 246; mais il y a un folio 166bis.

<sup>5</sup>Clerval a donné une traduction partielle du prologue dans *Les écoles de Chartres*, p. p. 221 et p. 224 (±1). Le texte traduit à la page 224 fait immédiatement suite au texte traduit à la page 221. A la page 224

(±2) du même ouvrage l'introduction à la *secunda editio Donati* a été partiellement traduite. Enfin, dans "L'enseignement des arts libéraux...", on peut glaner aussi quelques citations du prologue aux pages suivantes: 278, 283, 284 (deux citations).

<sup>6</sup>En faisant ainsi profession de fidélité aux anciens, Thierry marchait dans le sillage tracé par son aîné, Bernard de Chartres, dont on connaît le mot célèbre: Dicebat Bernardus Carnotensis nos esse quasi nanos gigantium humeris insidentes, ut possimus plura eis et remotiora videre, non utique proprii visus acuminis aut eminentia corporis, sed quia in altum subvehimur et extollimur magnitudine gigantea. Jean de Salisbury, *Metalogicon* III, 4; éd. Webb, p. 136.

<sup>7</sup>Rien ne saurait mieux illustrer cette description de la grammaire qu'une sculpture du Portail Royal de Chartres. Aux cordons de voussures de la Baie de droite on peut contempler cette matrone à la mise austère dont parle Thierry: assise et la tête noblement voilée, elle tient d'une main un livre ouvert et, de l'autre, un faisceau de verges. A ses pieds sont deux enfants dont l'un, presque dévêtu, s'agenouille et semble s'apprêter à recevoir un châtiment.

énoncer les conclusions auxquelles, après une longue recherche, il a pu aboutir. Les Grecs ont nommé cette deuxième méthode *Analecticismus*. Donat, nous dit Thierry, a eu le mérite de distinguer ces deux méthodes et d'employer la première dans sa *prima editio*, réservant la seconde pour sa *secunda editio*. Entendons que Thierry se conforma à cette façon de faire.

La définition de la philosophie qui nous est proposée dans le prologue est à peu de chose près celle que nous trouvons chez Boèce: *Philosophia autem est amor sapientie. Sapientia uero est integra comprehensio ueritatis eorum que sunt.*<sup>8</sup> Il y a lieu toutefois de noter la cohésion qui, aux yeux du chancelier chartrain, existe entre les différents Arts: "nous avons marié, dit-il, le trivium au quadrivium pour l'accroissement de la noble race des philosophes." Le quadrivium, science des choses, éclaire l'intelligence; le trivium, science de mots, doit fournir à la pensée une expression élégante, rationnelle et ornée. Le philosophe complet est celui qui a cultivé les deux ordres de disciplines, en d'autres termes, celui qui a parcouru successivement les Arts du trivium et ceux du quadrivium. Il est donc évident, conclut Thierry, que l'*Heptateuchon*, c'est-à-dire la Bibliothèque des sept Arts Libéraux est l'instrument indispensable de toute la philosophie: *manifestum est eptatheucon totius philosophye unicum ac singulare esse instrumentum.*<sup>9</sup>

Que Thierry ait porté sur son oeuvre un tel jugement ne doit évidemment pas nous surprendre. Qu'il ait éprouvé le besoin de le formuler dans une préface, c'est là également une de ces traditions dont les auteurs modernes ne nous ont pas déshabitués. Mais les contemporains de Thierry ont jugé comme lui: à leurs yeux aussi l'*Heptateuchon* fut une oeuvre considérable et le plus beau titre de gloire de son auteur. Telle est du moins l'impression que nous laisse la lecture de Jean de Salisbury: en discernant à Maître Thierry le titre d'*Artium studiosissimus investigator*, l'auteur du *Metalogicon* fait une allusion assez claire à la rédaction de l'*Heptateuchon*.<sup>10</sup> Mais nous pouvons désormais invoquer un autre témoignage. Monsieur Vernet a eu la bonne fortune de retrouver une épitaphe de Thierry sur la feuille de garde d'un manuscrit ayant appartenu à Clairvaux, Ms. Troyes 923.<sup>11</sup> Cette longue épitaphe de vingt-neuf distiques élégiaques rassemble avec assez d'élégance une bonne collection de thèmes spécifiquement chartrains; elle dénote chez le rédacteur une réelle familiarité avec la pensée de Thierry telle qu'elle nous est connue par le *De sex dierum operibus*.

Mais, pour nous contenir dans les limites qu'impose le cadre de cette étude, nous nous contenterons de faire deux citations. La première nous révélera que le grand mérite de Thierry fut d'avoir rendu le trivium et le quadrivium accessibles à tous:

Quadruium triuiumque simul scrutando labore  
Peruigili cunctis fecit utrunque patens (vv. 21-22)

Une deuxième citation nous permettra peut-être d'apporter un argument nouveau en faveur d'une hypothèse qui, bien qu'assez communément reçue, manquait néanmoins jusqu'ici un peu de preuves. Parlant des *Topica*, des *Analytica* et des *Sophistici Elenchi* d'Aristote, Jean de Salisbury nous apprend qu'après être restés longtemps dans l'oubli, ces traités ont été remis en honneur

<sup>8</sup>Est enim sapientia earum rerum quae uere sunt cognitio et integra comprehensio. Boèce, *De Arithmetica* I, 1; PL 63, 1081C.

<sup>9</sup>Cette cohésion entre le trivium et le quadrivium est encore une idée chère aux Chartreux; ils la défendent contre Cornificius. Et Jean de Salisbury a consacré le premier chapitre de son *Metalogicon* I à célébrer la *dulcis et fructuosa coniunctio rationis et uerbi*.

<sup>10</sup>*Metalogicon* I, 5; éd. Webb, p. 16.

<sup>11</sup>M. Vernet a annoncé sa découverte dans le *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France* (1950 - 51), 38. L'épitaphe sera publiée par M. Vernet dans le *Recueil de travaux offert à M. C. Brunel* à paraître prochainement.

Signalons au passage que le manuscrit qui contient l'épitaphe de Thierry est une édition abrégée du Commentaire de S. Jérôme sur Isaïe dont l'auteur serait Arnauld de Bonneval.



à son époque *diligentis ingenii pulsante studio*<sup>12</sup> Il était assez naturel de voir en Thierry ce *diligens ingenium* puisque son *Heptateuchon* contient les trois traités en question. Notre épitaphe, toutefois, confirme cette interprétation en nous affirmant que Thierry fut le premier en France à faire connaître les *Analytica* et les *Sophistici Elenchi*:

Dissoluens Logice nodos penetrauit ad illa  
Que non adtigerant tempora nostra prius:  
Primus Analecticos primusque resoluit Helencos  
E Gallis grecas accumulauit opes (vv. 25-28)

Ainsi, l'épitaphe découverte par Monsieur Vernet souligne avec une évidence nouvelle l'importance de l'oeuvre accomplie par le chancelier chartrain en la première moitié du douzième siècle. Il n'en demeure pas moins nécessaire, si nous voulons comprendre la signification de cette oeuvre, d'entendre l'auteur lui-même, car nul, mieux que lui, n'est en mesure de nous la révéler. Il convenait donc de donner la parole à Thierry en rendant accessible le prologue de l'*Heptateuchon*. Nous ne saurions dire assez combien nous sommes reconnaissant au *Pontifical Institute* de Toronto et tout particulièrement à Monsieur Stapleton, son dévoué Bibliothécaire, de nous avoir permis de le faire.

\* \* \*

Ms. Chartres 497

(fol. 2<sup>va</sup>) INCIPIT PROLOGUS THEODERICI IN EPTATHEUCON. (V)olumen VIIitem artium liberalium, quod greci eptatheucon uocant, marcus quidem uarro primus apud latinos disposuit, post quem plinius, deinde marcianus. Sed illi sua. Nos autem non nostra sed precipuorum super his artibus inuenta doctorum quasi in unum corpus uoluminis apta modulatione coaptauimus et triuium quadruuium ad generose nationis phylosophorum propaginem quasi maritali federe copulauimus. Siquidem phylogiam mercurio, tota preeuntis hymenei uirtute magnoque apollinis et musarum consensu, epithalamica sollempnitate coniunctam esse tam grai quam romulei uates contestantur, artibus his septem, quasi sine eis res agi non possit, interuenientibus. Nec inmerito. Nam, cum sint duo precipua phylosophandi instrumenta, intellectus eiusque interpretatio, intellectum autem quadruuium illuminet, eius uero interpretationem elegantem, rationabilem, ornatam triuium subministret, manifestum est eptatheucon totius phylosophye unicum ac singulare esse instrumentum. Phylosophya autem est amor sapientie; sapientia uero est integra comprehensio ueritatis eorum que sunt, quam nullus uel parum adipiscitur nisi amauerit. Nullus igitur sapiens nisi phylosophus.

In hac autem septem artium liberalium synodo ad cultum humanitatis conducta prima omnium grammatica procedit in medium, matrona uultuque habituque seuero. Pueros conuocat, rationes recte scribendi recteque loquendi prescribit, ydiomata linguarum decenter transumit, expositionem omnium auctorum sibi debitam profitetur; quicquid dicit<sup>13</sup> auctoritati eius committitur. Canities enim matrone ueneranda apud discipulos pro argumentatione.

Nam ueterum perhibent hanc copula sacra deorum  
Niligeno patre progenitam et nilotide matre  
Vrbe in memphytica quando regnabat osyris.  
Tempore post longo fuit abdita; deinde repertam  
Fouit atlantiades graiasque euexit in urbes;  
Tandem ad romuleos uenit grandea nepotes.<sup>14</sup>

<sup>12</sup> *Metalogicon* III, 5; éd. Webb, p. 140. Cf. à ce sujet Clerval, 'L'enseignement des arts libéraux...', 286-9.

<sup>13</sup> dicit: sic legitur in manuscripto, licet Clerval hoc verbum correxerit in dicitur. Cf.

'L'enseignement des arts libéraux...', 284.

<sup>14</sup> Similiter depingebat grammaticam Martianus Capella in suo libro *De Nuptiis philologiae et Mercurii*, éd. Eyssenhardt (Lipsiae, 1866), p. 54, ll. 25-34.

(fol. 2<sup>va</sup>).....constantii, filiorum constantini maximi.<sup>15</sup> Docuit autem artem mira breuitate, compendioso artificio, subtilissimo doctrine scemate. Siquidem ad initiandum pueros primam editionem quasi legem interrogandi in disciplinam atque respondendi in doctrinam promulgauit ita ut capitibus summam artis comprehendentibus et paucitate exemplorum ad uniuersale inducentium artis integritatem colligeret et quasi lac in ore puerorum poneret, quod alii multiplici genere doctrine ac pene infinito usque in fastidium lectorum prolixauerunt et multis erroribus atque difficultatibus implicuerunt. Explicit prologus.

\* \* \*

(fol. 8<sup>va</sup>) (H)ec est secunda editio donati grammatici urbis rome, in qua prouectis loquens et idcirco ab elementis artis incipiens, doctrinam eius ad calcem usque protraxit. Quoniam quidem de uoce et litteris, de sillabis ac pedibus, de tonis siue accentibus atque posituris fundamentum doctrine constituens, deinde in hoc fundamento disciplinam partium orationis superedificans, tandem artificioso fine quem barbarismum appellauit artem conclusit ut articularium compositiones que ex accidentibus littere uel sillabe uel dictioni uel orationi comprehendi regulariter non poterant, scilicet barbarismi, soloecismi, allotete siue tropi ceteraque huiusmodi ex hoc fine certissime perciperentur. Igitur, cum sint duo modi quibus docetur precipui, unus quidem per sermonem qui rudes ad interrogandum magistros assuefacit, quem modum greci dialecticismum uocant, alter uero per affirmationem, in quo post diutinam inquisitionem (fol. 8<sup>va</sup>) tenenda ponuntur, quem modum idem greci analecticismum dicunt, Donatus, doctor egregius, in prima quidem editione priore, in hac uero secunda posteriore modo est usus.

<sup>15</sup> Initio hujus columnae aliqua verba desunt quae probabilius litteris diversi coloris componenda essent. Sensus hujus

loci nobis videtur fuisse: <Donatus floruit tempore Constantini et Constantis et> Constantii, filiorum Constantini maximi.

( REMIGIUS , In artem Donati minorem commentum, ed. W. Fox, Leipzig. 1902. p. 6. 8. )

## MATHÉMATIQUES ET TRINITÉ CHEZ THIERRY DE CHARTRES

En 1449, trois siècles exactement après la diète de Francfort qui avait amené Thierry de Chartres en pays rhénan<sup>1</sup>, Nicolas de Cues se référait à un commentateur du *De Trinitate* de Boèce: «vir facile omnium quos legerim ingenio clarissimus»<sup>2</sup>. Grâce à cet auteur, le Cusain a pu connaître, nous assure-t-on, certaines spéculations pythagoriciennes qui, au douzième siècle, faisaient les délices des Chartrains<sup>3</sup>. Je voudrais examiner ici quelques unes de ces spéculations, celles précisément qui semblent avoir retenu plus particulièrement l'attention de Nicolas de Cues, à savoir la tentative faite par Thierry de Chartres pour rejoindre par voie dialectique les affirmations du dogme chrétien sur la Trinité. Cette tentative prétend s'appuyer sur l'arithmétique ou science du nombre. Mais que signifient au juste ces *probationes arithmeticae*? Il est si facile d'en fausser le sens quand on les considère à huit siècles de distance. Il est si tentant de les déformer plus ou moins, pour les confondre avec des constructions dialectiques plus récentes où notre pensée se repose avec le sentiment confortable du déjà connu<sup>4</sup>. Pour éviter pareil écueil, un bon moyen me paraît être celui-ci: replacer, autant que faire se peut, les *probationes arithmeticae* dans leur climat culturel, dans l'ambiance spirituelle qui fut celle des écoles chartraines en la première moitié du douzième siècle. C'est ce que je voudrais essayer de faire ici. Mais il me faut, auparavant, retracer les lignes maîtresses de l'argumentation de Thierry<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> On signale la présence de Thierry à la diète de Francfort en août 1149. Cf. M.-J.-J. Brial, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. 14, Paris 1877, 360.

<sup>2</sup> *Apologia Doctae Ignorantiae, iussu et auct. Academiae Litt. Heidelberg* ed. R. KLIBANSKY, Lipsiae 1932, 24.

<sup>3</sup> Cf. NICOLAI DE CUSA, *Opera omnia*, t. 1, ed. E. HOFFMANN et R. KLIBANSKY, Lipsiae 1932, Praefatio editorum, XII.

<sup>4</sup> B. HAURÉAU cédait à une tentation de ce genre, lorsqu'il définissait ainsi la pensée de Thierry: «C'est, en un mot, le spinosisme développé». (*Histoire de la philosophie scolastique*, t. 1, Paris 1872, 393).

<sup>5</sup> Le texte sur lequel nous nous appuyons en premier lieu est le *De sex dierum operibus* édité une première fois par B. HAURÉAU, *Notices et extraits de quelques manuscrits latins* t. 1, Paris 1890, 45—70 et réédité par N. HARING: *The Creation and Creator of the World according to Thierry of Chartres and Clarenbaldus of Arras*, dans: *AHD* 22 (1955), 137—216. Nous mentionnons plus loin (note 10) les autres écrits qui ont pu être attribués soit à Thierry soit à son école.

Considérons la relation qui existe entre ces deux termes: l'un et l'autre. On pourrait sans contradiction parler de l'un, même si l'autre n'existait pas. Par contre, on ne peut poser l'autre sans poser l'un: comment parler de l'autre si ce n'est par rapport à l'un? Disons la même chose en termes abstraits: il n'y a pas d'altérité, si l'Unité n'est pas. Il faut, avant toute autre chose, poser l'Unité. Ainsi posée, l'Unité est, non seulement antérieure, mais transcendante à toute altérité. Elle est, de ce fait, étrangère à tout ce qui s'altère: elle est exempte de changement. Elle est donc immuable et éternelle. En un mot, l'Unité est Dieu ou Dieu est l'Unité. Telles sont les formules que Thierry se plaît à répéter: elles expriment son intuition fondamentale. Or, la contemplation de l'Unité exerce sur notre pensée un pouvoir de stimulation et de progrès. Platon l'avait bien vu<sup>6</sup>. Et il en avait rendu raison par cette sorte de contradiction (ἐναντιώμα) qu'il décelait au cœur de l'Unité et qui est le ressort même de la dialectique<sup>7</sup>. Par des voies dont le tracé échappe en grande partie à nos regards, la pensée de Thierry est, sur ce point, l'héritière de Platon. L'Unité que Thierry considère, en effet, n'est pas stérile. Elle cache en son sein une puissance génératrice. Cette puissance génératrice, comment la concevoir? Le moment est venu, pour l'apprendre, de nous tourner vers la science du nombre.

L'arithmétique nous enseigne que les nombres s'engendrent par multiplication. Mais on peut concevoir deux types de multiplication. Le premier type est la multiplication du même par le même ( $2 \times 2$ ,  $3 \times 3$ , etc.). Le second type est la multiplication, l'un par l'autre, de nombres différents ( $2 \times 3$ , etc.). Ces deux types de génération conviennent à l'Unité. Par la multiplication du second type, l'Unité engendre, à l'infini, la série des nombres entiers; et cette génération traduit, en langage mathématique, la puissance infinie du Créateur puisque, comme dit Thierry en une admirable formule pythagoricienne, «créer les nombres, c'est créer les choses»<sup>8</sup>. Quant au premier type de la multiplication, il nous permet, si nous l'appliquons à l'Unité, de mieux entendre le mystère de la Sainte Trinité. Qu'on laisse, en effet, l'Unité à elle-même, sans lui adjoindre rien d'autre. Si alors elle engendre, elle ne pourra évidemment engendrer que l'Unité:  $1 \times 1 = 1$ . Mais l'Unité engendrée n'est en rien inférieure ou supérieure à l'Unité qui l'engendre. Elle lui est en tout point égale; elle est l'Egalité de l'Unité. Comme l'Unité génératrice, l'Unité engendrée est éternelle. Or, nous dit Thierry, il ne peut exister deux réalités éternelles. L'Unité

<sup>6</sup> République VII, 525 a.

<sup>7</sup> Ibid. 524 e.

<sup>8</sup> «Sed creatio numerorum, rerum est creatio», HARING, op. cit. 196. Cf. ANGELUS SILESIIUS, *Cherubinischer Wandersmann* V, 2: «Wie die Zahlen auss dem Einss, so die Geschöpfe auss Gott».

et l'Egalité de l'Unité ne font donc qu'un<sup>9</sup>. De plus, l'Unité désire nécessairement rester ce qu'elle est; elle désire rester égale à elle-même; autrement dit, elle désire l'Egalité de l'Unité. Et l'Egalité, pour demeurer ce qu'elle est (c'est-à-dire Egalité de l'Unité), désire nécessairement l'Unité. Il existe donc, entre l'Unité génératrice et l'Egalité engendrée, un amour ou Connexion<sup>10</sup>. Ce troisième terme, qui procède des deux premiers, ne brise pas l'unité: il la fonde, au contraire, et la consacre. Et pourtant, engendrer, être engendré, jouer le rôle de connexion ne se confondent point. Ainsi les mathématiques nous font-elles entrevoir une trinité au sein de l'unité, une Trinité qui est Unité. Telles sont brièvement — trop brièvement — résumées, les *probationes arithmeticae* de Thierry de Chartres.

Essayons maintenant de situer l'argumentation de Thierry dans son cadre historique. C'est une méthode qui a pu donner, en d'autres occasions, d'excellents résultats. L'argument de saint Anselme, par exemple, prend à nos yeux un meilleur relief, si nous savons le replacer dans l'ambiance monastique qui l'a vu naître. L'inspiration qui commande la preuve anselmienne et celle qu'on peut entrevoir dans les *probationes arithmeticae* de Thierry sont d'ailleurs plus voisines qu'on n'a paru le remarquer jusqu'à ce jour. Ici et là, le point de départ est une donnée dogmatique. L'Abbé du Bec part d'un verset de l'Écriture: «L'insensé a dit dans son cœur: Il n'y a pas de Dieu»<sup>11</sup>. Le Chancelier chartrain part d'une autorité dont le prestige, au douzième siècle, est de peu inférieur à celui de l'Écriture, l'autorité de saint Augustin. Il s'agit, en effet, de justifier cette formule du *De doctrina christiana*: «Dans le Père est l'Unité, dans le Fils est l'Egalité, dans le Saint-Esprit est la concorde de l'Unité et de l'Egalité»<sup>12</sup>. Thierry, comme Anselme, vise donc, en définitive, à rejoindre, par une démarche intellectuelle, une donnée dont l'âme est déjà en possession par la foi. Le «rationabiliter ostendatur» du Chartrain<sup>13</sup> fait écho, à sa manière,

<sup>9</sup> HARING, op. cit. 197.

<sup>10</sup> La procession du troisième terme (ou Connexion) manque dans le *De sex dierum operibus*. On peut y suppléer grâce à CLAREMBAUD D'ARRAS qui se révèle avoir été un disciple fidèle de Thierry: *Der Kommentar des Clarenbaldis*... ed. W. JANSEN, dans: *Breslauer Studien zur hist. Theologie* 8, 61\*—63\*. On retrouve les mêmes spéculations dans quatre commentaires du *De Trinitate* de BOËCE: *Librum hunc*, ed. W. Jansen, op. cit., 12\*—14\*; *Quae sit*, ed. N. HARING dans: *AHD* 25, (1958), 215 et 222—223; *Aggreditur propositum*, ed. N. HARING, ibid. 23 (1956), 319—321; *In titulo*, PL 95, 395b. Il faut citer encore: *De septem septenis* (attribué à JEAN DE SALISBURY), PL 199, 961 b; ALAIN DE LILLE, *Regula* 4, PL 210, 625 ab; et le texte du Ms, Paris, B. N. Lat. 14489, fol. 64—65, ed. N. HARING dans *MS* 18, (1956), 131—132.

<sup>11</sup> Psalm. XIII, 1.

<sup>12</sup> I, 5, PL 34, 21. AUGUSTIN écrit: *Concordia*. Mais les médiévaux se trouvaient autorisés à lui substituer *Connexio*, par la suite même du texte: «connexa omnia propter Spiritum Sanctum».

<sup>13</sup> *De sex dierum operibus*, ed. N. HARING, 194.

aux «rationes necessariae» de l'Abbé du Bec. Rien ne serait plus faux, par conséquent, que de voir en Thierry un rationaliste<sup>14</sup>. Et ce serait commettre un grossier contresens que de présenter les *probationes arithmeticae* comme des démonstrations rigoureuses permettant à l'homme de se hisser, par ses seules forces, à la connaissance de l'inaccessible mystère. Car on ne peut douter que les lignes suivantes de Clarembaud d'Arras expriment aussi la pensée et les intentions de Thierry: «Nous n'avons pas la prétention de pouvoir atteindre pleinement à la connaissance de la génération (du Verbe) et de la procession (du Saint-Esprit), car nous croyons que cela est impossible à l'homme. Nous voulons seulement fournir aux apologistes catholiques le moyen de se défendre contre les Juifs et les hérétiques, lesquels s'en tiennent à l'unité divine avec une telle obstination, qu'ils rejettent absolument la trinité des personnes»<sup>15</sup>.

Que les dialectiques anselmienne et chartraine aient certains points communs, voilà ce qui paraît s'imposer avec évidence. Il y a même, entre l'une et l'autre, assez de ressemblances pour que le *De Trinitate* d'Achard de Saint-Victor, fortement teinté de pythagorisme chartrain, ait pu passer un instant pour une oeuvre de saint Anselme<sup>16</sup>. Entre le milieu chartrain du douzième siècle et l'ambiance qui était celle du Bec au siècle précédent, les différences n'en sont pas moins profondes. Anselme est un moine. Il médite. Il est seul avec Dieu seul. Son style est celui du monologue. Son idéal est celui d'un homme qui quête le vrai «par un silencieux raisonnement avec lui-même»<sup>17</sup>. «Entre dans la chambre secrète de ton esprit, conseille-t-il; fais-en sortir toutes choses, hormis Dieu et ce qui peut t'aider à chercher Dieu. Puis, ferme la porte, et cherche-Le»<sup>18</sup>. Bien différent est le climat de Chartres, lorsque Thierry y enseigne. Au lieu de la nudité de la cellule monastique, voici l'école avec tout son matériel pédagogique. Dès le onzième siècle, les figures géométriques y étaient à l'honneur, et l'évêque Fulbert, «notre vénérable Socrate», comme l'appelaient affectueusement ses disciples, ne dédaignait pas de se pencher sur un problème qui embarrassait ses élèves<sup>19</sup>. Avec Thierry, au douzième siècle — exactement en 1143 —, l'école de Chartres s'enrichit d'une traduction latine du *Planisphère* de Ptolémée<sup>20</sup>. Et l'*Heptateuchon*,

<sup>14</sup> Cf. P. DUHEM, *Le système du monde* III, 187.

<sup>15</sup> W. JANSEN, *Der Kommentar*..., 61\*.

<sup>16</sup> M.-TH. D'ALVERNY, *Achard de Saint-Victor. De Trinitate — De unitate et pluralitate creaturarum*, dans: *RThAM* XXI (1954), 299—306.

<sup>17</sup> «in persona alicuius tacite secum ratiocinando quae nesciat investigantis» (*Prologion*, prooemium; traduction A. KOYRÉ).

<sup>18</sup> *Prologion*, ch. I.

<sup>19</sup> Le texte est cité dans A. CLERVAL, *Les écoles de Chartres au moyen âge*, Paris 1895, 464.

<sup>20</sup> Cf. A. CLERVAL, *L'enseignement des Arts libéraux*... dans: *Congrès scientifique international des catholiques tenu à Paris en 1888*, t. 2, 295—296.

cette Bibliothèque des sept Arts libéraux que Thierry, à sa mort, devait léguer à l'Eglise de Chartres, était une luxueuse encyclopédie du savoir humain. De Thierry encore, Jean de Salisbury, si fin et si perspicace, n'a pas cru pouvoir faire de meilleur éloge que celui-ci: «Artium studiosissimus investigator»<sup>21</sup>.

A Chartres, on ne peut oublier les Arts libéraux, même quand on s'adonne à la théologie. Le *Trivium* et le *Quadrivium* sont aussi des chemins qui conduisent à Dieu. S'il en avait été autrement, aurait-on osé sculpter leurs emblèmes et les mettre à cette place d'honneur qu'ils occupent à la baie de droite du Portail Royal de la Cathédrale chartraine? Grammaire, rhétorique, dialectique, arithmétique, géométrie, astronomie et musique sont là, auréolant de leur lumière intelligible la Sagesse incarnée que la Vierge Marie présente au monde. Gilbert de la Porrée, qui occupa avant Thierry le poste de chancelier des écoles chartraines, considérait le savoir comme un tout et n'ignorait pas que chaque science, pour subsister, a besoin du concours de toutes les autres: «Il estimait que toutes les disciplines sont solidaires (*connexas*), et il les faisait servir à la théologie»<sup>22</sup>. Ce même chancelier chartrain, devenu évêque de Poitiers, fit un jour à saint Bernard une réponse des plus significatives. Après le concile de Reims (1148), Bernard eût souhaité un entretien théologique avec Gilbert. Ce dernier s'y refusa. Il répondit que si l'Abbé de Clairvaux désirait comprendre parfaitement la pensée de saint Hilaire, il lui fallait, auparavant, parfaire son instruction en étudiant les disciplines libérales et aussi... les autres<sup>23</sup>. En un mot, pas de théologie sans l'indispensable noviciat des Arts libéraux. Tout l'esprit de Chartres est là.

Or, dans ce concert des Arts libéraux — Thierry écrit: dans ce synode<sup>24</sup> —, le quadrivium (qui traite des choses) occupe un rang plus élevé que le trivium (où il est question du langage). Le quadrivium a un autre nom, *Mathematica*, que Guillaume de Conches explique ainsi: «Mathématique veut dire doctrinal. Et la qualification de doctrinal est ici donnée par antonomase, car la doctrine qu'on enseigne dans le quadrivium est plus parfaite que celle qui s'enseigne dans les autres Arts»<sup>25</sup>. Les quatre branches du quadrivium (arithmétique, géométrie, astronomie, musique) constituent donc les approches immédiates de la spéculation théologique: «Il y aura quatre genres de raisons, nous dit Thierry, pour conduire l'homme à la connaissance

<sup>21</sup> *Metalogicon* I, 5; ed. WEBB, Oxford 1929, 16, 15.

<sup>22</sup> JEAN DE SALISBURY, *Historia pontificalis*, cap. 12; ed. MARJORIE CHIBNALL (1956), 27.

<sup>23</sup> *ibid.*, 26.

<sup>24</sup> THIERRY DE CHARTRES, *Prologus in Eptatheucon*, ed. E. JEAUNEAU dans: *MS* 16, (1954), 174.

<sup>25</sup> *Gloses sur le Timée*, chapitre 5 (de l'édition que je prépare).

du Créateur. Ce sont les preuves arithmétiques (*arithmeticae probationes*) les preuves musicales, les preuves géométriques, les preuves astronomiques<sup>26</sup>. Seules, sans doute, les preuves de la première catégorie sont convenablement exposées. Pour en apprécier la portée et le sens, toutefois, il est bon de ne pas oublier qu'elles font partie d'un ensemble et que leur valeur dépend de la valeur qu'on accorde au quadrivium tout entier. Or, les quatre sciences du quadrivium ou, si l'on préfère, les mathématiques, jouent, à Chartres, vis-à-vis de la théologie, un rôle analogue à celui que jouaient vis-à-vis de la dialectique les quatre sciences énumérées dans la *République* de Platon<sup>27</sup>. Et le *Librum hunc*, ce commentaire du *De Trinitate* de Boèce qui pourrait bien être une oeuvre de Thierry de Chartres, déclare: «La coutume des anciens était d'apprendre d'abord les mathématiques, afin de pouvoir accéder à la connaissance de la divinité»<sup>28</sup>. Le même commentaire nous explique ce qui permet aux mathématiques de remplir cette fonction d'initiation à la science sacrée. C'est que, dans la division tripartite de la philosophie spéculative en physique, mathématiques, théologie, les mathématiques occupent une position moyenne. Elles ont un point commun avec la physique, puisque les figures qu'elles étudient ont besoin d'un support matériel. Elles ont un point commun avec la théologie puisque leur objet propre, comme celui de la théologie, est immatériel<sup>29</sup>.

Les mathématiques apparaissent donc comme un pont jeté entre le monde sensible et l'univers intelligible: par là doivent passer ceux qui prétendent à la connaissance théologique. A Chartres, d'ailleurs, on savait apprécier ce mot de Macrobie: «Lorsque notre pensée, s'élevant, va de nous vers les dieux, le premier degré d'immatérialité qu'elle rencontre, ce sont les nombres»<sup>30</sup>. Mais, dire que les mathématiques ont le privilège de nous acheminer à la théologie, ne signifie pas que mathématiques et théologie se confondent. Thierry distingue soigneusement, au contraire, l'unité numérique, dont il est question en arithmétique, de l'Unité divine, objet de la théologie: «L'unité qui, par sa multiplication, compose les nombres, ou les unités dont les nombres se composent, ne sont pas autre chose que des participations de l'Unité véritable»<sup>31</sup>. Et le chancelier chartrain ajoute que

<sup>26</sup> *De sex dierum operibus*, ed. N. HARING, 194.

<sup>27</sup> *Rép.* VII, 532 b et suiv.

<sup>28</sup> W. JANSEN, *Der Kommentar* ..., 9\*, 25—26.

<sup>29</sup> *ibid.*, 9\*, 10—13.

<sup>30</sup> MACROBE, *Commentaire* I, V, 4, cité par Hugues Métel. Cf. A. CLERVAL, *Les écoles de Chartres*, 176. J'ai parlé de l'influence exercée par Macrobie sur le milieu chartrain dans: *Macrobie, source du platonisme chartrain* (article paru dans *Stud. Med. III a Serie 1*, 1 (1960), 3—24).

<sup>31</sup> *De sex dierum operibus*, ed. N. HARING, 196.

ces participations constituent l'essence même des créatures<sup>32</sup>. En résumé, l'école de Chartres baigne dans une atmosphère pythagoricienne: le *De Arithmetica* et le *De Musica* de Boèce, le *Timée* de Platon, le *Commentaire* de Macrobie y sont lus et médités avec ferveur. Tel est le contexte dans lequel il convient de lire les *probationes arithmeticae* de Thierry.

Si le climat spirituel qui fut celui de Chartres en la première moitié du douzième siècle permet de mieux comprendre les *probationes arithmeticae*, celles-ci, à leur tour, projettent une clarté féconde sur l'idéal culturel des Chartrains. En exigeant des candidats théologiens qu'ils parcourussent sérieusement le long chemin des Arts libéraux avant de s'adonner à la science sacrée, les maîtres de Chartres devaient nécessairement décourager le grand nombre. C'est qu'à leurs yeux la théologie était l'affaire, non du grand nombre, mais d'une élite. Seuls y pouvaient prétendre les rares privilégiés ayant reçu en partage l'*intelligentia* (ou *voûs*), cette faculté supérieure à la raison qui, au dire de Platon, est l'apanage des dieux et d'un tout petit nombre d'humains<sup>33</sup>. Aux autres, Gilbert de la Porrée, avec une ironie mordante, conseillait de se faire boulangers<sup>34</sup>. Guillaume de Conches n'était pas moins exigeant. Il ne pouvait admettre de dérogation à la règle pythagoricienne selon laquelle le disciple devait écouter son maître pendant sept années avant d'être autorisé à l'interroger<sup>35</sup>. Les camelots du savoir que Jean de Salisbury a ridiculisés sous le nom de *Cornificiens* allaient beaucoup plus vite: en moins de deux ans, ils s'engageaient à déverser dans l'esprit de leurs élèves toute la philosophie<sup>36</sup>. Entre cette conception plus ou moins mercantile d'une culture au rabais, et l'idéal aristocratique des Chartrains, le conflit était inévitable. Jean de Salisbury nous a dit quelle part y prirent, aux côtés de Gilbert de la Porrée et d'Abélard, Thierry de Chartres et Guillaume de Conches, ces *amatores litterarum*, comme il les appelle<sup>37</sup>. Il nous a dit aussi ce que fut l'issue du combat. Les Chartrains durent s'avouer vaincus: «Les hommes préférèrent paraître philosophes, plutôt que l'être en fait»<sup>38</sup>. Mais ce qui, aux contemporains, a paru un échec, ne l'est peut-être plus au regard de l'histoire. Si la *Docte Ignorance* de Nicolas de Cues prolonge effectivement l'effort des maîtres chartrains, qui oserait penser que Thierry de Chartres a travaillé en vain?

<sup>32</sup> *ibid.* Cf. JEAN SCOT ERIGÈNE: «*In numeris namque omnium rerum subsistit essentia*», *PL* 122, 466 b).

<sup>33</sup> PLATON, *Timée* 51 e, que citent Clément d'Arras, W. JANSEN, *Der Kommentar*, 37\* et le *Librum hunc*, *ibid.*, 7\*.

<sup>34</sup> JEAN DE SALISBURY, *Metalogicon* I, 5; ed. WEBB, 16, 6—15.

<sup>35</sup> *Dragmaticon*, ed. G. GRATAROLUS, Strasbourg 1567, 2.

<sup>36</sup> JEAN DE SALISBURY, *Metalogicon* I, 24; ed. WEBB, 58, 1—3.

<sup>37</sup> *op. cit.* I, 5; 16—17.

<sup>38</sup> *op. cit.* I, 24; 58, 1—4.

## Chapitre IV

Guillaume de Conches

# GLANE CHARTRAINE

## DANS UN MANUSCRIT DE ROUEN <sup>(1)</sup>

Le manuscrit 553 (A. 452) de la bibliothèque municipale de Rouen intéresse à un double titre l'histoire chartraine. D'une part, il renferme une citation de Guillaume de Conches, l'un des auteurs les plus caractéristiques de l'humanisme du xiii<sup>e</sup> siècle qui, pour avoir été le disciple de Bernard de Chartres et le maître de Jean de Salisbury, a bien mérité des écoles chartraines (2). Par ailleurs, on trouve dans ce manuscrit le récit d'un miracle eucharistique advenu à Chartres à une date qui n'est pas précisée.

Bien qu'aucun lien évident n'existe entre la citation du philosophe de Conches et le récit du « miracle », j'ai pensé qu'il ne me serait pas interdit de rapprocher ici les deux documents. J'ai cru utile aussi de décrire un peu le contexte dans lequel s'insère la citation de Guillaume. Tout cela n'offrira sans doute pas l'aspect d'une composition bien systématique. Mais ce n'est pas ce que je me suis d'abord

(1) C'est pour moi un devoir et une joie de remercier ici M. Maurice Jusselin, Archiviste honoraire d'Eure-et-Loir, qui, en mettant au service de ce modeste travail les lumières de sa science paléographique, a éclairé ma route et m'a épargné le désagrément de faire quelques faux pas.

(2) Jean de Salisbury nous présente son maître Guillaume de Conches de la façon suivante : « *Willelmus de Conchis, gramaticus post Bernardum Carnotensem opulentissimus* » (Metalogicon 1, 5 ; éd. Webb, p. 16-17).

*Ad huius magistri (Bernard de Chartres) formam preceptores mei in gramatica, Willelmus de Conchis et Ricardus cognomento Episcopus... suos discipulos aliquandiu informaverunt* ». (Metalogicon 1,24 ; éd. Webb, p. 57, 23). Les historiens considèrent aujourd'hui comme assez vraisemblable de placer à Chartres le lieu où Jean de Salisbury écoute Guillaume de Conches, probablement entre 1137 et 1140. Guillaume de Conches dut mourir peu après 1154. Sur ce sujet, cf. la récente étude de GREGORY (Tullio), *Anima mundi. La filosofia di Guglielmo di Conches e la scuola di Chartres* (Florence 1955).

proposé. J'ai voulu faire une glane : il se peut que je rapporte quelques épis. Qu'on me pardonne donc la fantaisie — qui est celle du glaneur — d'avoir mêlé aux épis des fleurs sauvages cueillies çà et là au hasard du chemin. Voici du reste comment se présentent les produits de ma cueillette :

1° *Quelques remarques sur l'anthologie à laquelle est annexée la citation de Guillaume de Conches ;*

2° *La citation de Guillaume de Conches ;*

3° *Le récit du « miracle » eucharistique.*

1° *L'anthologie à laquelle est annexée la citation de Guillaume de Conches.*

Parmi les écrits que le moine Jean de Lyre a recueillis dans le manuscrit recensé de nos jours sous le numéro A. 452 de la bibliothèque municipale de Rouen se trouve, à côté d'un choix assez important de sermons de saint Bernard, un petit traité de théologie (1). Ce traité anonyme, qui occupe les folios 134-137, est un florilège groupant de courts extraits empruntés aux docteurs de la science sacrée (2). L'intention de ce recueil est de fournir au débutant un ensemble de textes qui l'introduiront à l'étude de la théologie. L'écriture comme le contenu invitent à dater ce traité de la fin du <sup>xiii</sup>e ou du début du <sup>xiiii</sup>e siècle.

Le recueil commence par une rapide préface (*prefatiuncula theologica*) où est affirmée la transcendance des saintes Écritures par rapport aux œuvres des auteurs profanes : poètes, logiciens, maîtres en mathématiques, en physique ou en éthique. Cette préface n'est autre que le premier chapitre du

(1) Sur la feuille de garde le copiste a signé deux fois : « *Hunc librum in parte scripsit et in parte scribi fecit Johannes monachus lreensis et indigena* » ; et, un peu plus bas, en hexamètres :

« *Addens o post i, breuiter eum scripsero Ihesum (Ihm)  
Sic potero nomen scriptoris cernere scriptum.* »

Le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements*, tome I : Rouen (Paris 1886), p. 131-133, estime probable que Jean de Lyre a écrit les folios 5-45 et les huit premières lignes du folio 46 r à pleine page.

(2) Ce petit traité a déjà été signalé dans les articles suivants : ANDERS, *Die « Summa Sententiarum », kein Werk des Hugo von St. Victor* (In *Katholik*, 3<sup>e</sup> série, t. XL (1909), p. 99-117) ; WEISWEILER, *La « Summa Sententiarum » source de Pierre Lombard* (In *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, t. VI (1934), p. 181, n. 72).

*De Scripturis et Scriptoribus sacris* d'Hugues de saint Victor (1).

Après cette entrée en matière, les extraits des théologiens s'enchaînent avec assez de naturel. Dans les marges, des noms écrits tantôt en rouge et tantôt en vert indiquent les auteurs auxquels ont été faits ou sont censés avoir été faits les emprunts. Voici ces noms dans l'ordre même où ils se présentent :

(Fol. 134 ra) : Bed(a), M(agister) P(etrus) Abaelardus, M(agister) H(ugo), Au(gustinus), B(ernardus) C(larevallis), Greg(orius) Nazianzenus.

(Fol. 134 rb) : M(agister) H(ugo), Au(gustinus), Au(gustinus), Plato (2), Hylarius, Au(gustinus), Ex sententiis magistrorum, Au(gustinus).

(Fol. 134 va) : Item Au(gustinus), Greg(orius), Ier(onimus), Au(gustinus), Prosper, Au(gustinus), Au(gustinus), Au(gustinus), Greg(orius), Greg(orius), Hylarius, Au(gustinus), Au(gustinus).

(Fol. 134 vb) : Didimus Alexandrinus, Au(gustinus), B(ernardus) C(larevallis).

(Fol. 135 ra) : Au(gustinus), Ivo Carnotensis, M(agister) H(ugo), Greg(orius).

(Fol. 135 rb) : Greg(orius), M(agister) H(ugo), Ier(onimus), M(agister) H(ugo).

(Fol. 135 va) : Laur(entius) dunellensis.

(Fol. 135 vb) : Ysidorus, M(agister) H(ugo), Nota (3), M(agister) H(ugo), M(agister) H(ugo).

(Fol. 136 ra) : M(agister) H(ugo), M(agister) H(ugo), M(agister) H(ugo), M(agister) H(ugo), Ex tract(atu) mag(istri) Othonis iuxta mag(istram) Ans(elmum) et m(agistrum) H(ugonem) (4).

(Fol. 136 rb) : Aug(ustinus), Aug(ustinus), Item ex sententiis predictorum mag(istorum), Au(gustinus), Au(gustinus), *Questio*, Ex sententiis predictorum mag(istorum), *Questio*, Au(gustinus), Au(gustinus).

(1) P. L. 175, col. 9-11 ; Ms. Rouen A. 452, fol. 134 ra.

(2) Il s'agit du passage de *Timée* 29 b si souvent cité au moyen-âge. Notre manuscrit le rapporte ainsi : *Ut enim ait Plato, semper verba nostra debent esse cognata rebus de quibus loquimur.*

(3) A partir de cet endroit, les inscriptions marginales comportent, en plus des noms d'auteurs, des titres comme *Nota*, *questio*, *solutio*. Ils seront signalés à leur place en italiques.

(4) Les historiens ont de plus en plus tendance à voir, dans ce *magister Otho*, Othon de Lucques. Cf. DE GHELLINCK, *Le mouvement théologique du XII<sup>e</sup> siècle*, 2<sup>e</sup> édition (1948), p. 293-296, et LORTIN (Dom Odon), *Psychologie et morale aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, tome I (2<sup>e</sup> édition, 1957), p. 25.



(Fol. 136 va) : *Oppositio, Solutio, Aug(ustinus)* ad Dardanum, Idem ad eundem, Au(gustinus), Aug(ustinus), Au(gustinus) ad Dardanum, Ysidorus, B(ernardus) Ab(bas) Clarevallis.

(Fil. 136 vb) : Au(gustinus), Au(gustinus), Au(gustinus), M(agister) H(ugo), Au(gustinus), Au(gustinus), Ex sententiis pre(dictorum) m(agistrorum).

(Fol. 137 ra) : Au(gustinus), Au(gustinus), *Oppositio, Solutio, Oppositio, Solutio*, Au(gustinus), Item ex sen(tentiis) pre(dictorum) ma(gistrorum), Au(gustinus), Au(gustinus).

Au folio 137 rb, le rédacteur clôt son choix de textes par une exhortation : il invite ses lecteurs à fréquenter directement les auteurs dont il n'a pu, en un aussi bref traité, qu'effleurer les écrits. Voici en quels termes il s'exprime :

Sed ista quasi tetigisse sufficiat. Qui enim in his plene et perfecte erudiri desiderant doctorum tractatus legant, qui tanto de his copiosius scripserunt quanto rerum veritatem plenius cognoverunt. Legant, inquam, potiora ipsorum dicta suavi eloquio colligentes velud apes ad mellificandum dulcissimos flores. Explicuit.

Le florilège est donc terminé. Cependant comme il restait encore un peu de parchemin — les deux tiers environ de la colonne 137 rb — la même main qui a copié le traité ci-dessus décrit a ajouté quelques citations supplémentaires. C'est parmi ces dernières citations que l'on rencontre le nom de Guillaume de Conches :

(Fol. 137 rb) : Au(gustinus), Mag(ister) Wil(lelmus) de Conchis, Mag(ister) Hugo in libro de archa Noe, Au(gustinus), Au(gustinus) super Ioh(annem), Idem.

L'examen de ce florilège n'est pas sans intérêt. Pour se limiter au point de vue auquel on a voulu se placer ici, il semble qu'on peut y découvrir quelques traces d'une influence chartraine.

Il n'y a pas lieu d'insister évidemment sur la citation d'Yves de Chartres (1). Le grand évêque qui, à l'aurore du XII<sup>e</sup> siècle, prélude à la glorieuse période qui sera l'âge d'or

(1) Voici cette citation : *Est etiam ipsa sapientia vtro similis, que nos mundat et inebriat : mundat peccati maculas per confessionem, animam inebriat per contemplationem.* (Ms. Rouen, A. 452, fol. 135 ra.)

des écoles chartraines est devenu très tôt le bien commun de toute l'Église. Il est antérieur à cette génération de penseurs dont les tendances si caractéristiques font une famille bien définie et auxquels précisément l'histoire doctrinale a donné le nom de « Chartrains ».

Par contre, à la marge extérieure du folio 136 va, se lit une définition du monde qui est chère à Guillaume de Conches : *Mundus est ordinata elementorum collectio cum ornatu eorumdem* (1).

Mais ce qui intéresse plus particulièrement l'auteur du florilège, c'est de déterminer l'esprit avec lequel on doit aborder la lecture de la Bible. Conformément à une image qui était chère à Bernard de Chartres (2), la sainte Écriture nous est présentée sous les traits d'un géant : l'homme est un nain en comparaison. Mais le géant s'abaisse et vient jusqu'à nous. Il nous prend sur ses épaules et nous élève bien au-dessus de nous-mêmes. Entendons que le langage divin s'accommode au mode humain de parler ; et cela afin que l'homme soit introduit dans les secrets de Dieu. Telle est l'image que notre florilège dit avoir puisée en saint Augustin :

(Fol. 134 va.)

*Au(gustinus).*

Ipsa vero divina pagina quasi quidam altissimus gigas est, nos vero quasi parvuli pueri. Opportet ergo ut humiliet se et condescendat nobis ipsa divina scriptura, taliter loquens ut eam intelligere possimus. Ita plane facit. Condescendit nobis ipse altissimus gigas ita ut super eum ascendere possimus. Cumque super eum ascenderimus, elevat nos usque ad nubes.

(1) *Mundus est collectio ordinata creaturarum* (GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur Boèce*, in PARENT, *La doctrine de la création dans l'école de Chartres* (Paris 1938), p. 124, 19). Même définition dans les *Gloses sur le Timée* (ibid. p. 146, 29-30). Dans la partie inédite des *Gloses sur Boèce* on lit encore : *Et est mundus ordinata collectio quatuor elementorum* (Ms. Troyes 1101, fol. 9 ra et Ms. Troyes 1381, fol. 56 r). La *Cosmographia* contenue dans un manuscrit de Munich (Cm. 331) dit presque de même : *Dicitur mundus ordinata collocatio* (sic) *omnium rerum creaturarum* (cité d'après GRABMANN, *Handschriftliche Forschungen... Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Abteilung*, 1935 (Heft 10), p. 52).

(2) Jean de Salisbury nous apprend quel usage faisait Bernard de Chartres de l'image des géants et des nains : *Dicebat Bernardus Carnotensis nos esse quasi nanos gigantium humeris insidentes ut possimus plura eis et remotiora videre, non utique proprii visus acumine aut eminentia corporis, sed quia in altum subvehimur et extollimur magnitudine gigantea.* (Metalogicon III, 4 ; ed. WEBB, p. 136, 23-27).

L'un des moyens que la sainte Écriture utilise pour s'abaisser à nous et nous élever vers Dieu est l'allégorie. L'allégorie est comme le levier qui nous permet, partant de la terre, d'aller jusqu'au ciel. Par elle nous savons trouver, sous la paille des mots qui sont ceux de chaque jour, le grain des réalités de l'au-delà. Par elle les paroles terrestres ont le pouvoir de nous détacher des choses de la terre.

Toutes ces considérations sont tirées du Prologue à un ouvrage qu'on fait d'ordinaire figurer parmi les œuvres de saint Grégoire le Grand, l'*Expositio super Cantica canticorum*. Il n'y aurait pas lieu d'y insister si, précisément, le texte de notre manuscrit n'offrait avec l'édition de Migne une variante qui vaut peut-être d'être notée. Voici les deux versions :

TEXTE DU MS.  
ROUEN A. 452

(Fol. 135 ra).

Ad hoc quippe utile est ut misteria littere involucris tegantur, quatinus sapientia requisita plus sapiat. Hinc namque scriptum est : « *Sapientes abscondunt intelligentiam* » (Prov. X, 14), quia nimirum sub tegmine littere spiritualis intelligentia cooperitur.

TEXTE DE MIGNE  
P. L. 79

(Col. 474 a).

Ad hoc quippe utilis est ut mysteria litterae involuta tegantur. Hinc enim scriptum est : « *Sapientes abscondunt intelligentiam* » (Prov. X, 14). Quia nimirum sub tegmine litterae spiritualis intelligentia cooperitur.

Est-ce à dessein que dans le texte édité par Migne le terme *involucrum* a été escamoté ? *Videant periti*. Je me contenterai de noter ici que Guillaume de saint Thierry reprochait à Abélard l'usage de ce terme qui était d'ailleurs cher aux Chartrains (1).

(1) « *Quod autem temporalitatis huius cursum vocat (Abaelardus) involucrum, Joannem Scotum sequitur qui frequentius hoc inusitato vocabulo usus, et ipse pro sua subtilitate de haeresi notatus est* » (GUILLAUME DE SAINT THIERRY, *Disputatio altera adv. Abaelardum*, P. L. 180, 322a). Mlle M.-Th. d'Alverny et le P. Chenu ont signalé l'intérêt de ce texte et d'autres semblables dans CHENU, *Involucrum. Le mythe selon les théologiens médiévaux* (in *Archives d'hist. doct. et litt. du moyen âge*, t. XXII (1955), p. 75-79).

Guillaume de Conches préfère le terme *integumentum* dont Bernard Silvestre note l'équivalence avec celui d'*involucrum* (Cf. *Commentum*

Le thème du sens spirituel caché sous l'enveloppe des mots est du reste un thème central dans ce petit traité. En un passage qui est attribué à saint Augustin, on nous dit que la Sagesse divine s'est communiquée aux hommes en trois manières : dans la création, dans le Verbe incarné, dans la sainte Écriture. Mais nulle part la Sagesse divine n'est venue à nous en sa nudité. Cette Sagesse, tout comme la sagesse humaine, est comparable à une jolie femme à laquelle, nous assure-t-on, la parure ajoute une grâce nouvelle (1). Ainsi, dans l'œuvre de la création, la Sagesse de Dieu s'est manifestée sous l'écorce des choses ; dans le mystère de l'incarnation elle s'est présentée sous le vêtement de la chair ; dans la sainte Écriture enfin elle se donne à nos intelligences sous le voile des mots. Voici le texte :

(Fol. 135 ra.)

*Au(gustinus).*

Igitur que sursum sunt sapiamus (2) ut vere sapientes effici mereamur. Ipsa plane sapientia a corde procedit et exit per os et intrat per aurem et in corde quiescit, nec discedit unde est et accedit ubi non fuit. Estque velanda atque ornanda Dei sapientia cum exit ad nos.

Dei sapientia, cum primum in rerum creatione exiret ad nos, non nuda exivit sed specie rerum creatarum induta nobis apparuit. Secundo, eadem sapientia, id est Filius Dei, cum se nobis manifestavit, indumentum carnis assumpsit et sic visibilis apparuit. Tercio, velamine sacro verborum induta eadem sapientia intellectui nostro se representat (3). Oppor-

*Bernardi Silvestris super sex libros Enclidos Virgilii*, ed. RIEDEL, 1924, p. 3, 18-20).

J'ai préparé un article sur l'usage de la notion d'*integumentum* à travers les gloses de Guillaume de Conches (à paraître dans les *Archives d'hist. doct. et litt. du moyen âge*, t. XXIII).

(1) Dans l'épître de Thierry de Chartres c'est la philosophie (amour de la sagesse) qui est présentée sous les traits d'une femme tour à tour vêtue et dévêtue :

« *Quod Plato, quod Socrates clausere sub integumentis*

*Hic reserans docuit disseruilque palam...*

*Huc se deiecit nudam, se passa videri*

*Tempus ad hocce clauso Philosophia sinu.* » (vv. 23-30)

(VERNET André, *Une épître inédite de Thierry de Chartres in Recueil de Travaux offert à M. Clovis Brunel*, 1955, t. II, p. 660-670).

(2) Coloss. III, 2.

(3) L'expression *velamine sacro* se rencontre dans la *Hérarchie céleste* du Pseudo-Denys traduite par Hilduin (chap. I). Cf. *Dionysiacs* 733<sup>a</sup>.

tet namque propter fragilitatem nostram ex visibilibus ad invisibilia conscendere.

Sic quoque nostra sapientia semper egreditur velata. Habet enim legem formose mulieris que, si veste preciosa incedat, pulchrior apparet: si vero veste vili, quasi exterrita vilescit forma. Sic etiam sapientia pulcro scemate verborum induta fulgescit. Unde dicitur: *Lingua prudentium ornat sapientiam* (1).

Et, bien entendu, plusieurs sens se cachent sous le travesti du même mot. C'est ce que notre florilège dit en citant quelques distiques de Laurent de Durham (2):

Invenies in eis (3) nullum sine pondere verbum:  
Sensu multiplici singula verba latent.  
Quot bona preteriti, presentis sive futuri  
Temporis, illa legens invenies in eis!  
Nunc superos plerumque Deum, nunc gaudia celi  
Virtutisque viros, hec aliquando canunt.  
Quid fugias, quid ames, qua iusti pace fruantur,  
Et que pena malos torqueat, illa docent.  
Illa docent quæcumque decent. Sed et aspera planant.  
Curant fracta, fugant noxia, lapsa levant.  
Hostibus huius libri gravis incantatio, claudis  
Pes, cecis oculus, magna medela reis.

Arrêtons là notre excursion à travers le florilège. Les extraits qu'on vient d'y glaner suffiront peut-être à en marquer l'orientation générale. Ils pourront permettre aussi de saisir dans quel contexte s'inscrit la citation de Guillaume de Conches dont il me faut maintenant parler.

## 2<sup>o</sup> La citation de Guillaume de Conches.

Les quelques lignes de Guillaume de Conches qui se lisent dans le Ms. Rouen A. 452 n'offrent, à dire vrai, aucun intérêt doctrinal. Elles se bornent à préciser une question de vocabulaire: la différence qui existe entre des *gloses* et un *commentaire*. Sur ce point très particulier toutefois, elles

(1) Prov. XV, 2: *Lingua sapientium ornat scientiam*.

(2) Laurent, moine puis prieur de Durham, mourut en 1154. Son plus important ouvrage est l'*Hypognosticon*, poème de neuf livres, écrit en distiques élégiaques. On en cite deux manuscrits au British Museum: Ms. Cotton, Vespas. D. XI et Ms. Reg. 4 A VI. Cf. WRIGHT (Thomas), *Biographia Britannica literaria*, t. II (Londres 1846), p. 160-166. Le seul ouvrage imprimé de Laurent de Durham est une *Vie de sainte Brigitte* (*Acta sanctorum, Februarii*, t. I (Antverpiæ 1658), p. 172-185). Les vers que nous reproduisons ici sont cités par le ms. Rouen A. 452 au fol. 135 va.

(3) *In eis*, c'est-à-dire dans les Livres saints.

sont assez instructives. Il n'y a rien d'étonnant, bien sûr, à ce que Guillaume dont l'activité a consisté, pour une bonne part, à écrire des gloses, ait cherché à définir un genre littéraire qui lui était familier. Mais il est remarquable que dans un recueil tel que celui qui vient d'être décrit, cette définition soit expressément attribuée au maître de Conches, comme si la paternité lui en revenait de plein droit. Voici donc ce qu'on lit au folio 137 *rb* du manuscrit Rouen A. 452:

*Mag(ister) Wil(helmus) de Conchis.*

Glosa dicitur quasi lingua eo quod in expositione sententiarum et littere continuatione lectorem instruit quemadmodum lingua doctoris. Hoc autem differt inter commentum et glosam quod commentum solummodo sententias exponit, glosa vero et sententias exponit et litteram littere continuat. Est autem comminisci, ut Priscianus ait in exercitationibus puerorum, plura in mente habita studio vel doctrina conquisita in unum colligere. Unde dicimus commentum plurium in mente habitorum studio vel doctrina conquisitorum in unum collectio. Sed secundum hanc diffinitionem quislibet tractatus potest vocari commentum. Nos vero dicimus librum expositoryum proprie vocari commentum.

En bref, le commentaire se contente d'exposer les idées contenues dans un texte; les gloses, non seulement exposent les idées, mais suivent le texte pas à pas et mot à mot. Telle est la différence que le florilège du manuscrit Rouen A. 452, à la suite de Guillaume de Conches, établit entre ces deux notions connexes. Mais à quelle partie de l'œuvre de Guillaume de Conches cette citation nous renvoie-t-elle? Il est difficile, on l'admettra aisément, de se prononcer là-dessus de façon catégorique. Sans préjudice de découvertes futures permettant de rapprocher du passage qu'on vient de lire un passage plus rigoureusement parallèle, les *gloses sur le Timée* peuvent être considérées comme la source probable de la citation rencontrée dans le manuscrit de Rouen. Afin qu'on puisse en juger, je publie ci-dessous un fragment des gloses de Guillaume de Conches sur le Timée. Et j'utilise pour cela les manuscrits suivants (1):

(1) Le manuscrit de Munich, *Bibl. nat.* 540 B contient lui aussi, aux folios 39 v-43 v, un bref passage des gloses de Guillaume sur le Timée. Mais la partie qui nous intéresse ici n'y figure pas. Le fragment qui est publié ici a déjà été édité par Victor Cousin dans ses *Ouvrages inédits d'Abélard*. Il a été reproduit par Migne, *Patr. lat.* 172, col. 249-250.

- (F) = Florence, B.N. Conv. Sopp. E. 8. 1398 (fol. 2 v<sup>b</sup>) ;  
 (U) = Vatican, Urbin. lat. 1389 (fol. 5 r) ;  
 (M) = Venise, Marciano Latino 1870 (fol. 8 r et 8 v) ;  
 (A) = Avranches, Bibl. municip. 226 (fol. 116 v) ;  
 (P) = Paris, B.N. lat. 14.065 (fol. 53 v<sup>b</sup>).  
 Le texte de base sera fourni par le manuscrit P.

Ut ait (1) Priscianus in preexercitationibus (2) puerorum, comminisci est plura studio vel doctrina in mente habita (3) in unum colligere. Unde commentum dicitur (4) plurium (5) studio vel doctrina in mente habitum in unum collectio. Et quamvis (6) secundum hanc (7) diffinitionem commentum possit dici quislibet liber (8), tamen non (9) hodie vocamus (10) commentum nisi alterius libri expositivum (11). Quod differt (12) a glosa. Commentum enim solam (13) sententiam exequens (14), de continuatione vel expositione littere nichil agit (15); glosa vero (16) omnia illa (17) exequitur. Unde dicitur (18) glosa quasi (19) lingua (20). Ita enim aperte debet exponere ac si lingua doctoris videatur (21) docere (22).

Il est permis de penser que la distinction établie par Guillaume de Conches entre glose et commentaire a eu une survie.

- (1) Ut enim ait/U.  
 (2) Preexercitationibus/F; primo de exercitationibus/U; concitationibus/A; exercitationibus/M.  
 (3) Habitorum/F.  
 (4) Commentum possit dicitur/P.  
 (5) Philosophorum/F.  
 (6) Unde/M; Sed quamvis/A.  
 (7) Illam/U.  
 (8) Secundum hoc commentum possit dici quislibet liber et secundum predictam diffinitionem, tamen/F; secundum hanc diffinitionem quislibet liber commentum vel commentarium dici potest. Sed tamen/M.  
 (9) Non/om. U.  
 (10) Dicimus/F, M.  
 (11) Commentum volumen expositivum unius alterius libri/U.  
 (12) Quia maxime differt/M.  
 (13) C. enim est solum s./P.  
 (14) S. exequitur sed de c./F.  
 (15) Vel expositione nichil agere intendit/U.  
 (16) Autem/M.  
 (17) Alia/U; illa/om. A.  
 (18) Inde enim dicitur/M.  
 (19) Id est/F, U, M.  
 (20) Unde enim glosa dicitur lingua/A.  
 (21) Videtur/P.  
 (22) Docere/om. A.

Huguccio de Pise et Gautier d'Ascoli, au XIII<sup>e</sup> siècle, semblent bien dépendre des textes qu'on vient de citer (1). Et jusqu'à nos jours le *Litré* lui-même distingue glose et commentaire de la façon suivante :

« Ils sont tous les deux des interprétations ou des explications d'un texte. Mais la glose est plus littérale et se fait presque mot à mot, le commentaire est plus libre et moins scrupuleux de s'écarter de la lettre (2) ».

De Guillaume de Conches au *Litré* le chemin est long assurément ! Mais certains mots comme certaines idées ont la vie dure. Retracer l'histoire de cette distinction toutefois est une entreprise trop vaste pour le moment (3). J'ai voulu seulement souligner ici, à propos d'une très humble question de vocabulaire, l'autorité qui très vite s'attacha aux gloses écrites par Guillaume sur le *Timée*. L'importance de ces mêmes gloses sur le plan philosophique et le rôle qu'elles ont joué jusqu'à l'aube de la Renaissance comme véhicule de la tradition platonicienne méritent assurément une étude plus approfondie.

C'est là un sujet que je me réserve de traiter par ailleurs dans une thèse à laquelle je travaille depuis plusieurs années et qui a été inscrite à la Faculté des Lettres de Paris avec le titre suivant : GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur le Timée de Platon, édition de texte d'après les manuscrits, avec introduction et notes*.

### 3<sup>e</sup> Le récit du miracle eucharistique advenu à Chartres.

Les folios 216 v-218 r du manuscrit Rouen A. 452 contiennent une suite de petits récits groupés sous la rubrique : *Miracula preclara atque verissima de sacramento altaris a*

(1) Cf. le *Liber derivationum* d'Huguccio de Pise au mot *Glossa*. Parmi les nombreux manuscrits qui renferment ce *Liber derivationum* citons à la Bibliothèque nationale de Paris : B. N. lat. 16217, 16218, 17880. Le texte qui nous intéresse ici a d'ailleurs été partiellement publié dans PARÉ, BRUNET, TREMBLAY, *La Renaissance du XII<sup>e</sup> siècle* (Paris-Ottawa 1933), p. 118, note 3.

Concernant Gautier d'Ascoli, cf. HASKINS (Charles-H.), *Magister Guillelmus Esculanus* (in *Mélanges Ferdinand Lot* (Paris 1925), p. 245-255). La *Summa derivationum* de Gautier (contenue dans les Mss. Vat. lat. 1500, Bologne, Univ. 2832, Laon 449, Venise, S. Marc, Cod. lat. XIII-50) offre au mot *Glossa* une définition qui rappelle Huguccio de Pise et, partant, Guillaume de Conches.

(2) LITRÉ, *Dictionnaire de la langue française*. Tome II (Paris 1878), p. 1885.

(3) Peut-être aurai-je le loisir de traiter ce sujet dans le *Bulletin Du Cange*.

*viris religiosis relata*. Il s'agit de miracles attribués à la sainte Eucharistie, et qui ont eu pour théâtre des lieux aussi divers que le pays tourangeau, les Pouilles, Clairvaux, le monastère de Savigny, etc. Or, l'un des miracles eut lieu précisément à Chartres. Il doit être peu connu. L'occasion m'a paru bonne pour le faire entrer dans la glane chartraine que je compose. Voici, successivement, le texte latin et la traduction française :

(Fol. 217 vb.)

*Apud Carnotum.*

Mulier quedam adultera virum suum, alieno capta amore, extinxit. Quo extincto, propriam domum succendit ut, extincto cadavere inter flammam remanente, non de industria videretur extinctus maritus sed, quasi res suas sollicitè rapiens de incendio, preoccupatus crederetur ab igne.

Simulata infirmitate pro dolore mariti, postulatur viaticum ad palliandum errorem, ut homicidii tolleretur suspitio. Quo per sacerdotem percepto, vesci misera voluit sed nullatenus potuit. Nec inmerito, utpote rea gemine mortis, Christi videlicet et coniugis.

Quid multa? Denique convicta per miraculum confitetur, sed invita, reatum. Reddit in manus sacerdotis viaticum nec dentibus confractum nec salive tabo corruptum, sed totum integrum, totum mundum apparens et illesum. Ipsa, ut ferunt, traditur tormento, data sententia, quod preparavit marito.

*A Chartres.*

Une femme qui s'était laissé prendre par un amour adultère tua son mari. Après l'avoir tué, elle mit le feu à sa propre maison. Son dessein était, en laissant le cadavre dans les flammes, de donner à penser que le mari n'avait pas été tué par préméditation mais qu'il avait été surpris par le feu en s'efforçant d'arracher ses biens à l'incendie.

Simulant alors une maladie causée par la douleur de cette perte, la femme demande le viatique afin de cacher sa supercherie et d'écarter d'elle le soupçon d'homicide. Le prêtre le lui apporte. La malheureuse veut l'avaler; mais elle ne peut en aucune façon y réussir. Et c'est bien juste puisqu'elle est coupable de deux morts : celle du Christ et celle de son époux.

Bref, convaincue par le miracle, elle avoue, malgré elle, sa faute. Entre les mains du prêtre elle rend le viatique qui n'a été ni broyé par les dents ni corrompu

par la salive mais qui apparaît entier, propre et sans détérioration.

Quant à la femme, elle fut, dit-on, condamnée par jugement à subir le supplice qu'elle avait préparé à son mari.

Tel est ce miracle qui nous emmène bien loin des préoccupations théologiques du florilège décrit plus haut. Le hasard seul sans doute a rapproché ces deux textes. Pourtant, il m'a paru piquant de me demander ce que Guillaume de Conches eût pensé de ce récit merveilleux. Assurément, s'il ne faut pas poser aux vivants des questions indiscrètes, il convient encore moins d'en poser aux morts. Néanmoins, la méthode générale suivie par Guillaume de Conches en pareille matière nous est bien connue. Le philosophe nous l'a livrée sous le vêtement d'une image biblique. Dans la recherche de la vérité, pense-t-il, il faut procéder selon le rite institué par Moïse pour la manducation de l'agneau pascal : « Si l'agneau ne peut être mangé, qu'on ne le brûle pas immédiatement, mais que l'on convoque son voisin le plus proche pour le manger. Et, si cela ne suffit pas, alors seulement qu'on le brûle (1). »

Et voici le sens de cette parabole. Le devoir du philosophe — du philosophe chrétien et croyant s'entend — est de chercher à expliquer le plus qu'il peut les phénomènes par des raisons naturelles. Cela s'appelle manger seul l'agneau pascal. Aussi loin donc que peut être poussée l'explication rationnelle du monde, aussi loin il faut la pousser. Ce sont les mauvais philosophes, et au demeurant les mauvais chrétiens, qui crient au miracle avant même d'avoir cherché à savoir si les raisons naturelles ne suffisent pas à expliquer les choses. Mais quand l'intelligence d'un chercheur isolé échoue dans cette recherche des causes naturelles des phénomènes, il convient de faire appel au concours d'un voisin, c'est-à-dire au concours d'un autre penseur chrétien partageant avec le premier la « même foi catholique ». C'est seulement si cette nouvelle tentative échoue qu'il faut livrer nos doutes et nos difficultés au feu de la foi. Entendons qu'il faut vraiment avoir épuisé tous les moyens naturels d'investigation pour conclure au surnaturel et au miraculeux.

(1) EXODE, XII, 4. On a traduit ce verset, non d'après la Vulgate, mais d'après la citation faite par Guillaume de Conches dans sa *Philosophia*, I, 23 (P. L. 172, 56 c). C'est en ce même endroit de la *Philosophia* qu'est exposée la méthode que je résume ici.

Cette méthode, si sage et si audacieuse, si médiévale et si moderne déjà, fut-elle celle du compilateur qui recensa parmi d'autres le miracle eucharistique précédemment raconté ? On ne se risquerait pas à l'affirmer. Et le ton du récit laisserait plutôt présager le contraire.

Ainsi ce médiocre morceau d'apologétique pourrait bien donner aux historiens de la pensée médiévale l'occasion d'une salutaire réflexion. Habités à traiter avec les meilleurs esprits de la florissante période des écoles chartraines, ils sont tentés de ne voir à Chartres, en ce temps-là, que des philosophes. Le manuscrit de Rouen nous rappelle que les Chartrains d'alors ne diffusaient pas seulement un enseignement de la plus haute tenue doctrinale mais qu'ils exportaient aussi une littérature de moindre prix. Il n'y a là, dira-t-on, rien qui doive nous surprendre. N'est-ce pas bien plutôt le contraire qui serait surprenant ? Soit. Je ne chercherai pas à grossir les humbles produits de ma récolte. Mais si les documents ici rassemblés pouvaient contribuer à nuancer certaines positions, il n'y aurait sans doute pas à se plaindre du hasard qui a réuni dans un même manuscrit des textes apparemment hétéroclites. Et, du même coup, la glane chartraine, où les fleurs sauvages se mêlent à quelques lourds épis, ne serait peut-être pas totalement dépourvue d'unité.

## Chapitre V

Jean de Salisbury

## ADDENDUM

Le florilège théologique du manuscrit *Rouen*, Bibl. mun. 553 est connu aussi dans le ms. *Evreux*, Bibl. mun. 19. Les deux manuscrits proviennent de l'abbaye de Lyre : G. NORTIER, "Les bibliothèques médiévales des Abbayes bénédictines de Normandie", Caen 1966, p. (140) et p. (142).

## A la mémoire de Jean de SALISBURY

Nombreux furent, malgré la neige et le froid, les Chartrains qui assistèrent le dimanche 16 janvier 1966, à l'inauguration des plaques « Jean de Salisbury ». Cette cérémonie était l'aboutissement des longs, patients et méritoires efforts déployés depuis environ dix ans, par M. René Isambert, Administrateur en Chef honoraire de la France d'Outre-Mer, Commandeur de la Légion d'Honneur. Les journaux ont dit ce que fut la cérémonie officielle. Après que la plaque commémorative (apposée sur une maison dépendant de la Maîtrise, au coin de la rue des Acacias) eut été bénite par Mgr Roger Michon, la plaque indicatrice du « Passage Jean de Salisbury » fut découverte par M<sup>e</sup> Pichard, maire de Chartres. M. Edmond Dauphin, préfet d'Eure-et-Loir, était présent.

Au cours de cette cérémonie un vieil ami, qui est un érudit chartrain de réputation mondiale, me glissa perfidement à l'oreille : « Combien de personnes, en toute cette assistance, ont lu seulement deux pages de Jean de Salisbury ? » La belle conférence que M. Gobillot donna ensuite à la Chambre de Commerce n'aura pas manqué d'éveiller, chez l'un ou l'autre des auditeurs, le désir de lire quelques pages de Jean de Salisbury. Hélas ! Il faut bien reconnaître qu'il y a à cela un obstacle. Le latin, que Jean de Salisbury écrivait à la perfection, est de moins en moins compris. Je signalerai, à toutes fins utiles, que le *Metalogicon* — un des livres les plus intéressants qui soient pour connaître la culture du XII<sup>e</sup> siècle en général, et celle de l'école de Chartres en particulier — a été traduit en anglais et édité par M. Daniel D. Mc Garry, en 1955, à Berkeley et Los Angeles (U.S.A.). L'*Histoire pontificale* et une partie de la *Correspondance* de Jean de Salisbury existent également en traductions anglaises (*Nelson's Medieval Texts*). Il est piquant, assurément, de penser que, pour avoir accès à l'œuvre d'un de leurs anciens évêques, les Chartrains du XX<sup>e</sup> siècle soient invités à faire un détour par Los Angeles. Mais on peut voir aussi, par là, à quel point la personnalité de Jean de Salisbury reste vivante. Elle continue de susciter un peu partout des travaux souvent remarquables. Je n'aurai pas la prétention d'en dresser ici la liste ; je voudrais pourtant en signaler quelques uns.

En novembre 1965, j'ai eu le plaisir d'assister à *All Souls College*, à Oxford, à une conférence de M. Christopher N. L. Brooke, professeur à l'Université de Liverpool, sur l'œuvre épistolaire de Jean de Salisbury. M. Brooke se propose de compléter la traduction de la *Correspondance* dont une partie seulement, ainsi que je viens de le dire, a été publiée. En juillet 1965, au cours d'un colloque sur la « Renaissance du XII<sup>e</sup> siècle », tenu à Cerisy-la-Salle (Manche), M. Birger Munk Olsen a donné une intéressante conférence sur « l'humanisme de Jean de Salisbury ». M. Birger Munk Olsen est un jeune érudit danois, secrétaire de l'Académie du Danemark, à Rome, qui prépare actuellement une thèse sur Jean de Salisbury dont il est permis d'attendre beaucoup. Au colloque de Cerisy participait également M<sup>lle</sup> Raymonde Foreville, professeur à la Faculté des Lettres de Caen, à laquelle nous devons

la publication d'une lettre inédite de Jean de Salisbury <sup>(1)</sup>. En Pologne, enfin, M. Ryszard Palacz a consacré récemment plusieurs travaux importants à Jean de Salisbury <sup>(2)</sup>.

A ce concert, les Chartrains n'ont pas manqué d'apporter leur contribution. Incontestablement, en effet, ce clerc anglais, confident de Thomas Becket et ami du pape Adrien IV, leur appartient : par son épiscopat (1176-1180) certes, mais aussi par sa culture. Séjourna-t-il à Chartres comme étudiant ? L'abbé Alexandre Clerval ne le pensait pas <sup>(3)</sup>. Les travaux du grand érudit anglais, Reginald Lane Poole, ont confirmé l'opinion, devenue désormais commune parmi les historiens, selon laquelle Jean de Salisbury étudia à Chartres, de 1137 à 1140 environ <sup>(4)</sup>. C'est donc en cette ville que, selon les historiens modernes, il connut et aima les maîtres prestigieux dont il devait plus tard faire l'éloge : Thierry de Chartres, Gilbert de la Porrée et Guillaume de Conches, lui-même tout pénétré de la méthode et de l'esprit de Bernard de Chartres.

Parmi les Chartrains qui ont le plus fait pour la mémoire de Jean de Salisbury, il convient de citer d'abord le chanoine Charles Métais. C'est lui, en effet, qui, en 1905, retrouva à l'abbaye de Josaphat de Lèves le tombeau de l'illustre évêque de Chartres <sup>(5)</sup>. Souhaitons, en passant, que cette

précieuse relique — qui est aussi une magnifique pièce sculptée — soit conservée avec tout le soin qu'elle mérite ! <sup>(6)</sup>. Plus près de nous, M. le chanoine Yves Delaporte a fait connaître aux lecteurs de *La Voix de Notre-Dame de Chartres* la lettre déjà citée (publiée par M<sup>lle</sup> Foreville), dans laquelle Jean de Salisbury relate un miracle opéré par les reliques de saint Thomas Becket <sup>(7)</sup>. A cette occasion, M. Delaporte définissait ainsi le rôle joué par Jean de Salisbury dans l'histoire de notre civilisation : « Il appartient... par sa culture, par son souci du beau langage, à cette élite d'hommes de lettres qui, à travers le moyen âge, relie l'antiquité à la renaissance » <sup>(8)</sup>.

Les plaques commémoratives qui, le 16 janvier 1966, ont été apposées à Chartres sont le dernier en date des hommages rendus par les Chartrains au plus fin, au plus lettré, au plus « humaniste » de leurs anciens évêques. Elles diront aux nombreux visiteurs de la Cathédrale qu'il y eut un temps où, dans cette Europe qui, de nos jours encore, si péniblement se cherche, les frontières nationales ne constituaient pas des murailles étanches, puisqu'un Jean

<sup>(1)</sup> R. FOREVILLE, *Une lettre inédite de Jean de Salisbury, évêque de Chartres*, dans *Revue d'Histoire de l'Église de France*, T. XXII (1936), pp. 179-185.

<sup>(2)</sup> R. PALACZ, *Les manuscrits du « Policraticus » de Jean de Salisbury en Pologne*, dans *Mediaevalia philosophica Polonorum*, t. X (1961), pp. 55-58; *La réception immédiate de l'aristotélisme dans le « Metalogicon » de Jean de Salisbury*, dans *Studia Mediewistyczne*, T. V (1964), pp. 191-251.

<sup>(3)</sup> A. CLERVAL, *Les écoles de Chartres au moyen âge*, Paris, 1895, p. 180.

<sup>(4)</sup> R. L. POOLE, *The Masters of the Schools at Paris and Chartres in John of Salisbury's Time*, dans *English Historical Review*, T. XXXV (1920), pp. 321-342, reproduit dans *Studies in Chronology and History* collected and edited by A. L. POOLE, Oxford, 1934, pp. 223-247; *Illustrations of the History of Medieval Thought and Learning*, Londres, 1920 (récemment réimprimé à New York), pp. 176-197. La thèse du séjour de Jean de Salisbury à Chartres avait déjà été défendue par Léon Levillain : L. LEVILLAIN, *Étude sur la chronologie de la vie de Jean de Salisbury*, dans la *Correspondance historique et archéologique*, Année 1895, extrait de 8 pages, Saint-Denis, Imprimerie H. Bouillant, 1895.

<sup>(5)</sup> Ch. MÉTAIS, *Le tombeau de Jean de Salisbury évêque de Chartres*, Vannes, 1906, 12 pages. Cet article, daté de Chartres, le 20 novembre 1906, a été inséré dans Ch. MÉTAIS, *Études et documents*, T. V (1891-1894) : il constitue l'Étude XII de ce recueil. La même Étude se trouve dans Ch. MÉTAIS, *Églises et chapelles du diocèse de Chartres*, 4<sup>e</sup> série [Archives du diocèse de Chartres, T. XV], Chartres, 1908. Dans ce même tome XV des Archives, Ch. Métais a publié, à la page 113 de son étude sur *Saint-Lazare de Lèves, église et paroisse*, une photographie du tombeau de Jean de Salisbury. Mais on consultera surtout : Ch. MÉTAIS, *Église Notre-Dame de Josaphat d'après les documents historiques et les fouilles récentes*, Chartres, 1908 [Archives du diocèse de Chartres, T. XXI : *Églises et chapelles du diocèse de Chartres*, publiées par M. le Chanoine SAINOT, 5<sup>e</sup> série, Chartres, 1914], pp. 35-36, 63-75 et planches XIV, XV, XVI, XVII. Au cours de cette remarquable monographie, Ch. Métais renvoie aux articles qu'il a lui-même publiés sur les fouilles de Josaphat dans le *Bulletin archéologique*, 1907, 2<sup>e</sup> livraison, pp. 167-183 et dans le *Bulletin monumental* de 1905.

L'auteur signale encore qu'il a publié dans le *Bulletin archéologique*, en 1898, une inscription relative à la sépulture de Jean de Salisbury et retrouvée dans une maison chartraine, aujourd'hui démolie, qui avait appartenu aux héritiers de M. de La Perelle, un des acquéreurs de l'abbaye de Josaphat en 1793. Le temps m'a manqué — et je prie le lecteur de bien vouloir m'en excuser — pour consulter ces trois dernières études de Métais. On notera enfin qu'un moulage du tombeau de Jean de Salisbury se trouve au Musée des monuments français, à Paris, sous la cote suivante : C. 102. O. Mon confrère, M. l'abbé Pierre Bizeau, m'a aimablement et très efficacement aidé à retrouver les documents cités dans la présente note : je l'en remercie chaleureusement.

<sup>(6)</sup> On sait que Jean de Salisbury légua à la cathédrale de Chartres une belle collection de livres : E. de LÉPINOIS et L. MERLET, *Cartulaire de Notre-Dame de Chartres*, T. III (Chartres, 1865), p. 202. Clément C.-J. Webb avait tenté d'identifier plusieurs de ces livres avec certains manuscrits de la bibliothèque municipale de Chartres, notamment les manuscrits 16, 139, 183, 290 : Cl. WEBB, *Notes on Books bequeathed by John of Salisbury to the Cathedral Library of Chartres*, dans *Mediaeval and Renaissance Studies*, vol. I (Londres, 1941-1943), pp. 128-129. Comme tant d'autres, les manuscrits légués par Jean de Salisbury ont sombré dans le bombardement du 2 mai 1944. Quelles que soient les causes prochaines ou éloignées de ce cataclysme, le naufrage de tant de livres précieux est un désastre dont rien ne saurait nous consoler. Sur certaines causes prochaines de l'événement, on pourra consulter : M. JUSSÉLIN, *Petite histoire de la Bibliothèque municipale de Chartres*, Chartres, 1962.

<sup>(7)</sup> Y. DELAPORTE, *Une lettre de Jean de Salisbury*, dans *La Voix de Notre-Dame de Chartres* (mensuelle), 1937 (avril), pp. 85-89. L'auteur propose une « traduction revue » de la lettre de Jean de Salisbury et rétablit sur un point (*op. cit.*, p. 87, note 2 [numérotée 1, par erreur]) le sens exact du texte. Il met en juste lumière l'intérêt de cette lettre pour l'histoire du culte de saint Thomas Becket au diocèse de Chartres. A ce sujet, cf. J.-D. MARQUIS, *Antiquité du culte de saint Thomas de Cantorbéry dans l'église de Chartres*, dans *Archives du diocèse de Chartres*, T. III : *Pièces détachées*, 1<sup>er</sup> volume, *Études et Documents...*, Chartres, 1899, pp. 277-287.

<sup>(8)</sup> Y. DELAPORTE, *op. cit.*, p. 85.



de Salisbury pouvait être évêque de Chartres, qu'un Pierre de Blois était archidiacre de Londres. Qui sait, enfin, si la vue de ces plaques ne donnera pas à plusieurs le goût de lire Jean de Salisbury (\*).

## DEUXIÈME PARTIE

“Lectio Philosophorum”

---

(\*) On trouve les œuvres de Jean de Salisbury dans J.-P. Migne, *Patrologia Latina*, T. 199. Pour l'*Historia pontificalis*, l'édition la plus abordable est celle que j'ai mentionnée plus haut : *The Historia Pontificalis of John of Salisbury* [*John of Salisbury's Memoirs of the Papal Court*] Edited by MARJORIE CHIBNALL, « Nelson's Medieval Texts », Londres, 1956. Par ailleurs, Cl. Webb a donné deux remarquables éditions : celle du *Policraticus*, Oxford, 1909, celle du *Metalogicon*, Oxford, 1929. Au sujet de cette dernière, cf. Cl. Webb, *Joannis Saresberiensis Metalogicon: Addenda et corrigenda*, dans *Mediaeval and Renaissance Studies*, vol. I (Londres, 1941-1943), pp. 232-236. Cl. Webb est également l'auteur d'une biographie de Jean de Salisbury : *John of Salisbury* [Collection « Great Mediaeval Churchmen »], Londres, 1932. On doit encore recommander l'étude suivante : M. DAL PRA, *Giovanni di Salisbury*, Milan, 1951.

## Chapitre I

L'interprétation allégorique  
des auteurs profanes

# L'USAGE DE LA NOTION D'*INTEGUMENTUM* A TRAVERS LES GLOSES DE GUILLAUME DE CONCHES

---

« Nichil philosophie cognoscentes, et  
ideo significationes ignorantes integu-  
mentorum... »

(GUILLAUME DE CONCHES).

Il est un mot qu'on rencontre presque à chaque pas quand on parcourt les différentes gloses de Guillaume de Conches, c'est celui d'*integumentum*. On entendait généralement par là un procédé dont auraient usé des auteurs comme Boèce, Platon, Virgile et grâce auquel ils auraient enveloppé leur pensée profonde sous le vêtement de la fable. Le recours à cette notion d'*integumentum* trouvait sa justification aux yeux des maîtres du moyen âge dans la conviction que Virgile, pour ne citer que lui, n'était pas moins grand philosophe que grand poète<sup>1</sup>. Il s'imposait aussi à eux dès lors qu'ils voulaient écarter des auteurs païens en renom tout soupçon d'hérésie. Une telle manière de voir n'est assurément pas l'apanage exclusif de Guillaume de Conches. Le terme d'*integumentum* est très couramment employé à son époque et la chose était née bien avant lui. Néanmoins, l'exégèse allégorique a tenu dans sa pensée une place importante et jusqu'ici assez peu remarquée. L'étude que nous entreprenons vise à attirer l'attention sur cet aspect de la méthode du « grammairien » de Conches. Elle permettra peut-être, par là même, de

(1) Ainsi pense Bernard Silvestre de Virgile : « Scribit enim in quantum est philosophus humane vite naturam. Modus vero agendi talis est : sub integumento describit quid agat vel quid patiatur humanus spiritus in humano corpore temporaliter positus ». (*Commentum Bernardi Silvestris super sex libros Eneidos Virgilii* nunc primum edidit Guilielmus RIEDEL, Greifswald 1924, p. 3, 11-15).

réaliser une présentation plus nuancée de certains points de sa doctrine. Voici comment nous nous proposons de conduire la recherche :

- 1° Essai d'une définition de l'*integumentum*.
- 2° L'*integumentum* dans les gloses sur Boèce et dans les gloses sur Juvénal.
- 3° L'*integumentum* dans les gloses sur le Timée.
- 4° Bref résumé de l'enquête.

### 1° ESSAI D'UNE DÉFINITION DE L'*integumentum*

La division tripartite des sens de la Sainte Écriture est assez courante au XII<sup>e</sup> siècle. Pour ne citer que quelques noms, Thierry de Chartres, Hugues de Saint Victor, Jean de Salisbury distinguent le sens littéral (*historia*), le sens allégorique (*allegorica lectio*) et le sens moral (*moralis lectio*)<sup>1</sup>. Il était naturel qu'en passant de la Bible aux auteurs profanes, le maître de grammaire apportât avec lui une classification aussi commode. Ainsi voyons-nous Arnulphe d'Orléans, « grammairien » du XII<sup>e</sup> siècle, exposer les Métamorphoses d'Ovide tantôt selon le sens littéral, tantôt selon l'allégorie, tantôt enfin pour en tirer une leçon de morale<sup>2</sup>. Guillaume de Conches ne pense pas autrement. Commentant Boèce, il déclare trouver dans les vers de ce dernier les trois sens classiques. Toutefois au lieu du terme *allegoria* il emploie celui d'*integumentum*

(1) THIERRY DE CHARTRES, *De Sex dierum operibus* (ed. Haring in *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, t. XXII (1955), p. 184 [§ 1]. Même classification dans le *Liber de eodem secundus* (*ibid.*, p. 202 [§ 8]). Le présent article était terminé quand a paru l'édition du P. Haring. On ne sera donc pas surpris si, par la suite, les références à Thierry de Chartres sont faites sur l'édition d'Hauréau.

HUGUES DE SAINT VICTOR, *De Sacramentis*, Prolog. IV (P. L., 176, 184 c-185 a).

JEAN DE SALISBURY, *Polycraticus* VII, 12 (éd. Webb, t. II, p. 144, 9-13).

Voir à ce sujet : H. DE LUBAC, « Typologie » et « Allégorisme » in *Recherches de science religieuse*, XXXIV (1947), p. 180-226.

SPICQ, *Esquisse d'une histoire de l'exégèse latine au moyen âge* (Bibliothèque thomiste XXVI), Paris 1944.

SMALLEY, *The Study of the Bible in the Middle Ages*, Oxford 1952.

PARÉ, BRUNET, TREMBLAY, *La Renaissance du douzième siècle*, Paris-Ottawa 1933, p. 220-227. Citons enfin une remarquable étude dont le présent travail n'a malheureusement pas pu bénéficier : CHENU, *Involucrum. Le mythe selon les théologiens médiévaux* (*Archives d'hist. doct. et litt. du M. A.*, t. XXII (1955), p. 75-79).

(2) Parlant des Métamorphoses, Arnulphe écrit : « *Modo quasdam allegorice, quasdam moraliter exponamus et quasdam historice* ». (Arnulphi Aurelianensis *Allegorie super Ovidii Metamorphosin* in Fausto GHISALBERTI, *Arnolfo d'Orléans, un cultore di Ovidio nel secolo XII — Memorie del Regio Istituto lombardo di scienze e lettere, Classe di Lettere*, vol. XXIV-XV della serie III — fascicolo IV, p. 201).

*Bella bis quinis*. Quia dixerat sapientes cum omni fortuna bellum conserere, ad illud prelium hortatur nos in istis versibus tribus modis : per historiam, per integumentum, deinde ponendo premia que sequuntur»

Approximativement donc *integumentum* et *allegoria* sont synonymes. Et les « *Allegoriae super Ovidii Metamorphosin* » d'Arnulphe d'Orléans sont très exactement ce que Jean de Garlande appellera au siècle suivant les « *Integumenta Ovidii* »<sup>2</sup>.

Il nous paraît intéressant de rapporter sur ce point le témoignage d'un contemporain de Guillaume de Conches que nous aurons plus d'une fois l'occasion de citer au cours de cette étude : Maître Pierre Abélard. Abélard emploie indifféremment le terme d'*involucrum* et celui d'*integumentum*. A propos du premier il écrit : « Ce genre littéraire est familier aux philosophes comme aux prophètes »<sup>3</sup>. Quant au terme d'*integumentum* il n'hésite pas à l'attribuer aux paraboles évangéliques elles-mêmes<sup>4</sup>. On ne saurait reconnaître plus clairement que les mêmes règles d'exégèse peuvent s'appliquer aux textes sacrés et aux textes profanes. Pour ce qui nous occupe en ce moment, il est permis de conclure que l'*integumentum* est destiné à jouer dans la lecture des auteurs païens le rôle que joue l'allégorie dans la lecture de la Bible.

Essayons de préciser. Le mot même d'*integumentum* suggère l'idée d'un vêtement, d'une espèce de manteau poétique sous lequel une vérité d'ordre moral ou philosophique est cachée<sup>5</sup>. En réalité chez Guillaume le terme *integumentum* ne se présente jamais seul : il est toujours accompagné du mot « *veritas* ». Nous avons donc affaire à un couple de notions complémentaires dont l'une appelle nécessairement l'autre : il s'agit précisément, pour le maître qui commente un texte,

(1) GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur Boèce* (Consolatio Philosophiae, lib. IV, Metrum 7) : Ms. Troyes 1381 ; fol. 82 v, et Ms. Orléans 274, page 34 A. Dans le Ms. Troyes 1101, fol. 15 vb, on ajoute un quatrième mode d'enseignement (*per fabulam*).

(2) Jean de Garlande a condensé en vers mnémotechniques les leçons morales des Métamorphoses d'Ovide. Cf. GIOVANNI DI GARLANDIA, *Integumenta Ovidii, poemetto inedito del secolo XIII* a cura di Fausto GHISALBERTI, Messina-Milano 1933.

(3) ABÉLARD, *Introductio ad Theologiam*, I, 19 (P. L., 178, 1021 c).

(4) « *Iuxta quod et Veritas ipsa de integumento parabolarum suarum apostolis loquitur dicens: Vobis datum est nosse mysterium regni Dei ceteris autem in parabolis, ut videntes non videant et audientes non intelligant* (Matth. XIII, 11). » (*ibid.*, I, 20 ; P. L., 178, 1023 a-b). Cette phrase a été considérée comme une citation de Macrobe par les éditeurs de Migne.

(5) Jean de Garlande se réfère explicitement à l'image du vêtement : « *Res clamidata latet* » (vers 54) ; « *Fabula voce tenus libi palliat integumentum, clausa doctrine res tibi vera latet* » (vers 61-62). Une note marginale trouvée dans l'un des manuscrits de ce poème didactique contient la définition suivante : « *Integumenta, id est allegoricas sententias super fabulas. Et est integumentum veritas sub specie fabule palliata* ». (Fausto GHISALBERTI, *Giovanni di Garlandia: Integumenta Ovidii*, p. 7 note 2).

dé découvrir, sous l'« *integumentum* », la « *veritas* ». Nous ne trouvons pas chez Guillaume de Conches une définition systématique de la notion d'« *integumentum* ». Mais il nous est permis de l'emprunter à Bernard Silvestre dont le commentaire sur l'Énéide, — comme nous aurons plus d'une fois l'occasion de le remarquer, — offre, avec les gloses de notre auteur, de très frappantes ressemblances. Le Commentaire de Bernard est justement appelé par l'« explicit » glosule *Eneidos secundum integumentum*, car il se présente comme une vaste allégorie morale dans laquelle les six premiers livres de l'Énéide symbolisent les six âges de la vie humaine<sup>1</sup>. Or voici comment Bernard Silvestre définit l'« *integumentum* » :

« *Integumentum vero est genus demonstrationis sub fabulosa narratione veritatis involvens intellectum, unde et involucrum dicitur*<sup>2</sup>. »

Notons au passage l'équivalence établie par cette définition entre la notion d'« *integumentum* » et celle d'« *involucrum* » que connaît aussi Jean de Salisbury<sup>3</sup>. Notons surtout l'image du vêtement qui suggère du même coup la méthode à employer pour découvrir la vérité cachée sous

(1) « *Expliciunt glosule Eneidos secundum integumentum* ». Ainsi se termine le Commentaire de Bernard Silvestre (éd. RIEDEL, p. 115).

L'édition de Riedel a été faite sur un seul manuscrit, du quinzième siècle, le Paris, B. N. lat. 16246. On a depuis signalé un autre manuscrit, du XIII<sup>e</sup> siècle, le Paris, B. N. lat. 3804 A, fol. 233-240 v. Cf. à ce sujet : DE MARCO (Maria), *Un nuovo codice del commento di Bernardo Silvestre all'Eneide* (Aevum, 28 (1954), 178-183).

(2) BERNARD SILVESTRE, *Commentaire sur l'Énéide*, éd. RIEDEL, p. 3 (18-20). Les relations de Bernard Silvestre de Tours avec le milieu chartrain sont attestées par la dédicace que fit Bernard de sa « *Cosmographia* » (ou *De mundi universitate*) à Thierry de Chartres : « *Terrico veris scientiarum titulis Doctori famosissimo Bernardus Silvestris opus suum* » (éd. BARACH et WROBEL, Innsbruck 1876, p. 5). Quant à Guillaume de Conches, nous savons par Jean de Salisbury qu'il hérita de la manière de Bernard de Chartres : « *Willelmus de Conchis, gramaticus post Bernardum Carnotensem opulentissimus* » (Metalogicon, I, 5; éd. WEBB, p. 16-17); « *Ad huius [intellige: Bernardi Carnotensis] magistri formam preceptores mei in gramatica, Willelmus de Conchis et Ricardus, cognomento Episcopus, ... suos discipulos aliquandiu informaverunt* ». (Metalogicon, I, 24; éd. WEBB, p. 57, 23-27).

(3) « *Si verbis gentilium uti licet Christiano, qui solis electis divinum et Deo placens per inhabitantem gratiam esse credit ingenium, etsi nec verba nec sensus credam gentilium fugiendos dummodo vitentur errores, hoc ipsum divina prudentia in Eneide sua sub involucri fictitii commenti innuisse visus est Maro, dum sex etatum gradus sex librorum distinctionibus prudenter expressit* ». (JEAN DE SALISBURY, *Polycraticus*, VIII, 24; éd. WEBB, II, p. 415, 10-17).

Il est à remarquer que Cicéron juxtapose les termes d'*involucrum* et d'*integumentum* dans le texte suivant :

« *Sic modo in oratione Crassi divitias atque ornamenta eius ingenii per quedam Involucra atque integumenta perspexi, sed ea contemplari quum cuperem, vix aspiendi potestas fuit* » (*De Oratore*, lib. I, cap. 35; éd. Klotz, 1886, p. 33). Par ailleurs, Cicéron utilise volontiers le mot *integumentum*. Cf. CICÉRON, *De Oratore*, lib. II, cap. 86 (éd. Klotz, p. 140); *Pro Caelio*, cap. 20 (éd. Mueller, 1886, p. 101, 10); *In Pisonem*, cap. 8 (éd. Mueller, p. 167, 7).

le mythe. L'art du commentateur consiste à déshabiller la leçon philosophique, à lui enlever le manteau fabuleux qui la cache aux yeux du vulgaire et à la faire apparaître dans son authentique nudité. Tel est bien l'art en lequel excella le chancelier Thierry de Chartres comme nous l'apprend la très intéressante épitaphe découverte par M. Vernet :

Quod Plato quod Socrates clausere sub integumentis

Hic reserans docuit disseritque palam...

Huic se detexit nudam, se passa videri

Tempus ad hocce clauso philosophia sinu<sup>1</sup>.

Mais comment réussir pareille entreprise? Comment obtenir que la vérité philosophique se laisse contempler sans voile? Le procédé le plus courant est celui de l'étymologie. Entendons par là non l'étymologie historique, l'étymologie au sens moderne du mot, mais... l'étymologie essentielle, permettant une sorte de révélation de l'essence des choses à partir de la structure des mots<sup>2</sup>. Cette méthode, si éloignée des préoccupations de la philologie scientifique, — encore qu'elle ne les méconnaisse point, — avait été largement pratiquée par Isidore de Séville, Fulgence et Rémi d'Auxerre. Emboitant résolument le pas derrière ces maîtres, Guillaume de Conches les suit presque toujours et ne fait que bien rarement preuve d'originalité sur ce point. Les exemples que nous allons apporter le démontreront.

Le nom du berger Aristée symbolise la vertu : « *Ares enim est virtus* ». Le cyclope Poliphème désigne le vain orgueil pour la raison suivante :

GUILLAUME DE CONCHES

Gloses sur la « Consolation » de Boèce.

Poliphemus interpretatur 'perdens famam' et ponitur pro puerili superbia quia nichil de fama sed de voluptate est curiosa<sup>3</sup>.

FULGENCE

Virgiliana Continentia

Ideo eum et Poliphemum diximus quasi 'apolunta femem', quod nos Latine perdentem famam dicimus.

(1) ANDRÉ VERNET, *Une épitaphe inédite de Thierry de Chartres* (Recueil de Travaux offert à M. Clovis Brunel, t. II, p. 660-670). Nous citons ici les vers 23-24 et 29-30 de l'épitaphe.

(2) Nous empruntons cette formule au P. CONGAR, *Cephas - Céphalé - Caput* (Revue du moyen âge latin, t. VIII (1952) p. 5-42). La citation que nous faisons se trouve à la page 36. A propos d'une phrase d'Innocent III « *Huius [scilicet sancti Petri] primum Veritas per se ipsam expressit cum inquit ad eum « Tu vocaberis Cephas » (Jo. I, 42), quod, etsi Petrus interpretetur, caput tamen exponitur* » (P. L., 214, 759), le P. Congar fait remarquer : « De toute évidence l'intérêt ne porte pas sur la réalité philologique, mais sur le contenu de réalité spirituelle dont les mots ne sont que les révélateurs. On est si peu dupe d'une erreur philologique qu'on distingue expressément deux choses : s'il s'agit de donner une traduction, *interpretari*, alors *Cephas* se traduit *Petrus*... mais s'il s'agit d'expliquer, *exponere*, on peut dire que sous « *Cephas* », il y avait dans la pensée du Seigneur et dans la réalité, *κεφαλή* donc *caput* » (art. cité, p. 11-12).

(3) Ms. Troyes 1101, fol. 16 ra. Le texte du Ms. Troyes 1381, fol. 82 v semble assez défectueux en cet endroit : « *Poliphemus dicitur pendens famam et ponitur pro puerili superbia quia nichil de fama sed de nobilitate ociosa curant* ».

(4) *Fulgentii Opera*, éd. HELM (Teubner 1898), p. 94, 8-9.

Le nom d'Antée est synonyme de luxure :

GUILLAUME DE CONCHES

*Gloses sur la « Consolation » de Boèce.*

Allegoria talis est. Anteus ponitur pro luxuria ; qui bene dicitur Anteus, id est contrarietas, — anti enim contra, — quia nocet anime et corpori luxuria<sup>1</sup>.

FULGENCE

*Mythologies II, 4*

Anteus enim in modum libidinis ponitur, unde et Grece antion contrarium dicimus ; ideo et de terra natus, quia sola libido de carne concipitur<sup>2</sup>.

Il suffit de réfléchir un peu pour comprendre que, dans une telle exégèse, ce n'est pas l'étymologie qui est première. Le sens à donner à l'allégorie est d'abord fixé ; et l'étymologie doit se charger « per fas et nefas » de le justifier. Ainsi, en règle générale, le héros des fables désigne l'homme sage ; sa femme symbolise la concupiscence. Quel que soit donc le nom du héros, il faudra y trouver à tout prix le concept de sagesse. Orphée, Ulysse, Hercule sont trois noms différents pour signifier un même personnage : le sage. Orphée dérive, nous assure-t-on, de ὀραία φωνή (« *optima vox* ») ; c'est le nom qui convient à l'homme savant et éloquent<sup>3</sup>. Le nom d'Ulysse s'explique par les équivalences suivantes : « *Ulixes* = ὄλων ξένος = *omnium peregrinus* ». Le sage, en effet, est comme un étranger parmi les biens de ce monde. Selon le mot de saint Paul, que cite Guillaume de Conches, « sa demeure est dans les cieux »<sup>4</sup>. Enfin le nom d'Hercule se décompose en ἔρις (querelle) et en κλέος (gloire). C'est encore le sage qui est ici désigné, car le sage acquiert la gloire en se querellant avec ses défauts, en luttant contre eux<sup>5</sup>.

(1) *Ms. Troyes 1381*, fol. 84 r et *Ms. Troyes 1101*, fol. 16 rb.

(2) *Fulgentii Opera*, éd. HELM (Teubner, 1898), p. 43.

(3) Nous citons plus loin dans le texte l'interprétation du mythe d'Orphée par Guillaume de Conches. Signalons ici pour l'étymologie du nom d'Orphée : FULGENCE, *Mythologies* ; éd. Helm, p. 77.

(4) « Ulixes dicitur quasi Olonxenos, id est omnium peregrinus. Olon enim est omne, inde holocaustum quasi totum incensum. Xenos enim est peregrinus. Qui rediens de obsidione Troie diu per mare iactatur quia sapiens omnium temporalium est peregrinus secundum illud : « *conversatio nostra in celis est* » (Phil. III, 20) » (*Gloses sur Boèce*, *Ms. Troyes 1381*, fol. 75 r et *Ms. Troyes 1101*, fol. 13 vb). Notons dès maintenant que, par le moyen de l'« *integumentum* », Guillaume de Conches vise à rejoindre l'enseignement de la Bible. Nous le verrons plus loin tenter par le même procédé d'accorder la lettre du Timée avec les exigences de la « *divina pagina* ».

Pour l'étymologie du nom d'Ulysse, cf. FULGENCE, *Mythologies*, II, 8, éd. Helm, p. 48 ; MYTHOGRAPHE II, 101 (*Scriptores rerum mythicarum latini tres Romae nuper reperti... edidit...* G.-H. BODE, Cellis, 1834, t. I, p. 109).

(5) « Hercules vero ponitur pro sapiente. Qui bene Hercules dicitur, id est lite gloriosus, — her enim lis, cleos gloria, — quia sapiens lite et pugna contra vicia gloriosus apparet ». (*Gloses sur Boèce*, *Ms. Troyes 1381*, fol. 83 r et *Ms. Orléans 274*, page 34 B. Même étymologie du nom d'Hercule chez BERNARD SILVESTRE, *Commentaire sur l'Énéide*, éd. RIEDEL, p. 71. 25-28 et p. 87, 12-14.

Eurydice, épouse d'Orphée, symbolise la concupiscence. Eurydice signifie « *boni iudicatio* » (*jugement de ce qui est bon*). Or, ce que nous estimons être bon, nous le désirons, nous en avons la concupiscence. Dire qu'Eurydice est l'épouse d'Orphée, c'est faire entendre que la concupiscence est intimement jointe à tout homme, fût-il aussi sage qu'Orphée<sup>1</sup>. L'étymologie grecque nous a dévoilé la signification du nom d'Eurydice. C'est à l'étymologie latine que fait appel Bernard Silvestre pour interpréter le nom de Créüse. *Creusa* équivalait à « *creans usum* » et désigne, de ce fait, la concupiscence. La concupiscence, en effet, nous fait désirer l'objet agréable ; elle est donc cause de ce que nous en jouissons : « *creans usum* ». Et, comme Énée est le symbole de l'esprit humain, dire que Créüse est l'épouse d'Énée, c'est reconnaître que l'esprit humain ne se conçoit pas sans la concupiscence<sup>2</sup>.

Par les exemples qu'on vient d'apporter il apparaît qu'une même leçon morale peut se présenter sous des « *integumenta* » variés, tout comme au théâtre le même acteur endosse successivement divers déguisements. Le sage s'est présenté à nous tantôt avec le masque d'Orphée, tantôt avec celui d'Hercule ou d'Ulysse. La concupiscence s'est appelée tantôt Eurydice et tantôt Créüse. Mais l'inverse aussi se produit. Dans les théâtres où la mise en scène est rudimentaire le même travesti sert à jouer des rôles différents. L'imagination des spectateurs devra suppléer à la pauvreté du vestiaire. Ainsi voit-on de nos jours encore, lorsqu'on interprète les mystères du moyen âge, la même tunique habiller ici un ange, là une sainte femme. Nous ne devons pas être plus étonnés de découvrir, sous le même « *integumentum* », des significations différentes. Le mot géant, par exemple, que Guillaume de Conches interprète « *engendré de la terre* » (« *gigantes dicuntur quasi gegantes, id est geniti a terra* »), se présente successivement avec deux sens différents. Dans la fable des géants entassant le Pélion sur l'Ossa il désigne le corps humain<sup>3</sup>. Dans le cadre du mythe d'Ixion, au contraire, le mot « géant » est le symbole du souci immodéré des biens de ce monde ; il ne désigne plus une substance, mais une tendance<sup>4</sup>.

Ce caractère polyvalent de l'« *integumentum* » se vérifie encore dans

(1) *Gloses sur Boèce*, *Ms. Troyes 1381*, fol. 69 v et *Ms. Troyes 1101*, fol. 12 va. Nous donnons plus loin ce texte.

(2) « *Creusa*, quasi 'creans usum', dicitur concupiscentia, scilicet instrumentum appetentie boni, quod coniunx Enee dicitur quia naturaliter spiritui humano iungitur. Nullus enim spiritus sine sua concupiscentia ». (BERNARD SILVESTRE, *Commentaire sur l'Énéide*, éd. Riedel, p. 13, 23-26).

(3) « *Gigantes dicuntur quasi gegantes, id est geniti a terra* — ge enim est terra — et hec sunt corpora humana que ex terra genita sunt quia plus terre habent quam aliorum elementorum ». (*Gloses sur Boèce*, *Ms. Troyes 1381*, fol. 68 v).

(4) « Unde nascuntur gigantes id est cura temporalium. Ge enim est terra » (*ibid.*, fol. 71 v).

l'expression « descendre aux enfers ». Quand Eurydice descend aux enfers, c'est une déchéance ; quand Orphée accomplit le même geste, cela s'appelle une conversion. Dans le premier cas, en effet, Eurydice symbolise la concupiscence quand elle s'attache aux biens sensibles ; dans le second, Orphée, c'est-à-dire le sage, applique son esprit à la considération des biens sensibles afin d'en mesurer la vanité et d'en détacher sa concupiscence. Il y a d'ailleurs deux autres sens possibles à l'expression « descendre aux enfers ». Cela fait en tout quatre significations différentes pour cette seule phrase. Voici comment Guillaume les énumère en un passage dont la teneur concorde de façon remarquable avec un exposé de Bernard Silvestre sur le même sujet :

GUILLAUME DE CONCHES

(Gloses sur la « Consolation » de Boèce)

QUID SIT INFERNUS ET QUOT MODIS AD ILLUM DESCENDATUR.

Infernum vocaverunt philosophi hanc sublunarem regionem quia inferior pars mundi est et plena miserie et doloris. Sunt diversi descensus : naturalis scilicet cum anima alicuius corpori coniungitur, non quod de celestibus ubi ante esset descendat sed quia sunt causa quare corpori coniungatur. Vel descensus anime dicatur coniunctio eiusdem cum corpore, quia scilicet tunc a propria dignitate descendit cum est subiecta passionibus corporis. Alius descensus est ut viciosus qui bipertitus est : alter enim per magicam artem, alter per alia vicia. Per magicam artem, cum aliquis demonibus loquitur ut Eneas antequam ad inferos descendit Misenum sepelivit quia ut magica arte ventura cognosceret eum demonibus sacrificavit. Per alia fit dum aliquis in temporalibus totam intentionem ponit. Est alius descensus non vitiosus cum scilicet aliquis sapiens ad cognitionem temporalium descendit ut, cum parum boni in eis vidit, ab eorum amore concupiscentiam extrahat. Hoc modo ad inferos descendere virtus est, sed duobus predictis modis vicium<sup>1</sup>.

BERNARD SILVESTRE

(Commentaire sur l'Énéide)

Descensus autem ad inferos quadrifarius est : est autem unus nature, alius virtutis, tertius vitii, quartus artificii. Naturalis est nati-vitas hominis : ea enim naturaliter incipit anima esse in hac caduca regione atque ita inferis descendere atque ita a divinitate sua recedere et paulatim in vitium declinare et carnis voluptatibus assentire : sed iste omnium communis est. Est autem alius virtutis qui fit dum sapiens aliquis ad mundana per considerationem descendit, non ut in eis intentionem ponat, sed ut eorum cognita fragilitate eis abiectis ad invisibilia penitus se convertat et creaturarum cognitione creatorem evidentius agnoscat. Secundum hoc Orpheus et Hercules qui sapientes dicti sunt descenderunt. Est vero tertius vitii, qui vulgaris est, quo ad temporalia devenitur itaque intentio tota in eis ponitur eisque tota mente servitur nec ab eis animus amplius dimovetur. Taliter Euridicem legimus descendisse. Hic autem irremeabilis est. Quartus vero artificialis est quia nigromanticus dum aliquid artificio nigromantico... per aliquid execrabile sacrificium demonum petit colloquium eosque de futura consulit vita »<sup>2</sup>.

(1) Ms. Troyes 1381, fol. 70 r ; Ms. Troyes 1101, fol. 12 vb ; Ms. Orléans 274, p. 26 A.

(2) Édit. RIEDEL, p. 30, 1-19.

On voit par ces citations que l'interprétation d'un « *integumentum* » ne se réalise pas grâce à l'application matérielle de certaines formules universellement valables. Le sens qu'il convient d'attribuer à une légende dépend du contexte dans lequel elle se trouve et aussi, pour une bonne part, de la fantaisie du maître qui commente. A ce sujet Bernard Silvestre exprime parfaitement la méthode de Guillaume de Conches quand il déclare que le même « *integumentum* » peut désigner des réalités différentes et que la même réalité, par contre, se présente sous des « *integumenta* » variés :

« Notandum est hoc in loco, quemadmodum in aliis mysticis voluminibus, ita et in hoc equivocationes et multivocationes et integumenta ad diversa respicere... Hoc ad diversa integumentorum respectu multiplex designatio in omnibus mysticis observari debet, sin vero stare veritas non poterit. Ergo in hoc quoque opere hoc idem reperitur quia idem nomen diversas designat naturas, et contra diversa nomina eandem. »<sup>1</sup>

Nous avons en main désormais les principaux linéaments de la méthode d'interprétation allégorique pratiquée par Guillaume de Conches. Mais il reste bien entendu que cette méthode, comme toute méthode, se comprend mieux dans son exercice que dans une définition abstraite. Il nous faut donc examiner maintenant comment Guillaume utilise la notion d'« *integumentum* » dans ses gloses sur Boèce, sur Juvénal et sur le *Timée*. Nous verrons que cette utilisation reste assez scolaire et impersonnelle dans les deux premières de ces œuvres ; dans la troisième elle prend une réelle importance pour ceux qui se soucient de définir l'attitude du philosophe de Conches vis-à-vis de la pensée de Platon.

## 2<sup>e</sup> L'*integumentum* DANS LES GLOSES SUR LA *Consolation* DE BOÈCE ET DANS LES GLOSES SUR JUVÉNAL

### A) Les gloses sur Boèce<sup>2</sup> :

La « *Consolation* » de Boèce offrait de nombreux prétextes à évoquer la mythologie. Guillaume n'a pas manqué de les exploiter. Ainsi il montre

(1) *ibid.*, p. 9, 21-23 et 28-33. L'importance de l'« étymologie » pour l'interprétation des allégories est manifeste. L'allégorisme, par ailleurs, tient une place si grande dans la pensée des maîtres du XII<sup>e</sup> siècle que dans un texte curieux Bernard Silvestre identifie l'« étymologie » avec la philosophie spéculative elle-même : « *ethimologia divina aperit et practica humana regit* » (Commentaire sur l'Énéide, édit. RIEDEL, p. 19, 29).

(2) Pour la liste des manuscrits qui contiennent les gloses de Guillaume de Conches sur Boèce, cf. COURCELLE, *Étude critique sur les commentaires de la Consolation de Boèce (IX<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)* in *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen âge*, t. XII (1939), p. 129-131. Les fragments édités par JOURDAIN (*Notices et extraits des*

les Parques Clotho, Lachesis et Atropos avec leur fuseau<sup>1</sup>. Il décrit les deux jarres, la bonne et la mauvaise, qui sont à l'entrée de la demeure de Zeus et auxquelles chaque homme, au dire d'Homère, doit nécessairement puiser<sup>2</sup>. Suivant toujours Boèce, il esquisse, en glosant le chant douzième du livre III de la « Consolation », les grandes lignes du mythe d'Orphée. Au livre IV du « *De Consolatione* » le chant III lui donne l'occasion de raconter les enchantements de Circé, cependant que le chant VII du même livre lui permet de s'attarder sur les aventures d'Ulysse avec Poliphème et sur les travaux d'Hercule<sup>3</sup>. Et toutes ces légendes sont interprétées comme des « *integumenta* » sous lesquels une leçon philosophique est cachée. L'interprétation allégorique du mythe d'Orphée est particulièrement caractéristique de la manière de Guillaume de Conches. En voici l'allure générale dont l'exposé pourra servir d'introduction à l'irremplaçable lecture du texte.

Orphée a pour épouse Eurydice. Celle-ci, en se promenant dans un pré, rencontre le berger Aristée qui lui manifeste de l'amour. Eurydice répond par la fuite à la déclaration d'Aristée. Mais dans cette fuite elle est mordue par un serpent, elle meurt de cette blessure et descend aux enfers. La douleur d'Orphée est inconsolable. Il a beau composer des chants en l'honneur de son épouse, le son mélodieux de sa cithare, qui charme les animaux et jusqu'aux êtres inanimés eux-mêmes, est impuissant à soulager sa douleur. Orphée descend donc aux enfers où les dieux infernaux, séduits par ses chants, lui permettent d'emmener Eurydice. La seule condition imposée par les maîtres des ombres infernales, c'est qu'Orphée ne devra pas regarder Eurydice avant d'avoir franchi le seuil des enfers. Mais la curiosité est trop forte : alors qu'il touche presque au terme,

*manuscripts de la bibliothèque impériale*, t. XX, 2, Paris 1862, p. 72-82) et par PARENT (*La doctrine de la création dans l'école de Chartres*, Paris-Ottawa 1938, p. 124-136) ont peu de choses à nous apprendre sur la notion d'*integumentum*. Une édition critique des gloses sur Boèce a été annoncée par M<sup>lle</sup> HATINGUAIS (Cf. *Association Guillaume Budé, Congrès de Tours et Poitiers, Actes du Congrès*, Paris 1954, p. 286, n. 2). Une telle édition permettra sans doute de combler plus d'une lacune parmi celles dont se ressentent maints exposés de la pensée du philosophe de Conches. Dans les citations que nous ferons ici des gloses de Guillaume sur le *De Consolatione*, nous utiliserons les manuscrits suivants : *Ms. Troyes 1101* (XII<sup>e</sup> s.), *Ms. Troyes 1381* (XIII<sup>e</sup> s.) et *Ms. Orléans 274* (XII/XIII<sup>e</sup> s.).

(1) *Ms. Troyes 1381*, fol. 47 r-47 v et fol. 78 r.

(2) ILIADE, XXIV, 527-528. Cf. BOÈCE, *De Consolatione philosophiae*, lib. II, prosa II (P. L., 63, 667 a). GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur Boèce* (*Ms. Troyes 1381*, fol. 53 r). Cf. aussi BERNARD SILVESTRE, *Cosmographia* (éditée par BARACH ET WROBEL sous le titre de *De mundi universitate*, Innsbruck 1876, p. 42, 79-86).

(3) Le « *De Consolatione* » livre IV, chant III est commenté par Guillaume de Conches : dans le *Ms. Troyes 1381* aux folios 75 r-75 v, et dans le *Ms. Troyes 1101* aux folios 13 vb-14 ra. Pour le commentaire de « *De Consolatione* », livre IV, chant VII, cf. *Ms. Troyes 1381*, fol. 82 v-84 v et *Ms. Troyes 1101*, fol. 16 ra-16 vb.

Orphée y succombe. En se retournant vers son épouse, il la perd de nouveau et pour toujours. Telle est la fable, l'« *integumentum* ». Écoutons Guillaume nous en révéler la signification morale. Les étymologies précédemment exposées vont nous servir à comprendre le mythe : Orphée désigne le sage, Eurydice est le prête-nom de la concupiscence, Aristée incarne la vertu. Eurydice fuyant Aristée c'est la concupiscence se détournant de la vie vertueuse. Or, cet éloignement de la vertu c'est le péché ou la mort spirituelle symbolisée par la mort d'Eurydice. La descente de cette dernière aux enfers, nous l'avons dit, est l'image de la déchéance morale à laquelle l'homme se trouve réduit quand sa concupiscence s'installe dans les plaisirs sensuels. Le sage pleure sur cette déchéance. En cela il ressemble à Orphée. Mais il lui ressemble encore par un autre endroit. Les chants d'Orphée qui allégeaient la douleur de tant d'hommes étaient impuissants à calmer celle du poète lui-même. Ainsi le sage peut avoir assez de persuasion pour aider les autres à triompher de leurs défauts et ne pas réussir à dompter ses propres désirs. De là sa souffrance : il conduit le prochain au salut et il craint pour lui-même de ne pas y atteindre. C'est alors que, tel Orphée descendant aux enfers pour en tirer Eurydice, le sage applique son attention aux biens de ce monde afin d'en estimer la vanité et d'en détacher son cœur. Mais qu'il jette un seul regard en arrière, en d'autres termes qu'il soit pris de nostalgie pour ses égarements d'autrefois et, comme Eurydice retournant vers les ombres, la maîtrise qu'il s'était assurée sur les désirs de ses sens lui échappera de nouveau. Par là, note Guillaume, la légende antique rejoint la maxime évangélique : « Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au royaume de Dieu »<sup>1</sup>. Écoutons maintenant Guillaume lui-même<sup>2</sup>.

[*Ms. Troyes 1381*, fol. 69<sup>r</sup>].

INTEGUMENTUM DE ORPHEO. *Quondam*. Probat quod dum est intentio in temporalibus nec cognosci nec diligi possit summum bonum, et hoc per Orpheum<sup>3</sup>. Qui apologus primum videndus est, deinde quid sapientes tali integumento voluerunt intelligere; nec credendum est a tam perfecto philosopho, scilicet Boecio, aliquid superfluum vel<sup>4</sup> pro nichilo posuisse in tam perfecto opere. Sed nostri gartiones garrulitati intenti et nichil

(1) Luc IX, 62.

(2) Le mythe d'Orphée s'insère dans le chant XII au livre III de la « *Consolation* » (P. L. 63, 782-786). Le commentaire de Guillaume se trouve dans le *Ms. Troyes 1381*, fol. 69 r-69 v, dans le *Ms. Troyes 1101*, fol. 12 va et dans le *Ms. Orléans 274* p. 25 B-26. L'essentiel de ce commentaire a été publié par Jourdain dans *Notices et extraits de quelques manuscrits de la Bibliothèque impériale*, tome XX, 2<sup>e</sup> partie, p. 80-81. Jourdain avait omis l'introduction que nous reproduisons ici et dans laquelle Guillaume exprime avec véhémence ses convictions sur le rôle et la portée des *integumenta*.

(3) *summum bonum*, et *hoc* manquent dans *Ms. Troyes 1381*.

(4) *vel* manque dans *Ms. Troyes 1381*.



philosophie cognoscentes, et ideo significationes ignorantes integumentorum, erubescences dicere 'nescio', querentes solacium sue imperitiae, aiunt hoc exponere trutanicum esse. Tamen, ne eis consentiendo similes simus, quod nobis videbitur inde exponemus integumentum<sup>1</sup>. Euridice, coniunx Orphei, dum per quoddam pratum vagaretur, ab Aristeo pastore adamata est, sed illa fugiens eius coniunctionem, calcato serpente mortua est et ad inferos ducta. Cuius mortem [fol. 69 v] immoderate ferens Orpheus cepit modos de eius morte componere et cithara modulari; suavitatem cuius cithare dicta sunt sequi inanimata et animata. Sed non potens hoc modo consolari, post uxorem ad inferos descendens inferorum dominos demulsit<sup>2</sup> in tantum quod reddita est ei uxor, sed ea lege ne dum exirent inferos eam respiceret. Sed prope terminos inferorum intemperantia ductus eam respexit et iterum eam perdidit. Hoc integumentum prius exponendum est, deinde singillatim ea que sunt in libro.

QUID SONET ORPHEUS. Orpheus ponitur pro quolibet sapiente et eloquente, et inde Orpheus dicitur quasi Oreaphone, id est optima vox. Huius est coniunx Euridice, id est naturalis concupiscentia que unicuique coniuncta est : nullus enim sine ea nec etiam puer unius diei in hac vita esse potest. Vnde iterum finxerunt poete quemdam deum esse, scilicet genium, qui nascitur cum unoquoque et moritur. Vnde Horatius : *deus albus et ater mortalis in unumquodque caput*<sup>3</sup>. Genius est naturalis concupiscentia. Sed hec naturalis concupiscentia merito dicitur Euridice, id est boni iudicatio, quia quod quisque iudicat bonum, sive ita sit sive non, concupiscit. Concupiscentia hec ab Aristeo, dum vagatur per pratum, adamatur. Aristeus ponitur pro virtute : *ares* enim est virtus. Sed hec virtus hanc Euridicem, id est hanc naturalem concupiscentiam, dum vagatur per pratum, id est per terrena que quemadmodum prata modo vident modo sunt arida, adamat id est sequitur quia semper virtus naturalem concupiscentiam a terrenis abstrahere nititur. Sed Euridice Aristeum fugit, quia naturalis concupiscentia contradicit virtuti quia appetit voluptatem propriam cui virtus contradicit<sup>4</sup>. Sed tunc moritur et ad inferos descendit, id est ad terrenam delectationem. Sed, mortua uxore, Orpheus dolet quia cum sapiens videt intentionem suam et delectationem in temporalibus habitam displicet. Sed, cum cuncta modulationibus suis vincat, dolorem de amissa uxore non vincit quia, quamvis sapiens eloquentia et sapientia sua vicia aliorum superet, suam concupiscentiam non potest a temporalibus auferre : inde maxime dolet. Sed tunc Orpheus ad inferos descendit ut uxorem extrahat cum sapiens ad cognitionem terrenorum descendit ut, viso quod nichil boni in eis est, concupiscentiam inde extrahat. Sed redditur ei uxor dum concupiscentiam inde extrahit<sup>5</sup>; sed redditur ei hac lege ne respiciat quia *nemo mittens manum suam ad aratrum et respiciens retro apertus est regno Dei* (Lc. IX 62).

(1) *Sed nostri gartiones... exponemus integumentum* manque dans Ms. Orléans 274.

(2) *inmulcet* Ms. Troyes 1101; *demulat* Ms. Troyes 1381; *demulcet* Ms. Orléans 274; *demulsit* éd. Jourdain.

(3) HORACE, *Épîtres* II, 2, 188-189 :

« Nature deus humane, mortalis in unum  
Quodque caput, vultu mutabilis, albus et ater ».

(4) *quia appetit... virtus contradicit* manque dans Ms. Troyes 1381. *voluptatem* (Ms. Orléans 274) *voluntatem* (Ms. Troyes 1101).

(5) *Sed redditur ei uxor... sed redditur ei* manque dans Mss. Troyes 1101 et 1381.

Exposita summa integumenti, singula ut in libro continentur exponamus, hoc autem premonentes quod si aliquis legens Fulgentium aliter hanc fabulam exponi videat, idcirco hanc nostram non vituperet, quia de eadem re secundum diversam considerationem diverse inveniuntur expositiones. Sed non est curandum de diversitate expositionum, immo gaudendum, sed de contrarietate si in expositione esset<sup>1</sup>.

Ce texte suggère plusieurs réflexions. D'abord, comme Guillaume de Conches lui-même a eu soin de le préciser, l'exégèse qui nous y est présentée diffère nettement de celle qu'on rencontre chez Fulgence. La précaution que prend Guillaume de nous en avertir paraît bien témoigner de l'autorité de Fulgence en matière d'allégories. Mais cette remarque illustre aussi de façon intéressante ce que nous avons dit de la polyvalence de l'*integumentum*. Il ne faut pas se scandaliser, dit notre auteur, de ces interprétations divergentes d'une même fable, mais bien plutôt se réjouir. De fait, la multiplicité des sens pour un même texte enchantait les lecteurs du moyen âge comme elle avait enchanté les Pères dans la lecture de la Bible. Un moderne penserait qu'en se multipliant les interprétations se détruisent les unes les autres. Pour les hommes du XII<sup>e</sup> siècle elles témoignaient, par leur multiplicité même, de la richesse du texte à commenter. Ce dernier était à leurs yeux comme une pièce d'or d'un prix inestimable dont on ne saurait jamais, fût-ce au prix de nombreux commentaires, finir de rendre la monnaie.

Abélard le dit sans ambages. Après avoir rapporté les textes des philosophes anciens concernant l'Âme du monde et les avoir interprétés en un sens qui sauvegarde leur orthodoxie, il déclare : « On m'accusera peut-être d'être indiscret et de violenter les textes en détournant en faveur de notre foi les paroles des philosophes et en leur imposant une signification que les auteurs n'ont point eu en vue. Mais qu'on pense à la prophétie de Caïphe : elle avait un sens bien différent de celui auquel ce dernier pensait. Et quand les saints prophètes sont les organes par lesquels le Saint-Esprit se fait entendre, ils ne comprennent pas toutes les significations dont leurs paroles sont prénantes. Souvent ils ne pensent qu'à une seule d'entre elles alors que l'Esprit qui parle par eux en a en vue un grand nombre, celles-là mêmes que, sous son inspiration, les différents exégètes découvriront par la suite. C'est pourquoi Grégoire, dans sa lettre à Janvier évêque de Calahorra, écrit : « Pour interpréter la sainte Écriture on ne doit rejeter aucun sens s'il ne contredit pas la foi. De même en effet que d'un seul lingot d'or les uns font des colliers, d'autres des bagues, d'autres encore des bracelets, de même, pour un seul verset de la sainte Écriture, on peut trouver des sens innombrables. Et tous ces sens concourent à l'ornement de la céleste Épouse »<sup>2</sup>.

(1) *Sed non est curandum... esset* (Ms. Orléans 274) *Sed non est curandum de diversa expositione, immo gaudendum, sed de contrarietate esset* (Ms. Troyes 1381).

(2) ABÉLARD, *Introductio ad theologum* I, 20 (P. L. 178, 1028 a-b).

La méthode que préconise ici Abélard est précisément celle dont usait le « grammairien de Conches » pour exposer Boèce et Platon. Mais, hâtons-nous de le dire : une attitude aussi accueillante, aussi résolument éclectique n'était pas le fait de tous les maîtres. Il y avait les gens pressés et ignorants qui glissaient sans scrupule sur les passages difficiles et qui escamotaient en particulier, lorsqu'ils commentaient le « *De Consolatione philosophiae* », les vers où Boèce fait allusion au mythe d'Orphée. Guillaume poursuit de ses sarcasmes ces *garliones* qui, pour camoufler leur ignorance, osent prétendre qu'il y a chez Boèce des passages inutiles<sup>1</sup>. Quant à lui il est convaincu qu'un « philosophe » comme Boèce n'a pas pu écrire pour ne rien dire. Et si certains le pensent, c'est qu'ils n'entendent rien à la philosophie et ignorent le sens des *integumenta* : « *nichil philosophie cognoscentes et ideo significationes ignorantes integumentorum* ».

Retenons ce rapprochement entre la science de l'*integumentum* et la philosophie : nous verrons plus loin comment Guillaume en exploite les conséquences dans ses gloses sur le Timée. Un tel rapprochement pourrait bien justifier aussi la présente étude. La tentation pour qui veut connaître rapidement la pensée de notre auteur est de courir immédiatement à ses œuvres systématiques : la « *Philosophia* » et le « *Dragmaticon* ». Or ces œuvres sont les points d'aboutissement d'une pensée qui prend naissance au contact de textes longuement étudiés et minutieusement glosés. C'est donc par la lecture des gloses de Guillaume de Conches que nous devons commencer si nous voulons saisir sa pensée à l'état naissant et être en mesure de comprendre les exposés systématiques. Mais la lecture des gloses n'est possible que si l'on a pris conscience du rôle qu'y joue l'exégèse allégorique des *integumenta*. En un mot, et pour reprendre les termes mêmes de notre auteur, la connaissance vraie de la « *Philosophia* » suppose que l'on a acquis l'art d'interpréter les *integumenta*.

Pour ce qui est de l'interprétation du mythe d'Orphée, Guillaume se sépare de Fulgence. Chez ce dernier les aventures d'Orphée symbolisaient l'étude de la musique : *Haec igitur fabula artis est musice designatio*<sup>2</sup>.

(1) Le mot « *garliones* » est employé par Jean de Salisbury dans un contexte assez voisin de celui où nous le trouvons ici. Il semble s'appliquer à des demi-savants qui, parés de quelque lambeau arraché aux vêtements de la philosophie, s'en vont près des ignorants étaler leur pseudo-savoir (*Polycraticus* VII, 12; éd. WEBB II, 141, 3-4).

Les termes *trutanni*, *trutannicum* auxquels correspond le français *truand* se retrouvent encore dans les gloses de Guillaume sur Boèce (*De Consolatione*, lib. III, metrum 9, versus 17) : « Sed ne putent trutanni me ex ignorantia trutannicam <non> posuisse sententiam breviter ponam » (*Ms. Troyes 1381*, fol. 63 r). Passage parallèle dans *Ms. Orléans 274*, p. 21 A. Le texte est légèrement différent dans le *Ms. Troyes 1101* fol. 11 ra : « ex ignorantia me preterissem sententiam trutannicam, eam ponam breviter ».

(2) FULGENCE, *Mythologies*, III, 10 (éd. HELM, p. 77-79).

Chez notre auteur, il s'agit, comme on l'a vu, de la vie intérieure. Assurément il est permis de préférer l'interprétation du philosophe de Conches à celle de son prédécesseur du <sup>ve</sup> siècle : elle est plus naturelle et plus cohérente. Mais Guillaume est-il l'inventeur de cette exégèse originale du mythe d'Orphée? Lui-même semble bien revendiquer un droit de propriété sur elle : « *hanc nostram* », dit-il. Pourtant Rémi d'Auxerre, si l'on en croit le troisième des Mythographes du Vatican, expliquait le mythe d'Orphée d'une façon qui se sépare radicalement de Fulgence et qui s'approche singulièrement de Guillaume de Conches. M. Pierre Courcelle a fait remarquer que si ce dernier fait œuvre originale en commentant Boèce, « il emprunte à Rémi une bonne part de son information mythologique et philosophique »<sup>1</sup>. Ne serait-ce pas précisément le cas ici? Quoi qu'il en soit, le troisième Mythographe, après avoir rappelé l'interprétation de Fulgence, écrit : « Rémi comprend autrement ce mythe. Il dit qu'Eurydice est l'épouse d'Orphée parce que la discrétion doit accompagner l'éloquence. Eurydice blessée par un serpent descend aux enfers lorsqu'en s'attachant aux avantages terrestres elle est poussée du mauvais côté par le venin de l'iniquité. Mais les chants d'Orphée la font remonter quand, par un discours éloquent, l'amour du gain est ramené à de justes limites »<sup>2</sup>.

Évidemment il y a loin de ce schéma assez aride à la riche interprétation de Guillaume. Mais le sens général est le même. Et si Guillaume a inventé pour une bonne part son exégèse allégorique du mythe d'Orphée, on ne peut prétendre qu'il l'ait créée « *ex nihilo* ». Quant à Bernard Silves-

(1) COURCELLE, *Étude critique sur les commentaires de la Consolation de Boèce* (Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge, t. XII (1939), p. 78).

(2) MYTHOGRAPHE III, 8, 21 (*Scriptores rerum mythicarum latini tres*, éd. BODÉ, Cellis, 1834, t. II, p. 212).

Par ailleurs, le commentaire sur Boèce qui a été publié par Silk et qui, selon M. Courcelle (art. cité, p. 80), « ne peut être postérieur au <sup>xii</sup>e siècle » expose ainsi le mythe d'Orphée :

« *Felix qui potuit boni fontem visere lucidum. Hoc carmen est fabulosum et ex toto beatificat illos qui exuti carnalibus desideriis erigunt se ad cernendam vere beatitudinis claritatem. Et admonet hec fabula ut nemo aspiciat retro postquam invenit locum veri boni ubi est situm et post inventum summum bonum. Iam magnificat et felices predicat illos qui ad eius claritatem pervenire poterunt. Quod carmen inde respicit illos qui postquam viam veritatis agnoverint et in ea profecerint rursus ad seculi desideria revertantur sicque opus inceptum perdant sicut Orpheus perdidit uxorem retro aspiciens* ». (SILK, *Saeculi noni auctoris in Boetii Consolationem philosophiae commentarius* — Papers and monographs of the American Academy in Rome, vol. IX (1935), p. 217, 1-13).

Signalons aussi que le verset de saint Luc (IX, 62) par lequel Guillaume de Conches conclut son interprétation du mythe d'Orphée figurait déjà dans les gloses de Rémi d'Auxerre sur Boèce (*Ms. Paris, B. N. 15090* fol. 14 r, cité par COURCELLE in *Archives d'hist. doct. et litt. du moyen âge*, t. XII (1939), p. 58).

tre il expose lui aussi le mythe d'Orphée dans son commentaire sur l'Énéide, et son interprétation est presque littéralement conforme à celle que nous avons trouvée dans les gloses de Guillaume sur la « *Consolation* » de Boèce<sup>1</sup>. On peut penser que les gloses sur Boèce ont servi de modèle au commentaire sur l'Énéide. Mais il est possible aussi que les deux œuvres s'alimentent à une source commune. Au XIII<sup>e</sup> siècle, en tout cas, Jean de Garlande, en ses *Integumenta Ovidii*, rassemblera en deux vers assez obscurs et parfaitement démunis de poésie le matériel allégorique nécessaire à l'interprétation de la légende d'Orphée. Et ce matériel est à peu de chose près celui-là même qui servit à Guillaume de Conches pour élaborer l'exégèse que nous avons dite :

« Pratum delicie, coniunx caro, vipera virus,  
Vir ratio, Stix est terra, loquela lira. »<sup>2</sup>

Jusqu'ici nous avons rapporté le schéma général du mythe d'Orphée. Or, sur ce thème central se greffent de nombreux épisodes que Boèce évoque au chant XII du livre III de la « *Consolation* ». Aux enfers, les chants d'Orphée charment Cerbère et calment les Furies ; ils arrêtent la roue à laquelle Ixion est attaché, apaisent la soif de Tantale, cependant que le vautour inlassable cesse de dévorer le foie de Tityus. Pour chacun de ces personnages légendaires Guillaume propose une exégèse allégorique qui lui permet d'exposer une leçon de morale. Rien de bien original en tout cela : les « *Mythologies* » de Fulgence sont l'arsenal où Guillaume va chercher les étymologies et les symboles qui lui servent à transformer les mythes païens en paraboles chrétiennes. Voici par exemple la fable d'Ixion avec le jugement de Pâris qui s'y trouve annexé par notre auteur. Ixion, roi des Lapythes en Thessalie, voulut s'unir à Junon. La déesse se protégea derrière un nuage et Ixion ne put consommer l'adultère : le sperme tomba par terre et donna naissance à des géants. Nous expliquerons tout à l'heure pourquoi Junon est le symbole de la vie active. Si nous admettons ce point, Ixion représentera ceux qui prétendent atteindre le bonheur par la vie active. La nuée derrière laquelle se cache la déesse, c'est l'obscurcissement de la raison causé par les préoccupations

(1) BERNARD SILVESTRE, *Commentaire sur l'Énéide*, éd. Riedel, p. 53-55. Le texte de Bernard et celui de Guillaume sont vraiment parallèles. Tous deux comportent la même citation d'HORACE, *Épîtres*, II, 2, 188-189.

(2) *Integumenta Ovidii*, 407-408 ; éd. F. GHISALBERTI, p. 67. Une glose manuscrite rapportée par M. GHISALBERTI permet de débrouiller un peu le sens de ces vers trop concis pour être clairs.

Au XII<sup>e</sup> siècle Arnulphe d'Orléans, lui aussi interprète d'Ovide, donnait du mythe d'Orphée une explication qui, dans sa première partie, coïncide pour le sens avec celle de Guillaume de Conches et de Bernard Silvestre. Cf. Fausto GHISALBERTI, *Arnolfo d'Orléans, un cultore di Ovidio nel secolo XII*, in *Memorie del R. Istituto lombardo di scienze e lettere, Classe di Lettere*, vol. XXIV fascicolo IV, p. 222.

inhérentes à ce genre de vie. Le sperme qui se répand sur la terre, c'est la volonté humaine orientant son intention vers les choses de ce monde. Les géants qui naissent d'Ixion et de la terre représentent les soucis immodérés des biens terrestres dont est assailli l'homme trop adonné aux tâches de la vie active. Aux enfers Ixion est attaché à une roue qui tantôt l'élève et tantôt l'abaisse. Il faut voir là le symbole des revers de fortune qui menacent toujours l'homme attaché aux biens périssables. Les chants d'Orphée, en d'autres termes les bons conseils donnés par le sage, arrêtent la roue et redonnent à l'homme son équilibre moral.

Il nous reste à dire pourquoi Junon signifie la vie active et cela nous amène à exposer « *per integumentum* » le jugement de Pâris. Les trois déesses entre lesquelles Pâris doit choisir sont l'image des trois états de vie : vie contemplative, vie active, vie voluptueuse. Chacun de ces trois états prétend conduire à la béatitude représentée dans le mythe par la pomme d'or. Pallas est la vie contemplative (*vita theorica*) ; elle promet la sagesse dont la contemplation est la source. Junon est la vie active (*vita practica*) ; elle promet les richesses dont son sceptre est le symbole. Vénus enfin est le type de la vie voluptueuse (*vita philargiria*). La légende nous dit que Jupiter n'a pas voulu décider laquelle des trois déesses l'emportait en beauté. Comprendons que Dieu n'a pas voulu violenter notre libre arbitre en nous imposant une forme de vie déterminée. Il laisse le choix à Pâris, c'est-à-dire à tout homme. Si Pâris donne la pomme d'or à Vénus, c'est que la majorité des hommes opte pour la vie voluptueuse.

Cette exégèse allégorique du jugement de Pâris est bien conforme à ce que nous lisons chez Fulgence, à un ou deux détails près. C'est ainsi que le paon, attribut de Junon, et, par conséquent, emblème de la vie active, est interprété un peu différemment par Guillaume et par Fulgence. Chez ce dernier le paon nous est montré faisant la roue. Dans cet état l'animal se donne une face très avantageuse, mais c'est pour laisser voir son postérieur mis effrontément à nu : symbole des richesses qui un moment embellissent l'homme et qui, en définitive, l'abandonnent à sa nudité<sup>1</sup>. Pour Guillaume de Conches le paon, par la diversité de ses couleurs, symbolise seulement la variété des costumes dont sont revêtus les tenants de la vie active. Voici d'ailleurs le texte de notre auteur<sup>2</sup> :

[*Ms. Troyes 1381*, fol. 71<sup>r</sup>].

INTEGUMENTUM DE IXIONE : Fabula Ixionis talis est quod voluit concumbere cum Iunone violenter<sup>3</sup>, sed interposuit Iuno nubem et cecidit semen in terram et nati sunt inde gigantes. Vnde in inferis rote subditus volvitur.

(1) FULGENCE, *Mythologies*, livre II (*Fulgentii Opera*, éd. HELM, p. 36-39).

(2) Nous reproduisons ici le texte du *Ms. Troyes 1381*, fol. 71 r-71 v ; nous le complétons par le texte du *Ms. Troyes 1101* fol. 13 ra, et du *Ms. Orléans 274* p. 27 A.

(3) *violenter* manque dans le *Ms. Troyes 1381*.

Cuius veritas talis est. Iuno ponitur pro activa vita. Vnde in fabulis invenitur quod tres dee Iuno, Pallas, Venus [fol. 71 v] iudicio Paridis que dignior esset aureo pomo quesierunt, quia Iupiter diffinire noluit. Quod non fuit aliud quod tres vite sunt, scilicet teorica id est contemplativa, practica id est activa, philargiria id est voluptaria. Et ponitur Pallas pro contemplativa, Iuno pro activa, Venus pro voluptaria. Quod potest probari per premia que promittuntur Paridi. Pallas namque promittit sapientiam quia contemplatione fit aliquis sapiens. Iuno divicias quia per activam vitam acquiruntur divicie. Venus promittit feminam quia in ea est maxima voluptas. Iste tres dee pro pomo certant, id est pro beatitudine, quia unaqueque videtur facere beatum. Sed Iupiter hoc noluit diffinire ne libertatem arbitrii videretur auferre. Vnde querunt iudicium Paridis, scilicet cuiuslibet hominis. Sed Paris adquiescit Veneri quia maxima pars hominum consentit voluptati. Iuno vero pro activa vita ponitur. Vnde sceptrum dicitur portare, quia per talem vitam sceptrum acquiritur. Item dicitur in tutela pavonem habere propter varietatem vestium que talem vitam comitantur. Dicitur noverca Herculis quia talis vita inimica et noverca est sapientis. Huic Iunoni aliquis violenter vult coincombere ut Ixion quando laborando tali vita vult beatitudinem acquirere. Sed Iuno interponit nubem et semen cadit in terram, de quo nascuntur gigantes, quia talis vita obscuritatem rationis homini confert et totam intentionem in temporalibus facit ponere. Inde nascuntur gigantes vel centauri id est cure terrenorum : ge enim terra est. Que cure in parte sunt rationales in parte irrationales ut centauri qui in parte sunt homines in parte boves<sup>1</sup>. Vnde dicitur Ixion in inferis rota volvi quia qui tali vite est subditus modo extollitur prosperitate modo deprimitur adversitate. Sed Orpheo audito velox rota non precipitat ixionium caput quia sapiens et eloquens docet qua ratione mutabilis vita vitari possit<sup>2</sup>, vel quia sapiens et eloquens docet quare rote et mutabilitati talis vite nullus submitti debeat. Et hec est *velox rota*, scilicet divitiarum mutabilitas, *velox*, quia cito transit.

L'exégèse allégorique de la fable d'Ixion et du jugement de Pâris nous fait assister à la métamorphose d'un mythe païen assez scabreux en apologue chrétien édifiant. Cette métamorphose n'est évidemment pas l'œuvre propre de Guillaume puisque Fulgence au <sup>ve</sup> siècle remarquait déjà que la vie contemplative professée jadis par les philosophes était désormais l'apanage des évêques, des prêtres et des moines<sup>3</sup>. Dans les gloses sur Boèce Guillaume de Conches utilise la notion d'*integumentum* principalement pour « moraliser », ainsi qu'on a pu le constater dans les exemples rapportés jusqu'ici. Pourtant la possibilité d'employer cette même notion en vue de mieux exposer la pensée des philosophes anciens se laisse déjà entrevoir. Nous verrons que dans ses gloses sur le Timée notre auteur pratique la méthode d'interprétation allégorique de façon

(1) *vel centauri*; *Que cure... in parte boves*, manque dans les Mss. Troyes 1101 et 1381.

(2) *quia sapiens et eloquens docet qua ratione... vel/manque* dans les Mss. Troyes 1101 et 1381.

(3) Prima igitur contemplativa est que ad sapientiam et ad veritatis inquisitionem pertinet, quam apud nos episcopi, sacerdotes ac monachi, apud illos philosophi gesserunt (*Fulgentii Opera*, éd. HELM, p. 36).

tout à fait systématique. Il n'en est que plus intéressant de noter l'apparition de cette méthode dès les gloses sur Boèce.

Au chant XI du livre III de la *Consolation* Boèce avait écrit :

« Quod si Platonis Musa personat verum,  
Quod quisque discit immemor recordatur<sup>1</sup>. »

C'était poser le problème de la réminiscence et, par conséquent, celui de la préexistence des âmes. Guillaume ne l'ignore pas. Mais il pense que Platon n'a pas enseigné cette doctrine de la préexistence et il soutient que, pour la lui attribuer, il faut ignorer tout de la manière d'écrire pratiquée par le philosophe athénien : cette manière c'est précisément l'*integumentum*. En conséquence, lorsque Boèce parle de réminiscence il faut comprendre ceci : c'est la pesanteur du corps qui met en nous l'oubli, c'est l'intelligence qui nous permet de récupérer le souvenir.

[Ms. Troyes 1381, fol. 68<sup>r</sup>].

*Quod quisque discit*. Hic quidam volunt dampnare Platonem et Boecium eius sequacem, putantes quod voluerit omnes animas fuisse creatas simul antequam in corporibus fuissent et ideo scivisse omnia, sed adiunctas carni oblivioni omnia tradidisse sed, post, studio recuperasse et hoc voluit probare per hoc quod dicit : *horum etc. Quod quisque discit immemor recordatur*, quia non est recordatio nisi rei prius cognite : sed hoc quod discit aliquis non cognovit postquam incepit esse, ergo antequam anima in corpore esset, nescientes modum Platonis loquendi de philosophia per integumenta. Et ideo ait : *quod quisque discit immemor recordatur...* quia cum aliquid di<s>imus, quod gravedine carnis amisimus intellectu recuperamus<sup>2</sup>. »

Nous sommes donc avertis qu'il ne faudra pas attribuer à Platon la doctrine de la préexistence des âmes. Guillaume s'attarde à démontrer ce point en commentant les vers fameux du chant IX au livre III de la « *Consolation* » :

Tu causis animas paribus vitasque minores  
Provehis, et levibus sublimis curribus aptans  
In celum terramque seris<sup>3</sup>.

Si l'on prenait ces vers à la lettre, on devrait supposer qu'avant d'être unies à un corps mortel les âmes ont été placées par Dieu dans les étoiles, tels des auriges dans leurs chars. « Parce que cette interprétation a au moins l'apparence d'exprimer une thèse platonicienne, cherchons, nous dit Guillaume, à déterminer quelle a été la pensée de Platon sur ce point. Nous dirons ce qu'en a pensé Boèce à la suite de Platon<sup>4</sup>. Que Dieu ait

(1) P. L., 63, 777 a (Ce sont les vers 15-16 du chant XI).

(2) Ms. Troyes 1381 fol. 68 r, Ms. Troyes 1101 fol. 12 rb et Ms. Orléans 274, p. 24 B

(3) P. L., 63, 761-762 (Ce sont les vers 18-20 du chant IX).

(4) Ce passage des gloses sur Boèce a été publié par JOURDAIN dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, t. XX, 2<sup>e</sup> partie, p. 77-78. Cf. Ms. Troyes 1381, fol. 64 r.

créé à la fois et d'un seul coup toutes les âmes, cela, affirme notre auteur, ne se trouve nulle part chez Platon. Mais que Dieu ait placé les âmes au-dessus des astres, cela se trouve chez Platon. Il s'agit de bien l'entendre. Conformément à ce que nous avons dit plus haut de la polyvalence des « *integumenta* », Guillaume nous propose deux interprétations. Dieu a placé les âmes au-dessus des étoiles en ce sens que, par sa raison, l'homme dépasse les étoiles et découvre dans cet au-delà l'existence du Créateur. Et parce que c'est de Dieu que nos âmes tiennent ce pouvoir, on peut dire que Dieu a placé les âmes au-dessus des astres. Telle est du moins la première interprétation qui nous est proposée. Voici la seconde :

« Dieu a placé les âmes au-dessus des astres » veut dire que les astres exercent leur causalité sur la durée de la vie. En d'autres termes, les astres mesurent le temps plus ou moins long pendant lequel l'âme est unie à un corps. Et le philosophe de Conches nous explique que la chaleur, sans laquelle aucune vie n'est possible, vient des astres. Il n'y a donc pas à s'étonner si l'on affirme que la durée de la vie — qui est celle de l'union de l'âme avec son corps — est dite dépendre des astres. Et notre auteur précise, en passant, une thèse qu'il défendra énergiquement au cours de tous ces ouvrages : il n'y a pas à craindre, en parlant comme on vient de le faire de la causalité des astres, de déroger à l'universelle causalité de Dieu : « *Si vero aliquis dicat : nonne ista a Deo fuerunt? Responsio : Fiunt, sed per effectum stellarum* »<sup>1</sup>.

Ayant rétabli le sens authentique — ou qu'il croit tel — de la pensée platonicienne, Guillaume s'efforce d'éclairer par les mêmes principes les vers de Boèce cités plus haut. Les chars dont parle la *Consolation* peuvent désigner la raison et l'intellect ; et dans ce cas le texte de Boèce est à interpréter suivant la première exégèse allégorique proposée pour Platon. La raison et l'intellect sont les chars de l'âme, en ce sens que, grâce à ces deux facultés de connaissance, l'âme est conduite, au-delà des astres,

(1) L'idée selon laquelle l'efficacité des causes secondes ne déroge en rien à l'universalité de la Cause première est un thème sur lequel Guillaume se plaît à insister. Nous le constaterons plus loin en étudiant du point de vue de l'*integumentum* les gloses sur le Timée. Citons dans les gloses sur Boèce les passages suivants qui développent la même idée : Parlant de la thèse — qui est la sienne — suivant laquelle la création des animaux s'explique par l'action de la chaleur sur la terre, Guillaume prévient une objection : « *Si dicat Deum ex nichilo vel ex alio illum potuisse calefacere, respondeo quod non pono terminum in divina potentia, sed convenientius est dicere, cum esset ex quo calefaceret, ex illo calefactum esse quam ex nichilo. Si iterum dicat : hoc est divine potentie et miraculis delrahare sic nature rem ascribere, dicam : non ; immo est divinam potentiam et miraculum comprobare que talem naturam tribuit rebus et ita per eam creavit* ». (Ms. Troyes 1381, fol. 61 v et Ms. Troyes 1101, fol. 10 vb). Cf. encore les fragments des gloses sur Boèce édités par PARENT dans *La doctrine de la création dans l'école de Chartres*, p. 128, 5-12). Parmi les sources possibles de cette doctrine citons : ADÉLARD DE BATH, *Questiones naturales*, I, cap. 4, éd. MÜLLER in *Beiträge*, XXXI, 2, Münster 1934, p. 8.

jusqu'à Dieu lui-même. Mais on peut aussi opter pour la deuxième explication. Alors les chars désigneront les étoiles. Et les étoiles peuvent être appelées les chars de l'âme parce que ce sont elles qui règlent la durée pendant laquelle l'âme est unie au corps : « *El dicuntur anime aptari stellis quia, quandiu durat uniuscuiusque constellatio et anima est in corpore* ».

Ce point de la doctrine platonicienne a visiblement préoccupé Guillaume de Conches. Toujours dans les gloses sur Boèce et au chant XII du livre III de la « *Consolation* », il écrira :

« Sed quod Plato voluisset omnes animas simul esse creatas numquam invenitur, sed impositas esse stellis et descendere per planetas. Sed dictum est per integumentum ut ostendimus supra in « *O qui perpetua mundum* » (Consol. lib. III, metrum IX) et ostendemus, Deo annuente vitam, super Platonem<sup>1</sup>. »

La promesse que fait ici Guillaume de traiter plus longuement la question de la préexistence des âmes sera réalisée dans ses gloses sur le Timée : nous dirons plus loin comment. Pour le moment notons que l'« *integumentum* » n'est pas seulement, dans la pensée des maîtres du XII<sup>e</sup> siècle, un divertissement savant, un jeu de l'esprit. C'est un instrument précieux grâce auquel on pourra écarter de Platon, de Boèce, ou de toute autre « autorité » le soupçon d'hérésie. On conviendra aisément, croyons-nous, que l'exégèse allégorique était le seul moyen pour Guillaume d'adapter le Timée à un contexte chrétien. Admettre une hérésie chez le philosophe grec n'était-ce pas, du même coup, jeter le discrédit sur l'ensemble de sa philosophie et risquer de se priver de ce qui s'y trouve de bon ? Escamoter les passages délicats, comme le faisaient les « *gartiones* » ridiculisés plus haut, n'était-ce pas faire, en plus d'un mauvais travail une grave injure à Platon ? N'était-ce pas supposer qu'il y a chez lui des passages superflus, en d'autres termes qu'il a parlé pour ne rien dire ? Dans cette conjoncture, l'emploi de l'exégèse allégorique apparaissait comme la seule planche de salut. Et cela nous fait comprendre aussi pourquoi notre auteur considère qu'ignorer la philosophie et ignorer le sens à attribuer aux « *integumenta* » ne sont, en définitive, qu'une seule et même ignorance<sup>2</sup>.

(1) Ms. Troyes 1381, fol. 86 v, dont nous complétons le texte à l'aide du Ms. Troyes 1101, fol. 17 ra.

(2) Jean de Meun dira de même un peu plus tard :

• La vérité dedenz reposte  
Seraït clere s'ele iert esposte ;  
Bien l'entendras se bien repetes  
Les integumenz aus poetes :  
La verras une grant partie  
Des secrez de philosophie... »

(Le Roman de la Rose, vv. 7165-7170, éd. Ernest LANGLOIS (Paris, 1921), t. III, p. 30-33).

B) Les gloses sur Juvénal<sup>1</sup>

Le Manuscrit 448 de la *Walters Art Gallery* de *Baltimore* contient aux folios 1-5 v des gloses marginales assez sommaires annexées aux satires de Juvénal. Le texte, tel qu'il nous est connu par ce seul manuscrit, n'a rien de bien original à nous apprendre. Du point de vue qui nous occupe ici il n'apporte aucune lumière nouvelle à la notion d'« *integumentum* » qui s'est progressivement dégagée à travers les gloses sur Boèce ; mais il ne présente rien non plus qui soit en désaccord avec cette notion. L'auteur renvoie même expressément à ses gloses sur Boèce pour l'étymologie allégorique des noms de Polyphème et d'Ulysse : « *Sed quid significet Poliphemus, quid Ulixes, in nostris glosulis super Boecium inveniet qui hoc scire voluerit* »<sup>2</sup>.

Guillaume précise aussi que Juvénal a utilisé l'« *integumentum* » afin de pouvoir sans trop de risque stigmatiser les vices de Néron. Car c'est ce dernier qui se cache sous le nom de Marius :

« *Exul ab. Aliam causam quare scribit satiram, scilicet gulosis imperatoris. Sed quia non est ausus reprehendere illum, notat per integumentum sic : Marius exul id est Nero comparabilis Mario exuli in nequitia* ».

L'interprétation de la légende du Minotaure reproduit, avec quelques légères modifications, ce qu'on peut lire dans Servius ou dans Rémi d'Auxerre<sup>4</sup>. La fable de Deucalion et Pyrrha est expliquée de la même façon dans les gloses sur Juvénal et dans les gloses sur le Timée :

(1) M. Tullio Gregory signale que l'attribution à Guillaume de Conches des gloses sur Juvénal contenues dans le ms. *Baltimore*, *Walters Art Gallery* 448 a été faite par M. KLIBANSKY dans « *Proceedings of the British Academy* » (1948), p. 9. Cf. GREGORY, *Anima mundi, La filosofia di Guglielmo di Conches e la scuola di Chartres*, Firenze 1955, p. 27, note 1.

Le manuscrit est sommairement décrit dans RICCI, *Census of Medieval and Renaissance Manuscripts in the United States and Canada*, t. I (New York 1935), p. 833. Selon ce catalogue le manuscrit est du XII<sup>e</sup> siècle et provient du nord de la France.

(2) Ms. *Baltimore* 448, fol. 1 r (marge inférieure).

(3) *Ibid.*, fol. 1 va. Cf. JUVÉNAL, *Satires* I, 39.

(4) « *Minos habebat cancellarium nomine Taurum quem Pasiphe adamavit, cum quo in thalamo a Dedalo in modum vacce composito, eodem consentiente, concubuit. Filium genuit qui erat filius Tauri sed reputatur filius Minois fabulose. Semivir et semibos est dictus et Minotaurus vocatus* ». (Ms. *Baltimore* 448, fol. 1 v (marge inférieure). Cf. SERVIVS commentant *Énéide* VI, 14 (ed. Thilo, t. II, p. 7). Cf. aussi MYTHOGRAPHE II, 126 (ed. Bode, t. I, p. 117). M. Courcelle a démontré que le deuxième Mythographe n'est autre que Rémi d'Auxerre. Cf. *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, t. XII (1939), p. 16-21). BERNARD SILVESTRE expose de la même façon la légende du Minotaure : *Comment. sur l'Énéide*, éd. RIEDEL, p. 37.

## GLOSES SUR JUVÉNAL

Huius fabule hec est veritas. Deucalion cum Pirra uxore montem Pernasum ascendit et ibi paucos pastores lapideos et duos reperit, quos instruendo et se sequi cogendo dicitur lapides in homines mutasse. Pirra similiter feminas. Inde equi duri et homines inculti dicuntur lapides : laos enim est lapis<sup>1</sup>.

## GLOSES SUR LE TIMÉE

Quod dicitur Deucalion homines ex lapidibus, Pirra feminas restituisse nichil aliud est nisi quod post diluvium Deucalionis quod, ut refert Augustinus, proprium fuit non generale, in regione illa soli pastores, quia montana optinebant, evaserunt, qui ob duriciam lapides dicti sunt. Sed postea Deucalion instruendo eos doctrina et moribus ex lapideis rationales — hic viros, hec feminas — reddidit. Vnde etiam rustici adhuc dicuntur laici, id est lapidei : laos enim est lapis<sup>2</sup>.

L'interprétation des « *integumenta* » de Cerbère et d'Hercule, légèrement différente de celle qui est proposée dans les gloses sur Boèce ne nous mène cependant pas plus loin que Fulgence et les Mythographes<sup>3</sup>. Pour les étymologies de « *lacunar* » et d'« *alea* » nous sommes explicitement renvoyés à Isidore de Séville<sup>4</sup>.

En définitive nous ne glanons que peu de chose pour l'histoire de la notion d'« *integumentum* » dans les gloses sur Juvénal. Il faut préciser toutefois, afin de ne pas fausser les perspectives, que le texte de ces dernières gloses, connu jusqu'à présent par un seul manuscrit, se trouve défavorisé par rapport aux autres œuvres de Guillaume dont la tradition manuscrite est si abondante<sup>5</sup>. Un jour peut-être quelque heureuse découverte permettra-t-elle de rétablir l'équilibre et de posséder un texte plus complet et meilleur des gloses sur Juvénal.

(1) Ms. *Baltimore* 448, fol. 2 rb.

(2) Ms. *Florence*, B. N. *Conventi soppressi*, E. 8. 1398, fol. 5 rb et Ms. *Vatic. Urbin. lat.* 1389, fol. 13 r-v.

(3) Ms. *Baltimore* 448, fol. 3 r a-b.

(4) « *Secundum Isidorum lacunar quoddam genus lapidis vel aurei quod in altum suspensum lucet. Inde dicitur 'lacunar' quasi 'lucens in aere'* » (Ms. *Baltimore* 448, fol. 1 vb).

« *Hanc animositatem, ut dicit Isidorus, quidam miles, nomine Alea, in obsidione Troie ludum invenit, qui a nomine inventoris alea vocatur* » (*ibid.*, fol. 2 rb).

(5) Guillaume qui, comme nous l'avons vu, renvoie nettement à ses gloses sur Boèce au cours de ses gloses sur Juvénal renvoie aussi à sa « *Philosophia* ». C'est du moins ce que semble signifier le passage suivant. Il s'agit d'expliquer JUVÉNAL, *Satires* I, 9. Après avoir donné l'étymologie du mot « *volcan* » (*Vulcanus quasi volicanus quia volat in altum*), notre auteur écrit : « *Quid agant venti, scilicet tonitrua, choruscationes et fulmina. S[ed] quomodo venti agant ista et quare plus in uno tempore anni quam in alio, si quis scire desiderat, nostram phisicam...* » (le texte semble incomplet). (Ms. *Baltimore* 448, fol. 1 rb).

3<sup>o</sup> L'*integumentum* DANS LES GLOSES SUR LE *Timée*<sup>1</sup>.

Les gloses sur le *Timée* nous offrent des spécimens d'*integumenta* qui nous ramènent sur les chemins déjà parcourus de l'allégorie moralisatrice ou de la simple étymologie. Nous avons cité la légende de Deucalion et Pyrrha. Celle de la fondation d'Athènes relève du même procédé d'exégèse. Erichonius, fils de Vulcain et de la terre, est homme par la partie supérieure de son corps et dragon par ses pieds. Cette double

(1) Les gloses de Guillaume de Conches sur le *Timée* se trouvent dans les manuscrits suivants :

*Ms. Florence, B. N. Conv. Sopp. E. 8. 1398*, fol. 1 v - 25 v (fin du XII<sup>e</sup> ou début du XIII<sup>e</sup> siècle) ;

*Ms. Vatic. Urbin. Lat. 1389*, fol. 1 - 97 v (XIV<sup>e</sup> siècle) [Au folio 97 v de ce manuscrit, l'un des propriétaires a écrit : *Isle liber glosarum super Timeo Platonis constitit m(ich)i Leonardo M. M. de me(h)sse augusti 1434 l(i)b(ras) 6 s(olidos) 14 d(enarios) 6*];

*Ms. Venise, Marcian. Latin. 1870*, fol. 1-96 v (XV<sup>e</sup> siècle). Ce manuscrit a appartenu au Cardinal Bessarion : il est sommairement décrit dans VALENTINELLI, *Bibliotheca manuscripta ad S. Marci Venetiarum, Codices Mss. Latini*, t. IV, Venetiis 1871, p. 3. M. Tullio Gregory qui a examiné ce manuscrit affirme qu'il diffère des mss. de Florence et du Vatican pour le début des gloses, mais qu'il s'accorde avec eux à partir de *Timée* 20 a (Cf. TULLIO GREGORY, *Anima Mundi, la filosofia di Guglielmo di Conches e la scuola di Chartres* — Pubblicazioni dell' Istituto di filosofia dell'università di Roma III — Florence 1955, p. 17).

A ces trois manuscrits qui contiennent un texte complet, il faut en ajouter deux autres dans lesquels une partie seulement des gloses est contenue. Ce sont le *Ms. Paris B. N. lat. 14065*, fol. 53r - 60v (XII<sup>e</sup> siècle) et le *Ms. Avranches 226*, fol. 116 - 131 (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle). Le *Ms. Munich B. N. 540 B* contient aux folios 39v-43v un bref fragment des gloses de Guillaume.

Nous n'utiliserons pas dans la présente étude le *Ms. Uppsala, Bibl. univ. C. 620* publié par Toni SCHMID, *Ein Timaioskommentar in Sigtuna* (Classica et mediaevalia, Rev. danoise de philologie et d'histoire, vol. X, fasc. 2, p. 220-266). L'attribution de ce commentaire à Guillaume de Conches ne nous paraît pas évidemment démontrée. Nous ne partageons donc pas sur ce point l'opinion de Gregory : « L'ipotesi dello

Schmid può sostenersi con ampia documentazione, si da poter dire con certezza che abbiamo innanzi l'opera cui Guglielmo fa riferimento nella *Philosophia* » (op. cit., p. 15). Les nombreux parallèles qui existent entre le texte du manuscrit d'Uppsala et les gloses authentiques de Guillaume ne suffisent pas à prouver que les deux commentaires sont imputables à un même auteur. Les plagiat, on le sait, sont monnaie courante chez les glosateurs.

Le début des gloses de Guillaume sur le *Timée* a été publié par VICTOR COUSIN, *Ouvrages inédits d'Abélard*, Paris, 1837, p. 646 suiv., et ce même fragment a été réimprimé par MIGNE, *P. L.* 172, 245-252.

Le prologue a été publié par DELHAYE, *L'enseignement de la philosophie morale au XII<sup>e</sup> siècle* (Mediaeval Studies, Toronto, t. XI (1949), p. 95-96).

Mais les extraits les plus étendus qui ont été publiés jusqu'à ce jour se trouvent dans PARENT, *La doctrine de la création dans l'école de Chartres*, Paris, 1938, p. 142-177.

Enfin, on pourra glaner de précieuses citations dans Eugenio GARIN, *Contributi alla storia del platonismo medievale* (Annali della scuola normale superiore di Pisa,

nature le rend apte à signifier en même temps le souci des choses célestes et le souci des choses de la terre<sup>1</sup>.

Néanmoins, comme on peut légitimement s'y attendre, les *integumenta* des gloses sur le *Timée* visent plutôt à enseigner la cosmologie qu'à prêcher la morale. Ainsi le dieu Pan, conformément d'ailleurs à une allégorie qu'on trouve chez Rémi d'Auxerre, est le symbole de l'univers. Le nom du Dieu déjà (Παν = τὸ πᾶν) évoque la notion de totalité ou d'univers. La nébride, cette peau bigarrée qu'il porte autour du cou, signifie les différents astres qui brillent au firmament. Si la figure de Pan est rousse, c'est pour représenter le feu ; si ses jambes sont poilues, c'est pour symboliser les forêts. S'il a des pieds de bouc enfin, c'est pour montrer que la solidité est une propriété caractéristique de la terre. La flûte de Pan évoque le concert des planètes et cette harmonie cosmique dont Guillaume aime tant à parler. Son bâton pastoral (« *pedum* ») — apanage des vieillards courbés par les ans — nous rappelle le caractère cyclique du temps et le retour des saisons<sup>2</sup>.

Sur le plan cosmologique encore nous trouvons la légende de Sémélé. Elle mérite d'être signalée ici, car Guillaume en prend occasion pour faire une remarque significative : grâce à une interprétation convenable, les fables d'allure déshonnête deviennent riches d'enseignement. De cela évidemment nous avons pu nous rendre compte par nous-mêmes en parcourant les « *integumenta* », mais il est intéressant d'entendre notre

vol. XX, fasc. 1-2) et dans GREGORY, *Note e testi per la storia del platonismo medievale* (Giornale critico della filosofia italiana, fascicolo III, Luglio-Settembre 1955, p. 346-384).

Nous devons signaler que les travaux de M. E. Garin auxquels le présent article est redevable viennent d'être rassemblés en un volume : *Studi sul platonismo medievale*, Florence, 1958.

(1) *Ms. Florence B. N. Conv. Sopp. E. 8. 1398*, f. 6 rb ; *Ms. Vatic. Urbin. lat. 1389*, f. 16 r-16 v.

(2) PARENT, *La doctrine de la création*, p. 149-150. Voici cependant le texte du manuscrit de Florence qui nous a paru, ici ou là, meilleur que celui de l'édition de Parent :

« [fol. 8 va] Et notandum quod cum unus sit mundus, tamen dixit 'omne', quia mos fuit antiquorum mundum vocare quoddam omne. Vnde in fabulis fingebant Pana quendam deum esse, nebridam circa collum habentem, rubeam faciem, caprinos pedes, hispida crura, fistulam VII calamis compactam et pedum. Quod totum mundo convenit. Dicitur enim Pan, id est omne, scilicet omnia continens ; habens nebridam, id est variam pellem, circa collum, propter variam distinctionem stellarum in superiori parte mundi, id est in firmamento ; rubeam faciem propter ignem ; hispida crura propter silvas ; caprinos pedes propter soliditatem terre ; fistulam VII calamis compactam propter concentum planetarum ; pedum propter recurvitatem temporis ».

Cf. le texte tout à fait parallèle de Rémi d'Auxerre (Mythographe II, 48) dans *Scriptores rerum mythicarum latini tres*, ed. BODE, t. I, p. 91. Cf. aussi pour la signification du nom de Pan : MACROBE, *In Somnium Scipionis*, I, 17 (éd. NISARD, p. 53) ; SERVIUS, *Comment. sur Énéide* VI, 724 (éd. THILO, Leipzig 1883, t. II, p. 99) ; enfin le *De Mundi constitutione* (P. L. 90, 899 b).



auteur en faire explicitement l'aveu. Sémélé a des relations coupables avec Jupiter. Traîtreusement conseillée par Junon dont elle a excité la jalousie, elle adresse au maître des dieux une prière imprudente. Elle lui demande de se montrer à elle dans tout l'éclat de sa majesté. Jupiter arrive donc avec la foudre. Le palais de Sémélé est incendié et Sémélé elle-même périt dans les flammes ; mais Bacchus qu'elle portait en elle est sauvé. Or, fait remarquer Guillaume de Conches, bien que tout cela paraisse inconvenant, une vérité précieuse se cache sous la fable. Il faut comprendre en effet que si la foudre dessèche la terre en été, elle n'empêche pas le vin — représenté par Bacchus — de se former.

« *Probationibus incongruis, quantum ad verba ; sed necessariis, quantum ad sensum mysticum. Etsi enim sit incongruum cum auditur Iupiter hortatu Iunonis cum fulminibus et tonitruis accedens ad Semelem ut coiret eam combussit et tamen filium non adussit, tamen verum est et necessarium quod in his verbis a prudente intelligitur. Intelligitur enim quod ab ethere vel ab igne, mediante aere, fulmina et tonitrua in terram descendunt. Sed quamvis illam desiccant in estate tamen non omnino auferunt quin inde nascatur vinum<sup>1</sup> ».*

Par cette interprétation cosmologique du mythe de Sémélé, Guillaume rejoignait, consciemment ou inconsciemment, une tradition par laquelle le paganisme mourant avait tenté de sauver les légendes de ses dieux<sup>2</sup>. Dans son « Discours aux Grecs », Tatien, apologiste chrétien du second siècle, s'en prend aux fables de la mythologie païenne et il cite, comme particulièrement ridicule, l'histoire de Sémélé : « L'épouse de Zeus se déguise en vieille femme pour approcher de Sémélé. Vous qui vous attardez à ces histoires, dit-il aux païens, comment pouvez-vous nous railler ? »<sup>3</sup>. Or, Tatien n'ignore pas que les philosophes s'ingénient à interpréter allégoriquement la mythologie en présentant les dieux comme personnifiant les forces de la nature ou l'équilibre des éléments. Mais en apologiste qu'il est, il repousse cet allégorisme : il se refuse à adorer les forces de la nature<sup>4</sup>. Cependant, les problèmes qui se posaient à un apologiste du second siècle et ceux qui se posent dix siècles plus tard au grammairien de Conches sont bien différents. Le premier visait à établir la transcendance du christianisme par rapport aux cultes païens. Le

(1) Ms. Florence, B. N. Conv. Sopp. E. 8. 1398, fol. 17 ra. Le passage que commente ici Guillaume est celui de Timée 40 e (Cf. version de CHALCIDIUS, ed. MULLACH, Firmin-Didot, 1865, p. 169 a).

Cf. l'exposé de Jean de Garlande sur ce sujet dans *Integumenta Ovidii* (éd. GHISALBERTI, p. 23-24 et p. 48 (aux vers 159-162)).

(2) Il va sans dire que l'exégèse allégorique n'a pas attendu le déclin du paganisme pour éclore. On consultera avec profit sur ce sujet : BUFFIÈRE (Félix), *Les mythes d'Homère et la pensée grecque* (Paris, 1956). Il n'est d'ailleurs pas difficile de retrouver chez Guillaume de Conches les deux clefs que la tradition hellénique avait forgées pour pénétrer le sens caché des mythes : étymologie et arithmologie.

(3) P. G., 6. 853 a.

(4) P. G., 6. 853 b-c

second s'est donné pour tâche d'enrichir la pensée chrétienne des dépouilles de l'antiquité<sup>1</sup>. Ce dernier objectif ne saurait être atteint autrement que par un retour à l'exégèse allégorique dénigrée par Tatien. Les *integumenta* de Guillaume de Conches rejoignent donc les *ύποβολαι* dont parle Plutarque. Tout en estimant que les légendes des poètes n'ont rien à gagner aux allégories, Plutarque nous fait bien comprendre par quels procédés plus ou moins naturels certains s'efforçaient de donner aux histoires scabreuses de la mythologie un sens acceptable :

« Qui voudra considérer un peu de près, les fables et fictions qui sont les plus blasmées en luy (Homère), il y trouvera au dedans une très utile instruction et spéculation couverte, combien que quelques-uns les tordans à force et les tirans, comme lon dit, par les cheveux, en expositions allégoriques (ainsi que nous les appelons maintenant, là où les anciens les nommaient Sous-peçons)<sup>2</sup> vont disant que la fiction de l'adultère de Mars avec Vénus signifie que quand la planète de Mars vient à estre conjointe avec celle de Vénus en quelques nativitez, elle rend les personnes enclines à adultères : mais quand le soleil vient à se lever là-dessus, leurs adultères sont subjects à estre descouverts et pris sur le fait. Quant à l'embellissement de Juno, et à la fiction du tissu qu'elle emprunta de Vénus, ils veulent que cela signifie une purgation et purification de l'air qui se fait quand on approche du feu : comme si le poète luy mesme ne donnoit pas les solutions et expositions de telles doutes : car en la fable de l'adultère de Venus son intention n'est autre que de donner à entendre que la musique lascive, les chansons dissolues et les propos que lon tient sur des mauvais arguments, rendent les meurs des personnes desordonnées, leurs vies lubriques et effeminées, les hommes subjects à leur plaisir, aux delices, aux voluptez, et aux amours de folles femmes »<sup>3</sup>.

Il semble bien que c'est à cette méthode d'exégèse allégorique décriée

(1) L'auteur de la préface au « *De sex dierum operibus* » de Thierry de Chartres, s'appuyant sur l'autorité de saint Augustin, déclare qu'utiliser les philosophes revient pour un chrétien à faire ce que Dieu lui-même commanda jadis aux Hébreux lorsqu'il leur dit d'emporter avec eux les dépouilles des Égyptiens (Exode, XII, 35-36) : « *Sicut enim in Augustino me legis recordor, philosophorum sententias christiane veritati accomodare hoc est expoliare Egiptios et dilare Hebreos* ». (HAURÉAU, *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1890, t. I, p. 50).

Cf. ST. AUGUSTIN, *De Doctrina christiana*, II, 40 (P. L., 34, 63). Jean de Salisbury ne pense pas différemment : cf. *Polycraticus* VII, 1 (éd. WEBB, t. II, p. 94, 13 suiv.).

(2) Ainsi Amyot, dont nous suivons ici la traduction, interprète-t-il le grec *ύποβολαι*.

(3) PLUTARQUE, *Comment il faut que les jeunes gens lisent les poètes et fassent leur profit des poésies*. Nous citons d'après les *Œuvres morales de Plutarque traduites du grec par AMYOT*, nouvelle édition, Paris 1819, t. I, p. 90. On trouvera le texte grec correspondant dans l'édition DUBNER, Firmin-Didot, 1841, t. I, p. 23. Cf. aussi de Plutarque : *Osiris et Osiris*, ch. 36, *ibid.*, p. 446-447.

Dans les *Recognitiones* du PSEUDO-CLÉMENT on rencontre cette même distinction entre le sens littéral des légendes accessible au vulgaire et un sens allégorique entendu des seuls philosophes : « *Horum [Orphée et Hésiode] ergo scripta in duas partes intel-*



par Plutarque et ridiculisée par Tatien que Guillaume se rattache : pour lui aussi les dieux de la mythologie personnifient les forces de la nature. Il nous l'avoue expressément quand en *Timée* 40-41 il rencontre une allusion de Platon aux traditions populaires concernant les généalogies de dieux. Notre auteur distingue cependant deux classes dans le panthéon antique : les divinités honnêtes : Cérès, Bacchus, etc., et les divinités deshonnêtes : Priape et Vénus. Les premières ont été inventées par les philosophes, les secondes sont le fruit de l'imagination des poètes qui voulaient par là flatter les vices de la plèbe. Ainsi du moins s'exprime Guillaume :

« *Credamus. Quia dixerat hoc credendum esse, subiungit quid sit credendum non solum de angelis sed etiam de aliis deis. Ad cuius rei intelligentiam predicamus quod primi philosophi, considerantes quod sine timore potestatis homines a criminibus retineri non possent nec iterum timore equalis, maiorem substantiam docuerunt quam divinam vocaverunt. Sed quia viderunt quod rudes homines veram divinitatem cognoscere non possent nec intelligere, quomodo unus deus omnia posset, plures finxerunt* Vnde Statius :

*Primus in orbe deos fecit timor.* (Thebaidis, III, 661)

Et vocaverunt planetas deos, IIII elementa proprietates eorum, ut naturalem potentiam terre producendi gramina : Cererem, producendi vinum : Bachum. Sed ne viles essent, nominibus et figuris veritatem tegebant<sup>1</sup>. Deinde poete, ut placerent populo, res turpes vocaverunt deos ut Priapum, Venerem. Dicit ergo Plato sic esse credendum ut primi philosophi docuerunt, non ut poete. Illud enim honestum est et utile, istud inhonestum et turpe<sup>2</sup>. »

Au vrai, une telle transposition des théogonies populaires en exposés de physique rudimentaire ou savante était suggérée à Guillaume par le *Timée* lui-même. Le prêtre égyptien auquel Platon donne la parole au cours du long préambule de Critias révèle à Solon que le monde périclité alternativement par l'eau et par le feu. Et il assure que cette alternance des embrasements et des déluges est exprimée par la fable grecque de Phaéton : « Ce qu'on raconte aussi chez vous qu'une fois Phaéton, fils d'Hélios, ayant attelé le char de son père mais incapable de le diriger sur la voie paternelle incendia tout ce qu'il y avait sur la terre et périclita lui-même frappé de la foudre, cela se dit en forme de légende<sup>3</sup>. Guillaume ne parle pas autrement. Assurément, il commence par donner des déluges et des embrasements successifs de l'univers une explication physique. Quand toutes les planètes s'éloignent de la terre, elles absorbent moins d'humidité. Les pluies deviennent alors plus abondantes et provoquent

*lignentiae dividuntur id est secundum litteram et secundum allegoriam; et ad ea quidem quae secundum litteram sunt ignobilis vulgi turba confluit, ea vero quae secundum allegoriam constant omnis philosophorum et eruditorum loquacitas admirata est.* (P. G., I ; 1436 c).

(1) Notons que ce verbe évoque bien la même idée que le mot « *integumentum* ».

(2) Ms. Florence, B. N. Conv. Sopp. E. 8. 1398, fol. 17 ra.

(3) *Timée* 22 c. Traduction RIVAUD, édit. « Les Belles Lettres », Paris, 1949, p. 133.

le déluge. Si, au contraire, toutes les planètes à la fois s'approchent de la terre, elles la dessèchent et provoquent l'embrasement<sup>1</sup>. Mais après avoir ainsi expliqué en physicien la loi de périodicité de l'univers, Guillaume affirme que cette même loi a été formulée par Platon sous l'*integumentum* de la légende de Phaéton : « Denique. *Probat quod dixerat per integumentum fabule de Phetonte que talis est...* »<sup>2</sup>. Une fois de plus Guillaume n'avait qu'à puiser à ses sources familières, Fulgence et les Mythographes, pour voir dans les quatre chevaux du soleil Erythreus, Acteon, Lampas et Philogeus les quatre propriétés du jour : rougeoiement de l'aurore, clarté de la matinée, splendeur du midi et lumière déclinante du couchant. Le char de Phaéton s'approchant trop de la terre symbolise la période d'embrasement. Jupiter terrassant Phaéton signifie qu'après cette période d'embrasement la température redevient modérée. Au passage, notre auteur ne manque pas de prévenir une interprétation qui mettrait en cause l'orthodoxie de Platon : « En disant que de nombreux déluges ont eu lieu jusqu'ici, Platon ne contredit pas ce qu'on lit dans la Genèse, à savoir que Dieu a juré de ne plus amener sur la terre les eaux du déluge. Ce serment vaut du déluge universel et non du déluge particulier. Car, par la suite, il y a eu beaucoup de déluges particuliers ainsi que l'atteste saint Augustin<sup>3</sup>. »

Mais l'intérêt essentiel de l'exégèse allégorique de la légende de Phaéton

(1) Ms. Florence, B. N. Conv. Sopp. E. 8. 1398, fol. 5 v a-b et Ms. Vatic. Urb. lat. 1389, fol. 14 r. Le même exposé se trouve dans la *Philosophia*, III, 20 (P. L., 172, 83-84). Le développement des gloses sur le *Timée* qui nous occupe ici était déjà projeté par Guillaume lorsqu'il commentait Boèce : « *Hec erat sententia phisicorum humana destrui modo eluvione modo exustione. Vnde autem illa exustio vel illud diluvium contingat non est hic exponendum sed super Platonem* » (Ms. Troyes 1101, fol. 8 vb et Ms. Troyes 1381 fol. 54 v).

(2) Ms. Florence, B. N. Conv. Sop. E. 8. 1398, fol. 5 vb et Ms. Vatic. Urb. lat. 1389, fol. 14 r. Notons que l'enseignement par la fable est l'un des trois procédés selon lesquels on traite des phénomènes célestes : « *Tribus modis loquuntur authores de superioribus: scilicet fabulose, astrologice, astronomicè. Fabulose loquuntur Nimroth, Iggnus, Aratus, laurum illuc esse translatum et in signum mutatum asserentes et similia. Quod genus tractandi maxime est necessarium: eo enim scimus de unoquoque signo qua in parte coeli sit, quid [quae?] stellae sint in eo, et quomodo dispositae.* » (*Dragmaticon*, éd. GRATA ROLUS, Strasbourg 1567, p. 70-71). Même exposé dans *Philosophia* II, 5 ; (P. L. 172, 59 b), et dans *Gloses sur Boèce* (Ms. Troyes 1381, fol. 43 r ; Ms. Troyes 1101, fol. 4 rb). Cette manière de traiter des astres « *fabulose* » n'est évidemment pas sans analogie avec l'usage des « *integumenta* ».

(3) Ms. Florence, B. N. Conv. Sopp. E. 8. 1398, fol. 6 ra et Ms. Vatic. Urb. lat. 1389, fol. 15 v. Cette manière de comprendre les déluges et embrasements successifs est d'ailleurs conforme à la lettre du *Timée*. Le prêtre égyptien auquel Platon donne la parole dit expressément que les déluges détruisent de nombreuses régions mais non pas toutes : l'Égypte en particulier est épargnée. MACROBE ne s'exprime pas différemment : « *Numquam tamen seu eluvio seu exustio omnes terras aut omne hominum genus vel omnino operit vel penitus exurit* » (Commentaire sur le Songe de Scipion, II, 10 ; éd. NISARD, Firmin-Didot, 1883, p. 94 b).

réside pour nous en ce fait que Guillaume donne expressément le nom d'*integumentum* au mythe platonicien. Jusqu'ici en effet les *integumenta* que nous rencontrions croissaient plutôt en parasites sur le texte de Boèce ou sur celui de Juvénal. Sans ces allégories le texte n'eût probablement rien perdu en clarté ; en plusieurs cas sans doute il y eût gagné. Dans les gloses sur le Timée la perspective est tout autre. Impossible de comprendre le Timée si l'on ne veut pas tenir compte des *integumenta*. Ces derniers ne sont pas ici des constructions postiches posées sur le dialogue platonicien ; ils constituent le genre littéraire adopté par Platon. Le style propre à Platon c'est l'*integumentum*. Guillaume ne cesse de le répéter au cours de ses gloses : « (Plato) *integumentum non deserens* »<sup>1</sup> ; « *Adhuc Plato integumento suo deservit* »<sup>2</sup> ; « *more suo integumento deserviens* »<sup>3</sup> ; « *more suo ad integumentum se transferens* »<sup>4</sup> ; « *more suo deserviens integumento huic* »<sup>5</sup> ; « *more suo per integumenta loquens* »<sup>6</sup>. Ainsi il serait vain de chercher à comprendre le Timée autrement qu'en le lisant comme un vaste « *integumentum* » ou comme une suite quasi continue d'« *integumenta* ». Et nous comprenons par là pourquoi, dans un texte des gloses sur Boèce qui a été cité plus haut, Guillaume déclarait que la connaissance philosophique et l'art d'interpréter les *integumenta* ne peuvent aller l'un sans l'autre. Telle était bien aussi l'opinion de Bernard Silvestre qui, ici encore, s'exprime tout à fait comme Guillaume de Conches :

« Veritatem enim per integumenta occultat [Virgilius]. Intelligentia namque divina praecipue docet, divinis vero integumenta congruunt, quia, ut ait Martianus, cuniculis verborum divina sunt tegenda. Vnde Plato et alii philosophi, cum de anima vel alio theologico aliquid dicunt, ad integumentum se convertunt : ut Maro in hoc opere »<sup>7</sup>.

Si la connaissance des *integumenta* permet de lire correctement Platon, leur ignorance explique comment certains ont pensé trouver en lui des hérésies. Ainsi en est-il du fameux passage de Timée 41 d-e où le

(1) Ms. Florence, B. N. Conv. Sopp. E. 8. 1398, fol. 12 va (ligne 40).

(2) Ibid., fol. 12 vb (5<sup>e</sup> ligne avant la fin).

(3) Ibid. fol. 13 va (lignes 57-58).

(4) Ibid. fol. 17 rb (ligne 19).

(5) Ibid. fol. 17 vb (lignes 25-26).

(6) Ibid. fol. 12 rb (lignes 25-26). Ce passage se trouve publié par PARENT dans *La doctrine de la création dans l'école de Chartres*, p. 168, 25-26.

(7) BERNARD SILVESTRE, *Commentaire sur l'Énéide*, éd. RIEDEL, Greifswald 1924, p. 50, 33 et p. 51, 6. C'est un lieu commun très fréquent chez les Commentateurs du « *De Trinitate* » de Boèce que les choses de la théologie en général doivent être exprimées dans un langage voilé, accessible aux seuls sages. Ainsi, entre autres, l'auteur du « *Librum hunc* » : « *Qua in re, id est in quo tractatu. Et est hec sententia : quid intendam satis declarat adiuncta difficultati materie loquendi obscuritas : hoc, scilicet, rem propositam minus doctis non propalare sed solis sapientibus insinuare. Si enim rem propositam manifestare omnibus voluisset, de re presertim difficillima obscure locutus non esset. Et reddidit attentum difficultatem materie et difficultatis causam attingendo. Causa namque difficultatis partim est loquendi obscuritas que idcirco, ut iam dictum*

fondateur de l'Académie nous montre le demiurge façonnant dans un cratère les âmes individuelles et les distribuant dans les astres. Les commentateurs qui ne connaissent que le sens littéral se récrient : « Platon est hérétique ; il enseigne la préexistence des âmes ». — « Or, dit Guillaume, si l'on considère au-delà des mots, la pensée même de l'auteur, non seulement on ne trouvera pas d'hérésie, mais on découvrira une très profonde philosophie cachée sous l'enveloppe des mots (*integumentis verborum tectam*). A nous qui aimons Platon de le démontrer »<sup>1</sup>. Et nous dirons plus loin comment Guillaume conduit cette démonstration.

La conviction que seul l'art d'interpréter les *integumenta* peut préserver le philosophe de faire un faux pas lorsqu'il s'aventure parmi les œuvres des penseurs de l'antiquité païenne sera encore, au XIII<sup>e</sup> siècle, celle de Jean de Garlande. Parlant de son petit poème sur les « *Integumenta Ovidii* », ce dernier écrit : « *Integumenta canit alius* (sc. liber) *ne philosophantem fabula decipiat* »<sup>2</sup>.

Il convient de reconnaître, en ce qui concerne Guillaume de Conches, qu'une telle attitude permettait une compréhension assez juste et nuancée du Timée. Mais il est indispensable de tenir compte de cette même attitude si nous ne voulons pas nous tromper assez grossièrement sur la pensée de Guillaume lui-même. Comment pourrions-nous parler de son « platonisme », par exemple, avant d'avoir précisé ce que notre auteur

est, adhibetur ut res a solis sapientibus intelligatur ». (Ms. Erlangen. Universitäts-Bibliothek. 182, fol. 66 v-67 r). Ce passage ne figure pas dans les extraits du « *Librum hunc* » qu'a publiés JANSEN en appendice à « *Der Kommentar des Clarenbaldus von Arras zu Boethius De Trinitate* » (Breslauer Studien zur historischen Theologie, Band VIII (1926), p. 3<sup>a</sup>-26<sup>a</sup>). On trouverait sans doute des développements analogues dans plus d'un commentaire sur BOÈCE, *De Trinitate, proemium* (P. L., 64, 1247-1249).

(1) Cf. Timée 41 d-e que Guillaume de Conches commente ainsi : « Quod quidam ad litteram exponentes dicunt hic Platonem heresim docuisse quia divina pagina dicit : cotidie creat Deus novas animas. Sed quid mirum si achademicus alicubi achademicè loquatur ? Si enim ubique bene diceret achademicus non esset. Si quis tamen non verba tantum sed sensum Platonis cognoscat non tantum non inveniet heresim sed profundissimam philosophiam integumentis verborum tectam. Quod nos Platonem diligentes ostendamus » (Ms. Florence, B. N. Conv. Sopp. E. 8. 1398, fol. 18 ra, et Ms. Vatic. Urb. lat. 1389, fol. 63 r). Ce passage et tout le développement qui le suit a été publié par M. TULLIO GREGORY dans l'article déjà cité : « *Note e testi per la storia del platonismo medievale* » (Giornale Critico della Filosofia Italiana, Fascicolo III — Luglio-Settembre 1955, p. 373-376) et dans *Anima mundi*, p. 162-163.

Nous optons pour la leçon du Ms. de Florence : *Sed quid mirum si achademicus alicubi achademicè loquatur ?* de préférence à la leçon « *alicui* » qu'a choisie M. Gregory. De même nous avons lu *quod* (dernière phrase de notre citation) dans les Mss. de Florence et du Vatican, alors que M. Gregory lit *quam*.

L'idée qu'exprime Guillaume de Conches en cet endroit se retrouve dans le *Dragmaticon* : « *Si ubique divine pagine concordavisset [Plato], academicus non fuisset* » (éd. GRATAROLUS, Strasbourg 1567, p. 18).

(2) Cité par FAUSTO GHISALBERTI, *Giovanni di Garlandia, Integumenta Ovidii*, Messina-Milano, 1933, p. 7.

pensait du genre littéraire familier à Platon? Ce serait s'exposer à commettre des erreurs d'interprétation aussi monumentales que celles dont Gauthier de saint Victor nous a donné l'exemple. Pour ce grand brouilleur de cartes en effet il n'y a guère de différence entre la « Philosophia » de Guillaume et le Timée de Platon : il lui semble que l'un comme l'autre enseignent que les étoiles sont des êtres vivants, voire des dieux<sup>1</sup>. Les exemples suivants, tirés des gloses sur le Timée, montreront ce qu'il faut penser d'un tel jugement.

Deux passages des gloses sur le Timée retiendront notre attention : le premier concerne l'Ame du monde, le second traite de la création des âmes individuelles.

#### A) L'Ame du monde comme « *integumentum* »

Nous avons avantage, pour ne pas nous égarer dans le dédale apparemment compliqué des gloses, à répartir les réflexions que suggère à Guillaume le texte de Platon en trois chapitres. Notre auteur lui-même nous invite, du reste, à nous poser les trois questions suivantes :

1° A partir de quels principes Dieu a-t-il formé l'Ame du monde?

2° Suivant quel procédé l'a-t-il formée?

3° Comment l'a-t-il jointe au monde?

#### 1° A PARTIR DE QUELS PRINCIPES DIEU A-T-IL FORMÉ L'ÂME DU MONDE?

A cette première question le Timée fournit la réponse suivante : « De la substance indivisible et qui se comporte toujours d'une manière invariable, et de la substance divisible qui est dans les corps, il (= le Dieu) a composé entre les deux, en les mélangeant, une troisième sorte de substance intermédiaire comprenant et la nature du Même et celle de l'Autre. Et ainsi il l'a formée, entre l'élément indivisible de ces deux réalités et la substance divisible des corps »<sup>2</sup>. Guillaume sait que toute cette description relève du mythe : Platon, à sa manière, parle ici « *per integumenta* »<sup>3</sup>. Il ne faut donc pas s'imaginer que Dieu a réellement mélangé deux substances. Le Même et l'Autre sont des « *integumenta* »,

(1) « *Quapropter idem est pene Tymeum Platonis et philosophiam magistri Willelmi de Conchis legere, stellas, animasia etiam deos credere* » (P. GLORIEUX, *Le Contra quatuor labyrinthos Franciae de Gauthier de Saint-Victor, édition critique*, Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge, t. XIX (1952), p. 273, 28-29).

(2) Timée 35 a, traduction RIVAUD, Collection « Les Belles Lettres », Paris 1949, p. 147-148. Cf. la version latine de Chalcidius dans l'édition MULLACH, Firmin-Didot, p. 162-163.

(3) Pour tout le développement qui va suivre nous nous référerons aux fragments des gloses de Guillaume de Conches édités dans PARENT, *La doctrine de la création dans l'école de Chartres*, p. 168-170.

des travestis sous lesquels se cachent des notions philosophiques tout comme sous les noms d'Orphée et d'Hercule se cachaient des allégories morales. La substance divisible signifie les corps ; la substance indivisible désigne les êtres spirituels. La raison en est que les corps, étant composés de parties, sont divisibles, tandis que les esprits sont indivisibles, c'est-à-dire incorruptibles. Par conséquent, dire que l'Ame du monde est composée de la substance divisible et de la substance indivisible c'est donner à entendre qu'elle anime à la fois l'ordre des corps et l'ordre des esprits.

Mais parmi les principes qui constituent l'Ame du monde, le Timée énumère aussi le *Même* et l'*Autre* (*idem et diversum*). Qu'est-ce à dire? Prenons deux êtres vivants, un homme et un cheval par exemple. En tant qu'ils sont du même genre « animal », ils participent à la nature du *Même*. Dans la mesure où ils diffèrent — l'homme étant doué de la raison dont le cheval est dépourvu — ils participent à la nature de l'*Autre*. L'Ame du monde qui est principe vivifiant aussi bien pour le cheval que pour l'homme doit donc être dite constituée par la nature du *Même* et par la nature de l'*Autre*.

Toute cette description du Timée peut recevoir d'ailleurs une autre interprétation. Le mélange de la substance divisible et de la substance indivisible dont l'Ame du monde a été formée peut signifier en effet que cette Ame n'est ni absolument divisible ni absolument indivisible. Indivisible dans son essence, elle comporte cependant une multiplicité de puissances puisqu'elle produit la vie végétative chez les animaux et la vie intellectuelle chez l'homme. Le *Même* et l'*Autre*, à leur tour, peuvent s'entendre différemment. L'Ame du monde est dotée de quatre facultés de connaissance. Deux d'entre elles relèvent de la nature du *Même*, ce sont l'intellect et la raison. Les deux autres, imagination et sens, relèvent de la nature de l'*Autre*. Et cela s'explique aisément. L'intellect et la raison visent les réalités spirituelles exemptes de changement et de corruption. Ces facultés sont, de ce fait, invariables et immuables ; et c'est ce qu'on veut exprimer quand on dit qu'elles participent à la nature du *Même*. Les sens et l'imagination, par contre, ayant pour objets les êtres matériels soumis aux changements, sont des facultés changeantes : on dira donc qu'elles participent à la nature de l'*Autre*.

La version de Chalcidius, dans laquelle Guillaume a lu le passage qui nous occupe en ce moment, appelle l'Ame du monde un « *tertium genus* ». Cette formule, nous dit Guillaume, peut être interprétée de deux façons. La première interprétation est suggérée par une image qui se trouve déjà chez Macrobe. Une chaîne d'or, au dire d'Homère, descend du ciel : c'est la « *catena aurea omnium* », symbole de la hiérarchie des êtres<sup>1</sup>.

(1) « *Tertium in aurea cathena omnium : divina enim essentia ita est quod a nullo, divina vero sapientia quod ab alio, anima mundi ex utroque, celestia corpora ex istis tribus, terrestria ex quatuor* » (*ibid.* p. 168, 20-23). L'image de la *catena aurea* se trouve

Au sommet de cette hiérarchie est l'essence divine, qui est sans principe. En second lieu vient la divine sagesse qui procède de cette essence. L'Ame du monde se situe au troisième rang : elle procède conjointement et de l'essence de Dieu et de sa sagesse. Les corps célestes viennent ensuite : ils ont été produits à la fois par l'essence divine, par la divine sagesse et par l'Ame du monde. Enfin, au plus bas degré se trouvent les corps terrestres à la production desquels ont concouru les quatre réalités précédentes : essence divine, sagesse divine, Ame du monde et corps célestes. Ainsi s'explique-t-on que l'Ame du monde est un « *tertium genus* ». La deuxième interprétation de la formule « *tertium genus* » semble moins naturelle. Il faudrait, pour la justifier, traduire « *tertium genus* » par « *substance triple d'une certaine façon* ». L'Ame du monde, simple dans son essence, est cependant triple par ses puissances, qui sont, comme on le sait, la vie végétative, la vie sensitive et la vie intellectuelle.

Une telle multiplicité de significations pour une même formule peut nous paraître fastidieuse. Elle n'en a pas moins une portée assez considérable pour notre étude ; elle se rattache à cette polyvalence de l'« *integumentum* » dont nous avons parlé plus haut. Les deux interprétations de la formule « *tertium genus* », en particulier, sont de ce point de vue fort remarquables. Suivant qu'on adoptera l'une ou l'autre, on sera incliné à voir ou à ne pas voir dans l'Ame du monde le Saint Esprit. Selon la première interprétation, en effet, l'Ame du monde procède à la fois de l'essence et de la sagesse divines, tout comme le Saint Esprit procède et du Père et du Fils<sup>1</sup>. La deuxième interprétation fait dire tout

chez Homère. *Iliade* VIII, 19. Elle est exploitée par MACROBE dans son *Commentaire sur le Songe de Scipion* I, 14 ; éd. NISARD, Firmin-Didot, 1833, p. 47 a.

La *Cosmographia* contenue dans le manuscrit de Munich Clm. 331 et signalée par Grabmann s'accorde sur ce point avec les gloses de Guillaume : « Assignat Homerus auream catenam quam dicit de celo pendere ; et in principio et summitate catene ponit deum, in secundo loco ponit noym id est mentem, in tertio loco ponit animam mundi, in quarto loco ponit quattuor elementa et omnes res temporales » (GRABMANN, *Handschriftliche Forschungen und Mitteilungen zum Schriftum des Wilhelm von Conches* — Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Abteilung, Jahrgang 1935, Heft 10, München 1935, p. 53).

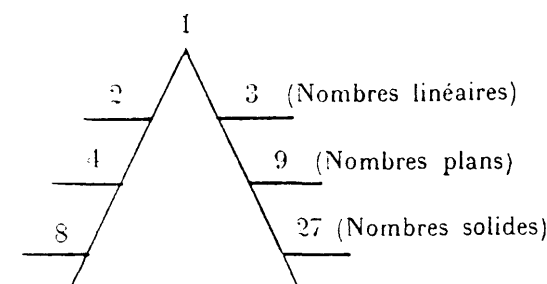
L'interprétation de la *catena aurea* proposée par Bernard Silvestre est moins métaphysique : « In lunari enim limite, ubi auree Homeri quasi medietas est catene, superioris inferiorisque mundi videlicet umbilicus... » (*Cosmographia* II, 21). Nous citons ce texte d'après l'édition critique préparée par M. André Vernet qui a eu la gentillesse de nous communiquer les résultats de ses belles recherches. L'édition de Barach et Wrobel (p. 47 ; lignes 1-3 du texte en prose) se révèle, en cet endroit comme en plusieurs autres, parfaitement inintelligible.

(1) Abélard voit dans la formule *tertium genus* appliquée à l'Ame du monde une invitation à identifier cette Ame au Saint Esprit : « Quod vero dicit [Plato] Deum excogitasse tertium anime genus quod animam mundi dicimus, tale est ac si tertium a Deo et voq̃ personam astruat esse Spiritum Sanctum in illa spirituali divina substantia » (*Introductio ad Theologiam* I, 17 ; P. L., 178, 1014 a).

autre chose à la formule « *tertium genus* ». Au demeurant, les deux interprétations ne s'excluent pas, et il est possible de les soutenir simultanément. Mais nous aurons l'occasion de revenir sur ce point.

## 2° SUIVANT QUEL PROCÉDÉ DIEU A-T-IL FORMÉ L'ÂME DU MONDE ?

Cette deuxième question est ainsi introduite par Guillaume de Conches : « Ayant montré de quoi est faite l'Ame du monde, Platon nous explique comment elle a été faite sans abandonner le mythe (*integumentum non deserens*) »<sup>1</sup>. Ce mythe, le voici. Dieu divisa le mélange précédemment formé de la substance du Même et de la substance de l'Autre en sept parties qu'il disposa ainsi :



Cette figure peut être considérée comme un cryptogramme — Guillaume dit un *integumentum*, — de l'Ame du monde<sup>2</sup>. Afin de ne laisser échapper aucune des vérités qui se cachent sous cet *integumentum*, il convient de nous interroger, avec notre auteur, sur les quatre points suivants :

a) Pourquoi Platon a-t-il fait usage de chiffres pour représenter l'Ame ?

b) Pourquoi a-t-il employé ces chiffres de préférence à d'autres ?

c) Pourquoi n'a-t-il pas fait figurer dans le cryptogramme un nombre de chiffres plus grand ou un nombre moindre ?

d) Pourquoi ces chiffres ont-ils été disposés suivant les branches d'un compas ?

a) Pourquoi Platon a-t-il fait usage de chiffres pour représenter l'Ame ?

Platon a utilisé les chiffres pour composer son « cryptogramme » de l'Ame du monde afin de signifier l'excellence de nature qui est celle de l'Ame du monde. Guillaume écrit : « Platon s'est servi de nombres en vue

(1) Le texte de Guillaume sur lequel nous nous fondons dans l'exposé qui va suivre est publié en appendice à cet article.

(2) La figure que nous reproduisons se trouve dans le Ms. Florence, B. N. Conventi soppressi, E. 3. 1398, fol. 12 va. Nous avons seulement substitué les chiffres arabes aux chiffres romains.

de donner une idée de la perfection de l'Ame. Comme nous l'avons dit en commençant ces gloses, rien n'est plus parfait, après Dieu, que le nombre ». Au début de son commentaire Guillaume s'est demandé en effet pour quelle raison Platon a placé en tête du Timée les chiffres : un, deux, trois. Sa réponse a été la suivante : Platon, en bon pythagoricien qu'il était, savait que rien n'est plus parfait que les nombres, car rien parmi les réalités de ce monde ne nous donne une plus pure image des substances spirituelles. Sans le nombre aucune créature ne pourrait subsister, tandis que les nombres, pour exister, n'ont pas besoin d'un support matériel<sup>1</sup>. Ces considérations rejoignent les spéculations mathématiques de Thierry de Chartres<sup>2</sup>. Elles semblent avoir été amorcées par Macrobie : dans son Commentaire sur le Songe de Scipion ce dernier écrit que le nombre a une valeur d'initiation aux réalités divines et que l'Ame est un nombre qui se meut<sup>3</sup>. Dès lors nous voyons que les savantes constructions mathématiques du Timée sont à prendre comme des « *integumenta* » et doivent être interprétées comme tels. La suite nous le fera encore mieux comprendre.

(1) Sed queritur cur Plato quem constat nichil sine causa fecisse, librum suum a numeris inceptit ; et, si a numeris fuit incipiendus, quare ab istis numeris potius quam ab aliis, et quare tres numeros nec plures ponit, et quare per cardinalia nomina, non ordinalia, illos vocavit. Plato igitur, ut Pithagoricus, sciens magnam perfectionem in numeris esse, quippe cum nulla scilicet creatura sine numero esse possit, tamen numerus sine quolibet existere potest, ut perfectionem sui operis ostenderet, a numeris scilicet perfectis inceptit » (Gloses sur le Timée, fragments édités par Cousin et reproduits dans Migne, P. L., 172, 249-250. Nous avons corrigé quelques lectures de Cousin d'après le Ms. Florence, B. N. Conv. Sop., E. 8. 1398, fol. 3 ra (lignes 1-14).

(2) « *Creatio numerorum rerum est creatio* » (THIERRY DE CHARTRES, *De sex dierum operibus*, éd. HAURÉAU, *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale*, t. I, p. 64). On sait que Thierry expose par des raisons mathématiques la génération du Verbe au sein de la Trinité (*ibid.*, p. 65-68). Pour Thierry, les mathématiques, dont l'étude est distribuée selon les quatre Arts du *Quadrivium*, sont comme la propédeutique de la science théologique : « *Adsint igitur quatuor genera rationum que ducunt hominem ad cognitionem creatoris, scilicet arithmetice probationes et musice et geometrice et astronomice quibus instrumentis in hac theologia breviter utendum est.* » (*ibid.*, p. 63). Dans le même sens l'auteur du Commentaire sur le *De Trinitate* de Boèce édité par Jansen sous le nom de *Librum hunc*, écrit : « *Mathematicam solebant prius antiqui discere ut ad intellegentiam divinitatis possent pervenire* » (JANSEN, *Der Kommentar des Clarenbaldus von Arras zu Boethius De Trinitate, Ein Werk aus der Schule von Chartres im 12 Jahrhundert*, Breslauer Studien zur historischen Theologie, Band VIII (1925), p. 9\*, 23-24).

(3) *Hec est igitur communis numerorum omnium plenitudo quod cogitationi, a nobis ad superos meanti, occurrit prima perfectio incorporalitalis in numeris* (MACROBE, *Commentaire sur le songe de Scipion*, I, 5 ; éd. NISARD, p. 18 a). *Hinc est quod pronuntiare non dubitare sapientes animam esse numerum se moventem* (*ibid.*, I, 6 ; éd. NISARD, p. 20 b).

### b) Pourquoi Platon a-t-il employé ces chiffres de préférence à d'autres ?

Remarquons d'abord que l'on peut grouper les chiffres qui entrent dans le « cryptogramme » de l'Ame du monde de deux façons : 1° **verticalement**, 2° **horizontalement**. Groupés verticalement les chiffres qui se trouvent placés sous l'unité forment deux progressions géométriques : l'une, de raison 2, ne comprend que des nombres pairs ; l'autre, de raison 3, ne comprend que des nombres impairs.

Série de nombres pairs    2, 4, 8  
Série de nombres impairs    3, 9, 27

Si maintenant nous groupons horizontalement les mêmes chiffres, nous obtenons les trois couples suivants :

Nombres linéaires    2, 3  
Nombres plans    4, 9  
Nombres solides    8, 27

La raison de ces dénominations est la suivante. Les nombres du premier groupe (2, 3) ne peuvent être décomposés en facteurs. Ils symbolisent donc la première dimension et sont, pour ce motif, appelés nombres linéaires. Les nombres du second groupe (4, 9) sont les carrés de ceux du premier groupe : ils sont décomposables en deux facteurs ( $4 = 2 \times 2$  ;  $9 = 3 \times 3$ ). Par là ils sont aptes à représenter les deux dimensions : longueur et largeur. On les appellera nombres plans (« *numeri superficiales* »). Enfin, les nombres du troisième groupe sont les cubes des nombres du premier groupe. Ils sont décomposables en trois facteurs ( $8 = 2 \times 2 \times 2$  ;  $27 = 3 \times 3 \times 3$ ). Ils symbolisent donc les trois dimensions : longueur, largeur, profondeur, et seront, en conséquence, appelés nombres solides (« *solidi numeri* »)<sup>1</sup>.

Considérés suivant les trois séries horizontales, les chiffres qui entrent dans la formule de l'Ame du monde offrent le symbolisme suivant. Les nombres linéaires (2, 3) indiquent que l'Ame a le pouvoir de mouvoir les corps selon une dimension. Les nombres plans (4, 9) indiquent que l'Ame peut mouvoir aussi bien en largeur qu'en longueur. Les nombres solides (8, 27) indiquent que l'Ame peut communiquer, en plus des deux mouvements précédents, le mouvement en profondeur.

Mais si on considère les groupements verticaux de ces mêmes chiffres, un autre symbolisme se dégagera. Les nombres pairs, étant divisibles en deux parties égales, représentent les corps terrestres qui sont corrup-

(1) Guillaume reprend les mêmes définitions dans son *Dragmaticon*, éd. Gratarolus, p. 53. On trouve dans l'*Heptateucon* de Thierry de Chartres les définitions suivantes : « *Numerus superficialis est qui a duobus numeris continetur. Numerus solidus est qui a tribus numeris continetur. Numerus perfectus est qui omnibus suis partibus est equalis.* » (Ms. Chartres 498, fol. 122 va).

tibles et donc divisibles. Les nombres impairs, qui ne sont pas divisibles en deux parties égales, symbolisent les corps célestes réputés incorruptibles. Si Platon a employé deux chiffres, l'un pair et l'autre impair, pour représenter chacun des mouvements en longueur, largeur, profondeur, c'était afin de signifier que l'Ame du monde est le principe du mouvement universel. Elle meut aussi bien les astres sur leurs trajectoires immuables que les plantes et les animaux entraînés par le courant des naissances et des morts<sup>1</sup>.

Telle est la signification générale de la formule chiffrée que nous avons appelée le cryptogramme de l'Ame du monde. Il faut savoir en effet que les pythagoriciens, et Platon après eux, ont traduit le réel en chiffres : « *Pythagoreorum fuit hec consuetudo quod erat rerum adtribuere numeris, et quod erat numerorum adtribuere rebus... Plato vero qui Pythagoricus fuit, in illo capitulo, quod est in numeris mundo attribuit* »<sup>2</sup>.

Les nombres sont donc, eux aussi, des *integumenta* sous lesquels le philosophe découvre les réalités de la nature. Nous sommes bien ici sur le plan du mythe et, toutes proportions gardées, les élucubrations mathématiques du Timée sont à interpréter comme la fable d'Orphée ou celle d'Ixion. Si les gloses sur le Timée ne le disent pas explicitement, le remaniement de la « *Philosophia* » publié par M. Carmelo Ottaviano dit textuellement que les nombres impairs sont les *integumenta* des choses immuables<sup>3</sup>.

Mais, précisément parce que la formule chiffrée de l'Ame du monde

(1) Le même point de vue est exposé dans le remaniement de la *Philosophia* publié par M. Carmelo Ottaviano : « Item anima constat ex numeris, id est regit et gubernat ea que sunt disposita secundum numerum. Dicitur constare ex pari et impari, quia continet ea que sunt disposita secundum parem et imparem numerum ; par enim numerus per equalia potest dividi ut variabilia et caduca veluti terrena, per imparem numerum qui non potest dividi per equalia, ut celestia corpora sunt designanda ; ex his dicitur anima constare, quia harum causa dicitur esse » (OTTAVIANO, *Un brano inedito della « Philosophia » di Guglielmo di Conches*, Naples, 1935 ; p. 51, 14-20). M. Tullio Gregory a montré que le texte édité par M. Carmelo Ottaviano n'est pas l'œuvre personnelle de Guillaume de Conches. Cf. GREGORY, *Sull' attribuzione a Guglielmo di Conches di un rimaneggiamento della Philosophia mundi* (Giornale critico della filosofia italiana, XXX (1951), p. 119-125). M. Gregory reprend sa démonstration dans *Anima mundi, la filosofia di Guglielmo di Conches e la scuola di Chartres*, Florence, 1955, p. 28-40. Ces conclusions sont aussi celles de M. Vernet (*Un remaniement de la « Philosophia » de Guillaume de Conches*, in « *Scriptorium* » I (1946-1947), p. 243-259). Le texte publié par M. Ottaviano permet néanmoins des rapprochements utiles avec les œuvres authentiques de Guillaume. C'est à ce titre que nous le citons ici.

(2) *Dragmaticon*, éd. GRATAPOLUS, p. 52-53. Cf. encore : « *Dixit Plato adtribuendo rebus quod est numerorum* » (*ibid.*, p. 54).

(3) « Preterea dicitur constare ex divido et individo, id est pari et impari numero ; id est et causa illarum dicitur constare quarum pares numeri sunt exemplaria ut res variabiles et que possunt dividi, et causa illarum quarum impares sunt numeri integumenta, ut res invariabiles et que non possunt dividi » (OTTAVIANO, *Un brano inedito della « Philosophia » di Guglielmo di Conches*, Naples 1935, p. 51, 8-13).

est un *integumentum*, les enseignements philosophiques dont elle est prégnante peuvent être multiples. Comme tout à l'heure l'étymologie réussissait à faire apparaître une pluralité de sens cachés sous un seul nom, de même il suffit ici de combiner différemment les chiffres du « cryptogramme » pour mettre en évidence une nouvelle leçon philosophique. Or, entre les nombres qui composent la formule de l'Ame du monde il est possible de découvrir une grande variété de rapports. Et ces rapports sont précisément ceux qui engendrent les intervalles musicaux :

$\frac{8}{4}$ ,  $\frac{4}{2}$  (octave) ;  $\frac{27}{9}$ ,  $\frac{9}{3}$  (quinte redoublée ou douzième) ;  $\frac{8}{2}$  (double octave) ;  $\frac{3}{2}$  (quinte) ;  $\frac{4}{3}$  (quarte) ;  $\frac{9}{8}$  (ton)<sup>1</sup>. Déjà Macrobe et Chalcidius

avaient décelé ces intervalles dans la formule platonicienne de l'Ame du monde<sup>2</sup>. Guillaume n'avait qu'à suivre ces guides comme il avait suivi Fulgence et les Mythographes dans ses gloses sur Boèce. Notre auteur cite encore le « *De Arithmetica* » et le « *De Musica* » de Boèce<sup>3</sup>. Mais il a le souci de ne pas dépasser la mesure : « Ce n'est pas parce que Platon fait allusion à la musique, déclare-t-il, qu'il faut dire ici tout ce qui s'en peut dire »<sup>4</sup>. Nous avons encore moins de raisons que Guillaume de nous appesantir sur ce point. Notons seulement que l'*integumentum* des chiffres rejoint l'*integumentum* poétique de la flûte de Pan. L'un et l'autre insistent sur l'idée de l'harmonie universelle. L'Ame du monde, qui est l'artisan de cette harmonie, devait naturellement être représentée par des proportions harmonieuses de chiffres. C'est ce que Platon a bien compris : « *Ut igitur animam corpus concorditer movere significaret numeros concordantes in eius compositione posuit* »<sup>5</sup>. Et Guillaume dit plus loin : « *Merito ergo in compositione anime que est prestitura concordiam concordia ponitur* »<sup>6</sup>. Grâce à l'Ame du monde, le cosmos fait entendre une musique, non

(1) Cf. *Ms. Florence, B. N., Conventi Soppressi E. 8. 1398*, fol. 12 vb.

(2) On trouve ces mêmes considérations sur les proportions de l'Ame du monde chez MACROBE, *Commentaire sur le songe de Scipion* II, 1 (éd. NISARD, p. 72-75), et chez CHALCIDIUS, *Commentaire sur le Timée de Platon*, XXXII-LXIX (éd. MULLACH, p. 187-192).

(3) Cf. en particulier *De Arithmetica* II, 47-54 (*P. L.*, 63, 1153-1168) ; *De Musica* I, 10-19 (*P. L.*, 63, 1176-1183).

(4) *Ms. Florence, B. N., Conventi Soppressi, E. 8. 1398*, fol. 13 va.

(5) *Ibid.*, fol. 12 vb.

(6) *Ibid.*, fol. 13 ra. Le même thème était déjà annoncé au début des gloses sur le Timée : « *Amplius inter hos numeros [scilicet 1, 2, 3] inveniuntur proportionnes que musicas reddunt consonantias. Inter I et II dupla est proportio : ex hac nascitur diapason. Inter II et III sesquialtera ex qua diapente. Inter III et IIII sesquitercia ex qua diatessaron. Quia ergo de creatione rerum que concorditer et proportionaliter facta est disposuerat tractare, recte a numeris optinentibus proportionnes incepti* » (*Ms. Florence, B. N. Conv. Sop. E. 8. 1398*, fol. 3 ra). Le passage figure dans les fragments édités par Cousin et reproduits dans Migne, *P. L.* 172, 249-250).

perceptible à l'ouïe bien sûr, mais que l'intelligence avertie du philosophe réussit à capter. Aussi, après Platon et Macrobe, Guillaume parle-t-il de la chorégraphie des astres. Les sept planètes et la sphère des fixes forment comme les huit notes d'une gamme ou les huit exécutants d'une danse :

« *Chorea est circularis motus cum cantu. Sed, cum octo sint que in superioribus circulariter moventur scilicet firmamentum et planete VII, sonum faciunt concordem ex motu suo ut probat Macrobius. Sic ergo est in celestibus quedam chorea cuius motus potest oculis perpendi sed sonus possibilitatem humanarum aurium excedit* »<sup>1</sup>.

L'harmonie cosmique nous apparaît ainsi comme un immense concert dont l'interprète, ou plus exactement le chef d'orchestre, est l'Ame du monde<sup>2</sup>.

Guillaume se souviendra de ce mythe platonicien quand, dans le *Dragmaticon*, il cherchera à expliquer l'union de l'âme au corps humain. Ce qui retient notre âme jointe à notre corps, ce n'est pas à proprement parler l'amour que l'âme aurait pour ce corps, mais l'amour qu'elle éprouve pour l'harmonie en général et pour l'harmonie qui règne dans le corps en particulier. Et c'est pour nous enseigner cette vérité que Platon a décrit l'Ame comme constituée d'intervalles musicaux. Tant que l'harmonie existe entre les humeurs et entre les éléments dont notre corps est formé, l'âme reste unie au corps. Si l'équilibre est rompu, l'âme quitte le corps parce qu'elle fuit le désordre<sup>3</sup>. L'idée maîtresse qui semble

(1) Ms. Florence, B. N. Conu. Sop. E. 3. 1393, fol. 15 va.

(2) Conformément à ces vues sur l'harmonie cosmique, Guillaume de Conches, dans le tableau qu'il dresse des Arts du *quadrivium*, distingue trois espèces de musique : la musique instrumentale, la musique cosmique, la musique humaine. La première forme de musique est produite par l'organiste sur un instrument. La seconde est assurée par l'Ame du monde entre les astres, les éléments, les saisons. Enfin, la troisième forme de musique concerne le microcosme : elle est assurée par l'âme humaine dans le corps humain. « *Musice sunt species tres: instrumentalis, mundana, humana* » (Gloses sur le Timée, fragments publiés par Cousin et reproduits dans Migne, P. L. 172, 247-248). Les gloses sur Boèce contiennent la même classification (JOURDAIN, *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque impériale et autres bibliothèques*, t. XX, 2<sup>e</sup> partie, p. 73-74). Le remaniment de la *Philosophia* présente sur ce point une classification plus détaillée : « *Musice tres sunt species, mundana, humana et instrumentalis. Mundane tres sunt species, planetalis, elementaris, temporalis; humane tres, humoralis in humoribus, virtualis in anime virtutibus, coniunctiva in coniunctione corporis et anime* » (OTTAVIANO, *Un brano inedito...*, p. 27, 3-8).

(3) « *Omni anime amor proportionis concordie tantus a Deo datus est ut etiam in sonis qui extra ipsam sunt penitus illam diligat. Et hoc est quod Plato significare voluit cum eandem animam ex musicis consonantiis constitutam esse commemoravit, corpora vero humana ex quatuor elementis proportionaliter et concorditer coniunctis sunt constituta. Sed proportio et concordia animam allicit et corpori coniungit et in corpore retinet. Et, si vere et proprie velimus loqui, diceremus animam non corpus, non corporis qualitates, sed proportionem et concordiam quibus partes corporis coniuncte sunt diligere. Vnde ea que illam proportionem conservant appetit, et que illam destruunt fugit. Sed ex quo incipiunt elementa discordare, abhorret anima corpus et ab eo separatur* » (*Dragmaticon*, éd. GRATAROLUS, p. 304-305).

se dégager des chiffres constitutifs de l'Ame du monde est donc celle de l'ordre et de l'harmonie cosmiques. Pour Guillaume de Conches le monde ne saurait se définir autrement que par l'ordre : « *Mundus est collectio ordinata creaturarum* » est une formule qu'il se plaît à répéter<sup>1</sup>.

De tels développements peuvent bien jeter quelque lumière sur une thèse que notre auteur a défendue avec vigueur et selon laquelle le chaos primitif n'est qu'un état hypothétique, quelque chose comme cette nature pure dont parlent les théologiens et qui n'a de fait jamais existé<sup>2</sup>. A cette manière de voir, le texte même de Platon fournissait sinon une base solide, du moins un appui sérieux. Commentant Timée 34 c, Guillaume signale qu'à aucun moment l'Ame du monde n'a pu être absente du monde : elle est aussi ancienne que lui. Après ce qu'on vient de dire, n'est-ce pas déclarer avec évidence que l'ordre et l'harmonie sont aussi anciens que l'univers<sup>3</sup>?

c) Pourquoi Platon n'a-t-il pas fait figurer dans le « cryptogramme » de l'Ame du monde un nombre de chiffres plus grand ou un nombre moindre ?

Platon n'a pas fait figurer un nombre de chiffres plus grand ou moindre parce que les chiffres qu'il a employés étaient nécessaires et suffisants pour signifier que l'Ame du monde communique le mouvement à des corps doués de trois dimensions.

d) Pourquoi les chiffres ont-ils été disposés suivant les branches d'un compas ?

Les chiffres qui composent le « cryptogramme » de l'Ame du monde ont été disposés selon les branches d'un compas pour la raison suivante. Le sommet du compas symbolise l'indissolubilité qui est celle de l'essence de l'Ame. Les deux branches évoquent la diversité de ses puissances.

(1) Gloses sur le Timée (PARENT, *La doctrine de la création dans l'école de Chartres*, Paris 1938, p. 146, 29-30. Même définition dans les gloses sur Boèce (*ibid.*, p. 124, 19-20). Dans la partie inédite de ces dernières gloses on lit encore : « *Et est mundus ordinata collectio quatuor elementorum* » (Ms. Troyes 1381, fol. 56r et Ms. Troyes 1101, fol. 9ra).

La *Cosmographia* de Clm. 331 dit presque de même : « *Dicitur mundus ordinata collocatio omnium rerum creaturarum quod est idem quod megacosmos, id est maior mundus* » (GRABMANN, *Handschriftliche Forschungen*, op. cit., p. 52).

(2) Cette thèse est développée par Guillaume dans la *Philosophia* I, 21 (P. L., 172, 54 a) et dans les gloses sur le Timée (Cf. PARENT, op. cit., p. 158-162). Sur le sens et la portée de cette doctrine le P. Chenu a écrit deux remarquables articles : *L'homme et la nature* (Archives d'hist. doct. et litt. du Moyen Âge, t. XIX (1952), p. 39-66) et *Nature ou histoire* (*ibid.*, t. XX (1953), p. 25-30).

(3) « *Tali ordine incesserat [Plato] quod primum creationem mundi docuerat, deinde de anima mundi tractavit. Sed, ne aliquis inde accipiens occasionem crederet animam post mundum factam esse, dicit non esse verum, immo simul facta fuit : ex quo enim fuit mundus et anima mundi ; et e converso si invenitur anima dicta prior, dignitate intelligendum est non spatii quantitate* » (PARENT, *La doctrine de la création*, p. 167, 28-33).



## 30 COMMENT L'ÂME A-T-ELLE ÉTÉ JOINTE AU MONDE ?

Un dernier point reste à traiter pour exécuter le programme tracé plus haut : comment l'Âme a-t-elle été jointe au monde ? Suivant la description du Timée, le démiurge, après avoir mélangé comme on sait la substance du Même, la substance de l'Autre et la substance intermédiaire, étendit le tout comme ferait une ménagère de la pâte qu'elle vient de pétrir<sup>1</sup>. Puis, il coupa cette pâte en deux languettes qu'il plaça l'une sur l'autre en forme de  $\chi$ . Joignant alors deux à deux les extrémités de chaque branche du  $\chi$  pour former deux cercles s'emboîtant l'un dans l'autre, il communiqua le mouvement à l'ensemble. Mais le cercle extérieur, dit cercle du *Même*, et le cercle intérieur ou cercle de l'*Autre* eurent des mouvements opposés. Tout cela évidemment — Guillaume le fait expressément remarquer — relève du genre dont Platon est familier et qu'on appelle *integumentum*. Notre auteur, au demeurant, adopte les interprétations classiques. Le cercle extérieur représente l'équateur céleste : on le nomme « *cercle du Même* » à cause du mouvement parfaitement uniforme dont il est animé et qui est le mouvement diurne. Le cercle intérieur est l'écliptique, dit « *cercle de l'Autre* » parce que les planètes qui gravitent dans son plan ont des mouvements irréguliers. A vrai dire, ce dernier cercle a été sectionné six fois par le créateur, ce qui a donné naissance à sept cercles. Et chacun de ces cercles est l'orbite d'une planète<sup>2</sup>.

Mais toutes ces considérations ne nous éloignent-elles pas de notre propos qui est l'Âme du monde ? Il n'en est rien, car la répartition des sept orbites planétaires a été faite suivant les proportions que nous avons découvertes dans la formule chiffrée de l'Âme. Guillaume écrit : « Selon Platon, l'éloignement des planètes, comparé à la distance lune-terre, est dans la même proportion que les nombres constitutifs de l'Âme par rapport à l'unité. Ainsi nous l'affirme Macrobe »<sup>3</sup>. Partout où il y a de l'ordre, on peut être assuré que l'Âme agit.

Ce qu'il faut encore remarquer dans le mythe platonicien, c'est que le cercle de l'Autre est subordonné au cercle du Même. En d'autres termes, le mouvement du firmament entraîne avec lui les planètes sans leur ôter leurs mouvements propres, à la façon dont un navire entraîne avec lui tous les passagers même si ces derniers circulent sur le pont en des sens différents<sup>4</sup>. Or, en plus du mouvement corporel dont il a été question jusqu'ici, l'Âme communique au monde un mouvement spirituel<sup>5</sup>. Et ce

dernier mouvement est réglé lui aussi par le cercle du Même et par le cercle de l'Autre. Le cercle de l'Autre préside à la connaissance sensible (*sensus et imaginatio*) ; le cercle du Même préside à la connaissance de la raison et de l'intellect. C'est évidemment chez l'homme qu'aboutissent ces deux mouvements<sup>1</sup>. Et puisque le cercle de l'Autre est subordonné au cercle du Même, la connaissance sensible doit se soumettre au contrôle de la connaissance intellectuelle. En plus de sa signification cosmologique, l'*integumentum* de l'Âme du monde a donc une signification morale. Il nous enseigne que les mouvements de la chair doivent être tempérés par la raison<sup>2</sup>. Une leçon semblable peut d'ailleurs se tirer de ce qui a été dit de la musique céleste, car l'homme doit s'efforcer de reproduire en sa vie l'harmonie qu'il perçoit dans l'univers<sup>3</sup>.

(1) *Ibid.*, fol. 14 rb.

(2) « Hoc tractum est a Platone qui ostendens utilitatem oculorum ait datos hominibus oculos ut, notantes motus celestium et concordiam, consimiles redigerent in usum sue mentis. Quod quomodo sit videamus. Duo sunt motus in celestibus, scilicet firmamenti et planetarum. Et movetur firmamentum ab oriente per occidentem in orientem, planete vero e contrario ab occidente per orientem in occidentem. Et dicitur motus planetarum erraticus quia modo ascendunt, modo descendunt ; motus firmamenti dicitur rationalis quia semper eodem modo et eodem loco volvitur. Sed erraticus motus planetarum retorquetur cotidie rationabili motu firmamenti. Similiter est in homine. Sunt enim qui a Creatore existentes ad cognitionem et dilectionem eius tendunt, sed quasi per occidentem tendunt, quia de necessariis carnis cogitant ; sed, parum ibi immorantes, ad Creatorem quasi ad orientem tendunt. Sunt alii qui ab occidente ad orientem tendunt, qui scilicet de una cura temporalium ad aliam tendunt. Sed nullus est tam obstinatus in nequicia quin aliquando de Creatore cogitet ; sed parum ibi morans, revertitur ad curam temporalium quasi per orientem transcendens ad occidentem tendit. Sed, ut iste erraticus motus planetarum retorquetur rationabili motu firmamenti, ita iste erraticus motus carnis illo rationabili spiritu refrenari debet. » (*Gloses sur Boèce*, Ms. Troyes 1381, fol. 48 v et Ms. Troyes 1101, fol. 6 rb).

« Hic ostendit [Plato] qualiter oculi dati sunt ad morum instructionem et qualiter theoricæ philosophia ad quam diximus superius oculis naturaliter eandem generet. Oculis ergo perpendit homo in superioribus duos motus, scilicet firmamenti et planetarum, alterum rationalem alterum erraticum. Iterum perpendit rationalem motum firmamenti retorquere secum erraticum planetarum : que cognitio ad theoricam pertinet. Iterum perpendit in homine duos esse motus : spiritus et carnis. Sed motus spiritus rationalis est, motus carnis erraticus. Dedit ergo Deus oculos homini ut, cum perciperet homo duos esse motus in celestibus et similes in se, quemadmodum divina ratio facit erraticum motum sequi rationabilem motum firmamenti, ita erraticos motus carnis subderet rationabili motui spiritus : quod est practice philosophiæ. Sic ergo oculi valent ad utramque speciem philosophiæ » (*Gloses sur le Timée*, Ms. Florence B. N. Conventi Soppressi, E. 8. 1398, fol. 22 r b, et Ms. Vatic. Urbin. lat. 1389, fol. 79 v-80 v). Cf. *Timée* 47 b (version de Chalcidius, éd. MÜLLACH, p. 176 a). Cf. aussi BERNARD SILVESTRE, *Cosmographia*, éd. BARACH et WRÖBEL, p. 55, 29-32.

(3) « ... Datus est rithmus homini ad hoc scilicet ut sicut modus id est equalitas et numerus sillabarum ibi servatur ita equalitatem in nostris moribus conservemus, ita scilicet quicquid agimus ad modum et numerum reducamus ut Deo et homini placeamus » (*Gloses sur le Timée*, Ms. Vatic. Urbin. lat. 1389, fol. 82 r ; le Ms. Florence, B. N. Conventi Soppressi, E. 8. 1398 présente un texte moins complet).

(1) *Timée* 36 b-d.

(2) Ms. Florence, B. N. Conventi Soppressi, E. 8. 1398, fol. 14 ra.

(3) Ms. Florence, fol. 14 ra. Cf. MACROBE, *Commentaire sur le Songe de Scipion*, II, 3 (éd. Nisard, p. 78-80. Voir à ce sujet ДУНЕМ, *Le Système du monde*, tome II, p. 8-17.

(4) *Philosophia* II, 25 (P. L., 172, 66 c).

(5) Ms. Florence, B. N. Conventi Soppressi, E. 8. 1398, fol. 14 ra.



Voilà donc, en résumé, les réflexions que suggère à Guillaume de Conches la lecture du *Timée*. Même résumés, de tels commentaires sont encore trop sinueux et prolixes à notre goût moderne. Aussi n'est-il pas rare de voir les historiens de la philosophie les négliger comme fastidieux et superflus. Ce qui semble préoccuper les modernes quand ils abordent la question de l'Ame du monde chez un penseur tel que Guillaume de Conches, c'est de déterminer si, oui ou non, ce penseur a identifié l'Ame du monde et le Saint Esprit. Or, une telle attitude pourrait bien fausser radicalement les perspectives. Avant de se demander si Guillaume voit dans l'Ame du monde la troisième Personne de la Sainte Trinité, il importe de bien se convaincre que l'Ame du monde est d'abord pour lui un « *integumentum* ». De cela Guillaume lui-même, comme tous les « platoniciens » médiévaux, était parfaitement convaincu. Et cette conviction pouvait trouver un point d'appui dans un texte de Macrobie : « Il faut savoir, lisons-nous en effet dans le *Commentaire du Songe de Scipion*, que les philosophes n'admettent pas les fictions, même légitimes, dans tous les domaines ; mais ils ont coutume d'en user quand ils parlent de l'âme, des puissances de l'air et de l'éther ou de tous les autres dieux »<sup>1</sup>. Ayant cité ce passage dans son *Introduction à la Théologie*, Abélard le commente ainsi : « Ce texte de Macrobie démontre clairement qu'il faut interpréter *per involucrum* ce que les philosophes disent de l'Ame du monde. Sinon, nous devrions conclure que Platon, le plus grand des philosophes, est en réalité le plus grand des sots. Quoi de plus ridicule en effet que de penser que le monde entier est un unique animal raisonnable si cela n'a pas été dit *per integumentum* »<sup>2</sup> ? Et, un peu plus loin, Abélard ajoute : « Si nous prenons comme un *involucrum* ce que les philosophes ont dit de l'Ame du monde, il est facile de tout entendre en un sens raisonnable et de ne pas s'écarter de la règle de la foi »<sup>3</sup>.

Que l'Ame du monde soit un *integumentum*, cela n'exclut pas, bien

(1) *Commentaire sur le Songe de Scipion*, I, 2 (éd. NISARD, p. 12 b).

(2) *Introductio ad Theologiam*, I, 20 (P. L., 178, 1023 b). L'édition de Migne porte : « *Quid enim magis ridiculosum quam mundum totum arbitrari unum animal esse rationale nisi per hoc integumentum sic prolatum ?* » Nous lisons dans le Ms. Paris B. N. lat. 14793 [fol. 24<sup>r</sup>] : *nisi per hoc integumentum sil prolatum*.

(3) « *Quod si ad involucrum ista deflectamus que de anima mundi a philosophis dicta sunt, facile est rationabiliter cuncta accipi nec a sacre fidei tenore exorbitare* » (P. L. 178, 1024 a). Cf. encore :

« *Quantum etiam semper philosophia arcana sua nudis publicare verbis dedignata sit, et maxime de anima, de diis, per fabulosa quedam involucria loqui consueverat, ille non mediocriter philosophus et magni Ciceronis expositor Macrobius diligentissime docet* » (*ibid.*, 1022 b).

« *Ipse preterea Macrobius ea que de anima mundi a philosophis dicta sunt mystice interpretanda meminit. Quod etiam iuxta litteram exponi veraciter aut convenienter nullatenus queant, ut supra meminimus, ipsa nos littera ad expositionem mysticam compellit. Pluribus quoque testimoniis sanctorum didicimus platonice sectam catholice fidei concordare* » (*ibid.*, 1028 bc).

entendu, que l'on puisse voir en elle le Saint Esprit. Abélard, du reste, soutenait vigoureusement cette thèse lorsqu'il écrivait son *Introductio ad Theologiam*. Mais en vertu de la polyvalence des *integumenta*, les mêmes textes qui, interprétés d'une certaine façon, s'appliquent au Saint Esprit, peuvent bien, grâce à une interprétation différente, s'entendre différemment. Seules les explications contradictoires s'excluent. Ce principe de logique élémentaire est celui que Guillaume adoptait pour son compte quand il exposait les auteurs : « La même chose, suivant l'aspect selon lequel on la considère, peut être interprétée de diverses manières. Il ne faut pas se donner du souci pour cette diversité d'interprétations mais bien plutôt se réjouir. Seule la contradiction dans les interprétations doit nous préoccuper »<sup>1</sup>. Rien de plus prudent pour nous que de suivre cette ligne de conduite quand nous lisons les écrits de Guillaume. Admettons donc comme une chose tout à fait naturelle que notre auteur a pu soutenir simultanément au sujet des textes platoniciens sur l'Ame du monde plusieurs interprétations différentes. Dès lors que ces interprétations ne sont pas en contradiction entre elles, il est permis de les considérer comme complémentaires.

On sait en effet que Guillaume de Conches ne s'exprime pas toujours de la même façon sur l'Ame du monde au cours de ses différents ouvrages. Les gloses sur Boèce déclarent sans ambages que l'Ame du monde est le Saint Esprit<sup>2</sup>. La *Philosophia* énumère, concernant la nature de l'Ame cosmique, trois opinions que séparent d'ailleurs des frontières assez imprécises et entre lesquelles l'auteur s'abstient de choisir<sup>3</sup>. Dans les gloses sur le *Timée*, Guillaume écrit : « Certains disent que l'Ame du monde est le Saint Esprit. C'est là un point que nous ne voulons pour l'instant ni nier ni affirmer »<sup>4</sup>. Dans le *Dragmaticon* enfin la question de l'Ame du monde est passée sous silence. On ne contestera pas, bien sûr, la possibilité d'une évolution de la pensée de Guillaume sur ce point, même si les essais pour en retracer la courbe doivent rester de simples conjectures. Mais ce qu'il ne faut jamais oublier, c'est que Guillaume a bien pu aussi admettre simultanément plusieurs significations pour l'*integumentum* de l'Ame du monde, de la même façon qu'il admettait comme également valables les interprétations divergentes de la légende d'Orphée. Nous avons constaté précisément que la formule « *terlium genus* » appliquée à l'Ame du monde peut s'entendre en deux sens fort différents. Selon l'un de ces sens, l'Ame du monde semble devoir être identifiée au Saint Esprit ; selon l'autre sens, la formule « *terlium genus* » désigne la triple

(1) Cf. plus haut la conclusion de l'exposé du mythe d'Orphée, p. 47.

(2) JOURDAIN, *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque impériale et autres bibliothèques*, t. XX, 2<sup>e</sup> partie, p. 75-76.

(3) *Philosophia* I, 15 (P. L., 172, 46-47).

(4) PARENT, *La doctrine de la création dans l'école de Chartres*, p. 166, 6-11.

fonction qu'exerce l'Ame dans les plantes, dans les animaux et dans l'homme. Or ces deux sens si différents sont vrais en même temps.

L'importance de la notion d'*integumentum* apparaît ici avec évidence. Le problème de l'Ame du monde se posait à Guillaume de Conches, et à bon nombre de ses contemporains sans doute, comme celui d'un *integumentum* à interpréter<sup>1</sup>. Toute tentative pour reconstituer la pensée de notre auteur sur ce point ne saurait donc sans risque d'erreur, négliger la notion d'*integumentum*.

### B) La création des âmes individuelles

Ce qui vient d'être dit de l'Ame du monde trouve naturellement son application dans l'étude de l'âme humaine : les mêmes proportions fondamentales définissent l'une et l'autre<sup>2</sup>. Mais, ici encore, la pensée de Platon s'exprime sous forme de mythe, et il convient de lire dans cette perspective le discours que le démiurge adresse aux dieux visibles et aux dieux invisibles : « Appliquez-vous selon votre nature, leur dit-il, à fabriquer des êtres vivants. Imitiez l'action de mon pouvoir lors de votre propre naissance. Et, quant à la partie de ces êtres qui doit porter le même nom que les immortels, quant à la partie qu'on nomme divine et qui commande en ceux d'entre eux qui voudront toujours vous suivre et suivre la justice, j'en préparerai moi-même et je vous en donnerai la semence et le commencement. Pour le reste, ajoutant à cette partie immortelle une partie mortelle, fabriquez des vivants, faites-les naître, donnez-leur la nourriture, faites-les croître, et quand ils périront, recevez-les de nouveau près de vous »<sup>3</sup>.

Les dieux visibles dont parle le Timée sont les astres, et cette interprétation s'accorde parfaitement avec le principe d'exégèse posé plus haut au sujet de la mythologie : les dieux sont des forces de la nature personnifiées.

(1) Ainsi, le Ms. Orléans 274 contient, à la suite des gloses de Guillaume de Conches sur Boèce, un fragment de Commentaire sur le Timée (page 44). A propos de l'Ame du monde, de la substance du Même et de la substance de l'Autre, l'auteur de ce commentaire écrit : « In hoc vero *integumentum* huiusmodi continetur. Substantiam existentiam appellat. Existencia vero in aliis est dividua ut in sublunaribus, in aliis vero individua ut in eis que supra lunam sunt » (p. 44 a).

De même Abélard écrit : « His ex Platone breviter collectis atque ad nostre fidei testimonium satis, ut arbitror, diligenter expositis, consequens existimo ad sequaces eius commere, ut ea que ab ipsis quoque de anima mundi sunt dicta, nulla ratione convenienter accipi posse monstremus nisi Spiritui [MIGNE : Spiritu] Sancto per pulcherrimam involucrum figuram assignentur ». (Introductio ad Theologiam I, 19; P. L., 178, 1021 c).

(2) « Quid hoc sit supra loquentes de anima mundi exposuimus, quia fere eadem mixtura et proportionibus utraque [anima scilicet humana et anima mundi] est composita » (Ms. Florence. B. N. Conventi Soppressi, E. 8, 1398, fol. 19 va) — « Sic ergo ut ea exposuimus circa animam mundi hic exponatur circa animam hominis » (ibid., fol. 17 vb).

(3) Timée 41 c-d (éd. RIVAUD, p. 157).

Les dieux invisibles correspondent aux esprits angéliques<sup>1</sup>. Le Créateur convoque les Anges et les astres chaque fois qu'il donne à leurs natures la capacité d'agir de telle ou telle manière déterminée. Il leur adresse la parole quand il prévoit les effets qui seront produits par ces mêmes natures. Enfin il leur communique ses ordres en ce sens que c'est avec leur concours qu'il réalise ses desseins :

« Finito tractatu de creatione celestis animalis tam visibilis quam invisibilis, transit ad creationem ceterorum animalium more suo ad integumentum se transferens, quod tale est quod, creatis stellis et spiritibus, convocavit eos deus in uno concentu, habitaque oratione, coniunxit eis officium formandi corpora ceterorum animalium, et maxime hominis; coniungendique animam corpori et conservandi eam cum corpore, dandi cibi incrementa et dissolvendi. Huius rei est veritas quod stelle et spiritus a deo vocantur cum ab ipso ad aliquid agendum aptantur; ad ipsos loquitur cum providet que per ipsos fiant; iniungit predicta officia, quia per effectum stellarum et ministerium spirituum illa implentur »<sup>2</sup>.

Ce qui se cache sous forme d'*integumentum* dans le passage du Timée qui nous occupe en ce moment, c'est l'affirmation de l'influence des causes secondes. Les ordres donnés par le Créateur aux dieux inférieurs signifient que Dieu disposa les étoiles et les purs esprits de telle sorte qu'ils pussent produire les corps des animaux — en particulier celui de l'homme —, qu'ils pussent unir l'âme au corps, assurer la conservation de ce dernier, présider à sa croissance et à sa dissolution. On a fait remarquer que cette description fabuleuse du Timée a bien pu être l'une des sources du courant naturaliste si caractéristique de la pensée chartraine<sup>3</sup>. Ce qui est sûr c'est que, grâce à la notion d'*integumentum*, cette description a fourni à notre auteur le cadre idéal dans lequel il a inséré ses idées sur la causalité des agents naturels. La nature est considérée par Guillaume comme un principe d'activité, jouissant sous le haut domaine de la Providence d'une relative autonomie<sup>4</sup>.

(1) Guillaume s'efforce de faire concorder ce que dit Platon des quatre espèces de vivants (Timée 39 e 40 a) avec une angéologie dérivée du Pseudo-Denys. Les deux espèces supérieures correspondent aux neuf chœurs des anges : « Iterum ne mireris si Plato bonos angelos dividit in duo genera cum divina pagina dividat in IX ordines. Ille enim secundum loca, illa secundum officia distinxit » (Ms. Florence, B. N. Conventi Soppressi, E. 8, 1398, fol. 17 ra).

Cf. aussi *Philosophia* I, 16-20 (P. L., 172, 47-48) et *Dragmaticon*, éd. GRATAROLUS, p. 17.

(2) Ms. Florence, B. N. Conventi Soppressi, E. 8, 1398, fol. 17 rb.

(3) Cf. GREGORY, *Anima mundi*, *La filosofia di Guglielmo di Conches e la scuola di Chartres*, Florence 1955, p. 184.

(4) Guillaume revient avec insistance sur l'efficacité des causes secondes. Citons les passages suivants : *Gloses sur Boèce* (JOURDAIN, *Notices et extraits...* t. XX, 2<sup>e</sup> partie, p. 77-78 et PARENT, *La doctrine de la création*, p. 128, 3-12); *Philosophia* I, 22 (P. L., 172, 56 b.) Cf. sur ce sujet : GREGORY, *L'idea della natura nella scuola di Chartres* (Giornale Critico della Filosofia italiana, fascicolo IV, ottobre-dicembre 1952, p. 433-442); GREGORY, *Nuove note sul platonismo medievale: Dall' anima mundi all' idea di natura* (ibid., Fascicolo I-1957, p. 37-55).

Dans le récit du Timée que nous avons rapporté plus haut, nous avons entendu le démiurge déclarer qu'il se réservait pour lui-même la tâche de produire l'âme humaine. Cela pouvait très facilement s'interpréter en un sens créationniste. Mais il y avait une autre difficulté dans le dialogue platonicien, celle même que nous avons déjà rencontrée dans les gloses sur Boèce. Après avoir pétri la substance des âmes humaines dans le cratère même qui lui avait déjà servi pour former l'Ame du monde, le Créateur « partagea le tout en un nombre d'âmes égal à celui des astres. Il distribua ces âmes dans les astres chacune à chacun : il les y plaça comme dans un char et il leur enseigna la nature du tout »<sup>1</sup>. Guillaume soutient que, malgré les apparences, ce texte n'oblige pas à attribuer à Platon la doctrine de la préexistence des âmes. Pour défendre pareille thèse, le recours à la notion d'*integumentum* avec toutes les libertés qu'elle accorde à la fantaisie de l'exégète ne sera évidemment pas superflu. Un contresens, qui n'est d'ailleurs pas sans analogie avec les étymologies aventureuses rencontrées plus haut, vient fort à propos nous apporter son appui. Il nous faut, pour en juger, nous référer à la version de Chalcidius où le passage en question est ainsi rendu : « *Coagmentataque mox universe rei machina delegit animas stellarum numero pares, singulasque singulis comparavit* »<sup>2</sup>. Notre auteur fait remarquer qu'on ne lit pas *fecit animas* mais *delegit animas*. Si Platon avait dit que Dieu a créé un nombre d'âmes égal à celui des étoiles il ne nous eût rien appris puisqu'il est impossible de dénombrer les étoiles. Le sens de ce texte litigieux est donc que Dieu a prévu pour chaque homme un nombre de jours durant lequel son âme restera unie à son corps. Et ce nombre de jours est lié à la constellation qui existait précisément au moment où l'âme a été jointe au corps. Mais, dira-t-on, — et c'est Guillaume lui-même qui formule l'objection — cette explication nous fait éviter Scylla pour nous jeter en Charybde. Ne serait-ce pas une plus grande hérésie, en effet, de croire à l'influence des constellations que de croire à la préexistence des âmes? Il y a lieu de

(1) Timée 41 d-e (traduction RIVAUD, p. 157). La partie des gloses de Guillaume où ce passage du Timée est exposé a été publiée par M. TULLIO GREGORY dans *Note e testi per la storia del platonismo medievale* (Giornale Critico della Filosofia italiana, fascicolo III, Luglio-Settembre 1955, p. 373-376. En plus des modifications de lecture que nous avons proposé d'adopter plus haut, signalons encore ce qui suit. Nous lisons : *non est credendum quod posite essent super stellas et quasi equitantes cum eis irent* (Ms. de Florence) au lieu de *quas equitantes* (éd. Gregory, p. 374 et Ms. Vatic. Urb. lat. 1389 fol. 63 v). Nous lisons encore *Unde et primus homo* (Ms. de Florence, fol. 18 ra et Ms. Vatic. fol. 63v) au lieu de *Unus enim et primus homo* (éd. Gregory, p. 374). La leçon *creationem* du Ms. de Florence (fol. 18 ra) nous paraît préférable à *creatorem* qui est la leçon du Ms. du Vatican (fol. 64 r) et qu'adopte M. Gregory (*op. cit.*, p. 375, 3-4). Enfin M. Gregory lit « *et has exercet etiam sine corpore* » (*ibid.*, p. 375, 30-31) là où les Mss de Florence et du Vatican se lisent respectivement : « *et has exercet etiam separata a corpore* » (Ms. Florence, fol. 19 ra) — « *et has etiam exercet separata a corpore* » (Ms. Vatic. fol. 67 r).

(2) *Platonis Timaeus Chalcidius interprete*, éd. MULLACH, Firmin-Didot, p. 170 b.

distinguer. Croire que, de la présence ou de l'absence d'une constellation dépendent les honneurs, les richesses, le pouvoir ou toute autre chose semblable est hérétique, car tout cela vient ou du libre arbitre, ou du hasard, ou de la faveur divine. Mais penser que la durée de la vie humaine est liée à la constellation sous l'influence de laquelle l'âme a été unie à un corps déterminé, n'a rien que de raisonnable. Une telle dépendance relève de cette action des causes secondes dont nous venons de parler. Elle était exprimée déjà dans l'interprétation de cette chaîne d'or dont parle Homère et qui symbolise la hiérarchie des êtres. Nous avons dit comment Guillaume conçoit qu'à la production des corps terrestres ont concouru à la fois l'essence divine, la sagesse divine, l'Ame du monde et les corps célestes. L'*integumentum* se poursuit ici de façon parfaitement cohérente. Dans la physique qui est celle de Guillaume, les étoiles et les planètes sont froides ou chaudes, sèches ou humides, et elles communiquent ces mêmes qualités de chaleur, de froid, de sécheresse ou d'humidité à la terre. Or, de ces qualités dépendent précisément tant la vie des plantes et des animaux que l'équilibre des humeurs dans le corps humain. Comme le dira plus tard l'auteur de l'*Image du monde* en des vers qui semblent résumer la pensée du philosophe de Conches :

N'i a estoile si petite  
K'en terre n'ait sa vertu quite  
En herbe, ou en fruit, ou en flour...  
Li ciex et les estoiles sont  
Estrument de Nature amont  
Par coi ele œvre tout adès  
Si com Diex veut....<sup>1</sup>

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les astres influent sur la durée de la vie humaine.

Disons encore, pour achever l'interprétation de notre *integumentum*, que le cratère en lequel Dieu forma les âmes individuelles après y avoir formé l'Ame du monde est une représentation symbolique de la Sagesse divine<sup>2</sup>. Ce symbolisme pourrait bien s'inspirer d'ailleurs d'une image biblique : « La Sagesse, lit-on au livre des Proverbes, a mêlé son vin en un cratère »<sup>3</sup>.

(1) Cité par CH.-V. LANGLOIS, *La connaissance de la nature et du monde au moyen âge*, Paris 1911, p. 100-101.

(2) « Et in eodem vase, id est in eadem sua sapientia hoc disposuit. Et hoc est : hoc dixit. Et demum, pro deinde, *refudit in sinum*, id est in capacitatem, *eiusdem crateris*, id est sue sapientie in qua animam mundi ante creaverat » (Ms. Florence, B. N. Conventi Soppressi, E. 8. 1398 fol. 17 vb).

(3) C'est du moins le texte de la version des Septante : Ἡ σοφία ᾠκοδόμησεν ἑαυτῇ οἶκον, καὶ ὑπὴρχεις στύλους ἐπτά. Ἐσφαξε τὰ ἑαυτῆς θύματα, ἐκέρασεν εἰς κρατῆρα τὸν ἑαυτῆς οἶνον. (Proverbes IX, 1-2). Les éditions reçues de la Vulgate ont laissé tomber le cratère. Rappelons que la Lettre IX du Pseudo-Denys est adressée

En suivant toujours le même procédé d'exégèse allégorique, nous réussirons à comprendre la dernière partie du mythe platonicien, celle où le démiurge nous est montré plaçant les âmes dans les astres comme en autant de chars. S'imaginer que les âmes sont à califourchon sur les étoiles et qu'elles chevauchent en cette posture de l'orient à l'occident, voilà qui passe vraiment les limites d'une saine plaisanterie. L'expression *posite super stellas* ne doit pas être entendue selon la catégorie de lieu mais selon celle de causalité. Les étoiles sont les supports des âmes en ce sens que c'est leur action qui rend le corps humain apte à recevoir l'âme. Ainsi l'*integumentum* du Timée rejoint celui du Chant IX au livre III du *De Consolatione Philosophiae* et Guillaume exécute ici la promesse qu'il avait faite en glosant Boèce<sup>1</sup>.

Notre auteur, on le voit, trouvait dans la notion d'*integumentum* le moyen d'étayer sur l'autorité de Platon ses propres thèses concernant l'efficacité des agents naturels. En revanche, cette même notion lui permettait de découvrir, sous des formules apparemment hétérodoxes, une très profonde et très saine philosophie. Guillaume allait même plus loin : il pensait découvrir dans la phrase du Timée : « Dieu ordonna aux âmes de contempler la nature de l'univers » une allusion à l'état de justice originelle en lequel se trouvait Adam avant son péché<sup>2</sup>.

#### 4<sup>e</sup> RÉSUMÉ DE L'ENQUÊTE

Il ne s'agit pas d'établir un bilan et de formuler des conclusions définitives. La présente étude n'a pas l'ambition de dire le dernier mot sur la notion d'*integumentum*. Elle voudrait plutôt attirer l'attention sur cette notion qui semble avoir été jusqu'ici assez peu remarquée et dont l'intérêt est certain. Notre champ d'investigation a été nécessairement restreint. Et pourtant, en dehors de Guillaume de Conches que nous avons choisi comme centre de nos recherches, nous avons pu entrevoir que la notion d'*integumentum* était assez largement répandue au XII<sup>e</sup> siècle : nous avons glané de précieux renseignements chez Bernard Silvestre, Thierry de Chartres et Abélard. Jean de Salisbury, qui parle d'*involutum*, nous a apporté aussi un témoignage intéressant. Jean de Garlande atteste par ses « *Integumenta Ovidii* » la persistance de la notion d'*integumentum* au XIII<sup>e</sup> siècle. L'*Ovide moralisé*, poème du XIV<sup>e</sup> siècle, traduit le mot en français dans les vers suivants :

à Titos, grand-prêtre, qui avait demandé par lettre ce que signifient la maison de la Sagesse,  
son cratère, sa nourriture et sa boisson (P. G., 3, 1103-1114). Cf. Maurice de GANDILLAC,  
*Œuvres complètes du Pseudo-Denys l'Aréopagite*, Paris (1943), p. 350-359.

(1) La même idée est reprise dans la *Philosophia* IV, 32 (P. L., 172, 98 c).

(2) GREGORY, *Note e testi per la storia del platonismo medievale* (Giornale Critico della Filosofia italiana, Fascicolo III, Luglio-Settembre 1955, p. 374).

Apollo l'ama longuement  
C'est Phebus que l'Integument  
Selon la paienne creence  
Apele dieu de sapience  
Qui tout enseigne et endouctrine<sup>1</sup>.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, le Bénédictin Joachim Piéron fait un large usage du terme « *integumentum* » dans sa traduction latine des œuvres du Pseudo-Denys. Il traduit par *integumenta* le mot παραπετάσματα. Ἀποκαλυφμένη devient « *quasi vela et integumenta patefacta* ». Les expressions ἀπερικαλύπτως ou προκαλυμμάτων ἔκτός sont rendues par les mots *sine integumentis*. Le verbe προδεδόχται est traduit par la formule « *est integumentum* ». Il faut reconnaître que ce mot avait sa place toute trouvée dans une traduction latine des œuvres de l'Aréopagite. Aussi les versions de Lansell au XVII<sup>e</sup> siècle et de Cordier au XVIII<sup>e</sup> font-elles encore usage du terme « *integumentum* »<sup>2</sup>. Si le mot disparaît en même temps que l'usage de la langue latine, l'idée dont il était porteur et la méthode d'exégèse qu'il représentait semblent bien être demeurées. A vrai dire, nous nous trouvons là moins en face d'un procédé de grammairiens qu'en face d'une attitude fondamentale de l'esprit humain. Sans insister sur les interprétations modernes du mythe de Sisyphe ou de l'erreur de Narcisse, le courant psychanalytique offre de curieuses ressemblances avec la méthode suivant laquelle on interprétait au XII<sup>e</sup> siècle les « *integumenta* ». Sans doute n'est-ce plus la vie active ou la vie contemplative que l'on croit découvrir dans les personnages de la mythologie. Mais on s'efforce d'y reconnaître les pulsions profondes du subconscient. Achille, Chronos, Œdipe, Orphée, Phaéton revivent de nos jours sous formes de « complexes ». Et rien ne ressemble tant à un recueil d'*integumenta* que certain-

(1) C. DE BOER, « *Ovide moralisé* ». Poème du commencement du XIV<sup>e</sup> siècle publié d'après tous les manuscrits connus, Livre I, vers 3125-3129 (« *Verhandelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen — Afdeling Letterkunde — Nieuwe Reeks — Deel XV*, Amsterdam 1915).

(2) Les *Dionysiaca* de Dom Chevallier permettent sur ce point d'intéressantes comparaisons. Selon l'index des mots latins établi par les éditeurs des *Dionysiaca*, le terme *integumentum* ne figure dans aucune des traductions latines du Pseudo-Denys qui ont précédé la version de Joachim Piéron. Les différents passages de cette dernière version (d'après le texte de 1585) où le mot *integumentum* est utilisé sont aux pages suivantes des *Dionysiaca* : 573<sup>a</sup> ; 582<sup>a</sup> ; 641<sup>a</sup> ; 641<sup>a</sup> ; 642<sup>a</sup> ; 733<sup>a</sup> ; 1181<sup>a</sup>.

La traduction de Lansell (texte de 1642) utilise le mot *integumentum* aux passages suivants : 641<sup>a</sup> ; 641<sup>a</sup> ; 733<sup>a</sup>.

La traduction de Cordier (texte de 1755) utilise le mot *integumentum* en 635<sup>a</sup> et 641<sup>a</sup>. En 641<sup>a</sup> et 1274<sup>a</sup> elle emploie le terme *involutum*.

*Involutum* figure aussi dans la paraphrase de Thomas Gallus (de 1238) en 566<sup>a</sup>, et dans la traduction d'Ambroise Traversari (texte de 1498) en 850<sup>a</sup>.

Relevons une légère erreur dans l'index de *Dionysiaca*, tome I, p. cXLIV : au mot *integumentum* lire 582<sup>a</sup> et non 582<sup>a</sup>.

nes colonnes d'un moderne dictionnaire de psychanalyse<sup>1</sup>. Le symbolisme du rêve, avec la distinction entre le « *contenu manifeste* » et le « *contenu latent* », n'est pas sans analogie avec l'interprétation d'une fable à l'aide du couple « *integumentum-veritas* ». Enfin le terme de « condensation », par lequel Freud exprime que le contenu latent d'un rêve est toujours plus étendu que le contenu manifeste, correspond assez bien à cette polyvalence qui permettait aux maîtres du moyen âge d'attribuer à un même *integumentum* des significations multiples.

Mais ce n'est pas pour aboutir à ces comparaisons ni pour survoler rapidement huit siècles d'exégèse allégorisante que la présente étude a été entreprise. Il ne s'agissait pas de faire l'histoire complète de la notion d'*integumentum*, mais simplement de montrer le parti que Guillaume de Conches en a su tirer. Celui que Jean de Salisbury appelle le meilleur « grammairien » après Bernard de Chartres est un témoin privilégié<sup>2</sup>. Tant par ses gloses sur Boèce que par son commentaire sur Platon Guillaume est un maître qui a fait école<sup>3</sup>. La méthode qu'il employait pour exposer les philosophes anciens et les rendre assimilables à la pensée chrétienne nous permet de mieux comprendre l'humanisme de son époque.

Les exemples que nous avons étudiés plus haut montrent que les « *integumenta* » développés par Guillaume peuvent se classer en deux catégories. Dans la première de ces catégories figurent les légendes poétiques, comme celles d'Orphée ou d'Hercule. Notre auteur s'efforçait d'en extraire une morale édifiante en utilisant les travaux de ses devanciers Fulgence et Rémi d'Auxerre. La deuxième catégorie groupe les mythes platoniciens du *Timée* et les images utilisées par Boèce pour

(1) Ainsi dans le *Dictionnaire de Psychanalyse et de Psychotechnique* publié sous la direction de Maryse Choisy en annexe à la Revue *Psyché*, nous rencontrons les complexes d'Achille, d'Amphitryon, de Clytemnestre, de Chronos, d'Électre, d'Œdipe, de Phaëton, etc. Après avoir été interprété de tant de manières différentes, le mythe d'Orphée est devenu lui aussi un « complexe ». Voici comment il est défini dans le *Dictionnaire de Psychanalyse* : « **Complexe d'Orphée.** Le Dr. Bugard entend par là : « l'attitude de sublimation de la libido dans l'idée mystique et dans l'idée musicale inséparables ». (p. 94).

(2) JEAN DE SALISBURY, *Metatogicon*, I, 5 (éd. Webb, p. 16, 17). Cf. aussi *ibid.*, I, 24 (éd. Webb, p. 57, 21).

(3) M. Courcelle a fait remarquer que le Commentaire de Guillaume de Conches sur Boèce a été très répandu en Europe et a fait autorité au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle. (*Étude critique sur les commentaires de Boèce*, in *Archives d'Histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, t. XII (1939), p. 78-80). Bien que les gloses sur le *Timée* ne bénéficient pas encore d'une étude comparable à celle que M. Courcelle a consacrée aux gloses sur Boèce, Guillaume eut sans nul doute une grande influence aussi en ce domaine ainsi que le remarque Grabmann : « Die Traditionen der Schule von Chartres deren bedeutendster philosophischer Kopf Wilhelm von Conches Kommentare sowohl zum *Timaeus* wie auch zur *Consolatio philosophiae* geschrieben hat, waren also in früheren 13 Jahrhundert noch nicht erloschen ». (Cité par PARENT, *La doctrine de la création dans l'école de Chartres*, p. 142, note 1).

exprimer quelque vérité philosophique. Là, le rôle du « grammairien » était de sauvegarder, grâce à une interprétation appropriée, l'orthodoxie de Platon et de Boèce. Guillaume a beau admettre en principe que Platon n'est pas toujours orthodoxe, en fait il s'ingénie à ne lui imputer aucune hérésie. Fort de l'autorité de saint Augustin, il pense qu'aucun philosophe ne s'accorde mieux avec la foi chrétienne que Platon<sup>1</sup>. Pour justifier semblable attitude, le recours à la notion d'*integumentum* s'imposait souvent à lui.

Mais l'habitude créée par l'usage de l'exégèse allégorique dans la lecture des auteurs profanes pouvait, par un choc en retour, transformer en pures allégories certaines pages de la Bible. Après avoir servi à ramener les philosophes dans les limites de l'orthodoxie, elle pouvait servir à interpréter la Sainte Écriture d'une façon qui la rendit conforme à la philosophie. C'est ainsi que notre auteur expose allégoriquement le récit de la création d'Ève à partir d'une côte d'Adam<sup>2</sup>, et la description des eaux qui se trouvent au-dessus du firmament<sup>3</sup>. Toutefois, quand il fait jouer ainsi l'allégorie sur les textes bibliques, Guillaume n'utilise plus le terme d'*integumentum*. Le suivre sur ce nouveau terrain serait assurément d'un grand profit, mais ce serait excéder les limites de cette étude.

(1) Dans le *Dragmaticon* le Duc avec lequel Guillaume est censé dialoguer déclare : « *Si gentilis adducenda est opinio, malo Platonis quam alterius inducatur: plus namque cum nostra fide concordat* » (éd. GRATAROLUS, p. 13). Toujours dans le *Dragmaticon*, le témoignage de saint Augustin en faveur de Platon est invoqué : « *Testatur Augustinus se in Platonis scripturis legisse quicquid in principio evangelii Iohannis usque ad hunc locum legitur: fuit homo missus a Deo* ». (éd. GRATAROLUS, p. 309). Cf. AUGUSTIN, *Confessions* VII, 9 (P. L., 32, 740-741) Abélard cite et commente ce même passage dans son *Introductio ad Theologiam* I, 20-21 (P. L., 178, 1029-1030).

(2) *Philosophia* I, 22 (P. L., 172, 56 a). Guillaume rétracte cette opinion dans son *Dragmaticon* (éd. GRATAROLUS, p. 7).

(3) *Philosophia* II, 2 (P. L. 172, 57 d-58 b).

## APPENDICE

On trouvera ci-après un fragment des gloses de Guillaume de Conches sur le *Timée* dont la publication nous a paru nécessaire à l'intelligence de la présente étude. Il s'agit du commentaire de *Timée* 34-37. Comme Parent a édité la première partie de ce passage, nous nous sommes contenté de reprendre les gloses au point précis où il les a interrompues. Notre texte fait donc immédiatement suite à PARENT, *La doctrine de la création dans l'école de Chartres*, p. 165-170.

Les lectures de Parent sont assez souvent défectueuses. Il est des fautes d'inadvertance qui sont peut-être excusables. Ainsi à la page 155, 12, Parent a lu : *cum genera careant ablativo casu, loco illius ponit genilivum*, ce qui n'a aucun sens. La leçon des mss. de Florence et du Vatican est : *cum Greci careant ablativo, loco illius ponunt genilivum*. Mais on doit signaler aussi des interprétations fantaisistes trop fréquemment répétées pour être imputables au manque d'attention. Ainsi Parent lit-il constamment *conclusio* au lieu de *continuatio* et *quoniam quidem* au lieu de *quandoquidem*.

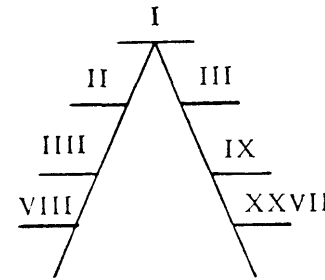
Nous n'avons pas visé à établir ici un texte définitif, mais seulement à permettre au lecteur de contrôler par lui-même ce que nous avons dit de la notion d'*integumentum*. Toutefois, nous pouvons dès maintenant annoncer que l'édition des gloses de Guillaume de Conches sur le *Timée* fera l'objet d'une de nos thèses pour le doctorat ès lettres.

[Ms. Florence, B. N. Conventi Soppressi, E. 8. 1398<sup>1</sup>]

[fol. 12 v a] *Locavit medium inter utramque substantiam*, id est commune locavit anime ex utraque substantia constanti, ut expositum est. *Et tria hec omnia permiscuit in unam speciem* : istud non mutatur. *Diversa illa natura repugnantem concrecioni atque adunationi generum*, quia nec imaginatione nec sensu percipi potest concrecio generum et adunatio : sola enim ratio illam percipit. Vel dividuam substantiam dicamus illam primordiale materiam, scilicet ilen, individuam archetipum mundum. Ex his fecit Deus animam quia, nisi hec essent, nullum corpus esset nec anima. Vel ex eadem natura et diversa : ex pari et impari numero. Probat

enim Boetius in *Arismetica* imparem esse eandem naturam, parem diversam. Sed diversa natura repugnat concrecioni generum et coadunationi : numquam enim ex pari et impari fiet par.

*Quibus cum substantia mixtis*. Postquam ostendit ex quibus anima mundi excogitata sit, subiungit et qualiter, integumentum non deserens. Cuius hec est summa quod Deus illam mixturam ex<sup>1</sup> substantiis et naturis divisit in VII partes tales que respectu prime in uno latere essent duple, in altero triple, velut in hac figura :



In cuius expositione querendum est quare posuit numeros in compositione anime, et quare istos et quare nec plures nec pauciores, et quare sub tali figura. Numeros ergo apposuit ut perfectionem anime insinuaret. Vt enim in principio huius libri diximus, nichil post Deum tam perfectum est quam perfectus est numerus. Istos vero apposuit potius ; sed antequam ostendamus quare, illorum proprietates ostendamus. Est ergo principium de illis indivisibile, scilicet unitas ; duo sub illa scilicet binarius et ternarius, lineares numeri ; sub his duobus quaternarius et IX rius, superficiales ; reliqui duo id est octonarius et XXVII, solidi. Ad cuius intellectum dicimus quod nomina figurarum duobus modis attribuuntur numeris : dispositione ut ternarius et VI rius dicuntur trianguli quia tres unitates, vel <sex> sub tali figura possunt disponi ut hic<sup>2</sup> ; vel referuntur ad res similitudine. Sunt ergo omnes numeri lineares dispositione, quia omnes in longum possunt disponi ; superficiales vero vel solidi similitudine. Sunt ergo superficiales quicumque habent duas voces tantum in sui [fol. 12 vb] multiplicatione ut superficies duas dimensiones, longum et latum, quales sunt : bis bini, ter terni. Solidi sunt qui habent tres voces tantum in sui multiplicatione, ut soliditas tres dimensiones : longum, latum, spissum ; quales sunt bis bini bis, ter terni ter. Est ergo unitas in compositione anime ut per eius indivisibilitatem indivisibilitas essentie anime figuretur ; binarius et ternarius, qui sunt lineares, ut ostendatur in anima potentia movendi in longum corpus ; quaternarius vero et IX rius, qui sunt superficiales, ut ostendatur potentia movendi in latum ; octonarius et XXVII, qui sunt solidi, propter potentiam movendi in

(1) et ex substantiis/Ms. Florence.

(2) Dans le texte des gloses, deux figures, sont insérées en cet endroit :



(1) Cf. Ms. Vatic. Urb. lat. 1389, fol. 40 et suiv. ; Ms. Auranches 226, fol. 122v-124v ; Ms. Venise, Marc. lat. 1870, fol. 43-51.

Concernant les divers manuscrits des gloses de Guillaume sur le *Timée*, nous renvoyons à ce que nous avons dit plus haut, p. 58, n. 1.

spissum. Sed, dicet aliquis, ad hoc designandum, sufficerent vel soli lineares, superficiales, solidi ab impari, vel solidi a pari. Ad quod dicimus quod corporum alia sunt divisibilia, alia indivisibilia. Par vero numerus, qui in duo equa potest dividi, refertur ad dissolubilia, impar vero numerus, qui in duo equa dividi non potest, ad indissolubilia refertur. Vnde Virgilius : « *numero deus impare gaudet* » (Egl. VIII, 75). Vt igitur unam eandemque animam dissolubilia et indissolubilia corpora in longum et in latum posse movere significaret et in spissum, lineares numeros, superficiales et solidos a pari et impari in eius compositione posuit. Alia est ratio quare hos numeros apposuit : inter hos enim inveniuntur proportionem que omnem reddunt consonantiam. Est enim in uno latere dupla proportio ex qua est diapason, in altero tripla ex qua est diapason kaidiapente. Quaternarius vero ad unitatem et VIII ad II quadrupla est proportio ex qua est disdiapason. Ternarius vero ad binarium sesquialtera est proportio ex qua est diapente. Quaternarius ad ternarium sesquitercia, ex qua est diatessaron. Novenarius ad octonarium sesquioctava, ex qua est tonus. Vt igitur animam corpus concorditer movere significaret, numeros concordantes in eius compositione posuit. Nec plures nec pauciores posuit ut innueret propter corpora has III dimensiones optinentia excogitatam esse. Sub tali figura disposuit ut per acumen indissolubilitatem essentie, per duo brachia dissolubilitatem per potentiam significaret.

Exposita igitur summa integumentum, ad litteram veniamus. Continuatio cuius talis est : Deus miscuit naturas substantiis ut expositum est. *Quibus* naturis, *cum substantia mixtis*, quia nature insunt substantiis, *et ex tribus*, scilicet gemina natura et substantia, *reductis in unum* id est in unam animam, *totum* — est enim anima totum quoddam non universale nec integrum sed virtuale, quia scilicet plures habet potentias et virtutes — *rursusque hoc unum*, id est unam et eandem animam mundi, *divisit in partes*, non integrales. Et non est aliud dividi per potentias animam nisi diversas potentias in diversis corporibus exercere eam, non easdem in singulis, et hoc, non ipsa deficiente, sed natura corporum impediens. Vnde Virgilius : « *quantum non noxia corpora tardant* ». (Eneid. VI, 731). Et hoc fecit *compelenter*, id est iuxta naturas corporum ita quo, id est ut, *singule constarent partes ex substantia et gemina natura* scilicet *diversi et item eius quod vocatur idem*, ac si diceret : ita divisit quod singule partes aliquid de substantiis et naturis continerent, hoc significans quod ubicumque anima talem exercet potentiam, est id quidem quod predicto modo excogitatum fuit, etsi non omnes potentias suas ibi exerceat. Sed ne aliquis putaret quod in infinitas partes eam divisisset, ait : *Instaurans divisionem hactenus*, id est hoc modo, *sumpsit unam partem ex universo*, id est ex tota illa mixtura, scilicet unitatem ; *postquam sumpsit duplicem eius*, id est binarium. *Terciam vero portionem* sumpsit, scilicet ternarium ; *sescuplam*, id est sesquialteram secunde,

*sed triplam prius sumpte* scilicet unitatis. *At vero quartam*, id est quaternarium ; *duplam secunde* id est binarii ; *quintam vero* id est [novenarium] ; *triplam tercie* id est ternario<sup>1</sup>. *Sexta vero assumptio* id est sexta pars assumpta, scilicet octonarius, *fuit propensior* id est maior, *quam prima VII partibus*, id est septem unitatibus. *Septima vero*, id est XXVII, *maior fuit quam prima*, id est unitas, *XXVI partibus*. Quid vero significant iste partes expositum est.

*Quibus ita divisus*. Adhuc Plato integumento suo deservit dicens quod, divisa substantia anime in partes, in uno latere duplas, in altero triplas posuit ; quia nimis habebant illa spacia et ampla erant, implevit unumquodque duobus mediis. In hoc integumento nullam anime potentiam designat sed proprietatem duple et triple proportionis de quibus fecerat mentionem. Semper enim infra duplam continentur due proportionem, id est sesquialtera et sesquitercia ; infra triplam dupla et sesquialtera. [fol. 13 ra] Sed quia hoc non possumus in prima figura assignare quia inter I et II nichil est, mutemus figuram in qua VI sit in summo, sub quo sint tres dupli ab eo, id est XII, XXIII, XLVIII ; in altero latere tres tripli ab eodem, id est XVIII, LIII, CLXII. Inter senarium et XII duo sunt media, id est : VIII et IX. Sed octonarius ad VI sesquitercius est, XII ad VIII sesquialter. Ita hoc posito in medio, habebimus infra hanc duplam proportionem sesquiterciam et sesquialteram. Si vero IX ponatur in medio, erit ad VI sesquialter. Sed XII ad IX sesquitercius est. Ita hoc posito in medio, habebimus sesquialteram et sesquiterciam. Sic igitur inter hanc duplam est sesquialtera et sesquitercia et e converso. Similiter inter triplam id est inter VI et XVIII, si ponantur IX et XII, erit novem, ad senarium sesquialter, sed XVIII ad ipsum duplus. Hoc igitur posito in medio, inveniemus infra hanc triplam, sesquialteram et duplam. Si vero XII ponatur in medio, erit ad VI duplus, sed XVIII ad ipsum sesquialter, et sic inter eos habebimus duplam et sesquialteram, et quemadmodum hic invenimus media, in aliis duplis et triplis possunt inveniri ; sed eorum inventionem ingeniis legentium relinquimus. Et hoc est : *Quibus* proportionibus *divisus ita* in dupla et tripla ; *complebat intervalla duplicis et triplicis quantitatibus*, et hoc consequenter, id est convenienter ut expositum est. *Secans partes* quas posuit in medio ; *ex universitate*, id est ex predicta mixtura. Vt enim extrema sunt proportionem sic et media. *Et ex his* partibus sectis ; *complens* pro complet, participium scilicet pro verbo ; *spacia intervallorum* scilicet duplorum et triplorum. Sed ne aliquis putaret quod infinita essent media, subiungit *quo*, id est ut, *singula intervalla dupla vel tripla, binis medietatibus fulcirentur*, ut expositum est. Et sic habemus has proportionem cum tropis suis, id est conversionibus suis. Sicut enim primo medio posito habemus sesquiterciam et sesquialteram, ita secundo posito, habemus sesquialteram et sesquiter-

(1) *ternario*/Ms. Florence ; *III*/Ms. Vatic. ; *III<sup>ium</sup>*/Ms. Avranches.



ciam, et huiusmodi conversiones vocamus tropos. Et forsitan hos numeros potius posuit quam alios, scilicet senarium etc., quia in aliis forsitan predictae et sequentes proportionales inveniri non possent ut in istis et, si in aliquibus invenirentur, non ita facilis et aperta foret eorum inventio ut in VII premissis. Et ita etiam habemus hos tropos, et est iste versus transpositus : *Medietatum porro etc.* Hic ostendit proprietates primi intervalli. *Medietatum*, id est VIII et IX. Sed quia in littera de quibusdam proportionalitatibus facit mentionem, ad evidentiam illius de proportionalitatibus doceamus. Proportio vero est habitudo rei ad rem, ut duplum, sesquialterum etc.. Proportionalitas vero est comparatio habitudinum, et ad minus inter tria, ut cum dicitur : quemadmodum se habet primum ad secundum sic se habet secundum ad tertium. Proportionalitatum III sunt principales species : arismetica proportionalitas, geometrica, armonica. Et est arismetica quando tres tales numeri inveniuntur qui in eiusdem numeri quantitate se superant, ut sunt : VI, IX, XII ; est enim ternarius eorum differentia. Geometrica vero est quando tales tres numeri inveniuntur qui in eadem sunt proportione, ut sunt : IIII, VI, IX ; sunt enim in sesquialtera proportione. Armonica vero est quociens tres tales termini inveniuntur quod, in qua proportione sunt duo extremi, in eadem est differentia primi et medii et medii et extremi, ut sunt : sex, VIII, XII. Vt enim extremi, id est VI et XII, sunt dupli, ita predictae differentiae duplæ. Sunt enim differentia :

VI et VIII : II

VIII vero et XII : IIII.

Quod ut melius appareat, III proportionalitates in una figura ostendamus, predicendo quod proportionalitas modo est coniuncta, modo disiuncta. Coniuncta est quando inter omnes numeros ostenditur proportio sine saltu ; et potest esse in tribus terminis vel in pluribus ut in predictis exemplis. Disiuncta vero est quando aliquis fit saltus in medio, et est ad minus inter IIII numeros, ut si dicam : quemadmodum se habet VI ad IX, ita VIII ad XII. Sunt enim in sesquialtera proportione. Et notandum quod inter VI et XII omnes proportionalitates ostenduntur predicto modo, unde maxima armonia.

Merito ergo in compositione anime que est prestitura concordiam concordia ponitur. Sed quamvis hic tres contineantur, de duobus tantum facit mentionem in littera, scilicet de arismetica et armonica. Terciam id est geometricam, dat subintelligere. Continuatio : binas medietates, scilicet et VIII et IX, Deus posuit in medio.

*Porro*, id est sed, altera medietas, id est VIII, *quota parte extimi limitis*, id est VI, *precellebat illum extimum limitem*, scilicet in tertia parte sui — *precellit enim VIII VI in binario qui est tertia pars senarii — tota parte*, scilicet in tertia, *precellebat ab altero extimo limite*, id est a XII ; XII enim superat VIII in tertia parte sui, id est in quaternario. Et est summa : hec medietas superabat minorem in tertia parte minoris et superabatur

a maiore in tertia parte maioris. Et in hoc habemus armonicam proportionalitatem. Est enim proprium illius ut medium in eadem parte minoris superet minorem in qua parte maioris superetur a maiore. *Altera vero medietas*, id est IX, *precellebat VI et precellebat ab extimo*, id est a XII, *pari summa et equali ad numerum*, scilicet in eodem numero, quia in ternario. Et sic habemus arismetica proportionalitatem. *Natis itaque etc.* Summa huius versus est [fol. 13 rb] quod repertis his mediis, scilicet sesquialteris et sesquiterciis, quia adhuc nimis hiabant, implevit sesquitercia epogdois, nichil aliud significans nisi quod sesquitercia proportio intra se continet duas sesquioctavas et plus, de quo dicemus statim, prius exposita littera. Continuatio : quandoquidem nati sunt inter VI et XII, VIII et IX, ergo itaque nati sunt limites sescuplus, sesquitercii, sesquioctavi. Est enim VIII ad VI sesquitercius ; IX vero ad VI sesquialter ; illi vero inter se epogdoi, id est sesquioctavi. Est enim una regula talis : quocienscumque duo numeri ad eundem sunt, alter sesquitercius, alter sesquialter, illi inter se sunt sesquioctavi. *Et natis limitibus sescuplorum*, id est sesquialterorum, ut IX ad VI ; *et item natis limitibus eorum quibus accedit pars sui tertia*, id est qui superant in tertia parte, *quod genus proportionis dicitur a Grecis epitritum* id est sesquitercium ut VIII ad VI ; *et item*, natis limitibus eorum quibus accedit pars sui octava, id est qui superant in octava parte, *qui numerus ab eisdem Grecis vocatur epogdous*, id est sesquioctavus — epi enim super, ogdoas vero VIII — *ex his ultimis nexibus*, id est epogdois, *complebat Deus illa prima intervalla*, scilicet epitritorum omnium, quia infra quodlibet epitritum sunt duo epogdoi vel in numeris vel in minuciis. Sed ne aliquis putaret quod ex duobus epogdois unum epitritum integre compleretur, subiungit : *ita ut ad perfectam cumulataque completionem deesset aliquid epitrito*, scilicet quod ex duobus epogdois non posset impleri, et subiungit quantum, scilicet *quantum deest habita comparatione CCXLIII adversus CCLVI*, id est qualis est proportio numerorum istorum.

Querendum est hoc loco quare posuit potius hos numeros quam alios, et que sit illorum proportio. Et in ea dicamus minus semitonium esse. Vt enim sesquitercia proportio constat duobus epogdois, et ex hac proportionem, ita diatessaron ex duobus tonis, qui sunt ex epogdois proportionem, et semitonio minore. Quoniam necesse est in hac proportionem constare, hos igitur numeros potius quam alios apposuit. Oportuit enim tales numeros inveniri qui inter se essent sesquitercii et infra se continerent duas sesquioctavas, ut appareret quantum deesset, quod duo sesquioctavi non perficiunt unum sesquitercium. Sed ante istos nullos tales potuit invenire. Ad cuius intellectum predicamus quod omnis multiplex tot superparticulares sui generis precedit quoto loco ipsum distat ab unitate. Multiplex vero est numerus qui continet alium numerum plusquam semel, id est bis vel ter vel quater etc. Superparticularis vero est qui continet alium totum et eius aliquam partem, ut sesquialter, sesqui-



tercius, sesquioctavus. Multiplex vero et superparticularis sunt eiusdem generis qui ab eodem numero dominantur ut duplus et sesquialter a binario, triplus et sesquitercius a ternario, octuplus et sesquioctavus ab octonario. Ergo secundus octuplus, id est LXIII, precedit duas continuas sesquioctavas. Est enim sesqui[octavus] ad ipsum LXXII, ad LXXII LXXXI. Sed iste due sesquioctave ad predictum probandum scilicet quantum minus faciunt uno sesquitercio, nichil valent quia nullus numerus ad primum predictum potest esse sesquitercius cum non possit habere terciam partem. Est enim pariter par qui numquam habet partem denominatam ab impari. Est alia regula artis arismetice : si in aliquibus numeris in aliqua proportionem constitutis queramus partem quam non habeant, multiplicemus illos nomine partis quam querimus, qui inde fient in eadem erunt proportionem, et partem quam querimus optinebunt. Multiplicemus igitur tres predictos numeros per ternarium et erunt in eadem sesquioctava proportionem, et habebunt terciam partem. Dicamus ergo : [fol. 13 va] ter LXIII fiunt CXCII ; ter LXXII fiunt CCXVI ; ter LXXXI fiunt CCXLIII. Hi ergo sunt in sesquioctava proportionem quia CCXVI continent CXCII et octavam partem eorum, id est XXIII ; CCXLIII continent CCXVI et eorum octavam partem : XXVII. Habent terciam partem id est numeros illos quos multiplicavimus per ternarium. Adiungamus primo, id est CXCII suam terciam partem id est LXIII, et habemus sesquitercium, id est CCLVI qui continet duas sesquioctavas predictas ut hic :

CXCII
CCXVI
CCXLIII
CCLVI

Ergo hic est primus numerus sesquitercius continens duas continuas sesquioctavas. Videamus ergo quantum due sesquioctave faciunt minus una sesquitercia. Est igitur sesquitercia inter CXCII et CCLVI ; due vero sesquioctave extenduntur usque ad CCXLIII. Remanet quod due sesquioctave non faciunt unam sesquiterciam

quantum est inter CCXLIII et CCLVI. Merito ergo dicit Plato tantum deesse. Queramus ergo que sit proportio inter hos numeros ut dicamus in ea minus semitonium esse. Dicunt quidam quod est super tredecim partiens ducentesimas quadragesimas tercias partes. Boecius vero in musica dicit illam esse inter sesquidecimam octavam et sesquidecimam nonam. Est enim minor sesquidecima octava et maior sesquidecima nona : quod per differentiam illorum, id est per tresdecim, possumus probare. Est enim una regula in musica quod si duo numeri dicantur esse in aliqua superparticulari proportionem et velimus probare utrum ita sit an non, multiplicemus nomen a quo proportio denominatur per differentiam ; si inde sit minor numerus sunt in illa proportionem, sin aliter non sunt in illa. Verbi gratia : VI et IX sesquialteri dicuntur. Sumo istorum differentiam, id est ternarium ; et multiplico nomen a quo proportio denominatur, id est binarium, et dico : ter duo faciunt VI, minorem scilicet de illis numeris. Si ergo CCXLIII et CCLVI

essent in sesquidecima octava proportionem, terdecies X et VIII facerent CCXLIII. Quomodo faciunt CCXXXIII ? Item si essent in sesquidecima nona proportionem, tredecies XVIII facerent CCXLIII. Modo faciunt CCXLVII. Cum igitur tredecim sit istorum differentia et tredecies XVIII faciunt minus quam CCXLIII, est horum proportio minor sesquidecima octava. Item cum tredecies XVIII faciat plus, maior est sesquidecima nona. Est igitur proportio istorum inter sesquidecimam octavam et sesquidecimam nonam. Talis vero proportio minorem facit semitonium. Sunt enim duo semitonia. Cum enim tonus non possit dividi in duo equa ut probat Boecius in musica, dividitur in duo inequalia, quorum minor pars dicitur minus semitonium vel lima : hoc habetur in nostra musica et est in predicta proportionem. Maior vero dicitur maius semitonium vel apotome, nec habetur in nostra musica. Sed quare tonus non possit dividi in duo equa et in qua proportionem sit apotome, dicere pretermittatur. Non enim si facit hic mentionem de musica sunt omnia dicenda que de ea dici possunt.

*Et iam.* Ostensa causa et modo excogitationis anime, subiungit qualiter coniuncta sit mundo et quid in digniori parte illius, id est in celestibus, operetur, more suo integumento deserviens. Cuius verba prius, deinde sententiam ponamus. Verba autem hec sunt : quod Deus illud factum ex predicta materia et predicto modo extendit in longum, deinde divisit in duo inequalia, applicans unam partem per medium alterius in modum huius grece littere chi ( $\chi$ ). Postea curvavit capita fecitque duos orbes alterum altero laxiorem, et minus latum posuit infra latiore, datoque utrique motu, minorem fecit contra maiorem volvi. Cuius hec est veritas : per extensionem in longum coniunctionem anime et corporis significamus vel intelligimus ; per divisionem in duo duos diversos motus firmamenti et planetarum ; per hoc quod mediam medie in modum chi littere applicuit, et per curvationem quoad capita convenirent, qualitas motus exprimitur. Hec enim figura ex duobus brachiis inequalibus constat esse obliquando per medium se intersecantibus, que si<sup>1</sup> orbiculariter curventur, fient duo inequales circuli. Per maiorem vero circulum ex exteriori parte factum circularem motum firmamenti, per minorem motum planetarum, per obliquitatem partium huius figure obliquitatem motus firmamenti et planetarum quantum ad nostram habitabilem. Quod autem firmamentum non recte sed oblique movetur situs polorum manifestat. Si enim recto modo moveretur ab oriente per occidentem in orientem, unus polus esset iacens quasi in orizonte meridiei, alter in orizonte septentrionis. Item, si recto modo ab oriente per meridiem deinde per occidentem, postea per septentrionem in orientem volveretur [fol. 13 vb], alter polus recto modo esset in medio torride zone, alter contra. Cum igitur alter est inter medium et orizonta alter in opposito, probatur obliquitas polorum et axis et

(1) *Quasi*/Ms. Florence.

motus firmamenti. De planetis vero quod oblique moventur visus confirmat quo videmus eos modo ascendere ad nostram habitabilem, modo descendere ad aliam. Causam obliquitatis huius et utilitatem si quis scire desideret, nostram philosophiam legat. Quod vero interiorem orbem contra exteriorem moveri fecit hoc significat quod planete contra firmamentum moventur. Sed qua utilitate contra firmamentum nitantur et qualiter hoc sit probatum et quid contra dixerit Ari[stotiles] et Helpericus, cupientem nosse nostra philosophia docebit. Continuatio. Predictam mixturam predicto modo divisit Deus. *Et illud genus* id est anime, *mixtum* ex substantiis et naturis *erat consumptum*, id est contentum, *sectionibus partium huiusmodi*, id est VII predictis partibus et earum mediis; *ferè* propter reliquias quibus dicit in sequentibus animam hominis excogitatam esse. *Tunc hanc ipsam [seriem]*, id est animam que est quedam rerum series, *secuit in longum*, id est cum corpore coniunxit. Sed, ne aliquis putaret quod in infinitas partes secuisset, subiungit : *et ex una serie fecit duas*, id est unam animam causam fecit duorum motuum in celestibus. Et applicuit unam seriem alteri : *mediam medie*, quia motus planetarum fit per medium firmamenti *in modum x huius grece lillere*, per hoc obliquitatem utriusque motus designans. *Curvavitque quoad coirent capita in orbes* : per hoc orbicularem esse utrumque motum designat; *orbemque orbi inseruit*, quia orbem planetarum firmamento inclusit; *sic ut aller eorum orbium, raperetur adverso circuitu*, id est firmamentum, [*aller obliquo*], id est motus planetarum qui obliquando fit contra firmamentum.

*Et exterioris*. Ostenso motu quem exercet anima in firmamento et planetis, dat nomen suum utrique, dicens exteriorem motum, id est firmamenti, vocari eundem, interiorem, id est planetarum, vocari diversum. Motus vero firmamenti idem dicitur quia est invariabilis, nec est aliud quod sic moveatur. Motus vero planetarum dicitur diversus, quia planete modo elevantur, modo deprimuntur, modo stant, modo retrogradantur, modo per medium zodiaci vadunt, modo supra, modo infra evagantur, et quia planete diversi sunt. Et hoc est : *cognominavit Deus motum exterioris*, id est firmamenti, *eundem*; et subiungit quare : *ideo quod erat consanguineus*, id est consimilis, *eiusdem nature* de qua superius in mixtura anime facta est mentio. Huic est consimilis in immutabilitate. *Aulem* id est sed, *motum interioris*, planetarum, vocavit *diversum*, predicta causa.

*Atque exteriorem*. Dixerat exteriorem cursum, id est firmamentum, rotari adverso circuitu, sed nondum aperte et expresse ostenderat qualitatem motus illius. Ideo hic aperte innuit illam, scilicet quod ab oriente per occidentem revertitur in orientem. Et notandum quod ab oriente dicitur motus firmamenti procedere, non quia principium ibi habeat sed quia ibi nobis apparet. Et hoc est : *atque exteriorem* scilicet firmamenti, *quem cognominavit Deus, eundem*, predicta ratione, *inflexit Deus, a parte dextra*, id est ab oriente *per sinistram latus*, id est per occidentem,

*usque ad latus*, id est usque ad orientem. Et nota quod quamvis mundus non habeat partium eminentiam, tamen iuxta nostram dextram et sinistram aliqua pars illius dicitur dextra, aliqua sinistra. Hic vero aliter oriens dicitur dextra pars mundi, occidens sinistra, scilicet propter quasdam similitudines quas habent hic cum dextra, ille cum sinistra. Est enim in humano corpore dextra habilior ad motum, sinistra ad pondera sustinenda. Dicitur ergo oriens quasi dextra mundi, id est quasi pars mobilis, quia ibi primum sentimus motum, occidens vero sinistra quasi pars apta ad pondera sustinenda, quia in ea videntur astra cadere. Et hoc est : *diversum motum* id est motum planetarum [fol. 14 ra] inflexit per sinistram latus; *per diametrum*, id est per est zodiacum. Et est diametros linea equaliter dividens spacia per medium. Vnde zodiacus, quia per medium firmamenti vadit, hic dicitur diametros. Sed ne aliquis putaret quod isti duo motus equales essent, addit : *data virtute* in hoc quod non refertur a planetis, *et dato pontificio rotatus* id est dignitate in hoc quod refert secum planetas, *illi circuactioni a regione, eidem et consimili*, id est circuactioni firmamenti. *Vnam quippe* : Diceret aliquis : quare dicis singulariter eidem et singulis? *Quippe*, id est : petis quare. Quia Creator relinquit eam circuactionem exteriorem, *unam numero, et idem* quantitate, quia nichil preter firmamentum habet talem circuactionem exteriorem. *Vero*, id est sed, *interiorem* circuactionem scidit sexies et in VII partes. Semper enim numerus partium in uno superat numerum sectionum. Dicit interiorem circulum divisum in VII orbes quia septem sunt orbiculares circuli planetarum. Sed ne aliquis putaret quod equales essent illi orbes, addit : *et fabricatus est VII orbes*, id est circulos inequales, quia quanto inferiores tanto breviores, quanto superiores tanto laxiores sunt. Sed ne putarent quod essent inequales sed sine omni proportionem addit : *iuxta spacia dupla et tripla*, id est proportionem que sunt enumerate in lateribus anime. Voluit enim Plato eandem proportionem servare planetas ad distantiam lune et terre quam in compositione anime numeri ad unitatem habent ut refert Macrobius. *Orbesque*. Dixerat VII circulos planetarum esse; modo de motu illorum addit. Et volunt quidam planetas alium habere motum quam circulos eorum, dicentes quod planete ab occidente ad orientem contra firmamentum nituntur, circuli cum firmamento. Vnde dicunt quod aliquando dicuntur cum firmamento ad occidentem tendere propter suos circulos. Nos vero dicimus circulos eorum nichil esse aliud quam intelligibiles lineas in illa parte etheris qua currunt. Velut si videamus avem frequenter per eandem partem aeris volantem dicimus : hic est semita avis, non aliquid corporale significantes. Non igitur illis circulis aliquis motus attribuendus est. Cum igitur dicit Plato orbes planetarum aliquo modo ferri, hoc dicit quia planete sic orbiculariter volvuntur. Et hoc est : *et iussit Deus orbes ipsos*, id est ipsos planetas orbiculariter,

*ferri agitatione contraria* firmamento vel inter se. Sol enim aliquando facit eos stare, retrogradi; de quo in loco suo dicemus. *Ex quibus* orbibus, tres scilicet sol, mercurius, venus, *feruntur pari velocitate*, quia fere in eodem spacio scilicet in anno, cursus suos perficiunt; *IIII vero*, id est luna, mars, iupiter, saturnus feruntur motu impari et dissimili, *et sibi metipsis*, id est inter se *et ad comparationem celerorum trium*. *Igitur cum*. Hucusque ostendit causam et modum excogitationis anime et quid in firmamento operetur. Modo dicit post animam, dignitate non tempore, mundum esse creatum. *Igitur et cum* ad tempus postponantur. *Cuncta substantia anime nata est*, id est excogitata; cuncta dicit, non quia plures sint anime mundi, sed pluralitatem et divisionem suarum potentiarum in diversis corporibus manifestat. Vnde non dicit: cuncte substantie, sed: cuncta substantia; et ut per collectivum nomen pluralitatem potentiarum insinuet, per singularem numerum indissolubilitatem essentie. *Pro voluntate patris* id est creatoris, quia velle Dei est eadem facere. Modo accipiat *cum*. Et cum sic nasceretur, *effinxit Deus hoc omne*: [id est mundum] qui predicta ratione dicitur quoddam omne; *corporeum intra conseptum eius*, anime; eadem enim anima tota [est] in singulis partibus mundi. Et hoc est: *aliquanto post*, dignitate non tempore. *Et applicans medium* [medie] id est communem communi, *iugabat animam et mundum, apto modulamine*, id est apta proportionem. *At illa etc.* Dixerat animam mundi iugatam mundo apto modulamine, sed quia similia gaudent similibus, putaret forsitan aliquis quod anima esset dissolubilis et corporea ut mundus. Hoc ideo removet. Continuatio: iugata est anima mundo qui est per naturam dissolubilis. *At illa* id est anima *est auspicata*, id est adepta divinam originem, id est divinam naturam *vile* quia vivit et est alii causa motus, *indefesse* quantum ad motum quo movet cetera, *et sapientis* quantum ad motum quo se ipsam movet; *et sine intermissione* quantum ad utrumque. *Et corpus*: aliam differentiam anime et mundi subiungit quod hec invisibilis, ille visibilis. Et hoc est: *et corpus quidem celi*, scilicet quia in frequentiori usu celum dicitur superior pars addit: *sive* mavis dicere *mundi, visibile est factum*, si non totum, tamen in parte. *Ipsa vero* anima, *invisibilis*, quia nec tota nec pars illius videri potest.

*Rationis*. Ostendit Plato hucusque motum anime corporalem, id est quo movet corpora. Hic incipit assignare<sup>1</sup> motum eiusdem spiritalem, id est quo movet seipsam. Sunt autem hi: ratio, intelligentia, opinio etc. Et est opinio vis anime qua percipit mutabilia sine certa ratione ut me legere cras. Ratio vero qua percipit incorporea que sunt circa corpora ut genera, species et accidentia. Intelligentia vero qua percipit incorporea cum certa ratione ut Deus [est] iustus etc. Continuatio: quamvis anima est coniuncta corpori quod ex sua natura caret ratione<sup>2</sup>, tamen ipsa est *compos*

*rationis*, id est potens uti ratione *et item est compos modulaminis* id est potens modulandi et regendi corpora. *Preslantior autem visibilibus*: hoc apertum est; vel *intelligibilibus*, quia secundum Platonem anima mundi dignior est angelis. *Facta a preslantissimo auctore*. *VI igitur*. Hic videtur Plato per predictam iuncturam substantiarum [fol. 14rb] et naturarum potentiam iudicandi de substantiis et naturis se intellexisse. Continuatio: quandoquidem anima facta est ex mixtura substantiarum et naturarum, ergo facile de eis iudicat. Et hoc est: *igitur cum offenderit*, id est incurrerit ut de ea iudicet, *aliquam substantiam dissipabilem*, id est dividuam, *et individuam, facile*, quia naturaliter, *recognoscit*, id est discernit *quid* id est que substantia sit *eiusdem*, id est immutabilis *nature*, *et individue* essentie ut celestia. Item recognoscit quid sit *diverse nature*, id est mutabilis et dissolubilis essentie, ut terrena. Et quid mirum si hoc discernit cum sit *ut coaugmentata*, id est ex re vera excogitata; *mixta natura eiusdem et diversi*: ex eadem natura et diversa; *mixta cum essentia*, ut supra expositum est. Sed ne aliquis putaret quod moveret tantum cetera et iudicans tantum de eis et non de se ipsa addit: *revertens in semelipsam*, id est movens sese, et iudicans de se. Vnde a Platone dicitur αὐτοκίνητος id est se ipsam movens. Item ne crederet aliquis quod hoc ageret anima ex alio, addit: *indigete*, id est naturali *motu*; *et orbiculata circuitione* etc., quia movet et cetera et se. Et non tantum de presentibus iudicat *sed videt causas omnium que proveniunt*, id est a quo et qualiter etc., quo loco, quo tempore res habeant fieri. Sed dicit aliquis: hoc non habet anima mundi, sed anima hominis. Nos vero concedimus animam mundi hanc scientiam habere sed non in corporibus, immo in solo homine exercere. Vnde Virgilius: « *quantum non noxia corpora tardant* » (Eneid. VI, 731), id est animam. *Melitur*, id est considerat, *<ex his> que accidunt* in presenti, *ea que futura sunt*, ut ex rubore solis in vespere futuram serenitatem in crastino. *Motusque eius*: attribuerat anime duos motus: unum quo movet corpora, alterum quo movet se ipsam qui rationalis dicitur, de quo hic agit dicens: *et motus eius rationalis*, id est discernere et intelligere, *est sine voce et sine sono*, quia etsi non exercetur anima ullo sono, tamen ex sui natura discernit et intelligit. *Cum quid sensibile*. Hic ostendit unde vera opinio habeat principium dicens quod principium eius est ex sensu veridico, principium vero false est ex sensu decepto, ut opinamur fractum in aqua baculum cum sit integer, quia fallitur visus. Et hoc est: *cum spectat quid*, id est aliquid, *sensibile*, id est potens sentiri. *Et circulus diversi generis*, id est sensus qui dicitur circulus qui cum anima circuit res corporales, *diversi generis*, propter diversitatem sensuum, *fertur sine errore*, scilicet quod non decipitur. Postea hoc exponit: *sensu veridico et certa nunliante*; tunc nascuntur, *cuncte opiniones anime recte et digne credulitate*, id est vere et credibiles. *Porro etc.* Ostenso unde nascatur vera opinio, ostendit unde nascatur vera intelligentia et vera ratio, dicens quod nascuntur ex vera

(1) assignari/Ms. Florence.

(2) quod est ex sua natura caret ratione/Ms. Florence.

consideratione incorporeorum. Et notandum quod si incorporea illa sint substantie ut est Deus, angelus, anima, ex illorum consideratione vera nascitur intelligentia. Si vero non sint substantie sed insunt substantiis, ut genera et species, differentie, propria et accidentia, ex illorum consideratione nascitur ratio. Vnde dicit Boecius quod ratio considerat universalìa, intelligentia puram et simplicem formam; et hoc est : *porro cum conspexerit individuum genus*, id est incorporeum *et semper idem et immutabile*, quia ut ait [fol. 14 va] Boecius in prologo Arismetice, incorporalia sunt immutabilia, corporalia mutabilia; et ita quod *intimo motu*, id est intimo iudicio, *nunciante ea que sunt*, id est intelligibilia, quorum esse verum est et immutabile; *fideliter*, sine falsitate. *Convalescunt intellectus*, si illa incorporea sint substantie; *et scientia*, id est ratio si illa non sint substantie sed circa corpora. *Que omnia*, id est opinionem. rationem, intelligentiam palam est fieri in anima, *et insigniri*, id est imprimi.

---

## Chapitre II

Le "Timée" de Platon

# Gloses sur le "Timée" et commentaire du "Timée" dans deux manuscrits du Vatican

Lors d'un bref passage à la bibliothèque vaticane en avril 1961, nous avons pu remarquer deux manuscrits d'âge et de caractère assez différents mais qui tous deux intéressent l'histoire du platonisme médiéval en l'un de ses aspects les plus significatifs, celui de la fortune du *Timée*.

Le premier manuscrit a pour cote : *Vatican : Archivio di San Pietro H. 51*. Il contient des gloses marginales et discontinues sur le *Timée* de Platon (version de Chalcidius)<sup>1</sup>. Le second manuscrit a pour cote : *Vatican : Chigi E. V. 152*. Il contient un commentaire complet sur le *Timée* (version de Chalcidius). Les gloses du premier manuscrit sont vraisemblablement contemporaines de Jean de Salisbury. Le commentaire du second manuscrit est contemporain de Pétrarque. Nous n'avons pas d'autre intention ici que de signaler et de décrire sommairement ces deux manuscrits.

## I

### LE MANUSCRIT DU VATICAN « ARCHIVIO DI SAN PIETRO H. 51 »<sup>2</sup>

Le contenu de ce manuscrit est assez hétéroclite. On y distingue quatre parties :

1<sup>o</sup> fol. 1-12 v : TIMÉE DE PLATON (version de Chalcidius) AVEC GLOSES MARGINALES

1. J. H. Waszink a utilisé ce manuscrit pour sa récente édition de Chalcidius : *Timaeus a Calcidio translatus commentarioque instructus, in societatem operis coniuncto* P. J. JENSEN edidit J. H. WASZINK [Corpus platonicum medii aevi — Plato Latinus, vol. IV], Londini et Leidae, 1962, p. CXXII.

2. L'état actuel du manuscrit est assez défectueux. La reliure se compose de deux ais de bois de 235 × 150 mm. Seuls le dos et une partie des plats (sur 70 mm environ) sont encore recouverts de cuir. Les folios 1-12 (220/225 × 150/153 mm) et le folio 28 (198 × 130/134 mm) sont en parchemin. Les folios 13-27 (220/225 × 150 mm) et les folios 29-187 (220/225 × 145/150 mm) sont en papier. Le manuscrit a souffert de l'humidité. Cela est particulièrement regrettable pour les gloses marginales contenues dans la première partie, (fol. 1-12 v). Dans quelques années, certaines de ces gloses risquent d'être tout à fait illisibles.

*incip.* : Socrates in exhortacionibus suis... (fol. 1)

*des.* : ...et ex levi admonitione perspicuo. Explicit Timeus Platonis. (fol. 12 v)

2° fol. 14-16 v : BULLE D'EUGÈNE IV (1440)

*incip.* : « Eugenius » episcopus, servus servorum Dei, ad perpetuam rei memoriam. Sicut prudens paterfamilias ad laudabilem... (fol. 14)

*des.* : Datum Rome apud S(an)ctum Petrum anno Incarnationis Domini millesimo quadringentesimo quadagesimo. (fol. 26 v)

3° fol. 28-28 v : FRAGMENT D'UNE TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES (*Affinitas, Anima, etc.*)

*incip.* : Opiniones varie de gradibus affinitatis ponuntur in quibus matrimonium contrahi potest...<sup>3</sup>

4° fol. 29-187 : SERMONS SUR LES ÉVANGILES

*incip.* : Erunt signa in sole et luna et stellis... (fol. 29 r)

*des.* : hoc autem fuit verbum figuratum. (fol. 187 r)<sup>4</sup>

Seule la première partie de ce recueil nous intéresse ici. L'écriture de cette première partie (fol. 1-12 v) est du XII<sup>e</sup> siècle. Il semble qu'on puisse préciser : du troisième quart du XII<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Les gloses marginales sont discontinues, du type de celles qu'on trouve, par exemple, dans le manuscrit d'Avranches, *Bibliothèque municipale* 226 (fol. 96-101 v).

Nous citons maintenant quelques-unes de ces gloses qui, pour fragmentaires qu'elles soient, n'en sont pas moins révélatrices de l'esprit dans lequel, au XII<sup>e</sup> siècle, on lisait le *Timée*.

Voici une glose sur les déluges et embrasements successifs de l'univers (*Timée* 22 d) :

Revera quidem calor a sole generatus, quasi solis filius, paulatim ascendendo et humori prevalendo exustionem parit; et econverso humor calorem superando diluvium gignit. [fol. 3, marge extérieure].

Plus loin se lit une glose sur l'ancienne histoire d'Athènes (*Timée* 23 c-e) :

Octo mi(lia) annorum transacta sunt ex quo facta est nostra<sup>6</sup> que post vestram fere mille annis facta fuit ante quam Vulcanus in terram fudit semen. Vel post effusionem seminis Vulcani fere mille annis condita fuit.

3. La fiche manuscrite de la bibliothèque vaticane donne pour titre à cette partie : « *Quedam de anima* ».

4. Figuratum] signatum, *Catalogue manuscrit de la bibliothèque vaticane*. Les folios 13 v, 27, 96-100, 106-112 sont restés blancs. A la suite du folio 187, qui est le dernier folio numéroté, se trouvent encore onze folios restés blancs.

5. Nous devons cette précision à M<sup>me</sup> André Vernet de l'Institut de recherche et d'histoire des textes de Paris. Nous l'en remercions très vivement.

6. Il faut sous-entendre : *civitas*.

Indigetem agrum vocat quasi matrem Vulcani seminis. Vel instituit civitatem ex ind(iget)e? a(gro) et v(ulcanio) sem(ine), id est per Erictonium natum de Vulcano et agro illius terre ubi cecidit semen Vulcani volentis concumbere cum Pallade. [fol. 3]

L'objet du *Timée* est ainsi défini :

Thimeus docet naturalem hominum formationem, Socrates legum institutionem. Nil enim valeret naturalis iusticia, nisi sequeretur positiva. [fol. 4]

Au folio 5, un vers hexamètre parle de l'harmonie des éléments :

Ne primo medium, medio ne discrepet imum.

Au même folio 5, une citation de Boèce est rapprochée d'un vers pentamètre :

Unde Boecius : « Nil genitum constat... » Cui simile est :  
Omne quod est genitum tendit ad interitum.

Au folio 6, la glose suivante traite de l'âme et de ses facultés :

Plato volens signare diversas proprietates que sunt in anima, sensum scilicet et rationem et intellectum, dixit eam stare ex individua et dividua substantia et mixta natura ex eodem et diverso. Per dividuam signavit sensum per quem capimus dividua; per individ(uam) intellectum in quo percipimus indivi(dua) id est creatorem ac celestia; per naturam ex eodem et diverso permixtam rationem voluit intelligi per quam cognoscimus rerum identitatem, que assignatur per genera, et eorumdem<sup>7</sup> diversitatem, que assignatur per species.

Obptima porro pars anime ea est quam Plato describit duplicem habere virtutem : unam in comprehensione divinarum rerum, que est sapientia, alteram in dispensatione rerum humanarum, que est prudentia.

Au folio 8 v, on peut remarquer cette glose sur la page 41 d du *Timée* :

*Hec dixit.* Postquam Deus animam mundi et planetarum ex supradictis essentiis et naturis et ex eadem confectione animam hominis composuit. Ad numerum stellarum numerum fecit animarum, et unamquamque animam super sibi comparem stellam posuit ut, ibi sedens, videret quomodo cetera suo opifici parerent ut si quo modo ad corpus m(i)tterentur, a statu suo non exorbitarent sicut vident firmamentum et stellas nunquam a suo deviare.

Dans la marge inférieure du même folio, la glose sur le même passage du *Timée* se poursuit ainsi :

7. Ex indigete] exinde, *Cod.*

8. Eorumdem est la leçon du manuscrit; *eorumdem* semblerait plus correct.

'Prope' dicit. Ideo dicit 'propemodum' quia, etsi animam hominis ex eisdem essentiis et naturis facta est, tamen puriores essencias et naturas in animam mundi et planetarum posuit. quia animam hominis hoc miserum corpus pati non posset si sic pura foret.

Au folio 11, on peut noter ces gloses concernant la matière (*Timée* 48 b) :

Yle prima fuit, quam pura elementa sequuntur.

Tercia mixta manent, quibus omnia constituuntur<sup>9</sup>.

*Que ne sillabarum etc.* Sicut in oratione litera<sup>10</sup>, sillaba secunda, diccio tercia, sic yle prima, elementa secunda, elementaria tercia<sup>11</sup>.

Au folio 11 v, nous lisons cette glose sur *Timée* (49 d) avec une référence à Priscien :

*Certo pronome* id est puram substantiam significante, ut ait Priscianus<sup>12</sup>.

Au même folio 11 v, cette glose sur *Timée* (50 c d) expose les rapports entre la matière et les idées :

*At vero. Pro viribus quidem nitemur* scilicet premitendo quandam similitudinem, quia sicut ex matre et ex patre tercius, id est filius, procreatur, sic ex yle ut ex matre et ex idearum impressione tercius, id est corpus, procreatur.

Au folio 12 r, on peut noter cette glose concernant les différents modes de connaissance :

Intellectus in duo dividitur, in scientiam et recordationem. Opinio vero dividitur in credulitatem et estimationem. Credulitas est cum credunt(ur) que sensibus percipiuntur. Estimatio est cum putamus sensibus comprehendisse que non comprehendimus.

Au même folio 12 r, une glose sur *Timée* (52 b) explique comment nous connaissons les idées et la matière :

Sicut somniantes in nocte quod tangere putant non tangunt et quia illud non inveniunt mendacium dicunt quod in sompnis viderunt, ita et nos quia nullo loco ideas et ylen per se videmus, putatur quod de illis dicitur falsum esse quia nil esse putamus nisi quod aliquo percipere possumus loco.

9. Les mêmes vers se lisent dans le ms. Avranches 226, fo 110 r.

10. Il faut suppléer ici : *est prima*.

11. Cf. GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur le Timée*, chap. 158 (de l'édition que nous espérons faire paraître bientôt). On notera que Guillaume de Conches appelle *elementata* ce que les présentes gloses nomment *elementaria*. Cf. TH. SILVERSTEIN, *Elementatum : Its Appearance among the Twelfth-Century Cosmogonists*, dans *Mediaeval Studies* XVI (1954), p. 156-162.

12. « Solam enim substantiam, non etiam qualitatem, significant pronomen, quantum est in ipsius prolatione vocis. » (PRISCIEN, *Institutiones*, XII, 15 ; ed. M. HERTZ, Leipzig, 1855, t. I, p. 585-586). Cf. GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur le Timée*, éd. citée, chap. 164.

Terminons cette petite cueillette par deux gloses qui nous ont particulièrement frappé. La première se lit dans la marge extérieure du folio 5 ; elle se réfère à *Timée* (29 e-30 a) :

Hic diffinit naturam breviter, quod alii difficile esse dixerunt. Omnium enim rerum natura Dei voluntas, ut hic dicit.

On peut rapprocher cette glose de deux passages de Jean de Salisbury : *Policraticus* II, 12 [ed. CL. WEBB, t. I, p. 85-86 ; ed. MIGNE, P.L., 199, 427 b c] et *Metalogicon* I, 8 [ed. CL. WEBB, p. 23-24 ; ed. MIGNE, P.L., 199, 835 c d]. En ce dernier endroit, nous lisons : « Est autem natura, ut quibusdam placet (*licet eam sit diffinire difficile*), vis quedam genitiva, rebus omnibus insita, ex qua facere vel pati possunt... Nam et haec ipsa prima natura est, auctore Platone qui, sicut Victorinus et alii multi testantur, et certissimam omnium rerum naturam esse asseruit divinam voluntatem. » Certes, Jean de Salisbury peut avoir puisé directement chez Cicéron et chez Marius Victorinus les renseignements qu'il nous donne<sup>13</sup>. Le rapprochement avec le texte de nos gloses n'en est pas moins frappant.

La deuxième glose qui nous paraît poser un problème intéressant se lit à la marge supérieure du folio 11 v :

Nec dic esse quod est gemina quod parte coactum  
Materie formam continet implicitam ;  
Sed dic esse quod est una quod constat earum :  
Hanc vocat ydeam, illud Acheus ylen.

L'auteur de ce quatrain nous est connu. Il se nomme Bernard de Chartres. Il fut chancelier de l'école capitulaire chartraine de 1119 à 1126 environ. Nous savons cela par Jean de Salisbury qui, avec quelques légères variantes, cite ce même quatrain dans son *Metalogicon* : « Bernardus quoque Carnotensis, perfectissimus inter Platonicos seculi nostri, hanc fere sententiam metro complexus est :

Non dico esse quod est, gemina quod parte coactum  
Materie formam continet implicitam ;  
Sed dico esse quod est, una quod constat earum ;  
Hoc vocat Idean, illud Acheus ilen<sup>14</sup>. »

Il est assez remarquable que le chapitre du *Metalogicon* [IV, 35] où ces vers sont cités contient une allusion au *Timée* (49 d-e). Or, dans les gloses qui nous occupent en ce moment, les quatre vers en question accompagnent

13. CICÉRON, *De inventione rhetorica*, I, 24, § 34 ; MARIUS VICTORINUS, *Expositio in librum I De inventione*, ed. J.-C. ORELLIUS et J.-G. BAITERUS, Turici, 1833, p. 70.

14. *Metalogicon*, IV, 35, ed. CL. WEBB, p. 205 ; ed. MIGNE, P.L., 199, 938 c.

cette même page 49 d-e du *Timée*<sup>15</sup>. Que conclure de ce rapprochement ? Que Bernard de Chartres est l'auteur des gloses contenues dans le manuscrit du Vatican (*Archivio di San Pietro H. 51*) ? Ce serait aller un peu vite en besogne. Que l'auteur anonyme de ces gloses a plagié le *Metalogicon* de Jean de Salisbury ? La chose n'est pas impossible, s'il est vrai que cet ouvrage était terminé en 1159. Mais cette conclusion ne s'impose point. On peut même considérer comme peu probable qu'un glossateur du *Timée*, au XII<sup>e</sup> siècle, soit allé puiser son information dans le *Metalogicon*. On peut tout aussi bien rendre compte de l'indéniable parenté qui existe entre nos gloses sur le *Timée* et certaines pages de Jean de Salisbury sans faire dépendre celles-ci de celles-là ou réciproquement. Car les unes et les autres peuvent dépendre d'une source commune, aussi indirecte ou éloignée qu'on la suppose. Et pourquoi cette source ne serait-elle pas, en définitive, l'enseignement de Bernard de Chartres, que Jean de Salisbury n'a pas suivi mais dont il connaît si bien la méthode et l'esprit ?

## II

### LE MANUSCRIT DU VATICAN « CHIGI E. V. 152 »<sup>16</sup>

Le manuscrit *Vatican, Chigi E. V. 152* est très vraisemblablement du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>. Il contient uniquement un commentaire sur le *Timée* (version de Chalcidius) expressément daté, au folio 61 v, de l'année 1363. Donnons seulement quelques extraits de ce commentaire qui, d'après nos sondages, semble avoir un caractère plus grammatical que philosophique.

[fol. I] CALCIDIUS SUPER TIMEUM PLATONIS AD OSIUM EPISCOPUM ATHENIENSEM<sup>18</sup>.

15. Le « *Fugiant enim nec expectant eam appellationem...* » de *Timée* (49 e), qui se lit au folio 11 v (ligne 11) de notre manuscrit, est expressément cité par Jean de Salisbury : *Metalogicon*, IV, 35, ed. CL. WEBB, p. 205 (lignes 5-6) ; ed. MIGNE, P.L., 199, 938 b.

16. Voici une description très sommaire de ce manuscrit. La reliure est en parchemin. Les folios sont en papier. On remarque deux filigranes dans le corps du manuscrit : un aigle et une ancre. Le folio 65 (folio de garde) comporte un filigrane différent. Le temps nous a malheureusement manqué pour comparer ces filigranes à ceux qu'a recensés C.-M. Briquet. Il y a cinq cahiers comprenant respectivement 4, 6, 5, 8 et 8 feuilles. La dimension des folios est de 220 × 155/158 mm. Il y a une double numérotation des folios : l'une, ancienne, est placée à l'angle supérieur du folio, l'autre, récente, est placée à l'angle inférieur du folio. Nous retenons ici la numérotation récente. Les folios 29-30 et 62-65 sont blancs.

17. D'après le catalogue manuscrit de la bibliothèque vaticane, ce manuscrit serait du XV<sup>e</sup> siècle. Rien ne paraît s'opposer à ce que la date du commentaire (1363) soit aussi la date à laquelle le manuscrit a été composé.

18. Sur une page de garde, on lit cette note au crayon, d'une écriture du XIX<sup>e</sup> ou XX<sup>e</sup> siècle : *Non est Chalcidii commentarius in Timaeum qui editus extat, sed scientissimi cujusdam barbari philosophi expositio in textum Timaei ex versione Chalcidii.*

Hic<sup>19</sup> incipit liber Thimei Platonis quem variis de causis commentizare proposui : 1<sup>o</sup> ut sacre Platonis sententiae ap(pare)ant<sup>20</sup> nunc viventibus cognite, deinceps a posteris noscere clarius intelligan(tu)r ; 2<sup>o</sup> ut tam Tullii quam Macrobi, quam Apullei, quam Boetii et aliorum philosophorum libri facilius secundum platonicas sententias intelligi possint ; 3<sup>o</sup> quia n(ull)us ante(ce)ssorum nostrorum, post Calcidium, Platonem commentizare vel exponere curavit, forte ob alienum loquendi mo(du)m ; 4<sup>o</sup> quia multi peritissimi theologi et philosophi hodie Platonem allegare gloriantur, qui nec libros suos unquam viderunt nec visos forte cum difficultate eosdem intelligere possunt. Sed opere isto, Deo duce, peracto, spero platonicas sacras et archanas rationes levius intel(li)gi et nosci<sup>21</sup> posse.

Totum autem presens Platonis opus per Calcidium philosophum a greco in latinum translatum quatuor libros parciales continet : PRIMUS quidem continet colloquia Socratis, Thimei, Critie et Hermocratis de rebus et ordinationibus polit(icis) et de quib(us)dam antiquissimis gestis et actis a multis milibus seculis peracta, valentia et inducen(tia) ad pro(b)acionem in aliis libris subsequentibus dicendorum ; SECUNDUS continet originem et perfectionem mundi et infi(ni)torum seculorum perhennitatem ; TERTIUS continet originem numinum et substantiarum eternarum et humanarum ante infinitatem seculorum creatarum ; QUARTUS continet naturam et essenciam m(ateri)e prime confuse et informis verbis D(e)i<sup>22</sup> subiectam quamvis ex Dei verbo procedentem.

Item PRIMUS LIBER continet duos tractatus principales<sup>23</sup> : PRIMUS continet quasdam ordinationes et status polit(icos) ad felicem vitam utiles, SECUNDUS continet quedam antiquissima gesta utilia ad ostendend(um) mundi perpetuam vetustatem et elementorum etiam varias confusiones infinicies transactas et infinicies aventuras. Sic ergo Plato in hoc primo libro non solum tangit totam scientiam ethicam, polit(ic)am et ma(teria)lem<sup>24</sup>, sed etiam omnem scientiam cronicam et historiam. Principium autem huius libri continet prohemium, et non sunt verba Platonis, sed Calcidii translatoris qui requi(s)itus a quodam amico suo ut libros Platonis interpretari vellet eidem respondit<sup>25</sup> sub hiis verbis :

T(EXT)US. (S)ocrates in exhortationibus suis virtutem laudans, cum omnium bonorum totiusque prosperitatis consistere causam penes eam diceret, addidit

19. Jic, Cod.

20. Ap ant', Cod.

21. Tout se passe comme si le scribe avait d'abord écrit *nosse* et l'avait ensuite, par surimpression, corrigé en *nosci*.

22. *Verbis Dei* : conjecture.

23. *Principales* ou *parvulos* ?

24. *Naturalem* pourrait sembler meilleur, quant au sens, que *materialem*. Le scribe paraît d'ailleurs avoir hésité en cet endroit.

25. *Respondit* ou *respondet*.



*solam esse que res impossibiles redigeret ad po(ssibi)les felicitates<sup>26</sup> que predans seu prestans.*

G(LOS)A. Sententia huius clausule est quod Calcidius Socratem allegans...

[fol. 2] T(EXT)US. (U)nus, duo, tres, quartum e numero vestro, Thimee, requiro.

G(LOS)A. Completo prohemio, Calcidius proprium textum Platonis aggreditur d(icens) : Unus, duo, tres, quartum e numero, Thimee, requiro...

[fol. 61 v]<sup>27</sup> Verumtamen vobis, o Socrates, Critia et Hermocrates<sup>28</sup>, qui peragentes estis per vias omnis ingenue et nobilis erudicionis et do(c)t(ri)ne, genere quidem demonstracionis vobis non incognito, sed leviter seu ex levi admonicione conspicuo.

Et sic Plato presentem Thimeum finiens innuit se ad alios libros componendos transituram<sup>29</sup>. Plures enim alios sp(ecul)ares<sup>30</sup> composuit, prout Tullius et Macrobius et alii de eo allegavit<sup>31</sup>. Composuit enim, ut dicunt, Fredronem de singularibus rerum naturis. Item composuit librum qui Georgia nominatur de statu animarum existarum<sup>32</sup>, de mira(bili)bus earundem; edidit insuper libros de re publica quos Tullius transtulit, et alios multos qui, ob Grecorum delett(i)ones<sup>33</sup> varias, ad latinam noticiam minime pervenerunt.

Et sic explicit liber Thimei Platonis commentizatus anno dominice incarnationis M<sup>o</sup> CCC<sup>o</sup> LXIII<sup>o</sup>. Deo gratias.

Explicit liber Thimei  
Platonis Platonis etc.

Qui non assuescit virtutibus dum juvenescit,  
A viciis nescit discedere quando senescit<sup>34</sup>.

26. Tout se passe comme si le scribe, ayant d'abord écrit *felicitatem*, l'avait ensuite, par surimpression, transformé en *felicitates*. Le texte de Calcidius porte : *facilitatem*.

27. Ce sont les dernières lignes du commentaire. Elles se réfèrent à *Timée* 53 b-c (fin de la traduction de Calcidius).

28. Il semble qu'on doive lire : *Socrates, Hermocrates*, plutôt que *Socrate, Hermocrate*.

29. Sic.

30. Conjecture.

31. Sic.

32. Nous lisons : *existarum*.

33. Il faut sans doute comprendre : *deletiones*.

34. Nous devons dire ici combien nous sommes redevable à M. André Vernet, professeur à l'École nationale des chartes. M. Vernet ne nous a pas seulement encouragé à publier cette note. Il a bien voulu examiner pour nous les photocopies du difficile *Chigi E. V. 152*. En nous communiquant fort obligeamment le résultat de ses lectures, il nous a permis de résoudre plus d'une difficulté. Nous l'en remercions bien vivement.

Les trop brefs extraits qui précèdent ne nous autorisent pas à porter un jugement d'ensemble sur le commentaire du manuscrit *Vatican, Chigi E. V. 152*. Mais deux remarques peuvent être faites. L'auteur, qui écrit en 1363, prétend être le premier, après Calcidius, à commenter le *Timée* de Platon. Le croit-il ou veut-il seulement le faire croire à ses lecteurs ? Quoi qu'il en soit, Guillaume de Conches, qui glosait le *Timée* en la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, était plus près de la vérité lorsqu'il déclarait : « Etsi multos super Platonem commentatos esse, multos glosasse non dubitemus, tamen... super predictum aliquid dicere proposuimus... »<sup>35</sup> Par ailleurs, pour le commentateur de 1363, le *Timée* se divise en quatre livres. Or la division du *Timée* qui paraît avoir prévalu au moyen âge était une division en deux livres : le premier livre comprenait les pages 17a-39e (de l'édition Estienne), le deuxième livre comprenait les pages 39e-53c. Le *Timée* que lisait et annotait Pétrarque, au XIV<sup>e</sup> siècle, était lui-même divisé en deux livres<sup>36</sup>.

De toute façon, le commentaire de 1363, contemporain de Pétrarque, est un nouveau témoin de l'estime en laquelle était tenu le *Timée* au moyen âge<sup>37</sup>.

35. GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur le Timée*, chap. I (de l'édition que nous espérons faire paraître bientôt).

36. Le manuscrit lu par Pétrarque est le *Paris, B. N. latin 6280*. Dans son *De sui ipsius et multorum ignorantia* qu'on date de 1367, Pétrarque fait allusion à cette division du *Timée* en deux livres : « ... apud Calcidium, in Thimeum Platonis secundo commentario. » (ed. L.-M. CAPELLI, Paris, 1906, p. 59).

37. De nombreux témoins de cette estime sont cités dans R. KLIBANSEY, *The Continuity of the Platonic Tradition during the Middle Ages*, Londres, 1950 ; T. GREGORY, *Anima mundi. La filosofia di Guglielmo di Conches e la scuola di Chartres*, Florence (1955) T. GREGORY, *Platonismo medievale. Studi e Ricerche*, Rome, 1958 ; E. GARDIN, *Studi sul platonismo medievale*, Florence, 1958.

## L'Édition des *Gloses sur le Timée* de Guillaume de Conches

Le *Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir* (4<sup>e</sup> trimestre 1964), *Mémoires*, T. XXIII, publiait naguère une *Note sur l'École de Chartres* dans laquelle j'annonçais la parution imminente des *Gloses sur le Timée* du philosophe normand Guillaume de Conches. Le livre a paru au cours du deuxième trimestre de 1965. Il a pour titre : GUILLAUME DE CONCHES, *Glosae super Platonem*, Texte critique avec introduction, notes et tables par Édouard JEAUNEAU [Textes philosophiques du Moyen Âge, XIII], Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1965, in-8°, 358 pages. Les mêmes amitiés qui avaient provoqué la publication de ma *Note* dans le *Bulletin* insistent aujourd'hui pour que je présente moi-même mon livre. J'essaierai de le faire en toute simplicité. Mais pourrai-je parler avec une parfaite impartialité d'une œuvre qui ne m'a pas demandé moins de neuf années de travail et pour laquelle j'éprouve plus de tendresse, peut-être, qu'il ne faudrait ?

Il n'est pas nécessaire que je présente ici l'auteur des *Gloses sur le Timée*, puisque je l'ai déjà fait dans ma récente *Note*. Guillaume est une bien sympathique figure : Né, vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle, à Conches (Eure), « dans la patrie des moutons et sous le ciel épais de Normandie », ainsi qu'il le dit lui-même, c'est un maître le grand talent et d'une curiosité quasi universelle, une forte personnalité qui ne craint pas de fustiger certains prélats de son temps, plus soucieux de se trouver un cuisinier ou un tailleur que de s'attacher un philosophe.

Guillaume de Conches est couramment rattaché à l'école capitulaire chartraine. Ses *Gloses sur le Timée* se situent dans le climat de ferveur platonicienne qui n'est pas, au XII<sup>e</sup> siècle, l'apanage exclusif de l'École de Chartres, mais qui est pourtant une de ses caractéristiques les plus notoires. Le mot que j'ai mis en exergue à cette édition m'a paru, de ce point de vue, significatif. A Chartres, on aime Platon : *Nos Platonem diligentes*, disait Guillaume de Conches. Les *Gloses sur le Timée* sont un document à verser au dossier de ce qu'on a appelé le « platonisme médiéval ». Cette dernière formule, il est vrai, peut prêter à confusion. Comme l'ont bien montré M. Étienne Gilson <sup>(1)</sup> et le P. Chenu <sup>(2)</sup>, il n'y a pas, au moyen âge, un platonisme, mais des platonismes : « Plus on étudie le moyen âge, écrit M. Gilson, plus on y remarque le polymorphisme de l'influence platonicienne. Platon lui-même n'est nulle part, mais le platonisme est partout ; disons plutôt qu'il y a partout des platonismes <sup>(3)</sup> ». En fait, on ne peut dire que Platon ne soit nulle part, puisque, dès le haut moyen âge, le monde latin a pu lire un texte authentique de Platon, le *Timée* [17 a-53 c], traduit et commenté par Calcidius <sup>(4)</sup>.

(1) E. GILSON, *La philosophie médiévale*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1944.

(2) M.-D. CHENU, *La théologie au douzième siècle*, Paris, 1957, pp. 108-141.

(3) E. GILSON, *op. cit.*, p. 268.

(4) On peut utiliser désormais la magnifique édition de M. J.-H. WASZINK, dans *Corpus platonicum medii aevi. Plato Latinus, IV*, Londres et Leyde, 1962.

Assurément Calcidius, par ses commentaires, a pu contribuer à alourdir le texte de Platon, à le charger d'éléments étrangers au platonisme. Il reste que Platon était présent et que son *Timée* a exercé sur certains secteurs de la pensée médiévale une influence considérable. C'est ce qu'ont mis en évidence les travaux de M. Raymond Klibansky<sup>(5)</sup>, ainsi que ceux de MM. Eugenio Garin et Tullio Gregory<sup>(6)</sup>. L'influence du *Timée* s'est naturellement exercée d'abord sur les clercs qui, comme on sait, écrivaient latin. Mais si l'on veut un témoignage dans la littérature de langue romane, on pourra lire les vers 7097-7105, 12889-12892, 19061-19070 du *Roman de la Rose*, enfin et surtout les vers 10077-19118 qui sont une admirable transcription « selonc le langage de France » du discours adressé par le démiurge aux dieux inférieurs.

Entendons-nous bien. Le *Timée* de Platon est un livre difficile : beaucoup lui préfèrent, comme disait saint Jérôme, les « fablies milésiennes »<sup>(7)</sup>. (Nous pourrions remplacer « fablies milésiennes » par « romans policiers », et nous aurions une traduction à peu près convenable de la réflexion de saint Jérôme). Si tel est le sort réservé au *Timée*, quel sera celui des commentaires médiévaux du *Timée*? Les *Gloses sur le Timée* de Guillaume de Conches auront sûrement peu de lecteurs. Mais je n'ai pas eu l'intention de faire un *best-seller*. Mon but a été de rendre accessible aux historiens un document important pour l'histoire de la culture. Il n'est peut-être pas sans intérêt, surtout si l'on parle de « platonisme chartrain », de savoir comment à Chartres, en la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, on lisait Platon.

Le premier à s'intéresser aux *Gloses sur le Timée* de Guillaume de Conches, dans les temps modernes, fut sans doute Victor Cousin qui, en 1836, en publia quelques fragments<sup>(8)</sup>. Un exemple aussi illustre m'a encouragé à poursuivre le travail ingrat de la collation des manuscrits, pour aboutir à un texte qui fut présenté, en 1963, comme diplôme à la V<sup>e</sup> Section de l'École pratique des Hautes Études<sup>(9)</sup>. La Maison J. Vrin en a assuré l'édition. Je lui sais gré d'avoir accueilli ce texte difficile et de n'avoir pas reculé devant l'impression d'une collection surabondante de variantes. En revanche, je demande pardon aux lecteurs éventuels de ce livre pour les défauts qu'ils rencontreront dans la typographie : les caractères sont souvent trop petits (notes et variantes), parfois trop usés (pp. 323-331) ; l'encrage est à peu près partout défectueux. J'ai souffert tout le premier de cet état de choses, puisque, à chacune des deux corrections d'épreuves qui m'ont été concédées, j'ai relu trois fois les quelques trois cents pages de ce volume. Il m'est très pénible de constater que,

malgré les efforts considérables ainsi déployés, on a abouti à un texte moins lisible que les vieilles éditions de J.-P. Migne, ce qui n'est pas peu dire. Guillaume de Conches méritait mieux<sup>(10)</sup>.

Quoi qu'il en soit, ce texte est publié. Grâce aux tables qui l'accompagnent, il permettra, je crois, d'enrichir notre connaissance du « platonisme médiéval ». Et Guillaume de Conches prendra place — une place modeste, certes, mais, pour son temps, significative — dans la longue chaîne, jalonnée de noms prestigieux — Porphyre, Proclus, Marsile Ficin, etc. — des commentateurs du *Timée*.

<sup>(5)</sup> *The Continuity of the Platonic Tradition during the Middle Ages*, Londres, 1939.

<sup>(6)</sup> E. GARIN, *Studi sul platonismo medievale. Studi e Ricerche*, Rome, 1958; T. GREGORY, *Anima Mundi. La filosofia di Guglielmo di Conches e la scuola di Chartres*, Florence, 1955.

<sup>(7)</sup> JÉRÔME, *In Isaiam*, Lib. XII, prologue, P.L. 24, 409 D.

<sup>(8)</sup> V. COUSIN, *Ouvrages inédits d'Abélard pour servir à l'histoire de la philosophie scolastique en France*, Paris, 1836, pp. 648-657. Quelques autres fragments ont été publiés depuis, en particulier dans J.-M. PARENT, *La doctrine de la création dans l'école de Chartres*, Paris-Ottawa, 1938, pp. 137-177.

<sup>(9)</sup> *École pratique des Hautes Études, Section des sciences religieuses*, Annuaire 1962-1963, pp. 133-136.

<sup>(10)</sup> Les « gloses » de Bossuet sur Platon et Aristote ont eu un traitement meilleur que les *Gloses* de Guillaume de Conches. Cf. J.-B. BOSSUET, *Platon et Aristote. Notes de lecture transcrites et publiées par THÉRÈSE GOYET*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1964.

**Gloses marginales sur le *Timée* de Platon,  
du manuscrit 226  
de la Bibliothèque Municipale d'Avranches**

Le manuscrit actuellement conservé à la bibliothèque municipale d'Avranches, sous le numéro 226, est probablement originaire du Mont-Saint-Michel. C'est, en réalité, un recueil composé de plusieurs manuscrits ou fragments de manuscrits des <sup>xii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècles. J'en ai donné une description sommaire, plus précise toutefois que celle du catalogue de 1889, dans mon édition de Guillaume de Conches, *Glosae super Platonem* [Textes philosophiques du Moyen Age, XIII], Paris, 1965, p. 33-37 : je me permets d'y renvoyer le lecteur.

Il s'agit d'une collection de textes relatifs aux arts libéraux, spécialement ceux du *quadrivium*. La part faite aux écrits platonisants est considérable. Ainsi, le *Commentaire* de Macrobie sur le *Songe de Scipion* occupe les folios 3-47<sup>v</sup> tandis que deux séries de gloses sur Macrobie (*Commentaire*) remplissent les folios 67<sup>v</sup>-82<sup>1</sup>. On doit signaler aussi, aux folios 83-88, un fragment du *De Astronomia* [*De Nuptiis*, livre VIII] de Martianus Capella, accompagné de gloses marginales<sup>2</sup>. Des commentaires, plus ou moins incomplets,

<sup>1</sup> La première série de gloses sur Macrobie (fol. 67<sup>v</sup>-81) est sans doute celle que signalait M. Raymond Klibansky, sous le nom de *Glosulae Abrincenses*, dans *The Continuity of the Platonic Tradition during the Middle Ages*, Londres, 1939, p. 52.

<sup>2</sup> Cf. LEONARDI, *I Codici di Marziano Capella*, dans *Aevum*, XXXIV (1960), p. 1-3.

de ce même texte occupent les folios 92-95bis. Dans l'un de ces commentaires, Martianus Capella est qualifié de platonicien : « Ipse namque platonicus fuit »<sup>3</sup>. La *Consolation* de Boèce aurait sa place normale en ce recueil, étant l'une des sources privilégiées où s'alimente volontiers le platonisme médiéval. On ne l'y trouve pas. En revanche, Platon lui-même est là, représenté par la seule œuvre qui fût accessible aux Latins du haut Moyen Âge : les pages 17A - 53C du *Timée*, traduites par Calcidius (fol. 96-113 de notre manuscrit). Ce texte est accompagné de gloses interlinéaires et marginales contemporaines, c'est-à-dire appartenant à la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Les gloses interlinéaires sont souvent de simples explications de mots : je n'ai pas cru nécessaire de les relever, ce qui ne veut pas dire qu'elles soient sans intérêt. Les seules gloses publiées ci-dessous sont les gloses marginales. Ces dernières mêmes pourront paraître assez pauvres, surtout si on les compare au commentaire continu de Guillaume de Conches sur le *Timée* — de son vrai nom *Glosae super Platonem* — contenu dans les folios 116-131<sup>v</sup> du même manuscrit.

Nos gloses marginales sont de simples notes destinées à souligner les passages plus importants, à éclairer les passages plus difficiles. Encore faut-il reconnaître que, si elles sont relativement abondantes pour les premières pages du *Timée*, elles vont s'amenuisant, pour disparaître à peu près complètement vers la page 36D. Ce dénuement, il est vrai, n'est peut-être pas sans intérêt : il nous permet de saisir ce qui, dans la lecture du *Timée*, pouvait piquer davantage la curiosité de l'homme du XII<sup>e</sup> siècle ou retenir son attention. On peut donc espérer que l'historien de la pensée médiévale trouvera à glaner ici quelques gloses significatives. Je soulignerai, sans prétendre aucunement im-

<sup>3</sup> Ce texte a été publié dans ma *Note sur l'école de Chartres*, dans *Studi medievali*, 3<sup>e</sup> Série, V (1964), p. 837 [821-865]. Sur Martianus Capella, cf. le suggestif article-programme de W. H. STAHL, *To a better Understanding of Martianus Capella*, dans *Speculum* XL (1965), p. 102-115.

<sup>4</sup> *Saeculo XII<sup>o</sup> exeunte*, selon J. H. WASZINK, *Timaeus a Calcidio translatus* ... [Plato Latinus, IV], Londres et Leyde, 1962, p. CVIII.

poser mon goût, les gloses où il est question de l'harmonie cosmique [7, 1], de l'homme comparé à une cité [7, 1-9], de la communauté des femmes [9, 7], des quatre facultés de connaissance : *sensus*, *opinio*, *ratio*, *intellectus* [20, 17-18], du temps image de l'éternité [21, 6-7], du monde sensible image du monde archétype [21, 23].

Toutes les gloses marginales des folios 96<sup>r</sup>-113<sup>r</sup> sont reproduites intégralement ci-dessous. J'ai fait précéder chacune d'elles de deux chiffres : le premier indique la page, le second indique la ligne de l'édition de M. J. H. Waszink : *Timaeus a Calcidio translatus* ... [Corpus platonicum medii aevi — Plato Latinus, IV], Londres et Leyde, 1962. Au folio 113<sup>r</sup>, se trouve le début d'un autre commentaire sur le *Timée*, d'une écriture contemporaine à celle des gloses. De ce commentaire, le manuscrit 226 d'Avranches nous a conservé seulement l'introduction, ou *Accessus*. Je le publie ci-après, ainsi que les trois petites gloses qui l'accompagnent.

Les gloses sur le *Timée*, contenues dans les folios 96-113<sup>v</sup> du manuscrit 226 d'Avranches sont un document, à la fois modeste et précieux, concernant la fortune du *Timée* au XII<sup>e</sup> siècle. Et si, comme il est vraisemblable, le manuscrit est d'origine montoise, elles témoignent de l'intérêt porté à Platon par les moines du Mont-Saint-Michel.

#### ADDENDUM

Le manuscrit 226 de la Bibliothèque municipale d'Avranches provient sûrement de l'abbaye du Mont-Saint-Michel : G. NORTIER, "Les bibliothèques médiévales des Abbayes bénédictines de Normandie", Caen 1966, p. (88).

## CODEX ABRINCENSIS [BIBLIOTHECA MUNICIPII] 226

Fol. 96<sup>r</sup> [TEXTUS : PROLOGUS CALCIDI et TIMAEUS 17A = *Isocrates in exortacionibus* (5, 1)... *Ergo tui et item horum erit* (7, 6)]

Nota. Quamvis liber iste agat de phisica, tamen supponitur ethice, quia phisicam suam transfert ad morum institutionem, ut apparet in circulis. Nota tamen hunc librum nomen accepisse a Tymeio, non a Socrate vel ab alio, quia quod loquitur So<crates> de positiva iusticia non est de principali intencione Platonis, sed illud quod Tymeus loquitur, id est de naturali iusticia. Ascribit etiam Plato hunc librum Tymeio et non sibi propter arroganciam evitandam<sup>1</sup>.

Intencio sua est tractare de naturali iusticia. Iusticia alia naturalis, alia positiva id est consuetudinaria.

Materia autem est status universe rei publice.

[5, 3] Virtus redigit ad possibilitatem impossibilia. Que propositio est ibi: *addidit solam esse*. Sed amicitia est virtus. Que aff<irmati>o est ibi: *Eadem est, ut o<pinor>*. Sed amicitia redigit ad possibilitatem impossibilem. Que conclusio est ibi: *Parque*. Quod autem virtus redigat impossibilia ad possibilitatem, trahit Calcidius Isocratem in auctoritate qui hoc dixit. Et hoc est: *Isocrates* et cetera.

[5, 3] Licet alia hoc possint facere, ut amicitia, tamen maxime virtus. Et ideo dicit So<crates><sup>2</sup> <penes eam consiste>re. Virtus impossibilia facit possibilia, quia potest et agreditur et perficit. Et hoc ex positis collige.

[5, 4] Quid<sup>3</sup> est dicere 'generosa magnanimitas', neque aliquid difficile agredi, neque ab aliquo fatigatur.

[5, 5] Premittit quandam similitudinem, hanc scilicet quod sicut virtuti nulla gravitas potest resistere, ita nec amicitie, licet impossibile videatur. Et ideo facit ut ostendat causa amici sui

<sup>1</sup> Haec glosula et duae subsequentes glosulae pertinent ad hanc partem glosarum quae *Accessus ad Timaeum* dicebatur.

<sup>2</sup> *Intellige*: Isocrates.

<sup>3</sup> Ita in codice, licet contextus videatur requirere: *Quod*.

Osii se velle tantum subire laborem quantum est de greco in latinum transferre Platonem.

[5, 5] Ecce cur sententiam Socratis<sup>4</sup> posuit: ut similitudinem ostendat.

[5, 6-8] Sicut ille qui ipsam rem perficit est causa perfectionis illius<sup>5</sup>, ita et ille cuius causa incipit.

[5, 7] Religio est ubi nec Dei cultus nec humana lex temeratur.

[5, 8] Post generalem sententiam, cadit in cubile proprium.

[5, 8] Et quia amicus causa sui amici redigit impossibile ad possibile, ideo volo ego subire illud quod in animo tuo conceperas, transferre Platonem de greco in latinum.

[5, 9] Ideo dicit dignam spem, quia Osius sperabat Calcidium transferre opus platonicum de greco in latinum, quod nullus adhuc temptaverat, quamvis erat valde dignum.

[5, 10] Tu conceperas in animo tuo quod hoc opus possem transferre, quod melius quidem posses et quod tu melius posses quia eloquencior et sapiencior es; tamen propter arroganciam evitandam voluisti mihi tuo amico<sup>6</sup> hoc opus iniungere.

[5,12] Quia me te alterum iudicabis, ergo possem excusare hoc opus?

[6, 1] Aliam causam apponit quod non debet se excusare: quia si in minoribus paru<i>t, in maioribus non debet deficere. Et hoc est: *Qui nunquam*.

[6, 9] Scilicet quod non totum transtuli sed primam partem, et super eam commentarium feci.

[7,1] Nota. Quod dicit se quantum requirere nichil aliud est nisi, cum videantur multi esse auctores qui tractatui Socratis de positiva iusticia possint addere vel supplere, de naturali non invenit nisi III, Tymeum scilicet qui de doctrina Pythagore sapientissimus erat, et Critiam et Ermocratem, apud quos invenit de naturali iusticia, et maxime apud Tymeum. Vel ideo quartus affuit quia tractaturus erat de anima que ex tribus tantum armoniis musicis simplicibus<sup>7</sup> constat, id est diapente, diatessaron, diapason.

<sup>4</sup> *Intellige*: Isocratis.

<sup>5</sup> *ia* add. Cod.

<sup>6</sup> amico] animo *in codice*.

<sup>7</sup> simplicibus] suppicibus *in codice*.

[7, 1] Nota quod, sublato quarto<sup>8</sup>, qui non sine ratione a ternario incepit, qui duplicatus perfectum numerum facit, id est senarium, volens perfectionem<sup>9</sup> sui operis significari. Intendit enim hoc opus facere ad perficiendum quod So<crates> reliquerat imperfectum. Vel per<sup>10</sup> aliud sic incepit, considerans scilicet unitatem esse<sup>11</sup> principium omnium numerorum, binarium et ternarium primos numeros qui faciunt cubica corpora, que<sup>12</sup> in seipsos et alter in alterum multiplicati indissolubilem faciunt connexionem sic: bis bini bis, ter terni ter, bis bini ter, ter terni bis. Que tam firma connexio de mundi gen<i>tura per istos tres auditores denota[n]tur<sup>13</sup>.

Fol. 96<sup>v</sup> [TEXTUS: TIMAEUS 17A-18C = *officii complere id quod deest* (7, 6)... *Quid de procreandis suscipiendis-que* (9, 5)]

[7, 1] Vel ideo quartus affuit, quia si quantum loquentem cum tribus auditoribus consideres, IIII sunt: in quo numero omnes musicae armonie continentur. Duo enim ad unum dupplus est, id est diapason; tres vero ad duo sexqualter, id est diapente; quatuor ad III<sup>a</sup> sexquitercius, id est diathesaron; quatuor ad unum quadruplus id est bis diapason: quibus armoniis tota mundi machina construct[r]a est.

[7, 1-9] Hec civitas ad exemplum humani corporis sic descripta est. Uniuscuiusque hominis enim p<ublica> res a Deo summo artifice sic ordinata est. In arce enim capitis, id est in cerebro, conversatur ratio, quia ibi V sensus corporis notantur per quos discernimus. Sub arce vero, id est in corde, iracundia, quasi vigor iuventutis. Postea autem considerantur cetera membra in-

<sup>8</sup> quarto] IIII<sup>to</sup> in codice.

<sup>9</sup> perfectionis in codice.

<sup>10</sup> Ita in codice, licet sensus exigere videatur: *propter*.

<sup>11</sup> Prima pars huius glosulae [Nota quod sublato ... unitatem esse] continetur in margine dextro folii 96<sup>r</sup>. Altera vero pars eiusdem glosulae [principium ... denota[n]tur] continetur in margine sinistro folii 96<sup>v</sup>.

<sup>12</sup> Ita in codice, licet sensus requirere videatur: *qui*.

<sup>13</sup> In margine inferiori folii 96<sup>r</sup> invenitur haec glosula quae pertinet ad Timaeum 17 A(7, 6): « Cum IIII<sup>or</sup> socii pactum reponendi necum heri fecissetis, de quibus deest unus, ergo tui [ergo au, Cod.] et cetera. »

feriora, quasi in suburbio, alcioribus membris subserviencia. Et, ut brevius dicamus, ratio est in capite, vigor in corde, cupiditas in inferioribus circa [circa] lumbos, cui ratio et iracundia dominantur.

[7, 10] Quandoquidem quod p<rec>epi reddere vultis, ergo tenetis in memoria quod scripsi.

[7, 11] Quia in communi proferebatur quod dicebant.

[8, 1-2] Scilicet quomodo superiores et inferiores, quomodo medii ad utrosque. Omnis institutio r<ei> p<ublice> vel est in moribus vel in institutionibus operum, quod notat hic. Notat etiam quis sit finis huius materiei Socratis, id est iusticia positiva que est in moribus vel operibus. Platonis vero naturalis deorum iusticia.

[8, 7] Vel pro utraque doctrina qua docebantur mites fieri cantu musicae, asperi ludis palestricis.

[8, 10] Iudiciis sint non semper, sed dum perseverant in Marte.

[8, 17] Nota gnasium<sup>14</sup> et similes ludos inveniri ut per eorum exercitia validiores fiant ad bella. Musica vero ad pacem, scilicet ut docerentur esse mites ex dulci affabilitate doctorum et ex dulcedine instrumentorum quibus assueti, id est mansueti, essent.

[8, 23] Quod est dicere: Cum ab omni cessarent propter communem salutem omnium, tanta mercede uti debeant que sufficeret, illis *quorum salutem tuerentur exhibentibus*, id est reddentibus, illam mercedem.

[9, 2-4] Si quis fingat statum r<ei> p<ublice><sup>15</sup>, debet in eis maribus uxores et moribus et genere eis convenientes efficere.

Fol. 97<sup>r</sup> [TEXTUS: TIMAEUS 18C-19D = *liberis? An vero* (9, 5) ... *poetas posse* (10, 19)]

[9, 5-7] Ea que ita sunt noviter audita quod neque in opinione neque in consuetudine prius habita in vivaciori solent haberi memoria.

[9, 7] Communes nuptie dicuntur, quia omnes omnibus communes erant mulieres, ut putarent suos aliorum filios. Nota tamen quod quedam forte mulieres viris <feder>ebantur, ita tamen

<sup>14</sup> Intellige: *gymnasium*.

<sup>15</sup> Forte intelligendum est: r<erum> p<ublicarum>.

quod neque superiores cum inferioribus nec inferiores superioribus iungebantur.

[9, 7] Vel communes nuptie dicuntur quia, quando aliquis uxorem ducebat, non credebat magis eam pro se accepisse quam pro communi utilitate omnium, nec filios putabat sibi generasse soli, sed communiter r<ei> p<ublice> utilitati, et ita sicut suos quisque diligebat aliorum filios.

[9, 7-12] Maioribus obedi<e>bant cum religione quasi patribus; antiquioribus quasi avis vel at[at]avis reverentiam exhibebant; aliis vero minoris etatis cum caritate subveniebant.

[9, 14] In communibus nuptiis. Vocat b. <sup>16</sup> bonum quod vitatur et emulatio et odium quod solet adesse nubtiis quando alia vel in genere vel in probitate preerat alii.

[9, 15] Proci dicuntur a 'precor', ideo quod precatores sunt mulierum <sup>17</sup>.

[9, 15] Sors erat quantum ad mulieres quarum coniunctio non erat electione.

[9, 16] Fraus est quantum ad prefectos <sup>18</sup> qui subponunt eas viris nescientibus que sint; et illam supposicionem vocat fraudem.

[9, 16] Vel fraudem vocat secundum alios quibus videntur fraudati in hoc quod uxoribus, cum utantur, non sibi sed communi omnium utilitati utuntur.

[10, 1-2] Docebant enim eos illis officiis quibus magis videbant eos velle et posse in puericia vel in adolescencia.

[10, 2-4] Mos erat quod si quem inter ignobiles aptum milicie invenirent, ad miliciam eum provehebant; et ex contra, si quem inter nobiles ineptum milicie, ad ordinem predictorum eum relegabant.

[10, 9-17] Ita volo exemplum huius civitatis agnoscere et probitates eorum sicut cum aliquis, visis animalibus pulchris vel in auleis vel in pariete pictis, ea quasi viva desideret occurrere.

[10, 9-17] Volebat So<crates> ut Tymeus vel aliquis aliorum exemplum huius civitatis ostendere[n]t, et probitatem habitantium describere[n]t, et unde positiva iusticia nasceretur, id est a naturali, ab aliquo eorum demonstraretur.

[10, 16-17] Quia aliquid magnum expecto in eo.

<sup>16</sup> Sic in codice. Vide glosulam infra positam [15, 18].

<sup>17</sup> ISIDORUS, *Etymologiae* IX, VII, 7; X, 214.

<sup>18</sup> prefectos] perfectos in codice.

Fol. 97<sup>v</sup> [TEXTUS: TIMAEUS 19D - 20E = *confidam non quod contempnam* (10, 20) ... *ut e numero VII sapientium* (12, 9)]

[10, 20-21] Sicut pictores imitatores sunt rei quam pingunt, sic poete rei quam describunt, cuius proprietates insequ<u>ntur quantum pos<s>unt; et hos utrosque vocat peritos.

[10, 20-11, 4] Difficile est ingeniis hominum, licet preclaris, imitari, id est describere, incognitum morem peregrinamque institutionem, presertim cum non est in re sed ficta oracione.

[11, 4-9] Licet sophiste multa habeant verba, non valent assequi mores philosophorum, scilicet ut tam bene describant instituta civilis prudentie quantum et philosophi.

[11, 12] Ista civitas dicitur facile princeps in gloria, id est in frequentissima <sup>19</sup> cum laude rerum gestarum. Vel ipse Tymeus dicitur princeps facile rerum gestarum, id est describendi res gestas.

[11, 9-16] Captat benivolenciam sociorum commendando eos aperte.

[11, 16] Ideo facile quia sciebam quod mihi vicem redderetis.

[11, 16] Facile properat quod incipit, vel quia nemo contradicit ei.

[11, 17] Idcirco impigre quia de naturali iusticia, de exemplo huius civitatis, de probitate cohabitancium.

[11, 18-20] Idcirco quero a vobis mutuum quia hoc munus a me suscepistis quod me dare imperastis.

[11, 22-12, 1] Quia nos accepimus munus imperatum et tu ades ad promissum.

[12, 1-2] Racionem excusandi habuissent nisi in presenti de ea re inter se disputassent: nescire enim se dicere potuissent.

Fol. 98<sup>r</sup> [TEXTUS: TIMAEUS 20E - 21E = *primarius Solon recensabat* (12, 9) ... *honoratum esse referebat* (13, 17)]

[12, 13] Id est: ut gratiam promerear tuam <sup>20</sup> quod venerer deam, scilicet Minervam, cuius hodie festivitas celebratur.

[12, 13-14] Veneracionem dicit debitam esse dee, scilicet Minerve, quia ipsa Athenas fecerat, cui civitati nomen imposuit: unde ipsi debent Athenienses veneracionem.

<sup>19</sup> Forte supplendum est hic: *notitia* (vel aliquid simile).

<sup>20</sup> tuam] cuam, *Cod.*



[12, 16] Cerimonias vocat illas festivitates quas totus populus observat. Et dicuntur ce<rimonie> a cera, propter illuminationem que fit in festivitibus; vel a carendo, quia tunc debent homines carere vino et solito cibo et tota die ieiunare <sup>21</sup>.

[12, 18] Mos preciosus erat in festivis diebus communiter pueros invitare ad certamen memorie, scilicet ut alter contra alterum certaret melius retinere quod audiret, vel ut ea que audierant reducerent ad memoriam: et illis qui melius retinerent vel plura qui ad memoriam reducerent, puerilia promittebantur munera.

[12, 20] Quia non amplius audierant carmina Solonis.

[12, 22] Id est: quia volebat avo meo Cricie placere, referendo de Solone.

[13, 1] Et quia ille amandus erat, igitur ...

[13, 3-5] Quia illum sermonem perficere non valuit propter impedicionem civilis dissensionis.

[13, 7-9] Antequam ad rem perveni, Cricias multa predixit per que ea que dicturus est commendavit. Nunc autem de quadam civitate Athena, que diu fuit ante istam que modo est, dicere incipit, ut in ea ostendat talem fuisse statum rei p<ublice> qualem Isocrates <sup>22</sup> quesierat.

[13, 12-13] Adeo iusto more regebatur illa civitas quod per excellentiam mos illius civitatis vocabatur lex syrtica <sup>23</sup>, quia tunc temporis non erat civitas que tam iusto more regeretur.

[13, 14] Vel Theis <sup>24</sup> dicitur ipsa Pallas que dicitur illam urbem condidisse et suum nomen imposuisse. Et dicitur ipsa P<allas> egyptiaca ling<u>a Neuth, greca vero Athene.

Fol. 98<sup>v</sup> [TEXTUS: TIMAEUS 21E - 23B = *expertumque liquido* (13, 17) ... *novo inicio vite* (15, 5)]

[14, 9] Exorbitacio a via recta a sideribus.

[14, 11] Quod dicit 'exorbitacio', fabulose dicit ut in usu dicentium erat. Dicebant enim quia partes capitales axium pre usu deficiebant et ita, sole demissiore facto, incendi terras. Proccedit autem ex humore nutriente calorem, ut in Macrobio legitur <sup>25</sup>.

<sup>21</sup> Cf. ISIDORUS, *Etymologiae*, VI, XIX, 36-37.

<sup>22</sup> Intellige: Socrates.

<sup>23</sup> Intellige: Saitica.

<sup>24</sup> Iuxta codicem Abrincensem (fol. 98<sup>r</sup>) textus Timaei sic se habet: *Conditor vero ΘΗΩC egyptiaca...*

<sup>25</sup> MACROBIUS, *In Somnium Scipionis* II, X, 12.

Sed quod post 'quam' dixit, est re vera. Ponit fabulam in exorbitatione non solum agit.

Fol. 99<sup>r</sup> [TEXTUS: TIMAEUS 23D - 24C = *novoque populo novam condi* (15, 5) ... *electo salubri subtiliumque* (16, 15)]

[15, 5] Ordo: Vestram, dico, priorem nostra in mille a<nnis> condidit, dico, ex vulcanio s<emine>, id est ex igne, et indigente <sup>26</sup> a<gro>, id est ex terra, ex quibus duobus sunt omnia. Vel ex Ericthonio fecit Athenienses nasci, qui genitus fuit ex semine Vulcani fuso in nube, cum appeteret rem a Pallade: et secundum hoc, per indigentem <sup>27</sup> a<grum> accipe terram, que loco matris eum suscepit.

[15, 11] Octo milibus, dico, a<nnis> quousque ad meum tempus, dicit sacerdos.

[15, 13] Illustracione, ammiracione glorie que erat in aliis c<ivitatibus>, glorie, dico, quamvis preclare.

[15, 16] Ut amico mos gerendus est in factis, sic hospiti in dictis.

[15, 18] Nota, secundum b. <sup>28</sup>, 'indiges-indigetis' semper significare indigenciam, ut etiam hic, nam ad talem genituram indigebat ager alio, et sic in cet<eris>.

[15, 20-21] Quod dicit mille annis ante condita civitas Atheniensium quam urbs Egiptiorum, et a tempore quo fuit instituta Athena usque ad tempus quo sacerdos ista referebat, fuerunt novem milia annorum, et ab i<n>stitutione civitatis Egiptiorum VII milia annorum.

[16, 8] *Et insignibus* id est disparatas etiam ab insignibus, id est a palaciis in quibus et insignes, id est nobiles, habitabant. Vel sic: Nec tantum differentia in locis sed in insignibus quibus tantum nobiles utebantur. *Idem usus et eadem differentia*, quia sicut nec illis id est plebei utuntur, sic nec apud nos.

<sup>26</sup> Intellige: *indigete*.

<sup>27</sup> Intellige: *indigetem*.

<sup>28</sup> Quisnam sit ille b. de quo hic sermo fit, haud facile dixerimus. Quod si Boetium cogitas, cf. BOETIUS, *De consolatione Philosophiae*, lib. III, prosa III, 11-17; ed. J.-P. MIGNÉ, P. L. 63, 733 A-B; ed. L. BIELER, Turnholti, 1957, p. 41, 26-p. 42, 42. Vide glosulam supra positam [9, 14].

Fol. 99<sup>v</sup> [TEXTUS : TIMAEUS 24C - 25D = *ingeniorum et prudentie* (16, 15) ... *ut motu terre et illuvione* (18, 1)]

[17, 1] Atlas est mons in occidente inter quem et Calpen oceanus<sup>29</sup> per mediam terram transit, et sic mediterraneum dicitur. Et quia aliquis quereretur quomodo illa gens poterat ex Athlantico mari venire, quod modo non est commeabile, subdit: *Tunc*.

Fol. 100<sup>r</sup> [TEXTUS : TIMAEUS 25D - 26D = *diei noctisque iugi* (18, 1) ... *veleres Athenas fuisse* (19, 8)]

[18, 14] Commendat opus cum tanto opere dicit<sup>30</sup> excogitatum et de se nil presumere sed ab avo suo omnia habere.

Fol. 100<sup>v</sup> [TEXTUS : TIMAEUS 26E - 28A = *Quare mi Socrate* (19, 8) ... *necessario gignitur* (20, 21)]

[19, 16] Tractaturus de iusticia naturali, reddit benivolum per honestatem materie, dicens: Nonne commoda est dispositio apparatus? Et ostendit pulcrum apparatus.

[19, 17-20] Nota quod in hoc libro non invenitur quod Cricias promittit, sed in illa parte quam Cal<cidius> non transtulit.

[20, 15] Philosophi querunt an sit illud de quo agendum est et, postquam con<s>tat esse, quid sit, deinde quare sit et quale sit. Sed quia constat mundum esse, non querit an sit, sed sic infert a toto. In omni tractatu queritur<sup>31</sup> quid sit illud unde agitur: igitur in hoc est faciendum. Et quia hic de creatore et de genitura mundi agitur, in *primis* et cetera. Hic etiam ostendit IIII<sup>or</sup> principales causas mundi: finalem, ma<terialem>, forma<lem>, effi<cientem>.

[20, 17-18] Hic IIII<sup>or</sup> notantur vires anime: sensus, opinio, ratio, intellectus.

[20, 18-20] Mundus dicitur opinabilis quia, sicut illud quod non est sed sola opinione percipitur habet ad illud quod est in natura rerum, ita quasi non est, comparatum ad archetipum<sup>32</sup>.

<sup>29</sup> oceanus] occeumus, *Cod.*

<sup>30</sup> Hic interponitur quoddam signum quod quid significet (si quid significet) ambigimus.

<sup>31</sup> queritur] quare, *Cod.*

<sup>32</sup> Cf. JOANNES SCOTUS ERIUGENA, *Periphyseon* I, 6; P. L. 122, 445 B-C.

Fol. 101<sup>r</sup> [TEXTUS : TIMAEUS 28A - 29C = *Nichil enim fit* (20, 21) ... *prestancior est veritas* (22, 8)]

[20, 21 - 21, 3] Postquam ostendit quod omnia que sunt vel semper sunt vel non, et que semper sunt subiacent intellectui, que non opinioni, vult ostendere mundo inesse IIII<sup>or</sup> principales causas rerum: finalem, formalem, materialem, efficientem, scilicet quare factus est, qualis, de quibus, quis fecit eum. Si opifex ad eternum exemplum respicit, illud quod fit erit eternum; sed si ad aliquid genitum quod caducum sit, et illud erit caducum.

[21, 1] archetipi<sup>33</sup>

[21, 4] Celum multis modis dicitur: vel mundi superficies quam Greci vocant uranon id est limitem nostri visus ultra quem intelligitur; vel firmamentum quod dicitur aplanos; proprie quicquid surgit a lunari globo; communiter quicquid supra nos est. Usurpantes<sup>34</sup> mundum omne celum dicimus.

[21, 6-7] Tempus est simulacrum evi. Sicut enim evum semper est, ita tempus per partes suas est, fuit, erit.

[21, 11] Quia omnia habent suum opificem, ergo mundus. Sed quia difficile est invenire, id est cognoscere, creatorem et digne de eo cognito loqui, et quia difficile est digne de eo loqui, transeamus suum dicentes quod Deus volens constituere mundum animadvertit ad cuius similitudinem, et cetera.

[21, 13-15] Opifex vel ad hoc vel ad illud inspexit in constructione mundi, sed ad caducum non quantum ad immutabile.

[21, 18] Id est si non est factus ad immutabile exemplum.

[21, 21] Nec mirum, ubi est imitatus normam v<enerabilis> ex<empli> in constitutione mundi quia hic, id est sensibilis, est omnium rerum speciosissimus.

[21, 23] Dixit quod hic mundus est imago archetipi. Sed quia aliquis putaret quod redderet utriusque rationes, dicit non posse reddi rationes de arch<etipo> quia omnium rerum rationes ipsis rebus consanguineae sunt. Unde sicut arch<etipus> eternus est, eius quoque rationes sunt eterne. Unde ab humanis ingeniis non possunt comprehendere. Ostendit etiam [non] satis firmas ra-

<sup>33</sup> Haec glosa (*archetipi*) refertur ad vocabulum *persistentis* [21, 1].

<sup>34</sup> Ursupantes, *Cod.*

tiones se non posse dare de sensili mundo sed tantum dat differentiam inter ipsos.

[22, 2-3] Videtur esse falsum causas esse affines rebus. Nam divina voluntas firma et perpetua est causa mundi infirmi et transitorii. Sed non agit nisi de his causis quas hominum opinio solet dare, cur hec res habeat hanc formam, illa aliam; que cause quidem probabiles sunt sed non necessarie.

Transitorius est quantum ad hoc quod generatus ex tempore et factus et corporeus, ita et ratio est eius transitoria. Contra, ratio archetipi est firma ut ipse.

[22, 2-8] Si enim res aliqua firma et perpetua est, et causa similiter. Si vero infirma res est, et causa est infirma et transitoria.

[22, 6] Sicut enim mundus sensibilis est imago intelligibilis, ita ratio que datur de hoc sensibili est imago rationis archetipi quam novit solus Deus.

Fol. 101<sup>v</sup> [TEXTUS: TIMAEUS 29C - 30C = *Quare predico* (22, 9) ... *perinde ut hic nos* (23, 15)]

[22, 9 - 23, 6] Mundus dicitur infirmus et transitorius propter rerum mutacionem atque defectum que in eo continentur, ut sunt homines et cetera. Solidus dicitur quia solidorum coniunctione est compositus iuxta proporcionem cubicorum numerorum, de quibus agetur in sequentibus. Perfectus est quia nichil deest de eis que sunt in archetipo, vel quia tota IIII<sup>or</sup> elementa sunt in eo. Perpetuus est quia IIII<sup>or</sup> elementa semper erunt.

[22, 9-14] Quia causas archetipi afferre non possum, ergo causas sensilis dicam que sunt concusse id est inquisite, et expugnabiles id est intelligibiles.

[22, 18] Naturalis bonitas compulit eum.

[22, 20-21] Voluntas Dei est certissima causa mundi.

[22, 22-23] Vere cuncta sui similia voluit effici quia bona omnia, mala nulla.

[23, 1-3] In illis, antequam informaretur, iactabatur seminarium corporum et anime, non quod adhuc esset corpus vel anima, sed inde formanda erant. Unde dicunt philosophi non ex nichilo Deum mundum formasse sed tantum exornasse.

[23, 2] Ipsa confusio erat quasi fluctuacio. Res iactabantur sine ordine et nitebantur ut formas susciperent.

[23, 3-6] Et quia pulchrum voluit facere mundum, fecit sensibilem et intelligibilem. Quare sic? Quia sibi erat certum sensibile esse hebeti, intelligens non intelligibili<sup>35</sup>.

[23, 6-9] Quia anima habens intellectum est locata in corpore sensilis mundi, ergo sensilis mundus est animal intelligens.

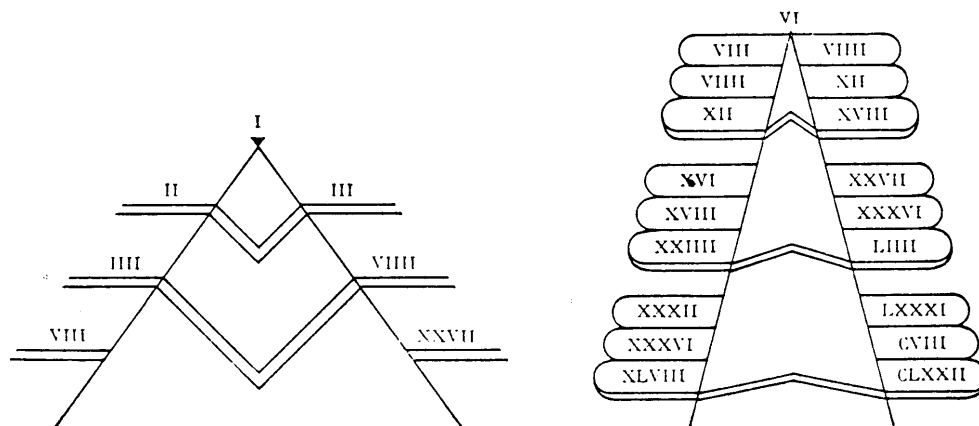
[23, 10] Ostenso a quo sit factus mundus et quod voluntas Dei est causa eius, demonstrat ad cuius similitudinem. Nam, licet superius dixerit esse factum ad simil<itudinem> eterni exempli, tamen<sup>36</sup> non dixit quod esset eternum: quod hic facit. Et ideo non superfluit.

[23, 10] Intelligibilis mundus non ideo dicitur animans quod habeat animam, sed quia habet exemplum anime sensibilis mundi.

[23, 11-12] Omnis species, quantum ad suum genus, imperfecta est quia minus continet et, eo destructo, destruitur species et, specie destructa, remanet genus.

Fol. 103<sup>r</sup> [TEXTUS: TIMAEUS 34A - 35B = *neque ullum locum* (26, 11) ... *post quam duplicem eius quam* (27, 19)]

ANIMA<sup>37</sup>



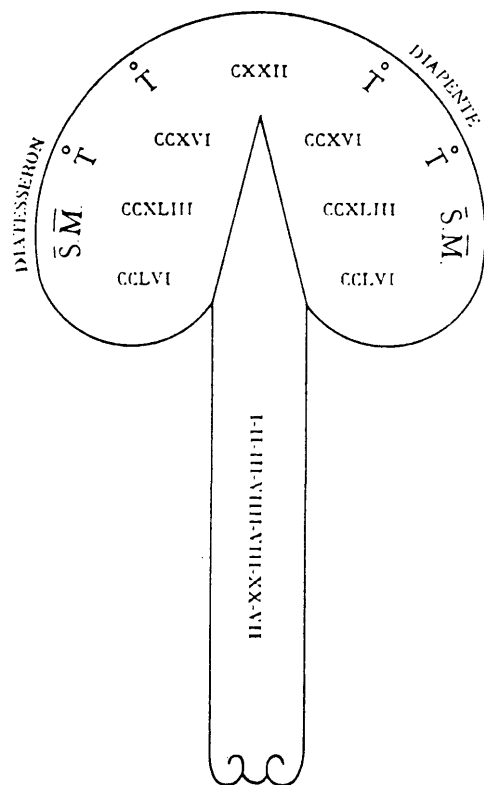
<sup>35</sup> Supple: *melius* vel aliquid tale.

<sup>36</sup> tamen] tantum, *Cod.*

<sup>37</sup> Hae duae figurae continentur in margine dextro folii 103<sup>r</sup>, quarum altera alteri superponitur.

Fol. 103<sup>v</sup> [TEXTUS: TIMAEUS 35B-36D = *sumsit. Terciam vero* (27, 19-20) ... *ipsos contraria ferri* (28, 22)]

[27, 23-24] Spatia existentia inter VI et XII et item inter XII et inter XXIIII et inter XXIIII et XLIIII<sup>38</sup> ab uno latere; et item ab altero complevit spacia inter VI et XVIII et inter XVIII et LIIII et iterum inter LIIII et CLXII; id est in intervallum horum numerorum posuit numeros alios epitritos, alios epogdoos, alios sexqualteros.



Fol. 104<sup>r</sup>-109<sup>v</sup> [Deest glosa]

<sup>38</sup> XLIIII] sic in codice, licet sensus (praesertim ratione habita praecedentis schematis) exigere videatur: XLVIII.

Fol. 110<sup>r</sup> [TEXTUS: TIMAEUS 47C - 48C = *tranquillisque perturbatos* (44, 21) ... *pro veri examinis ratione* (45, 25)]

[45, 21] Hyle prima fuit quam pura elementa sequuntur; Tercia mixta manent quibus omnia constituuntur. <sup>39</sup>

Fol. 110<sup>v</sup>-112<sup>v</sup> [Deest glosa] <sup>40</sup>

Fol. 113<sup>r</sup> [TEXTUS: TIMAEUS 53 B-C = *nobis* (sic) *qui omnis ... amonicione perspicuo* (52, 5-6)]

In naturalibus rationabiliter lector sermonem superimposuisse Platonem intelligibiliter, in mathematicis disciplinaliter oportet. <sup>41</sup>

Materia Platonis est in hoc opere sensibilis mundus secundum corpus et animam, secundum totum et partes; quid sit anima mundi secundum philosophos et quid partes illius suo loco satis diffiniatur. Modus tractandi est quia dicit sensilem mundum esse creaturam; si sit creatura, quod oporteat habere creatorem, quem invenire difficile est et nomen grave diffinire, scilicet Deum. Intencio sua est tractare de sensili mundo secundum quod regitur naturali iusticia. Utilitas est agnoscere naturalem iusticiam et qualiter mundus ea regatur. Finalis causa est ut, hoc cognito, sciatis ipsam diffinire.

Iusticia alia naturalis, alia positiva. Iusticia naturalis est qua reguntur elementa concordancia et totius orbis partes. Positiva est que est ad posicionem hominum, id est ad consuetudinem secundum plures constitutiones regionum vel nacionum vel etiam urbium. Iusticiam enim philosophus quidam diffinierat dicens: « Iusticia est que plurimum prodest huic qui plurimum potest. » Que diffinitio delata est ad Socratem et ab eo non aprobata sed potius improbata est, diffiniente eo iusticiam sic: « Iusticia est que plurimum prodest huic qui minimum potest », ut

<sup>39</sup> Idem distichon invenitur in glosulis Codicis Vaticani (ex Archivio Sancti Petri H. 51, fol. 11<sup>r</sup>) de quo scripsimus in *Gloses sur le Timée et commentaire du Timée dans deux manuscrits du Vatican* [Revue des Études augustiniennes VIII (1962), p. 365-373].

<sup>40</sup> Notanda tamen est haec glosa interlinearis [fol. 111<sup>r</sup>] ad verba Timaei 49 C: « Atque ita circuitu quodam vires fomentaque » [p. 47, 5]: id est mutacione unius elementi in aliud.

<sup>41</sup> Cf. BOETIUS, *De Trinitate*, cap. 2, P. L. 64, 1250 B. Glosa quae sequitur est initium alicuius commenti continui in Timaeum Platonis.

qui minus potest equiparetur ei qui magis potest ita scilicet quod in nulla re gravetur ab eo <sup>42</sup>.

Qua diffinita, pinxit in animo suo So<crates> urbem quandam que regeretur hac tali iusticia, et ostendit eam discipulis suis querens ab illis utrum scirent in mundo aliquam civitatem que regeretur tali iusticia. Et audivit a quodam discipulo suo Cricia nullam suis temporibus existere, sed quondam in Egipto unam fuisse, Neuth nomine, que regebatur hac iusti<cia>. Qua re-perta, voluit etiam So<crates> investigari a discipulis suis aliam c<ivitatem> que regeretur naturali ius<ticia>, sic dicens: Vobis convivium dedi de po<sitiva> ius<ticia>; simili modo quero a vobis appa<ra>ri <sup>43</sup> mihi convivium de na<turali> ius<ticia> et investigari utrum sit c<ivitas> aliqua que regatur ta<li> ius<ticia>. Quorum Plato doctior quesivit et excogitavit ubi inveniret c<ivitatem>, nec potuit invenire nisi hunc sensilem m<undum> qui civitas Dei dicitur. De hoc agit secundum quod regitur na<turali> ius<ticia>, introducens III condiscipulos disputantes cum Socrate, scilicet T<imeum>, Cri<ciam>, Her-<mocratem> — se autem introducere refugit, vitans arrogantiam —, premittens So<cratis> disputationem de po<sitiva>, deinde tractando de na<turali> ius<ticia>.

Plato iste in greco scripserat, nec eius opus translatum fuerat. Osidius <sup>44</sup> vero episcopus volens illud translatare, rogavit amicum suum Calcidium ut hoc opus sibi translataret de greco in latinum. Quod et fecit Calcidius ostendens in prologo quia sicut virtus impossibilia reddit pos<sibilia>, sic amicitia difficilia fa<cilia>; et quia ami<cicia> diffi<cilia> faci<lia> reddit, agressus opus difficile amici causa reputat fa<cile>. Sed cum essent X volumina Platonis, iste non transtulit nisi primum, vel ideo quia prolixitas fastidium generaret vel quia utilius aliis VIII<sup>em</sup> vo<luminibus> videbatur.

Queritur cui parti phi<losophie> suppo<nitur>. Nulli, quia hoc totum opus phi<losophia> vocatur quia in primo libro ethicus est ubi tractat qualiter debeat regi c<ivitas> na<turali> vel po<sitiva> ius<ticia>; phisicus est ubi tractat de anima mundi

<sup>42</sup> CALCIDIUS, *Commentarius*, cap. V, ed. J.-H. WASZINK, p. 59, 3-13.

<sup>43</sup> appari, *Cod.*

<sup>44</sup> Intellige: *Osius*.

et de astris et huiusmodi; logicus est ubi tractat de intelligibilibus et invisibilibus, non quia tractet qualiter una vox formetur ex alia, sed qualiter ipsis rebus convenient voces vel res sub... <sup>45</sup>

Fol. 113<sup>v</sup> <sup>46</sup>

§ Deus constituit animam ex essentia individua et dividua, id est ex archetypo mundo et yle et ex natura eadem et diversa. Naturam vero eandem et diversam vocat genera et species; nam licet genera in speciebus diversa sunt, tamen sua natura eandem habent naturam. Per hoc autem quod ex illis essenciis compositum dixit, notantur diverse vires anime. Nam per individuum essentiam notatur intellectus per quem divina percepimus. Per dividuum vero, id est per hilen, sensus designatur per quem corporea percipimus. Per naturam autem eandem et diversam ratio concipitur per quam genera a speciebus discernere possumus.

§ Sic epitritum spacium quod est dyathessaron CXCII et CCLXI completur epogdois partibus et duobus tonis et limate.

§ Sic sexcuplum spacium quod est dyapente CCLXI et CCCLXXXIIII completur epogdois partibus id est tribus tonis et limate.

<sup>45</sup> Sic desinit textus in codice.

<sup>46</sup> Haec glosula et duae subsequentes glosulae comitantur schemata quae folio 113<sup>v</sup> continentur.

## Gloses sur le Timée, du manuscrit Digby 217 de la Bodléienne, à Oxford

En appendice à mon édition des *Glosae super Platonem* de Guillaume de Conches<sup>1</sup>, j'ai consacré quelques lignes à un manuscrit d'Oxford (*Bodleian Library, Digby 217*) qui contient des extraits du commentaire de Guillaume sur le *Timée*. Ce sont ces extraits que je publie ci-après. Le manuscrit *Digby 217* (fin du XIII<sup>e</sup> et début du XIV<sup>e</sup> siècle) contient des œuvres d'Avicenne, d'Alkindi, d'Algazel, etc. Mademoiselle M.-Th. d'Alverny en a donné, dans son *Avicenna Latinus*, une description minutieuse à laquelle je me permets de renvoyer le lecteur<sup>2</sup>. Aux folios 98<sup>v</sup>-110<sup>v</sup> de ce manuscrit se trouve le *Timée* de Platon dans la traduction latine de Calcidius<sup>3</sup>. Le texte du *Timée* est accompagné de gloses marginales et interlinéaires empruntées aux *Glosae super Platonem* de Guillaume de Conches. Il me semble que nous ne devons pas négliger ces gloses, si importantes pour l'histoire du platonisme médiéval<sup>4</sup>. Les gloses du manuscrit

<sup>1</sup> GUILLAUME DE CONCHES, *Glosae super Platonem*, « Textes philosophiques du Moyen Age, XIII », Paris, 1965, p. 320-321.

<sup>2</sup> M.-Th. D'ALVERNY, *Avicenna Latinus V*, dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, t. XXXII (1965), Paris, 1966, p. 276-280.

<sup>3</sup> Le texte a été signalé par M. J.-H. Waszink dans sa remarquable édition de Calcidius : *Timaeus a Calcidio translatus commentarioque instructus*, « Corpus platonicum medii aevi - Plato Latinus IV », Londres et Leyde, 1962, p. cxx.

<sup>4</sup> R. KLIBANSKY, *The Continuity of the Platonic Tradition during the Middle Ages*, Londres, 1939 ; E. GARIN, *Studi sul platonismo*

*Digby 217* ont encore un autre mérite : elles attestent l'influence qu'exerçait, plus d'un siècle après sa parution, le commentaire du philosophe de Conches. Peut-on leur demander davantage ? On sait que le commentaire de Guillaume nous a été conservé sous une double forme : une rédaction longue (représentée par le manuscrit de Venise, Biblioteca Marciana, Lat. Z. 225 [1870]), une rédaction brève, représentée par les autres manuscrits<sup>5</sup>. Le manuscrit de Venise a été copié, au xv<sup>e</sup> siècle, pour le Cardinal Bessarion, par un copiste qui n'était rien moins que bon paléographe : son texte est incorrect, souvent inintelligible<sup>6</sup>. Les gloses du manuscrit *Digby 217* pourraient-elles nous aider à retrouver un texte plus correct de la rédaction longue ? Il faut avouer qu'elles sont, sur ce point, d'un médiocre secours. Certes, elles contiennent deux remarques qui appartiennent à la rédaction longue et qui font totalement défaut dans la rédaction brève : je les signale plus loin, au cours de l'édition du texte, sous les notes 34 et 35. Il y a là un indice favorable à l'authenticité de la rédaction longue, mais il est trop faible pour nous permettre de résoudre tous les problèmes posés par la double rédaction des *Glosae super Platonem* de Guillaume de Conches. Quoi qu'il en soit, les témoignages de l'influence exercée par le commentaire du *Timée* du philosophe de Conches sont pour nous d'autant

medievale, Florence, 1958 ; T. GREGORY, *Platonismo medievale. Studi e Ricerche*, Rome, 1958.

<sup>5</sup> Ces deux rédactions principales ont été nettement distinguées par T. GREGORY, *Anima mundi. La filosofia di Guglielmo di Conches e la scuola di Chartres*, Florence, 1955, p. 12-19. Comme je l'ai noté dans l'édition des *Glosae super Platonem* (op. cit., p. 12), Guillaume a pu commenter plus de deux fois le *Timée* au cours de sa longue carrière, se réservant, chaque fois, d'en remanier le texte. De fait, les *Glosae super Platonem* se présentent presque sous autant de formes qu'il existe de manuscrits. D'où l'embarras de l'éditeur moderne, condamné à ranger parmi les variantes ce qui constitue peut-être des rédactions différentes. J'ai signalé cette difficulté dans la préface de mon édition (op. cit., p. 48). Elle a été fortement soulignée par A. TINÈ, *Le « Glosae super Platonem » di Guglielmo di Conches*, dans *Sophia*, t. XXXIV (1966), p. 336-343.

<sup>6</sup> On pourra s'en rendre compte en lisant le texte publié en appendice à GUILLAUME DE CONCHES, *Glosae super Platonem*, éd. cit. p. 293-318.

plus précieux qu'ils se montrent plus rares. Pour ne point parler de la *Philosophia* et du *Dragmaticon*, dont la diffusion fut considérable<sup>7</sup>, les *Glosae super Boetium* semblent avoir joui d'un plus grand succès que les *Glosae super Platonem*<sup>8</sup>.

Les gloses qui accompagnent le texte du *Timée* dans le manuscrit *Digby 217* ont été copiées vers la fin du xiii<sup>e</sup> siècle. Elles sont à peu près toutes extraites des *Glosae super Platonem* de Guillaume de Conches, dont le nom est d'ailleurs cité trois fois. L'extracteur a choisi ce qui l'intéressait dans le commentaire de Guillaume et l'a réparti comme il a pu, tantôt dans les marges, tantôt entre les lignes. Je publie ci-après, non seulement les gloses marginales, mais les gloses interlinéaires, en les disposant suivant l'ordre d'une lecture continue du *Timée*. Les deux séries de gloses interfèrent donc dans mon édition, ce qui n'est évidemment pas le cas dans le manuscrit. Mais le lecteur pourra facilement discerner les unes des autres, car les gloses interlinéaires sont imprimées en caractères plus petits. Enfin, j'ai dé-

<sup>7</sup> Pour la liste des manuscrits de la *Philosophia* et du *Dragmaticon*, cf. A. VERNET, *Un remaniement de la « Philosophia » de Guillaume de Conches*, dans *Scriptorium* I, 2 (1947), p. 243-259. Un nouveau manuscrit de la *Philosophia* a été signalé récemment par M. BOHACEK, *Un manuscrit intéressant du « Compendium » de Werner von Schussenried*, dans *Traditio* t. XVIII (1962), p. 472-482. Il s'agit du Ms. KYNŽVART (Königswart), Bibliothèque du Château, Lat. 20. H. 27, fol. 65r-100r (xiii<sup>e</sup> s.). Je dois à l'obligeance de M. le professeur Franco Alessio, de l'Université de Pavie, d'avoir connu l'article de M. Bohacek. Je l'en remercie chaleureusement.

<sup>8</sup> Pour les manuscrits des *Glosae super Boetium*, cf. J.-M. PARENT, *La doctrine de la création dans l'école de Chartres*, Paris-Ottawa, 1938, p. 215 ; P. COURCELLE, *Étude critique sur les commentaires de la « Consolation » de Boèce (ix<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles)*, dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, t. XII (1939), p. 129-131 [5-140]. Au cours d'un rapide voyage dans les Flandres, j'ai remarqué un manuscrit des *Glosae super Boetium* de Guillaume de Conches qui ne semble pas avoir été signalé jusqu'ici : BRUGES, *Grand Séminaire* 101/135, fol. 125-142v (xiii<sup>e</sup> s.). Le texte est incomplet ; le commentaire de Guillaume s'arrête au vers 26 du Chant VII, au livre IV de la *Consolatio Philosophiae* (éd. L. BIELER, Turnhout, 1957, p. 87). Par ailleurs, on trouve de nombreuses citations de Guillaume de Conches (*Philosophia*) dans un petit florilège d'un manuscrit de BRUGES, *Grand Séminaire* 88/179, fol. 89r-106v (fin du xiii<sup>e</sup> s.).

coupé le texte des gloses du manuscrit *Digby 217* en un certain nombre de chapitres, comme je l'avais fait dans mon édition des *Glosae super Platonem* de Guillaume de Conches. En tête de chaque chapitre, j'ai placé un chiffre romain : il renvoie au chapitre correspondant des *Glosae* de Guillaume. Les extraits du manuscrit *Digby 217* correspondent aux chapitre II-XXIX du commentaire de Guillaume de Conches. Ils offrent un texte qui — sauf en quelques rares endroits <sup>9</sup> — est celui de la rédaction brève.

Le manuscrit *Digby 217* a appartenu successivement à Richard de Winkley qui fut provincial des Frères Prêcheurs d'Angleterre de 1336 à 1339 <sup>10</sup> et à Marcellin Akerton, également de l'ordre des Prêcheurs, qui séjourna à Oxford en 1473-1474 et mourut prieur de Guildford en 1482 <sup>11</sup>. Il n'est pas impossible que le manuscrit ait été importé d'Italie, où il semble bien avoir été écrit <sup>12</sup>. Richard de Winkley aurait pu en faire l'acquisition au cours d'un voyage en ce pays.

<sup>9</sup> Cf. les notes 34 et 35 au cours de l'édition.

<sup>10</sup> On lit, au folio 179v (non numéroté) : *De perquisito fratris Ric<ard>i de Wynkel*. Cf. A.-B. EMDEN, *A Biographical Register of the University of Oxford to A.D. 1500*, t. III (Oxford, 1959), p. 2060.

<sup>11</sup> Au folio 41r, on peut lire : *Ma<gister> Marcellinu<s> Akertun* ; et, dans la table des matières du folio 1v, en face de *Timeus Platonis*, on remarque ces mots : *Nota quod Marcellinus*. Cf. A.B. EMDEN, *op. cit.* t. I (Oxford, 1957), p. 16.

<sup>12</sup> Mademoiselle M.-Th. d'Alverny pense que l'écriture du ms. *Digby 217* est celle de copistes méridionaux : Cf. *Avicenna Latinus V*, dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, t. XXXII (1965), p. 276-280. Le P. Louis Bataillon, O.P., qui a eu l'obligeance d'examiner pour moi en 1960 — alors que je n'avais pas encore pu le faire personnellement — le manuscrit *Digby 217*, précise que l'écriture de ce manuscrit est celle d'un copiste italien. Je suis redevable au P. L. Bataillon de plusieurs suggestions intéressantes, dont la présente étude a profité.

CODEX OXONIENSIS, E BIBLIOTHECA BODLEIANA,  
DIGBEIANUS 217

[ II ]

[/.98v] Causa compositionis huius operis talis fuit. Cum omnes philosophantes dicerent iustitiam obtinere principatum in conservatione rei publice, circa eius diffinitionem, ut dicit CALCIDIUS, translator huius libri rogatu Osii amici sui, altercatio fuit <sup>1</sup>. Nam Trasimachus orator sic ipsam diffi<ni>t : « Iustitia est que plurimum prodest illi qui plurimum potest », attendens quod propter conservationem iustitie gubernatio rei publice transfertur ad illum qui potest multum. Cumque hec diffinitio in scholis Socratis fuisset relata, dixit non bene diffinisse ; sed potius iustitia est que plurimum prodest illi qui minimum potest, quia qui potest plurimum se et sua sine iustitia conservare potest, sed qui minimum <sup>2</sup> minime. Et quia tam perfectam dederat sententiam, rogaverunt eum socii et discipuli ut de ea tractatum componeret. Quorum satisfaciens vo<lunta>ti, tractatum de parte iustitie, scilicet de positiva iustitia, tractavit.

[ III ]

Deinde Plato, eius discipulus, cum X volumina ipse composuisset, volens perficere quod magister suus postposuerat, de iustitia naturali, que non est ab homine inventa sed est homini innata, ut dilectio parentum et similia, hunc librum composuit. Sed, quia iustitia naturalis magis circa creationem mundi apparet <sup>3</sup>, ad illam se transfert. Unde subiectum huius libri, sive materia, est naturalis iustitia sive creatio mundi, ut dicit GUILLELMUS NURMANDI DE CHONCHIS <sup>4</sup>. De creatione enim mundi propter iustitiam naturalem agit.

<sup>1</sup> CALCIDIUS, *Commentarius*, cap. V, éd. J. H. WASZINK, p. 59, 3-13.

<sup>2</sup> minimum om. Cod.

<sup>3</sup> apparet om. Cod.

<sup>4</sup> GUILLAUME DE CONCHES, *Glosae super Platonem*, cap. III, éd. E. JEAUNEAU, p. 59.



## [ IV-VI ]

Cui autem parti philosophie supponatur? Dicit quod aliquid de omnibus partibus philosophie in hoc opere continetur, sicut patet per partes libri.

Titulus est : *Incipit Thimeus Platonis*, dictus sic a quodam eius discipulo. Mos enim fuit Platonis intitulare volumina a nominibus discipulorum, ut conferret honorem discipulo et ut subtraheret emulis occasionem reprehendendi. Vel Timeus dictus quasi flos, quia in eo est flos philosophie : thimo enim est flos.

## [ VII ]

Hic autem liber Timeus Platonis aliquandiu difficilis habitus est propter impericiam hominum qui ignorant artes quarum mencionem necessario facit, cum de tota mundi creatione agat. Sed cum Osius episcopus sciret in eo multa utilia, rogavit Calcidium archidiaconum suum, in utraque lingua peritum, qui de greco in latinum illum transferret. Cui obediens, primas partes illius transtulit, mittens ad eum ut de illis iudicaret. Quod si placeret, cum maiori audacia cetera a<g>grederetur.

Premittit autem prologum ipse Calcidius huic libro, in quo facit tria :

PRIMO se excusat de arrogancia, ostendendo quod roga<tu><istius> ag<g>reditur tale opus ;

SECUNDO captat benivolenciam ibi : *Conceperas animo*, etc. ;

TERCIO respondet tacite questioni : *Causa vero*, etc.

Circa primam duo facit. Primo, ostendit quod, cum res difficilis esset transferre Platonem de greco in latinum, tamen virtus et probitas Osii amici sui postulantis facit eam sibi facilem esse talem ; et ostendit ab auctoritate quod virtus potest hoc facere, cum dicit : *Ysocrates*, etc. Deinde, secundo, quod amicitia eius fuit eiusdem efficacie ad compellendum eum ad hoc opus transferendum, cum dicit : *Eadem est, ut opinor*.

Deinde, cum captat benivolenciam, primo eam captat a persona Osii, laudando eum tripliciter : et in se, unde ait

*animo*, etc. ; et quia utilem petitionem fecit, unde ait *spem dignam*, etc. ; et ab humilitate nimia ibi : *Et quanquam*, etc. Secundo, captat a persona aliorum ibi : *Possemne*, etc., primo ostendendo quod congrue non poterat se excusare ab illo officio, secundo probat hoc a mi<no>ri : *Et qui nunquam*, etc.<sup>5</sup>

## [ VIII ]

(*Timaeus*, ed. J. H. WASZINK, p. 5, 1-8)

Virtus tua, o Osi, facit rem difficilem ad transferendum michi facilem. Et sine dubio virtus potest hoc facere. Quod probo ab auctoritate : *Ysocrates* etc.<sup>6</sup>

*Ysocrates*, id est ille rethor, in *exhortationibus suis*, id est in eo libro sic vocato ... *cum omnium bonorum*, id est temporalium et eternorum.

*Tociusque prosperitatis* : Ex virtute est omnis prosperitas quia, ut probat BOËCIUS, omnia que contingunt bonis bona sunt, et que malis mala.<sup>7</sup>

*Penes*, secundum ; *eam*, virtutem.

Et cum hoc diceret, *addidit* etc.

*Solam*, virtutem.

*Res impossibiles*, non natura sed usu, id est difficiles.

*Redigeret ad possibilem facilitatem*, id est faceret faciles.

*Preclare*, id est aperte et vere.

*Quid enim*. Probat quod virtuti res difficilis est facilis.

*Generosam magnanimitatem*, id est virtutem. Peryphras est.

Removet a virtute duo que generant difficultatem, scilicet invitam inceptionem et impatientiam laboris.

<sup>5</sup> La glose marginale qui suit les mots *Et qui nunquam*, etc. (marge inférieure du folio 98<sup>v</sup>, à droite) me paraît mieux s'insérer au cours du chapitre X : c'est là que je la transcrirai.

<sup>6</sup> Cette glose a été inscrite au-dessus de la première ligne du prologue de Calcidius. Par sa structure, cependant, elle se présente comme une glose marginale ; je la considère comme telle.

<sup>7</sup> BOËCE, *De Consolatione philosophiae*, lib. IV, prosa I, 7 (P.L. 63, 787 A ; éd. L. BIELER, Turnhout, 1957, p. 65)

*Vel ag<g>redi*, id est incipere.

*Vel ceptum fatiget*, scilicet consum<m>are.

*Tanquam victa difficultatibus*. Interpolare labores est nature necessitas, sed vinci est fragilitas.

*Se temperet a labore*. Quasi diceret: Nichil.

*Eadem est ... vis amicitiae*. Su<baudi>: que et virtutis.

Amicitia est voluntas bona erga aliquem causa illius qui diligitur cum pari voluntate.<sup>8</sup>

*Par*. Vere eadem vis, scilicet *par*, etc.

*Impossibilium pene*, id est difficilium.

*Extrictio*, expositio. Trice enim sunt macule retis. Unde intricare, id est includere, et extricare evolvere dicitur.

*Cum alter*. Vere amicitia facit facilem, *cum alter* etc.

*Jubendi religione*, id est quia religiose debita et honesta imperat.

*Alter parendi voto*. Et alter obedit ex voto et voluntate.

G<ui>ll<elm>us: Ex voto obedire est sine spe <remu>-nerationis, sine coactione timoris, sine coniunctione sanguinis obedire.<sup>9</sup>

*Aminiculantur*. Ita se habendo aminiculantur, id est subveniunt, *effectui*, id est ad efficientiam *operis complaciti*, id est placiti utrisque.

## [ IX ]

(*Timaeus*, ed. J. H. WASZINK, p. 5, 8-13)

*Conceperas*. O dilecte Osii, tu previderas.

*Animo florente omnibus studiis humanitatis*, vel quia humanus erat, vel quia in omnibus florebat que ab homine possunt sciri.

<sup>8</sup> « Amicitia, voluntas erga aliquem rerum bonarum, illius ipsius causa quem diligit cum eius pari voluntate. » (CICÉRON, *De Inventionem rhetoricam*, lib. II, cap. LV, 166).

<sup>9</sup> GUILLAUME DE CONCHES, *Glosae super Platonem*, cap. VIII (in fine), éd. E. JEAUNEAU, p. 65.

Studium est vehemens ap<p>licatio animi ad aliquid agendum cum magna voluntate.<sup>10</sup> Studia alia sunt humanitatis ut practica, et alia divinitatis ut theorica.

*Excellentique*, id est acutissimo, *ingenio tuo*.

Ingenium est naturalis vis ad aliquid cito intelligendum.<sup>11</sup> Unde dicitur ingenium quasi intus genitum.<sup>12</sup>

Eo commendato, ostendit quid conceperat, quia *spem* etc.

*Proventuri operis*, scilicet de greco in latinum.

*Intemptati*, id est quod usque modo aliquis non transtulit.

*Et quamquam*, quamvis.

*Hoc*, id est hanc translationem.

*Posses facere facilius*, quia doctior; *commodius*, quia maioris auctoritatis.

*Propter admirabilem*, id est honestam et bonam, *verecundiam tuam*, quia episcopus es.

Verecundia mala est quando, in bono frigidi, malum quod fecimus confiteri vel dimittere erubescimus. Bona est quia malum perpetrare erubescimus, et scientie et virtuti, que in nobis sunt, nos impares iudicamus. Et talem vocat admirabilem verecundiam.

*Quem te alterum esse iudicares*, id est, quem ut te diligebas.

## [ X ]

(*Timaeus*, ed. J. H. WASZINK, p. 5, 13-p. 6, 7)

*Possemne, oro te*, o Osii.

*Quamvis res*, id est translatio operis.

<sup>10</sup> « Studium est autem animi assidua et vehemens ad aliquam rem applicata magna cum voluntate occupatio. » (CICÉRON, *De Inventionem rhetoricam*, lib. I, cap. XXV, 36).

<sup>11</sup> La même définition d'*ingenium* se retrouve souvent chez Guillaume de Conches: *Glosae super Platonem*, éd. cit. p. 65; *Glosae super Juvenalem*, Ms. Baltimore, Walters Art Gallery, W. 448, f. 2 vb; *Glosae super Macrobius* [Comment. I, I, 8], Ms. Vatican Palat. Lat. 953, f. 81 ra, Ms. Bern, Bibl. mun. 266, f. 2 ra; *Glosae super Boetium* [Consol. I, prosa II], Ms. Troyes, Bibl. mun. 1381, f. 36 v.

<sup>12</sup> « Ingeniosus, quod intus vim habeat gignendi quamlibet artem. » (ISIDORE DE SÉVILLE, *Etymologiae* X, 122).

*Honore habito a te.*

*De quo ita senseras, scilicet quia me te alterum iudicabas.*

*Iniunctum ... munus, id est, hoc officium transferendi.*

*Et qui nunquam, quia nunquam in aliqua parva re voluntati illius contradixit, nedum in ista. Et hoc est quod ait: Et contradicerem huic tanto quantum ad quantitatem, et tam honesto desiderio quantum ad utilitatem. Qui recusasse nunquam ullum officium ad te pertinens. Officium est congruus actus persone iuxta mores et instituta civitatis, quod ex lege vel ex natura oportet nos adimplere.*<sup>13</sup>

*Nec etiam recusassem in voluntatibus sollemnibus, id est communibus — solon enim id est commune*<sup>14</sup> — *et usitatis, id est cotidianis, in quibus aliquando amicus contradicit amico sicut in nugis, licet in seriis nunquam.*

*Et in quo, id est in qua petitione tua, declinatio, vetatio*<sup>15</sup>, *huius speciosi muneris, excusatione ignorantie, id est volendo excusare per ignoranciam, dicendo scilicet me ignorare, esset, id est reputari posset, futura officii callida simulatio scientie.*

[f. 99<sup>r</sup>] Quia non erat conveniens excusare, *itaque, etc.*

*Parui, id est obedivi, certus, id est quia sciebam, non sine divino instinctu, volente Deo, id munus, id est huius translationis officium ...*

*Alacrior mente de inceptione; speque confirmatiore*<sup>16</sup> *scilicet de perfectione.*

*Partis eiusdem, scilicet translate.*

*Commentum, id est expositorium. Differt commentum et glosa. Commentum solum sententiam sine continuatione littere exequens; glosa vero omnia illa exequitur. Unde*

<sup>13</sup> Dans mon édition de Guillaume de Conches, *Glosae super Platonem*, Paris, 1965, p. 350, note 1, j'ai cité plusieurs textes du xii<sup>e</sup> siècle où la même définition d'*officium* se rencontre. Selon M. Philippe Delhaye, une telle définition proviendrait de Boèce: Cf. *Revue philosophique de Louvain*, t. 63 (1965), p. 299.

<sup>14</sup> Ernout & Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris 1951, sub verbis *sollemnis, sollus*.

<sup>15</sup> *vetatio* semble être une faute de copiste pour *evitatio*.

<sup>16</sup> confirmatione, *Cod.*

glosa dicitur lingua, quia ita aperte debet exponere ac si lingua doctoris videatur docere.<sup>17</sup>

## [ XI ]

(*Timaeus*, ed. J. H. WASZINK, p. 6, 8-12)

*Re[abs]condite rei, id est libri ipsius Timei Platonis.*

*Simulacrum, id est speciem in latino translata.*

*Exemplo ipso, id est ipso libro in greco facto.*

Hoc dicit, quia obscurior est cuiuslibet libri translatio quam in eius propria lingua compositio.

*Causa vero.* Ostendit quare librum divisit et non simul totum transtulit.

Causa quare non transtulit totum fuit duplex, scilicet operis prolixitas et utrum placeret vel non dubietas.

## [ XII ]

Plato tractaturus de naturali iustitia recapitulat ea que dixerat de positiva, ut sit unus continus tractatus iustitiae. Quod facit tali modo, introducendo IIII<sup>or</sup> personas: Socratem, Thimeum, Ymocratem et Critiam sub tali figmento. Cum mos esset inter Athenienses ut festis die Palladis in domo alicuius philosophi convenirent, ut ab ipso philosopho in aliquo instruerentur, contigit Timeum et Ymocratem et Critiam quantumque cuius nomen hic reticet in domum Socratis<sup>18</sup> venisse die festo Palladis. Qui,

<sup>17</sup> Mêmes définitions chez Guillaume de Conches: *Glosae super Platonem*, cap. X, éd. E. JEAUNEAU, p. 67; *Glosae super Priscianum*, Ms. Florence, Bibl. Laurenziana, San Marco 310, f. 2r et Ms. Paris, B.N. Lat. 15130, f. 2r; *Glosae super Macrobius*, Ms. Bamberg, Staatsbibliothek, Class. 40, f. 6 rb, Ms. Bern, Bibl. mun. 266, f. 1 rb, Ms. Copenhague, Bibl. Royale, Gl. Kgl. S. 1910 4<sup>o</sup>, f. 4r, Ms. Munich, Clm. 14557, f. 102r, Ms. Vatic. Palat. Lat. 953, f. 79 vb, Ms. Vatic. Urbin. Lat. 1140, f. 4r.

<sup>18</sup> Ces mots sont donnés par le manuscrit dans l'ordre suivant: *timeum et ymo. cuius nomen hic reticet et critiam in domum socratis*.

cum instructi essent ab eo de positiva iustitia, finito tractatu, quesierunt ab ipso similiter instrui de naturali iustitia. Quod cum promississet, in crastinum veniens ipse Socrates, unum de sociis non inveniens, sic incepit narrare : *Unus, duo, etc.*

## [ XIII ]

(*Timaeus* 17 A-B, ed. J. H. WASZINK, p. 7, 1-9)

*Unus, duo, tres.* Verba sunt So<cratis> in crastinum venientis.

Quartus fuit Plato qui quasi ab hoc opere se subtrahit, dum non sibi sed Timeo propter evitandam arroganciam ascribit.

*E numero*, id est de numero.

*Requiro*, ego Socrates.

*Hesterni quidem epuli*, id est tractatus de positiva iustitia.

*Hesterni epuli, etc.* Tractatus philosophie quilibet epulum dicitur, quia inde intellectus pascitur. Sed hesternum epulum dicitur tractatus de positiva iustitia, vel quia transibit — post hanc enim vitam locum non habebit —, vel quia naturalem in nostra cognitione precedit, etsi natura posterior sit. Hodiernum epulum est tractatus de iustitia naturali, qui sic dicitur propter permanenciam et nostre cognitionis subsequentiam.

*Hodierni*, id est tractatus de naturali iustitia.

*Prebitores.* Et ne videatur se ingerere contra voluntatem eorum, ait : Et vos *invitatores*, id est qui me invitastis heri, *ex condicto*, id est sicut ordinastis, *resideatis* ut tractatus de naturali iustitia fiat. Sed quia So<crates> non inveniens quartum fuit, ideo Thymeus r<espon>dens posuit causam quare se subtraxit dicens : *Langor* etc., id est infirmitas ei mo<ram> infe<rt>.

*Langor* id est invidia et detractio que cito oritur est causa quare nomen suum subtrahit ab hoc opere. Et vere ita est quia *Neque*, etc., id est sine magna occasione.

*Tali cetu* qualis est noster.

*Tanteque rei* qualis est naturalis iustitia.

*Tractatu et communicatione*, id est communi tractatu.

*Se fraudaret*, id est subtraheret.

*Ergo tui* etc. Verba sunt So<cratis> dicentis : Postquam langor detinet eum, ergo, o Thimee, offi<cii> tui et horum tuorum sociorum erit supplere vicem illius. Et ad hec statim Critias respondet dicens : *Equum* etc.

*Participis*, qui nobiscum in alio convivio fuerat.

*Laute*, egregie.

## [ XIV ]

(*Timaeus* 17 B-C, ed. J. H. WASZINK, p. 7, 10 - p. 8, 3)

*Tenetis* etc. Hic So<crates> callide tendit ad recapitulationem eorum que dixerat de iustitia positiva, ut sic continetur tractatus, dicens ad eos : *Tenetis* etc., id est, nonne habetis in memoria *prescriptam* etc.

*Prescriptam vobis a me*, scilicet in libro de positiva iustitia.

*Normulam*, id est regulam et ordinem.

*Partim* etc. Hic respondet Thimeus vice omnium. Et per hoc quod dicit 'partim', notat se indigere recapitulatione.

*In tempore*, in op<p>ortuni<ta>te.

*Digestus*, id est expositus, vel non bene firmus.

*Ita fiat* etc. Hic incipit recapitulatio So<cratis> de positiva iustitia. In cuius principio ostendit qualiter tractaverit de ea dicens : *Res publica, ni fallor, erat cardo*, id est materia circa quamolvebatur nostra sententia. Ut enim circa cardinem volvitur hostium, ita circa materiam scribentis ingenium. Et, posita materia, subiungit qualiter egit dicens : *qualis* etc. Hoc dicit quia Plato, cum de re publica vellet tractare, teste Calcidio, nullam invenit civitatem que esset talis qualem esse volebat, et ideo depinxit qualis sibi videretur optima. *Que* pro 'id est'. *Quibus institutis* etc.

*Disputationis hesterne*, id est de positiva iustitia.

*Institutis*, legibus.

*Et civium moribus, consuetudinibus.*

*Ad arbitrium probata, id est iuxta existimationem tuam.*

*Ad arbitrium, id est ad nostram voluntatem. Quasi diceret : Non solum probavimus verbo, sed etiam hoc ap<p>robavimus animo.*

## [ XV ]

(*Timaeus* 17 C, ed. J. H. WASZINK, p. 8, 4-5)

*Quid illud* etc. Hic So<crates> introducitur ad recapitulandum depictionem civitatis et ordinem tractatus de re publica. Et post de officiis singulorum egit, distinguendo ea pro debito. Unde ait : *Nonne inter* etc.

*Quid illud* memoratum est.

*Inicia* scilicet nostre disputationis.

*Cultores*, quoslibet operarios.

*Artium professores*, sicut scriptores, sutores et alios omnes.

*Bellicis*, id est militaribus.

## [ XVI ]

(*Timaeus* 17 C-18 A, ed. J. H. WASZINK, p. 8, 7-15)

*Tributo* etc., id est concesso proprio officio singulis ad quod magis valet, quia ingenium alicuius magis aliquando in una re quam in alia, ut alius prevalet in pictura, alius in scriptura, et sic de alijs.

*Tributo*, id est concesso officio.

*Ceteris* a militibus.

*Quod cuique*, id est ad quod officium prevalet ex naturali aptitudine animi vel cor<pori>s.

*Solis hiis*, id est militibus.

*Unum hoc munus*, id est solum hoc officium, scilicet *prolegende civitatis*.

*Adversum hesternos*, in hostili prelio.

*Vel adversum intestinos*, de eadem civitate.

*Ac domesticos*, de eadem familia.

*Iniunximus*, dico, eis existentibus *militibus in iudiciis*.

*Erga obedientes*, id est bonos.

*Natura amicos*, quia naturale est bonum diligere et odio habere malum. Sed ne essent remissi, addit : *Asperis* etc., id est : Et iniunximus ipsis militibus esse asperis *contra armatas* etc. Quasi diceret : Iniunximus

« *Parcere subiectis et debellare superbos* ». <sup>19</sup>

*Asperis autem*, dico militibus.

*In congressionibus Martis*, id est bellicosus.

*Biiformi*. Et ut predicta possent perficere, voluimus et ordinavimus eos esse *predictos biiformi natura*, id est duplici habitu, scilicet fortitudine sive animositate et sapientia. Et ordinavimus eos esse *ferociore*s, id est constantes et fortes, *in tutela patrie*, etc.

*In tutela patrie*, id est ad tuendam suam patriam et suos cives.

*Porro*, id est sed.

*Porro* etc. Quasi diceret : Et ordinavimus eos sapientes, ut ex sapientia sciant quod debeant creatori et ex religione reddant, quia alterum sine altero perfectum facere non potest. Melior tamen est religio idiota quam sapientia irreligiosa, ut dicit G<UILLELMUS>. <sup>20</sup>

*In pacis officiis*, id est in pace religionem colerent per sapientiam.

*Propterea*que, id est propter cultum religionis et studium sapientie.

## [ XVII ]

(*Timaeus* 18 A-B, ed. J. H. WASZINK, p. 8, 16-25)

*Quid ? Huius*. Predixerat milites oportere habere duplicem naturam, scilicet animositatem et sapientiam. Et quia ista

<sup>19</sup> VIRGILE, *Enéide* VI, 853.

<sup>20</sup> GUILLAUME DE CONCHES, *Glosae super Platonem*, cap. XVI (in fine), éd. E. JEAUNEAU, p. 76.

non habentur sine doctrina et exercicio, de doctrina et exercitatione recapitulat dicens : *Quid iudicatis huius magi<sterium> ipsius ancipitis*, id est duplicis, *nature* quantum ad sapientiam, *et quasi nutri<cationem>* quantum ad animositatem. Nutrication cor<por>i convenit, et ideo addit : *quasi*, quia est similis eruditioni. Et quia diceret aliquis : « Quid dixisti ? », exponit dicens : *Nonne constituebamus* — su<bau>di> magisterium et nutritionem — *in exercicio corporum* etc., id est in exercitatione corporis, sicut in cursu et venatu, *et in lucta<mine> gignasiorum*<sup>21</sup>, id est in lucta palestre. Gignos enim ludus est<sup>22</sup>. Unde gign<n>asium locus ubi luctabant. Et hoc dixit quantum ad nutritionem. Et, post hec, dicit de instructione sapientie dicens : *Et item constituebamus placiditatem animorum* etc., id est sapientiam que facit animos placidos *in delinimentis et affabilitate musice*, id est in musica que delinitum et affabilem reddit animum. Et quia sola musica non sufficit, ideo addit : *Ceterarum* etc., id est, et aliarum artium liberalium, *quas* etc.

*In delinimentis.* Yperfrasis est ; id est in musica.

*Institutionum quas, artes.*

*Ingenuos, nobiles.*

*Par, equum et iustum.*

*At vero hac* etc. Quoniam sapientiam et animositatem sequuntur divicie que hominem dissolutum et negligentem reddunt, ideo ordinavit So<crates> nullam esse militum propriam possessionem, sed esse contentos suis donativis. Et hoc est quod ait : *Hac vero educatione* etc. Et de mercede et quan<tita>te mercedis ordinavit cum ait : *Exibentibus* etc., id est illis civibus quorum salutem tuerentur<sup>23</sup>, exhibentibus illam mercedem illis militibus, *uti communiter tanta*, id est, ut tanta exhibeatur *que satis*, id est, que sufficiens quantum ad victum et vestitum, *illis occupatis erga* etc., ip-

<sup>21</sup> gignasiorum, *Cod.*

<sup>22</sup> Guillaume de Conches écrit plus justement : « Gignos enim est nudus ». (*Glosae super Platonem*, cap. XVII, éd. cit. p. 76). Cf. ISIDORE DE SÉVILLE, *Etymologiae* VIII, VI, 17 ; XV, II, 30 ; XVIII, XVII, 1-2.

<sup>23</sup> tuerentur : etc. *Cod.*

sis, dico, militibus *cessantibus a cetera functione operis*, id est, ab alio usu et ceteris officiis que ad milites non pertinent.

*Alitis*, id est nutritis.

*Extimari*, quod est minus quam possidere.

*Tantaque*, sufficiens.

*Occupatis*, militibus.

*Erga custodiam*, id est erga communem salutem custodiendam.

*A cetera functione*, id est ab alio usu.

## [ XVIII ]

(*Timaeus* 18 C-D, ed. J. H. WASZINK, p. 9, 2-12)

[f. 99<sup>v</sup>] *De feminis* etc. Hec est secunda pars tractatus de re publica quam recapitulat So<crates> de utroque sexu. Nam quia vidit homines brevi tempore mori, timens ne res publica adnichilaretur, ordinavit mulieres esse militibus, non ad luxuriam, sed causa prolis. Et ut concordarent, voluit eas esse eorundem morum cum maribus.

*Similes*, scilicet in moribus.

*Eiusdemque nature*, id est consuetudinis.

*Effingi*, id est informari.

*Sine ulla morum differentia*. Expositio est eius quod dixerat : *Similes* etc.

*Quo*, id est ut.

*Communibus*, id est consuetudinibus.

*Institutis*, id est legibus.

*Quid de procreandis* etc. Hic recapitulat de cura filiorum. Nam quia filii sine cura parentum vivere non possunt, ideo etiam de cura dixit. Unde ait : *Quid iudicatis de procreandis* etc. Quia antiqui in domibus suis habebant servos, ad differentiam illorum filios vocabant liberos. Unde consuetudo inolevit ut filii vocentur liberi.

*De procurandis*<sup>24</sup>, id est de procuracione et nutritura.

<sup>24</sup> *De procurandis* est la leçon que donne le manuscrit Digby 217, f. 99<sup>v</sup>, dans le texte continu du *Timée* ; c'est cette leçon que com-

*An vero* etc., id est : Nonne hoc quod dixi est *memorabile*, id est dignum memoria, *et vivacioris tenacitatis*, id est aptum retineri in memoria, *ut* id est sicut *cetera que videntur dici preter opinionem hominum*, id est contra opinionem *et consuetudinem vite*. Quasi diceret : Immo, est dignum ita. Et hoc dicit quia, ut ait TULLIUS in rethorica, nova et magna melius retinentur in memoria quam usitata et parva<sup>25</sup>. Et subiungit illud memorabile quod dixerat, scilicet de *existimandis communibus nuptiis* etc.

Hic quidam indocti arguunt So<cratem> et Platonem, credentes eos ordinasse mulieres esse communes, et, cum aliquis vellet coire cum aliqua, in tenebris supponeret, ignorante utroque cui commisceretur, et ita non cognoscens proprium filium, omnes reputans suos, omnes diligeret equaliter. Sed iste pravus sensus non eorum fuit, quia non dixerunt quod essent communes, sed quod extimarentur. Ac si dicerent quod ita unusquisque diligat uxorem alterius in bono sicut si esset sua, et filios sicut si essent sui<sup>26</sup>. Et hoc poterit facere, *si quisque* etc.

*An vero*, id est, nonne ita est.

*Si suos quisque*, id est, si quilibet ostendat se non internoscere proprios *affectus*, id est filios.

*Propterea*que. Et ut non in<ter>nosca<n>tur affectus, omnes etc.

*Religionem*, id est religiosum amorem, *consanguinitatis*. Et quoniam tres sunt gradus, scilicet maioritas, minoritas et equalitas, ma<ioritas> ut pater et mater, mino<ritas>

mente la présente glose (interlinéaire). Dans la glose précédente, au contraire, qui est une glose marginale, c'est la leçon de *procreandis* qui avait été retenue.

<sup>25</sup> « Usitatae res facile e memoria elabuntur, insignes et novae manent diutius ». (PSEUDO-CICÉRON, *Rhetorica ad Herennium*, lib. III, cap. XXII, 25.

<sup>26</sup> Cette interprétation bienveillante de la communauté des femmes est assez courante dans les gloses du XII<sup>e</sup> siècle. Dans le manuscrit de Leyde, Bibliothèque de l'Université, B.P.L. 64, elle est placée sous le patronage de saint Augustin : « ... tanquam si diceret nos omnes homines sic debere diligere quasi essent patres vel filii nostri vel fratres. Et hec etiam dicit AUG<USTINUS> Soc<ratem> inducere affectionem, removere turpitudinem ». (f. 38r)

ut filius et servus, equalitas ut proximus, ideo docet ordinem dilectionis dicens : *Dum equales* etc.

*Maiores* dignitate.

*Infraque*, id est minoribus.

*Debita caritas* quantum ad filios bonos.

*Indulgentia* quantum ad nepotes.

*Indulgentia* etc. Hoc dicit quia, si turpia non sint, licet condescendere eis. Nam que in aliis etatibus non sunt tolleranda, in hac sunt paci<en>da, quia

« Non luisse pudor, sed non incidere ludum ». <sup>27</sup>

## [ XIX ]

(*Timaeus* 18 D-E, ed. J. H. WASZINK, p. 9, 14-18)

*Quid illud* etc. Hic recapitulat de uxoribus accipiendis. Diviserat enim populum per classes ut in una essent senatores, in alia equites, in alia agricole, et sic de aliis. Et ordinavit quod homo unius classis non iungeretur mulieri alterius classis sed unusquisque de sua acciperet. Sed quia sepe contingebat<sup>28</sup> quod duo eiusdem classis eandem querebant digni ea, unde si daretur uni et non alteri posset inde nasci odium, ideo contra hoc malum instituit prefectum in qualibet classe copulandis nuptiis qui, quando tale quid eveniret, poneret sortem, ut sorte cuius esse deberet sciretur.

*Quid illud* tenetis.

*Odio*, id est ira.

*Procis*, id est viris.

*Melius morate virgines*, id est, ordinavimus ut magis morate virgines melioribus procis, id est maritis, nubant, et inferiores inferioribus. Et dicuntur proci quasi preci — mutata « o » in « e », causa differentie — quia qui querit uxorem multos precatur<sup>29</sup>.

<sup>27</sup> HORACE, *Epistolae* I, XIV, 35.

<sup>28</sup> contingebant, *Cod.*

<sup>29</sup> « Proci, nuptiarum petitores, a procando et petendo dicti. » (ISIDORE DE SÉVILLE, *Etymologiae* IX, VII, 7).

*Sortilo*, id est per sortem.

*Tenetis*. Su<baudi> : in memoria.

*Sortis fraudem* in electione maritorum.

*Sortis fraudem*. Dicit hoc quia in omni sorte videtur esse fraus. Nam qui subiaceret sorti, altero fraudatur. Omnis enim sperat et timet. *Saluberrimam*, quia inde salus a<c>-quirebatur, cum odium et invidia removebantur. *Curantibus prefectis* istam sortem : hoc dicit quia constituerat in qualibet classe prefectos ad tale opus. Et ponit causam quare poneretur sors, cum dicit : *Quo*, id est ut, *quisque* qui caderet a sorte *nec*, id est non, *culpet fortunam* etc.

*Curantibus*. Su<baudi> : illam sortem.

*In utroque sexu* constitutis.

*Prefectis*, id est sapientibus qui presunt nuptiis.

*Quo*, id est ut.

*Improsperam*, id est non prosperam.

*Nec prelationem doleat alterius*, quod faceret, si sine sorte preferretur alter.

## [ XX ]

(*Timaeus* 18 E - 19 A, ed. J. H. WASZINK, p. 9, 20 - p. 10, 6)

*Illud etiam promulgatum* etc., id est persuasum. Hic subiungit de cura puerorum, quod filii electorum sunt alendi cum summa diligencia, et hoc ideo quia a natura quedam spes est eos esse futuros similes parentibus. Et ideo dicit : *Naturale privilegium*, id est quandam dignitatem naturalis bonitatis. Omne enim bonum aut nascitur a natura, aut discitur scilicet a magistro, aut cogitur scilicet a studio <sup>30</sup>. Sed ne aliquis <putaret ceteros> <sup>31</sup> esse contempnendos, ait :

<sup>30</sup> « Unde et Plato trifarium humanae vitae instruens ordinem ait : « Omne bonum aut nascitur, aut eruditur, aut cogitur ». Nascitur quidem ex natura, eruditur ex doctrina, cogitur ex utilitate ». (FULGENCE, *Virgiliana Continentia*, éd. R. HELM, Leipzig, 1898, p. 90, 14-16).

<sup>31</sup> Les mots *putaret ceteros* manquent dans le manuscrit. On peut les suppléer grâce à GUILLAUME DE CONCHES, *Glosae super Platonem*, cap. XX, éd. E. JEAUNEAU, p. 80.

*Ceteros alii cuidam* etc., id est alios filios ignobilium constituo profecturos *alii usui*, id est utilitati. Et constituimus quod in processu etatis parvorum illorum notetur natura illorum, ut secundum merita promoveantur, si fuerint digni, ad ordinem nobilium ; et si nati nobilium non erunt digni esse cum patribus, ponantur ad ordinem ignobilium. Hec est sententia. Duo enim erant ordines, scilicet nobilium et ignobilium, et dicuntur in legibus classes. Et voluit hoc quia sepe videtur in puericia qualis debeat esse puer. Legitur de quodam puero, cum in capiendis coturnicibus ut erueret eorum oculos intentus esset, senatus decrevit eidem erui oculos, ne proventus idem in hominibus exerceret <sup>32</sup>.

*Fetus*, natos.

*Lectorum*, id est electorum vel nobilium.

*Privilegium*, id est dignitatem.

*Preferentes*, id est ante alios habentes.

*Ceteros*, scilicet filios ignobilium.

*Processuque*. Et docuimus in processu.

*Nichilo remissione cura*. Su<baudi> : quam nobilium vel quam in nutriendo.

*Quo*, ut.

*Propugnatorum*, id est nobilium.

*Satis videtur factum* a me.

## [ XXI ]

(*Timaeus* 19 B-E, ed. J. H. WASZINK, p. 10, 9 - p. 11,9)

*Scisne igitur* etc. So<crates> in re publica non inveniens perfectam iustitiam quam in exemplum pretenderet, novam quandam veterum Athenien<sium> confixit <sup>33</sup>, ad quam cal-

<sup>32</sup> Cette anecdote est racontée dans QUINTILIEN, *De Institutione oratoria*, lib. V, cap. IX, 13, éd. L. RADERMACHER, Leipzig, 1907, t. 1, p. 249.

<sup>33</sup> Ces mots ont été transmis différemment par les différents manuscrits des *Glosae super Platonem* de Guillaume de Conches : *novam secundum veterem Atheniensium confinxit* (Ms. Florence, Bibl. Naz. Conventi Soppressi E. 8. 1398, f. 4v) ; *novam scilicet veterum Atheniensium confinxit* (Ms. Avranches, Bibl. mun. 226, f. 1 7 va ; Ms.



lide transiens dicit se talem populum desiderare quem Cricias postea reperit. Unde ait : *Scisne* etc. Et So<crates> dicit quod sicut si aliquis, videndo animalia picta vivencia que essent *eximie pulcritudinis* quantum ad colores in superficie, *et venustatis*<sup>34</sup> quantum ad compositionem membrorum, si quiescerent ita quod non moverentur de loco ad locum, desideraret videre *motus*, scilicet de loco ad locum, *et actus*, id est operationes, *et certamen* eorum animalium. Sic, dicit So<crates>, *ego posco expectatione*, id est desiderio, *populum* aliquem *adumbrate civitatis*, id est esse in aliqua tali civitate qualem finxi in superioribus. Et dixit « adumbrate » quasi depicte. Adumbrare enim est quasi depingere exteriora liniamenta ; et informare est superponere, post hec, colores<sup>35</sup>. Sic enim finxit civitatem in qua omnia ordinavit. Et hoc est quod hic intendit.

*Quippe fateor* etc. Hic ostendit quare talem populum desideret : quia digne nec ab alio posset laudari.

*Tantum indolem*, talem populum.

*Non posse*. Su<baudi> : laudare.

*Auctores*, id est historiographos sine metro ; *poetas*, cum metris.

*Posse*. Su<baudi> : digne laudare.

*Non quo*. Predicta dixi, sed non ideo *quo*, id est ut, *contemnam poeticam nationem*, id est poetarum professionem, sed

Paris, B. N. Lat. 14065, f. 55 ra ; Vatican, Urbin. Lat. 1389, f. 11r). Cf. éd. E. JEAUNEAU, p. 81, notes 8 et 9.

<sup>34</sup> *vetustatis* est la leçon du manuscrit Digby 217, f. 99v, tant dans les gloses marginales que dans le texte même du *Timée*. La leçon correcte est *venustatis*. Cf. *Timaeus a Calcidio translatus*, éd. J.H. WASZINK, p. 10, ligne 12. La présente glose (sur *pulcritudinis* et *venustatis*) manque dans les manuscrits qui ont servi de base à mon édition des *Glosae super Platonem* de Guillaume de Conches (éd. cit. p. 81). Elle existe, en revanche, dans le manuscrit de Venise, Bibl. Marciana, Lat. Z. 225 [= 1870], f. 17r, dont j'ai reproduit le texte en appendice à mon édition : *op. cit.*, p. 315.

<sup>35</sup> La glose *Adumbrare enim... colores* n'a pas son équivalent dans le texte des *Glosae super Platonem*, cap. XXI, tel que je l'ai publié éd. cit. p. 81. En revanche, elle existe dans le texte du manuscrit de Venise, Bibl. Marciana, Lat. Z. 225 [= 1870], f. 17r que j'ai reproduit en appendice, *op. cit.* p. 315.

quia sciam eos *peritos ymitandi*, id est describendi illud *quod est evidens et perspicuum*, evidens sibi, et perspicuum aliis. Et cum sciam eos *posse emulari*, id est describere perfecte, *ea quorum habeant usum ab ineunte etate*, id est ex quo nati sunt, *et experienciam*, id est de quibus sunt experti. Et exponit quod dixit : *Et pro* « id est », *in quibus* etc.

*Sed quod*, quia sciam.

*Peritos* eos.

*Propemodum*, id est magna cura vel valde.

*At vero*. Quasi diceret : Predicta scio eis facilia, sed ista scio eis difficilia. Et hoc est : *At vero*, id est sed, scio *difficilem esse ingeniis licet prestantibus*, id est quamvis magnis, *imitationem*, id est descriptionem, *effictam* scilicet a nobis et non eam visi<sup>36</sup>. Quasi diceret : Poete, licet sciant scribere que viderunt, tamen difficile esset eis describere istam quam nunquam viderunt vel laudare.

*At vero* scio.

*Incogniti moris* quantum ad consuetudines.

*Peregrineque institutionis* quantum ad leges que nunquam tales sunt vise.

*Imitationem*, id est descriptionem.

*Preclaris*, famosis.

*Esse difficilem* ad laudandum.

*Sophistas* etc. Probato quod poete non possent digne laudare talem civitatem qualem depinxit, ostendit quod nec etiam sophiste. Quasi diceret : Quamvis sophiste, qui utuntur callidis argumentis, *beatos*, id est habundantes verbis sint, *tamen vereor*, id est timeo, *ne*, id est ut non sint, sicut sunt, *vagi animo* ad diversas sentencias, *et palantes* cor<por>e, id est discurrantes ad diversas sectas. Et vagi sunt quia *nec certis propriisque sedibus*, id est, nulli certo argumento concludunt. Et sunt palantes quia *nec certis domiciliis*, id est certis sectis vel artibus, sed discurrunt per omnes artes.

<sup>36</sup> *et non eam visi* est la leçon du manuscrit Digby 217 : elle est inintelligible. Dans mon édition des *Glosae super Platonem* de Guillaume de Conches (*op. cit.* p. 82), j'ai proposé de lire : *et non ante visam*. Mais il faut reconnaître qu'aucun manuscrit ne donne un texte satisfaisant pour ce passage.

Et quia tales sunt, timeo ut *mores philosophorum*, id est consuetudines quas instituunt philosophi, *et instituta civilis prudentie*, id est leges, *nec coniectura*, id est aliqua verisimilitudine, *valeant asequi* etc. *Nec*, nedum, *demonstrare ceteris* valeant *cuiusmodi* etc. *Et item* cuiusmodi debeat esse *fides populi propecti ad sapientiam in bellis*.

## [ XXII ]

(*Timaeus* 20 A-D, ed. J. H. WASZINK, p. 11, 9 - p. 12, 7)

Quandoquidem alii non possunt, *ergo superest vestrum* etc.

[f.100<sup>r</sup>] *Nec*, id est nedum.

*Demonstrare*. Su<baudi> : valeant.

*Et item*. Su<baudi> : cuiusmodi *fides* etc.

*Fides*. Su<baudi> : sit.

*Superest igitur*. Quando alii non valent, *igitur superest* etc.

*Nutritum publica cura*, id est ethica scientia que docet curas rei publice.

*Philosophieque naturalis studio*, naturali scientia.

*Flagrans*, dico, ingenium.

*Siquidem* etc. Quasi diceret : Ex quo alii non possunt, ad vos pertinet describere et laudare, qui in ethica et in naturali scientia pol<l>etis. Et vere potestis, quia *iste Timeus* etc. Commendat eum a patria, cum dicit quod est *ex Locris*, id est ex Locrorum civitate, *que est urbs Ytalie*, id est in Italia, *flos*, id est princeps, *in nobilitate* etc. *Et facile princeps*, id est precellens : nomen ponitur pro adverbio. Hic quidam dicunt Platonem errasse, quia dicit civitatem Locrorum esse in Ytaliam, que est in Grecia, unde Locrensis Ajax dicitur. Sed potuit esse quod in Ytaliam erat civitas que vocabatur tali nomine, licet mutatum sit postea nomen. Et, commendata civitate, quia in bona civitate possunt inesse mali, commendat eum, cum dicit : *Idemque*, scilicet Timeus, etc.

*Facile princeps* civibus.

*Ad hoc tempus*, usque in presens tempus.

*Arcem*, id est principatum.

*Amoris sapientie*, id est philosophie.

*Criciam*. Hic commendat Criciam dicens : Et scimus *Criciam utpote* [etc.], sicut, *civem*, Atheniensem, etc., quia sicut in Italia Romani anto<nomasi>ce cives dicebantur, ita in Grecia Athenienses ; *in omnibus studiis* etc., id est in ethica, economica, politica.

*Studiis humanitatis*, id est in omnibus studiis que possunt omnibus<sup>37</sup> inesse, vel artibus.

*Adprime*, id est valde.

*Vigere*, id est valere.

*De Hermocratis* etc. Commendatis duobus, commendat tertium. *Natura*, id est naturali ingenio, *et educatione*, id est de excellencia ingenii eius, *facta*, id est aquisita per doctrinam et exercitium, *et acomodata* etc.

*Rebus hiis*, id est institutis.

*Ideoque*. Et quia tales estis, ideo etc.

*Parui*, obedivi.

*Sum executus*, de positiva iusticia.

*Reliquas partes*, id est de naturali iusticia.

*Impleto* a me.

*Officio*, id est tractatu de iusticia positiva.

*Contendi*, contendenda quesivi.

*Et adsum* ego.

*Desponsam*, promissam.

*Nos quoque omnes* etc. Verba sunt Hermocratis respondentis ad Socratem et dicentis : Quia Thimeus promisit<sup>38</sup> vice nostri tractare de naturali iusticia, *quoque*, id est ergo, *nos omnes* etc.

*Namque preterito*. Et bene possumus exequi, quia *preterito* etc.

*De ipsa re* iniuncta.

*Hic igitur*, Cricias.

<sup>37</sup> omnibus, *Cod.* La leçon correcte est *hominibus*. Cf. GUILLAUME DE CONCHES, *Glosae super Platonem*, cap. XXII, éd. E. JEAUNEAU, p. 83, n. 32.

<sup>38</sup> promissit, *Cod.*

*Recensuit*, id est ad memoriam reduxit.

*Extimet* penes se.

*Ne*, id est utrum, *sit* etc.

*Imperate*, iniuncte.

*Remunerationis effectum*, id est laboris de quo est remunerationis

*Sic*. Ex quo hoc dicitis, *sic* etc.

[ XXIII ]

(*Timaeus* 20 D - 21 D, ed. J. H. WASZINK, p. 12, 8 - p. 13, 9)

*Audi, o Socrates* etc. Hec est narratio Cricie cuius summa est hec, talem rem publicam se invenisse qualem descripsit So<crates>. Sed antequam incipiat, reddit eum attentum, cum ait : *Audi* etc. Et quia posset esse mira res et non vera, addit : *sed plenam* etc. Deinde commendat eam auctoritate Solonis qui eam post narravit. *Ut e numero*, id est de numero septem sapientum. *Quem avi mei* : avum suum dicit fuisse consortem in nomine ; vocabatur etiam Cricias.

*Primarius Solon*, primus Solon, id est ille philosophus.

*Quo*, Cricia avo meo.

*Puer ego* existens.

*Evanuisse* a memoria.

*Inter quas*, urbes.

*Illustrem* dicebat Cricias.

*Quo tam penes* etc. Hoc ideo dicit quia in illa die erat festus dies Palladee, cuius dicit se acquirere gratiam si retineret de sapientia.

*Quo tam*, id est ut tam etc.

*Narrabat* etc. Hic incipit narratio Cricie, sicut narrabat Cricias avus suus. Et ponit etatem dicentis, quia « in antiquis est sapientia »<sup>39</sup>, et etatem recipientis, quia in etate puerili recepta conservantur. Et ponit causam quare se esse

<sup>39</sup> JOB XII, 12.

Cricias in festo dixit : quia mos erat ut advocarentur illuc pueri, ut retinerent memoria que audirent. Et hoc facit cum ait : *Erat autem solempne*, id est usitatum et preciosum, *familie* etc.

*Narrabat enim* Cricias avus etc.

*Grandis natu*, senex maturus.

*Publicis cerimoniis*, id est communibus festis que totus populus observat.

*Solemne*, usitatum.

*Familie nostre*, Athenien<sium>.

*Premiis*, sicut nucibus et aliis.

*Pluribus* pronunciatis.

*Promereri*, id est gratiam Cricie avi mei acquirere.

*Solonem*, amicum avi mei.

*Igitur senex*. Quandoquidem ille laudabat Solonem amicum avi mei, ergo *letatus* avus meus *inquit* : *Quid si* etc.

*Perfunctorie*, id est intermissive.

*Dedita*, id est intenta.

*Poeticam*, id est rem pertinentem ad poetas.

*O mi Amiander*<sup>40</sup>, talis amice. Vel potest esse nomen fabule, ut sit sensus : *Poeticam*, id est fabulam, *Omiامي*<sup>41</sup> etc., id est illius.

*Et sermonem implesset* etc. Quasi diceret : Tu laudas eum ; sed si<sup>42</sup> implesset narrare verba sua, tu magis laudasses, quia non credo eum esse dignum minus<sup>43</sup> laude *Esiodo* etc.

*A quo*, sermone.

*Seditionibus*, id est, propter seditionem.

*Descivit*, id est destitit.

*Non opinor* ego Cricias avus.

[f. 100<sup>v</sup>] *De magno*. Verba sunt Cricie senioris vel iunioris. Si senioris, tunc respondet ad Aminandrum qui laudaverat Solonem. Si iunioris, tunc respondet ad Socratem.

<sup>40</sup> Aminandra, *Cod.*

<sup>41</sup> *Omiامي* est la leçon des gloses du manuscrit Digby 217. Tout se passe comme si le glossateur suggérait de lier les quatre syllabes et d'en faire un génitif : *Omiامي*.

<sup>42</sup> si *om. Cod.*

<sup>43</sup> minus, *sic in Cod.*

*Titulo*, id est laude.

*Inpendio*, id est prolixitate.

[ XXIV ]

(*Timaeus* 21 D - 22 B, ed. J. H. WASZINK, p. 13, 9 - p. 14, 5)

*Dic queso*. Interrogatio So<cratis> vel Aminandri. Et querit tria, scilicet summam negotii, cum ait: *quod illud opus*; et modum: *et quatenus actum*, id est quomodo factum; et auctoritatem narrantis: *et a quibus compertum Solon* etc.

*Recensebat*, dicebat.

*Est, inquit* etc. Si interrogatio fuit Aminandri, tunc hec est responsio Cricie iunioris. Et prius dicit a quibus compertum est ipsum opus de quo fuit dicere, addens in quo loco et qua occasione. Et hoc totum est ad commendationem narrationis sue. Dicit ergo: *Est, inquit* etc. Delta greca littera est figure triangularis. Unde illa regio, quia triangula est, delta dicta est. *Cuius* etc.

*Scinduntur*, id est dividuntur.

*Iuxta quam* regionem.

*Mos vetus*, dico, *mos nuncupatus lex* etc.

*Saitica*, ab illa terra.

*Nuncupatus* apud nos.

*Amasis* Atheniensis, non Saiticus.

Amasis fuit imperator, quia non dicitur imperator ex hac urbe, sed huius urbis. Fuit ergo ex ipsa urbe Says. *Sed conditor huius urbis*, Says, *fuit theos*, id est deus; et dicit Palladam deum. *Et egiptiaca lingua censetur*, id est vocatur, *Neuth*; *et greca lingua* vocatur Athena, id est immor<talis> latine. Sed quare sic Pallas istam civitatem condidisset, post explicabitur. <sup>44</sup>

<sup>44</sup> Ces mots nous font saisir sur le vif la façon de procéder, peu logique et peu soignée assurément, de l'extracteur du manuscrit Digby 217. Au chapitre XXIV de ses *Glosae super Platonem*, Guillaume de Conches promettait une explication de la fondation d'Athènes

ΘΗΥC id est deus, Pal<l>as.

*Ipsi porro* etc. Commendata civitate, commendat cives eius, quia *cognitione huius urbis*, id est, quia cognati sunt huic urbi per Amasum, inde ad nostre civitatis imperium translatum. *Preferunt isti se* etc. *Quo*, id est, ad quem locum sive civitatem referebat Solon se esse profectum sive ivisse, et ibi esse expertum se dicebat *quod nullus de memoria*, id est de antiquitate, *quasi habeat scientiam*, qui scit de nobis.

*Se nobilitari preferunt*, id est iactant se esse nobiles.

*Solon*, amicus avi mei.

*De vetustatis memoria*, id est de antiquitate.

*Nec tenuem quidem*, id est parvam, immo quasi nullam.

*Cum in conventu*, ipse Solon.

*Phoroneo*, scilicet qui fuit antiquissimus rector urbis.

*Nioba* uxor fuit.

*Prosapiam revo<ca>te* <sup>45</sup> *gentis* etc. Hoc, quia fertur ut Deucalion et Pirra, post diluvium quoddam quod, ut refert AUGUSTINUS <sup>46</sup>, proprium fuit, non generale, in regione illa soli pastores qui muntana optinebant evaserunt et, propter duriciam, hii lapides dicti sunt. Igitur Deucalion, instruendo eos moribus et scientia, ex lapideis ipsis rationales quasi fecit. Unde hic revocavit viros, sed hec, scilicet Pirra, feminas.

*Recenseret*, referebat ipse Solon *se* etc.

*Senex*, id est sapiens.

*Diceret* sacerdos.

*Percunctatum*, id est, dum percunctaretur Solon de antiquitate, dico, diceret: *Quia rudi* etc.

nes par Pallas; il fournissait cette explication au chapitre XXVIII (éd. E. JEAUNEAU, p. 92). Notre extracteur recopie ici la promesse de l'explication; il oubliera plus loin de recopier l'explication elle-même.

<sup>45</sup> *revocate* est la leçon du manuscrit Digby 217, tant dans le texte du *Timée* que dans les gloses marginales. C'est bien celle aussi qu'a retenue le compilateur des gloses, puisqu'il emploie plus loin le verbe *revocavit*. La leçon correcte est: *renovate*. Cf. *Timaeus a Calcidio translatus*, éd. J. H. WASZINK, p. 13, ligne 22.

<sup>46</sup> AUGUSTIN, *De civitate Dei*, XVIII, 10 (P.L. 41, 568; *Corpus Christianorum, Series latina* XLVIII, Turnhout, 1953, p. 601).

*Estis, vos Greci.*  
*Cana scientia, scilicet de veteribus.*

## [ XXV ]

(*Timaeus* 22 C, ed. J. H. WASZINK, p. 14, 5-6)

*Nec immerito.* Quia sacerdos dixerat illi Grecos esse pueros, ideo retorquet illud ad mutationem mundi, dicens vicissim interire mundana diluvio et exustione.

*Multe quippe neces,* id est multi mortui sunt.  
*Conflagratione,* id est, calore aeris ingruente  
*Inundationibus,* id est, per diluvia aliqua.

## [ XXVI ]

(*Timaeus* 22 C, ed. J. H. WASZINK, p. 14, 6-10)

*Denique illa* etc. Ostendit quod parum sciunt de veteribus per integumentum istius fabulae, nam ipsa talis est.

*Denique illa.* Vere ita est, quia *etiam illa* etc.  
*Comperta est* scilicet hec.  
*Phetontem,* proprium nomen.  
*Affectantem,* id est desiderantem.  
*Currus,* scilicet solis.  
*Luciferos,* qui ferunt lucem mundo.  
*Solempnibus,* id est usitatis et communibus.  
*Ipsumque,* ipsum Phetontem conflagrasse.  
*Flammis celestibus,* id est fulmine Iovis.

*Fabula quidem putatur* etc., id est: Etsi putetur fabula, tamen est res vera que intelligitur in ipsis verbis. Nam *Phetonta* inter<pretatur> ardor. Qui filius solis dicitur, quia ex sole calor procedit. *Currus solis* dicitur, quia circuit sol terram. Hunc IIII<sup>or</sup> equi trahunt, qui sunt IIII<sup>or</sup> proprietates eius in die. Nam in mane rubet, et hic est primus equus qui dicitur Erithreus, id est rubens. Secundus dicitur Acteon, id est splendens. Tercius est Lampas, id est

ardens. Quartus Philogeus, id est amans terram. Hunc currum ascendit Phetonta cum maxime dominatur ardor solis <sup>47</sup>.

*Orbite aurigationis* sunt Cancer et Capricornus, quia ultra sol non ascendit vel descendit <sup>48</sup>. Sed Pheton has transgreditur, cum nimius fervor ultra torridam zonam extenditur et multa consumit et tandem postmodum fulmine Iovis consumitur, quia, post combustionem, ille nimius fervor ad temperiem reducitur.

Exponit veritatem fabulae, quia *fit* etc.

*Sed est verum.* Vere est res vera, si intelligitur, quia *fit* etc.

## [ XXVII ]

(*Timaeus* 22 D - 23 C, ed. J. H. WASZINK, p. 14, 11 - p. 15, 10)

*Mundi circuitio*nis, id est, ex circuitioe eorum que in mundo sunt.

*Exorbitatio,* id est elevatio planetarum.

*Inflammationis vastitas,* id est inflammatio vastans omnia.

*Tunc igitur qui,* scilicet ex nobis *qui*.

*In siccis,* id est remotis ab humidis.

*Salutaris,* quia rigans terram.

*Obiectus,* contra periculum.

*Humore,* id est diluvio.

*Pastores quidem vestri,* scilicet Greci.

*Capescentes,* id est habentes; *edita,* cacumina, *montium*.

*A periculo* scilicet diluvii.

*Quibus periculis* scilicet diluvii.

*Regio ista,* id est Egiptus.

*Minime contingetur.* Quare hoc? Quia *non* etc.

*Humor,* id est pluvia.

*In planiciem* Egipti.

<sup>47</sup> FULGENCE, *Mythologiae* I, 12; éd. R. HELM, Leipzig, 1898, p. 23.

<sup>48</sup> MACROBE, *Commentarius in Somnium Scipionis* I, XII, 1; éd. J. WILLIS, Leipzig, 1963, p. 47-48.

*Superne*, id est celitus.

*Manat*, descendit.

*Sed ex imo*. Su<baudi> : humor sive aqua.

*Remeat ex imo*, id est exit ; *et per*, id est et super, *eamdem planiciem* Egipti etc. Hoc dicit quia Nilus <sup>49</sup> in estate exit et in autumpno remeat.

*Que causa*, id est quod nostra regio predictis modis non destruitur *est causa* etc.

*Monimentorum*, id est librorum sive litterarum que sunt monimenta, quia eis monemur de transactis.

*Custodiis*, id est armariis.

*Apud vos*. Dixi quod apud vos non cana de antiquitate sententia <sup>50</sup>, nec etiam potest esse illa memoria, quia iam sepe et nunc destructe sunt *edes monimentorum*, id est librorum sive templorum ubi servabantur libri et alia in quibus erant ystorie ; *et nuper*, id est de novo fiunt libri.

*Icte*, id est destructe.

*Liquore*, humore.

*Qua ratione*, id est : Et quia ita destructi sunt libri, et de novo facitis alios, *fil*, id est, contingit hoc quod nesciatis vestras antiquitates.

[f. 101r] *Eaque*, id est et.

*Recensere*, id est scire.

*Arbitramini*, id est putatis.

*Nec*, id est non.

*Principio*, scilicet ab initio.

*Infinite* inundationes.

*Dehinc*, id est deinde, ostendendo per aliud.

*Exiguo semine*, id est pauci numero.

*Publice cladi*, id est communi pestilencie.

<sup>49</sup> Nillus, *Cod.*

<sup>50</sup> *cana sententia* est la leçon du manuscrit en cet endroit. Plus haut (dernière glose du chapitre XXIV), nous avons lu : *cana scientia*.

# [ XXVIII ]

(*Timaeus* 23 C-E, ed. J. H. WASZINK, p. 15, 11-19)

Vere dixi *dehinc* etc., quia *olim fuit civitas*.

*Morum bonitate*, id est bonis moribus.

*Potentia virium*, id est viribus quibus erant potentes.

*Belloque*, ad vires ; *et pace*, ad mores.

*Sicut*, id est quantum ; *accepimus* ex historiis.

*Illustrationem*, illustrem gloriam eorum vel aliorum.

*Obumbrancia*, id est tegencia.

*Tunc admiratum* etc. Quasi diceret : Et *tunc*, scilicet quando ille sacerdos sic dixisset, narrabat Cricias avus meus, vel Cricias iunior referebat Socrati et aliis Solonem esse admiratum, *et orare* etc. Et refferebat *illum* sacerdotem *respondisse* : *Nulla* etc.

*Admiratum*, id est admirantem.

*Respondisse* dicebat Solon.

*Illum* sacerdotem.

*Amice*, id est amicabili ; *civitati*, scilicet tue.

*Referendus* sit.

*Utramque urbem* id est ambas Athenas.

*Condidit*, scilicet muros constituendo ; *educavit* populos augmentando ; *instituit*, scilicet leges ponendo.

*Vestram*, scilicet civitatem.

*Ex indigete agro*, id est ab eo tempore quo ager dictus est indiges a diis certantibus in eodem nomine nostre civitatis ; *et vulcanio semine*, id est a tempore Erictonii, qui fuit filius Vulcani, primus rex Athenien<sis>.

In fabulis legitur Vulcanum voluisse se commiscere Palladi, qua repugnante, cecidit semen in terra, quo natus est Erictonius habens dracontinos pedes. Unde, ad celandum turpitudinem pedum, invenit usum cur<r>uum. Unde VIRG<ILIUS> :

« Primus Erictonius <currus et quattuor ausus  
lungere equos rapidusque rotis insistere victor.> » <sup>51</sup>

<sup>51</sup> VIRGILE, *Georgica* II, 113-114.

Et hanc fabulam inducit hic. Cuius integumentum veritas talis est. Vulcanus aliquando dicitur ignis, quasi in altum volans <sup>52</sup>. Aliquando dicitur fervor ingenii a « bule », quod est consilium, et « cauma », quod est fervor <sup>53</sup>. Et ita hic sumitur. Nam hic Palladi se desiderat commiscere, quando aliquis ex fervore ingenii ad sapientiam aspirat. Sed Pallas reluctat, quia nullus hic perfectam sapientiam acquirere potest. Sed semen cadit in terra, quia terreno corpore gravatur. Inde nascitur Erictonius, inferior pars anime, que curat de temporalibus. Sed ad hanc turpitudinem cellandam, currum solis ascendit, quando parat intellectum et rationem <sup>54</sup>.

Ex agro indigete et vulcanio semine facte sunt Athene, quia ex conventu sapientum et agrestium exinde genitorum facta est illa civitas.

# [ XXIX ]

(*Timaeus* 23 E - 24 E, ed. J. H. WASZINK, p. 15, 19 - p. 16, 21)

*Hanc nostram civitatem.*

*Post, scilicet Erictonium.*

Vel: *octo milibus annis post* etc., id est transactis VIII milibus annis post nostre civitatis constitutionem. Et quomodo hoc scis? *Ut continetur sacris* etc., id est in armariis templorum vel in frontibus ydolorum sive templorum erat hoc scriptum. Et quia nostri ab eodem sunt instituti a quo

<sup>52</sup> ISIDORE DE SÉVILLE, *Etymologiae* VII, XI, 39; REMI D'AUXERRE, *Commentum in Martianum Capellam* [ 26, 8], éd. CORA E. LUTZ, Leyde, 1962, p. 114, 24-25; [37, 6], éd. cit., p. 136, 22.

<sup>53</sup> FULGENCE, *Virgiliana Continentia*, éd. R. HELM, Leipzig, 1887, p. 105-5-6; *Mythologiae* II, 11, éd. cit., p. 51, 11-16.

<sup>54</sup> Cette exégèse est conforme à celle que rapporte Guillaume de Conches dans son commentaire du vers 19 au Chant IX du livre III de la *Consolation* de Boèce: *Et levibus sublimis curribus aptans*. Cf. CH. JOURDAIN, *Des commentaires inédits de Guillaume de Conches et de Nicolas Triveth sur la Consolation de la Philosophie de Boèce*, dans *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque impériale*, t. XX, 2 (Paris, 1862), p. 78.

et vestri, *ergo audies* etc. *de hiis maioribus qui ante constitutionem nostre civitatis, vel ante narrationem, per VIII milia annorum vixerunt, quibus* etc.

*Legibus*, id est consuetudinibus.

*Probationes*, scilicet mee relationis.

*Recensebimus*, id est, ostendam tibi scripta.

*Primum intueri leges*, ubi reperies quod ista civitas nostra et Athene sunt unius condicionis et consuetudinis, id est, quod sicut ordines sacerdotum et militum et alii sunt separati in ista civitate, eodem modo in vestra. Et hoc est quod dicit: *Vel quod sacerdotiis* etc.

*Ac primum*, scilicet primo.

*Indicia germanitatis* inter nostram civitatem et vestram.

*Sacerdotiis*, id est dignitatibus sacerdotalibus.

*Contagione*, id est vicinitate turpi.

*Opificum genera*, id est opifices artium.

*Disparatas*, id est separatas.

*A propugnatorum*, id est a militum; *insignibus*, id est armis.

*Insignium usus*: est idem.

*Et differentia*, qua cognoscuntur armati in bello, est eadem, *tam* etc.

*Tegmen* sit idem; *indumenta* eadem; *amentata* sunt eadem; *ubi*, id est quo loco; *sanciant*, id est confirmant; *apud quos*, populos.

*In vite muneribus*. Hoc quoad dignitates, que virtuosos dantur. Quasi diceret: In nullo loco officia et dignitates ita bene recommendantur sicut in hac civitate.

*Instinctu*, id est ammonitione; *conditricis deae*, id est Palladis.

*Commearunt* etc. Quasi diceret: Apud nos et apud vos honestis hominibus pro honestate sua dantur munera divitiarum et officia dignitatum.

*Commearunt*. Su<baudi>: ista.

*Exhoratione*, scilicet sapientie, morum et legum; *sepsil*, quasi muro circumdedit; *numen*, id est dea Palladis, que condidit utramque civitatem.

*Eligendam*. Su<baudi>: esse.

*Honestioribus*. Su<baudi>: istis.

*Divine prosapie*, quia Erictonius fuit filius Palladis ; *germani*, id est consanguinei.

*Captum*, id est capacitatem.

*Titulis laudum*, id est laudibus maximis.

*In monumentis veteribus*, id est in libris veterum. <sup>55</sup>

<sup>55</sup> Il n'y a pas d'autres gloses, soit marginales, soit interlinéaires, au folio 101r du manuscrit Digby 217. Les gloses font totalement défaut aux folios 101v-103r, 104v-105v et 107r-110v. Il y a quelques gloses fort ténues aux folios 103v, 104r, 106r, 106v. Elles ne m'ont pas paru devoir être reproduites ici. Je signalerai seulement, au folio 106v, la glose suivante sur *Timée* 43 A [éd. J.H. WASZINK, p. 38, 15] : « *Invisibilibus gonfis*, id est membris nervorum latentibus ».

### Chapitre III

Le "Commentaire" de Macrobe  
sur le "Songe de Scipion"



# GLOSES DE GUILLAUME DE CONCHES

## SUR MACROBE

### NOTE SUR LES MANUSCRITS

---

L'importance de Macrobe dans la formation de la pensée médiévale n'est plus à démontrer<sup>1</sup>. A côté du *De Nuptiis* de Martianus Capella, du *De Consolatione* de Boèce et de la version du *Timée* faite par Chalcidius, le *Commentaire* de Macrobe sur le *Songe de Scipion* est l'un des maîtres-piliers du platonisme latin au Moyen Âge<sup>2</sup>. N'allons pas pourtant nous imaginer qu'il nous suffit de lire ces textes pour nous trouver aussitôt en mesure d'apprécier l'influence qu'ils ont exercée sur la pensée des hommes d'autrefois, de ceux du XII<sup>e</sup> siècle par exemple. Quoi que nous fassions, nous ne sommes plus à même de lire Macrobe avec les yeux de Jean de Salisbury. Mais ne serions-nous pas privilégiés si nous pouvions nous laisser guider, dans notre lecture de Macrobe, par l'un des maîtres qui ont formé Jean de Salisbury ? Rêve trop audacieux ? Non, puisque nous possédons les gloses écrites par Guillaume de Conches sur Macrobe. En écoutant celui dont Jean de Salisbury se vante d'avoir suivi les leçons, nous réussirons peut-être à nous faire une plus juste idée de ce que les maîtres chartrains trouvaient ou croyaient trouver dans Macrobe.

Avec le sûr instinct qu'on lui reconnaît, Martin Grabmann fut l'un des premiers à pressentir l'intérêt des gloses de Guillaume de Conches

(1) Cf. M. SCHEDLER, *Die Philosophie des Macrobius und ihr Einfluss auf die Wissenschaft des christlichen Mittelalters* (Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters herausgegeben von Clemens BAEUMKER, Band XIII, Heft 1, Münster 1916). Cf. aussi P. DUHEM, *Le Système du monde*, t. III, p. 62-87 (« La fortune de Macrobe dans les écoles du Moyen Âge »).

(2) M. Eugenio Garin fait justement remarquer que Guillaume de Conches lit le *Timée* à travers Macrobe comme, plus tard, Marsile Ficin lira le *Banquet* à travers Plotin (E. GARIN, *Studi sul platonismo medievale*, Firenze 1958, p. 8). La fortune de Macrobe fut durable. Ainsi le jeune Nicolas de Cues, en quête de manuscrits en Italie, rapporte-t-il, comme fruit de ses recherches, un exemplaire du *Commentaire* de Macrobe sur le *Songe de Scipion* (cf. M. DE GANDILLAC, *Œuvres choisies de Nicolas de Cues*, Aubier (1942), p. 8).

sui agat de secunda. Sic igitur ars ista gramatica, id est litteralis, dicitur, quia in eius principio de litteris agitur.

GENUS huius artis est eloquencia. Ad hoc enim quod aliquis sit perfecte eloquens, tria ista sunt necessaria : scire recte scribere ad doctrinam absencium et ad confirmationem memorie, et scire recte scripta pronon- 5 ciare ad doctrinam presencium, quod docet gramatica ; secundum enim scire diffinire, dividere, argumentari, quod docet dialectica ; tertium est scire persuadere et dissuadere, quod docet rethorica. Tres igitur sunt species eloquencie : gramatica, dialectica, rethorica. Quidam tamen dicunt gramaticam non esse speciem eloquencie, quia eloquencia non 10 predicatur de gramatica. Non est enim verum quod gramatica sit eloquencia quia, si gramatica esset eloquencia, et propter eam scientiam posset aliquis dici eloquens. Sed si aliquis sciret gramaticam sine rethorica et dialectica, nunquam eloquens videretur. Nos contra dicimus quod si aliquis ita esset gramaticus quod nec dialecticus nec orator, eloquens 15 esset nec videretur. Non enim hoc attribuimus, secundum usum loquendi, nisi <ei> qui in verborum inventionem habundat et in coniunctione splendet. Quemadmodum, quamvis arimethica species sit sapientie, si aliquis sciret [et] naturam numerorum ita quod nichil aliud, sapiens tamen non iudicaretur. Igitur gramatica est eloquencia etsi non perfecta, et grama- 20 ticus eloquens etsi non perfecte. Vel, ut contencio tollatur, genus gramatice logica sermocinalis dicatur. Logica alia est rationativa, alia sermocinalis. Sicque est ad duo equivocum 'logica', hoc nomen, quod secundum logon apud grecos equivocum est et ad sermonem et ad rationem. Continet autem sermocinalis logica trivium ; rationativa vero 25 dial<ecticam> et rethoricam et sophist<icam>, et non gramaticam.

OFFICIUM huius artis : recte scribere et recte pronuntiare scripta. FINIS eiusdem est ista scire. Et quia frequenter dicimus 'recte scribere' et 'recte pronuntiare' scripta, quid hoc sit videamus. Scribere igitur est figuris visibilibus quod est pronuntiabile <sup>8</sup> representare. Recte igitur 30 scribere est secundum precepta huius artis visibiles figuras ordinare. Recte pronuntiare est sine vicio barbarismi et soloecismi loqui. Et est barbarismus omne vicium quod fit in partibus dictionis, quod fit aliquando in substantia, vel quando litteram vel sillabam que ex prima inventionem est in dictione sine omni ratione subtrahimus, vel que non debet esse 35 addimus. Aliquando fit barbarismus in accidentibus istis, scilicet in ordine, tempore, spiritu, accentu, scriptura. In ordine fit quando litteram que debet preponi subponimus, vel e converso. In tempore fit quando quod productum <est> corripitur vel correptum producit<sup>10</sup>. In spiritu fit [f. 1<sup>va</sup>] [fit] quando quod asperum <est> lenitur, quod lene et aspere 40 pronuntiatur. In tenore fit quando quod cui debet gravatur vel circumflectitur et e converso. In scriptura fit ut si sine ditongo scribatur 'quae' nomen vel cum diptongo 'que' coniunctio. Omne igitur tale vicium barbarismus,

id est mos barbarorum, vocatur. Barbari enim carentes regulis artis gramatice in multis peccant. Soloecismus vero est omne vicium quod fit in coniunctione dictionum ; dictus soloecismus a civitate Soloe que, in confinio barbarie sita, corrupte loquebatur. Sed vicia que dicuntur 5 barbarismi, si cum ratione fiunt, metaplasmi vocantur. Soloecismi, si fiunt cum ratione, dicuntur a grecis scemata, a latinis figure. Unde Isidorus : « Figura est vicium cum ratione » <sup>11</sup>.

MATERIA huius artis sunt ista tria : littera, sillaba, dictio. Addunt quidam <sup>12</sup> quartam orationem, affirmantes Prisc<ianum> de illa agere 10 in libro constructionum. Quod a nobis hac ratione non videtur. Ubi ostendit quid <sup>13</sup> sit littera et que eius accidentia et que cui preponuntur ad constituendam sillabam, tractatus est de littera, non de sillaba. Iterum, ubi ostendit que sit sillaba et que eius accidentia et que cui possit preponi ad constructionem dictionis, tractatus est de sillaba, non 15 de dictione. Similiter, ubi ostendit quid sit dictio, que eius accidentia et que cui preponatur ad constructionem orationis, tractatus de dictione, non de oratione, debet vocari. Iterum, si de oratione ageret, illam, ut cetera de quibus agit, diffiniret et in species suas divideret et que dubia essent circa illam probaret. Sed, etsi diffinit eam propter evidenciam 20 dictionis in cuius diffinitione fecerat mentionem de oratione, nunquam tamen illam dividit, neque que sunt dubia circa illam probat. Iterum, gramatici est discipulum usque ad constitutionem orationis ducere ; dialectici vero est orationem diffinire et dividere. Sunt igitur materia huius artis ista tria : littera, sillaba, dictio.

25 PARTES illius sunt due : ortographia, id est recta scriptura — ortos enim rectum, graphia scriptura — et recta pronunciatio. Non habet species ars ista. Non enim concedimus his qui dicunt species huius artis esse gramaticam latinam, gramaticam grecam, quia similiter oporteret in ceteris artibus concedi <sup>14</sup>, nec essent eedem artes apud nos et apud grecos. 30 ARTIFEX huius artis est gramaticus. Et est gramaticus qui scit recte scribere et recte scripta pronuntiare.

AUTOR vero est Prisc<ianus> cesariensis.

INTENCIO AUCTORIS est Iuliano imperatori de tercia decl<inati>one nominum et de preteritis verborum certas regulas tradere et omnia 35 vicia latinorum gramaticorum corrigere et pre<ter>missa ab eis addere.

Cum omnis eloquencie. Quoniam multi ante Prisc<ianum> de arte gramatica scripserant, ne hoc opus post scripta aliorum superflue videretur, prologum, in quo diversas causas illius post scripta aliorum ost<endit>, premitit ; in quo lectorem docilem, benivolum, attentum reddit. Osten- 40 dendo enim unde acturus est, reddit illum docilem ; ostendendo qualiter, benivolum ; ostendendo cur, attentum.

11. ISIDORUS, *Etymologiae* I, xxxv, 7. Eadem definitionem tradit noster Willelmus in sequentibus locis : *super Priscianum* XVII, 155 (P, f. 123<sup>rb</sup>) ; XVII, 181 (P, f. 123<sup>vb</sup>).

12. quedam cod.

13. quod cod.

14. concedit cod.

8. pronuntiari cod.

9. pronuntiabilis cod.

10. producit cod.

Prima causa quam hic ponit est necessitas. Ars enim ista [f. 1<sup>vb</sup>] ab omnibus qui de ea scripserant viciose erat scripta et a nullo latinorum correpta. Fuit igitur necessarium ut [ut] ab isto corrigeretur.

Modo littera sic exponatur ut 'cum', quia est causalis et subcontinua-  
tiva, a<d> tempus differatur. *Invenio latinos celebrasse.*

cohérent, il faut lire les folios dans l'ordre que voici : fol. 79 r - 102 v ; fol. 112 r - 119 v ; fol. 103 r - 111 v ; fol. 120 r - 123 r. Mais ce n'est là que le début des difficultés. Un examen, même rapide, laisse apparaître que les folios susdits contiennent, non pas un commentaire sur Macrobie, mais trois séries de gloses relativement indépendantes. Ce sont : 1° des gloses suivies sur les livres I et II du *Commentaire* de Macrobie sur le *Songe de Scipion* ; 2° un exposé des connaissances mathématiques requises pour la lecture d'un passage du *Timée* de Platon (35 b - 36 b) ; 3° de courts fragments de gloses sur le livre II du *Commentaire* de Macrobie sur le *Songe de Scipion*. Il nous faut examiner successivement ces trois écrits.

α) *Gloses suivies sur les deux livres de Macrobie (Commentaire sur le Songe de Scipion)* : fol. 79 r - 119 v. Ces gloses se présentent comme suit.

fol. 79 ra - 102 vb = Gloses sur MACROBE, *Songe* (I, I, 1 à I, XII, 5)  
fol. 112 ra - 119 vb = Gloses sur MACROBE, *Songe* (I, XVIII, 1 à II, II, 13)  
fol. 103 ra - 111 vb = Gloses sur MACROBE, *Songe* (II, II, 13 à II, XVII, 17)

On voit que les gloses manquent pour les chapitres suivants de Macrobie : I, XII, 6 à I, XVII, 17. Donnons quelques points de repère :

PROLOGUE : *incipit* (fol. 79 ra) : Plato philosophorum doctissimus X volumina de re p<ublica> composuit...<sup>17</sup>

GLOSES SUR LE LIVRE I DE MACROBE : *incipit* (fol. 79 vb) : Inter Platonis etc. Macrobius expositurus illam partem libri Ciceronis...

GLOSES SUR LE LIVRE II DE MACROBE : *incipit* (fol. 118 ra) : Superiore commentario. Materia huius auctoris erat sompnium Scipionis quod intenderat exponere...

*explicit* (fol. 111 vb) : ubi ait quas ex hoc loco nunquam suspicati sumus. de magnitudine ubi solis quantitas inventa est. *Explicit*.

β) *Exposé sur Timée 35 b - 36 b* : fol. 120 r - 120 v.

Au folio 120 r - 120 v du Ms. Palat. Lat. 953 se trouve un exposé des connaissances mathématiques utiles pour lire le *Timée* de Platon (35 b - 36 b). L'*incipit* de ce court traité est le suivant : *Plato de creatione anime tractans dicit eam constare ex numeris* (fol. 120 ra). Et voici l'*explicit*, qui se lit au folio 120 vb : *quod quanto a maiore numero denominatur tanto minor erit, quanto a minore tanto maior*.

Notons, sans y insister, que les pages du *Timée* qui sont ici commentées sont exactement celles auxquelles Plutarque consacre son opus-

(17) Notons que la formule « Plato philosophorum doctissimus » est familière à Guillaume de Conches. Cf. *Philosophia* IV, 32 (P.L. 172, 98 c) ; *Dragmaticon*, ed. GRATAROLUS (1567), p. 13. On la rencontre aussi dans la *Compilacio* (tributaire, on le sait, de Guillaume de Conches) du Ms. Munich Clm. 331, fol. 3<sup>v</sup> (l. 19) et fol. 5<sup>r</sup> (l. 26).

cule : *De la genèse de l'âme, dans le Timée*<sup>18</sup>. Curieuse permanence dans les écoles médiévales d'un schéma qui remonte sans doute aux écoles antiques ! Le moyen âge latin pouvait connaître ces pages du *Timée* non seulement par la version de Chalcidius<sup>19</sup> mais par le *Commentaire* de Macrobie sur le *Songe de Scipion* (I, VI, 45-46 et II, II, 15). Par ailleurs, il n'est pas impossible que l'auteur de l'exposé dont nous nous occupons ici ait connu des gloses sur le *Timée* très voisines de celles de Guillaume de Conches, à moins qu'il n'ait utilisé les gloses mêmes de Guillaume de Conches. En toute hypothèse, le rapprochement suivant vaut la peine d'être signalé.

Exposé de Palat. Lat. 953  
(fol. 120 ra - 120 rb)

Dicunt etiam magistri (f. 120 rb)  
quidam quod non facit hoc ut natu-  
ram ipsius anime demonstraret sed  
ut quandam naturam proportionum  
ostendat scilicet...

Sed quia inter numeros prepositos  
non potest hoc considerari — inter  
enim unitatem et binarium non  
potest esse medium — iccirco dicti<sup>21</sup>  
magistri ponunt hic alios numeros  
et ubi prius ponebant unitatem, ibi  
modo ponunt senarium.

Gloses de Guillaume de Conches sur  
le *Timée*<sup>20</sup>

In hoc integumento nullam anime  
potentiam designat sed proprietatem  
duplex et triple proportionis.

Sed quia hoc non possumus in  
prima figura assignare, quia inter I  
et II nichil est, mutemus<sup>22</sup> figuram  
in qua VI sit in summo.

γ) *Fragments de gloses sur le livre II de Macrobie (Commentaire sur le Songe de Scipion)* : fol. 121 r - 123 r.

Voici comment se présentent les brefs fragments de gloses contenus dans les folios 121 r - 123 r du Ms. Palat. Lat. 953.

fol. 121 ra (ligne 1) — fol. 121 rb (l. 44) = Gloses sur II, I, 1 - 22  
fol. 121 rb (l. 44) — fol. 121 va (l. 31) = Gloses sur II, III, 1 - 2  
fol. 121 va (l. 31) — fol. 121 vb (l. 24) = Gloses sur II, IV, 10 - 14

(18) *Περὶ τῆς ἐν Τιμαίῳ Ψυχολογίας*, éd. C. HUBERT et H. DREXLER, Leipzig (Teubner) 1959: Remarquons qu'Amyot, tout comme auraient fait les hommes du Moyen Age, traduit *ψυχολογία* par « Création de l'âme ».

(19) Dans la version de Chalcidius, le morceau du *Timée* qui est ici commenté a pour *incipit* : « Quibus cum substantia mixtis » (35b) et pour *explicit* : « quantum deest habita comparatione CCXLIII adversus CCLVI » (36b).

(20) Ms. Florence, B. N. Conv. Sopp. E. 8. 1398, fol. 12 vb - 13 ra). Nous avons publié ce texte dans *L'usage de la notion d'integumentum* à travers les gloses de Guillaume de Conches (*Archives d'hist. doct. et litt. du Moyen Age*, t. XXIV (1957), p. 35-100). Le texte des gloses de Guillaume qui correspond à l'exposé de Palat. Lat. 953 (f. 120r-120v) est contenu dans les pages 89-95 de notre article.

(21) dicti| dico dans le manuscrit.

(22) mutemus ou millemus.

fol. 121 vb (l. 24) — fol. 122 ra (l. 34) = Gloses sur II, V, 6 - 20  
 fol. 122 ra (l. 34) — fol. 122 rb (l. 32) = Gloses sur II, IX, 3 - 8  
 fol. 122 rb (l. 32) — fol. 122 va (l. 6) = Gloses sur II, X, 10 - 13  
 fol. 122 va (l. 6) — fol. 122 va (l. 37) = Gloses sur II, XII, 4 - 10  
 fol. 122 va (l. 38) — fol. 122 vb (l. 6) = Gloses sur II, XVI, 1 - 9 et 19  
 fol. 122 vb (l. 6) — fol. 123 r (l. 2) = Gloses sur II, XVII, 13 - 17.

Cette collection de fragments a pour *incipit* (fol. 121 ra) : *Superiore commentario. Continentia huius voluminis tanta est...* et pour *explicit* (fol. 123 r) : *ergo dicendum est in hoc opere contineri integritatem philosophie. Finis.* Si maintenant l'on compare ces fragments de gloses avec les parties correspondantes des gloses suivies que nous avons rencontrées plus haut (aux folios 79 r - 102 v, 112 r - 119 v, 103 r - 111 v) on constate de très sérieuses différences. Les fragments des folios 121 r - 123 r s'accordent parfaitement avec le texte des gloses contenues dans le Ms. Urbin. Lat. 1140 dont l'attribution à Guillaume de Conches nous paraît certaine. Les gloses suivies des folios 79 r - 119 v, surtout en ce qui concerne le livre II du *Commentaire* de Macrobe, s'éloignent assez notablement du Ms. Urbin. Lat. 1140 pour que l'hypothèse d'une attribution à un auteur différent soit légitime. Tout se passe comme si le texte de ces gloses suivies avait été plus ou moins remanié selon les endroits.

### III. INTÉRÊT DES GLOSES DE GUILLAUME DE CONCHES SUR MACROBE

Avant tout, une question se pose. Les gloses sur Macrobe que renferment les manuscrits énumérés plus haut sont-elles vraiment l'œuvre de Guillaume de Conches ? Nous ne pouvons évidemment pas nous dérober à cette question, mais nous voulons préciser d'abord dans quelles limites nous prétendons y répondre. Nous n'avons examiné attentivement d'un bout à l'autre que les deux manuscrits Bern. 266 et Urbin. Lat. 1140. Pour les quatre autres, nous avons fait de nombreux sondages qui ont révélé la plupart du temps un accord substantiel avec, de-ci de-là, des variantes de détail. En certaines parties du Palat. Lat. 953, nous venons de le constater, les divergences sont beaucoup plus profondes. Quant aux gloses sur Macrobe des manuscrits Bern. 266 et Urbin. Lat. 1140, nous n'y avons rien trouvé qui permette d'exclure que Guillaume de Conches en soit l'auteur. Nous y avons trouvé, au contraire, de nombreux indices qui permettent de conclure que Guillaume de Conches en est l'auteur. Déjà un lecteur du *xiii<sup>e</sup>* siècle<sup>23</sup> avait remarqué cela et l'avait noté en ces termes à la marge extérieure du folio 8 v du Ms. Bern. 266 : « Idem habes in parva philosophia eius, scilicet magistri guillelmi de conches qui fecit hoc ».

(23) M. le Dr Ch. von STEIGER, de la Bibliothèque municipale de Berne, a eu l'obligeance de nous aider à déchiffrer cette note. Il a bien voulu nous préciser que l'écriture lui paraît être du *xiii<sup>e</sup>* siècle.

Une comparaison avec les autres œuvres de Guillaume de Conches, non seulement la *Philosophia* et le *Dragmaticon*, mais surtout les *Gloses sur Boèce* et les *Gloses sur le Timée*, nous a permis de vérifier par nous-même la justesse de cette remarque. Usage de la notion d'« *integumentum* », physiologie du sommeil et de la vision, explication donnée de la descente des âmes à partir des étoiles, ce sont là, parmi cent autres, les thèmes familiers du philosophe de Conches. Et comme il ne les aborde jamais sans leur imprimer sa marque personnelle, leur présence dans les gloses sur Macrobe est un argument sérieux d'authenticité. Par ailleurs, les auteurs cités — et très souvent les textes cités eux-mêmes — se retrouvent identiques dans les gloses sur Macrobe et dans les gloses sur Boèce et sur le *Timée*. Quelques noms, toutefois, se lisent dans les gloses sur Macrobe qui ne figurent pas dans les autres œuvres que nous avons étudiées (*Gloses sur Boèce*, *Philosophia*, *Gloses sur le Timée*, *Dragmaticon*). Ce sont les noms de maître Albéric, de Gerbert, de Gui d'Arezzo, de Remi d'Auxerre. Les gloses sur Macrobe citent encore *Theodolus* à plusieurs reprises<sup>24</sup>. Mais si le nom de *Theodolus* n'est pas mentionné dans les gloses de Guillaume sur le *Timée*, le vers 44 de l'*Ecloga Theodoli* y est cependant cité<sup>25</sup>. Par contre, on ne trouve pas dans les gloses sur Macrobe, au moins dans le texte représenté par les Mss. Bern. 266 et Urbin. Lat. 1140, la référence aux œuvres de Constantin l'Africain et de Johannitius auxquelles la *Philosophia*, les gloses sur le *Timée* et le *Dragmaticon* accordent un grand crédit. On notera que la mention de ces mêmes œuvres manque également dans les gloses sur Boèce<sup>26</sup>.

On peut faire une autre observation. Au cours des gloses sur Macrobe, Guillaume renvoie plusieurs fois à ses gloses sur le *Timée*, et il ne semble renvoyer à aucune autre de ses œuvres. De plus, lorsqu'il commente Macrobe, notre auteur n'évoque ses gloses sur le *Timée* que comme un ouvrage qui n'a pas encore vu le jour et qu'il se promet d'entreprendre si Dieu lui prête vie : « Hoc totum, Deo annuente <vitam>, in Platone exponemus »<sup>27</sup>. Ceci, joint à l'observation faite

(24) Voici les folios de l'Urbin. Lat. 1140 qui contiennent des citations de l'*Ecloga Theodoli* : vers 13 (fol. 137 v), vers 35-36 (fol. 37 v), vers 74 (fol. 146 v), vers 193-194 (fol. 137 v). Dans le Ms. Bamberg B. N. Class. 40 (fol. 12 vb, l. 57-58), les vers 225-226 sont cités. Cf. J. OSTERNACHER, *Theoduli Ecloga*, Ripariae prope Lentiam 1902.

(25) Le vers 44 de l'*Ecloga Theodoli* est le suivant : « Sentit adhuc proles quod commiseret parentes. » Le passage des gloses de Guillaume de Conches sur le *Timée* qui contient ce vers est publié dans le précieux ouvrage de T. GREGORY, *Platonismo medievale. Studi e Ricerche*, Roma 1958, p. 100.

(26) Le texte des gloses sur Boèce que nous avons examiné est celui des Mss. Troyes, Bibl. mun. 1101 et 1381.

(27) Nous citons le Ms. Bamberg, B. N. Class. 40, fol. 21 va, qui omet le mot *vitam*. Cf. Urbin. Lat. 1140, fol. 134 v (lignes 6-12). Le texte correspondant du Ms. Copenhague, Bibl. Royale, Gl. Kgl. S. 1910. 4<sup>e</sup> fol. 110 r (lignes 7-16) diffère notablement en cet endroit. Toute référence aux gloses sur le *Timée* manque dans le passage correspondant

précédemment au sujet de l'absence de citations de Constantin l'Africain et de Johannitius, nous invite à placer les gloses sur Macrobe avant les gloses sur le *Timée* et avant la *Philosophia*. Par ailleurs, on sait que, dans ses gloses sur Boèce, Guillaume renvoie aux gloses qu'il se promet de faire sur Macrobe : « Quare autem ibi fingantur, super Macrobiū dicemus »<sup>28</sup>. Si ces indications doivent être prises à la lettre, l'ordre de composition des différentes gloses est le suivant : 1° Gloses sur Boèce, 2° Gloses sur Macrobe, 3° Gloses sur le *Timée*<sup>29</sup>. Mais rien ne s'oppose à ce qu'au cours de sa longue carrière Guillaume de Conches ait « lu » plusieurs fois Macrobe et plusieurs fois le *Timée* et qu'à l'occasion de nouvelles lectures il ait remanié le texte de ses gloses<sup>30</sup>. Dans ce cas, il nous est bien difficile de savoir si Guillaume renvoie au texte primitif ou au texte remanié. Et, par conséquent, la chronologie que nous tentons d'établir entre les différents écrits du philosophe de Conches ne semble pas devoir dépasser les limites de la probabilité<sup>31</sup>.

Une réflexion, parmi tant d'autres où Guillaume a mis l'empreinte de sa personnalité, mérite d'être remarquée dans les gloses sur Macrobe. Notre auteur y laisse paraître l'affection qu'il a pour sa patrie normande. Rencontrant chez Macrobe la distinction entre le monde civilisé et le monde barbare, il donne, comme types de peuples civilisés, les Normands et les Français : « *Habitu cultiores ut normanni, francigene. Barbare nationes ut theutonicorum et lonbardorum* »<sup>32</sup>. Cela, pour qui sait l'entendre, vaut presque une signature.

Par ce qui précède, on peut déjà se faire une idée de l'importance que revêtent les gloses sur Macrobe dans l'ensemble de l'œuvre de Guillaume de Conches. M. Hunt a signalé la présence, dans ces mêmes

de Palat. Lat. 953, fol. 103<sup>ra</sup>. On notera une phrase analogue dans les *gloses sur Boèce* : « et ostendimus, Deo annuente vitam, super Platonem ». (Ms. Troyes 1101, fol. 17<sup>ra</sup> et Troyes 1381, fol. 86<sup>r</sup>).

(28) *Gloses sur Boèce* citées (d'après le Ms. Leipzig, Bibl. de l'Université, Cod. Lat. 1253, fol. 47 r) par M. GRABMANN, *Handschriftliche Forschungen...*, p. 25.

(29) Nous entendons parler ici des gloses sur le *Timée* qui sont postérieures à la *Philosophia* sans préjuger de l'existence de gloses sur le *Timée* antérieures à la *Philosophia*.

(30) Au sujet des remaniements des écrits de Guillaume de Conches, cf. A. VERNET, *Un remaniement de la 'Philosophia' de Guillaume de Conches* (Scriptorium I, 2 (1947), p. 243-259) et C. PARRA, *Guillaume de Conches et le 'Dragmaticon philosophiae' étude et édition* (École nationale des Chartes. Position des thèses, 1943, p. 175-181).

(31) Les références aux gloses sur le *Timée* que nous avons repérées se situent aux passages suivants du *Commentaire* de Macrobe : I, II, 13 ; I, XI, 7 ; I, XXII, 5 ; II, I, 22 ; II, II, 14 ; II, II, 15 ; II, II, 20. Il faut noter que ces références ne sont pas aussi explicites en tous les manuscrits et qu'en certains d'entre eux elles disparaissent complètement.

(32) Ms. Bamberg. B. N. Class. 40, fol. 22<sup>ra</sup>, (l. 42-44). Cf. Copenhague Bibl. Royale, Gl. Kgl. S. 1910. 4<sup>o</sup>, f. 112<sup>r</sup> et Urbino. Lat. 1140, f. 136<sup>v</sup>. Cette glose se situe en MACROBE, *Commentaire* II, III, 7.

gloses, de la distinction fameuse entre *glosa* et *commentum*<sup>33</sup>. Et il n'est pas douteux que Guillaume de Conches a été pour quelque chose dans le succès auquel cette distinction était promise<sup>34</sup>. Mais il est certain aussi que les gloses sur Macrobe sont à plusieurs autres titres infiniment précieuses à l'historien de la pensée médiévale. On voit s'y confronter l'hellénisme et le christianisme sur des sujets aussi importants que la triade néoplatonicienne, la préexistence et la descente des âmes, la réincarnation. Sans doute, sur tous ces points, il y a bien des chances que Guillaume ne crée pas « *ex nihilo* ». Il est tributaire d'une longue tradition scolaire qui, à travers Remi et Heiric d'Auxerre, doit remonter à Jean Scot Erigène et, par lui, aux écoles antiques elles-mêmes<sup>35</sup>. Ce sont là des vues très cavalières. Seules de longues et lentes recherches à travers l'immense forêt, quasiment vierge, des commentaires qui ont proliféré sur Macrobe, comme sur les autres auteurs en renom<sup>36</sup>, permettront de faire, en ce domaine, un peu de clarté. Grâce à ces modestes véhicules du savoir antique que furent les gloses, une chance nous est offerte de mieux repérer le discret cheminement de la culture philosophique en ces époques plus ternes qui relient, au moins autant qu'elles séparent, ce que nous nommons des « renaissances ». Enfin, d'un point de vue différent, il n'est pas impossible que les exposés pythagoraisants de Macrobe aient été l'une des sources où les Chartrains puisèrent ce goût pour les spéculations mathématiques dont Thierry de Chartres a fourni de si remarquables exemples<sup>37</sup>.

(33) Cette distinction se trouve dans les *Gloses sur Macrobe* (Ms. Bern. 266, fol. 1 rb), dans les *Gloses sur le Timée* (P.L. 172, 249-250), et aussi, selon M. Hunt, dans les *Gloses sur Priscien*. Cf. R. W. HUNT, *Hugutio and Petrus Helias (Mediaeval and Renaissance Studies II)* (1950), p. 174).

(34) On trouve cette distinction, expressément attribué à Guillaume de Conches, à la suite d'un petit traité théologique contenu dans les Mss. suivants : Rouen 553 (fol. 134-137) et Evreux 19 (fol. 137-145). Nous devons à M<sup>lle</sup> J. Barbet de l'Institut de Recherche et d'Histoire des textes, d'avoir connu l'existence du Ms. d'Evreux. Le texte du Ms. Rouen 553 a été étudié dans notre *Glane chartraine dans un manuscrit de Rouen (Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, t. XXI, p. 17-30)*. Sur le traité théologique auquel est annexée la citation de Guillaume de Conches, on consultera O. LOTTIN, *A propos des sources de la 'Summa Sententiarum' (Recherches de Théologie ancienne et médiévale, t. XXV (1958), p. 42-58)* et *Quelques recueils d'écrits attribués à Hugues de Saint-Victor* (ibid., p. 248-284).

(35) Cf. E. GILSON, *La philosophie au Moyen Age*, 3<sup>e</sup> éd. (1947), p. 222-232 (*D'Heiric d'Auxerre à Gerbert d'Aurillac*).

(36) Il convient de ne pas dissocier la fortune de Macrobe de celle de Martianus Capella. Cf. C. LEONARDI, *Nota introduttiva per una indagine sulla fortuna di Marziano Capella nel Medioevo* (Bullettino dell'Istituto storico italiano per il Medio Evo e Archivio Muratoriano, 67 (1955), p. 265-288).

(37) Cf. N. HARING, *The creation and creator of the world according to Thierry of Chartres and Clarenbaldus of Arras* (Archives d'hist. doc. et litt. du Moyen Age, t. XXII (1955), p. 137-216) ; *A Commentary on Boethius 'De Trinitate' by Thierry of Chartres* (ibid., t. XXIII (1956), p. 257-325) ; *The lectures of Thierry of Chartres on Boethius 'De Trinitate'* (ibid., t. XXV (1958), p. 113-226).

Nous regrettons, en commençant cet article, de n'être plus en mesure de lire Macrobe avec les yeux de Jean de Salisbury. En le terminant, nous sommes tenté, au contraire, de nous féliciter de ce que, grâce aux gloses de Guillaume, il nous est donné de mieux entendre Jean de Salisbury. Tel passage du *Policraticus* s'éclaire facilement si l'on prend soin de se reporter, non seulement à Macrobe, mais aux gloses de Guillaume de Conches sur Macrobe<sup>38</sup>.

De Macrobe, Jean de Salisbury a fait ce magnifique éloge : « Il semble nous offrir le breuvage de la douceur socratique »<sup>39</sup>. Si Guillaume de Conches, par son enseignement, a été pour Jean de Salisbury l'échanson de ce délicieux breuvage, ses gloses sur Macrobe, avouons-le, méritent qu'on leur accorde quelques instants d'attention<sup>40</sup>.

(38) Ainsi ce passage de *Policraticus* II, 14 (éd. WEBB, t. I, p. 88, 10-11) se réfère à une exégèse dont Servius est sans doute la source lointaine (cf. SERVIVS, *In Aeneid.* VI, 893, éd. THILO, t. II (Lipsiae 1884), p. 122-123), mais dont les *Gloses* de Guillaume sur MACROBE I, III, 17 (Ms. Bern. 266, fol. 5 rb) peuvent très bien être la source prochaine. D'ailleurs, l'ensemble des chapitres 14-16 au livre II du *Policraticus* s'éclaire parfaitement par la comparaison avec les Gloses de Guillaume sur Macrobe.

(39) *Policraticus* VIII, 10 (éd. WEBB, t. II, p. 284, 18-21) : « ... ut in institutione convivii et dispensatione Socraticam videatur dulcedinem propinare. » En fait, cet éloge vise directement le livre I des *Saturnales*. Mais l'expression « douceur socratique » se trouve dans le *Commentaire sur le Songe de Scipion*, I, I, 6.

(40) Une rapide consultation de M. MANITIUS, *Handschriften Antiker Autoren in Mitlelalterlichen Bibliothekskatalogen* (Leipzig 1935), p. 227-232, semble indiquer que de nombreux manuscrits des gloses sur Macrobe restent à découvrir dans les bibliothèques d'Allemagne, de France, de Grande-Bretagne, d'Italie et d'Espagne. Le florilège de Jean Le Bègue (1368-1457) du manuscrit Paris B. N. Lat. 3343 (XV<sup>e</sup> s.), contient, au folio 143 v, un bref *accessus* au *Commentaire* de Macrobe. Cet *accessus* coïncide presque mot pour mot avec celui des Gloses de Guillaume de Conches contenues dans le Ms. Bern. 266, fol. 1 ra. Voici les premiers et les derniers mots de l'extrait reproduit par Jean Le Bègue (B. N. Lat. 3343, fol. 143 v) : « Sequitur super Macrobiū de somnio Scipionis. Quidam commentator super Macrobiū de somnio Scipionis sic incipit : Plato, philosophorum doctissimus, decem volumina de Repu<bli>ca constituit in quibus tota fuit eius intentio ... Scipio, nepos m<ai>oris Scipionis, tribunus militum constitutus, etc. ». La présence de cet extrait des gloses de Guillaume de Conches dans le Ms. B. N. Lat. 3343 nous a été aimablement signalée par M. A. Vernet qui, en collaboration avec M. Monfrin, prépare une notice sur Jean Le Bègue.

## Macrobe, source du platonisme chartrain

« Plato cuius auctoritas preponderat  
et quem maxime Macrobius imitatur »

(PSEUDO-BÈDE: P.L., XC, 902a)

Il y eut un platonisme chartrain<sup>(1)</sup>. Dès le onzième siècle, Adelman de Liège se plaisait à vanter cette « Académie chartraine » dont l'évêque Fulbert († 1028) avait été le Socrate<sup>(2)</sup>. Mais c'est surtout en la première moitié du douzième siècle, durant la courte période jalonnée par les noms des grands chanceliers Bernard, Gilbert de la Porrée et Thierry – véritable âge d'or des écoles chartraines – que la ferveur platonicienne apparaît intense. Au dire de Jean de Salisbury, Bernard de Chartres († c. 1126-30) fut le plus parfait platonicien de son temps<sup>(3)</sup>. De son frère Thierry († c. 1150) qui devait occuper lui aussi le poste de chancelier laissé vacant par le départ de Gilbert de la Porrée<sup>(4)</sup>, les contemporains ne pensaient pas autrement. Usant de termes qu'un humaniste de la Renaissance, au quinzième siècle, n'eût pas désapprouvés<sup>(5)</sup>, un admirateur de Thierry n'hésitait pas à reconnaître en son maître l'âme de Platon descendue du Ciel et de nouveau unie à un corps<sup>(6)</sup>. Tout cela, il est vrai, pourrait ne pas dépasser les clichés plus ou moins usés, les formules stéréotypées du style « académique ». A Chartres, cependant, tout cela a un sens assez précis que la présente étude voudrait aider à déterminer. Mais écoutons encore un maître qui, pour n'avoir pas laissé trace de sa signature dans les archives du Chapi-

(1) Il va sans dire que le terme « platonisme » ne peut être pris ici en un sens rigoureux. « Néoplatonisme » conviendrait tout aussi bien (ou tout aussi mal).

(2) « In academia Carnotensi sub nostro illo venerabili Socrate... » (P.L., CXLIII, 1289a).

(3) « Bernardus quoque Carnotensis, perfectissimus inter Platonicos seculi nostri » (*Metalogicon* IV, 35: P.L., CXCIX, 938c).

(4) S. VANNI ROVIGHI, *La filosofia di Gilberto Porretano*, in *Miscellanea del centro di studi medievali. Pubblicazioni dell'Università del S. Cuore*, N. S., LVIII, Milano, 1956, pp. 1-64.

(5) Voir la lettre de Bessarion aux fils de Pléthon (P.G., CLXI, 695b) citée par R. MARCEL, *Marsile Ficin*, Paris, 1958, p. 137.

(6) « Diligentissime preceptor Theodorice quem haud equidem ambigam Platonis animam celitus iterum mortalibus accommodatam... » (HERMANN DE CARINTHIE, cité par A. CLERVAL, *L'enseignement des arts libéraux à Chartres* (Congrès scientifique international des catholiques tenu à Paris en 1888, II, p. 295).

tre, n'en est pas moins un authentique représentant de l'esprit chartrain, Guillaume de Conches († c. 1154). Aux yeux de ce dernier, Platon est le plus docte des philosophes (7) et « platonisme » à peu près synonyme de « philosophie » (8). Si Guillaume parle d'Aristote, qu'il connaît si mal, c'est encore pour souligner l'excellence du fondateur de l'Académie, car « Aristote, au dire de Cicéron, fut le plus subtil des philosophes après Platon » (9). Quoi qu'il en soit, un mot de Guillaume de Conches exprime, plus justement peut-être que tout ce qui vient d'être dit, la véritable attitude des Chartains en face de Platon et de la tradition platonicienne. Car le platonisme chartrain est moins une option d'érudits ou une passion de philologues qu'une prédilection, une ferveur. Aussi sommes-nous enclin à penser que Guillaume exprime, en même temps que la sienne, la conviction commune des Chartains, quand il laisse échapper cet aveu : « *Nos Platonem diligentes*, nous aimons Platon » (10).

C'est donc un point acquis : les Chartains se sont dits et ont voulu être des « platoniciens » (11). Mais qu'est-ce que le platonisme ? Comme l'a justement fait remarquer M. Etienne Gilson, il n'y a

(7) « Plato philosophorum doctissimus » (*Dragmaticon*, ed. GRATAROLUS, 1567, p. 13. Cf. *Philosophia* (P.L., CLXXII, 66d et 98c); *Gloses sur Macrobe* (ms. Bern. 266, f. 1ra et 8rb; ms. Vatic. Urb. Lat. 1140, f. 85r). Les mêmes formules se retrouvent dans la *Compilatio* du ms. Munich, Clm. 331, f. 3v (ligne 19) et f. 5r (ligne 26) ainsi qu'au folio 2v (ligne 31) où Guillaume de Conches est nommé. Cicéron avait dit : « vir doctissimus... Plato » (*De Legg.* II, 6; ed. C. F. W. MUELLER, Leipzig, 1878, p. 410, 3). Cf. *De Legg.* II, 15 (ibid., p. 420, 11-12); *Orat. pro Rabirio* cap. 9 (ed. MUELLER, Leipzig, 1886, p. 265, 36-37).

(8) La remarque a été faite par M. M. de Gandillac qui cite cette glose de Guillaume de Conches sur Boèce : « Boetius vero in utraque fuit nutritus : in aristotelica in dialectica et logica, in platonica in philosophia ». (M. DE GANDILLAC, *Le platonisme au XI<sup>e</sup> et au XII<sup>e</sup> siècles*, in *Association Guillaume Budé. Congrès de Tours et Poitiers*, 1953, p. 273). Cassiodore, écrivant à Boèce au nom de Théodore, avait dit : « Plato theologus, Aristoteles logicus » (P.L., LXIII, 564c).

(9) « Ponit sententiam Aristotelis quo, ut ait Tullius, nullus invenitur subtilior preter Platonem ». (*Gloses sur Macrobe*, Comm. I, XIV, 19; ms. Vatic. Urb. Lat. 1140, f. 85v). Cf. CICÉRON, *Tusc.* I, 10, 22 (ed. C. F. W. MUELLER, Leipzig, 1878, pp. 287, 14-16); *De Finibus* V, 3 (ibid., p. 238, 13-15).

(10) *Gloses sur le Timée* (41d) : ms. Vatic. Urb. Lat. 1389, f. 63r. Le passage des gloses d'où cette phrase est extraite est entièrement cité dans T. GREGORY, *Platonismo medievale. Studi e Ricerche*, Roma, 1958, pp. 98-100. Dans le *Dragmaticon* (p. 33), le Duc fait au philosophe (Guillaume de Conches) une remarque qui va dans le même sens : « Platon, cuius amicum te constituis ».

(11) Jean de Salisbury († 1180) use de la formule « philosophorum princeps Plato » (*Policraticus* VII, 6; P.L., CXCIX, 647c) qui se trouvait déjà chez CLAUDIEN MAMERT, *De statu anime* II, 6 (P.L., LIII, 749a). Pétrarque († 1374) dira de même : « philosophie principem Platonem » (*De sui ipsius et multorum ignorantia*, ed. CAPELLI, Paris, 1906, p. 72). L'attribution à Platon du titre de « Prince » remonte au moins à CICÉRON, *De Legg.* II, 6 (ed. MUELLER, p. 410, 3-5); *De Rep.* II, 11 (ibid., p. 312, 36); *Ad Quint. Frat.* I, Ep. 1, 10 (ed. MUELLER, Leipzig, 1896), p. 500, 12-13; *De Orat.* I, 11 (ed. G. FRIEDRICH, Leipzig, 1891, p. 12, 9-11); *Orat.* cap. 19 (ibid., p. 329, 35-37). Mais tandis que Cicéron se disait prêt à suivre Platon jusque dans ses erreurs (*Tusc.* I, 39), Jean de Salisbury l'eût volontiers sacrifié à sa folie : « iuguletur vel Plato » (*Policraticus* VII, 10; P.L., CXCIX, 660c).

pas, même dans les limites du moyen âge latin, un platonisme, mais des platonismes (12). Et ces platonismes sont si divers dans leurs tendances, si opposés parfois dans leurs conclusions, que se borner à déclarer qu'un auteur médiéval est platonicien, revient à dire bien peu de choses. Or, faire le départ des influences, discerner les courants dont les eaux, en se mélangeant, sont venu irriguer le terrain des écoles chartaines, n'est pas une mince tâche. Il ne peut être question de l'entreprendre ici. Ce que nous voulons faire, c'est seulement insister sur l'une des sources du platonisme chartrain, le *Commentaire* de Macrobe (13). Car « c'est un fait reconnu depuis longtemps : le *Commentaire* du Songe de Scipion n'est pour Macrobe qu'un prétexte à exposer ses théories néoplatoniciennes... Le néoplatonisme est à ses yeux la doctrine de vérité » (14).

Les Chartains lisaient Macrobe. Nous le voyons bien par cette lettre où Hugues Métel († c. 1157) et son condisciple Hugues de Chartres se présentent à nous, penchés sur l'une des pages le plus nettement pythagoriciennes du *Commentaire* : « Le passage de Macrobe où j'en étais, nous dit Hugues Métel, était celui-ci : « Lorsque la pensée, s'élevant, va de nous vers les dieux, le premier degré d'immatérialité qu'elle rencontre, ce sont les nombres » (15). Il ne nous échappe pas que cette influence de Macrobe a été depuis longtemps signalée (16). Il nous semble cependant qu'il reste beaucoup à dire en ce qui concerne les Chartains. Nous avons la chance, en effet, de posséder un document qui est demeuré jusqu'à ce jour pratiquement inexploité : nous voulons parler des gloses de Guillaume de Conches sur Macrobe. Ces gloses sur le *Commentaire* de Macrobe au *Songe de Scipion* sont conservées dans six manuscrits au moins :

(12) E. GILSON, *La philosophie au moyen-âge* (3<sup>e</sup> ed.), p. 268. Cf. CHENU, *La théologie au douzième siècle*, Paris, 1957, ch. V (pp. 108-141) : *Les platonismes du XI<sup>e</sup> siècle* ; J. KOCH, *Augustinischer und dionysischer Neuplatonismus und das Mittelalter*, in *Kant-Studien*, XLVIII, 2, 1956-1957, pp. 117-133; E. GARIN, *Studi sul platonismo medievale*, Firenze, 1958, et l'ouvrage déjà cité de T. GREGORY, *Platonismo medievale*, sans oublier, bien sûr, R. KLIBANSKY, *The Continuity of the Platonic Tradition during the Middle Ages*, Londres, 1950.

(13) « Si Guillaume de Conches regardait le *Timée* à travers Chalcidius et Macrobe, si Pétrarque et Salutati regardent le *Phédon* à travers saint Augustin, Pléthon regardera la *République* à travers Julien, Nicolas de Cues regardera le *Parménide* à travers la théologie germanique, et Ficini regardera le *Banquet* à travers Plotin » (E. GARIN, *Studi sul platonismo medievale* cit., p. 8).

(14) P. COURCELLE, *Les lettres grecques en occident*, Paris, 1948, p. 21.

(15) MACROBE, *Commentaire* I, V, 4. La lettre d'Hugues Métel est citée par A. CLERVAL, *Les écoles de Chartres au moyen-âge*, Paris, 1895, p. 176.

(16) M. SCHEDLER, *Die Philosophie des Macrobius und ihr Einfluss auf die Wissenschaft des christlichen Mittelalters*, Münster, 1916; P. DUHEM, *Le système du monde*, III, pp. 62-87. Duhem fait erreur quand il écrit (op. cit., p. 68) que dans la *Cosmographia* de Bernard Silvestre la pensée de Macrobe ne transparait nulle part.



Bamberg B. N. Class. 40 (H. J. IV. 21), f. 6-26; Berne, Bibl. mun. 266, f. 1-14v; Copenhague, Bibl. Royale Gl. Kgl. S. 1910. 4<sup>o</sup>, f. 2v-127v; Munich, B. N. Clm. 14. 557, f. 100-150v; Vatican, Palat. Lat. 953, f. 79-123; Vatican, Urb. Lat. 1140, f. 2-153v. <sup>(17)</sup> A cette liste il convient d'ajouter un manuscrit du florilège de Jean Le Bègue (1368-1457) qui contient un bref extrait des gloses sur Macrobe: Paris, B. N. Lat. 3343, f. 143v <sup>(18)</sup>. Bien des recherches restent à faire pour démêler parmi ces textes qui ne concordent pas toujours, ce qui est la glose primitive de Guillaume, ce qui a été remanié par lui, ce qui a été modifié par les copistes successifs. Mais, dès maintenant, grâce aux renvois continuels que l'auteur y fait à ses autres oeuvres, en particulier à ses gloses sur le Timée, il est possible de reconnaître, en maints endroits des gloses sur Macrobe, la griffe de Guillaume de Conches. Nous nous proposons de nous aventurer dans ce labyrinthe. Avant d'y pénétrer, toutefois, nous croyons utile de faire deux remarques.

La première remarque sera pour prévenir une objection. Est-ce un bon procédé, dira-t-on, pour connaître la pensée d'un auteur, d'examiner les notes qu'il a mises en marge de ses lectures? Ne vaudrait-il pas mieux se pencher sur des oeuvres plus personnelles? A quoi nous répondrons qu'ici, comme ailleurs, il convient d'aborder l'étude des anciens, non avec la mentalité d'un moderne, mais, autant que faire se peut, avec une âme d'ancêtre. Or, pour les maîtres de cette époque, l'activité la plus haute est la lecture commentée, la *lectio* <sup>(19)</sup>. C'est à la façon dont un maître s'acquitte de cette tâche qu'il est jugé. Nous le comprenons bien lorsque nous nous attardons devant le si vivant tableau où Jean de Salisbury nous a conservé le souvenir des leçons données par Bernard de Chartres <sup>(20)</sup>. Mais il existe une réponse plus directe. Guillaume de Conches a laissé deux sortes d'écrits: des traités systématiques (*Philosophia*, *Dragmaticon*) et des gloses. Or, de l'aveu même de leur auteur, les écrits de la deuxième catégorie ne sont pas moins importants que ceux

(17) Nous avons essayé – sans y réussir complètement – de débrouiller le problème des manuscrits en quelques pages qui doivent paraître prochainement dans les *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen-âge*. Ces pages auront pour titre: *Gloses de Guillaume de Conches sur Macrobe. Note sur les manuscrits*.

(18) L'existence de ce manuscrit nous a été signalée par M. A. Vernet, professeur à l'Ecole des Chartes. Nous lui en sommes vivement reconnaissant.

(19) Cf. G. PARÉ, A. BRUNET, P. TREMBLAY, *La Renaissance du XIII<sup>e</sup> siècle: Les écoles et l'enseignement*, Paris-Ottawa, 1933, pp. 109-136.

(20) *Metalogicon* I, 24: « De usu legendi et prelegendi et consuetudine Bernardi Carnotensis et sequacium eius ».

de la première. En un sens ils le sont davantage. C'est ainsi du moins qu'on peut interpréter l'assertion plusieurs fois répétée par Guillaume au cours de son *Dragmaticon*: il ne lit pas les philosophes pour écrire des traités de philosophie; bien au contraire, il écrit un traité comme le *Dragmaticon* en vue de rendre plus aisée la lecture des philosophes <sup>(21)</sup>. Les gloses, qui nous ont conservé le souvenir de cette « lecture », ne sont donc pas des sous-produits de l'activité des écoles médiévales. Ce sont des oeuvres soignées et tout à fait dignes de notre intérêt. Nous y discernons, plus facilement qu'ailleurs, quelles réactions pouvait provoquer, au sein d'une école épiscopale, la lecture de textes qui, pour avoir été maintes fois « baptisés » par des générations de clercs ou de moines, n'avaient pas perdu pour autant leur paganisme originel. Les gloses nous fournissent ainsi de précieux renseignements, à condition, bien entendu, de ne pas attribuer indistinctement au commentateur toutes les idées du texte qu'il commente.

La deuxième remarque que nous ferons voudrait prévenir une fausse interprétation. En nous limitant à Macrobe, nous ne prétendons pas faire reposer le platonisme chartrain sur ce seul auteur, ce qui serait une base vraiment trop étroite. Car le platonisme chartrain s'appuie sur quatre écrits majeurs: le *Timée* traduit et commenté par Chalcidius, la *Consolation* de Boèce, le *Commentaire sur le Songe de Scipion* de Macrobe, le *De Nuptiis* de Martianus Capella <sup>(22)</sup>. Tels sont les quatre maîtres-piliers sur lesquels s'appuie le temple de la sagesse chartraine <sup>(23)</sup>. Mais on ne peut tout dire à la

(21) « ... de substantiis tractare disposuimus, quod ad scientiam utile et ad lectionem philosophorum, necnon necessarium inveniet si quis illud diligenter consideret » (*Dragmaticon*, ed. GRATAROLUS, p. 5). « Ea que ad philosophorum lectionem qui hodie leguntur in scholis pertinent expediam, cetera de illis pretermittam » (ibid., p. 83). « Hec sunt, Dux venerande, que ad authorum lectionem de quatuor habitationibus necessaria dictu putavimus » (ibid., p. 224). « Sed quoniam irrationalia sunt infinita nec ad lectionem philosophorum, propter quod hoc opus incepimus, pertinentia, de ipsis tractare postponamus » (ibid., p. 235). Sur la pensée et l'oeuvre de Guillaume de Conches il est indispensable de consulter l'ouvrage fondamental de T. GREGORY, *Anima mundi: La filosofia di Guglielmo di Conches e la scuola di Chartres*, Firenze, 1955.

(22) Sur les aspects néoplatoniciens de Martianus Capella, cf. P. COURCELLE, *Les lettres grecques en occident*, pp. 198-205. A titre d'exemple, nous citons une glose que nous trouvons en marge d'un manuscrit de Martianus Capella: Paris, B. N. Lat. 14.754, f. 195v (XII<sup>e</sup> s.). Cette glose vise le *De Nuptiis* IX, 922 (ed. DICK, p. 490, 14): « Monas omnium numerorum principium, intellectualis autem lux est totius rationabilis creature prima condicio: ex quibus animarum numerositas in terrena corpora defluere, phisicorum doctrina astruit. Possumus etiam monadem et intellectualem lucem pro uno accipere, quoniam ex monade omnia in infinitum procreantur ».

(23) Il s'agit là, évidemment, d'une vue schématique. Nous ne prétendons pas exclure d'autres sources, plus ou moins communes au moyen âge latin, saint Augustin par exemple. Toutefois, comme l'observait déjà Clerval (*Les écoles* cit., p. 267), la littérature patristique joue

fois. C'est la raison pour laquelle nous nous limitons ici aux gloses de Guillaume de Conches sur Macrobe. Encore ne prétendons-nous pas en faire une analyse exhaustive. Notre intention est d'y pratiquer quelques sondages, et ceci à trois niveaux différents. 1) A un premier niveau, le plus superficiel, nous rencontrerons le *concordisme verbal*. Le maître chartrain se contente de rapprocher deux images ou deux formules, l'une empruntée à la philosophie, l'autre à la Bible; et cela lui suffit pour conclure à l'accord de la philosophie et de la foi. 2) Le deuxième niveau est celui du *concordisme doctrinal*. Nous y verrons Guillaume de Conches identifier la Monade néopythagoricienne avec le Dieu-Créateur de la pensée judéo-chrétienne, et la triade des néoplatoniciens avec la Sainte Trinité. 3) Le troisième niveau sera celui de l'*affrontement doctrinal*. Malgré son désir de tout concilier, il arrive à notre auteur de rencontrer chez Macrobe une thèse qu'il juge inconciliable avec la foi chrétienne. Il la rejette alors, mais après avoir tout tenté pour la sauver. Nous donnerons, comme exemple de cette attitude, l'exégèse du mythe de la descente et de la remontée des âmes.

# I. — CONCORDISME VERBAL.

Notre premier sondage va nous fournir quelques exemples de ce que nous appelons un « concordisme verbal ». Il s'agit en effet de faire concorder les dires des philosophes avec les paroles de la Sainte Ecriture. Mais, comme on se contente, pour obtenir un tel résultat, de rapprocher des formules sans se préoccuper d'approfondir les doctrines, nous croyons pouvoir donner à ce concordisme le qualificatif de « verbal ».

Dans une page célèbre, Macrobe avait résumé la classification plotinienne des vertus que le moyen âge devait adopter (24). Or, à propos des vertus du deuxième genre, ou vertus purificatrices, il

à Chartres un rôle assez restreint. On sait d'ailleurs que les Chartrains ne furent pas les derniers à utiliser Sénèque et les médecins arabes. Cf. C. PICARD-PARRA, *Une utilisation des Quaestiones naturales de Sénèque au milieu du XII<sup>e</sup> siècle*, in *Revue du moyen-âge latin*, V (1949), pp. 115-126; H. SCHIPPERGES, *Die Schulen von Chartres unter dem Einfluss des Arabismus*, in *Sudhoffs Archiv für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften*, XL (1956), pp. 193-210. On aura une assez bonne idée des différentes lectures des Chartrains par les citations que fait Clarendon d'Arras en son Commentaire sur le *De Hebdomadibus* de Boèce (ed. N. HARRING, in *Studies and Texts*, I: *Nine mediaeval Thinkers*, Toronto, 1955).

(24) MACROBE, *Comm.* I, VIII, 5-10 résumant PLOTIN, *Ennéades* I, II. Manegold de Lautenbach, au XI<sup>e</sup> siècle, connaît cette classification: P.L., CLV, 170.

écrivait: « ces vertus conviennent seulement à l'âme qui a résolu de se dégager de la contagion corporelle et de fuir en quelque façon les choses humaines afin de s'adonner aux seules choses divines » (25). Un chrétien moderne, formé par le thomisme, verrait probablement là un mépris du corps dont le danger pour la vie morale doit être dénoncé. Guillaume de Conches, héritier d'une longue tradition monastique, ne voit dans les expressions de Macrobe qu'une préfiguration de l'idéal évangélique. Le *φεύγωμεν δὴ φίλην ἐς πατρίδα* de Plotin (26) rejoint, à ses yeux, l'*Ecce nos reliquimus omnia* de l'Evangile (27).

Autre thème néoplatonicien: la chaîne d'or que Zeus, au dire d'Homère (*Iliade* VIII, 19), fit descendre du ciel en terre et à laquelle à la suite du *Théétète* (153 c-d), les disciples de Platon aimèrent à se référer (28). Chez Macrobe, cette chaîne d'or est le symbole de la hiérarchie et de la connexion des êtres: « Depuis le Dieu suprême jusqu'à ce résidu fangeux qu'est la matière, une connexion ininterrompue relie par des liens mutuels tous les êtres. *C'est là la fameuse chaîne d'or d'Homère* » (29). Et Guillaume de Conches ajoute: « *C'est là aussi l'échelle vue en songe par Jacob* » (30). Dans ses gloses sur le *Timée*, le maître chartrain énumérera, dans l'ordre suivant, les anneaux de la chaîne homérique: l'essence divine, la sagesse divine, l'âme du monde, les corps célestes, les corps terrestres (31). Mais le si curieux rapprochement avec l'échelle de Jacob ne reparaitra plus.

(25) MACROBE, *Comm.* I, VIII, 8.

(26) *Ennéades* I, VI, 8 (« Fuyons vers la chère patrie »). Cf. PLOTIN, *Théétète* 176a.

(27) MATTH. XIX, 27 (« Nous avons tout quitté »). La glose de Guillaume de Conches sur MACROBE, *Comm.* I, VIII, 8 se trouve dans les mss. Munich, Clm. 14.557, f. 148 et Urbin. Lat. 1140, f. 63.

(28) La citation de la « chaîne d'or » homérique est reprise par les Orphiques (*Orphicorum fragmenta* 166: ed. KERN, Berlin, 1922, p. 199) et par PROCLUS, *In Timeum* (ed. DIEHL): I, 314, 15; II, 24, 23-25; II, 112, 1; *In Parmenidem* (2ème ed. COUSIN), 1099, 39-1100, 10. La chaîne d'or est bien peu reconnaissable dans la traduction latine (due à Guillaume de Moerbeke) de l'*In Parmenidem* de Proclus: ed. KLIBANSKY et LABOWSKY (*Plato Latinus* III, Londres, 1953), p. 48, 24-27. L'image reparait dans la *Siris* de Berkeley (titre qui, à lui seul, évoque la *σείρα* néoplatonicienne): *Siris* 274: trad. A. LEROY, *Oeuvres choisies de Berkeley*, II, Paris, 1944, p. 258. Nous sommes d'ailleurs en face d'un thème rebattu: G. HEYM, *The 'aurea catena Homeri'*, in *Ambix. Journal of the Society for the Study of Alchemy and Early Chemistry*, I 1937-38, pp. 78-83; E. WOLFF, *Die goldene Kette. Das Nachleben des homerischen Bildes von der goldenen Kette in der englischen Literatur*, Hamburg, 1947; L. EDELSTEIN, *The golden chain of Homer*, in *Studies in intellectual History dedicated to Arthur O. Lovejoy*, Baltimore, 1953, pp. 48-66; P. LÉVÊQUE, *Aurea Catena Homeri*, Paris, 1959.

(29) *Comm.* I, XIV, 15.

(30) « Ad hanc enim coniunctionem rerum significandam ait Homerus Iovem dimittere quandam chatenam a celo deorsum usque ad terras continuam pendere. Hec est etiam scala quam somniavit Jacob. » (Urbin. Lat. 1140, f. 84v-85). Cf. *Gen.* XXVIII, 12.

(31) *Gloses sur le Timée*, ed. PARENT, *La doctrine de la création dans l'école de Chartres*, Paris, 1938, p. 168, 20-23. Un schéma très suggestif se rencontre dans le ms. Munich, Clm. 540b,

Quand le ciel s'entr'ouvre, cependant, ce n'est pas toujours pour laisser tomber une chaîne d'or. C'est aussi parfois pour permettre à quelques rares initiés d'entendre la sublime harmonie des sphères. On sait que les thèses pythagoriciennes concernant la musique cosmique pouvaient pénétrer chez les penseurs du moyen âge par maintes voies. Le *De Arithmetica* et le *De Musica* de Boèce, qui rendaient accessible aux Latins l'œuvre de Nicomaque de Gêrasa, étaient naturellement les principales <sup>(32)</sup>. Mais Macrobe fournissait, lui aussi, à nos écolâtres, d'excellentes occasions de pythagoriser. Et les textes sacrés du christianisme venaient généreusement au secours de la révélation pythagoricienne. Ouvrons une fois de plus les gloses de Guillaume de Conches. Qu'y trouvons-nous ? Aux côtés des sirènes dont parlait la *République* de Platon (X, 617b), dans le chœur des Muses qu'Apollon conduit, voici que viennent se ranger les graves vieillards de l'*Apocalypse* (XIV, 2). Au moment où, dans son rêve, il commence à percevoir l'harmonie des sphères, Scipion demande : « Qu'est-ce que cette musique si suave et si puissante qui emplît mes oreilles ? » <sup>(33)</sup> Guillaume de Conches répond : « C'est

f. 40 (marge extérieure), qui contient un extrait des gloses de Guillaume sur le Timée. Selon ce schéma, les anneaux de la chaîne d'or se nommeraient : *deus pater - filius - anima mundi - celestia corpora - terrestria corpora - terra*.

On rencontre encore la « chaîne d'or » dans la *Compilacio* (déjà citée) du ms. Munich, Clm. 331, f. 8v, et chez BERNARD SILVESTRE, *Cosmographia*, II, 21 (que nous lisons dans l'édition manuscrite préparée par M. Vernet, l'édition BARACH et WROBEL étant inintelligible en cet endroit).

Enfin, l'expression « catena aurea » a été employée (surtout à partir de l'an 1300, semble-t-il) pour désigner les chaînes exégétiques : cf. P. LEHMANN, *Mittelalterliche Büchertitel*, in *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, Philosophisch-historische Klasse, 1948, 4, pp. 33-37.

(32) Le *De Arithmetica* et le *De Musica* étaient classiques à Chartres pour l'étude du Quadrivium ainsi qu'en témoigne leur présence dans l'*Heptateucon* de Thierry de Chartres : ms. Chartres 498, f. 86-113v (*De Arithmetica*) et f. 125-140v (*De Musica*). Nos « pythagoriciens » du XII<sup>e</sup> siècle n'ont pas oublié la valeur protreptique attribuée par Platon aux quatre sciences privilégiées : arithmétique, géométrie, astronomie, musique. Ces quatre sciences s'appellent, au moyen âge, tantôt *Quadrivium*, tantôt *Mathematica*. Mais tandis que Platon mettait au sommet la « Dialectique », les écolâtres médiévaux y placent la *Theologia* (qu'on ne doit pas traduire par le mot « théologie » et qui est sans doute plus proche parente de la « Dialectique » platonicienne que de notre moderne « théologie »). Si l'on veut bien tenir compte de cette modification, on réussira peut-être à percevoir un écho de la *République* (VII, 532b s.) dans des phrases comme celles-ci : « Mathematicam solebant prius antiqui discere ut ad intelligentiam divinitatis possent pervenire » (Commentaire sur le *De Trinitate* de Boèce appelé *Librum hunc* et attribué à Thierry de Chartres, ed. W. JANSEN, in *Breslauer Studien zur hist. Theol.*, VIII, p. 9\*, 25-26), « Adint igitur quattuor genera rationum que ducunt hominem ad cognitionem Creatoris, scilicet arithmetice probationes et musice et geometrice et astronomice. Quibus instrumentis in hac theologia breviter utendum est, ut et artificium Creatoris in rebus appareat et quod proposuimus rationabiliter ostendatur » (THIERRY DE CHARTRES, *Hexameron* 30, ed. N. HARING, in *Archives d'hist. doct. et litt. du moyen âge*, XXII, 1955, p. 194). La phrase de Macrobe que citait Hugues Métel (cf. plus haut, note 15) renforçait évidemment une telle position.

(33) Nous nous référons à la traduction publiée par M. P. BOYANCE dans ses *Etudes sur le songe de Scipion* (1936), p. 27.

le chant qu'entendit saint Jean dans son Apocalypse, le chant des citharèdes jouant sur leurs cithares » <sup>(34)</sup>. Faut-il s'étonner de voir le Disciple bien-aimé doté d'un privilège dont les anciens avaient voulu faire l'apanage exclusif de Pythagore ? N'oublions pas qu'à Chartres, la vision de l'Apocalypse a reçu une expression plastique. En ce portail royal qui est à peu près contemporain de Guillaume de Conches, les vieillards-citharèdes font au Christ du tympan central une auréole de gloire. On ne peut dire si, à l'esprit de ceux qui ont ordonné ce chef d'œuvre, les pages de Macrobe étaient présentes <sup>(35)</sup>. Mais comment penser qu'au sortir d'une leçon comme celle que nous venons d'entendre, un étudiant du douzième siècle pouvait regarder le portail royal de Chartres sans que surgissent à son imagination les savantes thèses professées par ses maîtres sur l'harmonie cosmique ?

Que valaient ces savantes thèses ? Replacées dans leur temps et dans leur milieu, elles représentaient sans doute un loyal effort de compréhension envers ce monde antique, objet tout à la fois de curiosité ardente et de sourde méfiance. Les rapprochements entre la Bible et la mythologie philosophique du néoplatonisme n'étaient d'ailleurs pas au douzième siècle une nouveauté. Sous l'influence de mythographes comme Fulgence et Remi d'Auxerre, les dieux et les déesses du panthéon hellénique avaient progressivement adopté les moeurs et le langage de l'occident chrétien. Travestis de la sorte, Orphée, Pâris, Hercule et bien d'autres pouvaient se présenter au seuil des cathédrales et prolonger à l'ombre des cloîtres une existence commencée sous la lumière d'Ionie <sup>(36)</sup>. Dans les leçons de nos écolâtres, d'importants morceaux de mythologie se conservaient ainsi, telles des colonnes dérobées au temple de Pallas et qui seraient

(34) La référence à l'*Apocalypse* (XIV, 2) est donnée deux fois : 1) dans la glose sur MACROBE, *Comm.* II, III, 4 (Mss. Bamberg, B. N. class. 40, f. 22ra; Copenhague, Bibl. Roy. Gl. Kgl. S. 1910. 4\*, f. 112; Urbin. Lat. 1140, f. 136v); 2) dans la glose sur MACROBE, *Comm.* II, IV, 15 (Ms. Bamberg, f. 22vb; Urbin. Lat., f. 139v). La vision de saint Jean rejoignait ainsi celle que les anciens attribuaient au seul Pythagore : JAMBLIQUE, *Vie de Pythagore*, 65 (ed. A. WESTERMANN, p. 31). Quant à Abélard, il voyait un symbole de l'harmonie des sphères dans le *Trisagion* chanté par les séraphins en ISAÏE VI, 3 : P.L., CLXXVIII, 1018a.

(35) M. l'abbé Guy Villette est le premier, à notre connaissance, qui ait étudié les influences pythagoriciennes dans la composition du Portail Royal de Chartres : G. VILLETTE, *Cathédrale, œuvre de Haut Savoir*, in *La Voix de Notre-Dame de Chartres*, juin 1957, pp. 84-88. Du même auteur : *Réflexions sur le portail de l'Alliance dans la cathédrale de Chartres*, ibid., décembre 1950; et *La création au porche Nord de Chartres*, ibid., février 1951.

(36) J. HATINGUAIS, *En marge d'un poème de Boèce*, in Assoc. G. Budé : *Congrès de Tours et Poitiers*, 1953, pp. 285-289; E. JEAUNEAU, *L'usage de la notion d'« integumentum » à travers les gloses de Guillaume de Conches*, in *Archives d'hist. doct. et litt. du moyen-âge*, XXIV 1957, pp. 35-100.

venu orner le sanctuaire de la Vierge Marie. Face à de semblables larcins, l'archéologue peut adopter deux attitudes fort différentes. Ou bien il se réjouira de ce que, grâce à un pieux subterfuge, les colonnes antiques nous aient été conservées. Ou bien il déplorera que, pour construire une église, on ait saccagé un temple. Toutes choses égales d'ailleurs, l'historien de la philosophie est dans la situation de notre archéologue. Il peut regretter Platon et Plotin lorsqu'il lit Guillaume de Conches. Il peut aussi se réjouir de ce que, grâce à des maîtres comme Guillaume de Conches, un peu de Platon et de Plotin ait réussi à survivre.

## 2. - CONCORDISME DOCTRINAL.

Nous nous sommes contenté jusqu'ici de présenter quelques exemples de concordisme verbal. Il nous faut faire un pas de plus et voir comment certains thèmes importants du néoplatonisme pouvaient, grâce à Macrobe, pénétrer profondément dans la pensée des Chartrains.

Au début de son long exposé sur les propriétés mystiques des nombres, Macrobe écrit: « L'Un, que l'on appelle Monade ou Unité, est à la fois mâle et femelle, pair et impair. Ce n'est pas un nombre, mais la source et l'origine des nombres. Cette Monade, qui est le principe et la fin de toutes choses et qui n'a elle-même ni commencement ni fin, convient au Dieu suprême » (37). La lecture d'un texte comme celui-là fournissait tout naturellement aux spéculations mathématico-théologiques qui hantèrent la pensée des Chartrains avant de hanter celle de Nicolas de Cues, un aliment de choix (38). Le P. Haring fait même justement remarquer que l'une des formules de Macrobe qui viennent d'être citées se retrouve textuellement chez Thierry de Chartres (39). Et Guillaume de Con-

(37) *Comment.* I, VI, 1-8.

(38) Parlant de ces spéculations mathématico-théologiques, W. Jansen écrit: « Sans aucun doute l'école de Chartres a été le point de départ et le principal colporteur de cette tendance théologique » (W. JANSEN, *Der Kommentar des Clarenbaldus*, in *Breslauer Studien* cit., p. 120). Pour Nicolas de Cues, cf. M. DE GANDILLAC, *La Philosophie de Nicolas de Cues*, Paris, 1941, pp. 330-357.

(39) N. HARING, *The Creation and Creator of the World according to Thierry of Chartres and Clarenbaldus of Arras*, in *Archives d'hist. doct. et litt. du moyen âge*, XXII (1955), p. 167, n. 1. On peut aussi comparer THIERRY DE CHARTRES, *Hexameron* 13 (ed. HARING cit., p. 188): « Sed corpora stellaria ex humore nutriri physici dicunt », et MACROBE, *Comment.* II, X, 10.

ches donnait, de ces mêmes formules, un commentaire que Thierry n'eût pu désapprouver. En voici quelques extraits.

Macrobe parle de l'Unité en des termes qui ne conviennent qu'à Dieu. Dieu seul, en effet, doit être dit Unité parce que l'être « un », au sens rigoureux du terme, est celui qui n'admet pas en soi une diversité de parties. Ainsi l'homme, en qui il y a pluralité et diversité de parties, ne peut pas, à proprement parler, être dit « un ». Mais Dieu est vraiment « un » puisqu'il n'y a pas, en lui, de pluralité: tout ce qui est en Dieu est Dieu même.

« La Monade convient au Dieu suprême », selon une similitude. Car de même que toute créature procède de Dieu, de même tout nombre procède de l'Unité (40).

Ce n'est pas tout. Macrobe montre que l'Unité convient encore aux deux autres hypostases de la triade néoplatonicienne: Intelligence (Nous) et Ame du monde. Guillaume le suit sur ce terrain.

La similitude entre l'unité et l'Intelligence divine consiste en ceci. De même que l'unité crée tous les nombres, de même l'Intelligence divine, tout en demeurant indivisible et immuable, contient en soi toutes les espèces des choses: c'est ce qu'on nomme les Idées. ... Et ce n'est pas seulement à l'Intelligence divine que convient l'unité, mais aussi à l'Ame du monde, en laquelle certains voient le Saint-Esprit. Et, suivant cette manière de voir, les ennemis de la foi eux-mêmes rendent témoignage à la Trinité (41).

Car les Chartrains étaient de ceux qui attribuaient aux anciens philosophes la connaissance de la Trinité chrétienne: « Dans le *Timée*, nous dit Jean de Salisbury, Platon a manifestement parlé de la Trinité » (42). Abélard, invoquant le témoignage de Claudien Mamert (43), soutint, au moins pendant un temps, la même thèse (44).

(40) Nous citons le texte du ms. Bern. 266, f. 7va, qui, en cet endroit, s'accorde avec le ms. Bamberg, B. N. Class. 40, f. 10a.

(41) Ibid. Le texte diffère notablement en Clm. 14.557, f. 119v; Palat. Lat. 953, f. 88; Urbin. Lat. 1140, f. 26v; Copenhague, Bibl. Roy. Gl. Kgl. S. 1910. 4<sup>o</sup>, f. 21v.

(42) P.L., CXCIX, 645d. Sur l'histoire des rapports entre la triade néoplatonicienne et la Trinité chrétienne, consulter R. ARNOU, *Platonisme des Pères*, in *Dict. de Théol. Cath.*, XII, en particulier coll. 2322-2338. On trouvera quelques textes dans R. ARNOU, *De platonismo Patrum*, Rome, 1935 (Pontificia Universitas Gregoriana - Textus et documenta: series theologica, XXI).

(43) P.L., LIII, 746d-747a.

(44) P.L., CLXXVIII, 1004-1034. Au XI<sup>e</sup> siècle, Manegold de Lautenbach est d'un avis diamétralement opposé: il se refuse à voir la Trinité chrétienne dans les trois hypostases subordonnées dont parle Macrobe: P.L., CLV, 155 c.s. D'autres, comme l'auteur du commentaire anonyme sur le *De Trinitate* de Boèce (dit commentaire *In titulo*), admettaient chez les philosophes païens une connaissance du Verbe mais leur refusaient la connaissance du Saint-Esprit: P.L., XCV, 393b. C'est à des partisans de cette dernière opinion (qui se recommandait d'une glose sur *Exode* VIII, 19) que répond saint Thomas d'Aquin (*Summa theol.* I<sup>a</sup>, q. XXXII, art. 1, ad 1<sup>um</sup>). Marsile Ficin n'acceptera pas d'attribuer à Platon une connaissance véritable de la Trinité: R. MARCEL, *Marsile Ficin* cit., pp. 634-636.

Mais dès qu'on voulait sortir des généralités et montrer plus précisément en quoi la triade néoplatonicienne s'accorde avec la Trinité des Chrétiens, c'est à Macrobe qu'il fallait avoir recours: « Si l'on considèrerait attentivement le texte de Macrobe, nous dit Abélard, on y trouverait exprimée toute notre foi concernant le Saint-Esprit »<sup>(45)</sup>. A notre avis, Abélard n'a pas seulement considéré attentivement le texte de Macrobe, il a probablement utilisé des gloses sur Macrobe qui pouvaient ressembler beaucoup à celles de Guillaume de Conches. Il sera, en tout cas, intéressant de comparer l'exégèse abélardienne de Macrobe avec les lignes suivantes du maître chartrain<sup>(46)</sup>.

« Dieu créa, de sa propre substance, l'Intelligence ». Si Macrobe avait dit: 'il engendra', son langage eût été correct. Mais le mot 'créa' est hérétique, à moins que l'auteur n'ait employé 'créer' à la place d'engendrer'. Car l'Intelligence de Dieu est aussi le Fils engendré par lui. Et, en cet endroit, Macrobe appelle Intelligence divine le Fils de Dieu, qui est la seconde personne de la Trinité, ainsi qu'on le verra par la suite du texte. En effet, comme le dit saint Augustin, dans les écrits des païens, on peut découvrir la Trinité tout entière<sup>(47)</sup>. Et c'est une chose admirable que les païens aient ainsi pensé de notre foi. Mais comment l'Intelligence divine a-t-elle été engendrée par Dieu? Ce n'est pas une chose qu'il est permis à l'homme de savoir en cette vie, car c'est en cette science que consistera, après la mort, la vie bienheureuse. Nous croyons cependant qu'il en est ainsi parce que les saints et le Christ lui-même l'attestent. Et si nous ne croyions qu'à ce que la raison peut nous démontrer, cette foi ne nous procurerait aucun mérite, car

Quelle grâce la foi pourra bien mériter

Si l'humaine raison toujours doit l'assister? <sup>(48)</sup>

Quelques lignes plus loin, rencontrant chez Macrobe la troisième hypostase, qui est l'Ame du monde, Guillaume de Conches continue sur le même ton:

Macrobe parle maintenant de l'Ame du monde qui, selon certains, est le Saint-Esprit, lequel procède du Père et du Fils et communique à tous les êtres de ce monde, le mouvement et la vie, car « L'esprit du Seigneur a rempli toute la terre » (*Sap.* I, 7).

« L'Intelligence crée l'âme, de sa propre substance ». Si ces paroles doivent être entendues du Saint-Esprit, il est hérétique de dire: elle crée. Car Dieu ne crée pas l'Esprit-Saint, il l'envoie. Mais peut-être l'auteur emploie-t-il le mot 'créer' pour 'envoyer'.

(45) P.L., CLXXVIII, 1024bc.

(46) *Gloses sur Macrobe* (Comment. I, XIV, 6-7). Nous citons le texte des mss. Urbin. Lat. 1140, f. 80-80v et Copenhague, Bibl. Roy. Gl. Kgl. S. 1910, 4<sup>e</sup>, f. 62-62v.

(47) *Confessions* VII, IX, 13-14.

(48) S. GRÉGOIRE LE GRAND, P.L., LXXVI, 1197 c.

« L'Ame, à son tour, dégénère ». Si l'on doit dire du Saint-Esprit qu'il dégénère, comprenez que le Saint-Esprit dégénère, non en lui-même, mais quant à ses effets<sup>(49)</sup>. Car il n'accorde pas à tous la même chose: à l'un il accorde tel don, à un autre tel autre, à celui-ci plus, à celui-là moins.

On s'attendrait un peu, connaissant ce que Guillaume de Conches nous a dit plus haut de l'Unité, à le voir tenter cette « justification arithmétique » de la Trinité dont le point de départ était une formule fameuse de saint Augustin: « Dans le Père est l'unité, dans le Fils est l'égalité, dans le Saint-Esprit est la concorde de l'unité et de l'égalité »<sup>(50)</sup>. Thierry de Chartres et quelques autres – surtout parmi ceux qui lisaient le *De Trinitate* de Boèce – développèrent ces « preuves arithmétiques » de la Trinité<sup>(51)</sup>. Et Nicolas de Cues, au quinzième siècle, leur accordera encore sa faveur<sup>(52)</sup>. Non seulement Guillaume de Conches ne s'est pas risqué ici à entreprendre une justification rationnelle de la Trinité, mais il déclare nettement que le 'comment' de la génération du Verbe ne peut être connu par l'intelligence humaine tant que celle-ci est unie à un corps.

Ainsi que nous l'avons dit, la connaissance humaine ne peut réussir à comprendre la génération du Verbe. Cette espèce particulière de philosophie qui traite de Dieu et de son Intelligence est qualifiée d'*epoptica*, c'est-à-dire sur-excellente<sup>(53)</sup>.

(49) C'est là aussi l'explication d'Abélard: « Degenerare dicitur anima in ipso sue operationis effectu » (P.L., CLXXVIII, 1082a). Abélard s'accorde également avec Guillaume de Conches pour esquisser ce que le mot *create* appliqué à la génération du Verbe aurait de choquant: P.L., CLXXVIII, 1026a.

(50) *De doctrina christiana* I, 5 (P.L., XXXIV, 21). St. Thomas d'Aquin fait appel à cette formule augustinienne: *Summa Theol.* I<sup>a</sup>, q. 39, art. 8 in corp.

(51) THIERRY DE CHARTRES, *Hexameron* 40-47 (ed. HARING cit., pp. 197-200). Les mêmes spéculations se trouvent dans les trois commentaires suivants du *De Trinitate* de Boèce attribués par le P. Haring à Thierry de Chartres: *Librum hunc*, ed. W. JANSEN cit., pp. 12\*-14\*; *Que sit*, ed. HARING, in *Archives d'hist. doct. et litt. du moyen âge*, XXV (1958), p. 215 (V, 16) et pp. 222-223 (VII, 5-10); *Aggreditur propositum*, ed. HARING, in *Archives cit.*, XXIII (1957), pp. 319-321 (V, 17-20). Il faut ajouter: le commentaire *In titulo* (P.L., XCV, 395bs), le commentaire de Clarembaud d'Arras, (ed. W. JANSEN cit., pp. 61\*-63\*), le *De septem septenis* (P.L., CXCIX, 961b), ALAIN DE LILLE, *Regula* 4 (P.L., CCX, 625ab).

(52) NICOLAS DE CUES, *Docte Ignorance* I, 8-9 (M. DE GANDILLAC, *Oeuvres choisies de Nicolas de Cues*, pp. 75-79).

(53) « Ut diximus, humana cognitio ad comprehensionem illius nativitatibus non potest pervenire. Et huiusmodi species philosophie, in qua habetur tractatus de Deo et eius mente, epoptica nuncupatur id est supra excellens. » (ms. Bern. 266, f. 3vb). Comme sources de l'adjectif *epopticus* on peut citer: PLATON, *Banquet* 209e, et (en plus des passages de Porphyre et de Proclus relevés par H. KOCH, *Pseudo-Dionysius Areopagita in seinen Beziehungen zum Neuplatonismus und Mysterienwesen*, Mainz, 1900, pp. 29, 31, 97) PROCLUS, *In Remp.*, ed. G. KROLL, II, 204, 1; *In Tim.*, ed. E. DIEHL, I, 204, 26, et III, 74, 4. Pour l'emploi fait par le Pseudo-Denys d'*ἐποπτεῖω* et des termes dérivés, on consultera les tables de P. CHEVALLIER, *Dionysiaci* et de R. ROQUES, *L'univers dionysien*, Paris, 1954. Du côté des latins, il faut citer CHALCIDIUS, *Comment. in Timeum* cap. 126 (ed. MÜLLACH, p. 210) et cap. 270 (*ibid.*, p. 239).

Dans sa *Philosophia*, Guillaume dira, au contraire, qu'il est difficile, non impossible, de parler de la génération du Verbe <sup>(54)</sup>. Mais dans son *Dragmaticon* il rétractera solennellement cette opinion de jeunesse <sup>(55)</sup>.

Jusqu'ici nous n'avons trouvé, entre la pensée chrétienne et les dires des philosophes, aucune opposition sérieuse. Platon, prince des philosophes, couvre de son autorité plusieurs thèses dont il eût probablement été surpris d'apprendre qu'il était le père. Mais si l'on accepte de ne pas chicaner là-dessus, les exemples précédents illustrent parfaitement la réflexion que Guillaume de Conches, dans le *Dragmaticon*, prête à son interlocuteur, Geoffroy le Bel, Duc de Normandie: « S'il faut recourir à l'opinion d'un païen, je préfère que ce soit à Platon plutôt qu'à un autre. C'est lui en effet qui s'accorde le mieux avec notre foi » <sup>(56)</sup>. Si grand pourtant que soit l'accord entre le platonisme et la foi, notre auteur sait bien qu'il n'est pas parfait. Lorsqu'il le faudra, il abandonnera donc l'Académie afin de rester fidèle au christianisme: « *Christianus sum, non Academicus* » <sup>(57)</sup>. C'est cet affrontement doctrinal que nous voulons considérer maintenant, en nous limitant toujours aux gloses sur Macrobe.

### 3. - AFFRONTLEMENT DOCTRINAL.

On ne peut lire Macrobe sans rencontrer maintes réflexions concernant l'âme humaine, sa nature, sa relation au corps, sa destinée. Or, sur ces points, les thèses néoplatoniciennes exposées par Macrobe heurtent plus ou moins violemment la conception chrétienne de l'homme. Il y a donc là un terrain favorable pour qui veut épier les réactions d'un maître comme Guillaume de Conches dans le conflit de la philosophie et de la foi. Mais entendons-nous bien. La sensibilité d'un Chartrain du douzième siècle n'est pas celle du théologien catholique moyen qui vit au vingtième siècle. Guillaume laisse passer sans broncher des formules plus que suspectes et écrit par exemple: « Ainsi que le corps est caché sous le vêtement, ainsi l'âme dans le corps » <sup>(58)</sup>. Le maître chartrain va donc plus loin, dans

la voie du concordisme, que n'irait de nos jours le plus conciliant des théologiens catholiques. Un moment arrive cependant où il est contraint de fausser compagnie à ses amitiés platoniciennes. Il nous a semblé trouver un bon exemple d'une telle attitude dans l'exégèse du mythe de la descente et de la remontée des âmes. Mais cette exégèse elle-même ira aussi loin que possible dans la voie de la conciliation, avant d'en arriver à l'affrontement des doctrines.

Comme tant d'autres mythes célèbres de la philosophie hellénique, le mythe de la descente et de la remontée des âmes se réclamait d'Homère <sup>(59)</sup>. Le poète dont toute la Grèce apprenait les chants, avait en effet décrit la grotte des nymphes telle qu'en arrivant en Ithaque, les compagnons d'Ulysse l'avaient vue: « A la tête du port un olivier s'éploie, et l'on trouve tout près la sainte grotte obscure et charmante des Nymphes, qu'on appelle Naïades... La grotte a deux entrées: par l'une ouverte au nord, descendent les humains; l'autre s'ouvre au midi; mais c'est l'entrée des dieux; jamais homme ne prend ce chemin d'Immortels » <sup>(60)</sup>. Soumise au laborieux travail de l'exégèse allégorique, la grotte d'Ithaque s'était démesurément agrandie: elle avait fini par symboliser l'univers. Ainsi l'entendait Porphyre <sup>(61)</sup>. Et Macrobe, qui lui emprunte tant, le suit aussi sur ce point <sup>(62)</sup>. Les portes de la grotte sont le signe du Cancer (*porte ouverte au nord*) et le signe du Capricorne (*porte ouverte au midi*). Car le soleil, seigneur de ce monde visible, parcourt en un an les douze signes du zodiaque. Or, c'est lorsqu'il se trouve dans le signe du Cancer qu'il redescend, et c'est à partir du signe du Capricorne qu'il remonte. Mais ces « portes du soleil » sont aussi les voies d'accès au monde invisible, celles par où descendent et remontent les âmes. « Par ces portes, explique Macrobe, les âmes descendent du ciel vers la terre et remontent de la terre vers le ciel. C'est pour cela que l'une d'elles s'appelle la porte des hommes et l'autre la porte des dieux. Le Cancer est la porte des hommes car c'est par lui que s'effectue la descente vers les régions inférieures. Le Capricorne est la porte des dieux car c'est par lui que les âmes retournent au lieu de leur propre immortalité et vont se placer au

(54) P.L., CLXXII, 45ab.

(55) *Dragmaticon*, ed. GRATAROLUS, pp. 6-7.

(56) Ibid., p. 13.

(57) Ibid., p. 306.

(58) Ms. Bern. 266, f. 9va.

(59) F. BUFFIÈRE, *Les mythes d'Homère et la pensée grecque*, Paris, 1956.

(60) *Odyssée* XIII, 102-112, traduction V. BERARD.

(61) *L'antre des nymphes*, ed. F. BUFFIÈRE cit., pp. 595-616.

(62) « L'étude des sources du *Commentaire sur le Songe de Scipion* révèle que le véritable maître de la pensée de Macrobe est, non pas Plotin, mais Porphyre » (P. COURCELLE, *Les lettres grecques en occident* cit., p. 22).

nombre des dieux » (63). Mythe célèbre qui ne cessera de hanter l'imagination des philosophes ! Nicolas de Cues en parlera encore d'après Macrobe (64). Et Bergson, qui le connaîtra par Plotin, en fera une application ingénieuse à sa théorie du souvenir pur (65).

Au douzième siècle, c'est donc par Macrobe que les Chartrains avaient eu connaissance du mythe de la descente des âmes. Bernard Silvestre, le poète tourangeau ami de Thierry de Chartres, en traçait même, dans sa *Cosmographia* (1148), une description qui se présente comme un pastiche assez réussi de modèles antiques. Il nous montre « Nature » ayant entrepris un voyage intersidéral à la recherche d'« Uranie » et arrivant aux confins du signe du Cancer. Là, elle rencontre la foule innombrable des âmes : « Toutes avaient le visage de ceux qui suivent un cortège funèbre. On eût dit, à leur mine défaite, qu'elle avaient versé des larmes. C'est qu'elles allaient bientôt descendre, à travers le signe du Cancer, de la splendeur aux ténèbres, du ciel à l'empire de Pluton, de l'éternité aux corps. Et, comme elles étaient pures et simples, elles voyaient avec horreur se préparer pour elles la demeure grossière et ténébreuse du corps » (66). On pardonne facilement à un poète comme Bernard Silvestre de jouer avec les dangereuses images de la mythologie païenne (67). On le lui pardonne d'autant plus aisément qu'il sait en jouer avec un rare bonheur. Mais les disciples de Guillaume de Conches devaient attendre autre chose des leçons que leur maître donnait sur Macrobe : comment un chrétien peut-il entendre le mythe de la descente des âmes ? Une telle question se posait à notre auteur, non seulement à l'occasion de la lecture de Macrobe, mais aussi lorsqu'il abordait les vers 18-20 du fameux chant IX au livre III de la *Consolation* de Boèce, ou qu'il commentait la page 41 d-e du *Timée* (68). Guillaume de Conches se tirait d'embarras en proposant une exégèse physique du mythe de la descente des âmes.

(63) MACROBE, *Comment.* I, XII, 2.

(64) *Idiota* III, 14 (M. DE GANDILLAC, *Oeuvres choisies de Nicolas de Cues* cit., p. 319 s.).

(65) H. BERGSON, *Le Rêve* (dans *L'énergie spirituelle*, 52ème éd., Paris, 1949, p. 96). Cf. PLOTIN, *Ennéades* IV, III, 12-15.

(66) *Cosmographia* II, 8 (d'après l'édition manuscrite préparée par M. A. VERNET).

(67) E. GILSON, *La cosmogonie de Bernardus Silvestris*, in *Archives d'hist. doct. et litt. du moyen âge*, III (1928), 5-24; T. SILVERSTEIN, *The fabulous Cosmogony of Bernardus Silvestris*, in *Modern Philology*, XLVI, (1948), pp. 92-116.

(68) GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur Boèce* (ed. JOURDAIN, in *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque impériale*, XX, 2, pp. 77-78; *Gloses sur le Timée* (ed. T. GREGORY, *Platonisme médiéval* cit., pp. 98-102). Nous avons déjà touché à ce sujet dans *L'usage de la notion d'integumentum*..., in *Archives d'hist. doct. et litt. du moyen âge*, XXIV (1957), pp. 53-55 et pp. 80-84.

Voici en bref – et compte non tenu des minuties d'interprétation – en quoi consiste cette exégèse. Le soleil et les astres en général, exercent une influence sur tous les corps terrestres. Le corps humain ne fait point exception à cette loi. Mais on sait que, sans une certaine disposition favorable du corps, l'âme ne pourrait lui être unie. On peut donc affirmer que les astres conditionnent la présence de l'âme dans un corps. Et en ce sens – très dérivé, on le voit – il sera permis de dire que les âmes descendent des régions astrales. Cette exégèse qui reparaitra, avec des variantes, dans les différentes oeuvres du philosophe de Conches, nous est présentée ici comme garantie par l'autorité de ceux que Guillaume appelle ses maîtres (*magistri nostri*) (69). La chose vaut d'être notée : Guillaume ne fait pas fréquemment appel à l'autorité de ses maîtres.

Si nous continuons la lecture du *Commentaire sur le Songe de Scipion*, nous rencontrerons l'image suivante : « L'âme, descendant des limites célestes où le zodiaque et la voie lactée se touchent, quitte aussitôt la forme sphérique, qui est celle de la nature divine, pour s'allonger et s'évaser en cône » (70). Guillaume de Conches interprétait le cône de Macrobe comme il interprétait la tétractys pythagoricienne du *Timée* : la pointe de la figure signifie que l'âme est indivisible en son essence ; le corps de la figure, qui va en s'évasant, signifie la multiplicité des puissances de l'âme (71). Une fois de plus – qu'on nous permette de jeter en passant cette remarque – nous sommes en face d'une image que Bergson redécouvrira (72). Mais Bergson renverse tout naturellement la figure. Tandis que chez Macrobe la pointe du cône, symbole de l'éternité indivisible et immobile, est tournée vers le haut, chez Bergson, au contraire, elle est mise en contact avec le plan de l'action.

(69) « Sed quare potius per cancrum anime dicuntur ad corpora descendere quam per capricornum, vel per capricornum ascendere potius quam per cancrum, tacet hoc Macrobius. Dicunt tamen magistri nostri sic. Sol causa vite nostre : sed sol a cancro descendit, per capricornum ascendit. Sic ergo sub hoc integumento dicitur animarum descensus fieri per cancrum, ascensus vero per capricornum. Aliter tamen quidam sciunt dicentes quasdam qualitates esse in sole quarum quedam est causa vite nostre ut calor, quedam vero causa est dissolutionis ut frigiditas : unde omne mortuum est frigidum. Sed, sole existente in cancro, dominatur fervor quia cancer signum illud calidum est. Quia ergo omnis vita ex calore habet esse, merito dicitur per cancrum fieri animarum descensus. Item, sole manente in capricorno, quod est frigidum signum, dominatur frigiditas que est causa dissolutionis vite : iure per capricornum anime dicuntur reverti ad celestia » (Ms. Bern. 266, f. 9v a-b. Cf. Urbin. Lat. 1140, f. 71rv).

(70) *Comment.* I, XII, 5, traduction NISARD.

(71) Pour l'interprétation du cône, voir les mss. Bern. 266, f. 10a ; Bamberg, B. N. Class. 40, f. 15a ; Copenhague, Bibl. Roy. Gl. Kgl. S. 1910, 4<sup>o</sup>, f. 55v. Pour l'interprétation de la tétractys, cf. *L'usage de la notion d'integumentum* cit., pp. 69-75.

(72) H. BERGSON, *Matière et mémoire*, 46e édition, Paris, 1946, p. 169 (figure 4) et p. 181 (figure 5).



On le voit: Guillaume de Conches n'éprouve aucun malaise en face du mythe de la descente des âmes. Grâce à des tours de passe-passe qui nous paraissent d'autant moins sérieux que nous ne savons plus, à distance, reconnaître exactement les valeurs dont ils étaient l'enjeu, le caractère païen des mythes helléniques se trouvait escamoté (73). Une telle liberté dans la manière de traiter les vieux mythes, n'était d'ailleurs pas plus audacieuse chez les maîtres médiévaux qu'elle ne l'avait été parfois chez les maîtres antiques. Boèce lui-même, suivant sans doute une tradition plus ancienne, avait appris aux latins à ne voir dans les théories de la métensomatose qu'une allégorie moralisatrice (74).

Aux dernières pages du *Commentaire sur le songe de Scipion*, toutefois, Er le Pamphilien apparaît (75). Il nous assure que les âmes coupables, après avoir subi, pendant des siècles innombrables, les mêmes peines sans cesse recommencées, finissent par sortir du Tartare et, purifiées, rejoignent le ciel. Pour une fois, Guillaume de Conches ne pense plus à se dérober. La question est sérieuse. Le spectre de l'origénisme surgit à son esprit: si, pour l'écarter, il faut se séparer de Platon, on n'hésitera pas à le faire (76).

« Il sera permis, à la fin, aux âmes des coupables, de sortir du Tartare ». C'est ce passage qui a donné à Origène l'occasion de penser que les âmes reviendraient à leur origine, c'est-à-dire au lieu de leur propre immortalité, sans en excepter même le diable. Platon, à ce qui semble, a soutenu cette opinion, et Origène a produit en sa faveur les arguments suivants.

(A) Il est contraire à la justice divine de punir par une peine éternelle un péché temporel, car l'intensité de la peine doit être proportionnée à la gravité de la faute.

(B) Autre argument: l'accident est ce qui peut rester dans un sujet ou en sortir sans que ce sujet s'en trouve corrompu. Mais le péché est un

(73) Le mythe de la descente des âmes est encore exposé de manière allégorique dans un petit traité anonyme qui commence par les mots *Omnibus convenit platonis* et qui est contenu dans les manuscrits suivants: Paris, B. N. Lat. 6415 (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s.), f. 39vb s. et Montpellier 145 (XIII<sup>e</sup> s.) f. 90v. s. M. Michaud-Quantin a relevé chez Albert le Grand quelques réactions de mauvaise humeur en face de ces exégèses trop conciliantes: P. MICHAUD-QUANTIN, *Les « Platonici » dans la psychologie de S. Albert le Grand*, in *Recherches de théol. ancienne et médiévale*, XXIII (1956), pp. 194-207.

(74) BOËCE, *Consolation IV*, prose 3. Telle fut aussi l'interprétation de Chalcidius (*Commentaire* 194-196: ed. MULLACH, p. 223) et de Proclus au dire de J. SIMON, *Du commentaire de Proclus sur le Timée de Platon*, Paris, 1839, p. 176. Le moyen âge latin a pu connaître les différentes interprétations de la métensomatose par NEMESIUS D'EMÈSE, *De Natura hominis*, cap. 2.

(75) II, XVII, 13. Cf. PLATON, *République X*, 615ab.

(76) Le texte dont nous donnons ci-après la traduction se trouve dans les mss. Copenhague, Bibl. Roy. Gl. Kgl. S. 1910. 4<sup>o</sup>, f. 127-127v; Bamberg, B.N. Class. 40, f. 26; Palat. Lat. 953, f. 122v; Urb. Lat. 1140, f. 152v-153v.

accident. Il peut donc rester dans le sujet ou en sortir sans que le sujet s'en trouve corrompu.

(C) Origène prétendait encore prouver sa thèse par un texte de Jérémie. Ayant décrit le jour du jugement, « ce jour de colère, de calamité et de misère » (77), le prophète ajoute: « et après des siècles innombrables, Dieu rendra visite à ceux qui sont aux enfers » (78).

Nous allons maintenant répondre à chacun de ces arguments (79).

(a) Origène dit qu'on ne doit pas infliger une peine éternelle pour un péché temporel. Oui, mais le péché est éternel et non temporel parce que, même après la mort, (les damnés) pêchent. Aussi le Seigneur dit-il aux âmes des méchants; « Retirez-vous de moi, vous qui accomplissez l'iniquité » (80). Il n'a pas dit: « vous qui avez accompli ».

(b) De même, si l'accident est ce qui peut soit demeurer (dans un sujet), soit en sortir, nous dirons que le péché peut demeurer (dans l'âme) et ne jamais en sortir.

(c) Jérémie, en disant: « après des siècles innombrables, etc. », a usé de prolepse. En d'autres termes, il s'est exprimé en renversant l'ordre des idées. Normalement il devait dire d'abord: « après des siècles sans nombre, etc. », et décrire ensuite le jour du jugement, « ce jour de colère pendant lequel Dieu rendra visite à ceux qui sont dans les enfers », non pour les couronner mais pour leur infliger un double châtiment (81). De là, la question que l'on pose en Science sacrée (*in divina pagina*): Pourquoi les âmes des saints se réjouissent-elles de sortir du paradis, cependant que les âmes des méchants redoutent de sortir de l'enfer? Nous répondrons que les âmes se réjouissent d'avoir à sortir du paradis afin de recevoir une double couronne et que les âmes des méchants craignent de sortir de l'enfer par peur de recevoir un double châtiment (82). De même, lorsque Platon parle des âmes qui, après avoir achevé leur purification, sortiront enfin du Tartare, nous disons que Platon ne parle pas en cet endroit de toutes les âmes, mais de quelques unes seulement. Nous ne prenons pas toutefois la défense de l'hérésie de Platon, car c'était un païen, et s'il a voulu parler de toutes les âmes, il fut parfaitement hérétique.

Certains prétendent justifier Origène. Ils disent qu'un de ses amis désespérerait d'obtenir le pardon, Pour l'arracher au désespoir et l'amener à

(77) En fait, ce n'est pas Jérémie qui est cité mais SOPHONIE I, 15.

(78) Vague réminiscence de SOPHONIE II, 7.

(79) On retrouve la même argumentation dans les *Gloses sur le Timée*. Commentant *Timée* 42d, Guillaume de Conches écrit: « Dicunt quidam Platonem hic fuisse principium illius heresis que dicit omnes animas, etiam et demones, post longum tempus, de penis transire ad gloriam. Hanc heresim Origenes ex hoc loco confirmare volebat » (Ms. Florence, B. N. Conv. Sop. E. 8. 1398, f. 18vb).

(80) MATTH. VII, 23.

(81) JEREMIE XVII, 18.

(82) Le même thème est évoqué dans un autre passage des *Gloses sur Macrobe* (I, IX, 5): Ms. Urb. Lat. 1140, f. 66v. On le rencontre aussi dans les *Gloses sur Boèce* (*Consol. IV*, prose 4) où Guillaume de Conches s'exprime ainsi: « Dicunt animas recedentes a corporibus triperito dividi. Quasdam statim ad penas eternas mitti: isti non veniunt ad iudicium ut dampnentur sed ut duplii contritione, i.e. anima et corpore, conterantur. Alias autem statim ad gloriam transire: isti veniunt ad iudicium ut iudicentur et duplii stola induantur. Alias... » (Ms. Troyes 1381, f. 76).



l'espoir du pardon, Origène lui prouva, par un de ses livres, que toutes les âmes devaient retourner à leur origine. Il pensait qu'ayant ainsi disposé l'esprit de son ami, il pourrait ensuite lui manifester la vérité en lui montrant quelles récompenses attendent les âmes vertueuses et quelles punitions sont réservées aux autres. Mais, entre temps, il mourut. Et, comme on trouva dans ses livres la première opinion, on crut que telle avait été sa doctrine définitive. Mais on peut aussi dire d'Origène ce que nous avons dit de Platon : il ne serait pas surprenant qu'Origène eût professé cette doctrine puisqu'il était païen et étranger à la foi chrétienne <sup>(83)</sup>.

« Il est nécessaire, en effet, que toute âme retourne au lieu de son origine ». En cet endroit, Platon paraît être parfaitement hérétique. Aussi bien, Virgile, réprimandé par Fulgence pour une thèse hérétique, répondit : « Si je n'avais pas commis quelques erreurs, je n'appartiendrais pas à l'Académie. <sup>(84)</sup> ».

Cette fois-ci, la position est claire : Guillaume de Conches laisse Origène et Platon dans les « ténèbres du paganisme ».

\* \* \*

Les quelques sondages que nous venons d'effectuer peuvent suffire à donner une première idée des problèmes que soulevait, en milieu chartrain, la lecture de Macrobie. Certes notre enquête est très partielle. Il y aurait à la compléter de plusieurs façons. D'abord il est bien évident que nous n'avons pas épuisé l'intérêt des gloses de Guillaume de Conches sur Macrobie. Ces gloses elles-mêmes ne sont pas le seul témoignage de l'influence exercée par Macrobie sur l'enseignement de Guillaume de Conches <sup>(85)</sup>. Enfin, ce dernier n'est pas le seul maître chartrain à avoir subi l'influence du néoplatonisme

(83) Sur la fortune d'Origène au moyen âge, cf. J. LECLERCQ, *L'amour des lettres et le désir de Dieu*, Paris, 1957, pp. 93-96 et H. DE LUBAC, *L'Origène latin, dans Exégèse médiévale*, I, Paris, 1959, ch. 4 (pp. 221-304).

(84) « Hic Plato plane videtur hereticus. Unde cum Virgilius vituperaretur a Fulgentio de quadam heresi dixit: Si in aliquo non errassem, aliter achademicus non essem ». (Ms. Copenhague, Bibl. Roy. Gl. Kgl. S. 1910. 4<sup>o</sup>, f. 127v). La source de ce thème pourrait être FULGENCE, *Virgiliana Continentia*, ed. H. HELM, Leipzig, 1898, p. 103, 3-10. On en retrouve la trace dans un passage des *Gloses sur le Timée* (41 d) où Guillaume de Conches écrit : « Sed quid mirum si achademicus alicubi achademicus loquatur ? Si enim ubique bene diceret, achademicus non esset » (cité par T. GREGORY, *Platonismo medievale* cit., p. 98). On notera que le terme *achademicus*, chez Guillaume de Conches, implique presque toujours une appréciation défavorable : il s'oppose à *christianus*.

(85) Nous avons relevé le nombre de fois où Guillaume de Conches cite expressément le nom de Macrobie : 5 fois dans les *Gloses sur Boèce*, 6 fois dans la *Philosophia*, 4 fois dans les *Gloses sur le Timée*, 5 fois dans le *Dragmaticon*. Mais Guillaume utilise Macrobie sans le dire un nombre de fois bien plus considérable. Il suffira de comparer, par exemple, le « ad breve saltem punctum tam tarde accessus deprehendendum » de MACROBE, *Comm.* I, XVII, 16 avec *Philosophia* II, 7 (P.L., CLXXII, 59d) et *Dragmaticon*, pp. 87-88 ; ou encore le « quod utilitatem ioci scurrilis excedit » de MACROBE, *Comm.* I, XXII, 10 avec *Dragmaticon*, p. 67 et *Gloses sur le Timée* (41d) citées par T. GREGORY, *Platonismo medievale* cit., p. 99.

de Macrobie. Néanmoins, les gloses de Guillaume sur le *Commentaire du Songe de Scipion* restent un témoin privilégié. Mais, là encore, notre curiosité dépasse de beaucoup les limites actuelles de nos moyens d'investigation. Ce qui nous manque surtout, pour bien apprécier le rôle joué dans l'histoire du platonisme latin par les gloses de Guillaume de Conches sur Macrobie, c'est de pouvoir les situer avec précision dans la chaîne des écrits du même genre. Tout nous porte à croire, en effet, que Guillaume de Conches, loin de créer *ex nihilo* son commentaire, est tributaire d'une longue tradition. Et comment penser que cette tradition s'arrête à lui quand on sait qu'au xiv<sup>ème</sup> et au xv<sup>ème</sup> siècle les gloses du philosophe de Conches sont encore recopiées ? On l'a fait malicieusement remarquer : de tous les peuples qui pratiquent le culte des Anciens, celui des faiseurs de gloses est le plus superstitieux <sup>(86)</sup>. Mieux connue, l'histoire de ces faiseurs de gloses permettrait de considérer dans une plus juste perspective les diverses Renaissances qui jalonnent la vie du monde occidental. Car, à côté des grandes voies, depuis longtemps repérées et décrites, par lesquelles la culture antique a traversé le moyen âge, les gloses nous apparaissent comme des routes plus discrètes, semblables à ces rivières souterraines qui ne viennent à la lumière qu'en de rares points et dont le cheminement obscur est cependant loin d'être improductif. Dans les gloses de Guillaume de Conches sur Macrobie, la rivière souterraine apparaît au grand jour. Mais, avant comme après, combien son parcours nous demeure obscur !

Quoi qu'il en soit, au xiii<sup>ème</sup> siècle, le prestige de Macrobie est considérable en milieu chartrain. Jean de Salisbury, ancien élève des écoles de Chartres, nous dit son admiration enthousiaste pour ce premier livre des *Saturnales* qui est « d'une si grande élégance de manières que, dans la disposition et l'ordonnance du Banquet, il semble nous abreuver de la douceur socratique » <sup>(87)</sup>. Mais si on aimait les *Saturnales*, c'est au *Commentaire du Songe de Scipion* que s'alimentait surtout la ferveur platonicienne. On y trouvait des formules comme celle-ci : « Platon, c'est-à-dire le confident de la vérité » <sup>(88)</sup>. Et l'on pouvait y puiser, en maints endroits, des explica-

(86) Cette remarque de Fontenelle est rapportée par E. GARIN, *L'educazione in Europa*, Bari, 1957, p. 278.

(87) *Poliraticus* VIII, 10 (P.L., CXCIX, 743a). L'expression « douceur socratique » vient du *Comment. sur le Songe de Scipion* I, I, 6.

(88) *Comment.* I, VI, 23 (trad. NISARD). Une telle formule encourageait les platoniciens du xiii<sup>ème</sup> siècle à lire le *Timée*, ainsi qu'en témoigne le passage suivant de la *Compilatio* (de

tions précieuses pour l'intelligence du seul dialogue de Platon que l'on possédât: le *Timée*. De fait, les gloses de Guillaume de Conches sur le *Timée* et ses gloses sur Macrobe se complètent mutuellement. C'est comme un diptyque dont les deux volets tour à tour s'appellent et se répondent. Tant que les gloses demeurent inédites, toutefois, c'est un diptyque fermé. Quand il sera ouvert, nous pourrions sans doute découvrir bien des traits, jusqu'à ce jour cachés, du platonisme chartrain <sup>(89)</sup>.

CIm. 331, f. 2v, ligne 11): « Secundum Tlmeum Pla(tonis) i.e. secundum ipsius veritatis et nature archanum... ». Du même style est la formule de Jean de Salisbury: « Plato symmystes veri » (*Entheticus* 937; *P.L.*, CXCIX, 985c).

(89) Nous remercions vivement Melle J. Vielliard et ses collaboratrices de l'Institut de recherche et d'histoire des textes qui nous ont aimablement procuré les microfilms nécessaires. Nous avons aussi une dette de gratitude envers le R. P. Saffrey, professeur au Saulchoir et envers M. A. Vernet, professeur à l'Ecole des Chartes, qui ont bien voulu, sur plusieurs points importants, nous apporter leur précieux concours. Enfin, il nous est agréable de dire que notre travail n'eût jamais été entrepris sans les conseils et l'encouragement efficaces que nous avons reçus de notre maître M. Maurice de Gandillac et de notre aîné M. l'Abbé R. Marcel.

## LA LECTURE DES AUTEURS CLASSIQUES À L'ÉCOLE DE CHARTRES DURANT LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XII<sup>e</sup> SIÈCLE

### UN TÉMOIN PRIVILÉGIÉ: LES 'GLOSÆ SUPER MACROBIUM' DE GUILLAUME DE CONCHES

Parmi les maîtres qui ont illustré l'école capitulaire de Chartres durant la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, l'un des plus significatifs pour notre colloque est assurément Guillaume de Conches. Très connu pour ses traités systématiques — *Philosophia*, *Dragmaticon* — Guillaume n'est pas moins digne de l'être pour ses commentaires d'auteurs classiques: *Glosæ super Priscianum*, *Glosæ super Platonem*, *Glosæ super Boetium*, *Glosæ super Macrobius*, auxquelles s'ajouteront sans doute — car une heureuse découverte, en ce domaine, est toujours possible — les gloses sur le *de Nuptiis* de Martianus Capella.

Aux yeux de Guillaume de Conches, commenter les auteurs classiques n'est pas une tâche moins noble que d'écrire un traité systématique tel que le *Dragmaticon*. Bien au contraire, il déclare n'avoir entrepris la rédaction du *Dragmaticon* que pour introduire à la *Lectio philosophorum*.<sup>1</sup> Tel est le but, tout le reste est moyen. Il s'agit de 'lire' — c'est-à-dire de comprendre et de faire comprendre — les auteurs classiques. Voilà l'occupation majeure d'un maître comme Guillaume de Conches. Il en sait la noblesse, il en mesure les difficultés: 'Antiqui multo meliores fuerunt modernis: quod in operibus

<sup>1</sup> 'Sed quoniam irrationalia sunt infinita nec ad lectionem philosophorum, propter quod hoc opus incepimus, pertinentia, de ipsis tractare postponamus' (*Dragmaticon*, lib. vi, éd. G. Gratarolus (Strasbourg, 1567), p. 235. Passage parallèle dans *Philosophia*, rv, 6; *PL*, 172, 88 b) — 'Ea quæ ad philosophorum lectionem, qui hodie leguntur in scholis, pertinent expediam, cetera de illis prætermittam' (*Dragmaticon*, lib. iiii, éd. cit. p. 83). Cf. *op. cit.* éd. cit. pp. 5, 220, 224.

eorum apparet, in quorum expositione semper laborant moderni'.<sup>1</sup> Il n'ignore pas, certes — car son maître Bernard de Chartres le lui a appris — que, si les Anciens sont des géants, et les Modernes des nains, les nains, montés sur les épaules des géants, peuvent voir plus loin que ceux-ci.<sup>2</sup> Il reste que les Anciens sont d'une taille qui lui en impose: *Antiqui multo meliores fuerunt modernis*. Aussi bien, en grammaire, tout l'effort de Guillaume de Conches tend-il à restaurer, par delà les déviations des Modernes, l'usage des grands classiques latins. Son idéal, en ce domaine, pourrait se résumer dans ces quelques mots des *Gloses sur Priscien*: 'Sumus relatores et expositores ueterum, non inuentores nouorum.'<sup>3</sup> Et cette réflexion d'un humaniste chartrain du XII<sup>e</sup> siècle semble préfigurer ce qu'Erasme (1467-1536) écrira plus tard: 'Nos uetera instauramus, noua non prodimus.'<sup>4</sup>

Guillaume de Conches admire les écrivains classiques, non seulement pour l'élégance de leur style, mais encore et surtout pour la richesse de leur pensée. De cette ferveur, les *Glosae super Macrobius* — c'est-à-dire le commentaire de Guillaume de Conches sur les *Commentarii in Somnium Scipionis* de Macrobe — nous apportent un éclatant témoignage. C'est sur cette œuvre que je voudrais insister ici. Disons d'abord que Macrobe — *ille non mediocris philosophus*, comme l'appelle Abélard<sup>5</sup> — était particulièrement admiré à l'école de Chartres. Jean de Salisbury, qui fut élève de Guillaume de Conches avant de devenir évêque de Chartres (1176-1180), célèbre en ces termes le premier livre des *Saturnales*: 'Siquidem conspicuus est in sententiis, in uerbis floridus, et tanta morum uenustate redundans ut in institutione conuiuii et dispensatione Socraticam uideatur dulcedinem propinare.'<sup>6</sup> Tandis que Jean de Salisbury admirait les

*Saturnales*, d'autres Chartrains lisaient avec assiduité le *Commentaire* de Macrobe sur le *Songe de Scipion*. Ainsi, Hugues Métel († c. 1157) se plaît-il à évoquer, dans une lettre à son ancien condisciple Hugues de Chartres, le temps de sa jeunesse studieuse, celui où il méditait sur quelque belle page pythagorisante du *Commentaire* de Macrobe.<sup>1</sup>

Avant d'entreprendre l'examen des *Glosae super Macrobius* de Guillaume de Conches, plusieurs questions se posent. D'abord, peut-on dire, au moins approximativement, à quelle période de sa vie Guillaume les a rédigées? Selon toute vraisemblance, il faut ranger les *Glosae super Macrobius* parmi les œuvres de jeunesse et, plus précisément, avant la première rédaction des *Glosae super Platonem*. En effet, au cours de ses *Gloses* sur Macrobe, Guillaume renvoie souvent à ses futures *Gloses* sur le *Timée*.<sup>2</sup> Une autre difficulté, bien connue de ceux

<sup>1</sup> 'Dum enim ego cum Scipione somniarem, dum radio totum polum perquirerem, quae-siisti, si bene memini, quid propinquius consideretur circa substantias, an qualitas, an quantitas. Lectio uero Macrobi, quae detinebat me, forte haec erat: "Cogitationi nostrae meanti nobis ad superos occurrit prima perfectio incorporeitatis in numeris" [Macrobe, *In Somnium*, I, 5.4; éd. cit. p. 15, lignes 10-11]. Tum ego, inquam: "Macrobius ab hac quaestione me liberat, cum cogitationi nostrae meanti a nobis, id est a substantiis, ad superos, id est ad accidentia, primo numeros occurrere affirmat." Et sic per Macrobius a manibus tuis liberatus sum, et euasi per te a manibus Hugonis sophistae qui sophistica delusione gestiebat me circumuenire' (Hugues Métel, *Epistola* 34, éd. Hugues d'Estival, *Sacrae Antiquitatis Monumenta historica, dogmatica, diplomatica*, II (1731), 375). Cf. Fortia d'Urban, *Histoire et Ouvrages de Hugues Métel, né à Toul en 1080* (Paris, 1839), pp. 187-92; A. Clerval, *Les écoles de Chartres au Moyen Age* (Paris, 1895), pp. 176-7.

<sup>2</sup> *In Somnium*, I, 2.13: 'de daemonibus, de quibus latius in Thimaeo Platonis disseremus' (MS Bern, Burgerbibliothek 266, fo. 3va).

*In Somnium*, I, 11.7: 'qui daemones nuncupantur, de quibus in Thimaeo Platonis dicemus' (MS Bern, Burgerbibliothek 266, fo. 9rb). Cf. MS Vatican, Urb. Lat. 1140, fo. 70r; Vatican, Palat. Lat. 953, fo. 101v; Copenhagen, Bibliothèque Royale, Gl. Kgl. s. 1910. 4to, fo. 53v.

*In Somnium*, I, 22.5: 'ile de qua satis supra diximus, et dicemus in Platone' (MS Bern, Burgerbibliothek 266, fo. 13vb). Cf. MS Vatican, Urb. Lat. 1140, fo. 127r; Copenhagen, Bibliothèque Royale, Gl. Kgl. s. 1910. 4to, fo. 100r.

*In Somnium*, II, 1.22: 'Nam longum esset qualiter semitonium ex illa proportionem constet ostendere, et aptius erit de his in Pla(ton)e disserere' (MS Vatican, Urb. Lat. 1140, fo. 131r) — 'Quare autem hoc in minoribus numeris assignari non poterit, et de huiusmodi aliis in Musica siue in Anima Platonis conuenientius dicemus' (MS Copenhagen, Bibliothèque Royale, Gl. Kgl. s. 1910. 4to, fo. 106r).

*In Somnium*, II, 2.14: 'Quare sic dicatur dictum est superius, et in glosulis Platonis inuenies' (MS Copenhagen, Bibliothèque Royale, Gl. Kgl. s. 1910. 4to, fo. 110r).

*In Somnium*, II, 2.15: 'Quid Plato uocauit fermentum [firmamentum, Cod.], in suo Timaeo ostendimus... Quid sit quod spatia illa habant, et qualiter sint impleta, hoc totum, Deo annuente (uitam), in Platone exponemus' (MS Bamberg, Staatsbibliothek, Class. 40 (H.J.IV.21), fo. 21va). Cf. MS Vatican, Urb. Lat. 1140, fo. 134v; Copenhagen, Bibliothèque Royale, Gl. Kgl. s. 1910. 4to, fo. 110r.

*In Somnium*, II, 2.20: 'Qualiter Pla(to) suppleuit interualla illa, et quid per interualla et implectionem interuallorum intellexit, in Thimaeo Pla(tonis) exponemus' (MS Vatican, Urb. Lat. 1140, fo. 135r). Cf. MS Copenhagen, Bibliothèque Royale, Gl. Kgl. s. 1910. 4to, fo. 110v.

<sup>1</sup> *Gloses sur Macrobe (Somnium II, 11, 1)*, MS Copenhagen, Bibliothèque Royale, Gl. Kgl. s. 1910. 4to, fo. 122r. Le même texte, à quelques variantes près, se trouve dans les manuscrits suivants: Bamberg, Staatsbibliothek, Class. 40 (H.J.IV.21), fo. 24va et Vatican, Urb. Lat. 1140, fo. 146v.

<sup>2</sup> Les textes sont cités dans E. Jeauneau, 'Deux rédactions des gloses de Guillaume de Conches sur Priscien', dans *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, XXVII (1960), 234-6; 'Nani gigantum humeris insidentes. Essai d'interprétation de Bernard de Chartres', dans *Vivarium*, V (1967), 84-5.

<sup>3</sup> *Gloses sur Priscien*, MS Florence, Biblioteca Laurenziana, San Marco 310, fo. 45rb; MS Paris, Bibliothèque nationale, Lat. 15130, fo. 49vb.

<sup>4</sup> Erasme, Lettre à Godescalc Rosemond (Louvain, 18 octobre 1520), dans *Opus epistolarum Des. Erasmi Roterodami denuo recognitum et auctum*, éd. P.-S. Allen et H.-M. Allen, t. IV (Oxford, 1922), Lettre 1153, lignes 185-6 (p. 367).

<sup>5</sup> *Theologia scholarium*, PL, 178, 1022B.

<sup>6</sup> Jean de Salisbury, *Policraticus*, VIII, 10; éd. Cl. Webb (Oxford, 1909), II, 284; PL, 199, 743 A. Cette *Socratica dulcedo* est une formule qui vient directement de Macrobe, *In Somnium Scipionis*, I, 1.6, éd. J. Willis (Leipzig, 1963), p. 2, ligne 28.

qui se sont penchés sur les écrits de Guillaume de Conches, est celle de leurs rédactions multiples.<sup>1</sup> La tradition manuscrite des *Glosae super Macrobius* nous offre des rédactions différentes, au sujet desquelles des problèmes d'authenticité peuvent se poser. Mademoiselle Helen Rodnite, de Columbia University, étudie actuellement, à Paris, ces délicats problèmes. On peut fonder les plus grandes espérances sur son travail, conduit avec critique et selon une excellente méthode. Il faut même souhaiter que, sans attendre l'édition intégrale des *Glosae super Macrobius* — œuvre colossale et qui pourrait l'occuper pendant des années — Mademoiselle Rodnite puisse publier rapidement quelques uns des résultats auxquels ses recherches l'ont conduite. Selon Mademoiselle Rodnite, on peut distinguer une rédaction brève (MSS Bamberg, Staatsbibliothek, Class. 40 (H.J.IV.21) et Bern, Burgerbibliothek 266) et une rédaction longue (Munich, Nationalbibliothek, Clm 14557 et Vatican, Urb. Lat. 1140). Les deux rédactions, tant la longue que la brève, peuvent être attribuées sans hésitation à Guillaume de Conches.<sup>2</sup>

Qu'on les lise dans la rédaction brève ou dans la rédaction longue, les *Glosae super Macrobius* sont du plus haut intérêt pour l'étude de la transmission de l'héritage classique au Moyen Âge. On sait, en effet, que le *Commentaire* de Macrobe sur le *Songe de Scipion* est un coffret précieux où sont renfermés les plus riches joyaux de la mythologie et de la philosophie grecques. Guillaume de Conches a su exploiter ce trésor. C'est par le *Commentaire* de Macrobe qu'il a connu Plotin: 'Plotinus, magis quam quisquam uerborum parcus' (*In Somnium* II, 12. 7), 'Plotinus inter philosophiae professores cum Platone princeps' (*op. cit.* I, 8. 5). C'est par lui aussi qu'il a connu Porphyre, car, comme l'a établi M. Pierre Courcelle, 'le véritable maître de la pensée de Macrobe est, non pas Plotin, mais Porphyre'.<sup>3</sup> On pourrait allonger la liste. Ou plutôt, puisqu'il est impossible ici de l'allonger, contentons-nous de donner un exemple.

<sup>1</sup> A. Vernet, 'Un remaniement de la *Philosophia* de Guillaume de Conches', dans *Scriptorium*, I (1947), 243-59.

<sup>2</sup> Les manuscrits Copenhague, Bibliothèque Royale, Gl. Kgl. s. 1910. 4to, et Vatican, Palat. Lat. 953 posent de délicats problèmes d'authenticité (interpolations possibles) qu'il n'est pas question d'aborder ici. Dans le manuscrit Zwettl 363, fos. 132r-135r le texte de Guillaume de Conches s'interrompt sur Macrobe, *Somnium*, I, 2. J'ai esquissé une description sommaire de quelques uns de ces manuscrits dans l'article suivant: 'Gloses de Guillaume de Conches sur Macrobe. Note sur les manuscrits', dans *Archives d'Histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, XXVII (1960), 17-28. Les travaux de Mademoiselle Helen Rodnite permettront de faire plus de lumière sur l'histoire de la tradition manuscrite des *Glosae super Macrobius*.

<sup>3</sup> P. Courcelle, *Les Lettres grecques en Occident, de Macrobe à Cassiodore* (Paris, 1948), p. 22.

Au livre I, chapitre 12, de son *Commentaire*, Macrobe évoque, d'après Homère (*Odyssée* XIII, 102-12), et surtout d'après le *de Antro Nympharum* de Porphyre, 'la sainte grotte obscure et charmante des Nymphes, qu'on appelle Naïades'. Cette grotte a deux entrées: 'Par l'une, ouverte au nord, descendent les humains; l'autre s'ouvre au midi, mais c'est l'entrée des dieux, jamais homme ne prend ce chemin d'Immortels'.<sup>1</sup> Assurément, Guillaume de Conches n'a aucun mérite particulier à interpréter les deux portes de l'Antre des Nymphes comme étant les deux tropiques, celui du Capricorne et celui du Cancer. Il lui suffit de suivre Macrobe. Il sait, d'ailleurs, qu'Ovide, au livre II des *Métamorphoses* (vv. 1-5), décrit la demeure du Soleil et ses deux portes: *bifores ualuae*.<sup>2</sup> Macrobe lui apprenait aussi pourquoi le Cancer est la porte des hommes, et le Capricorne celle des dieux: c'est que la descente des âmes dans le monde de la génération se fait par le Cancer, tandis que leur remontée vers la demeure d'Immortalité se fait par le signe du Capricorne. Mais Macrobe n'explique pas tout ce que Guillaume de Conches désirerait savoir. Il ne dit pas *pourquoi* la descente des âmes se fait par le Cancer, ni *pourquoi* leur remontée se fait par le Capricorne. Guillaume va pourtant chercher à l'expliquer:

Sed quare pocius per cancrum animae dicuntur ad corpora descendere quam per capricornum; uel per capricornum ascendere pocius quam per cancrum, tacet hoc Macrobius. Dicunt tamen magistri nostri sic. Sol causa uitae nostrae. Sed sol a cancro descendit, per capricornum ascendit. Sic ergo, sub hoc integumento, dicitur animarum descensus fieri per cancrum, ascensus uero per capricornum. Aliter tamen quidam senciunt dicentes quasdam qualitates esse in sole, quarum quaedam est causa uitae nostrae, ut calor, quaedam uero causa est dissolucionis, ut frigiditas, unde omne mortuum est frigidum. Sed, sole existente in cancro, dominatur feruor, quia cancer signum illud calidum est. Quia ergo omnis uita ex calore habet esse, merito dicitur per cancrum fieri animarum descensus. Item, sole manente in capricorno, dominatur frigiditas, quae est causa dissolucionis uitae: iure per capricornum animae dicuntur reuerti ad caelestia.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Homère, *Odyssée*, XIII, 102-12, traduction V. Bérard, Collection Guillaume Budé (Paris, 1953) (5e édition), p. 140. Porphyre, *De Antro Nympharum*, éd. R. Hercher (Paris, 1858) [*Aeliani de Natura Animalium*...], Coll. Firmin Didot, 2e partie, pp. 87-98]; éd. A. Nauck (Leipzig, Teubner, 1886), pp. 53-81; traduction française dans F. Buffière, *Les mythes d'Homère et la pensée grecque* (Paris, 1956), pp. 595-616. M. Jean Pépin, directeur de recherche au Centre national de la Recherche scientifique, prépare une étude sur le *de Antro* de Porphyre. En attendant la parution de ce travail, on consultera: J. Pépin, 'Porphyre, exégète d'Homère', dans *Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique. Entretiens*, XII (Vandœuvres-Genève, s.d.), pp. 231-72.

<sup>2</sup> 'Has solis. Vnde dixit Ouidius in II Met(amorphoseon) quod "biformes ualuae cingebant tegmina solis", uolens per ualuas significare cancrum et capricornum; quæ signa ualuae solis dicuntur, ut expositum est' (MS Bern, Burgerbibliothek 266, fo. 9va).

<sup>3</sup> MS Bern, Burgerbibliothek 266, fo. 9va-9vb.

Quels sont ces *Magistri nostri* à l'opinion desquels Guillaume de Conches se réfère pour interpréter et compléter Macrobe? Et où donc ces derniers avaient-ils eux-mêmes puisé leur exégèse? Nous nous heurtons ici à un obstacle majeur: notre manque d'information sur la période qui a précédé la 'renaissance' du XII<sup>e</sup> siècle. Un peu plus loin, un problème analogue se pose. Guillaume déclare que l'Antre des Nymphes symbolise le monde: 'Et notandum quod Homerus per antrum itacense significauit mundum, in medio cuius sol est locatus a deo.'<sup>1</sup>

C'est exactement ce que dit Porphyre.<sup>2</sup> Mais c'est ce que Macrobe ne dit point, du moins en ce passage de son *Commentaire*. Guillaume aurait-il spontanément retrouvé l'exégèse porphyrienne qui, selon toute vraisemblance, était l'exégèse traditionnelle? Lui a-t-elle été transmise par une autre voie, de nous inconnue, celle de tous les commentateurs médiévaux de Macrobe qui ont frayé la voie aux *Glosae super Macrobiū* du philosophe de Conches? Dans l'état actuel de nos connaissances, il me paraît difficile de répondre avec certitude à ces questions. De toute façon, par les renseignements qu'elle nous fournit, et par les problèmes qu'elle nous pose, cette page d'exégèse allégorique mérite de retenir notre attention. Maintes autres le mériteraient également.

Au demeurant, le *Commentaire du Songe de Scipion* n'a pas seulement fourni à Guillaume de Conches des exemples d'exégèse allégorique. Il lui a donné aussi une théorie très élaborée de l'exégèse allégorique des mythes. On connaît, en effet, la page fameuse dans laquelle Macrobe raconte ce qui arriva au philosophe Numénios pour avoir transgressé la loi sacrée qui commande de n'évoquer les mystères d'Eleusis que sous le manteau de l'allégorie. Les déesses éleusiniennes lui apparurent en songe sous l'aspect de prostituées, voulant signifier par là qu'en parlant ouvertement de leurs mystères, Numénios les avait littéralement prostituées.<sup>3</sup> Comme la Nature, la divinité aime se cacher dans les galeries souterraines des mythes: *Figurarum cuniculis operiuntur*.<sup>4</sup> Commentant ces derniers mots, Guillaume écrit: '*Operiuntur cuniculis*, id est integumentis in quibus latet ipsa ueritas.'<sup>5</sup> Nous

<sup>1</sup> MS Bern, Burgerbibliothek 266, fo. 9v b.

<sup>2</sup> Porphyre, *de Antro Nympharum*, 21; éd. R. Hercher, p. 94; traduction F. Buffière, *Les Mythes d'Homère*, p. 608.

<sup>3</sup> Macrobe, *Somnium Scipionis*, 1, 2. 19; éd. J. Willis, pp. 7-8. Cf. J. Pépin, 'Saint Augustin et la fonction protreptique de l'allégorie', dans *Recherches augustiniennes*, 1 (Paris, 1958), 269-70 [pp. 243-86].

<sup>4</sup> Macrobe, *Somnium Scipionis*, 1, 2. 18; éd. J. Willis, p. 7, ligne 19.

<sup>5</sup> MS Bern, Burgerbibliothek 266, fo. 4ra.

retrouvons ainsi la notion d'*integumentum* dont j'ai essayé de dire l'importance en un article qu'il faudrait reprendre et enrichir, puisqu'au moment où je le rédigeais, je n'avais pas encore pu étudier les *Glosae super Macrobiū*.<sup>1</sup>

Il va sans dire que ces *Gloses*, comme les autres écrits du philosophe de Conches, renferment de nombreuses citations d'auteurs classiques. J'y ai relevé, entre autres, sept citations de Cicéron, quatre d'Horace, trois de Lucain, six d'Ovide, une de Salluste, une autre de Stace, neuf de Virgile, etc.<sup>2</sup> Bref, les *Glosae super Macrobiū* sont un document précieux. Il faut souhaiter qu'un travailleur patient puisse les éditer. Une telle édition nous apportera des éclaircissements sur la 'renaissance' du XII<sup>e</sup> siècle. Elle nous aidera peut-être à poser quelques jalons sur les routes qui relient cette dernière à la 'renaissance' carolingienne d'une part et, d'autre part, à la renaissance du XVe siècle.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> 'L'usage de la notion d'*integumentum* à travers les gloses de Guillaume de Conches', dans *Archives d'Histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, xxiv (1957), 35-100.

<sup>2</sup> Voici, à titre d'exemples, quelques unes de ces citations. Guillaume cite Salluste, *de Coniuratione Catilinae* (1, 5. 4) au début des *Glosae super Macrobiū*: 'Et Salustio in descriptione Catilinae: Satis eloquentiae sibi inerat, sapientiae parum' (MS Bern, Burgerbibliothek 266, fo. 1ra). La même citation de Salluste se retrouve dans les *Glosae super Boetium* (Consol., Prosa 1, 4; éd. L. Bieler, p. 2); MSS Troyes, Bibliothèque municipale 1101, fo. 3ra; Troyes, Bibl. mun. 1381, fo. 39r; éd. Ch. Jourdain dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, xx, 2 (Paris, 1862), p. 73. Par ailleurs, j'ai relevé dans le manuscrit du Vatican, Urb. Lat. 1140, les citations suivantes d'Ovide: fo. 82r (*Métamorphoses*, 1, 85-6); fo. 89r (*Métam.* 1, 175); fo. 141r (*Métam.* 1, 61); fo. 148v (*Métam.* xv, 165; 1, 1); fo. 146r (allusion). Enfin, j'ai noté plus haut (p. 99 n. 2) une réminiscence d'Ovide, *Métam.* 11, 1-5.

<sup>3</sup> Nous trouvons, dans les *Glosae super Macrobiū*, quelques jalons, posés par Guillaume de Conches lui-même, sur la route qui relie son époque aux époques précédentes. Il se réfère, en effet, aux auteurs suivants: Gerbert d'Aurillac (MSS Copenhague, Bibliothèque Royale, Gl. Kgl. s. 1910. 4to fo. 95r; Vatican, Urb. Lat. 1140, fos. 120v-121r); Guido d'Arezzo (MSS Bamberg, Staatsbibliothek, Class. 40 (H.J. iv. 21), fo. 20r; Bern, Burgerbibliothek 266, fo. 14vb; Vatican, Urb. Lat. 1140, fo. 130r-130v); Remi d'Auxerre (MSS Bamberg, Staatsbibliothek, Class. 40 (H.J. iv. 21), fo. 157ra; Bern, Burgerbibliothek 266, fo. 10ra; Vatican, Urb. Lat. 1140, fo. 72v).

Par ailleurs, les *Glosae super Macrobiū* ont certainement exercé une influence sur les siècles postérieurs. On peut en donner quelques indices. Tout d'abord, il est significatif qu'on les ait recopiées au XVe siècle pour la Bibliothèque du duc d'Urbino: MS Vatican, Urb. Lat. 1140. De plus, Jean Le Bègue (1368-1457) en donne un extrait dans son florilège (MS Paris, BN Lat. 3343, fo. 143v. Cf. 'Gloses de Guillaume de Conches sur Macrobe. Note sur les manuscrits', dans *Archives d'Histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, xxvii (1960), 28 n. 40). Par ailleurs, Miss Beryl Smalley a fait remarquer que Robert Holcot (+1349) mentionne un *Guilelmus* commentateur de Macrobe: 'Quicumque autem nascuntur ante septimum mensem communiter moriuntur, sicut dicit Guilelmus de mortibus, exponens Macrobiū, de Somnio Scipionis' [Sap. Lect. lxxxix, 302] (texte cité par B. Smalley, 'Robert Holcot', dans *Archivum fratrum praedicatorum*, xxvi (1956), 41). Cf. B. Smalley, *English Friars and Antiquity in the Early Fourteenth Century* (Oxford, 1960), p. 157. Le texte de Robert Holcot peut faire penser à Guillaume de

Conches, *Glosae super Macrobius* (*Somnium*, 1, 6. 14) : MSS Bern, Burgerbibliothek 266, fos. 7vb-8ra; Vatican, Urbin. Lat. 1140, fo. 29r-29v; *Dragmaticon*, lib. vi, éd. G. Gratarolus (Strasbourg, 1567), pp. 247-9.

Pour l'histoire de la fortune de Macrobie durant le moyen âge, on consultera : P.-M. Schedler, *Die Philosophie des Macrobius und ihr Einfluss auf die Wissenschaft des christlichen Mittelalters* (Münster, 1916); W.-H. Stahl, *Macrobius. Commentary on the Dream of Scipio* (New York, 1952); 'Dominant Traditions in Early Medieval Latin Science', dans *Isis*, L (1959), 95-124; P. Courcelle, 'La postérité chrétienne du Songe de Scipion' dans *Revue des Etudes latines*, xxxvi (1958), 205-34; H. Silvestre, 'Une adaptation du Commentaire de Macrobie sur le Songe de Scipion, dans un manuscrit de Bruxelles', dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, xxix (1962), 93-101; 'Note sur la survie de Macrobie au moyen âge', dans *Classica et Mediaevalia. Revue danoise de philologie et d'histoire*, xxiv (1963), 170-80.

## Chapitre IV

### La "Consolation de Philosophie" de Boèce

# Un commentaire inédit sur le chant "O qui perpetua" de Boèce

## INTRODUCTION

Le célèbre Chant IX, au livre III de la *Consolation* de Boèce, est, on le sait, l'une des sources favorites du platonisme médiéval. En ces vers où, telles la trame et la chaîne d'une chatoyante tapisserie, philosophie et prière savamment s'entrecroisent, nos ancêtres trouvaient matière à d'inépuisables réflexions. Pour l'historien de la philosophie, les gloses et commentaires qui, du neuvième au quinzième siècle, ont proliféré autour de ces vingt-huit hexamètres, fourmillent de renseignements précieux.

La fortune de ce Chant fameux, l'histoire des commentaires qu'il a suscités ont fait l'objet de très solides enquêtes<sup>1</sup>. Plusieurs textes ont été publiés<sup>2</sup>. D'autres le seront, à ce qu'on nous assure<sup>3</sup>.

La présente étude n'a pour but ni de revenir sur les résultats scientifiquement acquis, ni de prévenir les éditions annoncées. Elle veut seulement verser au dossier

---

<sup>1</sup> COURCELLE, P., *Étude critique sur les commentaires\* de la Consolation de Boèce*, « Archives d'hist. doct. et litt. du moyen âge » XII (1939), pp. 5-140; GARIN, E., *Studi sul platonismo medievale*, Firenze 1958; GREGORY, T., *Platonismo medievale, Studi e Ricerche*, Roma 1958; MATHON, G., *Le commentaire du Pseudo-Erigène sur la « Consolatio Philosophiae » de Boèce*, « Recherches de Théologie ancienne et médiévale » XXII (1955), pp. 213-257; SILVESTRE, H., *Le commentaire inédit de Jean Scot Erigène au vers IX du livre III du « De Consolatione Philosophiae » de Boèce*, « Revue d'Hist. Eccl. » XLVII (1952), pp. 44-122.

<sup>2</sup> Cf. surtout HUYGENS, R. B. C., *Mittelalterliche Kommentare zum « O qui perpetua »*, « Sacris erudiri » VI (1954), pp. 373-427. Le texte des commentaires de Jean Scot et de Remi d'Auxerre sur le Chant IX se trouve dans l'article d'H. Silvestre cité à la note précédente. Concernant le commentaire édité par SILK, E. T., *Saeculi noni auctoris in Boetii Consolationem Philosophiae commentarius*, « Papers and monographs of the American Academy in Rome » IX (1935), on consultera l'article de G. Mathon que nous citons à la note précédente. Quelques fragments du commentaire de Guillaume de Conches sur la *Consolation* sont contenus dans JOURDAIN, *Notices et extraits de quelques manuscrits de la bibliothèque impériale* (in 4°), t. XX, 2, Paris 1862, pp. 72-82, et dans PARENT, J. M., *La doctrine de la création dans l'école de Chartres*, Paris & Ottawa 1938, pp. 124-136.

<sup>3</sup> Mademoiselle Jacqueline HATINGUAI a promis une édition critique des gloses de Guillaume de Conches sur la *Consolation* (cf. *Association Guillaume Budé, Congrès de Tours et Poitiers, Actes du Congrès*, Paris 1954, p. 286, n. 2). Par ailleurs, M. Raymond KLIBANSKY a annoncé que M. SILK prépare, pour le *Corpus platonicum*, une édition de tous les commentaires sur le Chant IX (cf. SILVESTRE, *art. cit.*, p. 50, n. 1).

déjà abondant des commentaires sur Boèce une pièce qui semble être passée jusqu'ici inaperçue.

Le manuscrit Clm. 14689, de la bibliothèque nationale de Munich (anciennement : Saint Emmeran de Ratisbonne G. 73), renferme, à côté d'ouvrages astronomiques d'écritures et de mains différentes, un commentaire sur Boèce (*Consolation*, Livre III, Chant IX). Ce commentaire, qui se présente en une belle écriture du douzième siècle et qui occupe les feuillets 88-94 du manuscrit, a reçu de son auteur le nom d'*Explanatiuncula*<sup>4</sup>. Il nous paraît commode de conserver cette dénomination.

Notre *Explanatiuncula* comprend deux parties nettement distinctes. La première, la plus longue, est un exposé systématique des connaissances requises pour une bonne intelligence des vers de Boèce. La seconde est l'explication directe du texte<sup>5</sup>. L'écueil d'une telle division est facile à prévoir : l'écrivain risque de répéter dans la deuxième partie ce qu'il a déjà dit dans la première. C'est un écueil que l'auteur de l'*Explanatiuncula* n'a pas su entièrement éviter.

Qui est cet auteur ? Disons franchement que nous n'avons pas réussi à le reconnaître. Peu de renseignements, il est vrai, sont fournis par le texte. Nous savons seulement que le commentateur destinait son travail à deux correspondants auxquels il donne le nom de « Bien-aimés » : *Hactenus, dilectissimi, ut iam utrumque vestrum pariter appellem*<sup>6</sup>.

Par ailleurs, la langue de cet opusculé est correcte, soignée, trop soignée même. Elle manifeste un souci de coquetterie qui ne profite guère aux questions traitées. Là où s'imposait la sobre élégance d'un style simple et dépouillé, l'auteur a semé les épithètes pour le plaisir évident de la symétrie. Voici un exemple du genre, pris parmi beaucoup d'autres :

« *Itaque, quod interea vel levissime puritatis vel purissime levitatis extitit, cetera velut mobili celeritate preveniens, summum locum occupavit et obtinet. Item, quod vel gravissime densitatis vel densissime gravitatis apparuit, corpulentia ipsa et pondere quietum et torpens...* »<sup>7</sup>.

Bref, l'auteur de l'*Explanatiuncula* s'intéresse plus au jeu des mots qu'au jeu des idées. On ne rencontre pas chez lui de pensée bien originale. Le problème auquel les grands commentateurs du Chant IX se sont heurtés, celui de l'accord en Boèce du platonisme et du christianisme, ne trouve en lui aucun écho. Une citation de l'épître de saint Jacques permet bien de noter la rencontre entre le Père des lumières « en qui n'existe aucune vicissitude ni ombre de changement » et le dieu immuable des platoniciens<sup>8</sup>. C'est là un lieu commun, non l'engagement d'une pensée personnelle.

Mais ce refus d'affronter les « grands problèmes » sur lesquels tant de bons esprits ont, sans succès apparent, consommé leurs forces, ne comporte pas que des inconvé-

nients. Le commentateur qui refuse de s'engager dans la voie des condamnations hautaines ou des synthèses rapides peut, toutes choses égales d'ailleurs, conserver plus de vigueur pour comprendre. En somme, l'*Explanatiuncula* réalise assez bien le vœu émis par Bovo de Corvey : ne pas dogmatiser sur ce qu'il faut approuver ou professer, mais faire comprendre la pensée de Boèce<sup>9</sup>. Ce programme est exécuté ici avec des frais exagérés de rhétorique ; il est cependant exécuté.

Nous avons nommé Bovo de Corvey. Entre le commentaire de ce dernier et notre *Explanatiuncula* les ressemblances sont si frappantes qu'il n'est pas possible de supposer que les deux écrits sont indépendants l'un de l'autre<sup>10</sup>. Mais en quel sens convient-il d'établir la dépendance ? Est-ce le commentaire de Bovo qui utilise l'*Explanatiuncula* ? Est-ce l'*Explanatiuncula* qui utilise le commentaire de Bovo ? Sans oublier que nous sommes ici sur le terrain mouvant de l'opinion, nous dirons que c'est le commentaire de Bovo qui a servi de modèle à l'*Explanatiuncula*.

D'abord, le commentaire de Bovo a plus d'unité et de rigueur dans la composition que l'*Explanatiuncula*. Il y a plus de chance pour que ce soit celle-ci qui ait emprunté à celui-là. Un autre argument doit cependant retenir notre attention. Quand Bovo cite le *Timée*, il ne le fait qu'à travers Macrobie car « il ne connaît directement ni le texte du *Timée* ni sa traduction par Chalcidius »<sup>11</sup>. L'auteur de l'*Explanatiuncula*, au contraire, a eu accès de façon plus directe à la version latine du *Timée*, voire, encore que cela soit moins évident, au commentaire de Chalcidius<sup>12</sup>. Sans doute, au moment où il écrit, n'a-t-il pas sous la main le manuscrit du *Timée*<sup>13</sup>. Mais il en connaît sûrement de longs morceaux, soit parce qu'il se souvient de les avoir lus autrefois, soit parce qu'il possède quelque résumé du dialogue platonicien. Si Bovo copiait l'*Explanatiuncula*, pourquoi n'aurait-il pas emprunté à cette dernière les résumés du *Timée* qu'elle contient ? Une telle omission est d'autant moins justifiable que Bovo connaît l'importance du *Timée* pour l'interprétation du Chant IX de la *Consolation*<sup>14</sup>. Enfin, si l'*Explanatiuncula* devait être considérée comme le modèle suivi par Bovo de Corvey († 916), elle aurait dû être écrite, au plus tard, à la fin du neuvième siècle. Or, c'est là une position quasi intenable. Il ressort en effet de l'étude critique de M. Courcelle sur les commentaires de Boèce que la mention du *Timée* apparaît pour la première fois dans un commentaire du dixième siècle (*Ms. Einsiedeln* 302, p. 27)<sup>15</sup>. Il faut donc penser que l'*Explanatiuncula* est tributaire de Bovo de Corvey, et non l'inverse. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire que l'influence se soit exercée de façon directe. Entre le commentaire de Bovo et l'*Explanatiuncula* le contact peut avoir été établi par une chaîne de commentaires dont les maillons nous échappent.

<sup>9</sup> « ... ut non quod nobis approbandum sectandumve sit, sed quod philosophia Boetii senserit intelligi faciam ». (BOVO DE CORVEY, *Commentaire sur la Consolation de Boèce*, I, III, chant IX ; P. L. 64, 1242 d).

<sup>10</sup> On trouvera ci-après, dans les notes jointes au texte édité, les principaux points de contact entre les deux commentaires. Bien que nous ayons consulté l'édition de HUYGENS, nous avons pensé bien faire en donnant, pour le commentaire de Bovo, les références à l'édition de MIGNÉ (P. L. 64, 1239-1246) qui reste peut-être la plus répandue.

<sup>11</sup> COURCELLE, P., *Étude critique...* cit., p. 68.

<sup>12</sup> L'auteur parle de Chalcidius en ces termes : « *Eius (scilicet Platonis) expositor, vir multe et magne eruditionis Chalcidius* ». (Clm. 14689, fol. 91 r).

<sup>13</sup> « *Hanc anime m(und)i rationum continentiam de Timeo, cum librum non haberem, prout potui memoria repetitam...* » (ibid., fol. 91 v).

<sup>14</sup> *Antequam de his disseram, aliquid de Platonis dogmate insinuandum est, quem Boetius in hoc opere specialiter sequitur*. (P. L. 64, 1240 d).

<sup>15</sup> Cf. COURCELLE, P., art. cit., pp. 71-72 et pp. 124-126.

<sup>4</sup> Le mérite de la découverte de cette *Explanatiuncula* revient à M. André VERNET, professeur à l'École des Chartes de Paris. Ayant eu à examiner le Clm. 14689, M. Vernet put prendre à son sujet des notes qui complètent utilement les trop sommaires indications du catalogue. En consultant ces notes, mises aimablement à notre disposition par leur propriétaire, nous avons eu le plaisir de constater — ce que M. Vernet avait fait avant nous — qu'un commentaire sur Boèce se cachait aux fols. 88-94 du Clm. 14689. Nous remercions vivement M. Vernet de nous avoir offert la possibilité d'exploiter cette découverte.

<sup>5</sup> La première partie correspond aux paragraphes 1-6 de notre édition. La seconde correspond aux paragraphes 7-10.

<sup>6</sup> Clm. 14689, fol. 94 r. Au bas de ce même folio 94 r, on remarque les traces de 4 lignes 1/4 qui ont été grattées. Contenaient-elles des renseignements utiles pour identifier l'auteur ?

<sup>7</sup> Clm. 14689, fol. 90 v.

<sup>8</sup> Jac. I, 17, cité en Clm. 14689, fol. 92 r.



Si une telle chaîne a existé, faut-il la supposer longue ou courte? En d'autres termes, à quelle époque l'*Explanatiuncula* fut-elle composée? Nous savons qu'elle ne peut être postérieure au douzième siècle puisque le manuscrit qui la contient est du douzième siècle. Et l'ayant située dans la dépendance de Bovo de Corvey, nous ne pouvons la supposer antérieure au dixième siècle. Personnellement, nous la rapprocherions plutôt du *terminus ad quem* que du *terminus a quo*. L'allure générale de ce commentaire, l'utilisation qui y est faite de la version latine du *Timée* paraissent bien convenir à ce que nous savons de l'état de la culture au douzième siècle. Sans doute, la traduction et le commentaire de Chalcidius sont-ils connus avant le douzième siècle. C'est à cette période néanmoins qu'on en fait un usage systématique. En l'absence d'autres preuves, il est donc prudent de ne pas supposer l'*Explanatiuncula* antérieure au douzième siècle.

Le nom de Guillaume de Conches vient assez naturellement à l'esprit quand il s'agit de commentaires du douzième siècle sur Boèce. Il est cependant impossible de lui attribuer avec quelque vraisemblance la paternité de l'*Explanatiuncula*. En cette dernière sont exposées avec sérénité des thèses que Guillaume de Conches ne peut mentionner sans y joindre une réfutation ou une désapprobation: le chaos primitif, la présence de l'âme du monde dans le soleil<sup>16</sup>.

Nous avons reconnu plus haut que l'*Explanatiuncula* ne présente pas une pensée bien originale. Quel peut être, dans ces conditions, son intérêt pour l'histoire des idées? Avant tout, elle est un témoin nouveau de l'importance du Chant «*O qui perpetua*» dans l'enseignement de la philosophie au moyen âge. Elle offre aussi le type du commentaire honnête, un peu verbeux certes, mais soucieux avant tout de faire connaître le sens exact du texte commenté. Tel commentaire s'applique à montrer que Boèce est chrétien et orthodoxe. Tel autre veut signaler les dangers de son platonisme. L'auteur de l'*Explanatiuncula* s'efforce de comprendre et de faire comprendre. Cela, en définitive, n'est pas sans mérite. Enfin, l'*Explanatiuncula* met en évidence, plus clairement, nous semble-t-il, que les commentaires jusqu'alors connus, la relation entre le Chant IX du livre III de la *Consolation* et le *Timée*. Qui se souvient du *Timée* peut comprendre les vers de Boèce: ceux-ci procèdent de celui-là<sup>17</sup>. En énonçant ce principe et en y conformant sa propre interprétation, l'auteur de l'*Explanatiuncula* a mérité de prendre rang parmi les témoins de la tradition platonicienne au moyen âge<sup>18</sup>. Son oeuvre illustre donc à la fois le succès de la *Conso-*

<sup>16</sup> Sur la pensée de Guillaume de Conches en général, cf. GREGORY, T., *Anima mundi, la filosofia di Guglielmo di Conches e la scuola di Chartres*, Firenze 1955. Sur sa position concernant le chaos primitif, cf. CHENU, *L'homme et la nature*, «*Archives d'hist. doct. et litt. du moyen âge*» XIX (1952), pp. 39-66 et CHENU, *Nature ou histoire*, *ibid.* XX (1953), pp. 25-30. Pour comparer les attitudes différentes de Guillaume de Conches et de l'auteur de l'*Explanatiuncula* en face de la thèse qui place l'âme du monde dans le soleil, il suffira de se reporter au texte édité plus loin (§ 6) et à la citation de Guillaume de Conches que nous avons mise en note.

<sup>17</sup> Parlant du *Timée*, l'auteur de l'*Explanatiuncula* écrit: «*Quorum disputationum sententias memoriter repetitis, si pro ingenii mei captu explicuero, nihil, ut arbitror, in his versibus — ab illo enim principio defluere atque oriri omnino videntur — remanebit obscurum*» (Cim. 14689, fol. 91 r). Plus loin, il dit de même: «*Totus horum versuum sensus ab ea videtur origine (scilicet ex Timeo) demanare*» (*ibid.* fol. 91 v).

<sup>18</sup> Le rapport entre le Chant «*O qui perpetua*» et le *Timée* a été clairement énoncé par le commentaire anonyme du manuscrit d'Einsiedeln 302, p. 27: «*Invocatio hec Philosophia ad integrum ex Platonis dogmate sumpta est*», ed. COURCELLE, «*Archives d'hist. doct. et litt. du moyen âge*» XII (1939), p. 124. Commentant ce même Chant, Guillaume de Conches écrit: «*Hoc totum tractum est a Platone*», ed. JOURDAIN, in: *Notices et extraits de quelques manuscrits de la bibliothèque impériale*, t. XX, 2, Paris 1862, p. 76.

lation et celui du *Timée*. Nous avons pensé que c'était là un titre suffisant pour qu'elle fût tirée de l'oubli<sup>19</sup>.

EDOUARD JEAUNEAU

Centre National de la Recherche Scientifique - Paris

<sup>19</sup> Dans l'édition du texte nous nous sommes permis de corriger en quelques endroits ce qui nous a paru être des erreurs de copiste. Nous avons, chaque fois, indiqué en note la leçon du manuscrit.

## EXPLANATIUNCULA IN VERSUS "O QUI PERPETUA" BOETHII

### PRIMA PARS

- 1 Plato, philosophorum excellentissimus<sup>1</sup> et omnium tam inventionum (Cim. 1  
subtilitate quam eloquendi ornatibus facile princeps, de genitura rerum (f.  
deque primis mundane totius fabricae exordiis in Timeo multa sublimi  
quadam mentis speculatione pertractans, quandam in principio fuisse trinitatem asseruit: opificem qui faceret, materiam ex qua faceret, exemplar ad cuius similitudinem faceret<sup>2</sup>. Et opificem quidem deum eternum et incommutabilem esse dixit, materiam vero, quam silvam vocat, insipienter profecto divinitatis potentiam ex humana infirmitate considerans, quam quid operaretur non habituram credidit, nisi illi materiale subiectum apponeret<sup>3</sup>. Porro exemplar, sive formam ad cuius similitudinem faceret, conceptionem ipsam divinitatis intuitumque quo, tamquam peritissimus artifex, universas futuri operis partes intellegibiliter previdit, distribuit, collocavit, appellat. Quam eandem formam, alio nomine, mundum intelligibilem nuncupat, quod solo intellectu valeat comprehendere. Hunc autem mundum qui ad exemplum illius conditus est sensibilem vocat, quod sensibus subiciatur. Et illum quidem intelligibilem mundum eternaliter in creatoris animo asserit permanentem, quoniam et predestinatio illa qua universa hec fieri disposuit ab eo nequeat separari.

Cuius quidem mundi, scilicet intelligibilis, veluti cursum sive continuationem seu protensionem — quo enim uno nomine perpetuam illam seriem convenienter exprimam non suppetit — evum appellat. Quo scilicet vocabulo nihil aliud significatur quam universus sensibilis huius mundi decursus qui preterit vel futurus est, in unum coactus, presentialem simul omnis absque temporis vicissitudine uno conditoris intuitu contemplandus.

<sup>1</sup> Cf. BOVO DE NOVA CORBEIA, *Commentarius in Boetium de Consolatione* (Lib. III, metr. IX): «*Grecorum philosophi et eorum excellentissimus Plato...*» (P.L. 64, 1241 b).

<sup>2</sup> Cf. BOVO DE NOVA CORBEIA, *op. cit.* (P.L. 64, 1240 d-1241 a).

<sup>3</sup> Nonnulla verba hic deesse videntur.

Cum igitur deus, mundane molis opifex, sensilem hunc mundum condere instituisset, species illas variasque rerum formas quas animo et mente conceperat, ad corpora transferebat; omniaque hec que sensibus V capimus, ad simulacrorum animo conceptorum similitudinem, exprimebat, longe quidem ab illis diversa, fluida, caduca, generationi, corruptioni, omnibus motibus, omnibus variationibus obnoxia.

Perfecto autem ad intelligibilis formam hoc sensili mundo, incorporatisque specierum simulacris et rudis operis formosa undique pollente structura, evi quoque similitudo, quo perennitas mundi illius continebatur, ad hunc visibilem mundum transferenda erat. Ergo, summi providentia opificis tempus excogitavit, quo sensilis huius mundi processio volubilis, variis sibi succedentibus intervallis, laberetur et curreret.

Quatuor igitur res sunt: mundus intellectualis qui et exemplar et forma dicitur et evum secundum, mundus sensilis et tempus. Quorum duo postrema ad priorum similitudinem expressa sunt: mundus ad mundi, tempus ad evi. Sed illa eterna et immutabilia, hec vero vicissitudini varietatique exposita.

2 Prosequitur etiam causas cur deus omne hoc instituendum putaverit: 88 v) utrum necessitate an indigentia, velut ante vagabundus et errans pulchrum hoc domicilium, finitis erroribus, certam sibi sedem deligeret, aut aliis // compulsus angustiis, tanti operis laborem susciperet. Quam investigationem paucissimis his determinat verbis: «Optimus, inquit, erat. Ab optimo porro invidia longe relegata erat»<sup>4</sup>. Ex quo intelligi voluit summi patris spontaneam bonitatem, non necessitate, non inopia compulsam, causam fuisse conditorum, ut rationabilem creaturam sue beatitudinis gratuita gratia participem faceret, et in reliquis mundi ornatibus illi vite temporalis necessaria ministraret<sup>5</sup>.

Mundum porro istum animal esse perfectum, ex integerrimis perfectissimisque partibus compactum, nec senio conficiendum nec solutione solvendum, ac per hoc perpetuum, subtili et artificiosa ratione demonstrat. De cuius anima in sequentibus dicemus. Inter eternum autem et perpetuum hoc esse voluerunt quod eternum nec esse inceperit nec umquam desinat, perpetuum vero, accepto initio, interminabilis vite progressionem tendatur.

Docet autem alia animalium corpora ideo fragilitati mortalitatieque obnoxia quoniam ab deminutis delibatisque particulis exordia sumpsere.

<sup>4</sup> PLATO, *Timeus* 29c (in translatione Chalcidii, ed. MULLACH, p. 158). Hec eadem Platonis verba citantur in quodam anonymo Commento (*super Boetium, Consol. l. III, metr. 9*) in codice Einsiedeln 302, p. 27 (sec. X) servata. Cf. COURCELLE, P., *Etude critique sur les commentaires de la Consolation de Boèce*, «Archives d'hist. doct. et litt. du moyen âge» XII (1939), p. 125.

<sup>5</sup> Cf. BOVO DE NOVA CORBEIA, *Commentarius...* cit. (P. L. 64, 1240c).

Particulas enim ignis et aeris, item aque et terre habuere initia. In nullo enim corpore, preter illo mundi totius, elementa hec omnia sunt expensa. Quamobrem cetera corpora eorum que extra se sunt patiuntur inopiam; unde etiam et influunt et effluunt. Influunt quidem receptione externorum quibus illis vitalis vigor ministratur; effluunt autem egestionem receptorum ex quo salutis integritas procuratur. Quapropter membra queque congrua, pro competentia eorum que extrinsecus appetenda erant, illis adhibita sunt: pedes quo progrediendi et recedendi facultas presto esset, manus adtrectandi placita, reiciendi contraria et cetera omnia suis apte queque distributa officiis.

Sed motus illos, quos prediximus, influxionis et effluxionis necessario augmentum diminutioque consequitur. Influxio enim corpora distendit, effluxio remittit. Qui motus, cum vehementiores ingruerint atque in alterutram partem ultra modum excreverint, vitalis vigor temperantiam suffocant, ex quo naturalis illius fabrice compago sautiata consequenter corruptionem et defectum admittit<sup>6</sup>.

Hanc autem de ceteris corporibus philosophi sententiam, cum sit extra propositum, ideo latius prosecuti sumus ut, hac infirmitate cognita, mundani corporis e contrario facilius soliditas et constantia claresceret. Si enim premissarum violentia passionum his defectum importat, quod nihil eorum patitur perpetua soliditate firmatur. Primo namque ab integris illibatisque sumpsit mundi corpus exordium. Ex omni enim igni et aere, item aqua et terra, nulla parte nulla potentia derelicta, compactus est mundus<sup>7</sup>. Quamobrem extra se nullius omnino corporis inopiam patitur cum, preter hec IIII or, corpus nullum prorsus sit, que tota in ipsius corporis compactione sunt expensa. Unde nec influit nec effluit. Nam que externa influendo reciperet, cum extra illum nihil sit? Aut quomodo effluendo recepta egereret, cum extra se locus desit? Propterea rotunda illi et spherica forma provisa est. Nec convexitas globositasque illa membrorum ulla appositione deformatur, quippe que // nullis officiis necessaria (f. 89r) videbantur. Quorsum enim illi pedes, cum nec progrediendi nec recedendi extra se sit facultas? Manus queque ceteraque omnia membra, suis for-

<sup>6</sup> «Videbat enim (*Deus scilicet*) quod si aliquid de elementis extra mundum esset, importune accedendo vel recedendo nocere posset. Quod potest videri in homine. Importune enim accedendo, terra suffocat eum, aqua submergit, aer aufert anelimum, ignis comburit. Similiter, importune recedendo, eidem nocet. Importune enim recedendo, ignis efficit hominem sine calore, aer sine vitali hanelitu, aqua sine humore, terra sine pondere. Quod ut abesset mundo, nichil de elementis dimisit extra mundum». (WILLELMUS DE CONCHIS, *Glosule super Consolationem Boetii, Ms. Troyes 1381* [fol. 62v], cum nonnullis emendationibus ex *Ms. Troyes 1101* [fol. 11ra] desumptis).

<sup>7</sup> PLATO, *Timeus* 32c (in translatione Chalcidii, ed. MULLACH, p. 161).

Eadem Platonis verba citantur in anonymo commento Codicis Einsiedeln 302 (p. 27). Cf. COURCELLE, *Etude critique...* cit., p. 125.

mata muneribus, quid utilitatis afferrent?<sup>8</sup> Si enim membra corporea in extra positae tantum actus suos exercent, corpus id quod omnia amplectitur et in cuius velud sinu ac gremio rerum universitas refusa est necessario debitis membrorum vacat officiis, omnium intra se positorum presentia locuples.

His de causis mundus perfectus ex perfectis partibus absolutus, liber ab omni violentarum impetu passionum quae corruptionem defectumque ingenerant, vite interminabilis excursus, ut Plato opinatur, sortitus est.

3 At vero de conexione indissolubilique vinculo elementorum, quibus numeris quae potentia confederata corpus mundi effecerint, ad hanc ferme ratiocinatur sententiam<sup>9</sup>. Tam hic quam ceteri qui de numerorum rationibus disputarunt eos numeros vincendi potestatem habere dixere quibus aliqua interiecta esset medietas. Quam vim primus ternarius obtinuit, cui inter duo extrema media unitas inseritur per quam due ille colliguntur convincanturque extreme unitates.

At vero, cum medietas ipsa geminaretur duplexque fieret, tum quae extrema essent non tenaci modo, verum indissolubili vinculo fore conexa tradidere. Ita enim accidere ut non modo geminata medietate conectantur extrema, sed ipsa quae medietas se ipsam colliget et coartet fiatque insolubilis concatenatio extremorum ad media et mediorum et ad se invicem et ad extrema. Quod in quaternario numero primum perspicere potest qui geminata medietate duo copulat et conectit extrema. Tamquam enim quibusdam ulnis due medie unitates duas altrinsecus positas ad se contrahunt et conectunt. Sumpto enim exordio a prima transitur ad secundam, a secunda ad tertiam, a tertia ad quartam; et invenitur in omnibus cognatio et paritas quantitatis. Item a prima ad tertiam, a secunda ad quartam, eadem comparatio reperitur. Sic igitur eadem cognatione et se invicem medie colligant, cum gemine sint, et ab eis convinciuntur extreme.

Altius aliquid de numerorum disseruere potentia. Cubos veteres eos numeros appellaverunt qui a quolibet numero per se equaliter multiplicato in solidum corpus concrescerent. Est autem solidum corpus quod longitudinem et latitudinem et crassitudinem habet. Crassitudinem voco interna corporis quae faciunt ut corpus visibile sit et palpabile. Hi autem cubi ita nascuntur: bis bini bis id est VIII. Ecce primus cubus a binario per se equaliter multiplicato natus. Nam bini, id est duo, bis, IIIIor sunt. Qui quatuor, bis item ducti, in octo concrescunt. Qui est cubus et longitudinem et latitudinem et crassitudinem habet ac per hoc corpus solidum. Cum enim diximus: bis bini id est IIIIor, et longitudinem et latitudinem accepit. Quando autem secundo bis adiecimus, crassitudinem accepit. Nam super priora quatuor et alia IIIIor quae

corpus solidarent et indensarent accepit. Hoc autem corpus // solidum, (f. 89 v) hoc modo constructum, quadratum est in modum thessalarum et omnibus partibus sibi equale. Habet enim XII latera equalia, octo angulos, VI superficies equales. Superficies autem voco planities in tesseris ubi numerus inscribitur. Habet autem in omnibus lateribus duo. Ad hunc modum omnes cubi formantur. Nam ter terni ter, qui est cubus, XXVII. eodem modo a ternario surgit. Ter enim terni fiunt VIII. Qui VIII, ter ducti, XXVII pariunt, solidum corpus, et eisdem proprietatibus quas prediximus omnibus predictus est. Hoc tantum distat quod in omnibus lateribus tria habet. Sunt igitur hi duo cubi, VIII et XXVII, alter a pari numero id est octo, alter ab impari prodiens id est XXVII. Parem vero numerum binarium dixere, quod in duo equa dividi potest, imparem ternarium, quod non potest. Unde ille femine, hic mari comparatur.

In his ergo cubis talem speculationem habuere maiores ut dicerent eos duabus medietatibus convinci et conecti posse ad invicem quae et illos coniungerent et eadem se cognatione respicerent, quas hoc modo invenendas esse iudicant. Ponantur duo hi numeri e regione: octo et viginti septem. Si ergo medietatem quae minori numero vicina est invenire desideras, sume longitudinem et latitudinem minoris — quae est bis bini — et multiplica eas per longitudinem maioris — quae est ter — et dic: bis bini ter qui sunt XII. Hos pone iuxta octo. Secunda vero medietas eodem modo est procreanda. Sumes enim maioris cubi longitudinem et latitudinem — quod est ter terni — et multiplicabis per longitudinem minoris — quod est bis — et dices: ter terni bis qui sunt X et VIII. Hos pones iuxta XXVII.

His ita positae, videndum est quanam se cognatione hi numeri contingant. XII ad VIII comparatus sexquialter<sup>10</sup> est, totum eum et eius insuper medietatem continens. Similiter, XVIII totum XII continet et eius medietatem quae est VI. XXVII vero ad XVIII eandem continentiam habet. Ergo in omnibus est sexquialtera proportio quae fit quociens maior numerus minorem totum et insuper eius continet medietatem. Nam quod primus ad secundum, id est secundus ad tertium et tertius ad quartum; vel, converso ordine, quod est quartus ad tertium id est tertius ad secundum et secundus ad primum. Sic igitur duo hi cubi a se diversi interiectis medietatibus quadam equabili conexione proportionis coniunguntur.

4 Nunc, quoniam et quaternarii habilitatem, ad nectenda vincula praeter ceteris idonei, demonstravimus et quemadmodum duo solida corpora duabus interiectis medietatibus conectantur per duorum cuborum similitudinem expressimus, ad elementorum vinculum unde cepimus revertamur. Volens, inquit Plato, deus mundum condere, visibilem palpabilemque

<sup>8</sup> PLATO, *Timaeus* 33 d (in translatione Chalcidii, ed. MULLACH, p. 162).

<sup>9</sup> PLATO, *Timaeus* 31 c-32 b (in translatione Chalcidii, ed. MULLACH, p. 160 s.).

<sup>10</sup> sexquialiter, in *manuscripto*.

facere instituit<sup>11</sup>. Sed visibile quid sine ignis beneficio, palpabile autem absque terre corpulentia fieri non potest. Igitur ignem et terram adhibere necesse fuit. Verum hec duo controversa et repugnantia invicem sunt. Ignis enim levis, acutus, mobilis; terra gravis, retunsa, immobilis. Ad hanc ergo contrarietatem leniendam quaternarii geminata medietas asciscenda fuit, quatenus, duobus cognitionem cum eis habentibus // interiectis, tam litigiosa controversia sedaretur.

Inserta est igitur aeris et aque medietas que ignis et terre implacabilem discordiam sua<sup>12</sup> interpositione federarent, quippe et ad ea et ad se invicem suarum proprietatum cognitione finitima. He autem interpositiones non temere neque fortuito sunt locate sed, quemadmodum cuborum medietates certa ratione prediximus dispositas ita ut utraque medietas ab alterutro cubo aliquid acciperet, sic duo hec corpora aeris et terre summi artificis providentia, prudenti consilio, media inseruit que et sibi proxima amicissima familiaritate complecterentur et ulterius posita quodam quasi sue benignitatis respectu contingerent.

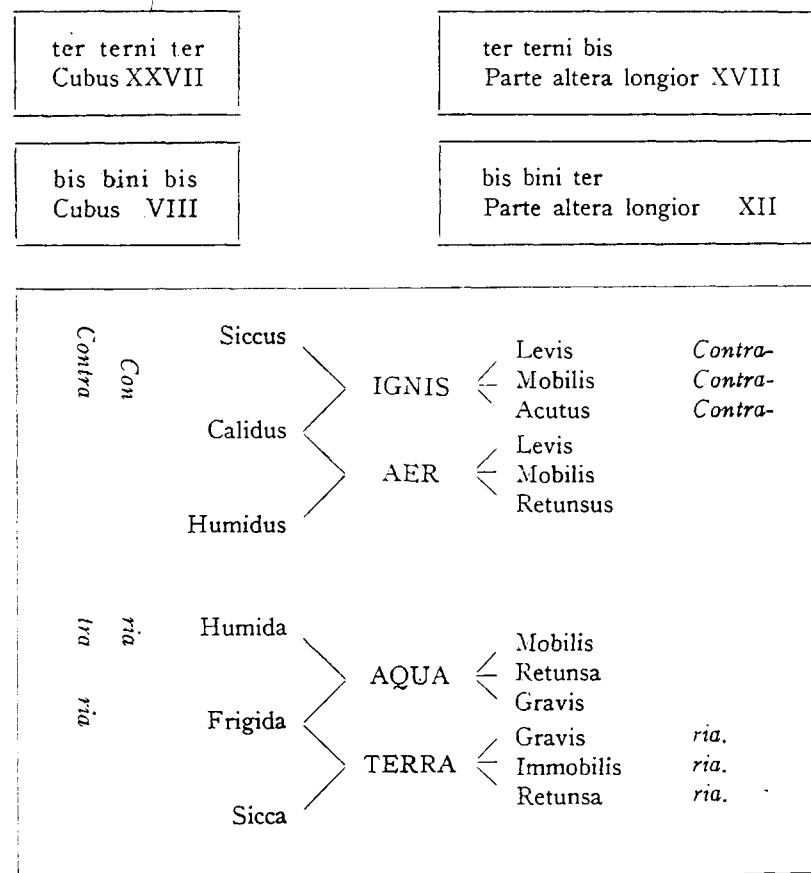
Aer enim duas proprietates ignis proximi accipiens levitatem et mobilitatem, terciam ulterius posite terre assumit proprietatem, id est ut sit retunsus. Aqua vero vicine sibi terre duabus insignita proprietatibus, gravitate scilicet et retensione, mobilitatem ignis superioris assumit. Sic igitur extrema duo repugnantia et dissidentia elementa, duobus aliis interpositis, indissolubili conexione conciliantur et amica suarum partium similitudine federantur. Nam, sive ea directo ordine considerare volueris, sive alternis saltibus, uno interposito, comparare libuerit, nihil prorsus in illa serie mundane compaginis invenies quod a societate quadam et similitudine penitus abhorreat. Et proxima quidem artissimis inter se vinctulis astricta sunt. Ulteriora vero, quamquam partiolem, tamen copulam recipere. Aqua enim duabus proprietatibus proxima sibi, terram et aerem, tamquam duabus ulnis amplectitur. Cum sit enim mobilis, retunsa, gravis, duo — retunsum et grave — cum terra communicat. Item duo — retunsum et mobile — aeri participat. At vero aer, cum sit levis, mobilis, retunsus, leve et mobile igni partitur, mobile et retunsum aqua habet, media differentia communi, ceteris duabus propriis existentibus. Quod si alternatim inspereris, ignis aque mobilitate se copulat, aer terre retensione sociatur.

Extant et alie elementorum differentie in quibus ignis et terra implacabili pugna non dissident sed terra potius aeri, aqua igni certare videantur. Quod litigium item media interiecta componunt. Quas etiam differentias asserimus ut que in eis concordent vel discordent ad liquidum cognoscas. Ut enim a superioribus incipiam, ignis natura est siccus et calidus; aqua humida et frigida. Quam pugnam aer interpositus dirimit qui

<sup>11</sup> PLATO, *Timeus* 31b sq. (in translatione Chalcidii, ed. MULLACH, p. 160).

<sup>12</sup> suam in *manuscripto*.

igni calore, aque humore sociatur, utrique lateri sibi similem exhibens proprietatem. Aer autem calidus et humidus terre frigide et sicce disconvenit: que iurgia aque temperantia sopiuntur, cum terreno frigori et humori aereo se accomodat. Ignis vero terram siccitate amplectitur. Et in his ergo differentiis proxima queque precipue vincuntur<sup>13</sup>. // (f. 90 v)



5 Est et aliud quod de ipsorum ponderibus et locis elementorum subtiliter valeat disputari: quod ipsum dilucide expositum animoque ac ratione firmiter comprehensum ad id quod nunc versatur negotium perutile videatur. Locum enim et positionem eis secundum ipsorum corporum pensam et pondera artifex natura distribuit. Itaque quod interea vel levis-

<sup>13</sup> vincuntur in *manuscripto*. Annon intelligendum sit: *vincuntur*?

sime puritatis vel purissime levitatis extitit, cetera vel mobili celeritate preveniens, summum locum occupavit et obtinet. Item, quod vel gravissime densitatis vel densissime gravitatis apparuit, corpulentia ipsa et pondere quietum et torpens, in infima relapsum reliquorum subsedit extremum, non modo quod ipsum pre ceteris fetulentum et sordidum esset, verum quod ceterorum quoque egesturas et purgationes in extrema deiectionem in se ipsum reciperet.

Ne igitur summi illius levitatem ab infimi huius gravitate implacabilis repugnantia distraheret, duplex, opificis nature beneficio, procuratum est vinculum ita medie temperatum ut neque in illius purgatissimi nitorem exurgeret et tamen cognatione quadam proxime accederet neque in huius sordidissimi feces et colluvionem truderetur, quadam tamen illi proprietate finitimum. Duorum ergo mediorum alterutrum, cum ad conciliandam extimorum dissidentiam intercederent, quod sibi simillimum repperit appetiit: terram aqua, aer ignem, ipsa quoque pro status sui dignitate supra vel infra disposita.

Est enim, ut diximus, hic ordo de ponderis et levitatis librata dimensione proveniens. Quod enim gravissimum imum<sup>14</sup>; quod secunde gravitatis, secundum; quod tercie, tertium. Item, e contrario, quod levissimum, summum; quod secunde levitatis, secundum; quod tercie, tertium. Nam quantum terra aque preponderat, tantum aqua aeri, tantum aer igni. Item, quanto levior ignis aere, tanto aer aqua, tanto aqua terra. Igitur terrenum pondus media interiecta proportionaliter diductum et extenuatum ignee levitati conciliant. Igneam rursus levitatem eadem media competentem indensatam et ingravatam terreno ponderi confederant.

Et de elementorum indissolubili vinculo hec dicta sunt.

6 Nunc ordo // postulat ut de mundi anima quod promisimus exequamur. De anima mundi philosophi veteres, sumptis maxime rationum seminariis a Platone quem inter ceteros principem profitentur, hanc habuere sententiam: hunc ad humani corporis similitudinem quod vitali potentia omnibus equaliter infusus artubus spiritus animat atque movet, ipsa quoque, mundane molis universitatem vivificans, et sensibili vigore adimpleat et competentibus sibi motibus agitet. Quam opinionem Virgilius, inter epicuree secte greges in primis eruditissimus, in sexto Eneidos libro, his versibus inseruit:

Principio celum ac terras camposque liquentes,  
Lucentemque globum lune titaniaque astra,  
Spiritus intus alit, totosque infusa per artus  
Mens agitat molem<sup>15</sup>.

<sup>14</sup> imum] unum in manuscripto.

<sup>15</sup> VIRGILIUS, *Aeneis* VI, 724-727. Huius virgiliani loci, apud Platonicos celeberrimi, mentionem faciunt auctores permulti inter quos isti sunt notandi: MACROBIUS, *In Somnium Scipionis* I, 14, ed. EYSENHARDT, Lipsiae 1893, p. 541; S. HIE-

In hanc eandem et Boetius noster concordat sententiam:

Tu triplicis mediam nature cuncta moventem  
Conectens animam per consona membra resolvit<sup>16</sup>.

Ecce quam Boetius animam vocat, Virgilius spiritum<sup>17</sup> et, paulo post, mentem appellat. Et quid hic ait: *Cuncta moventem conectens animam*, ille loquitur: *totosque infusa per artus mens agitat molem*<sup>18</sup>.

Porro de mundane huius anime divina generatione Plato in *Timeo* subtilem edidit rationem super quam eius expositor, vir multe et magne eruditionis CALCIDIUS, parcus licet loquendi, pluribus tamen verbis deseruit. Quarum disputationum sententias memoriter repetitas, si pro ingenii mei captu explicuero, nihil, ut arbitror, in his versibus — ab illo enim principio defluere atque oriri omnino videntur — remanebit obscurum.

Dicit Plato mundi opificem deum animam, quam<sup>19</sup> tante moli vivificande atque regende propositurus erat, excogitasse<sup>20</sup> atque reformasse hoc modo<sup>21</sup>. Substantiam vel essentiam, aliam individuum, aliam ponit esse dividuum; et individuum celestium, dividuum vero terrenorum; item naturam aliam esse eandem, aliam diversam. Eadem natura est ut hominis et hominis: omnes enim homines secundum speciem eiusdem nature est<sup>22</sup>. Diversa vero natura est hominis et bovis, cum hic rationabilis sit, ille irrationabilis.

Igitur, ille mundi opifex ex substantia individua et item dividua medium quiddam conflagavit atque coniunxit quod in se utriusque, individui scilicet atque dividui, haberet portionem. Quod ipsum ex utroque ita medie temperatum inter naturam eandem et item diversam medium collocavit. Deinde tria hec, id est eandem naturam primum, et substantiam ex individua et dividua compactam secundum, quam mediam locaverat, et diversam naturam tertium, ita simul coniunxit atque commiscuit ut unum

RONYMIUS, *Comment. in Ezechielem*, lib. XII (P.L. 25, 388 d-389 a); *Comment. in Epistolam ad Ephesios*, lib. II, cap. IV (P.L. 26, 497 a); VIRGILIUS TOLOSANUS, *Epitome* XV (HUEMER J., *Virgilii Maronis grammatici opera*, Lipsiae 1886, p. 92, 10); JOANNES SCOTUS ERIUGENA, *De divisione Nature*, I, 31 (P.L. 122, 476 c-d); REMIGIUS AUTISSIODORENSIS, *Glosse in Martianum*, ed. MANITIUS, « *Neues Archiv* » XXXVI (1911), pp. 56-57; BOVO DE NOVA CORBEIA, *Commentarius...* cit. (P.L. 64, 1243 a); GUNZO, *Epistola* (P.L. 136, 1297 b-c); THEODERICUS CARNOTENSIS, ed. HARING, N., « *Archives d'hist. doc. et litt. du moyen âge* » XXII (1955), p. 193; ABELARDUS, *Introductio ad Theologiam* I, 20 (P.L. 178, 1025-1027); JOANNES SARRESBERIENSIS, *Metalogicon* II, 11, ed. WEBB, Oxonii 1929, p. 83, 19 et sescenti alii.

<sup>16</sup> BOETIUS, *De Consolatione Philosophiae*, I, III, metrum IX, 13-14.

<sup>17</sup> spiritum] spiritus in manuscripto.

<sup>18</sup> Cf. BOVO DE NOVA CORBEIA, *Commentarius...* cit. (P.L. 64, 1243 a-b).

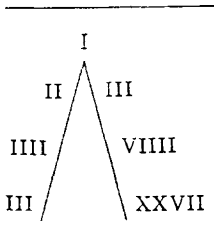
<sup>19</sup> quam] que in manuscripto.

<sup>20</sup> excogitasse] et cogitasse in manuscripto.

<sup>21</sup> PLATO, *Timeus* 35 a-36 d (in translatione Chalcidii, ed. MULLACH, pp. 162-164).

<sup>22</sup> est: sic in manuscripto.

quodque trium duorum aliorum retineret admixtionem et partem id est quod idem erat et substantia simul esset et diversum; et quod substantia erat et idem pariter et diversum esset. Item, quod diversum eque esset et idem et substantia. Et hec est velut massa et quoddam fermentum (f. 91 v) ex tribus his, hoc est // eodem et substantia et diverso compositum ex quo Plato deum opificem mundanam animam in hunc modum instituisse commemorat.



Sumpsit, ut ait, ex toto fermento unam primitus portionem, hanc velut unitatem accipias; secundam duplam prime, hic sit binarius; terciam triplam ut ternarius; quartam quadruplam ut IIII; quintam nonuplam ut VIIII; sextam octuplam<sup>23</sup> ut octo; septimam XX et VII partibus propensioem quam prima. Hec igitur membra in prima anime genitura absoluta in unam postea seriem coaptavit atque in longitudinem extendit in modum I litere. Quam seriem in longum consequenter fudit et secuit duasque ex una fecit easque invicem sibi mediam medie implicuit in modum X litere et deinde in orbes inflexit quoad sibi capita coirent. Quos orbes contraria agitatione<sup>24</sup> ferri iussit ut alter ab oriente in occidentem verteretur, qui est cursus firmamenti, alter ab occidente in orientem, qui est cursus VII planetarum.

His igitur rationibus expolitam animam in medio mundi posuit, quem locum quidam philosophi solis circulum esse voluerunt quo ex medio omnibus magni corporis artubus se equaliter infunderet totamque machinam motu sempiterno et in se reciproco circumageret<sup>25</sup>.

Post hec, de minorum statu animarum incipit loqui Plato dicitque deum eundem per ministros minoris potentie, deos atque subditos, predicti fermenti reliquias sumpsisse atque in eundem cratera refudisse, non tamen eiusdem puritatis emanasse proventus atque inde minores animas condidisse easque numero stellarum pares legisse, singulasque singulis sideribus superimpositas totius creature iussit spectare naturam, deinde partim celestibus, partim terrestribus corporibus indidisse<sup>26</sup>. Celi enim luminaria et sydera vivere et ratione uti censebant. Porro, his animabus quas in corpora demittebat terrestria, hanc legem deus ille platonicus sanctiebat ut quecumque in corpore posite bonis meritis et innocenti vita

<sup>23</sup> octuplam] VIII duplam in *manuscripto*.

<sup>24</sup> agitatione] agnitione in *manuscripto*.

<sup>25</sup> « Quidam ita intellexerunt animam mundi esse mediam, non quod esset in omnibus, sed in medio mundi posita, id est in sole, et inde vires suas et potestates in corpora mitteret. Quod, quia aperte falsum est, postponatur ». (WILLELMUS DE CONCHIS, *Glosule super Consolationem Boetii*, ed. JOURDAIN, « Notices et extraits de quelques manuscrits de la bibliothèque impériale » XX, 2, p. 76).

<sup>26</sup> PLATO, *Timeus* 41d-e (in translatione Chalcidii, ed. MULLACH, p. 170).

celum sibi acquirerent, post solutionem corporis ad comparis sibi stelle contubernium redire et prime originis dignitatem recipere mererentur<sup>27</sup>.

Hanc anime m<und>i<sup>28</sup> rationum continentiam de Timeo, cum librum non haberem, prout potui memoria repetitam, ideo preponere curavi ut, quoniam totus horum versuum sensus ab ea videtur origine demanare, percepta illa et cognita, ex facili nobis huius carminis constaret intellectus, simul etiam ut totus nostre explanatiuncule cursus non exorbitans, non statutos terminos egrediens, cum infra scriptam platonice auctoritatis metam se ageret, firmiore presidio et ampliori gratia niteretur.

#### (PARS ALTERA)

- 7 Nunc a principio singulas versuum periodos perscrutemur singulisque sensibus sua explicatiuncula, prout videbitur, subiciatur. Neque enim, ut arbitror, tamquam si nihil dixerimus, opus erit immorari, cum precedentia maximam huius oneris partem levare atque sufferre posse videantur. Petitum // tamen, amice, te principio velim, si longitudo tibi fortassis (f. 92 r) importaverit fastidium, ne tam studio me velut ingenii ostentandi gratia quam apertioris intellegentie causa tantum existimes protraxisse sermonem.

O qui perpetua mundum ratione gubernas,  
Terrarum celiq[ue] sator.

Perpetuam rationem significare videtur prudentiam et consilium opificis dei quo universas futuri operis partes et ante quam fierent previdit et factas ineffabili potentia regit et ordinat. 'Perpetua' vero pro 'eterna' accipi oportere existimo secundum utriusque verbi supra positam differentiam. Ratio enim creatoris coeterna est illi nec initium nec finem<sup>29</sup> habens. Satorem autem metaforice appellat, convenienter tamen. Si enim elementorum exordia semina non absurde dicuntur quod nasciture universitati seminaria quedam extiterunt, ut Virgilius in Bucolicis:

magnum per inane coacta  
Semina terrarum<que> anime<que> marisque <fuissent>  
Et liquidi simul ignis<sup>30</sup>,

recte eorum conditor sator appellatur.

Qui tempus ab evo  
Ire iubes, stabilisque manens das cuncta moveri.

<sup>27</sup> PLATO, *Timeus* 42b (in translatione Chalcidii, ed. MULLACH, p. 171).

<sup>28</sup> mundi] mi in *manuscripto*.

<sup>29</sup> finem] finis in *manuscripto*.

<sup>30</sup> VIRGILIUS, *Ecloga* VI, 31-33. Eosdem versus citat BOVO DE NOVA CORBEIA (P. L. 64, 1240a).

Diximus superius conditorem mundi deum formam et exemplar huius mundi, ante quam fierent, mente et animo concepisse. Quam formam Plato mundum intelligibilem vocat ad cuius similitudinem sensibilis iste conditus est. Porro mundi illius intellegibilis eternitatem evum appellat. Cuius evi simulachrum, cum ad sensilem hunc mundum vellet artifex ille deus traducere, tempus excogitavit ut, quemadmodum sensibilis mundus ab intelligibili, qui forma eius est, procederet, sic tempus ab evo, quod imago illius extat emanaret. Et hoc est quod ait: *Qui tempus ab 'evo' ire iubet*. Evi enim stare est propter uniformem immutabilitatis identitatem, temporis transire propter variam vicissitudinis mobilitatem. *Stabilisque manens das cuncta moveri*. Aperte demonstrat et eternitatem creatoris et temporalitatem creature<sup>31</sup>. Consentit et huic sensui illud divine scripture testimonium: « Apud quem non est transmutatio nec vicissitudinis obumbratio »<sup>32</sup>. Cum igitur ad simplicem divini status immutabilitatem nec mutatio nec varietas aspiret, nutu tamen eius et imperio cetera omnia moventur. Quod hoc modo facile comprehenditur. Omnis creatura aut corporea est aut incorporea. Et corporea quidem dupliciter movetur: loco, tempore. Quicquid enim loco movetur, tempore quoque movetur ut lapis, lignum. Incorporea vero solo tempore movetur ut anima vel spiritus<sup>33</sup>. Movetur autem cum gaudet, dolet, spirat, metuit. Nam localem motum non recipit cum sit sine corpore. Si igitur omnis creatura aut corporea aut incorporea est et illa dupliciter, hec autem simpliciter movetur, ergo omnia moventur. Dat igitur stabilis et eternus cuncta moveri.

Quem non externe pepulerunt fingere cause  
Materie fluitantis opus, verum insita summi  
Forma boni, livore carens.

Disputarunt philosophi quibusnam de causis deus ad institutionem mundi huius accesserit: utrum egestate aliqua vel impulsu necessitatis. (92v) Plato autem solam dei bonitatem causam fuisse comme // morat his verbis: « Optimus, inquit, erat. Ab optimo porro longe invidia relegata erat »<sup>34</sup>. Ergo hic sensus est: Non extranee cause id est nulla violentia extrinsecus illata, non urgens inopia coegerunt te facere res istas corporeas et transitorias sed summa bonitas naturaliter tibi ingenta, nemini in-

<sup>31</sup> Cf. BOVO DE NOVA CORBEIA, *Commentarius...* cit. (P. L. 64, 1240 b).

<sup>32</sup> Jac. I, 17.

<sup>33</sup> Cf. S. AUGUSTINUS, *De Genesi ad litteram* VIII, 39 (P. L. 34, 388); JOANNES SCOTUS ERIUGENA, *Comment. in Boetium de Consol.* (ed. H. SILVESTRE, *Le Commentaire inédit de Jean Scot Erigène...*, « Revue d'Hist. Eccl. » XLVII [1952], p. 52); REMIGIUS AUTISSIODORENSIS, *Comment. in Boetium de Consol.* (ed. SILVESTRE, *ibid.*); BOVO DE NOVA CORBEIA, *Commentarius...* cit. (P. L. 64, 1240 c).

<sup>34</sup> PLATO, *Timeus* 29 e (in translatione Chalcidii, ed. MÜLLACH, p. 158). Eadem verba iam supra citavit auctor (§ 2).

videns ac, per hoc, omnes mortales eiusdem summe bonitatis volens esse participes.

Materiam autem fluitantem corporeas substantias vocat que motibus influxionis et effluxionis, de quibus supra diximus, caduce et fluxe sunt. Potest et altius intelligi fluitans materia confusio illa elementorum primaria que chaos appellatur, in qua nullum elementum propriam et discretam habebat qualitatem sed, permixtis omnibus, inconditum quiddam et informe torpebat. Quam confusam materiam et fluitantem, quoniam certum statum non optinebat, bonitas dei discrevit singulaque suis proprietatibus et locis distribuens, in pulcherrimum hunc, quem videmus, mundi ornatum expolivit.

8

Tu cuncta superno  
Ducis ab exemplo: pulchrum pulcherrimus ipse  
Mundum mente gerens similique in imagine formans.

Tria illa commemoravit que Platonem asseruisse principio diximus: deum opificem, materiam et exemplar. Opificem a capite: « O qui perpetua »; materiam, ubi ait: « Materie fluitantis opus »; exemplar tertium nunc prosequitur: « Tu cuncta superno ducis ab exemplo »<sup>35</sup>. Vocat enim exemplum intelligibilem mundum qui in mente creatoris erat, ad cuius similitudinem istum condebat; in quo forme iste et magnitudines et qualitates incorporaliter continebantur, et ex illo invisibili in istum visibilem per corporeas species transferebantur et ad imaginem eorum formabantur. De quibus, quia uberius iam diximus, non est diutius immorandum.

Perfectasque iubens perfectum absolvere partes.

Perfecta IIII elementa et in hanc quam nunc videmus puritatem, ex illa originaria confusione perpolita integra et illibata in constructione mundi artifex ille deus expendit. Ex omni enim terra, ut ait Plato, et omni aqua et aere et igni, nulla parte, nulla potentia eorum relictas, factus est mundus<sup>36</sup>. Nam perfectus non esset si ab deminutis delibatisque sumpsisset exordium. Et hoc est quod ait perfectas partes perfectum mundum absolvisse. Quod ipsum latius supra explicatum est.

Tu numeris elementa ligas ut frigora flammis,  
Arida convenient liquidis: ne purior ignis  
Evolvet, aut mersas deducant pondera terras.

Videns creator deus controversa et dissidentia ea que in unius corporis conditionem componere parabat neque copulari aut convenire posse res tam diversas et nature communionem abnuentes, si non excellenti et

<sup>35</sup> Cf. BOVO DE NOVA CORBEIA, *Commentarius...* cit. (P. L. 64, 1241 a).

<sup>36</sup> PLATO, *Timeus* 32 c (in translatione Chalcidii, ed. MÜLLACH, p. 161). Eadem verba, ab ipsius Timei verbis aliquantulum discrepantia, iam supra citavit auctor (§ 2).

eminetissimo quodam artificio iungerentur et equabili quadam ponderis parilitate librarentur, eum vinciendi modum qui preter ceteros et potentissimus et firmissimus est apposuit <sup>37</sup>. Est autem is quem in quaternario numero primum inveniri prediximus qui, duobus mediis interiectis, sic  
93r) conecit et colligit extrema ut invicem se conectant ipsa quoque media. // Id enim demum vinculum insolubile optinet firmitatem quod non aliud modo astringit et vincit, verum ipsum quoque ne fatiscat a se ipso vincitur.

Et vinciendi quidem potestas ternario etiam contingit, non tamen firmissima. Nam unitas media duas extimas astringere potest, cum sit media; se ipsam vero ligare non potest, cum sit sola. Quaternarii vero medietas et extrema conecit quia media est, et a se ipsa conecitur quia duplex est. Qui, ut diximus, solidissimus est vinculi nodus, cum quod vincit ipsum quoque vincitur.

Ab his ergo numeris opifex deus vinculorum firmitatem mutuatus, dissidentia IIII elementa conexuit hoc modo. Ea que vehe<me>ntissime et qualitibus et pondere discordabant, terram dico et ignem, cum sit ille levis, mobilis, acutus, hec gravis, immobilis, obtusa, duobus interiectis aqua et aere, colligavit, que media sibi proximis extremis et pondere et qualitate familiariora apparerent. Aqua enim terre sibi proxime in utraque causa propinquior est quam igni, cum sit gravis et obtusa, ignis solam habeat mobilitatem. Item aer utraque in re igni proximo vicinior est quam terre, cum sit levis, mobilis, terre solam habeat obtusionem. Hec ipsa vero media tenacissime coherent, cum qualitibus eadem sint, pondere solo dissident. Aqua enim gravis, levis est aer, in ceteris utrumque equaliter et mobile et obtusum. Et hec est quaternarii catena.

Porro ternarius vim quoque suam exercet hoc modo. In illis namque differentiis quas preposuimus in quibus tertia quoque sibi contrarietatis modo adversantur, id quod medium est dissidentiam illam componit et federat <sup>38</sup>. Hic, a terra infima ordiamur. Hec, quoniam frigida et sicca est, aeri calido et humido <sup>39</sup> opponitur. Que pugna, aqua interveniente, sedatur, cum terre frigore aeri societur humore. Item aqua humida et frigida igni sicco et calido disconvenit. Quam litem aer medius dirimit, aque humore, igni calore se socians. Et hic quoque secundum ternarii potentiam tertia que dissident, medio interposito, colligantur. Ergo hec ratio talem continet sententiam: *Tu numeris elementa ligas*, id est ternario et quaternario qui ante ceteros vinciendi sortiti sunt facultatem, IIII discordia elementa sic colligasti ut frigus terrenum aereo calori conveniret, aqua interveniente, ariditas ignea liquori aquatico congrueret, aere interiecto. Et hic ternarii conexio significata intelligatur.

<sup>37</sup> Figura in margine posita illustrat vim quaternarii.

<sup>38</sup> Figura in margine posita illustrat vim ternarii.

<sup>39</sup> humido] humida in *manuscripto*.

Quod autem sequitur: *Ne purior ignis evolet, aut mersas deducant pondera terras*, hoc significare videtur. Ignem et terram summa levitas et maxima gravitas ab invicem distraherent ac dispararent ut ille ad superiores evolveret, hec in inferos mergeretur, si non predicto numerorum ligamine insolubiliter necterentur. Et hic item ubi duo summa nominibus expressit ignem et terram, quaternarii nexus putetur esse notatus. Si quis autem acutius intendens meliorem attulerit rationem, corrigat errorem nostrum et // gratias ei habentes, facile commutabimus sententiam. (f. 93 v)

9

Tu triplicis <sup>40</sup> mediam nature cuncta moventem  
Conectens animam per consona membra resolvit.

Explicitis his que ad mundani corporis fabricam pertinebant, de anime genitura, que molem illam vivificatura erat, disserere incipit. Hanc in primo versu triplicis nature esse dicit tum mediam, tum cuncta moventem. Et triplicis quidem nature est quia rationem et sensum et incrementum ministrat. Sive triplicis nature est propter tria illa ex quibus eam Plato compactam commemorat: ex eodem, ex substantia, ex diverso. Mediam vero vocat quia in medio mundi locata est tamquam in corde. Quem locum, ut diximus, solem esse volunt qui III planetas habet sub se lunam, mercurium, venerem; tres supra se iovem, martem, saturnum, cum ipse septimus sit medius <sup>41</sup>.

Cuncta autem moventem hoc modo appellat. Corporum duo sunt genera: celestia, terrestria. Terrestrium vero sunt tres species: hominum, pecudum et tercium eorum que non sentiunt ut arbores, herbe et cetera generis eiusdem. Hec omnia corpora triplici sua natura anima movet: et celestia quidem sola ratione et ipsa stabili et firma ut firmamentum, ut VII planetarum speras; terrenorum extrema solo incremento, ut arbores, herbas <sup>42</sup>; item terrenorum prima tribus modis, ratione, sensu, incremento, ut hominum; media duobus, sensu, incremento, ut pecudum <sup>43</sup>. Ergo, si preter hec corpora nulla sunt, hec autem predictis rationibus omnia movet, recte eam cuncta moventem asseruit.

Hanc animam, dum connecteret deus, per consona membra resolvit. Hoc est quod supra diximus et fermento et massa ex tribus compacta membra anime per quosdam numeros deum produxisse, unitate in principio locata, deinde II, tum III, deinceps IIII, consequenter VIIII, post VIII <sup>44</sup>, postremo XXVII. Que membra adeo sunt consona ut armonice

<sup>40</sup> triplicis] triplices in *manuscripto*.

<sup>41</sup> Cf. JOANNES SCOTUS ERIUGENA, *Comment. in Boetium*, ed. H. SILVESTRE, «Revue d'Hist. Eccl.» XLVII (1952), p. 60; REMIGIUS AUTISSIORENSIS, *Comment. in Boetium*, *ibid.*, pp. 58-59. Vide supra § 6.

<sup>42</sup> herbas] herbes in *manuscripto*.

<sup>43</sup> Cf. BOVO DE NOVA CORBEIA, *Commentarius...* cit. (P. L. 64, 1243 d-1244 a).

<sup>44</sup> VIII] VII in *manuscripto*.



modulationis omnes species in eis invenias. Inest enim quadruplum quod est bis diapason, ut IIII ad I, VIII ad II. Inest triplum quod est diapente diapason, ut III ad I, VIII ad III, XXVII ad VIII. Inest duplum quod est diapason, ut VIII ad IIII, II ad I. Inest sesquialterum quod est diapente, ut III ad II. Inest sesquitercium quod est diatesseron, ut IIII ad III. Inest sesquiocavum quod est tonus, ut VIII ad VIII. Recte igitur que omnibus musice cantilene speciebus sibi concinunt, consona vocavit.

Subest tamen in his numeris qui ad anime genituram demonstrandam propositi sunt altior quedam speculatio ex arithmetice et geometricis subtilitatibus elicitam quam, quoniam ad presens negotium necessaria non est, sponte preterimus. Sensus autem totus huiusmodi est. Quoniam anima hec innumera corpora penetratura et vivificatura erat, ne violentis corporum motibus dissiparetur et discerneretur, conexuit eam deus et consolidavit, absolvens et explicans ex predicto fermento et massa membra eius talia que et proportionibus illis // inconsolubiler cohererent et consone sibi concinerent.

10 Sequitur:

Que cum secta<sup>45</sup> duos motum glomeravit in orbes,  
In semet reditura meat.

Uberius de eiusdem anime generatione disserit. Nam, ut ait Plato, animam illam per numerorum seriem explicitam in longum deus extendit et per medium secuit et ex duabus partibus duos orbes fecit eosque rotari iussit, ut diximus, contraria agitatione ab oriente in occidentem, ut firmamentum, et ab occidente in orientem, ut planetas VII. Ergo hoc dicit: anima secta et liberata, motum suum in duos orbes adunavit et constrinxit. Qui motus, quoniam spericus est et circularis, in se ipsum revolvitur. Omnis enim spericus motus reciprocus est. Nam neque firmamentum a circumvolutione semel arrepta umquam exorbitavit, nec planete cursum deseruerunt quem semel instituere.

Quod vero ait:

mentemque profundam  
Circuit, et simili convertit imagine celum,

mentem divinam exprimit quam, ob universitatis cognitionem, profundam appellat, quam mundana anima sibi presidentem intuetur circumque eam movetur et simili circumactione celum movet.

Tu paribus causis animas vitasque minores  
Provehis et levibus sublimes curribus aptans  
In celum terramque seris: quas lege benigna  
Ad te conversas reduci facis igne reverti.

<sup>45</sup> secta] facta in *manuscripto*.

Post mundane et magne anime absolutionem, de minoribus loquitur animabus dicitque eas eodem seminario productas esse. Nam, ut diximus, iuxta Platonem, reliquias fermenti deus in eundem cratera refudit minoresque vitas et animas creavit, non eiusdem puritatis cuius illam magnam — ipsa enim rerum omnium scia est — easque singulis stellis superposuit, partimque eas celestibus corporibus indidit, partimque terrestribus demisit et eis reditum, post functionem corporis, ad comparem stellam, si pie viverent, permisit<sup>46</sup>. Hoc est ergo quod ait: ex eodem fermento minores vitas, id est humanas vel sidereas, producis et aptas eas levibus curribus. Leves currus stellas vocat. Et leves ob ignee nature subtilitatem; currus autem quia sibi superpositas vehunt animas.

*In celum terramque seris.* Que in celum sate sunt luminaria sunt anime et syderum. Que in terram, hominum, quas benigno dei decreto, si ad eum convertantur, dum in corpore morantur, ignee sue levitate nature, post emortuum corpus, in celum redituras affirmat.

Hactenus, dilectissimi, ut iam utrumque vestrum pariter appellem, quoniam de intimis philosophie penetralibus sententias philosophia ipsa eruebat, explanatione vise sunt indigere. Sequentes pauci versus puram et simplicem ad deum contine(n)t<sup>47</sup> orationem<sup>48</sup>.

<sup>46</sup> permisit in *manuscripto*. Annon intelligendum sit: *promisit*?

<sup>47</sup> continent] continet in *manuscripto*.

<sup>48</sup> Cf. BOVO DE NOVA CORBELA, *Commentarius*... cit.: « Pauci vero versus qui restant expositione non indigent, quoniam in eis pura et aperta ad Deum oratio funditur » (P. L. 64, 1246 d).

## Chapitre V

Les “Institutions”  
de Priscien

## Deux rédactions des gloses de Guillaume de Conches sur Priscien

*Willelmus de Conchis gramaticus  
post Bernardum Carnotensem  
opulentissimus.*

(JEAN DE SALISBURY, *Metalogicon* I, 5)

Les travaux du P. Chenu sur la grammaire et la théologie au douzième siècle, ceux de M. Ph. Delhayé sur la grammaire et l'éthique ont bien montré que l'historien de la pensée ne perd pas son temps lorsqu'il s'aventure chez certains grammairiens médiévaux<sup>1</sup>. Nous voudrions apporter ici une toute petite contribution à ce genre de recherches en révélant un écrit fort significatif, les gloses de Guillaume de Conches sur Priscien. Par ce maître normand, héritier des méthodes pédagogiques de Bernard de Chartres, nous est révélé l'enseignement grammatical qui se pratiquait en la première moitié du douzième siècle au sein des écoles chartraines<sup>2</sup>. Nous ne saurions assez dire tout ce que nous devons aux remarquables travaux de nos devanciers Ch. Thurot et Richard W. Hunt<sup>3</sup>. Notre propos, cependant, est plus modeste. Ayant eu la bonne fortune de rencontrer deux manuscrits des gloses de Guillaume de Conches sur Priscien, nous avons cru utile de faire connaître cette découverte. Car, ici aussi, peut être

---

1. M.-D. CHENU, *La théologie au douzième siècle*, Paris 1957, ch. IV : *Grammaire et théologie* ; PH. DELHAYE, 'Grammatica' et 'Ethica' au XII<sup>e</sup> siècle, dans *Rech. Théol. anc. méd.* 25 (1958) p. 59-110.

2. Les historiens situent la date de la mort de Guillaume de Conches « peu après 1154 ». Cf. C. PARRA, *Guillaume de Conches et le « Dragmaticon Philosophiae »*, dans *École nationale des Chartes, Positions des thèses*, 1943, p. 175-181, et T. GREGORY, *Anima mundi. La filosofia di Guglielmo di Conches e la scuola di Chartres*, Florence 1955.

3. CH. THUROT, *Notices et extraits de divers manuscrits latins pour servir à l'histoire des doctrines grammaticales au moyen âge*, dans *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque impériale et des autres bibliothèques* (in 4<sup>o</sup>), XXII, 2, Paris 1868. R. W. HUNT, *Studies on Priscian in the Eleventh and Twelfth Centuries*, I : *Petrus Helias and His Predecessors*, dans *Mediaeval and Renaissance Studies* 1 (1941-43) p. 194-231 ; II : *The School of Ralph of Beauvais*, *ibid.* 2 (1950) p. 1-56.

opportune la maxime de la sagesse hébraïque : *Quam* (il s'agit de la Sagesse) *sine fictione didici, et sine invidia comunico, et honestatem illius non abscondo*<sup>4</sup>. Décrire sommairement les deux manuscrits que nous avons étudiés, donner un aperçu de leur contenu, voilà à quoi se limitera, pour le présent, notre ambition<sup>5</sup>.

**P** = Paris, Bibliothèque nationale, latin 15130 (commencement du XIII<sup>e</sup> siècle)<sup>6</sup>, 137 folios écrits sur deux colonnes de 47 ou 48 lignes. Manuscrit provenant de l'abbaye de Saint-Victor.

(f. 1<sup>ra</sup>) : <Q>uoniam in humanis inventionibus nichil ex omni parte posse esse perfectum (Prologue de l'auteur).

(f. 1<sup>va</sup>) : 'Cum omnis eloquencie'. Quoniam multi ante Priscianum (Gloses sur l'épître dédicatoire des *Institutiones* de Priscien, p. 1)<sup>7</sup>.

(f. 3<sup>va</sup>) : '<P>hilosophi diffiniunt'. Prisc<ianus> tractat<ur>us (Début des gloses sur Priscien I, 1 ; p. 5).

(f. 85<sup>ra</sup>) : *Materia artis grammatice in his tribus littera, sillaba et dictione* (Prologue de l'auteur sur le *De constructione* de Priscien).

(f. 85<sup>va</sup>) : 'Quoniam in ante expo<sis>'. Prisc<ianus> de constructione dictionum tractaturus (Début des gloses sur Priscien XVII, 1 ; p. 107).

(f. 137<sup>va</sup>) : *Nam latini in hoc morem atticorum secuntur* (Derniers mots des gloses, concernant Priscien XVIII, 157 ; p. 278, 13).

Quelques lacunes sont à noter. Au folio 23<sup>vb</sup>, huit lignes sont restées en blanc. Au folio 24<sup>ra</sup>, vingt-neuf autres lignes sont aussi restées en blanc. L'ensemble de ces lignes restées blanches correspond à un résumé sur les accents que l'auteur a promis de donner et que le copiste n'a pas transcrit<sup>8</sup>. Un peu plus loin, une lacune qui s'étend sur vingt et une lignes blanches du folio 25<sup>vb</sup> et sur le folio 26, demeuré entièrement vide, nous prive des gloses allant de Priscien II, 17 (p. 55, 1) à II, 21 (p. 56, 26)<sup>9</sup>. Enfin, tandis que le folio 84<sup>v</sup> s'arrête au

4. Sap. VII, 13.

5. Dans les *Proceedings of the British Academy* 34 (1948) p. 9, M. R. Klibansky annonçait la découverte d'un manuscrit contenant des gloses de Guillaume de Conches sur Priscien, mais sans en révéler la cote. Il nous est agréable de reconnaître que nous devons à la gentillesse de M. B. L. Ullman d'avoir pu repérer l'un de nos deux manuscrits, celui que nous désignerons ici par la lettre *M*.

6. Cette date est donnée par L. DELISLE, *Inventaire des manuscrits de l'abbaye de Saint-Victor conservés à la Bibliothèque impériale*, Paris 1869, p. 75.

7. Toutes les citations que nous ferons de Priscien se réfèrent à l'édition suivante : PRISCIANI GRAMMATICI CAESARIENSIS *Institutionum grammaticarum libri XVIII*, ex recensione Martini HERTZII (H. KEIL, *Grammatici Latini*, vol. II-III, Lipsiae 1855-1859).

8. Ce résumé existe dans le ms. *M* (Florence Bibl. Laur. S. Marco 310), f. 24<sup>v</sup>.

9. Ces gloses existent dans *M*, f. 26<sup>vb</sup>-28<sup>rb</sup>.

commentaire du livre XII, 8 de Priscien, le folio 85<sup>r</sup> aborde le commentaire du livre XVII. Les gloses nous font ainsi défaut pour tout ce qui va de Priscien XII, 8 à XVI, 16<sup>10</sup>.

**M** = Florence, Bibliothèque Laurentienne, San Marco 310 (XIII<sup>e</sup> siècle)<sup>11</sup>, 82 folios écrits sur deux colonnes de 52 lignes chacune. Ce manuscrit fut la propriété de Coluccio Salutati (1331-1406), puis de Niccolò Niccoli († 1437) avant de passer au couvent dominicain de San Marco à Florence. On lit en effet sur la page de garde : *Glosule G. Conensis super Priscianum maiorem. Conventus S. Marci ordinis predic<atorum> de Flo<renti>a, de hereditate Nicolai de Nicolis viri doctissimi florentini*, et au folio 82<sup>vb</sup> : *liber Colucii de Salutatis*.

(f. 1<sup>ra</sup>) <I>n principio huius artis hec sunt consideranda : quid sit ipsa ars, quod nomen (Prologue de l'auteur).

(f. 1<sup>va</sup>) : '<Q>uoniam omnis'. Quia multi ante Priscianum de arte grammatice tractaverunt (Gloses sur l'épître dédicatoire des *Institutiones* de Priscien, p. 1).

(f. 2<sup>va</sup>) : '<P>hilosophi diffi[ni]niunt vocem'. Pri<scianus> tractaturus de littera et sillaba et dict<ione> (Début des gloses sur Priscien I, 1 ; p. 5).

(f. 82<sup>vb</sup>) : *et hec sequentia docent exempla quorum finis 'polus sidera' finitas ammonet habere gratias. liber Colucii de Salutatis. Expliciunt glosule G. Conensis super maius volumen Prisciani* (Derniers mots des gloses, concernant Priscien XVI, 16 ; p. 105, 14).

Une lacune est à signaler dans ce manuscrit *M* : tandis qu'aux dernières lignes du folio 52<sup>vb</sup>, les gloses concernent Priscien VIII, 30 (p. 397, 5), le folio 53<sup>ra</sup> passe sans transition au commentaire de Priscien VIII, 93 (p. 442, 12).

Entre le manuscrit *P* et le manuscrit *M*, la différence la plus apparente est la suivante. En *M*, seul le *Priscianus maior* (= *Institutiones* I-XVI) est commenté. Les gloses de *P*, au contraire, visent non seulement le *Priscianus maior*, mais aussi le *De constructione* de Priscien (= *Institutiones* XVII-XVIII). *Priscianus maior* et *De constructione* sont en effet les termes courants dont usent les grammairiens médiévaux pour désigner les deux grandes sections en lesquelles se répartissent pour eux les dix-huit livres des « Institutions » de Priscien. Ces deux sections étaient considérées comme assez distinctes pour que l'absence de la seconde dans le manuscrit *M* ne pose aucun problème particulier. Normalement, néanmoins, un cours complet de leçons sur Priscien exigeait que l'on commentât non seule-

10. Cette partie des gloses existe en *M*, f. 62<sup>rb</sup>-82<sup>vb</sup>.

11. Nous remercions M. B. L. Ullman qui a bien voulu nous préciser cette date.

ment le *Priscianus maior* mais encore le *De constructione*. Voilà ce que nous dit clairement l'auteur des gloses du manuscrit *P* (Priscien XVII, 64) :

Hic ergo loquitur Prisc(ianus) de vocali genere, non de reali. Sed quid sit utrumque, si quis plene scire desiderat, nostras glosulas de Prisc(iano) magno legat. Multa enim que ibi scripta sunt, vel omnino hic preterimus vel breviter tangimus. Unde has sine illis semiplenas predicimus...

Fuit igitur necesse quedam nomina que illas significarent circa substantiam inveniri que, quia nominibus substantie adiciuntur, adiectiva vocantur. Sed de his iterum in predictis glosulis require. Nisi enim illas ante istas scripsissemus, multa plura in his posuissemus. Ut igitur sine cognitione magni Prisc(iani) nullus potest constructiones plene intelligere, sic per istas glosulas sine illis nullus poteris<sup>12</sup> plene hoc opus exponere. Ut enim liber constructionum pars est istius libri, sic iste glosule sunt illarum. Queso igitur quod nullus has solas considerans secundum eas de nobis iudicet. Confiteamur eas per se semiplenas esse. Sed, postquam has et illas legerit et intellexerit, tunc iudicet, quamvis iudicium hominum non multum curamus. Utilitatem enim discipulorum, non gloriam nostram, que nulla est, querimus<sup>13</sup>.

De ce point de vue, le manuscrit *M* ne nous offre qu'une œuvre tronquée. Le manuscrit *P*, malgré les lacunes importantes qu'il comporte pour le *Priscianus maior*, nous donne une vision plus complète de l'ensemble des gloses. Pour les parties qui leur sont communes, *M* et *P* présentent substantiellement le même texte. Les variantes sont accidentelles et peu étendues, sauf en quelques endroits que nous devons signaler. Le prologue du glossateur diffère de façon assez notable chez *M* (f. 1<sup>r</sup>-v<sup>a</sup>) et chez *P* (f. 1<sup>r</sup>-v<sup>a</sup>). Les gloses sur l'épître dédicatoire des *Institutiones* et sur le *De voce* (= Priscien I, 1-2) différent aussi en *M* (f. 1<sup>v</sup><sup>a</sup>-f. 5<sup>r</sup><sup>a</sup>) et en *P* (f. 1<sup>v</sup><sup>a</sup>-4<sup>r</sup><sup>a</sup>). Enfin, toute la partie des gloses concernant Priscien XII, 1-XII, 8 a reçu en *P* (f. 76<sup>ra</sup>-84<sup>vb</sup>) un développement bien plus considérable qu'en *M* (f. 59<sup>vb</sup>-62<sup>rb</sup>).

On aura une explication suffisante tant de l'accord substantiel des manuscrits *M* et *P* que de leurs différences accidentelles, si l'on admet les deux propositions suivantes :

I. — Les gloses sur Priscien contenues dans les manuscrits *M* et *P* sont l'œuvre d'un même auteur : Guillaume de Conches.

II. — *M* représente la rédaction primitive et *P* représente l'édition revue et corrigée d'une même œuvre.

Au cours des pages qui vont suivre, nous voulons faire deux choses. Dans une première partie, nous établirons que l'auteur des gloses

12. poteris : sic in codice.

13. *P*, f. 107<sup>ra</sup>-b.

contenues dans les manuscrits *M* et *P* est vraiment Guillaume de Conches, ce qui revient à démontrer la proposition I. Dans une seconde partie, nous chercherons à montrer, par quelques exemples, quels renseignements on peut espérer obtenir des gloses de Guillaume de Conches sur Priscien.

Quant à la proposition II, nous la considérons comme très probable. Voici pourquoi. Le texte du manuscrit *P* débute par un petit avant-propos. L'auteur y dit que les gloses qu'il entreprend sur Priscien sont une réédition, légèrement modifiée, des gloses qu'il a publiées en sa jeunesse<sup>14</sup>. A l'heure où il réédite et corrige ainsi son œuvre, il est âgé (*in nostra senectute corrigere agressi sumus*). Le texte de *P* représente donc certainement l'édition revue et corrigée d'un commentaire sur Priscien. Cela implique l'existence d'une rédaction antérieure<sup>15</sup>. Et comme le texte de *M* ne diffère de *P* que de façon très légère, il est assez normal de voir en lui la rédaction primitive des gloses sur Priscien, celle même dont il est question dans l'avant-propos de *P*.

Mais si, par un scrupule peut-être exagéré, nous n'avons pas osé donner à la proposition II un autre qualificatif que celui de probable, nous n'hésitons pas à dire que la proposition I est certaine. Il nous faut maintenant le prouver.

## PREMIÈRE PARTIE

### GUILLAUME DE CONCHES EST L'AUTEUR DES GLOSES SUR PRISCIEN CONTENUES DANS LES MANUSCRITS *M* ET *P*.

I. — L'argument qui se présente tout d'abord est celui que nous fournissent la suscription et l'*explicit* du manuscrit *M* : *Glosule G. Concensis super Priscianum maiorem* (feuille de garde) ; *Expliciunt glosule G. Concensis super maius volumen Prisciani* (f. 82<sup>vb</sup>).

Il ne peut guère faire de doute que *G. Concensis* désigne Guillaume de Conches. Et il est tout à fait sûr que le *G.* est l'initiale de Guil-

14. Nous transcrivons ce texte en appendice à notre article.

15. Nous supposons ici qu'il n'a existé, avant la rédaction de vieillesse représentée par *P*, qu'une seule édition des gloses sur Priscien. A vrai dire, il n'est peut-être pas absolument exclu qu'il y en ait eu plusieurs. C'est la raison pour laquelle nous présentons notre thèse comme très probable et non comme tout à fait certaine. Dans l'avant-propos de *P*, toutefois, il semble bien n'être question que de deux éditions des gloses sur Priscien : l'une rédigée par l'auteur en sa jeunesse, l'autre en sa vieillesse.

laume, car l'auteur s'est nommé lui-même en plusieurs passages de ses gloses. Ainsi, commentant Priscien IV, 7 (p. 121, 11), il donne deux fois son nom : *ego Willelmus lego* (*M*, f. 39<sup>vb</sup>, l. 5), *ego Willelmus lego* (*M*, f. 39<sup>vb</sup>, l. 7). Le texte du manuscrit *P*, en chacun de ces passages, est le suivant : *ego W. lego... ego virgilius lego* (*P*, f. 43<sup>rb</sup>). Un peu plus loin, dans la glose sur Priscien VIII, 101 (p. 448, 18-19), l'auteur écrit : *Aliquando designat loquentem, ut Guilielmus lego* (*M*, f. 54<sup>ra</sup>, l. 5). Le texte du manuscrit *P*, en ce même endroit, se présente ainsi : *aliquando designat loquentem, ut ego W. scribo* (*P*, f. 69<sup>ra</sup>).

Les leçons du manuscrit *P*, dans les exemples précédents, sont moins satisfaisantes que celles du manuscrit *M*. Les passages que nous allons citer maintenant, et qui ne figurent que dans *P*, ne laissent place à aucune équivoque.

Glose sur Priscien XVII, 10 (p. 114, 13) : Si enim dicam 'Willelme', hunc intellectum facio : W<illelme> audi (*P*, f. 89<sup>rb</sup>).

Glose sur Priscien XVII, 17 (p. 118, 13) : ut ego W. scribo (*P*, f. 92<sup>vb</sup>).

Glose sur Priscien XVII, 36 (p. 141, 19) : ego W<illel>mus scribo (*P*, f. 104<sup>va</sup>).

Glose sur Priscien XVII, 191 (p. 202, 21) : dicentes : tu Willelme (*P*, f. 124<sup>rb</sup>).

Glose sur Priscien XVII, 192 (p. 203, 5-6) : Willelme adesto vel vocaris (*P*, f. 124<sup>va</sup>, l. 26-27) ; Wil<lelme> adesto (*ibid.*, l. 27-28) ; Will<elmu>s vocaris (*ibid.*, l. 29).

Glose sur Priscien XVIII, 3 (p. 211, 3) : Si enim dicam 'Willelme legis', solum predicatum enuntiationis, sed si dicam 'Willel<me> tu legis', perfectam et integram enuntiationem profero (*P*, f. 126<sup>vb</sup>).

Il convient de préciser, pour donner aux précédentes citations toute leur force, qu'en dehors du nom de *Willelmus*, l'auteur ne prend pour exemples que des noms fictifs tels que *Plato*, *Socrates*. Tout nous invite donc à croire qu'en se désignant lui-même comme *Willelmus*, l'auteur des gloses sur Priscien nous a révélé son vrai nom,

Un examen rapide du contenu des manuscrits *M* et *P* va nous permettre de confirmer ce premier argument.

2. — Il nous faut remarquer tout d'abord que les gloses sur Priscien des manuscrits *M* et *P* répondent assez bien à la méthode et au programme que Guillaume de Conches, au terme de sa *Philosophia*, a préconisés pour la rédaction d'un traité de grammaire <sup>16</sup> :

16. *Philosophia* IV, 41. Le texte reproduit par MIGNÉ (PL 172, 100-102) est très défectueux. Nous transcrivons ici le manuscrit *Erfurt Amplon. Oct.* 87, f. 43<sup>r</sup>, dont nous possédons un microfilm grâce à la générosité de M. Trott,

Et quoniam in omni doctrina gramatica preedit, de ea dicere proposuimus quoniam, etsi Priscianus inde <sup>17</sup> dicat, tamen obscuras dat inde diffinitiones nec exponit ; causas vero inventionis diversarum partium et diversorum accidentium in unaquaque pretermittit. Antiqui vero glosatores satis bene litteram continuaverunt et fere et plerumque et bene regulas (regulas bene *cod.*) exceperunt, sed in expositione accidentium erraverunt. Quod ergo ab istis minus dictum est dicere proposuimus, quod obscure exponere ut (non *cod.*) ex nostro opere causas inventionis predictorum aliquis querat et diffinitionum (et *add. cod.*) Prisciani expositiones, ex antiquis vero glosis continuationem littere eiusdem et exceptiones regularum et fere et plerumque petat.

En fait, le traité de grammaire annoncé dans ce dernier chapitre de la *Philosophia* pourrait bien être une œuvre différente des gloses sur Priscien telles qu'on les trouve dans les manuscrits *M* et *P*. L'auteur de ces dernières, il est vrai, prend soin d'énumérer, pour chaque partie du discours, les *causae inventionis*, donne des définitions en règle et ne néglige pas les *accidentia*. Mais ses gloses sont complètes en elles-mêmes. Et l'on ne voit pas comment pourrait s'y appliquer la recommandation — donnée dans la *Philosophia* (IV, 41) — d'étayer le traité de grammaire composé par Guillaume de Conches, à l'aide des *antiquae glosae*. Car les gloses sur Priscien de *M* et de *P* serrent le texte des *Institutiones* de très près. Elles ont un souci évident de respecter la *continuatio litterae* suivant un procédé qui est constant chez Guillaume de Conches. Nous avons là un argument sérieux pour attribuer à ce dernier les gloses de *M* et de *P*, même s'il ne faut pas voir en elles le traité annoncé dans le dernier chapitre de la *Philosophia*.

Quiconque a parcouru les gloses de Guillaume de Conches sur Boèce, sur Macrobe, sur Platon, a rencontré maintes fois sur son chemin les mots : *Continuatio... Et hoc est* <sup>18</sup>. Leur fonction est la suivante. Après avoir commenté une certaine portion du texte qu'il expose, Guillaume fait une pause qu'il annonce par le mot : *Continuatio*. Puis, dans un bref résumé, il met en évidence la continuité du texte, dit quels liens rattachent ce qui a été lu à ce qui reste à

Conservateur à la Bibliothèque d'Erfurt. Ce passage (*Et quoniam in omni doctrina... et plerumque petat*) fait défaut en certains manuscrits de la *Philosophia*, tels que *Paris Nat. lat.* 6560, f. 73 ; 11130, f. 69 ; 16610, f. 84, et dans MIGNÉ, PL 90, 1178. Il existe, par contre, dans les manuscrits suivants : *Paris Nat. lat.* 6656, f. 50<sup>v</sup> ; 18275, f. 52 ; 15025, f. 195. C'est d'après le *Paris Nat. lat.* 15025 que ce même passage a été publié dans CH. THUROR, *Notices et extraits* XXII, 2, p. 17.

17. satis *add. Paris Nat. lat.* 18275 et PL 172, 100D.

18. Les fragments des gloses sur le *Timée* publiés dans J.-M. PARENT, *La doctrine de la création dans l'école de Chartres* (Paris-Ottawa 1938) ne permettent guère de constater ce que nous disons. L'éditeur, en effet, a régulièrement substitué à *continuatio* le mot *conclusio*.

lire. Il conclut en disant : *Et hoc est* (abréviation de *Et hoc est quod ait*), formule qui introduit un nouveau morceau à commenter<sup>19</sup>. Il serait inutile et fastidieux de transcrire les passages de nos gloses où apparaît le mot *continuatio*, tant ils sont nombreux. Mais les lignes suivantes méritent d'être citées, car elles définissent fort bien le sens du mot *continuatio* tel que Guillaume de Conches l'entend :

Glose sur Priscien XVIII, 1 (p. 210,1) : Sed antequam de istis agat, continuat dicta dicendis, scilicet ostendendo de quibus egit in superioribus <et> acturus est in sequenti volumine. Et hoc est : *In superiore libro de articularium...*<sup>20</sup>

Les mots *continuatio* et *Et hoc est* ne sont d'ailleurs pas les seuls dont la présence dans les gloses sur Priscien peut être considérée comme un argument favorable à l'attribution de ces gloses à Guillaume de Conches. Voici, parmi beaucoup d'autres, deux formules assez caractéristiques :

'Igitur' pro 'autem' legatur, vel ita continuetur<sup>21</sup>.

Littera sic legatur ut 'quoniam' que est causalis coniunctio differatur<sup>22</sup>.

3. — Parmi les mots dont Guillaume de Conches fait volontiers usage, il faut signaler celui de *garcio*. Nous le rencontrons dans les gloses sur Boèce (*Consol.* III, chant XII,5) :

Sed nostri *gartiones*, *garrulitati intenti* et nichil philosophie cognoscentes et ideo significationes ignorantes integumentorum, erubescences dicere

19. Selon M. R. W. HUNT (*Studies on Priscian* I, p. 198, n. 1), l'usage du mot *continuatio* chez les auteurs médiévaux dériverait des commentaires de Boèce : cf. l'index de l'édition C. MEISER de BOËCE, *Comment. in De interpretatione*. Le mot *continuatio* est utilisé par les grammairiens, mais aussi par les logiciens et les théologiens. Pour ce qui est des premiers, cf. CH. THUROT, *Notices et extraits* XXII, 2, p. 106, et E. H. ALTON, dans *Hermathena* 1930, p. 122. Comme exemple de logicien, M. Hunt cite ABÉLARD, *Gloses*, éd. B. GEYER (*Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, 21). Enfin, parmi les théologiens, M. Hunt cite ANSELME DE LAON, *Gloses sur les Psaumes* (éd. A. WILMART, dans *Rech. Théol. anc. méd.* 8, 1936, p. 328, 344) et un commentateur anonyme appartenant à l'école d'Abélard dont les gloses sur les épîtres de saint Paul ont été publiées par A. Landgraf dans *Mediaeval Studies* 2 (1937).

La formule *Et hoc est quod ait* se trouve aussi chez Boèce, *Comment. in Cat.* (PL 64, 222D, 223D, 225D, 229B etc.).

20. P, f. 125<sup>va</sup>, l. 6-9. Le *et* (mis entre crochets) manque dans le manuscrit. De même, on ne lit pas *acturus* mais *aucturus* dans le manuscrit. Enfin, la citation terminale se lit : *et in superioris de. gar.*

21. P, f. 38<sup>rb</sup>, l. 9.

22. P, f. 85<sup>va</sup>.

« nescio », querentes solacium sue imperitie<sup>23</sup>, aiunt hoc exponere *tristitiamicum* esse<sup>24</sup>.

Le même mot se trouve employé dans le même sens au cours des gloses sur le *Timée* (42e) où Guillaume écrit :

ut quidam *gartiones* confingunt, *garrientes* quod, si ex igne constaret homo, haberet ignem in barba et sic ureretur<sup>25</sup>.

En ces deux textes, *garcio* désigne un interlocuteur qui fait des objections saugrenues auxquelles un maître sérieux ne doit pas accorder l'honneur d'une réponse. Jean de Salisbury, l'un des plus célèbres disciples de Guillaume de Conches, cite un distique anonyme où le mot *garcio* est usité avec le même sens :

Garcio quisque duas postquam scit iungere partes,  
Sic stat, sic loquitur velut omnes noverit artes<sup>26</sup>.

Avec le même mot *garcio*, Gilbert de la Porrée apostrophait un élève que, pour une faute contre Priscien, il faisait aussitôt fouetter copieusement. L'anecdote est si jolie, si révélatrice des mœurs de ce temps, qu'il faut citer en entier le passage de la glose *Promissimus* où M. R. W. Hunt l'a lue.

Et hoc est secundum Priscianum qui adiectiva substantivis iudicat preponenda. Inde contigit quod cum Magister Gar<nerus> G<ramati>cus et Magister Albricus et multi alii intrassent scholas Magistri Gil<leberti> Porrete, et Magister Gar<nerus> dixisset ad Magistrum : 'Magister Gilleberte Por<reta>'<sup>27</sup> responde', indigne tulit dominus : « *Garcio*, nescis quod adiectiva debent fixis preponi ? Debuisses ergo dixisse 'Por<reta>'<sup>28</sup> Gilleberte'. Quia male dixisti lues ». Fecitque eum optime verberari<sup>29</sup>.

Voilà donc trois Chartains, Gilbert de la Porrée, Guillaume de Conches et Jean de Salisbury, qui connaissent le mot *garcio* et qui l'emploient à peu près dans le même sens. Mais, si l'on examine plus attentivement les deux premiers textes cités, on remarquera que, chez Guillaume de Conches, le mot *garcio* est flanqué des mots *gar-*

23. Cf. PRISCIEEN, *Instit.* XVII, 12 (p. 115, 23-24) : « quamvis quidam sue solacium imperitie querentes, aiunt non oportere de huiusmodi rebus querere ».

24. Mss Troyes 1381, f. 69<sup>r</sup> et Troyes 1101, f. 12<sup>va</sup>.

25. Ms. Avranches 226, f. 128<sup>ra</sup>.

26. *Policraticus* VII, 12 (éd. C.C.I. WEBB, Oxford 1909, II, p. 141).

27. M. Hunt écrit : Por[rete].

28. M. Hunt écrit : Por[rete].

29. R. W. HUNT, *Studies on Priscian* II, p. 42. Si l'on devait trouver une image pour illustrer cette anecdote, une sculpture du portail royal de Chartres conviendrait parfaitement. Aux voussures de la baie de droite, la grammaire personnifiée tient en mains un faisceau de verges : à ses pieds, un petit élève, presque entièrement dévêtu, offre ses doigts, comme dans l'attente du châtement.

*rulitas* ou *garrire*, parfois du mot *trutanni*. Or le même phénomène se produit dans les gloses sur Priscien qui nous occupent en ce moment. Il est donc normal que nous citions, en faveur de l'attribution à Guillaume de Conches des gloses sur Priscien, les textes suivants.

*Glose sur Priscien, Épître dédicatoire* (p. 2, 21) : Querant igitur *garciones* breves et apertas glosas Pris<ciani> in uno quaternione. Et, quoniam hoc est impossibile, *pe<to> ve<niam> spa<ti>* (P, f. 3<sup>rb</sup>)<sup>30</sup>.

*Glose sur Priscien I, 1* (p. 5, 1) : Sed huic sentencie quedam philosophice rationes videntur obviare, quedam *garcionice* oblatrare. Philosophicas igitur ponentes et eis respondentes, *garcionicas* postponemus<sup>31</sup> (P, f. 3<sup>vb</sup>). ...Sed huiusmodi nugatoria *garcionibus* relinquimus. Dedicatur<sup>32</sup> enim sermo sobrius ista resolvere (P, f. 4<sup>ra</sup>)<sup>33</sup>.

*Glose sur Priscien I, 1* (p. 5, 8) : Hic habemus Prisc<ianum> auctorem vocem posse scribi. Quod tamen quidam *garciones* negant (P, f. 4<sup>vb</sup>).

*Glose sur Priscien II, 31* (p. 61, 24) : Non enim in qualibet questione ponendum est 'utrum' ut faciunt *garciones*, sed ubi queritur de duobus ita quod de unoquoque (P, f. 32<sup>ra</sup>; cf. M, f. 31<sup>va</sup>).

*Glose sur Priscien XVII, 12* (p. 115, 23-24) : Querentes so<latium> su<e> im<pericie>, i. e. ne vituperentur si ignorent ea que nesciunt que nulla sunt. Quatuor modis querunt stulti solatium sue impericie, vel dicendo nichil esse quod ignorant ut isti, vel impossibile sciri ut quidam de stellis, vel turpe ut de gramatico, vel inutile ut dicunt *garciones* de actoribus. Sapiens vero non querit impericie solatium (P, f. 90<sup>ra</sup>)<sup>34</sup>.

*Glose sur Priscien XVII, 70* (p. 149, 11) : Hic confondit Prisc<ianus> nostros *garciones* qui tota die demonstrativa pronomina, nichil demonstrantes, proferunt : 'hic homo, hoc animal', dicentes esse diversa individua... Sed quia non est nostra intencio hic illos convincere, illorum *garrulitate* postposita, dicimus quod demonstrativa, sine demonstratione prolata, sunt vox cassa ; cum demonstratione prolata, illud quod demonstratur significant (P, f. 109<sup>rb</sup>-109<sup>va</sup>).

*Glose sur Priscien XVII, 101* (p. 162, 12-13) : Sed *garciones* non arte vel imitatione sed solo placito suo loquentes, hoc contradicti sunt (P, f. 115<sup>ra</sup>).

*Glose sur Priscien XVIII, 80* (p. 241, 17) : Sed nostri *garciones* proprietates vocum ignorantes... (P, f. 134<sup>rb</sup>).

30. Le parallélisme entre ce passage et le début des gloses de Guillaume de Conches sur le *Timée* est frappant : « Sed quoniam tantum studium brevibus passibus transcurrere impossibile est, quantitatis veniam petimus. Maluimus enim ad amicos nostros quaternionem addere quam intellectum minuire » (Ms. Florence Naz. Conv. soppr. E. 8. 1398, f. 1<sup>v</sup>).

31. *preponemus cod.*

32. *Designatur cod.*

33. Le passage correspondant se lit ainsi en M (f. 3<sup>rb</sup>) : « Amplius vero non restant alie obiectiones nisi nugatorie et quibus non est respondendum ».

34. On notera les ressemblances entre ce passage et la citation des Gloses sur Boèce (*Consol.* III, chant XII, 5) que nous avons faite un peu plus haut et à laquelle répond la note 24.

*Glose sur Priscien XVIII, 129* (p. 268, 14-15) : Quamvis dicatur 'dono illi servum', tamen dicitur 'dono illum servo', non in hoc sensu 'honoro illum servo' ut dicunt *trutanni*, sed in eodem in quo 'dono illi servum' (P, f. 136<sup>rb</sup>-136<sup>va</sup>).

4. — D'autres formules, plus ou moins fréquentes dans les œuvres déjà identifiées de Guillaume de Conches, se retrouvent dans les gloses sur Priscien qui nous occupent ici. Telle est cette phrase, extraite de la glose sur Priscien XII, 8 (p. 581, 18-19) : *Diceret aliquis : Fugiendo Sillam, intrasti Caripdim* (M, f. 62<sup>rb</sup>, l. 25-26), qui a son équivalent dans les gloses sur le *Timée* (41d) : *Sed dicent : Fugiendo Scillam, Caribdim incurristi*<sup>35</sup>.

Mais, s'il est une formule vraiment familière à Guillaume de Conches, c'est bien celle qu'il emploie pour renvoyer son lecteur à l'une ou l'autre de ses œuvres futures. Ainsi lisons-nous dans les gloses sur Boèce : *et ostendemus, Deo annuente vitam, super Platonem*<sup>36</sup>, dans la *Philosophia* (I, 21) : *sed de hoc, Deo annuente, satis dicemus*<sup>37</sup>, et dans les gloses sur Macrobe : *Hoc totum, Deo annuente <vitam>, in Platone exponemus*<sup>38</sup>. Or, les mêmes expressions reviennent fréquemment dans les gloses sur Priscien de M et de P.

*Glose sur Priscien III, 17* (p. 94, 10). Sed de hoc, Deo annuente vitam, in constructionibus dicemus (M, f. 37<sup>va</sup> et P, f. 40<sup>rb</sup>).

*Glose sur Priscien VIII, 3* (p. 370, 23) : Sed de constructionibus huius pronominis, Deo adnuante, in libro de constructionibus dicemus (M, f. 50<sup>va</sup> et P, f. 56<sup>ra</sup>).

*Glose sur Priscien VIII, 45* (p. 410, 4) : Quare prepositio non apponatur et quare ipsi componatur, in libro constr<ucti>onum, Deo annuante vitam, dicemus.

In 'do' quoque. Non tantum gerundivo in 'dum' apponitur prepositio, sed gerundivo in 'do'. Sed de hac terminatione, utrum debeat dici 'in convertenda Dominus captivitate Sion', et<sup>39</sup> 'in convertendo Dominum'<sup>40</sup>

35. Cité par T. GREGORY, *Platonismo medievale. Studi e ricerche*, Rome 1958, p. 99.

36. Mss Troyes 1101, f. 17<sup>ra</sup> et Troyes 1381, f. 86<sup>v</sup>.

37. PL 172, 51A.

38. Nous avons récemment abordé la question des gloses de Guillaume de Conches sur Macrobe en deux articles : 1) Une *Note sur les manuscrits* envoyée à la direction des *Archives d'Histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge* en juillet 1959 ; 2) Une brève étude intitulée *Macrobe, source du platonisme chartrain* envoyée en décembre 1959 à la direction des *Nuovi Studi medievali* (de Spolète). Nous citons ici le ms. *Bamberg Staatsbibl. Class.* 40, f. 21<sup>va</sup>, qui omet le mot *vitam*. Le texte du ms. *Vat. Urb. lat.* 1140, f. 134<sup>v</sup>, est un peu défectueux en cet endroit.

39. et est la leçon du manuscrit. Le sens exigerait *an*.

40. *Dominum* : leçon du manuscrit. *Dominus* : texte de la Vulgate.



captivitatem Syon' (Ps. 125, 1) ut dicebat magister ANSELLMUS in eodem opere et, eodem vitam annuante, docebimus. Hoc enim ad constr(u)ctionem pertinet (P, f. 62<sup>rb</sup>).

*Glose sur Priscien* VIII, 101 (p. 448, 22) : Sed quare ex adiunctis pronominibus nomen fiat prime et secunde persone et quare cum istis verbis in omni persona sine pronomine adiungantur, Deo annuente vitam, in libro constructionum dicemus (M, f. 54<sup>ra</sup> et P, f. 69<sup>ra</sup>).

*Glose sur Priscien* XVII, 1 : Sed que differentia sit inter figurativam constructionem et figurativam locutionem, Deo annuente vitam, in sequentibus ostendemus (P, f. 85<sup>rb</sup>).

*Glose sur Priscien* XVII, 12 (p. 116, 22) : Sed de hoc in sequentibus, Deo annuente vitam, dic(e)mus (P, f. 91<sup>ra</sup>).

*Glose sur Priscien* XVII, 118 (p. 169, 23) : Sed que differentia sit inter figuram constructionis et locutionis, Deo annuente vitam, in sequentibus ostendemus (P, f. 118<sup>va</sup>)<sup>41</sup>.

5. — En faveur de l'attribution à Guillaume de Conches des Gloses sur Priscien on peut encore citer la présence dans ces mêmes gloses de la distinction fameuse entre *glose* et *commentaire*. Nous disons que c'est là une distinction fameuse parce que Guillaume y a attaché, semble-t-il, une grande importance et parce que l'autorité du grammairien de Conches a été sans doute pour beaucoup dans le succès auquel était promise une telle distinction. Donnons d'abord les définitions de *glose* et de *commentaire* telles qu'elles se présentent dans les gloses sur Priscien. Nous n'aurons pas de peine à montrer ensuite que ces définitions sont en tout point conformes à celles que nous fournissent les œuvres certainement authentiques de Guillaume de Conches.

*Glose sur Priscien, Épître dédicatoire des « Institutiones »* (p. 1, 11) : 'In commentariis an(tiquorum)'. Ut ait Prisc(ianus) in preexercitaminibus puerorum — preexercitamina puerorum vocavit Prisc(ianus) quemdam tractatum<sup>42</sup> in quo agit de innotis dictionibus et illarum significationibus circa (quas)<sup>43</sup> pueri maxime debent preexercitari — comminisci est plura, studio vel doctrina in mente habita, in unum colligere ; commentum vero vel commentarium est plurimum<sup>44</sup>, studio vel doctrina in mente habitorum, in unum collectio. Et secundum hoc, omne scriptum potest commentum dici sicut in hoc loco dicitur. Sed aliquando restringitur nomen, et dicitur commentum liber alterius expositorius qui sentencie serviens non curat de littera. Qui differt a glosa. Glosa enim et sentenciam et litteram sic debet

exponere quod lingua magistri videatur presens hoc docere. Unde et glosa dicitur. Glosa lingua interpretatur.

Primi enim magistri discipulos paterno affectu diligentes, quia non poterant in omnibus aliorum dubitationibus esse presentes, quedam scripta illis composuerunt in quibus quicquid ab illis presentibus audirent, oculis aspicerent et que vice magistri consulerent. Nullus enim sibi sed aliis glosare debet. Sed nos miseri<sup>45</sup> magistri, quid<sup>46</sup> in districto examine dicturi sumus, qui nostras lectiones, vel novitate<sup>47</sup> verborum vel ordine, ut discipuli parum vel nichil intelligant, turbamus, quod illis proficiat nichil scribimus vel, quando scribimus, decisse obscure hoc facimus, vel ut parvos diu circa nos ad ostensionem pompe retineamus ? Inde duo mala proveniunt. Aliquando enim propter nostre doctrine obscuritatem artes [h]odio habent. Quidam enim quibus est innatus amor sciendi ad illud tarde et cum<sup>48</sup> summo labore perveniunt, ad quod, si diligenter legeremus et scriberemus, cito et sine difficultate erant perventuri<sup>49</sup>.

Nous avons volontiers prolongé la citation au-delà de ce qu'exigeaient les définitions de glose et de commentaire, car les jérémiades que nous avons transcrites sont bien dans le style de celles auxquelles Guillaume de Conches aime à se livrer<sup>50</sup>. Ce que nous voulons mettre en évidence, toutefois, c'est le parfait accord entre les définitions de *glose* et de *commentaire* données par les gloses sur Priscien, et les définitions que donnent de ces mêmes mots les différents écrits de Guillaume de Conches. Voici, par exemple, les gloses de Guillaume sur le *Timée* :

Ut ait Priscianus in preexercitationibus puerorum, comminisci est plura

45. miseri : conjecture.

46. quod cod.

47. navitate cod.

48. con cod.

49. P, f. 2<sup>ra</sup>-b. Et voici le texte du manuscrit M (f. 2<sup>ra</sup>) que nous n'avons malheureusement pas pu déchiffrer parfaitement, étant donné l'état défectueux des reproductions photographiques que nous possédons : « Ut ait Prisc(ianus) in exercitationibus puerorum, comminisci est plura doctrina vel studio in mente habita in unum colligere. Et inde commentum vel commentarius dicitur collectio plurium in unum, doctrina vel studio in mente habitorum, quando aliquis scilicet ea que scit et sibi in mente comparavit vel doctrina magistri vel studio et labore proprio, in unum volumen colligit. Inde quilibet liber potest dici commentum sive commentarius, et ita hic accipitur. In nostro tamen usu stricte solet accipi, quod non dicimus commentum nisi liber expositorius alterius (..... qui) non litteram sed solam sententiam exponat. In hoc enim differt com(mentum) a glosa quod glosa exponit et litteram et sententiam, com(mentum) vero solius sententie expositionem continet. Inde etiam glosa interpretatur lingua. Adeo enim glosa (evidenter) omnia debet exponere ac si lingua magistri videatur docere ».

50. Cf. par exemple le *Dragmaticon* (éd. G. GRATAROLUS, Strasbourg 1567, p. 1-4, 34-35, 62-64, 156-158).

41. L'auteur répète ici la promesse déjà faite au folio 85<sup>rb</sup>. Il exécute cette promesse au folio 123<sup>ra</sup>.

42. quemdam tractatum] quoddam tractant cod.

43. quas om. cod.

44. plurimum cod.

studio vel doctrina in mente habita in unum colligere. Unde commentum<sup>51</sup> dicitur plurium studio vel doctrina in mente habitorum in unum collectio. Et quamvis, secundum hanc diffinitionem, commentum possit dici quislibet liber, tamen non hodie vocamus commentum nisi alterius libri expositorium. Quod differt a glosa. Commentum enim est solum sententiam exequens, de continuatione vel expositione littere nichil agit. Glosa vero omnia illa exequitur. Unde dicitur glosa quasi lingua. Ita enim aperte debet expnere ac si lingua doctoris videatur docere<sup>52</sup>.

Les gloses de Guillaume de Conches sur Macrobe rendent le même son :

Est autem, ut ait Pri(scianu)s in preexercitationibus puerorum, comminisci plura studio vel doctrina in mente habita in unum colligere. Unde commentum est plurium studio vel doctrina in mente habitorum in unum collectio. Secundum hanc diffinitionem quilibet liber commentum appellari potest. In nostro tamen usu non solet dici commentum nisi liber expositivus alterius, qui solam scilicet sententiam exprimit, de littera autem non curat. Et hic differt a glosa, que non solius sententie sed etiam littere expositionem continet. Unde etiam glosa dicta est quasi lingua. Adeo enim in sententiis et littere continuationibus lectorem instruit ac si lingua doctoris docere videatur<sup>53</sup>.

Un petit florilège théologique, que dom Odon Lottin dit n'être guère postérieur à l'an 1160<sup>54</sup>, contient les définitions de *glose* et de *commentaire* telles que nous venons de les donner, et les attribue expressément à Guillaume de Conches<sup>55</sup>. Assurément, la seule présence de ces définitions dans un écrit quelconque ne saurait suffire à établir que Guillaume de Conches est l'auteur dudit écrit. Pour ne citer que deux noms, il n'est pas douteux qu'Huguccio de Pise († 1210)

51. possit add. cod.

52. Ms. Paris Nat. lat. 14065, f. 53<sup>vb</sup>.

53. Ms. Vat. Palat. lat. 953, f. 79<sup>vb</sup>. Mêmes définitions, à quelques variantes près, dans les autres manuscrits des gloses sur Macrobe : Bamberg Staatsbibl. Class. 40, f. 6<sup>rb</sup> ; Berne 266, f. 1<sup>rb</sup> ; Copenhague Bibl. royale Gl. Kgl. S. 1910. 4<sup>o</sup>, f. 4<sup>r</sup> ; Munich Clm 14557, f. 102<sup>r</sup> ; Vat. Urb. lat. 1140, f. 4<sup>r</sup>.

54. O. LOTTIN, *A propos des sources de la « Summa Sententiarum »*, dans *Rech. Théol. anc. méd.* 25 (1958) p. 42-58. Cf., du même auteur : *Quelques recueils d'écrits attribués à Hugues de Saint-Victor*, *ibid.*, p. 248-284.

55. Ce florilège est contenu dans les deux manuscrits suivants : Rouen 553 (f. 134-137) et Évreux 19 (f. 137-145). Le nom de Guillaume de Conches s'y trouve accolé aux définitions de *glose* et de *commentaire* : *Mag(ister) Wil(elmus) de Conchis* (Rouen 553, f. 137<sup>rb</sup>) et (avec quelques fautes de copiste) *magister h. de conchiis* (Évreux 19, f. 145<sup>r</sup>). Nous avons donné quelques renseignements et un cliché photographique concernant le ms. Rouen 553 dans une brève étude intitulée *Glane chartraine dans un manuscrit de Rouen*, parue dans les *Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir* 21 (1957) p. 17-30. L'existence du ms. Évreux 19 nous a été aimablement signalée par M<sup>lle</sup> J. Barbet, de l'Institut de recherche et d'histoire des textes de Paris, à laquelle nous sommes heureux de dire ici notre gratitude.

et Gautier d'Ascoli (dont la *Summa derivationum* date des années 1228-1229) distinguent la *glose* du *commentaire* selon les critères que nous venons de dire<sup>56</sup>. Et, en cherchant un peu, on trouverait sans doute bien d'autres témoins du même genre<sup>57</sup>. Mais nous ne prétendons aucunement que chacune des séries d'arguments que nous apportons puisse à elle seule nous autoriser à conclure. C'est la convergence des indices, et non leur isolement, qui nous garantit que les manuscrits *M* et *P* contiennent vraiment les gloses de Guillaume de Conches sur Priscien. Cela vaut des arguments déjà donnés comme de ceux que nous voulons proposer maintenant.

6. — Il convient de noter que les auteurs cités dans les gloses sur Priscien — et souvent les citations elles-mêmes — sont bien ceux qu'un lecteur de Guillaume de Conches a coutume de rencontrer. Pour donner à cet argument toute sa valeur, il faudrait dresser une liste complète des textes cités dans les gloses sur Priscien et dans les autres écrits du philosophe de Conches. Cela nous entraînerait beaucoup trop loin. Nous nous bornerons ici à énumérer les noms des auteurs

56. HUGUCCIO DE PISE, *Liber derivationum*, au mot *Glossa*. Mss Paris Nat. lat. 16217, f. 65<sup>ra</sup> ; 16218, f. 90<sup>r</sup> ; 17880, f. 91<sup>ra</sup>. Le texte d'Huguccio qui nous intéresse ici a été cité par F. K. DE SAVIGNY, *Histoire du droit romain au moyen âge*, trad. Ch. GUENOUX, t. III, Paris 1839, p. 395 et reproduit dans G. PARÉ, A. BRUNET, P. TREMBLAY, *La renaissance du XII<sup>e</sup> siècle*, Paris-Ottawa 1933, p. 118, n. 3.

Quant à Gautier d'Ascoli, on consultera sa *Summa derivationum* au mot *Glossa*. Mss Vat. lat. 1500, f. 35<sup>r</sup> ; Laon 449, f. 56<sup>rb</sup> ; Venise S. Marc lat. XIII. 50 (= 4140), f. 39<sup>r</sup>. Nous n'avons pas pu consulter le manuscrit Bologne Univ. 2832, qui contient également l'œuvre de Gautier d'Ascoli. A propos du manuscrit de Venise, J. MORELLI, énumérant en 1776 les auteurs utilisés par Gautier d'Ascoli, écrivait : « ... Guillelmi Continensis cuius glossas semel adducit » (*Codices manuscripti latini Bibliothecae Nanianae*, Venetiis 1776, p. 160). M. André Vernet, professeur à l'École nationale des Chartes, auquel nous sommes redevable de la majeure partie des renseignements fournis ici sur Gautier d'Ascoli, nous a suggéré une idée intéressante. Ce *Guillelmus Continensis*, dont la *Summa derivationum* cite une fois les gloses, ne pourrait-il être Guillaume de Conches ? Le temps nous a manqué pour vérifier cette hypothèse. Par ailleurs, Haskins a pensé que *Guillelmus Continensis* était probablement Guillaume de Corbeil : C. H. HASKINS, *Magister Gualterius Esculanus*, dans *Mélanges Ferd. Lot*, Paris 1925, p. 245-257 ; *The 'Differentie dictionum latinorum' of William of Corbeil*, dans *Mélanges Paul Thomas*, Bruges 1930, p. 417-421.

57. Ainsi trouvons-nous, dans le « Fichier du latin philosophique du moyen âge », et grâce à l'amabilité de M. Pierre Michaud-Quantin, la définition suivante, datée du XII<sup>e</sup> siècle : *Commentum est plurium studio vel doctrina in mente habitorum in unum collectio*, dans *De verbis quibusdam legalibus* (*Scripta anecdota glossatorum — Bibliotheca iuridica medii aevi* II) 131<sup>b</sup>, Bologne 1893.

explicitement invoqués dans les gloses sur Priscien de *M* et de *P*. Nous excluons de cette énumération les citations bibliques et naturellement les très nombreux auteurs cités par Priscien lui-même. Voici donc les autorités auxquelles se réfère l'auteur des gloses contenues dans les manuscrits *M* et *P*: *Magister Anselmus* (3)<sup>58</sup>, *Aristoteles* (8), *Augustinus* (3), *Boetius* (20), *Donatus* (saepissime), *Martianus Capella*, *Cassiodorus*, *Chalcidius*, *Cicero* (3), *Fulgentius*, *Hieronimus*, *Hilbertus Cenomanensis*<sup>59</sup>, *Horatius* (5), *Isidorus* (5), *Iuvenalis* (4), *Lucanus*, *Macrobius* (2), *Marbodius*<sup>60</sup>, *Ovidius* (3), *Plato* (2), *Prosper*, *Remigius* (2), *Sedulius*, *Statius* (2), *Magister Stephanus* (3)<sup>61</sup>, *Theodolus*, *Virgilius* (2). Il faut joindre à cette liste un *Magister G.* cité conjointement avec *Magister Anselmus* dans la glose sur Priscien XII, 6 (p. 580,7)<sup>62</sup>.

58. Le chiffre mis entre parenthèses à la suite du nom indique combien de fois ce nom est cité. Mais le problème se trouve compliqué du fait que certaines citations ne sont pas facilement repérables. Nous n'avons donc pas prétendu établir un compte minutieux des citations, mais seulement indiquer un ordre de grandeur. Les noms que ne suit aucun chiffre sont, en principe, ceux qui ne se trouvent cités qu'une fois. Nous n'avons pas dénombré les très fréquentes références à Donat.

59. Hilbert de Lavardin est cité sans être désigné par son propre nom : *ut ille episcopus Cenomanensis de Taide meretrice loquens ait* :

« Ante suas edes fiebat mutua cedes »

(*M*, f. 20<sup>vb</sup> et *P*, f. 20<sup>rb</sup>). Cf. HILDEBERT DE LAVARDIN, *Vita Sancte Thaisidis* (PL 171, 1630C).

60. La référence à Marbode se trouve dans la glose sur Priscien II, 12 (p. 51, 25) : *Unde quidam* :

« Vas tribus et semi solidis ego prodigus emi »

(*M*, f. 25<sup>ra</sup> et *P*, f. 24<sup>rb</sup>). Cf. MARBODE, *Vas fractum*, v. 5 (PL 171, 1685B). M. André Vernet, à qui revient le mérite d'avoir reconnu dans ce vers une citation de Marbode, a bien voulu nous faire part des réflexions suivantes. L'épigramme *Vas fractum*, d'où est extrait le vers cité dans nos gloses, semble avoir été provoquée par un voyage de Marbode à Rome. Ce voyage aurait eu lieu en 1102 ; cf. W. BULST, *Studien zu Marbods « Carmina varia » und « Liber decem capitulorum »*, Göttingen 1939 (*Nachrichten von der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Philol.-hist. Klasse*, IV, N. F. II, 10) p. 204-205. Par ailleurs, Marbode est mort en 1123. Si l'usage de ne pas désigner par son nom un auteur encore vivant est vraiment une règle médiévale, les gloses que nous étudions s'intercaleraient entre 1102 et 1123. Cette date conviendrait très bien à la première rédaction (contenue dans *M*). Mais on s'expliquerait sans grande difficulté, dans l'hypothèse où l'édition revue et corrigée (représentée par *P*) serait postérieure à 1123, que l'auteur n'ait pas modifié sa citation de Marbode.

61. Les noms de *Magister Ste(phanus) Vitreacensis* et de *Magister Stephanus Remensis* se rencontrent dans les gloses étudiées par R. W. HUNT, *Studies on Priscian* II, p. 43-44 et p. 49-50. Cf. *Studies on Priscian* I, p. 209, où un *Stephanus* est cité.

62. Les *Note Dunelmenses* étudiées par R. W. Hunt connaissent aussi un

Ne pouvant reproduire ici toutes les citations de toutes les œuvres de Guillaume de Conches, donnons seulement, à titre d'exemple, la liste des principaux auteurs cités dans les gloses sur le *Timée* : *Aristoteles* (5), *Augustinus* (6), *Boetius* (13), *Martianus Capella* (2), *Chalcidius* (6), *Cicero* (4), *Constantinus Africanus* (5), *Helpericus*, *Horatius*, *Iohanicus*, *Iuvenalis*, *Lucanus*, *Lucretius*<sup>63</sup>, *Macrobius* (4), *Origenes*, *Priscianus*, *Statius*, *Theodolus*, *Virgilius* (7).

Nous n'ignorons pas que l'argument tiré des citations est délicat à manier. Il est évident, en effet, que des écrivains différents peuvent invoquer les mêmes auteurs et les mêmes textes, s'ils ont été nourris des mêmes lectures. Mais nous redirons ici ce que nous avons dit plus haut : c'est sur une convergence d'indices, et non sur un seul argument, que nous prétendons établir nos conclusions.

7. — Voici, enfin, notre dernier argument. Certains commentaires sur Priscien étudiés par M. Richard W. Hunt mentionnent ça et là, avec plus ou moins de précision, des opinions qu'ils attribuent à Guillaume de Conches. Si nous pouvions retrouver dans les gloses de *M* et de *P* les opinions ainsi mentionnées, il semble que nous aurions une raison de plus pour voir dans ces gloses une œuvre authentique de Guillaume de Conches. C'est ce que nous allons essayer de faire, en mettant en parallèle trois séries de textes.

RAOUL DE BEAUVAIS, *Summa*  
(Brit. Mus. Add. 16380, f. 124<sup>rb</sup>)<sup>64</sup>.

Magister tamen WILLELMUS sic  
describit comparationem : com-  
paratio est demonstratio existencie  
(constancie *cod.*) eiusdem in sub-  
iectis vel in subiecto cum aug-  
mento.

Glose sur Priscien III, 1  
(*M*, f. 35<sup>va</sup>).

... et est comparatio rei de-  
monstratio existencie eiusdem in  
subiecto cum quodam augmento,  
de quo dicit Bo(ETIUS) in topicis :  
nichil nisi accidens potest venire  
ad comparationem<sup>65</sup>.

M. G. qu'elles rapprochent de *M. Anselmus*. Cf. R. W. HUNT, *Studies on Priscian* I, p. 209-210.

Il convient de signaler, dans les gloses sur Priscien, quelques citations vagues, dans le genre de celles-ci : *Analogia dicitur regula, id est equalis ratio. Ana enim est equaliter, ut in phisica legitur* (*P*, f. 40<sup>va</sup>). — *Nota quod non prohibet dici maioritas quod legitur in arte medica « species numeri sunt maioritas et minoritas », sed secundum hoc quod facit magestas excipitur* (*P*, f. 44<sup>rb</sup>). — *Unde quidam : Malo te aliquando oblivisci Dei quam aliquando reminisci* (*P*, f. 101<sup>vb</sup>).

63. Le vers de Lucrèce (*De nat.* II, 888) est cité d'après PRISCIE, *Institut.* IV, 27 (p. 132, 22).

64. Cité par R. W. HUNT, *Studies on Priscian* II, p. 20.

65. Cf. texte correspondant en *P*, f. 37<sup>va</sup>.

Gradus comparationis sic describitur a Magistro WILLELMO : Gradus comparationis est vox significans accidens aliquid determinando inesse, procreans ex se aliam vocem idem significantem cum augmento, vel vox procreata ab alia, significans idem quod alia cum augmento.

Est igitur gradus comparationis vox significans accidens inesse determinans faciens ex se aliam idem significantem, vel facta ex alia idem significante<sup>66</sup>.

En face des textes de Raoul de Beauvais, il est vrai, on pourrait aussi mettre des extraits de la *Summa* de Pierre Hélie qui concordent presque mot pour mot avec les gloses correspondantes de *M* et de *P*<sup>67</sup>. Il n'en reste pas moins que Raoul de Beauvais nomme un *Magister Willelmus* et non Pierre Hélie. Dans ce cas, il est tout naturel de penser aux gloses de *M* et de *P* qui — on l'a suffisamment prouvé — ont pour auteur un *Willelmus*. Le premier des deux textes que nous allons maintenant produire mentionne explicitement Guillaume de Conches.

*Oxford Corp. Chr. Coll. 250,*  
f. 33<sup>vb</sup><sup>68</sup>.

Hec consideratio procedit secundum opinionem Magistri WILLELMI DE CONCHIS. Credebat enim quod eius partis orationis esset semper dictio composita cuius est simplex dictio cui per compositionem adiungitur prepositio, et hoc videbatur habere a Prisciano. Unde etiam dicebat quod hec vox 'invicem' oratio est significativa et dictio esset secundum eum, cum 'vicem' sit nomen. Esset quoque nomen quod componitur ex eo et prepositione, scilicet invicem.

*Brit. Mus. Add. 16380,*  
f. 126<sup>vb</sup><sup>69</sup>.

Participium desinens in -ens est tam presentis quam preteriti

*Glose sur Priscien XVII, 104*  
(*P*, f. 115<sup>va</sup>).

Hic aperte dicit Prisc(ianus) quod compositio prepositionis et nominis fit in nominativo. Unde apparet quod 'invicem' vel est simplex dictio vel due dictiones et debent proferri sic quod prepositio gravetur et penultima prima accusativi accuetur.

*Glose sur Priscien XVII, 181*  
(*P*, f. 123<sup>vb</sup>).

Nota quod hic dicit Prisc(ianus) hoc participium construi cum pre-

perfecti temporis, et potest coniungi verbo cuiuslibet temporis. Magister tamen GILIELMUS dicit quod non potest coniungi cum futuro. Sed opponitur de illo Psalterii (125, 6) : « Venientes autem venient, etc. » R(espondebat)<sup>70</sup> quod divina pagina non subiacet regulis grammatice ; vel quia 'venientes' est ibi nomen. Sed non adtendebat sequentem litteram : « portantes manipulos suos ». Si enim non esset 'portantes' participium, quomodo regeret accusativum ? Nos autem ea futuro coniugimus et aliis temporibus ut 'legens proficiam'.

senti in sensu presentis, cum preterito perfecto et plusquam perfecto in sensu preteriti imperfecti, sed non dicit illud construi cum futuro, neque hic, neque in magno Prisc(iano). Unde videtur mi(chi) par(ticipium) non debere iungi cum futuro. Si enim dicam 'legens proficiam', 'legens' vel significabit presens, et erit sensus 'lego et proficiam', quod nugatorium(est) ; vel significabit preteritum imperfectum — alia enim tempora non habent significare — et tunc erit sensus 'legebam et proficiam', quod nichil est.

Sed dicunt non in hoc sensu 'legebam et proficiam'. Sed non habemus ex Prisc(iano) quod tale parti(cipium) possit significare futurum. Quod autem invenitur « Veniens veniet<sup>71</sup> et non tardabit » (*Habacuc* 2, 3) et « Audiens sapiens sapiencior erit » (*Prov.* 1, 5), hec nomina sunt, <non> participia.

Ayant ainsi sondé, de part en part, nos gloses sur Priscien, nous nous croyons en droit de conclure. Ces gloses sont bien l'œuvre de Guillaume de Conches. Et les indications du manuscrit *M* (*Glosule G. Concensis*) valent également du manuscrit *P*. Entre les deux manuscrits les différences sont celles qui existent entre deux éditions d'un même ouvrage. Selon toute vraisemblance, *M* représente l'édition primitive, tandis que *P* représente l'édition corrigée.

## DEUXIÈME PARTIE

### ON PEUT GLANER, DANS LES GLOSES SUR PRISCIEEN, PLUSIEURS RENSEIGNEMENTS UTILES.

#### I. — Guillaume de Conches et Chartres.

On sait que les érudits sont divisés quant au lieu où se déroula la carrière enseignante de Guillaume de Conches. Les uns la situent à Paris, les autres la placent à Chartres<sup>72</sup>. Les gloses sur Priscien nous

70. M. Hunt écrit : R(esponde).

71. veniret *cod.*

72. Guillaume de Conches aurait été un maître des écoles de Paris selon les auteurs suivants : *Histoire littéraire*, t. XII, p. 455 ; C. OUDIN, *Commentarius*

66. Cf. texte correspondant en *P*, f. 37<sup>vb</sup>.

67. Voici les passages correspondants de PIERRE HÉLIE, *Summa* III, 1 : « Comparatio autem alia rei, alia vocis. Et est comparatio rei demonstratio existentie accidentis in subiecto cum quodam augmento » (ms. *Paris Arsenal* 711, f. 28<sup>va</sup>). — « Gradus vero comparationis est vox significans accidens et inesse determinans, faciens ex se aliam vocem idem significantem, vel facta ex alia voce idem significante » (*ibid.*, f. 28<sup>vb</sup> ; textes cités dans R. W. HUNT, *Studies on Priscian* II, p. 20).

68. Cité dans R. W. HUNT, *ibid.*, p. 42.

69. Cité *ibid.*, p. 42-43.

fournissent quelques indications géographiques, bien ténues il est vrai, mais qui, dans l'ignorance où nous sommes, ne sont pas à négliger.

Dans la glose sur Priscien XII, 13 (p. 584, 11), Guillaume de Conches se fait adresser, par un interlocuteur fictif, l'objection suivante : *Iterum diceret : Vos potestis facere quamlibet secundam personam in choro sancte Marie, vel ter(ciam), quia potestis sermonem dirigere ad eum vel de eo loqui* (M, f. 63<sup>vb</sup>)<sup>73</sup>. Une telle allusion laisse évidemment supposer que l'école où enseigne l'auteur est établie près d'une église consacrée à la Vierge. Le maître semble fréquenter le chœur (*in choro sancte Marie*). Mais à cette description, Notre-Dame de Paris peut répondre aussi bien que Notre-Dame de Chartres. Et il existe sans doute d'autres églises, au XII<sup>e</sup> siècle, auxquelles conviendraient les mots : *in choro sancte Marie*. Ailleurs, toutefois, nous trouvons une remarque qui pourrait nous autoriser à exclure, semble-t-il, Notre-Dame de Paris. Dans la glose sur Priscien V, 80 (p. 190, 23), Guillaume donne l'exemple suivant : *Vel ad temporalem faciendam, sic : 'me sedente hic, secana currit parisius', id est dum sedeo hic* (P, f. 51<sup>vb</sup>)<sup>74</sup>. Dans la glose sur Priscien XVIII, 30 (p. 221, 27), le même exemple reparait : *Et dicunt quod bona est hec locutio 'me sedente, secana currit pari(s)us', id est tempore quo sedeo... Sed ista 'me sedente hic, secana currit parisius', nullo modo potest*

de scriptoribus Ecclesiae, t. II, Lipsiae 1722, col. 1228 ; A. CHARMA, *Guillaume de Conches, notice biographique, littéraire et philosophique*, Paris 1857, p. 4 ; B. HAURÉAU, *Histoire de la philosophie scolastique*, t. I, Paris 1872, p. 431-432 ; A. CLERVAL, *Les écoles de Chartres au moyen âge*, Paris 1895, p. 181 ; H. FLATTEN, *Die Philosophie des Wilhelm von Conches*, Koblenz 1929, p. 9. Au contraire, Guillaume de Conches aurait enseigné à Chartres selon les auteurs suivants : C. SCHAARSCHMIDT, *Johannes Saresberiensis nach Leben und Studien, Schriften und Philosophie*, Leipzig 1862, p. 22 ; R. L. POOLE, *Illustration of the History of Mediaeval Thought*, London 1884, p. 206-207 ; R. L. POOLE, *The Masters of the Schools at Paris and Chartres in John of Salisbury's Time*, dans *English Historical Review* 35 (1920) p. 321-342 ; C. C. WEBB, *John of Salisbury*, London 1932, p. 5-6 ; H. LIEBESCHÜTZ, *Mediaeval Humanism in the Life and Writings of John of Salisbury*, London 1950, p. 111 ; T. GREGORY, *Anima mundi. La filosofia di Guglielmo di Conches e la scuola di Chartres*, Firenze 1955, p. 2 (c'est à ce dernier ouvrage que nous empruntons la presque totalité de la liste des auteurs que nous citons dans la présente note).

73. Ce genre d'objection semble relever de la plaisanterie. Ainsi, un peu plus loin, trouvons-nous : *Iterum diceret : pri(ma) persona acusat secundam vel, quod turpius est, pri(ma) fuit secundam, vel aliquid tale quod valet et videtur absurdum esse* (M, f. 63<sup>vb</sup>).

74. La leçon de M, en cet endroit, est malheureusement peu intelligible : *vel ad temporalem, sic : 'me sedente in scanna currit', id est dum sedeo hic* (M, f. 46<sup>vb</sup>). On notera qu'en ce même endroit de Priscien, Pierre Hélie utilisait une formule analogue : *me sedente, secana currit Parisius* (*Arsenal 711*, f. 51). Ch. Thurot, qui donne cette citation, en conclut que Pierre Hélie enseignait à Paris : CH. THUROT, *Notices et extraits XXII*, 2, p. 20.

*esse conveniens* (P, f. 129<sup>va</sup>). Il semble difficile d'admettre qu'un auteur qui met en aussi nette opposition l'endroit où il est assis (*hic*) et l'endroit où coule la Seine (*Parisius*) soit un habitant de Paris. Faut-il en faire un habitant de Chartres ? La chose serait relativement aisée si le même manuscrit contenait clairement les deux formules : *me sedente hic, secana currit parisius* et *in choro sancte Marie*. En effet, dès lors qu'on admet que l'auteur des gloses sur Priscien est Guillaume de Conches, les mots *in choro sancte Marie* ne semblent guère permettre d'autre alternative que celle-ci : Notre-Dame de Chartres ou Notre-Dame de Paris. Malheureusement, le manuscrit P, dans lequel on trouve la formule *Me sedente hic, secana currit Parisius*, ne possède pas les mots *in choro sancte Marie*. Par contre, si ces derniers mots se trouvent bien dans le manuscrit M, la première formule s'y présente en si mauvais état qu'on ne peut rien conclure<sup>75</sup>.

Un tout petit indice reste cependant en faveur de Chartres, et c'est dans le manuscrit M que nous le rencontrons. Glosant Priscien XIV, 11 (p. 30, 14) et ayant à citer un nom de lieu, Guillaume de Conches choisit précisément Chartres : *Si adiungitur alicui dictioni significanti locum, ut carnotum* (M, f. 76<sup>ra</sup>). Certes, il ne faut pas faire dire aux textes plus qu'ils ne peuvent dire. Mais on doit remarquer qu'en dehors de Paris — mentionné dans le contexte qu'on vient de préciser — et en dehors des noms de villes qui se trouvent chez Priscien lui-même, Chartres est la seule cité qui soit nommée. Cela ne peut suffire évidemment à prouver qu'à l'époque où il rédigeait les gloses de M, Guillaume de Conches habitait Chartres. Mais nous considérons que, dans le présent débat entre Paris et Chartres, l'examen des gloses de Guillaume de Conches sur Priscien fait plutôt pencher la balance en faveur de Chartres<sup>76</sup>.

75. Nous avons transcrit ce texte à la note 74. Les différences que l'on observe entre les leçons de M et celles de P peuvent tenir à des causes accidentelles : erreurs de copistes, etc. Mais il peut se faire aussi que les gloses de M (œuvre de jeunesse) et les gloses de P (œuvre de vieillesse) n'aient pas été écrites dans le même lieu.

76. Signalons aussi les deux textes suivants qui peuvent avoir un certain intérêt : *Glose sur Priscien XVIII, 74* (p. 238, 12) : « Aliquando imperamus ut id quod nondum est in preterito perfectum sit ut, exiens mane ab hospicio, dicam servienti : 'Cum revertar, paratum sit prandium' » (P, f. 133<sup>rb</sup>). — *Glose sur Priscien XVII, 197* (p. 204, 24-27) : « Cum enim dico 'iste equus meus est', totum hoc significat principium huius possessivi circa possessorem quod genitivus primitivi, si diceretur 'iste est equus fizici' (fiziei cod.) » (P, f. 125<sup>rb</sup>). Notons, à propos de ce dernier texte, que dans un chapitre plein d'une cinglante ironie à l'adresse des médecins, Jean de Salisbury semble employer indifféremment les termes *medicus* et *physicus* : JEAN DE SALISBURY, *Policraticus* II, 29 (éd. WEBB I, p. 166-169).

## 2. — Maître et disciples.

Plus intéressants que les renseignements d'ordre biographique sont les passages des gloses sur Priscien où Guillaume de Conches nous laisse entrevoir quelles étaient ses exigences dans le domaine des études. Voici, par exemple, quelques lignes qui fustigent les mauvais maîtres :

Glose sur Priscien XVII, 2 (p. 108, 8) : *Debe<mus> in<qui>v<ere>* a magistris et proprio ingenio, non coacti ut parvuli nec propter emolumentum ut avari, nec propter laudem ut superbi, sed *dili<gentissime>*, id est diligencia ipsius scientie. Qui enim scientiam quam querit diligit, facile illam reperit. Diligencia enim, teste CHALCHIDIO, res difficiles faciles facit<sup>77</sup>. Inde est quod multos hodie legere set paucos proficere videmus. Non enim legunt quia artes diligent, sed ut pecuniam vel laudem adquirant. Sed hoc modo<sup>78</sup> milicia nullus ad astra venit ; quia, secundum FULGENCIUM, hodie est periculum et nosse et habere<sup>79</sup>.

Nous sommes ici en présence d'un thème que Guillaume de Conches se plaît à développer. Il l'a fait, en particulier, dans sa *Philosophia* (IV, 37 ; PL 172, 99-100). Et nous trouvons là un nouvel indice en faveur de l'authenticité des gloses sur Priscien. Tout comme dans la *Philosophia* encore (IV, 38 ; PL 172, 100AB), le maître des gloses sur Priscien est, pour son disciple, « plus que père » :

Glose sur Priscien, *Instit.*, *Épître dédicatoire*, 4 (p. 2, 21-22) : Ita peto veniam quantitatis, *quam<vis ad> Her<odiani> scriptorum<pe>lagus et ad> patris eius Apol<ontii>*, id est magistri. Magister quodam modo gignit discipulum in sapientia, scilicet melius ei esse confert quam verus pater (M, f. 2<sup>va</sup>)<sup>80</sup>.

77. CHALCHIDIUS, *Épître dédicatoire de sa traduction du Timée* (éd. F. G. A. MULLACH, p. 147-148).

78. En supposant *huiusmodi* à la place de *hoc modo*, la phrase pourrait prendre un sens plus acceptable.

79. P, f. 85<sup>vb</sup>-86<sup>ra</sup>. La citation de FULGENCE, *Virgiliana continentia* (éd. R. HELM, Leipzig 1898, p. 83, 8-9) : *Vae, inquam, nobis, apud quos et nosse aliquid periculum est, et habere*, se retrouve dans la *Philosophia* III, Préface (PL 172, 75B).

80. Ce texte manque dans le manuscrit P. L'idée qui est exprimée ici, se rencontre dans la *Pantegni* de Constantin l'Africain, auteur qui était familier à Guillaume de Conches : « Oportet eum qui medicine vult obtinere habitum ut magister ab eo honoretur, laudetur, sibique sicut parentibus serviatur. Parentibus enim est exhibendus ut his a quibus esse sumitur. Magister honorandus ut a quo esse rude et informe informatur » (CONSTANTINI AFRICANI *Opera*, t. II, Basileae 1539, p. 1).

Au XV<sup>e</sup> siècle, Cristoforo Landino, sollicitant de Pierre de Médicis la chaire de Marsuppini, écrira : « Nonne et te cum mihi honorifice vivendi prebueris, ut alterum parentem semper amare debebo ? Ille enim ut tantum sim, tu vero ut bene sim, causa eris » (cité par R. MARCEL, *Marsile Ficini*, Paris 1958, p. 194,

L'attitude de déférente soumission que Guillaume de Conches aimait trouver chez ses élèves, est précisément celle-là dont lui-même faisait profession à l'égard de ceux qui avaient été ses maîtres :

Glose sur Priscien XVIII, 5 (p. 212, 1) : Hic habemus Prisc<ianum> auctorem obliquum modo a nomine, modo a verbo exigi. Sed hoc quod moderni dicunt dictionem a dictione regi, neque hic neque alibi invenimus. Quoniam tamen magistri nostri quibus non fas est contra dicere — non enim meliores sumus quam patres nostri (III Reg. 19,4) — hoc dixerunt, quid nobis de regimine dictionum videatur, breviter ostendamus (P, f. 127<sup>ra</sup>).

C'est que Guillaume de Conches n'ignore pas les limites et les exigences de sa profession de grammairien. La tâche qu'il s'est donnée ne consiste pas à forger de nouvelles règles. Bien au contraire, ce qu'il veut faire, c'est retrouver, par delà les déviations de certains *moderni*, la saine tradition des anciens. Parmi ces *moderni*, il y a des hommes qui furent ses maîtres, qu'il respecte et qu'il aime et qu'il n'ose contredire. De là, une attitude qui peut nous paraître hésitante. Mais le dessein fondamental de l'auteur ne saurait être douteux :

Vel dicamus quod sumus relatores et expositores veterum, non inventores novorum (P, f. 49<sup>vb</sup> et M, f. 45<sup>rb</sup>)<sup>81</sup>.

## 3. — Nains et géants.

Il est une image fameuse pour exprimer le double souci de fidélité au passé et de dévouement au présent en quoi se résume l'humanisme chartrain : celle des nains juchés sur les épaules des géants. La célèbre comparaison, tombée de la chaire de Bernard de Chartres, nous a été rapportée en ces termes par Jean de Salisbury : *Dicebat Bernardus Carnotensis nos esse quasi nanos gigantium humeris insidentes, ut possimus plura eis et remotiora videre, non utique proprii visus acumine aut eminentia corporis, sed quia in altum subvehimur et extollimur magnitudine gigantea* (*Metalogicon* III, 4 ; éd. C. C. I. WEBB, Oxford 1929, p. 136, 23-27). Sous le rapport de la forme, on ne saurait sous-estimer rien de plus achevé, rien qui donne une idée plus flatteuse de l'humanisme de leur auteur que ces lignes de Jean de Salisbury. L'auteur du *Metalogicon*, toutefois, n'a pu entendre Bernard de

n. 3). Sur l'existence de ce thème chez les auteurs musulmans, cf. P. THILLET, *Sagesse grecque et philosophie musulmane*, dans *Mardis de Dar el-Salam*, MCMLV, Paris 1958, p. 57-93, en particulier p. 80 (n. 13) et p. 81 (n. 14).

81. On peut penser tout naturellement au mot d'Érasme : *Nos vetera instauramus, nova non prodimus* que cite et que commente si finement E. GILSON, *Notes sur une frontière contestée*, dans *Archives d'Hist. doctr. et littér. du Moyen Age* 25 (1958) p. 88.

Chartres en personne. Ce qu'il nous apprend à son sujet, il l'a appris lui-même de la bouche d'anciens élèves de Bernard de Chartres, parmi lesquels il faut citer Guillaume de Conches. Précisément, les gloses écrites par ce dernier sur Priscien contiennent la comparaison des nains et des géants. Voici, successivement, les textes du manuscrit *M* et du manuscrit *P* <sup>82</sup>.

*Cuius auctores.* Dixerat veteres pec<cas> in arte gra<matice>. Sed ne aliquis desperaret de eius correctione quia ex quo veteres, qui magis erant sapientes, non poterant corrigere illam, multo minus moderni eam corrigere possent, ideo possibilitatem corrigendi eam in modernis ostendit. Et hoc est : *Auctores cuius grammatice, quanto iu<niores> posteriores, tanto perspicaciores>*. Bene dicit quia moderni perspicaciores> sunt quam antiqui, sed non sapientiores. Antiqui non habuerunt scripta nisi ea que ipsi composuerunt. Nos autem habemus omnia eorum scripta et omnia insuper que ab initio usque ad nostrum tempus fuerunt composita. Et ita plura perspicimus il(lis sed) <sup>83</sup> non plu<ra> sapi<mus>. Multo maior enim sapientia est nova invenire (.....) di<...> <sup>84</sup>. Unde sumus quasi (nanus) aliquis humeris gigantis superpositus. Ille quidem aspiciat longius gigante, non ex quantitate propria, sed ex quantitate suppositi. Similiter et nos plura videmus antiquis, quia scripta nostra parva et magnis eorum operibus superaddita, sed non ex ingenio et labore nostro, immo illorum (...) <sup>85</sup> (*M*, f. 1<sup>vb</sup>-2<sup>ra</sup>).

*Cuius.* Ne desperaret aliquis de correptione, cum antiqui tam correpte illam scripserant, commendat iuniores grammatice sic. *Cuius grammatice auctores* existentes tanto perspicaciores> quanto iu<niores>. Non dicit doctiores, sed perspicaciores. Non enim plura scimus quam antiqui, sed plura perspicimus. Habemus enim illorum scripta et, preter hoc, naturale ingenium quo aliquid novi perspicimus. Sumus enim nani (uani *cod.*) super humeros gigantum, ex alterius qualitate multum, ex nostra parum perspicientes (*P*, f. 2<sup>ra</sup>).

Les gloses de Guillaume de Conches sur Priscien sont donc un témoin nouveau du succès obtenu par la célèbre comparaison des nains et des géants. C'est un témoin plus direct, peut-être, que tous ceux qu'on a pu invoquer jusqu'à ce jour, puisque Guillaume de Conches fut formé à l'école de Bernard de Chartres <sup>86</sup>. On comprend du même

coup comment les *Institutiones* de Priscien pouvaient fournir au maître de grammaire un excellent prétexte pour une « digression sur les anciens et les modernes » <sup>87</sup>.

#### 4. — Grammaire et Philosophie.

Que la grammaire, et tout particulièrement celle de Priscien, ait été en honneur à Chartres bien avant Guillaume de Conches, c'est ce qu'atteste une lettre écrite vers l'an 1000 par saint Fulbert, évêque de Chartres, à Bonibert, évêque de Cinq-Églises en Hongrie. En ce temps-là, la bibliothèque de l'Église de Chartres était assez riche pour que Bonibert lui demande l'aumône d'un manuscrit de Priscien et pour que Fulbert exauce avec empressement une telle demande <sup>88</sup>. Au XII<sup>e</sup> siècle, Thierry de Chartres considère que la grammaire est le coryphée des arts libéraux. Car la plus élémentaire des disciplines est aussi la plus indispensable. C'est elle que Thierry nous décrit, matrone à la mise sévère, s'avancant la première dans ce synode où *Trivium* et *Quadrivium* travaillent à l'éducation de l'humanité <sup>89</sup>.

18 (1945) p. 25-29 ; A. BUCK, *Aus der Vorgeschichte der « Querelle des Anciens et des Modernes » in Mittelalter und Renaissance*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, Travaux et documents* 20 (1958) p. 527-541. Notons au passage un texte qui ne semble pas avoir été remarqué. Parlant du livre qu'il présente à son lecteur, Alain de Lille écrit : « In hoc tamen nulla vilitate plebescat, nullos reprehensionis morsus sustineat, quod modernorum redolet ruditatem, qui et ingenii preferunt florem et diligentie efferunt dignitatem, cum pigmea humilitas excessui superposita giganteo, altitudine gigantem preveniat et rivus a fonte scaturiens in torrentem multiplicatus excrescat » (ALAIN DE LILLE, *Anticlaudianus* ; éd. R. BOSSUAT, Paris, 1955, p. 55-56). Dans une perspective assez différente, on peut citer ces lignes du florilège théologique mentionné plus haut (*Rouen 553*, f. 134<sup>va</sup>) : « *Au<gustinus>* : Ipsa vero divina pagina quasi quidam altissimus gigas est, nos vero quasi parvuli pueri. Opportet ergo ut humiliet se et condescendat nobis ipsa divina scriptura, taliter loquens ut eam intelligere possimus. Ita plane facit. Condescendit nobis ipse altissimus gigas ita ut super eum ascendere possimus. Cumque super eum ascenderimus, elevat nos usque ad nubes ».

87. Il n'est pas douteux que l'influence exercée par Priscien au moyen âge a été considérable et que l'histoire — même l'histoire des idées — aura le plus grand avantage à en tenir compte. Les mots *quanto iuniores tempore, tanto perspicaciores* que M. Gilson attribue à Roger Bacon (*Opera hactenus inedita*, éd. R. STEELE, I, 5) sont en réalité une citation de Priscien (*Institutiones, Epist. dedic.* 1 ; p. 1, 7). Cf. E. GILSON, *Notes sur une frontière contestée*, dans *Archives d'Hist. doctr. et littér. du Moyen Âge* 25 (1953) p. 67, n. 4.

88. PL 141, 189C.

89. « In hac autem septem artium liberalium synodo ad cultum humanitatis conducta, prima omnium grammatica procedit in medium, matrona vultuque habituque severo » (THIERRY DE CHARTRES, *Prologus in Eptatheucon* ; éd. E. JEAUNEAU, dans *Mediaeval Studies* 16, 1954, p. 174). Les mots *ad cultum*

82. Cette glose se situe dans le commentaire de l'épître dédicatoire de Priscien (p. 1, l. 6-7). Notre lecture du texte de *M* est conjecturale, car les photos que nous possédons sont très défectueuses en cet endroit.

83. Les mots mis entre parenthèses ne sont présentés que comme des conjectures.

84. On pourrait supposer quelque chose comme : *Multo maior enim sapientia est nova invenire quam vetera disponere*.

85. Dans la parenthèse on suggère de mettre le mot *commercio*.

86. Les textes ont été signalés dans les travaux suivants : R. KLIBANSKY, R. E. OCKENDEN, G. SARTON, *Standing on the Shoulders of Giants*, dans *Isis* 24 (1935) p. 107-109 ; 25 (1936) p. 451-452 ; 26 (1936) p. 147-149 ; J. DE GHELLINCK, *Nains et géants*, dans *Archivum Latinitatis Medii Aevi (Bulletin Du Cange)*

Tel est bien le contexte spirituel dans lequel il nous faut situer les gloses de Guillaume de Conches sur Priscien. Mais ces gloses, à leur tour, nous permettent de mieux comprendre ce que représentait l'étude de la grammaire dans la culture de ce temps.

La grammaire est un art, l'art qui contient tous les préceptes nécessaires pour écrire correctement et pour prononcer correctement ce qui est écrit. En compagnie de la rhétorique et de la dialectique, elle fait partie d'un ensemble qu'on nomme soit *Trivium* soit *Eloquentia*. Selon Guillaume de Conches, la grammaire ne relève pas de la philosophie. Voici en effet ce qu'il dit dans son prologue au *De constructione* de Priscien :

Si quis querat cui parti philosophia subponitur liber iste, vel dicimus nulli, quia gramatica non est de philosophia sed de eloquencia, que esse diversa TULLIUS testatur<sup>90</sup>; vel dicimus quod logice subponitur, est enim de sermonibus, logos autem est sermo (*P*, f. 85<sup>rb</sup>).

Cette manière de voir est entièrement conforme à ce que Guillaume a pratiqué dans la plupart de ses écrits. Plusieurs fois, il a dû donner une classification des sciences : jamais il n'a fait entrer le

*humanitatis* évoquent tout naturellement ces *studia humanitatis* qui furent la passion des hommes de la Renaissance, mais que les Chartrains du XII<sup>e</sup> siècle n'ignorèrent pas. Chalcidius, que l'on connaissait bien à Chartres, avait usé de l'expression *studia humanitatis* (CHALCIDIUS, *Proemium* [éd. F. G. A. MULLACH, p. 148]; *Translatio Timei* 20 a [ibid., p. 151]; *Comment. in Timeum*, cap. 127 [ibid., p. 210]). Voici comment Guillaume de Conches, dans ses gloses sur le *Timée*, entendait cette expression : « Sed studia alia sunt humanitatis ut practice, alia divinitatis ut theorie. Sed cum iste in omnibus floreret, maxime in studiis humanitatis, quia humanus homo erat. Vel studia humanitatis dicantur omnia que ab homine sciri possunt, in quibus omnibus iste florebat » (*Paris Nat. lat.* 14065, f. 53<sup>va</sup>). Et voici la glose sur *Timée* 20 a : « In omnibus studiis humanitatis, id est ethica, economica, politica; vel in omnibus studiis que hominibus possunt inesse » (*Firenze Naz. Conv. soppr. E. 8. 1398*, f. 4<sup>vb</sup>). Ces définitions ne sont peut-être pas très éloignées de celle que donne Leonardo Bruni : « Studium vero tibi sit duplex : alterum..., alterum in cognitione earum rerum que pertinent ad vitam et mores, que propterea humanitatis studia nuncupantur, quod hominem perficiant atque exornent » (*Epist.* VI, 49, cité dans R. MARCEL, *Marsile Ficini*, Paris 1958, p. 114, n. 4).

90. CICÉRON, *De inventione rhetorica* I, 1 (éd. G. FRIEDRICH, Leipzig 1884, p. 117, 12-17). C'est par cette citation que commence le prologue de la *Philosophia* (PL 172, 41-42). Elle se trouve aussi dans les *Gloses sur Boèce* (*Consol.* I, prose I, 4) : « Sapientia vero et philosophia idem sunt; sed unum nomen grecum, aliud latinum. Unde potest perpendi quod nec eloquentia nec aliqua pars illius de philosophia est. Quod auctoritate Tulli confirmatur, qui in prologo Rhetorice dicit : 'Sapientia sine eloquentia prodest sed parum, etc.' » (cité par CH. JOURDAIN, dans *Notices et extraits de quelques manuscrits* (in 4<sup>o</sup>) XX, 2, Paris 1862, p. 72-73). Les *Gloses sur Macrobie* concordent à peu près littéralement avec le texte cité des gloses sur Boèce : cf. *Berne 266*, f. 1<sup>ra</sup>.

*Trivium* sous la rubrique « Philosophie »<sup>91</sup>. Cela ne signifie pas, loin de là, que la grammaire est une science négligeable. Le dernier chapitre de la *Philosophia* est, à ce sujet, d'une clarté qui dissipe toute équivoque<sup>92</sup>. La culture, au sens plein du mot, suppose une harmonieuse conjonction de l'éloquence (fournie par le *Trivium*) et de la sagesse (dont le *Quadrivium* est un élément important). Mais, au sein même du *Trivium*, la collaboration des trois arts est requise : ni la grammaire seule, ni la seule rhétorique ou la seule dialectique ne peuvent suffire à faire un homme parfaitement éloquent<sup>93</sup>. Car Guillaume de Conches, comme tout bon Chartrain, soutient, à la fois, ces deux thèses : que chaque discipline possède sa spécificité propre et que, néanmoins, toutes sont solidaires. Nous voudrions citer ici quelques textes où est affirmée la distinction de la grammaire par rapport aux autres arts.

Glose sur Priscien V, 46 (p. 172, 2) : *Numerus*, in gramatica, quia omnis ars modo suo accipit voces (*P*, f. 47<sup>vb</sup>).

Glose sur Priscien I, 25 : Non enim in hac arte (= la grammaire) sic accipimus accidens ut in dialetica, in qua tamen non habemus pro incunvenienti si accidens sit quod in nullo subiecto est (*P*, f. 14<sup>va</sup>).

Glose sur Priscien II, 14 : Gramaticus enim et dialecticus diversa sunt, quia habent diversas diffinitiones, et tamen idem multociens est dialecticus et gramaticus (*P*, f. 23<sup>rb</sup>).

Glose sur Priscien II, 14 : Non enim sola significatio sed modus significandi facit veritatem vel falsitatem. Sed quia magis hoc ad dialecticam pertinet quam ad gramaticam, id ad tempus postponamus (*P*, f. 24<sup>vb</sup>).

Glose sur Priscien II, 25 : Et est idem omonimum in gramatica quod equivocum in dialetica (*P*, f. 30<sup>ra</sup>).

Glose sur Priscien XVII, 25 : Sed quia hoc plus pertinet ad dialecticam quam ad gramaticam, ad expositionem littere transeamus (*P*, f. 96<sup>va</sup>).

Ailleurs, c'est le *physicus* qui est confronté avec le *gramaticus* :

Glose sur Priscien III, 2 (p. 83, 20) : Qualiter accidentia crescant et utrum ex sui natura et subiecti, hoc tractare phisicorum, non gramaticorum est (*M*, f. 36<sup>ra</sup> et *P*, f. 38<sup>rb</sup>).

*Gramaticus* et *physicus*, Guillaume de Conches était l'un et l'autre. Mais lorsqu'il commentait Priscien, c'est l'homme de la grammaire qui parlait en lui.

91. Cette classification des sciences se trouve dans les gloses sur Boèce, dans les gloses sur Macrobie, dans les gloses sur le *Timée*. Au même courant de pensée appartient le ms. *Bamberg Q. VI. 30* (XII<sup>e</sup> s.) cité dans M. GRABMANN, *Die Geschichte der scholastischen Methode*, Graz 1957, t. II, p. 36-38.

92. PL 172, 100 C-D.

93. La justification de ceci se trouve dans le texte que nous publions en appendice.



## 5. — Grammaire et théologie.

Nous venons de voir quelle était la situation de la grammaire par rapport à quelques-uns des arts libéraux. Une question peut maintenant être posée : comment se situe la grammaire par rapport à la théologie ? Si l'ensemble du savoir est une pyramide, la grammaire en est la base, et la théologie le sommet. Ou mieux, pour reprendre une image médiévale, celle-même que Boèce a vue peinte sur les vêtements de la Philosophie, la grammaire est le premier degré de l'échelle qui conduit à la science sacrée. Dans son poème allégorique *Anticlaudianus*, Alain de Lille exprime la même idée lorsqu'il décrit le char qui doit emporter l'âme vers les régions sublimes où Dieu se laisse contempler. La confection de ce char est l'œuvre des sept arts libéraux : à la grammaire revient la tâche de fabriquer le timon<sup>94</sup>. Une telle vision des choses — qui est certes courante au XII<sup>e</sup> siècle — semble donner pleine satisfaction aux esprits qui ont le goût de l'ordre et de la clarté. Il faut bien reconnaître pourtant que certains faits sont assez gênants pour la belle harmonie de la théorie. La Sainte Écriture et les livres des Pères ne s'accordent pas toujours avec les règles de Priscien. Que penser en pareil cas ? Il y a ceux qui se réjouissent, discrètement ou bruyamment, de voir dans ce désaccord une excellente occasion pour humilier la science profane devant la science sacrée. Quelque chose de ce sentiment paraît percer à travers les lignes suivantes d'Arnaud de Bonneval : *Neque enim magnum est aliquoties peccare in Priscianum, si tali peccato edificare poteris christianum*<sup>95</sup>. A vrai dire, on ne voit pas par quel privilège les solécismes, même dévots, auraient sur le langage correct l'avantage de servir mieux la gloire de Dieu. Mais on ferait de beaux contresens si l'on prenait ces déclarations un peu fanfaronnes pour des professions d'obscurantisme. Ainsi que l'a justement fait observer le P. de Lubac, « ce sont souvent les auteurs les plus lettrés, les plus férus de 'grammaire', ou les plus experts dans l'art de bien dire, voire les plus ardents à promouvoir les études libérales en vue des études sacrées qui s'en font les propagateurs »<sup>96</sup>.

94. ALAIN DE LILLE, *Anticlaudianus* II, 380-513 (éd. R. BOSSUAT, Paris 1955, p. 84-87).

95. PL 189, 1570. Arnaud était abbé de Bonneval près Chartres († c. 1156).

96. H. DE LUBAC, *Saint Grégoire et la grammaire*, dans *Recherches Science relig.* 48 (1960) p. 206. En fait, le P. de Lubac parle des auteurs qui ont propagé le mot de S. Grégoire : *indignum vehementer existimo ut verba celestis oraculi restringam sub regulis Donati*. Mais la remarque du P. de Lubac convient parfaitement au cas qui nous occupe ici.

Quoi qu'il en soit, l'attitude de Guillaume de Conches nous paraît assez nette. Il dit et redit, ce qu'ont déjà dit et redit tant d'autres avant lui, que la *divina pagina* n'est pas assujettie aux règles de la grammaire<sup>97</sup>. Mais observons d'un peu plus près son comportement dans toute circonstance où la grammaire et la science sacrée se trouvent en conflit. Nous constaterons qu'il donne presque toujours deux solutions à la difficulté qui s'offre à lui : *Vel dicemus... vel...* L'une des solutions consiste, précisément, à dire que la *divina pagina* échappe aux impératifs de Donat et de Priscien. L'autre solution est une tentative — plus ingénieuse que sérieuse, peut-être — pour montrer que la violation de la grammaire n'est qu'apparente : là où le grammairien moyen voit la transgression d'une règle particulière, un grammairien mieux formé sait reconnaître l'application correcte d'une loi plus universelle. Donnons quelques exemples :

*Glose sur Priscien V, 52 (p. 175, 2) : Si quis opponat dicens quod hoc nomen 'sanguis' plurale habet ut « viri sanguinum » (Ps. 54, 24) et « qui non ex sanguinibus neque ex voluntate » (Jo. 1, 13), vel dicemus quod divina pagina non subiacet regulis huius artis, vel dicemus illa non esse ab hoc nomine 'sanguis' sed ab hoc 'hic sanguem' (P, f. 49<sup>ra</sup> et M, f. 44<sup>va</sup>, où on lit : *hoc sanguem*).*

*Glose sur Priscien XVII, 30 (p. 127, 15) : Sed dicerent hoc esse falsum cum inveniatur 'mulier que dapnavit salvavit', nec tamen eadem mulier dapnavit et salvavit. Quibus respondemus vel quod divina pagina, ut domina arcium, nulli arti subiacet, vel quod illa locutio sit figurativa. Est enim sensus illius : idem sexus et dapnavit et salvavit. Et sic hoc nomen 'mulier' ibi est nomen sexus, non persone (P, f. 98<sup>rb</sup>).*

En d'autres circonstances, Guillaume de Conches avoue tout bonnement que le texte sacré pèche contre la grammaire. Que faire alors ? Se résigner, nous dit-il, mais non point imiter.

*Glose sur Priscien I, 52 (p. 39, 9) : Cotes pro cautes. Ideo ponit pluraliter quia 'cautes' singulare non habet, quamvis 'cos' singulare invenitur. Et nota quod, si inveniatur « non lotis manibus manducare » (Mat. 15, 20), non tamen debemus imitari sed auctoritatem pati (P, f. 19<sup>vb</sup>).*

*Glose sur Priscien I, 52 (p. 39, 11) : Quod enim in evangelio « si quid alicui defraudavi, reddo quadruplum » (Lc. 19, 8) contra regulam. Regulare enim preteritum est : defraudavi (P, f. 19<sup>vb</sup>).*

97. L'idée que la science sacrée est soustraite aux contraintes grammaticales a été maintes fois formulée au moyen âge. On trouvera un certain nombre de formules-types dans les travaux déjà cités : CH. THUROT, *Notices et extraits*, XXII, 2 ; M.-D. CHENU, *Grammaire et théologie* ; H. DE LUBAC, *Saint Grégoire et la grammaire*.

Dans les textes précédents, Guillaume de Conches s'efforce d'accorder certains tours de langage propres à la *Divina pagina* avec les règles de la grammaire. Ailleurs, il s'applique à concilier les récits de la Bible avec les lois de la nature. Ici et là, nous retrouvons, au fond, le même problème. Et dans l'un comme dans l'autre cas, la conduite tenue par notre auteur semble bien dictée par les mêmes préoccupations. S'il s'agit de concilier les récits bibliques avec les lois physiques, l'attitude à prendre est clairement définie par Guillaume dans sa *Philosophia* I, 23 (PL 172, 56C). Dans la recherche des causes, nous est-il dit, il faut procéder selon le rite institué par Moïse pour le repas pascal (*Ex.* 12, 4). Si un seul homme ne réussit pas à consommer l'agneau pascal, il ne devra pas pour autant brûler aussitôt ce qu'il n'a pu manger seul. Il devra convoquer son voisin le plus proche et l'inviter à manger. Si, alors, l'agneau n'a pu être mangé, mais alors seulement, on brûlera les restes. Et voici la signification de cette parabole. Le rôle du philosophe est de chercher à expliquer le plus qu'il peut les phénomènes par des raisons naturelles. Cela s'appelle manger seul l'agneau pascal. Aussi loin donc que peut être poussée l'explication rationnelle des faits, aussi loin il la faut pousser. Ce sont les mauvais philosophes — même s'ils se couvrent du manteau de la dévotion — qui crient au miracle avant même de s'être demandé si les causes naturelles ne suffisent pas à expliquer l'événement. Mais quand l'intelligence d'un chercheur isolé échoue dans sa tentative pour expliquer rationnellement les choses, il faut faire appel à un voisin, c'est-à-dire demander le concours d'un autre penseur partageant avec le premier « la même foi catholique ». C'est seulement si cette nouvelle tentative échoue qu'il sera permis de livrer nos doutes et nos difficultés au feu de la foi. Ainsi, on ne conclura au surnaturel et au miraculeux qu'après avoir épuisé sans profit tous les moyens naturels qu'on aura pu trouver.

Dérogation aux lois de la nature, dérogation aux lois de la grammaire : deux choses que doit bien admettre quiconque s'occupe un peu de théologie. Et certes, Guillaume de Conches admet parfaitement l'une et l'autre. La toute-puissance de Dieu justifie la dérogation aux lois de la nature. L'excellence de la science sacrée, reine des Arts, autorise la dérogation aux lois de la grammaire. Mais avant de conclure effectivement à l'une ou à l'autre de ces dérogations, Guillaume tentera de sauver le plus qu'il peut la légalité des phénomènes. Il n'admettra le miracle qu'après avoir tenté loyalement d'en faire l'économie. Il ne se résignera à voir, dans telle formule biblique, une faute contre la grammaire, qu'après avoir cherché, sans succès, la règle plus universelle qui eût pu la justifier.

## 6. — Sur quelques diphtongues.

Nous n'avons guère insisté jusqu'ici sur les doctrines grammaticales proprement dites qui sont contenues dans les gloses sur Priscien. Notre intention n'était d'ailleurs pas de le faire. A titre documentaire, nous transcrivons maintenant quelques lignes où il est question de diphtongues. Nous les livrons à la réflexion de ceux qui s'intéressent à l'édition des textes médiévaux.

*Glose sur Priscien* XVII, 7 (p. 111, 21) : Et notandum quod, quamvis omnis ditongus duas obtineat vocales, non tamen in omni utraque sonat, sed in quibusdam ultima tantum ut ae, oe; in quibusdam utraque sed altera magis ut au, eu. Si querat aliquis quare in istis utraque sonet, in illis altera tantum, dicimus quod 'u', que est ultima in istis, multos habet sonos : aliquando enim per se potest pronunciari, aliquando cum alio. Sed 'a' et 'e' unum solum habent : unde in eadem sillaba non possunt simul pronunciari. Sed, quamvis una pronunciatur sola, tamen debet utraque scribi. Propter imperitos qui volunt quicquid vident scriptum pronunciare, instituerunt moderni ut illa sola que ibi habet sonum scribatur, sed tamen ei virgula que sit ditongi nota subscribatur (*P*, f. 88<sup>ra</sup>).

*Glose sur Priscien* I, 30 : Celare, in prolatione, equivocum est ad duo, et actum sculpani et ad actum abscondendi ; et in scriptura non, quia habet ditongum cum significat actum sculpani (*P*, f. 15<sup>rb</sup>).

Des règles ainsi formulées, les copistes ne semblent avoir tenu aucun compte. Et lorsqu'à notre tour nous éditons des textes médiévaux, nous faisons comme eux.

## 7. — Pour de nouvelles recherches.

Il reste à dire que le présent travail ne prétend pas épuiser l'intérêt des gloses de Guillaume de Conches sur Priscien. Ces dernières sont susceptibles de donner lieu à de nouvelles recherches, en plusieurs directions. Il est permis d'espérer, en effet, que, grâce à ces gloses, l'histoire des doctrines grammaticales dans l'Occident latin pourra être mieux connue<sup>98</sup>. Par ailleurs, il n'est pas sans intérêt de constater la présence de ces mêmes gloses (par le manuscrit *M*) dans la bibliothèque de Coluccio Salutati. Ce père des humanistes florentins, que Poggio appelle *portum ac refugium omnium eruditorum, lumen*

98. Il faudra préciser, en particulier, le rapport entre les gloses de Guillaume de Conches et la *Summa* de Pierre Hélié. Entre les deux écrits, les ressemblances sont nombreuses et frappantes. Ch. Thurot, qui avait consulté le manuscrit *P*, sans pouvoir évidemment y reconnaître l'œuvre de Guillaume de Conches, écrivait au sujet de ce même manuscrit : « On y trouve de nombreux passages transcrits presque littéralement de Pierre Hélié, que l'auteur contredit cependant plusieurs fois » (*Notices et extraits* XXII, 2, p. 53). Il est trop clair que l'examen du problème doit être repris de fond en comble.

*patrie, Italie decus*<sup>99</sup>, serait-il allé, pour parler latin, demander des conseils à Guillaume de Conches ? C'est une question que nous pouvons poser mais que nous n'avons point compétence pour résoudre. Notons seulement, une fois de plus, qu'entre les humanistes du XII<sup>e</sup> siècle et ceux du XV<sup>e</sup> tous les ponts n'étaient pas rompus<sup>100</sup>.

\* \* \*

GLOSES DE GUILLAUME DE CONCHES SUR LES « INSTITUTIONES »  
DE PRISCEN. PROLOGUE ET DÉBUT DES GLOSES.

(Deuxième rédaction)

[*Paris Nat. lat. 15130 (= P)*]

[f. 1<sup>ra</sup>] <Q>uoniam in humanis inventionibus nichil ex omni parte posse esse perfectum, teste Prisc<iano><sup>1</sup> cognoscimus, non est incongruum si quod iuvenes<sup>2</sup> semiplenum scripsimus, senes corrigimus : « In antiquis enim scientia et in senibus viget prudentia »<sup>3</sup>. Glosulas igitur nostras de orthographia quas in iuventute semiplenas scripsimus, in nostra senec-  
tute corrigere aggressi sumus. Non igitur novi operis hic queratur compositio,  
sed in additione pre<ter>missorum et recisione superfluum veteris correptio<sup>4</sup>.

99. Cité par E. GILSON, *Notes sur une frontière contestée*, p. 75, n. 17.

100. Les gloses de Guillaume de Conches sur le *Timée* étaient présentes au XV<sup>e</sup> siècle dans certaines bibliothèques d'Italie. Le ms. *Venise Marc. lat. 1870* appartenait au cardinal Bessarion. Le ms. *Vat. Urb. lat. 1389* contient, au folio 97<sup>v</sup>, la note suivante : « Iste liber gloxarum super Timeo Platonis constituit m<ich>i Leonardo M. M. de me<n>sse augusti 1434 l<i>b<ras> 6, s<olidos> 14, d<enarios> 6 ». Quant aux gloses de Guillaume de Conches sur Macrobie, on peut remarquer que le ms. *Vat. Urb. lat. 1140*, qui en contient le texte, est du XV<sup>e</sup> siècle. Et c'est encore le début de ces mêmes gloses sur Macrobie que recopiait Jean Le Bègue (1368-1457) dans son florilège (ms. *Paris Nat. lat. 3343*, f. 143<sup>v</sup>).

1. PRISCIANUS, *Epistola ad Institutiones dedicatoria*, 3 (*Grammatici latini*, ed. H. KEIL, vol. II, p. 2, 13-14).

2. inuenies *cod.*

3. *Job* 12, 12. Eundem sacrae Scripturae versum citat noster Willelmus cum exponit Platonis Timaeum (20e) : *Senectus enim ad docendum est conveniens, quia « in senibus est sapientia et in antiquis prudentia »* (WILLELMUS DE CONCHIS, *Glosulae super Timaeum*, cap. XXIII, iuxta editionem quam praeparavimus quamque, Deo iuvante et nullo alio obstante, aliquando typis mandabimus).

4. Cf. WILLELMUS DE CONCHIS, *Glosulae super Timaeum* (cap. I, iuxta editionem supra citatam) : *Super predictum aliquid dicere proposuimus, aliorum superflua recidentes, pretermissa addentes, obscura elucidantes, male dicta removens, bene dicta imitantes*. In ipsis super Priscianum (ed. KEIL, p. 1, 12) glosulis, Willelmus ait : *Quatuor enim sunt leges correctionis. Quicumque enim aliquod opus corrigit, sic debet corrigere quod comprobet benedicta, vituperet maledicta, rescindat superflua, addat pretermissa* (ms. *Florence Laur. S. Marco 310*, f. 2<sup>ra</sup>).

Sed quoniam orthographia ad gramaticam, quam nullus artem esse dubitat, pertinet, omnis vero ars vel est extrinseca vel intrinseca, Prisc<ianus> autem de intrinseca arte gramatica ita exequitur quod de extrinseca etiam non loquitur, de extrinseca arte, ante quam exponamus,  
aliquid breviter dicamus. Ad extrinsecam igitur artem considerare  
pertinet quid sit ars ipsa, quod nomen ipsius, que causa nominis, quod  
genus, quod officium, quis finis, que materia, que partes, quod instru-  
mentum, quis artifex, quis doctor, que auctoris intencio.

ARS igitur GRAMATICA est collectio preceptorum quibus ad recte scri-  
bendum et recte scripta prononciandum instruimur ; dicta ars quia  
illius precepta manus et linguas hominum quodam modo artant ne aliter  
liceat vel scribere vel pronuciare<sup>5</sup>. Que differt a scientia. Scientia enim  
qualitas animi que illum cui inest gramaticum efficit. Quot sunt gramatici,  
tot sunt scientie quarum unaqueque gramatica dicitur ; una vero ars  
tantum apud nos et apud latinos.

NOMEN huius artis gramatica, quod interpretatur litteralis : grama  
enim est littera. Ars ista litteratoria sive litteralis dicitur a latinis, a  
grecis vero dicitur gramatica. Sed quia greci prevalent latinis<sup>6</sup>, ideo  
frequencius dicitur gramatica quam litteralis. Sed queritur, cum non de  
solis litteris sed de sillabis et dictionibus in ea agatur, quare pocius grama-  
tica, id est litteralis, quam sillabalis vel dictionalis vel orationalis nomi-  
natur. Huic questioni quidam respondentes dicunt : 'De solis litteris  
in ea agitur', dicentes litteras IIII modis considerari. Aliquando enim  
simpliciter, id est sine aliarum coniunctione considera<n>tur, et sic  
littere nominantur ; aliquando coniuncte, sed sine consignificatione, et  
tunc sillabe nuncupantur ; aliquando cum significatione simplicis rei,  
id est qualitatibus vel quantitatis, et tunc dictiones ; aliquando cum signi-  
ficatione pleni intellectus et plene sentencie, et tunc orationes dicuntur.  
Sunt igitur orationes, dictiones, littere, sillabe, quamvis aliter et aliter  
considerate. Cum igitur omnia de quibus in hac arte agitur sunt littere,  
non tamen omnia sunt sillabe vel dictiones, merito gramatica, id est  
litteralis, non sillabalis vel dictionalis nuncupatur. Alii dicunt quod  
gramatica dicitur, non a litteris sed a vocibus litteratis quia, exclusis  
vocibus alitteratis, de solis litteratis agitur. Quid autem sit vox litterata,  
quid illitterata, sequencia docebunt. Alii dicunt morem fuisse veterum  
intitulare sua opera ab eis que in ipsorum principiis tractantur, quem-  
admodum liber Geneseos, non quia in eo toto agatur [f. 1<sup>ra</sup>] de genesi,  
id est creatione, sed quia in principio. Similiter librum<sup>7</sup> quemdam vocant  
Leviticum quasi sacrificialem, a levitis qui antiquitus sacrificia faciebant,  
non quia ubique agat de sacrificiis, sed quia in prima parte sui. Et librum  
quemdam aliter vocat Moyses Deuteronomii, quasi de s<ecunda> lege  
— deuter enim est secundum, nomen lex — quia ille liber in prima parte

5. ISIDORUS, *Etymologiae* I, 1, 2.

6. In glosula super Priscianum XVII, 104 (ed. KEIL, III, p. 164, 6-7) Willelmus ait : *Et dicitur archaismus, id est mos principum. Greci enim principes latinorum fuerunt in sciencia* (P, f. 115<sup>va</sup>).

7. quem *add. cod.*

sui agat de secunda. Sic igitur ars ista gramatica, id est litteralis, dicitur, quia in eius principio de litteris agitur.

GENUS huius artis est eloquencia. Ad hoc enim quod aliquis sit perfecte eloquens, tria ista sunt necessaria: scire recte scribere ad doctrinam absencium et ad confirmationem memorie, et scire recte scripta prononciare ad doctrinam presencium, quod docet gramatica; secundum enim scire diffinire, dividere, argumentari, quod docet dialetica; tercium est scire persuadere et dissuadere, quod docet rettorica. Tres igitur sunt species eloquencie: gramatica, dialectica, retthorica. Quidam tamen dicunt gramaticam non esse speciem eloquencie, quia eloquencia non predicatur de gramatica. Non est enim verum quod gramatica sit eloquencia quia, si gramatica esset eloquencia, et propter eam scientiam posset aliquis dici eloquens. Sed si aliquis sciret gramaticam sine retthorica et dialectica, nunquam eloquens videretur. Nos contra dicimus quod si aliquis ita esset gramaticus quod nec dialecticus nec orator, eloquens esset nec videretur. Non enim hoc attribuimus, secundum usum loquendi, nisi <ei> qui in verborum inventionem habundat et in coniunctione splendet. Quemadmodum, quamvis arimethica species sit sapientie, si aliquis sciret [et] naturam numerorum ita quod nichil aliud, sapiens tamen non iudicaretur. Igitur gramatica est eloquencia etsi non perfecta, et gramaticus eloquens etsi non perfecte. Vel, ut contencio tollatur, genus gramatice logica sermocinalis dicatur. Logica alia est rationativa, alia sermocinalis. Sicque est ad duo equivocum 'logica', hoc nomen, quod secundum logon apud grecos equivocum est et ad sermonem et ad rationem. Continet autem sermocinalis logica trivium; rationativa vero dialecticam et rethoricam et sophist<sup>icam</sup>, et non gramaticam.

OFFICIUM huius artis: recte scribere et recte pronuntiare scripta. FINIS eiusdem est ista scire. Et quia frequenter dicimus 'recte scribere' et 'recte pronuntiare' scripta, quid hoc sit videamus. Scribere igitur est figuris visibilibus quod est pronuntiabile representare. Recte igitur scribere est secundum precepta huius artis visibiles figuras ordinare. Recte pronuntiare est sine vicio barbarismi et soloecismi loqui. Et est barbarismus omne viciū quod fit in partibus dictionis, quod fit aliquando in substantia, vel quando litteram vel sillabam que ex prima inventionem est in dictione sine omni ratione subtrahimus, vel que non debet esse addimus. Aliquando fit barbarismus in accidentibus istis, scilicet in ordine, tempore, spiritu, accentu, scriptura. In ordine fit quando litteram que debet preponi subponimus, vel e converso. In tempore fit quando quod productum <est> corripitur vel correptum producit<sup>ur</sup>. In spiritu fit [f. 17<sup>a</sup>] [fit] quando quod asperum <est> lenitur, quod lene et aspere pronuntiatur. In tenore fit quando quod cui debet gravatur vel circumflectitur et e converso. In scriptura fit ut si sine ditongo scribatur 'quae' nomen vel cum diptongo 'que' coniunctio. Omne igitur tale viciū barbarismus,

8. pronuntiari cod.

9. pronuntiabilis cod.

10. producit cod.

id est mos barbarorum, vocatur. Barbari enim carentes regulis artis gramatice in multis peccant. Soloecismus vero est omne viciū quod fit in coniunctione dictionum; dictus soloecismus a civitate Soloe que, in confinio barbarie sita, corrupte loquebatur. Sed vicia que dicuntur barbarismi, si cum ratione fiunt, metaplasmi vocantur. Soloecismi, si fiunt cum ratione, dicuntur a grecis scemata, a latinis figure. Unde Isidorus: « Figura est viciū cum ratione »<sup>11</sup>.

MATERIA huius artis sunt ista tria: littera, sillaba, dictio. Addunt quidam<sup>12</sup> quartam orationem, affirmantes Priscianum de illa agere in libro constructionum. Quod a nobis hac ratione non videtur. Ubi ostendit quid<sup>13</sup> sit littera et que eius accidentia et que cui preponuntur ad constituendam sillabam, tractatus est de littera, non de sillaba. Iterum, ubi ostendit que sit sillaba et que eius accidentia et que cui possit preponi ad constructionem dictionis, tractatus est de sillaba, non de dictione. Similiter, ubi ostendit quid sit dictio, que eius accidentia et que cui preponatur ad constructionem orationis, tractatus de dictione, non de oratione, debet vocari. Iterum, si de oratione ageret, illam, ut cetera de quibus agit, diffiniret et in species suas divideret et que dubia essent circa illam probaret. Sed, etsi diffinit eam propter evidenciam dictionis in cuius diffinitione fecerat mentionem de oratione, nunquam tamen illam dividit, neque que sunt dubia circa illam probat. Iterum, gramatici est discipulum usque ad constitutionem orationis ducere; dialectici vero est orationem diffinire et dividere. Sunt igitur materia huius artis ista tria: littera, sillaba, dictio.

PARTES illius sunt due: ortographia, id est recta scriptura — ortos enim rectum, graphia scriptura — et recta pronuntiatio. Non habet species ars ista. Non enim concedimus his qui dicunt species huius artis esse gramaticam latinam, gramaticam grecam, quia similiter deberet in ceteris artibus concedi<sup>14</sup>, nec essent eedem artes apud nos et apud grecos.

ARTIFEX huius artis est gramaticus. Et est gramaticus qui scit recte scribere et recte scripta pronuntiare.

AUTOR vero est Priscianus cesariensis.

INTENCIO AUCTORIS est Iuliano imperatori de tercia declinatione nominum et de preteritis verborum certas regulas tradere et omnia vicia latinorum gramaticorum corrigere et pretermissa ab eis addere.

Cum omnis eloquencie. Quoniam multi ante Priscianum de arte gramatica scripserant, ne hoc opus post scripta aliorum superflue videretur, prologum, in quo diversas causas illius post scripta aliorum ostendit, premitit; in quo lectorem docilem, benivolum, attentum reddit. Ostendendo enim unde acturus est, reddit illum docilem; ostendendo qualiter, benivolum; ostendendo cur, attentum.

11. ISIDORUS, *Etymologiae* I, xxxv, 7. Eandem definitionem tradit noster Willelmus in sequentibus locis: *super Priscianum* XVII, 155 (P, f. 123<sup>ab</sup>); XVII, 181 (P, f. 123<sup>vb</sup>).

12. quedam cod.

13. quod cod.

14. concedit cod.

Prima causa quam hic ponit est necessitas. Ars enim ista [f. 1<sup>vb</sup>] ab omnibus qui de ea scripserant viciose erat scripta et a nullo latinorum correpta. Fuit igitur necessarium ut [ut] ab isto corrigeretur.

Modo littera sic exponatur ut 'cum', quia est causalis et subcontinua-  
tiva, a<d> tempus differatur. *Invenio latinos celebrasse.*

## INDEX DES MANUSCRITS

Les chiffres renvoient aux pages.

La lettre *n* indique que le manuscrit est seulement cité en note.

## AVRANCHES, Bibl. mun.

226: 18, 112, 150 (n), 180 (n), 196, 198 (n), 209-227, 249 (n),  
343 (n), planches XI, XII.

## BALTIMORE, Walters Art Gallery

448: 25, 148, 149 (n), 237 (n).

## BAMBERG, Staatsbibliothek

Class. 40 [HJ.IV.21]: 26 (n), 27, 34 (n), 60 (n), 239 (n), 270, 275  
(n), 276 (n), 282, 287 (n), 289 (n), 295 (n), 296 (n), 302 (n), 303  
(n), 304, 307 (n), 345 (n), 348 (n).

Patr. 47 [Q.VI.30]: 361 (n).

## BERNE, Burgerbibliothek

266: 237 (n), 239 (n), 268, 269, 270, 274, 275, 277 (n), 278 (n),  
280 (n), 282, 289 (n), 291 (n), 292 (n), 295 (n), 303 (n), 304,  
305 (n), 306 (n), 307 (n), 308, 348 (n), 360 (n).

## BOLOGNE, Bibl. univ.

2832: 113 (n), 349 (n).

## BOULOGNE-SUR-MER, Bibl. mun.

24: 70 (n).

## BRUGES, Grand Séminaire

88/179: 231 (n).

101/135: 231 (n).

## BRUXELLES, Bibl. Royale

10.057: 13 (n).

## CAMBRIDGE, Trinity College

B. 1. 29: 27.

R. 14. 9: 14.

## CAMBRIDGE, University Library

Mm. 1. 18: 24 (n), 27 (n), 28, 29, 39-48.

## CHARTRES, Bibl. mun.

497: 37-39, 78 (n), 87, 88 (n), planche VI.

498: 37, 78 (n), 87, 88 (n), 163 (n), 286 (n).

## COPENHAGUE, Bibl. Royale

Gl. Kgl. S. 1910. 4°: 26 (n), 60 (n), 239 (n), 270, 275 (n), 276 (n), 282, 287 (n), 289 (n), 290 (n), 295 (n), 296 (n), 298 (n), 302 (n), 303 (n), 304 (n), 307 (n), 348 (n).

## CRACOVIE, Biblioteka Jagiellonska

1198 (DD. V. 12): 29 (n).

## EDIMBOURG, University Library

115: 32 (n).

## EINSIEDELN, Klosterbibliothek

302: 313, 314 (n), 316 (n), 317 (n).

## ERFURT, Stadtbücherei

Amplon. 8°. 87: 340 (n).

## ERLANGEN, Universitätsbibliothek

182: 80 (n), 157 (n).

## EVREUX, Bibl. mun.

19: 69 (n), 116, 277 (n), 348 (n).

## FLORENCE, Bibl. Laur.

San Marco 310: 25, 58 (n), 59 (n), 239 (n), 302 (n), 336 (n), 337-366.

## FLORENCE, Bibl. Naz.

Conv. Sopp. E. 8. 1398: 112, 149 (n), 150 (n), 151 (n), 152 (n), 154 (n), 155 (n), 156 (n), 157 (n), 161 (n), 162 (n), 165 (n), 166 (n), 168 (n), 169 (n), 172 (n), 173 (n), 174 (n), 175 (n), 180-192, 249 (n), 273 (n), 297 (n), 344 (n), 360 (n), planches VIII, IX, X.

## HEIDELBERG, Universitätsbibliothek

Salem VII, 103: 13 (n).

## KYNŽVART (= KÖNIGSWART), Bibl. du Château

Lat. 20. H. 27: 231 (n).

## LAON, Bibl. mun.

449: 113 (n), 349 (n).

## LEIPZIG, Universitätsbibliothek

Lat. 1253: 26 (n), 276 (n).

## LEYDE, Bibliotheek der Rijksuniversiteit

BPL 64: 246 (n).

BPL 189: 13 (n).

## LONDRES, Brit. Mus.

Add. 16.380: 351, 352.

Arundel 348: 13 (n).

Cotton, Claud. B. IX: 22, 34 (n).

Cotton, Vesp. D. XI: 110 (n).

Harley 2510: 18.

Royal 4. A. VI: 110 (n).

Royal 15. A. XXXII: 31.

## MILAN, Bibl. Ambros.

I, 195 Inf.: 88 (n).

## MONTPELLIER, Ecole de médecine

H. 145: 296 (n).

## MUNICH, Bayerische Staatsbibliothek

Clm 331: 107 (n), 160 (n), 167 (n), 272 (n), 280 (n), 286 (n), 300 (n).  
 Clm 540 B: 111 (n), 150 (n), 285 (n).  
 Clm 3565: 13 (n).  
 Clm 6347: 268.  
 Clm 6942: 49.  
 Clm 14.557: 239 (n), 271, 282, 285 (n), 289 (n), 304, 348 (n).  
 Clm 14.689: 311-331.  
 Clm 14.708: 268, 269.  
 Clm 14.788: 268.

## ORLEANS, Bibl. mun.

274: 26 (n), 129 (n), 132 (n), 134 (n), 136 (n), 137 (n), 138 (n), 140 (n), 143 (n), 145 (n), 172 (n).

## OXFORD, Bodl. Libr.

Digby 108: 36 (n).  
 Digby 217: 229-264, planche XIV.  
 Digby 221: 14, 15.  
 Lyell Bequest 49: 12.

## OXFORD, Corpus Christi College

243: 44 (n).  
 250: 352.  
 283: 61 (n).

## PARIS, Bibliothèque de l'Arsenal

711: 352 (n), 354 (n).

## PARIS, Bibliothèque nationale

Hébr. 261: 71 (n).  
 Lat. 647: 6 (n).  
 Lat. 2583: 49.  
 Lat. 2904: 26 (n).  
 Lat. 3343: 278 (n), 282, 307 (n), 366 (n).  
 Lat. 3804 A: 29 (n), 130 (n).

Lat. 6280: 203 (n).

Lat. 6415: 296 (n).

Lat. 6560: 341 (n).

Lat. 6656: 341 (n).

Lat. 8083: 61 (n).

Lat. 8299: 61 (n).

Lat. 8301: 61 (n).

Lat. 8624: 49.

Lat. 9223: 7 (n).

Lat. 10.102: 7 (n).

Lat. 10.103: 7 (n).

Lat. 11.130: 341 (n).

Lat. 11.867: 17 (n).

Lat. 14.065: 112, 150 (n), 250 (n), 348 (n), 360 (n).

Lat. 14.444: 49.

Lat. 14.489: 10 (n), 95 (n).

Lat. 14.754: 283 (n).

Lat. 14.793: 170 (n).

Lat. 15.025: 341 (n).

Lat. 15.090: 141 (n).

Lat. 15.130: 25, 35 (n), 59 (n), 239 (n), 302 (n), 336-370.

Lat. 16.217: 113 (n), 349 (n).

Lat. 16.218: 113 (n).

Lat. 16.246. I: 29 (n), 130 (n).

Lat. 16.610: 341 (n).

Lat. 17.880: 113 (n).

Lat. 18.275: 341 (n).

n.a.l. 886: 68 (n), 69 (n).

## ROUEN, Bibl. mun.

553: 69 (n), 103-116, 277 (n), 348 (n), 359 (n), planche VII.

## TREVES, Stadtbibliothek

1041/1267: 60 (n).

## TROYES, Bibl. mun.

923: 7, 89, planche V.



1101: 26 (n), 107 (n), 129 (n), 131 (n), 132 (n), 133 (n), 134 (n), 136 (n), 137 (n), 138 (n), 140 (n), 143 (n), 144 (n), 145 (n), 146 (n), 147 (n), 155 (n), 167 (n), 169 (n), 275 (n), 276 (n), 307 (n), 317 (n), 343 (n), 345 (n).

1381: 26 (n), 107 (n), 129 (n), 131 (n), 132 (n), 133 (n), 134 (n), 136 (n), 137, 138 (n), 140 (n), 143, 144 (n), 145, 146 (n), 147 (n), 155 (n), 167 (n), 169 (n), 237 (n), 275 (n), 276 (n), 297 (n), 307 (n), 317 (n), 343 (n), 345 (n).

UPSALA, Bibl. univ.

C. 620: 150 (n).

VATICAN, Biblioteca Apostolica

Archivio di San Pietro, H. 51: 19 (n), 26 (n), 195 - 200, 225 (n), planche XIII.

Chigi, E. V. 152: 195, 200-203.

Palat. Lat. 953: 237 (n), 239 (n), 268, 269, 271-274, 276 (n), 282, 289 (n), 296 (n), 303 (n), 304 (n), 348 (n).

Regin. Lat. 278: 7.

Regin. Lat. 535: 22 (n).

Urb. Lat. 1140: 26 (n), 60 (n), 239 (n), 271, 274, 275, 276 (n), 280 (n), 282, 285 (n), 287 (n), 289 (n), 290 (n), 295 (n), 296 (n), 297 (n), 302 (n), 303 (n), 304, 307 (n), 308, 345 (n), 348 (n), 366 (n).

Urb. lat. 1389: 112, 149 (n), 150 (n), 151 (n), 155 (n), 157 (n), 169 (n), 174 (n), 180 (n), 250 (n), 280 (n), 366 (n).

Vat. Lat. 1500: 113 (n), 349 (n).

VENISE, Biblioteca Marciana

Lat. Z. 225 [1870]: 112, 150 (n), 180 (n), 230, 250 (n), 366 (n).

Lat. class. XIII. 50 [4140]: 113 (n), 349 (n).

ZWETTL

363: 49, 304 (n).

## INDEX DES AUTEURS ANCIENS

Les chiffres renvoient aux pages.

La lettre *n* indique que le nom de l'auteur se trouve seulement dans les notes.

ABELARD: 17 (n), 32, 33, 34 (n), 35 (n), 38, 45 (n), 46 (n), 56, 57, 81, 99, 105, 108, 111 (n), 129, 139, 140, 150 (n), 160 (n), 170, 171, 172 (n), 176, 179 (n), 206 (n), 287 (n), 289, 290, 291 (n), 302, 323 (n), 342 (n).

ACHARD DE SAINT VICTOR: 11, 96.

ADAM DU PETIT PONT: 17 (n), 26 (n).

ADELARD DE BATH: 87 (n), 146 (n).

ADELMAN DE LIEGE: 279.

ADHEMAR DE SAINT-RUF: 49.

ADRIEN IV (pape): 120.

ALAIN DE LILLE: 10, 14 (n), 32 (n), 49, 60, 61, 62, 95 (n), 291 (n), 359 (n), 362.

ALBERIC: 17 (n), 275, 343.

ALBERIC DE LONDRES: 14.

ALBERT LE GRAND: 296 (n).

ALEXANDRE NECKAM: 14, 16, 17, 28, 31, 64.

ALEXANDRE RICART: 63.

ALFANO DE SALERNE: 20 (n), 42 (n).  
 ALGAZEL: 229.  
 ALKINDI: 229.  
 AMBROISE DE MILAN: 32 (n), 65.  
 AMBROISE TRAVERSARI: 177 (n).  
 AMYOT (Jacques): 153 (n), 273 (n).  
 ANAXIMENE: 20.  
 ANGELUS SILESII: 46 (n), 94 (n).  
 ANSELME DE CANTERBURY: 95, 96.  
 ANSELME DE LAON: 105, 342 (n), 346, 350, 351 (n).  
 ANTOINE RICART: 64 (n).  
 APOLLODORE D'ATHENES: 58.  
 APOLLONIUS D'ALEXANDRIE: 356.  
 APULEE: 87 (n), 201.  
 ARATUS: 155 (n).  
 ARISTOTE: 20, 21, 37-38, 49, 56, 57, 88, 89, 188, 207 (n), 280, 350, 351.  
 ARNAUD DE BONNEVAL: 80 (n), 89 (n), 362.  
 ARNOUL D'ORLEANS: 128, 129, 142 (n).

AUGUSTIN D'HIPPONE: 10, 20 (n), 31, 32 (n), 49, 65, 69 (n), 95, 105, 106, 107, 109, 149, 153 (n), 179, 246 (n), 257, 281 (n), 283 (n), 290, 291, 306 (n), 326 (n), 350, 351, 359 (n).  
 AVICENNE: 229.  
 AZARIAH DE' ROSSI: 70.  
 B. (clerc de Troyes): 68, 69.  
 BASILE DE CESAREE: 46 (n).  
 BEDE LE VENERABLE: 32, 33, 45, 65, 105.  
 BEDE (PSEUDO-): 10 (n), 19 (n). Cf. *De mundi constitutione*.  
 BERGSON (Henri): 294, 295.  
 BERKELEY (Georges): 285 (n).  
 BERNARD DE CHARTRES: XIII, XIV, XV, 5, 6, 14 (n), 26, 51-73, 78, 79, 88 (n), 103, 107, 120, 130 (n), 178, 199, 200, 279, 282, 302, 335, 357, 358, planche XIII.  
 BERNARD DE CLAIRVAUX: 7 (n), 34 (n), 97, 104, 105, 106.  
 BERNARD DE MOELAN (*Bernardus Brito*): 7.  
 BERNARD SILVESTRE: 19, 24 (n), 27 (n), 28, 29, 30, 31, 33, 34, 39-48, 108 (n), 109 (n), 127 (n), 130, 132 (n), 133, 134, 135, 136 (n), 141, 142 (n), 148 (n), 156, 160 (n), 169 (n), 176, 271 (n), 281 (n), 286 (n), 294.  
 BESSARION: 47 (n), 150 (n), 230, 279 (n), 366 (n).  
 BOECE: XIV, XV (n), 9, 10, 11, 13, 14, 24, 25, 26, 38 (n), 40, 41, 47 (n), 49, 57 (n), 78 (n), 79 (n), 80 (n), 81 (n), 82 (n), 83 (n), 84 (n),

85 (n), 88, 89, 93, 95 (n), 98, 99, 107 (n), 127, 128, 129 (n), 135-147, 148, 149, 155 (n), 156, 157 (n), 165, 166 (n), 167 (n), 169 (n), 171, 173 (n), 174, 176, 178, 179, 181, 186, 187, 192, 197, 201, 210, 219 (n), 225 (n), 231, 235, 237 (n), 238 (n), 262 (n), 267, 275, 276, 277 (n), 280 (n), 283, 284 (n), 286, 287 (n), 289 (n), 291, 294, 296, 297 (n), 298 (n), 301, 307 (n), 309-311, 341, 342 (n), 344 (n), 345, 350, 351, 360 (n), 362.

BOECE (PSEUDO-): 87 (n).

BONIBERT DE CINQ-EGLISES: 359.

BOSSUET (Jacques-Bénigne): 47 (n), 207 (n).

BOVO DE CORVEY: 313, 315 (n), 316 (n), 323 (n), 325 (n), 326 (n), 327 (n), 329 (n), 331.

BURTON (Robert): 71 (n).

CALCIDIUS: XIII, 20 (n), 21 (n), 42 (n), 43 (n), 47 (n), 152 (n), 158 (n), 159, 165, 169 (n), 174, 195, 200, 201, 202, 203, 205, 206, 210-264, 267, 273, 281 (n), 283, 291 (n), 296 (n), 313, 314, 318 (n), 320 (n), 323, 324 (n), 325 (n), 326 (n), 327 (n), 350, 351, 356, 360.

CASSIODORE: 280 (n), 304 (n), 350.

CICERON: 13 (n), 65, 79 (n), 130 (n), 170 (n), 199, 201, 202, 236 (n), 237 (n), 270, 271, 272, 280, 307, 350, 351, 360.

CICERON (PSEUDO-): 246 (n).

CLAREMBAUD D'ARRAS: XII (n), 8 (n), 10, 12, 20 (n), 21 (n), 22, 27 (n), 78 (n), 93 (n), 95 (n), 96, 277 (n), 284 (n), 288 (n), 291 (n).

CLAUDIEN MAMERT: 280 (n), 289.

CLEMENT (PSEUDO-): 153 (n).

COLUCCIO SALUTATI: 281 (n), 337, 365.

CONRAD DE HIRSCHAU: 41.

CONSTANCE II (empereur): 39, 91.

CONSTANT I (empereur); 39, 91 (n).

CONSTANTIN LE GRAND (empereur): 39, 91.

CONSTANTIN II (empereur): 39, 91 (n).

CONSTANTIN L'AFRICAIN: 35, 42, 275, 276, 351, 356 (n).

CORNIFICIUS: 66 (n), 89 (n).

CRISTOFORO LANDINO: 356 (n).

*De imagine mundi*: 32.

DEMOCRITE: 16.

*De mundi constitutione*: 32, 151 (n), 279.

DENYS L'AREOPAGITE (PSEUDO-): 109 (n), 173 (n), 175 (n), 176 (n), 177, 291 (n).

DENYS LE PETIT: 20 (n).

DIDYME D'ALEXANDRIE: 105.

DIEGO DE ESTELLA: 71 (n).

DIODORE DE SICILE: 16.

DIONYSE (Alexandre): 63.

DONAT: 39, 88, 89, 91, 350, 363.

EMPEDOCLE: 20.

EPICURE: 20.

ERASME: 59, 302, 357 (n).

ERIGENE (PSEUDO-): 311 (n).

ETIENNE (grammairien): 350.

ETIENNE DE REIMS: 350 (n).

ETIENNE DE VITRY: 350 (n).

EUGENE IV (pape): 196.

FONTENELLE: 55 (n), 299 (n).

FRACASTORO: 47 (n).

FREUD (Sigmund): 178.

FULBERT DE CHARTRES: 96, 279, 359.

FULGENCE LE MYTHOGRAPHE: 131, 132, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 149, 155, 165, 178, 248 (n), 259 (n), 262 (n), 287, 298, 350, 356.

G. (grammairien): 350, 351 (n).

GARNIER: 343.

GASSENDI (Pierre): 54, 55, 60 (n).

GAUTHIER D'ASCOLI: 113, 349.

GAUTHIER DE CHATILLON: 24 (n).

GAUTHIER DE SAINT-VICTOR: 158.

GEMISTE PLETHON: cf. PLETHON.

GERBERT D'AURILLAC: 49, 87 (n), 275, 277 (n), 307 (n).

GILBERT DE LA PORREE: XIV (n), XV (n), 7 (n), 8, 17 (n), 97, 99, 120, 279, 343.

GILLES DE CORBEIL: 62.

GIORDANO BRUNO: 47 (n).

GIRARD D'ANVERS: cf. GIRARD D'AUVERGNE.

GIRARD D'AUVERGNE: 65, 66 (n).

GREGOIRE LE GRAND: 65, 69 (n), 105, 108, 139, 290 (n), 362 (n), 363 (n).

GREGOIRE DE NAZIANZE: 105.

GREGOIRE DE NYSSE: 20 (n).

GUALO (ou GUALLO): 17 (n), 66 (n).

GUI D'AREZZO: 275, 307 (n).

GUILLAUME D'AUVERGNE: 19 (n).

GUILLAUME D'AUXERRE: 61 (n).

GUILLAUME AUX BLANCHES MAINS: 60 (n), 65, 68.

GUILLAUME DE CONCHES: XIII, XIV, 5, 8, 18 (n), 19 (n), 21 (n), 23-36, 42 (n), 43 (n), 44 (n), 45 (n), 46 (n), 48 (n), 49, 58, 59, 60, 62, 66 (n), 72, 81, 97, 99, 101-116, 120, 127-192, 198 (n), 203, 205-207, 209, 210, 229-264, 267-308, 311 (n), 314, 317 (n), 324 (n), 335-370, planches VII, VIII, IX, X.

GUILLAUME DE CORBEIL: 349 (n).

GUILLAUME DE MOERBEKE: 285 (n).

GUILLAUME DE SAINT-THIERRY: 33, 35, 108.

GUILLAUME DE TYR: 7, 8 (n).

GUNDISSALINUS: 49.

GUNZO DE NOVARE: 323 (n).

GUY DE CHAULIAC: 62, 63.

HEGESIPPE: 66.

HELINAND DE PROIDMONT: 10, 22-23, 34.

HELPERIC: 188, 351.

HENRI II (comte de Champagne): 68.

HENRI LE BRETON: 61, 62.

HERACLITE: 20.

HERIC D'AUXERRE: 277.

HERMANN DE CARINTHIE: 6 (n), 78 (n), 86, 279 (n).

HERMANN LE DALMATE: cf. HERMANN DE CARINTHIE.

HERODIEN D'ALEXANDRIE: 58, 356.

HESIODE: 20, 21, 255.

HILAIRE DE POITIERS: 97, 105.

HILDEBERT DE LAVARDIN: 66, 350.

HILDEBERT DE LAVARDIN (PSEUDO-): 32, 49.

HILDUIN: 109 (n).

HIPPOCRATE: 36.

HISDOSUS: 49.

HOMERE: 66, 136, 152 (n), 153, 159, 160 (n), 175, 285, 293, 305, 306.

HONORIUS AUGUSTODUNENSIS (PSEUDO-): 23 (n).

HOOKE (Robert): 53 (n).

HORACE: 66, 138, 142 (n), 247 (n), 307, 350, 351.

HOSIUS: cf. OSIUS.

HUGUCCIO DE PISE: 113, 277 (n), 348, 349 (n).

HUGUES DE CHARTRES: 269 (n), 281, 303.

HUGUES METEL: 98 (n), 269 (n), 281, 286 (n), 303.

HUGUES DE SAINT-VICTOR: 12 (n), 22, 32, 39 (n), 69 (n), 104 (n), 105, 106, 128, 269 (n), 277 (n), 348 (n).

HYGIN: 155 (n).

HYPsicLES: 87 (n).

INNOCENT III (pape): 131 (n).

ISAAC ISRAELI: 35.

ISAIE DE TRANI: 70.

ISIDORE DE SEVILLE: 105, 106, 131, 149, 216 (n), 218 (n), 237 (n),  
244 (n), 247 (n), 262 (n), 350, 367 (n), 369.

IVES DE CHARTRES: 105, 106.

JAMBLIQUE: 287 (n).

JEAN LE BEGUE: 278 (n), 282, 307 (n), 366 (n).

JEAN DE GARLANDE: 129, 142, 152 (n), 157, 176.

JEAN DE LYRE: 104.

JEAN DE MEUNG: 147 (n).

JEAN DE RIPA: 11 (n).

JEAN DE SALISBURY: XIII, XIV, XVI (n), 5, 6 (n), 8 (n), 10, 22 (n),  
23, 26 (n), 53, 56, 57, 58, 60, 65, 66 (n), 72, 77, 78, 79 (n), 88  
(n), 89, 95 (n), 97, 99, 103, 107 (n), 117-122, 128, 130, 140 (n),  
153 (n), 176, 178, 195, 199, 200, 267, 278, 279, 280 (n), 282,  
289, 299, 300 (n), 302, 323 (n), 335, 343, 354 (n), 355 (n), 357.

JEAN SCOT (ERIGENE): 16, 21 (n), 27 (n), 32, 46 (n), 99 (n), 108 (n),  
220 (n), 277, 311 (n), 323 (n), 326 (n), 329 (n).

JEROME: 44 (n), 45, 46 (n), 65, 66, 89 (n), 105, 206, 323 (n), 350.

JOHANNITIUS (Abū Zaïd Ḥunai'n, *dir*): 35, 42, 275, 276, 351.

JOSEPH BEN ABRAHAM IBN ḤAYYŪN: 71.

JOSEPHE (Flavius): 45, 66.

JULIEN (empereur): 281 (n), 369.

JUVENAL: 25, 26 (n), 128, 135, 148-149, 156, 237 (n), 350, 351.

LANDINO: cf. CRISTOFORO LANDINO.

LAURENT DE DURHAM: 105, 110.

LEFEVRE D'ETAPLES (Jacques): 11.

LEONARDO BRUNI (ARETINO): 360 (n).

*Liber de uera philosophia*: 33, 49.

LONGUEL DE CLAIRVAUX: 62.

LUCAIN: 307, 350, 351.

LUCRECE: 21 (n), 351.

MACROBE: XIII, XIV, XV, 24, 25, 26, 27, 40, 42, 43 (n), 46 (n), 65, 98,  
99, 129 (n), 151 (n), 155 (n), 159, 160 (n), 162, 165, 166, 168,  
170, 189, 201, 202, 209, 218, 237 (n), 239 (n), 259 (n),  
265-308, 322 (n), 341, 345 (n), 350, 351, 360 (n), 361 (n), 366  
(n).

MANEGOLD DE LAUTENBACH: 284 (n), 289 (n).

MARBODE: 350.

MARIUS VICTORINUS: 199.

MARSILE FICIN: 207, 267 (n), 279 (n), 281 (n), 289 (n).

MARSUPPINI (Carlo): 356 (n).

MARTEL (François): 63.

MARTIANUS CAPELLA: XIII-XIV, 14, 16, 17, 18, 19, 21, 22, 24 (n),  
26, 27, 28, 29, 30, 31, 33, 34, 38, 39-48, 88, 90, 156, 209, 210,  
262 (n), 267, 277 (n), 283, 301, 350, 351.

MAUR DE SALERNE: 62.

*Metamorphosis Goliae*: 8 (n).

*Microcosmographia*: 60 (n).

MYTHOGRAPHES DU VATICAN: 14, 15, 132 (n), 141, 148 (n), 149,  
151 (n), 155, 165.

NEMESIUS D'EMESE: 20 (n), 42 (n), 296 (n).

NEMROD L'ASTRONOME: 155 (n).

NICCOLO NICCOLI: 337.

NICOLAS DE CUES: 11, 81, 93, 99, 267 (n), 281 (n), 288, 291, 294.

NICOLAS TRIVETH: 25 (n), 262 (n).

NICOMAUQUE DE GERASA: 286.

NUMENIUS: 306.

ORIGENE: 65, 66, 296, 297, 298, 351.

ORPHICA: 285 (n).

OSIUS: 200, 213, 226 (n), 233, 234, 235, 236, 237.

OTTON III (empereur): 67 (n).

OTTON DE FREISING: 72 (n).

OTTON DE LUCQUES: 105 (n).

OVIDE: 128, 129, 142 (n), 176, 177 (n), 305, 307, 350.

PARE (Ambroise): 63.

PASCAL (Blaise): 55.

PETRARQUE: 195, 203, 280 (n), 281 (n).

PHILIPPE AUGUSTE: 62 (n).

PIERRE ABELARD: cf. ABELARD.

PIERRE DE BLOIS: 65, 66, 67, 71 (n), 72, 122.

PIERRE HELIE: 7, 8, 12, 13, 61, 62, 277 (n), 335 (n), 352, 354 (n).

PIERRE LOMBARD: 11 (n), 34 (n), 104 (n).

PIERRE MAUCLERC (comte de Dreux): 67, 68.

PIERRE DE MEDICIS: 356 (n).

PIERRE DE MUSANDA: 62.

PIGRAY (Pierre): 63.

PLATON: XIII, XIV, XV, 20, 21, 24, 27, 30, 31, 40, 42, 43, 44, 47,  
48, 78, 79, 80 (n), 81, 83, 84, 85, 86, 94, 98, 99, 105, 109 (n),  
127, 131, 135, 140, 145, 146, 147, 150-176, 178, 179,  
180-264, 270, 271, 272, 278 (n), 279, 280, 285, 286, 288, 289,  
291 (n), 292, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 304, 313 (n), 314

(n), 315, 316 (n), 317 (n), 318, 319, 322, 323, 324, 325 (n), 326, 327, 329, 330, 331, 341, 345, 350, 366 (n), planches VIII, IX, X, XI, XII, XIV.

PLETHON (Gémiste): 279 (n), 281 (n).

PLINE L'ANCIEN: 38, 88, 90.

PLOTIN: 80, 267 (n), 281 (n), 284 (n), 285, 288, 293 (n), 294, 304.

PLUTARQUE: 153, 154, 272.

POGGE (LE): 365.

POMPÉE: cf. TROGUE-POMPÉE.

PORPHYRE: 207, 291 (n), 293, 304, 305, 306.

POSIDONIUS: 16.

PRISCIE DE CESARÉE: XV, 8 (n), 21 (n), 25, 35 (n), 58, 59, 60 (n), 61, 62, 66 (n), 69, 72 (n), 88, 111, 112, 198, 239 (n), 277 (n), 301, 302, 333-370.

PROCLUS: 207, 285 (n), 291 (n), 296 (n).

PROSPER D'AQUITAINE: 105, 350.

PTOLEMÉE (Claude): 96.

PYTHAGORE: 20, 83, 85, 213, 287.

QUINTE-CURCE: 66.

QUINTILIEN: 249 (n).

RAOUL ARDENT: 64.

RAOUL DE BEAUVAIS: 335 (n), 351, 352.

RAOUL DE LONGCHAMP: 32, 61, 62.

RATHIER DE VERONE: 18 (n).

REMI D'AUXERRE: 14, 15, 16, 39 (n), 47 (n), 131, 141, 148, 151, 178, 262 (n), 275, 277, 287, 307 (n), 311 (n), 323 (n), 326 (n), 329 (n), 350.

RENAUDOT (Théophraste): 54 (n).

RICHARD L'ÉVÊQUE: 103, 130 (n).

RICHARD DE SAINT-VICTOR: 11 (n).

ROBERT GROSSETESTE: 36 (n).

ROBERT HOLCOT: 307 (n).

ROGER BACON: 359 (n).

*Roman de la Rose (Le)*: 206.

ROUSSEL (Gérard): 11.

SALLUSTE: 307.

SEDECIA BEN ABRAHAM DEI MANSI: 70.

SEDULIUS: 350.

SENEQUE: 24 (n), 65, 284 (n).

SENNERT (Daniel): 60 (n).

SERVIUS: 15, 148, 151 (n), 278 (n).



SIMON DE TOURNAI: 11 (n).

STACE: 154, 307, 350, 351.

SUETONE: 66.

TACITE: 66.

TATIEN: 152, 153, 154.

THALES DE MILET: 20.

THEODORIC LE GRAND: 280 (n).

THEODULE (poète): 275, 350, 351.

THEOPHILE (auteur du *De Urinis*): 35.

THEOPHRASTE: 16.

THIBAUD DE LANGRES: 49.

THIERRY DE CHARTRES: XI, XII, XIII, XIV, 5-23, 31, 37-39, 49,  
75-99, 109 (n), 120, 128, 130 (n), 131, 153 (n), 162, 163 (n),  
176, 277, 279, 286 (n), 288, 289, 291, 294, 323 (n), 359,  
planches V, VI.

THOMAS D'AQUIN: 11 (n), 19 (n), 57 (n), 87 (n), 289 (n), 291 (n).

THOMAS BECKET : 120, 121.

THOMAS GALLUS: 177 (n).

THRASYMAQUE: 233.

TITE-LIVE: 66.

TROGUE-POMPEE: 66.

VARRON: 38, 88, 90.

VINCENT DE BEAUVAIS: 23.

VIRGILE: 20, 29, 40, 41, 47, 127, 130 (n), 156, 182, 191, 243 (n), 261,  
298, 307, 322, 323, 325, 350, 351.

VIRGILE DE TOULOUSE: 323 (n).

VIVES (Juan Luis): 54, 55.

WALTER BURLEIGH: 17.

YVES (doyen de Chartres): 7, 8.

YVES DE CHARTRES: cf. IVES DE CHARTRES.



II. CHARTRES. Portail royal: "Grammatica"  
(Cliché E. Houvet)



III. CHARTRES. Portail royal: "Dialectica"  
(Cliché E. Houvet)



IV. CHARTRES. Portail royal: "Musica"  
(Cliché E. Houvet)

In arboribus hinc et inde  
 haec nobilis corporis umbram  
 ceptora magniter tenuit regmina solat  
 octorum summo. lingua latina dedit  
 hic in hunc quod fons in mare totum  
 Quod quod mentis ulla uide potest.  
 hic repetens res pias ab origine causas  
 y summo uidet cardine omnia simul;  
 deat ylen. y parcurit mundum  
 Seneca. primo uidet in eo globo;  
 Quod caritatis mole uirtutis liget omnia iug;  
 Mensura. nunc. pondus. hanc opus  
 Que res gratia. discedit. hanc helenica.  
 Que liget. y stabili fide necat opus.  
 A lenti uicibus obitu renouata lorum.  
 Quod sui reponit. tristicumque gen  
 Quod semper pignus natura. calencet senecta  
 Concipiens. hanc designat. et parens.  
 Omnis ei facit sermo ppter y. incept.  
 Defuit ad quod abduca. lenti hebes. uor  
 Quod uerum. cumq. fuit. seruanda  
 Pueri. hanc fecit uerumque patris  
 Quod placet. quod deat. clare sub inegunt  
 hic talem ducit. ducit. ppter  
 Quod in aduocata. ceptora. nra. pri.  
 Pueri. anales. ppter. refo. uet. helenicos.  
 Quod. gressus. accendit. opus.  
 hic. de. deat. uita. le. paula. uidi.  
 Semper. ad. hac. caritatis. ppter. hanc.  
 Quod. uerum. hanc. caritatis. digata. maritum.  
 Illud. toto. fuit. in. opus. uor.  
 Hanc. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Hoc. aduocata. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Coplacuere. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 In. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Nulla. abet. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.

Nunc ubi uideri sentit rana ppter  
 Deat. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 hic. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Deat. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Conforment. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Indiam. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Deat. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Pueri. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Pueri. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 hanc. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 hanc. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.

Hinc semper hanc cum uirtute oia uirtute  
 Hanc. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.

Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Pueri. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.



V. Epitaphe de Thierry de Chartres  
 découverte par M. André VERNET  
 dans le ms. Troyes, Bibl. mun. 923

Hanc. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Hanc. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Hanc. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Hanc. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Hanc. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.

sed ppter. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.

Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.

Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.

Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.  
 Quod. hanc. hanc. hanc. hanc. hanc.

INCIPIT PRIOR EDITIO

TOMI GRADUICI

VRBS ROMAE



(ms. Florence, Bibl. naz. Conv. Sopp. E.8.1398. f<sup>o</sup> 2<sup>r</sup>)

¶ uare misceretur fieri huiusmodi remuneratione  
 recte prima. S. nullam aliam uero o etia magni  
 approbabo quam ipsam vitam. que est propria pientia  
 feriarum. magnifici uero illud est non fictum.

¶ inuentamq; fabulam. S. uerum historiam uere po  
 ssibilis facta quoda ame uis aurib; inuentionem.  
 ¶ uare forma sperante pperit per uirtute rationi  
 ego ut plium audere deest. utonito silencio nre  
 atq; aurel parabo. C. Etiam ne siderat o societate si  
 est comoda dispo debet apparere tibi. Placuit eni cime  
 um nobis quide in pperit in animia ceteris eminece  
 nature q; reru archana runatu principe loco dare  
 oration a mundi sensus nraione inq; ad oen hominu  
 genacionemq;. ¶ De uero nraceptis. ab hoc binitu. eide  
 acione formata. tua spatio ad egregia fruge inbu  
 ti. et eruditil legu sancione modamine. ¶ Intra solone  
 uero. l' sacro. egyptioru libri. reuocare cuncti claritil  
 mos uacret. et ante hos nrauerit spactadim uenia  
 bile spuli. que in undacione submisim pntendma  
 ra egyptioru monumto fama celebratur. atq; ea de  
 maiorib; nris sermone trahere. S. Ne ego magni  
 hoc sum inuente. hodie. ut ceteri nacione apparat  
 intelligi datur. Et age cimece delib; ceptu. uocata  
 ut mos. in auxilium diuinitate. Vere mi sacrate.

¶ am cu omnib; mos sit. et quasi quedam religio. qui de  
 maximis reb; l' deminuit actum aliquid sint ppari.  
 ad auxilium diuinitate. quato nos. cui; : qui uni  
 ueritatil nature sustinere; rone pntur sumu.  
 inuocare diuina opem. si plane quoda seruo nrore.  
 atq; implacabili rapem; amia. Sit q; mos pab; ma  
 xime ophensu qde. ut ea dicatur. a nob; que place  
 ant do. ruz ut nob; quod; ipil; nrauerit. pntro q;  
 opi dionit pntem. ¶ Inuacem uot allequamin; exp  
 upia anticipata animo spm spm oronis expedia.

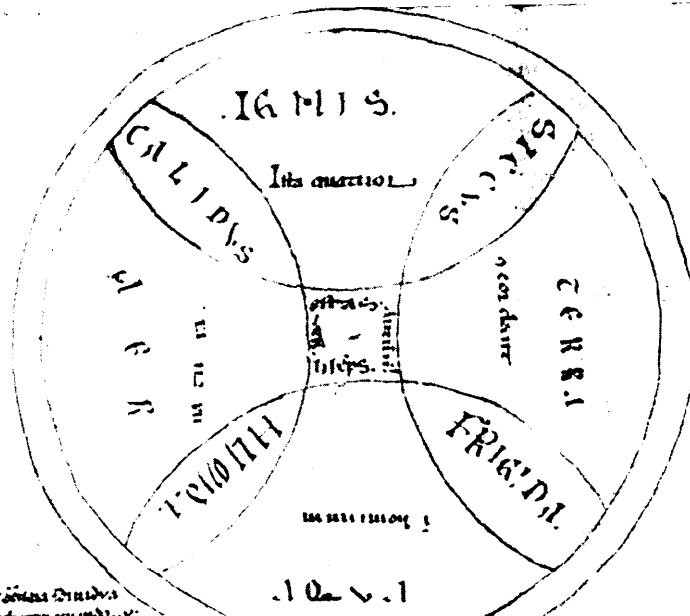
¶ Et multi quidem uideat in primis diuiden  
 dum. quid sit. quid temp; euenis genacione.  
 quid ut quod gignatur. nre est semp; a literu intel  
 lectu pceptibile. qdu. de inuestigatione. nraione. sep  
 idē. pperit alteru opinionone cum inuentione. l' nra  
 opitabile. pperit q; inuentione nraione. et occidet. ¶ Inq; ut  
 inuentione nraione nraione. et nra pntetam. Omne  
 autē quod gignatur. et aliqua causa nraione gignatur.

¶ Inuentione de archana nraione nraione.  
 Inuentione de archana nraione nraione.  
 Inuentione de archana nraione nraione.

¶ Inuentione de archana nraione nraione.  
 Inuentione de archana nraione nraione.  
 Inuentione de archana nraione nraione.

¶ Inuentione de archana nraione nraione.  
 Inuentione de archana nraione nraione.  
 Inuentione de archana nraione nraione.

XI. Gloses anonymes sur le "Timée" de Platon  
 (ms. Avranches, Bibl. mun. 226, f° 100v)



¶ Inuentione de archana nraione nraione.  
 Inuentione de archana nraione nraione.  
 Inuentione de archana nraione nraione.



XII. Schémas illustrant le "Timée" de Platon

(ms. Avranches, Bibl. mun. 226, f° 113v)



